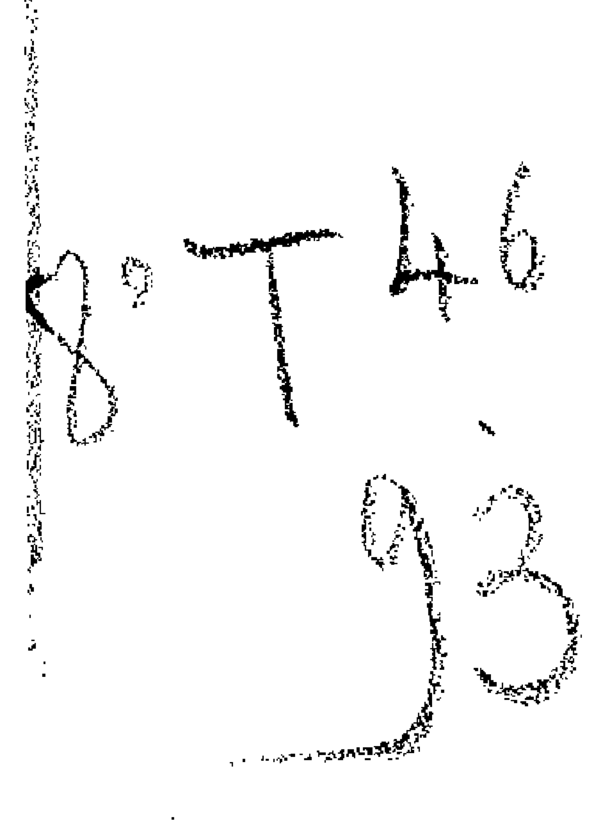
# JOURNAL

DE LA

# SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

1819



# JOURNAL

DE LA

# SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

1819

IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
RUE DES BONS-ENFANS, 34.

# JOURNAL

DE LA

# SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS,

RÉDIGÉ

PAR UNE COMMISSION DE SES MEMBRES.

---

**Troisième Année.**

---




A PARIS,

CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N°. 13 *bis*;

A LONDRES, CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

JANVIER 1835.

# EXTRAIT DU RÈGLEMENT

*Relatif à la publication du* JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE DE PARIS,

Arrêté dans sa séance du 27 mai 1834.

---

ART. 2. La Société Phrénologique se réserve la rédaction du Journal ; à cet effet, le président de la Société, le secrétaire-général, le rédacteur-principal, le gérant et cinq autres membres formeront le comité de rédaction du Journal ;

ART. 5. Le comité de rédaction ne pourra prendre de décision qu'à la majorité absolue des membres présens ;

ART. 9. Tout en exerçant avec autant de discernement que d'indépendance et de fermeté son *droit d'examen*, de critique et de rejet, le comité de rédaction déclare, au nom de la Société et en tête du Journal, que les opinions émises dans les Mémoires, Notices, etc., qui lui sont adressés, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et laisse chaque écrivain s'exercer librement dans les limites tracées par la liberté de la presse.

# JOURNAL

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

## DE PARIS.

---

## PLAN GÉNÉRAL :

### OBJET ET CONSÉQUENCES DE LA PHRÉNOLOGIE;

PAR P. M. GAUBERT, Rédacteur principal.

---

Depuis trois ans que ce journal existe, le nombre des partisans de la phrénologie a beaucoup augmenté. De bons esprits, frappés de son importance, l'ont étudiée et propagée avec ardeur; et leur zèle, secondé par les moyens puissans de conviction qu'elle possède, lui a fait en peu de temps de nombreux prosélytes.

Tout en se félicitant de ce progrès, les rédacteurs de ce journal n'ignorent pas que la phrénologie est encore trop peu connue pour n'avoir plus d'incrédules à convaincre,

et qu'elle doit payer son tribut à la critique : Gall et Spurzheim d'ailleurs l'ont assez bien établie pour qu'elle n'ait point à redouter cette épreuve, et les successeurs de ces deux philosophes sont prêts à la soutenir.

Dans l'intention de solliciter le concours de tous les hommes capables de les aider à répandre et à perfectionner cette science, ils croient convenable de rappeler sommairement l'objet de leurs travaux et les conséquences les plus générales de leur doctrine, afin que chacun puisse choisir la tâche qui lui convient.

L'objet de la phrénologie, tel qu'il est indiqué par le titre même de l'ouvrage de ses deux fondateurs, est l'anatomie et la physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux, par la configuration de leurs têtes. Cet objet peut encore être indiqué *par la formule suivante* : organisation et fonctions du système nerveux de l'homme et des animaux, envisagé comme siége des facultés primitives ou fondamentales de l'instinct, du sentiment et de l'intelligence, en rapport chacune avec un organe cérébral particulier ; ou *par cette autre*, en restreignant la question aux seules fonctions cérébrales : anatomie et physiologie du cerveau dans ses rapports avec l'esprit, etc.

Cette question, la plus vaste et la plus difficile de la physiologie, n'est pas nouvelle, ainsi que chacun sait, et que l'a d'ailleurs établi l'un des rédacteurs de ce journal (M. le docteur Foissac) dans l'introduction du premier volume. Elle est au contraire fort ancienne. De tout temps, les philosophes, même les plus dominés par l'ima-

gination, l'ont posée et résolue affirmativement, en admettant comme incontestable l'influence que le physique exerce sur le moral, proposition immense dont Gall et Spurzheim ont vu les premiers toute la portée.

Gall et Spurzheim ont vu et prouvé que le moral résulte du cerveau lui-même en action (1).

Ils ont vu et prouvé que chaque partie du cerveau, tel qu'ils l'ont divisé, a une action et une faculté propre.

Autant de parties cérébrales ou d'organes cérébraux, autant de facultés.

La somme des facultés compose tout le moral, comme la somme des organes compose tout le cerveau.

Ils ont cherché à reconnaître, par la forme du crâne, les organes cérébraux et les facultés, et ils y sont parvenus, au moins pour le plus grand nombre. C'est l'organologie, ou, si l'on veut, la cranioscopie, la topographie cérébrale, qui montre, non des bosses, expression fausse et ridicule qui doit être bannie du langage phrénologique, mais des variétés de formes aussi nombreuses que celles du visage ou du corps; car des beautés et des difformités existent pour le crâne comme pour la figure et le corps: il y a de beaux et de vilains crânes, comme de beaux et de vilains visages. Le crâne de chaque individu a sa forme propre d'après laquelle on peut faire son signalement aussi bien que d'après son visage.

Au point où en est aujourd'hui la phrénologie, il existe un nombre d'organes cérébraux dont la situation, la forme,

(1) Qui le met en action et comment agit-il? Les phrénologistes se déclarent ignorans sur ce point, et s'humilient devant la cause première.

le volume, la direction et les usages sont aussi bien prouvés que la situation, la forme, le volume, etc., des yeux, de la bouche, du nez et de tous les traits du visage.

Par ces organes, l'homme et les animaux éprouvent les instincts et les sentimens d'amour, d'attachement, de courage, de circonspection, de ruse, de destruction, etc., comme par les yeux ils voient la lumière, par les oreilles ils entendent le bruit, par le nez ils sentent les odeurs, etc. Les facultés morales et intellectuelles les plus relevées, la justice, la conscience, le sentiment religieux, l'espérance, le jugement, l'imagination, etc., ont leurs organes, de même que les appétits et les instincts les plus bas.

L'analyse du moral de l'homme et des animaux, de l'entendement et du cœur humain, faite de cette manière, n'est point arbitraire : elle repose sur l'observation constante de l'organisation et des actes de la classe entière des animaux vertébrés, sur celle de tous les hommes, de toutes les races d'hommes, et non sur les sentimens et les pensées d'un seul, qui s'isole, se replie en lui-même, s'écoute penser et fait les autres à son image, méthode exclusivement recommandée et suivie jusqu'à ce jour, au nom de l'antique précepte : *connais-toi toi-même*, auquel il faut ajouter : *et les autres, y compris les animaux.*

Mais, après l'analyse, il faut faire la synthèse; après les détails, il faut montrer l'ensemble.

Ceux qui pensent que le seul mérite et l'unique prétention de la phrénologie sont d'avoir localisé dans le cerveau et appris à reconnaître par la forme du crâne les facultés intellectuelles et morales, ne la comprennent point,

et sont étrangers aux études philosophiques. L'organologie tout entière pourrait être fausse, que la phrénologie n'en resterait pas moins l'analyse la plus complète et la plus vraie de ces facultés, et par conséquent la doctrine philosophique la plus parfaite que l'on connaisse.

Sous ce point de vue, qui n'a point été assez envisagé par ceux même qui la cultivent et qui la considèrent comme solide en tous points, elle présente les plus vastes et les plus nombreuses conséquences. Elle remplace les systèmes philosophiques qui l'ont précédée. Elle en montre le faux et l'insuffisance. Elle rectifie ou complète la métaphysique, l'idéologie, la psychologie, etc.

Et comme ces prétendues sciences ne sont que des théories générales, ayant pour conséquences des formes particulières d'éducation, de morale, de religion, de gouvernement, de législation, etc., elle modifie ces conséquences comme elle modifie leur principe. Elle donne :

1o. La *philosophie première*, en montrant la nature humaine telle qu'elle est, sous toutes les formes de son activité.

2o. *L'éducation*, ou la meilleure manière de développer et de régler cette activité dans toutes les directions possibles. L'exercice fait croître les organes, et surtout augmente leur activité.

3o. *Les méthodes scientifiques et la théorie des arts*, par conséquent.

4o. *La religion*, dont elle montre les fondemens dans l'organisation cérébrale et dont elle enseigne à prévenir les écarts.

5o. *La morale*, dont l'indulgence ou la tolérance est pour elle le premier précepte.

6o. *Les lois*, ou le plus sûr moyen de réprimer et de corriger les tendances individuelles contraires à la justice.

7o. *L'économie sociale*, en apprenant à classer les hommes, d'après leurs aptitudes, leurs talens, leurs vertus, etc.

8o. *La philosophie de l'histoire*, ou l'intelligence des actes accomplis par l'humanité travaillant et s'agitant pour arriver à la plus grande somme possible de bonheur individuel et général.

9o. *Les moyens de parvenir à ce but*, etc., etc.

Tout fût-il pour le mieux en ce monde, on sera plus sûr qu'il n'y faut rien changer, quand on aura vu que tout marche selon les lois de la nature humaine.

Le caractère d'universalité de la phrénologie, qui se trouve compris dans ce simple énoncé, découle de son objet même : le cerveau humain étant l'organe auquel aboutissent tous les nerfs de sensibilité et de mouvement, le centre vers lequel convergent toutes les impressions et toutes les sensations, dans lequel s'opèrent toutes les combinaisons de sentimens et d'idées, et d'où partent les ordres de la volonté, il est clair qu'il contient et résume en lui toute la vie humaine, et que, si ses fonctions sont déterminées d'une manière exacte et complète, l'unité vitale et la philosophie générale sont trouvées. On objectera que cette détermination n'est peut-être pas encore complète, ou que même, sur quelques points posés par Gall et Spurzheim comme définitifs, ou laissés par eux en question, elle peut être inexacte. C'est ce qu'il faut examiner. Mais au moins est-il sûr qu'ils en ont déterminé les actions les plus nombreuses et les plus importantes, et

qu'ils ont fixé le vrai point de départ de toute science positive et pratique, exigeant, pour être bien faite, la connaissance de l'homme.

Les rédacteurs de ce journal (physiologistes, médecins, avocats, naturalistes, philosophes, artistes, physiciens, publicistes, etc., mais, avant tout, *phrénologistes*) se proposent de considérer, du point de vue de la phrénologie, toutes les branches des connaissances humaines. Ils indiquent sous deux divisions principales le but de leurs travaux :

1o. La phrénologie en elle-même ;

2o. Ses conséquences et ses applications.

A la première division se rapportent les recherches anatomiques et physiologiques sur le système nerveux, les faits d'organologie, les observations confirmatives des facultés élémentaires et des organes spéciaux, ou propres à rectifier les unes et les autres (telle faculté est-elle primitive ou ne l'est-elle pas? tel organe est-il bien déterminé, etc.?), les collections de crânes humains, de têtes moulées, de crânes d'animaux domestiques et sauvages, de cerveaux modelés en cire d'après nature, avec l'indication la plus complète possible des mœurs, des habitudes, des particularités de caractère de chacun, les têtes de races humaines, les notices biographiques les plus exactes possible sur chaque individu, etc., etc.

A la seconde se rattachent les questions philosophiques, les théories générales et spéciales, les améliorations sociales relatives à l'instruction du peuple, aux salles d'asile, à l'enseignement primaire, aux maisons de détention, aux bagnes, aux prisons, aux principes de droit et de législation, les questions de pénalité, la révision des

codes, les mœurs des peuples et les caractères nationaux, les diverses formes de religion, les arts, la politique, l'éducation morale de toutes les classes de la société, etc.

L'histoire naturelle faisant déjà partie de l'instruction universitaire, pourra servir d'introduction à la phrénologie, qui deviendra ainsi la base philosophique de toutes nos connaissances. En attendant qu'une autorité supérieure, suffisamment éclairée, adopte cette mesure, nous considérerons comme une de nos principales tâches, d'en démontrer l'utilité.

# CONSIDÉRATIONS

## SUR LES RAPPORTS

## DE

## LA PHRÉNOLOGIE AVEC LA PHILOSOPHIE;

LUES A LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE DE PARIS, DANS SA SÉANCE DU 11 NOVEMBRE 1834,

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS,

Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de médecine de Paris, Médecin en chef et premier Professeur à l'Hôpital militaire d'instruction de la même ville, Officier de la Légion-d'honneur, etc.

---

MESSIEURS,

Gall annonça que la phrénologie réfuterait les systèmes de philosophie imaginés jusqu'à lui dans tout le monde civilisé: il commença même cette réfutation; mais elle ne fut pas, elle ne pouvait être complète. Il avança que la phrénologie servirait de bâse à un nouveau système de philosophie, et il jeta les fondemens de ce système.

Je n'entrerai point dans des détails sur les points de doctrine du système de Gall, détails que vous connaissez aussi bien que moi; mais j'arrêterai votre attention sur les points de contact de cette nouvelle science avec la philosophie.

Gall attaqua surtout le système de la sensation transformée. Il s'adressa moins directement aux psychologistes modernes, dont les doctrines n'étaient pas très répandues de son temps. Ce n'est pas que ce savant, qui s'était beaucoup occupé de philosophie, n'eût fait attention à celle des Ecossais et à la doctrine

de Kant; mais il n'entra pas dans les détails de ces philosophies; il ne les disséqua pas. Ce qu'il s'attacha surtout à réfuter, ce fut le système qui prédominait en France, dans le pays auquel il avait consacré sa vie et le fruit de ses travaux : ce fut donc particulièrement le système de Locke et de Condillac qu'il attaqua, et ceux qui ont suivi ses leçons (certes ils sont nombreux) doivent se souvenir que fréquemment il faisait allusion, dans les développemens qu'il donnait des fonctions des différens organes, aux opinions de Locke, et surtout de Condillac; qu'il lançait indirectement des traits contre eux, et que quelquefois même il les attaquait de front.

Ce qu'il y a d'abord, selon moi, de remarquable dans les travaux de Gall, c'est le partage qu'il fit de ce qui, dans les ouvrages des philosophes, et surtout dans ceux de Condillac, était confondu, jusqu'à un certain point, comme dans l'ancienne philosophie. En effet, Messieurs, les instincts, les sentimens, les goûts, les impulsions intérieures, les aptitudes, étaient confondus avec l'intelligence. Celle-ci fut séparée des instincts, des sentimens, des passions, des goûts, des impulsions, et c'était le point capital. Cette séparation une fois faite, il fallait que la science marchât, et que les obstacles qui empêchaient la véritable analyse des facultés intellectuelles et morales, disparussent. Il retrancha donc du domaine de la volonté les instincts, les sentimens, les goûts, les aptitudes, les impulsions intérieures. Ces facultés étaient soumises, dans l'ancienne philosophie, tantôt à la volonté, tantôt aux caprices d'un principe unique qu'on faisait présider à notre intelligence, soit qu'on le considérât comme matériel, soit qu'on en fît un être immatériel. D'autres fois elles étaient regardées comme l'effet du plaisir ou de la douleur que ce même principe, l'âme ou le *sensorium commune*, éprouvait; car vous devez vous rappeler, comme je me le rappelle moi-même, que, dans notre éducation première, on nous disait : il n'y a que deux fondemens des passions : le plaisir et la douleur; ce qui plaît à l'âme, elle le recherche; ce qui lui déplaît, elle le fuit : tel était le fondement des passions, comme des sentimens, des goûts et des aptitudes. Toute la philosophie de ces facultés reposait là-dessus. Suivant

d'autres philosophes, tous ces instincts, tous ces sentimens, soit moraux, soit instinctifs, toutes ces impulsions, toutes ces aptitudes, encore plus inexplicables et si prodigieusement variées, qu'on observe chez l'homme, devaient être regardés comme l'effet du hasard, du caprice de la nature. Lors donc que Gall parut et dit aux philosophes : voici l'intelligece d'un côté; elle est pure; et d'autre part : voici les passions; il dut nécessairement présenter à tous les savans une torche lumineuse à la lueur de laquelle la science devait marcher. Il nomma ces instincts *innés*; mais il ne développa pas complètement son idée; il la laissa sous une espèce de voile. Si je me trompe, il est ici des personnes plus versées que moi dans la phrénologie, qui pourraient rectifier ma manière de voir; mais il me semble que Gall a laissé sur cette question un voile qu'il importait beaucoup de soulever. Toutefois, le plus important était fait : les facultés ne pouvaient plus rester soumises aux caprices de chaque philosophe. Le fondateur de la phrénologie venait d'en faire des phénomènes physiologiques, dont la distinction était à la portée de toutes les intelligences, puisqu'ils se rattachaient aux organes. Chacun, avant lui, exprimait avec plus ou moins d'éloquence ce qu'il avait senti, chacun cherchait à vérifier si les facultés des autres hommes étaient conformes à celles qu'il sentait en lui. Avec Gall, ce ne fut plus cela : il chercha à localiser ces facultés. Alors devaient survenir des changemens énormes dans la philosophie. Il ne donna point, de ces faits de sentimens et d'aptitudes diverses, des définitions subtiles, livrées à l'arbitraire de chaque penseur; il en fit des phénomènes naturels, mais des phénomènes en quelque sorte palpables; car il les rattacha à des organes.

Cependant, suivant moi, il restait encore, dans celles de ces facultés que l'auteur nommait instinctives, affectives, un certain mélange d'intelligence, de pensée, d'idée. Cela n'était pas suffisamment clair, du moins pour moi; et je ne fus satisfait de ces définitions que quand j'eus entendu Spurzheim. Spurzheim, à mon avis, alla plus loin que son maître. Mais la route était tracée; c'était assez pour sa gloire de la déblayer; car, que pouvait-il faire de plus après un génie tel que Gall! Selon moi, Spurzheim distingua mieux les aptitudes et les impulsions, de l'intelligence proprement dite, de ce qui constitue la pensée;

je vis mieux pourquoi nous inclinons à faire des actions que notre intellect considère comme contraires à ce qu'il se représente comme le vrai, le droit, le juste, le louable, ou digne de l'éloge de nos semblables. Nous eûmes l'intelligence de ce fameux *video meliora proboque, deteriora sequor*, qu'on n'avait jamais expliqué d'une manière satisfaisante. Aussitôt que les instincts furent dépouillés de toute pensée, et réduits à une impulsion aveugle qui ne raisonne pas, mais qui agit constamment, à moins qu'un autre organe n'absorbe son action, ce vieil adage fut mieux compris ; un nouveau jour dut luire, en même temps que les phénomènes de l'intellect se distinguèrent plus nettement les uns des autres, et tous de la partie affective et des impulsions diverses. Et comment cela vint-il? Par l'à-propos de cette sentence souvent émise par Spurzheim : *les instincts ne raisonnent pas ; ils poussent sans cesse à l'action.*

De cette manière nous expliquons comment les instincts, les sentimens, les aptitudes ne peuvent rien produire si l'intelligence n'a parlé ; sans ce préalable, ils donnent des impulsions qui n'aboutissent à rien ; il faut qu'ils s'associent avec les impressions venues de l'extérieur par les sens, et fécondées par les organes consacrés à l'intelligence. En effet, les impulsions instinctives nous portent à l'action ; mais, puisque cette action ne peut s'exercer que sur des corps extérieurs, il faut que ces corps soient connus par les sens et que la volonté, qui dépend de l'intelligence, commande les actes qui doivent les rapprocher ou les éloigner de nous. C'est le fait que j'avais exprimé, d'une manière sans doute moins claire, dans ma physiologie pathologique, avant de connaître le système de Gall : j'écrivais que les stimulations extérieures parvenaient au cerveau, qui les réfléchissait pour produire les mouvemens ; mais je ne voyais que le cerveau en masse dans cette réflexion, et j'expliquais les instincts par les stimulations des nerfs viscéraux sur l'encéphale en général.

Pour vous donner un exemple des impulsions qui ne sont pas en accord avec les rapports des sens et l'intelligence, je vous citerai la jeune fille à l'époque de la puberté : elle ne sait ce que signifie cette inquiétude dont elle est tourmentée, et qui ne s'applique à rien, jusqu'à ce qu'elle ait vu l'homme qui doit lui

en expliquer le mystère. Je choisis cet exemple, parce que, dans notre état de société, l'homme connaît de bonne heure les objets extérieurs avec lesquels ses désirs sont en rapport, tandis qu'il est facile de séquestrer une jeune fille et de l'éloigner du commerce de l'autre sexe ; tous les soins de famille tendent vers ce but, dans certaines classes de la société ; le cloître en offre les moyens, et l'histoire en a présenté plus d'un exemple. Alors se manifestent ces inquiétudes sans but, ces larmes, ces soupirs sans objet, dont plusieurs écrivains nous ont laissé le tableau. Il en serait à-peu-près de même pour toutes les impulsions intérieures, si nos rapports ne nous avaient fait connaître les objets extérieurs qui doivent satisfaire nos besoins ; et les cris que pousse l'enfant naissant, jusqu'à ce qu'on l'approche du sein, sont indubitablement les expressions d'un besoin dont les sens n'ont pas reconnu l'objet et que la volonté n'a pas satisfait.

A la faveur des données que la phrénologie nous fournit sur les différens rôles des impulsions instinctives et de l'intelligence, on explique les idées innées de Platon, que des philosophes plus modernes ont essayé de remettre en vogue. Il y a bien quelque chose d'inné dans nos facultés, quoi qu'en aient dit les Condillaciens ; et ce quelque chose a pu être observé de tout temps : mais cet inné, ce ne sont pas des idées ; ce sont des instincts, des sentimens, des inclinations, des goûts, qui se manifestent par des impulsions toujours renaissantes. Ainsi, les idées innées doivent faire place aux impulsions innées, et Platon et ses sectateurs se trouvent réfutés ou, si vous aimez mieux, rectifiés.

La comparaison avec les animaux devient facile à présent, tandis qu'elle fut difficile, tant qu'on laissa une certaine nuance d'idées ou de facultés intellectuelles dans chaque instinct, dans chaque impulsion intérieure. Mais une fois que l'intellect est séparé de ces impulsions, rien de plus aisé que de se représenter les animaux obéissant à leurs instincts, et ne se servant de leurs organes de rapports et de leur faible intelligence que pour satisfaire les besoins de ces instincts. Ce qui leur manque d'ailleurs pour établir une balance entre les instincts, c'est cet organe qui existe à un degré supérieur chez l'homme,

que plusieurs instincts sollicitent, aussi bien que chez l'animal : c'est l'intellect, d'où dépend la raison, et qui doit décider chez nous à quelle impulsion il faut obéir. On vit ainsi, d'après la belle sentence de Spurzheim, comment les animaux peuvent avoir des instincts que nous n'avons pas ; comment ils peuvent posséder les nôtres, à des degrés différens, et comment le défaut ou la faiblesse de l'intelligence les livrent à la merci des impulsions instinctives les plus puissantes.

Ces faits compris, on eut en perspective les différens échelons des facultés intellectuelles, instinctives, affectives, des aptitudes, etc. En effet, dans les plus simples animaux, chacun obéit à son impulsion instinctive. Ce qu'il y a d'intellect est au service de l'instinct, et les animaux plus élevés, qui peuvent suspendre l'impulsion de l'instinct, se rapprochent de l'homme, et comme lui délibèrent et balancent les impulsions des instincts qui parlent le plus haut. C'est en effet dans le plus haut degré de l'échelle zoologique qu'on observe ceux qui ont des facultés supérieures, qui tiennent les instincts en échec, et qui les font taire. Cela devient clair quand les instincts et les impulsions sont parfaitement distincts des facultés intellectuelles ; et je crois que Spurzheim a contribué à débrouiller cette partie de la science.

Cette distinction bien comprise offre, suivant moi, une vaste carrière. Nous avons beaucoup à faire en suivant la route qui nous a été tracée par le grand homme qui a fondé la phrénologie, et par celui qui a marché de si près sur ses traces. Il est plusieurs savans qui ont concouru à agrandir le cercle de cette science ; mais je ne suis pas assez au fait de leurs travaux pour leur payer le tribut de reconnaissance qui leur revient. Je ne citerai que le docteur Vimont, auquel nous devons un immense et précieux travail sur la phrénologie comparée.

Je crois que nous avons maintenant deux choses à faire : d'abord distinguer, quand nous portons un diagnostic sur les facultés de chacun, ce qui appartient à la force des organes de l'instinct, et ce qui se rapporte à l'intelligence ; ensuite, nous mettre d'accord avec les systèmes de philosophie, en ce qu'ils ont de relatif à l'analyse des facultés de l'entendement. Je vais entreprendre de donner quelques développemens sur ces deux questions.

Distinguer, dis-je, dans le diagnostic que nous portons, ou dans l'horoscope que nous tirons d'après l'examen de la tête, ce qui doit être rapporté à la force des organes qui donnent l'impulsion. Pour moi, les sentimens et les instincts sont soumis au même mécanisme; c'est une puissance nerveuse qui pousse à l'action dans un sens, soit social, soit individuel, et qui nous dit: Fais donc. Si on applique ce fait aux instincts de bas étage, c'est cette espèce de démon des religions de l'antiquité; c'est cette impulsion de la chair qui tente les esprits, si vous voulez. Pour moi, je mets sur la même ligne, comme phénomènes de physiologie phrénologique, l'instinct de la reproduction, celui de la conservation de son produit, les instincts qui nous guident dans notre manière de nous conduire dans la société envers nos semblables. Nul de nous n'ignore que les sentimens plus relevés de justice, d'espérance, de respect, de vénération, et même d'adoration, s'appliquent à bien d'autres notions qu'à celles qui ont rapport aux abstraits les plus relevés et à la cause première. Or, je ne puis voir dans ces phénomènes que des impulsions instinctives.

Il faut, disons-nous, distinguer avec soin, dans notre diagnostic, ce qui concerne l'instinct proprement dit. Est-il fort? est-il plus fort qu'un autre? est-il le plus fort de tous, ou est-il tellement fort qu'il doive l'emporter sur tout autre? est-il contrebalancé par d'autres? a-t-il, dans l'état social où l'individu se trouve, plus d'exercice que d'autres? Ensuite, quant à ses rapports avec l'intellect, cette faculté est-elle assez développée; a-t-elle été assez exercée pour pouvoir résister à l'instinct qui veut prédominer? Vous savez que, sous le nom d'instinct, je comprends les sentimens. Eh bien! les sentimens et les instincts sont-ils plus forts que l'intellect? ou l'intellect bien exercé a-t-il assez de force pour leur résister? Telle est la question; mais peut-être que les organes de l'intellect ont besoin de moins de volume pour l'emporter sur ceux de l'instinct; car les organes de l'intellect sont plus petits dans la nature que ceux de l'instinct; il paraît donc qu'ils ont une vigueur inexplicable. Je ne veux pas dire qu'ils ont une vigueur surnaturelle, divine, parce que ce langage doit être banni parmi les philosophes; mais il me semble qu'il faut moins de volume matériel aux organes de l'intellect,

pour l'emporter sur les instincts, qu'à ces derniers pour triompher de l'intelligence. Au surplus, je ne serais pas surpris que l'on me prouvât le contraire.

Je reviens à notre première question, et je la résume. L'instinct est-il plus puissant que l'intellect? l'intellect est-il assez développé pour lui résister constamment ? ou bien, a-t-il été exercé dans le sens de cet instinct, ou dans un sens opposé, ou dans une direction différente? L'instinct a-t-il obéi dès le commencement de la résistance opposée par l'intellect? ou celui-ci a-t-il eu beaucoup de peine à lui imposer silence? Il me semble que ces questions deviennent plus faciles à traiter, quand on les considère comme je les ai présentées. Pour les éclairer, il ne faut pas partir de données à *priori* ; il faut faire abstraction de ce qui a été fait et écrit tant de fois par les auteurs avec une docilité d'écoliers, et bien observer.

Je vais maintenant aborder notre seconde question : ce qui nous reste à faire dans nos rapports avec les philosophes étrangers à notre science. Il me semble en effet que nous sommes arrivés au point qu'il faut absolument nous rendre compte du système de philosophie qui domine. Tout ce qui occupe beaucoup l'homme, mérite attention ; il y a toujours des vérités, quelque chose d'important, dans ce qui peut attirer l'attention d'un grand nombre de savans. J'invoquerais, s'il le fallait, en témoignage la phrénologie : elle déposerait que toute question qui agite vivement un grand nombre de têtes, doit être en rapport avec des organes considérables.

Il y a une philosophie plus moderne que celle de Lock et de Condillac, qui n'admettent que sensations, perception, et réflexion. Suivant eux les sensations, les perceptions arrivent ; elles représentent des objets extérieurs ; la réflexion féconde ces impressions ; et de là résulte tout le moral. Cela est bientôt dit ; mais une foule immense d'objections viennent militer contre ce système : la principale c'est que, s'il n'y a que sensations et réflexion, tout est dans l'homme ; et alors plus de monde extérieur, et nous voilà dans le scepticisme : c'est la principale conséquence qui soit résultée des idées des principaux philosophes, Descartes, Lock. Il faut douter de tout, ou s'en rapporter au témoignage verbal de Dieu dans la révélation ; encore peut-on objecter que les paroles du révéla-

teur se réduisent à des idées. Ou bien encore il faut voir tout en Dieu. N'est-on pas ainsi ramené aux systèmes de Hume, de Berkley, de Mallebranche. Le système des idées, considérées comme source unique de tout le moral, est tombé, parce que tout le moral ne peut se réduire à des idées ou à des images provenant de la sensation et de la réflexion ; mais il y a un autre système, celui de la psychologie moderne, système emprunté de l'Ecosse et de l'Allemagne ; car les sciences ne marchent point d'un pas égal dans tous les pays : quelquefois une nation s'arrête à une série d'idées, et y reste plusieurs siècles, pendant que d'autres idées germent dans une nation voisine, qui devient à son tour l'institutrice de la première. Que voulez-vous? ainsi va le monde ! D'ailleurs, il y a des guerres, des destructions, des troubles intestins qui entravent la marche des sciences. Enfin, nous avons eu le malheur de ne pas réfuter nous-mêmes le système de Locke et de Condillac ; mais cependant nos philosophes ont profité des travaux de l'Ecosse, et surtout de ceux de Reid et Dugald-Stewart, qui ont fourni de fortes idées. Cette école ne s'est pas arrêtée à la sensation transformée ; elle a prouvé d'une manière satisfaisante que les sensations ou l'action des sens ne sauraient produire tout le moral de l'homme. Elle a trouvé dans le sentiment de conscience ( le sentiment de soi-même, la conviction que l'on a de son identité dans le présent et dans le passé, conviction qui est plus forte que tout raisonnement et dont la première notion vient de notre compatriote Descartes), elle a trouvé là, disons-nous, le phénomène fondamental de tout le moral humain. Cette école a donc subordonné tout le moral à la conscience. De cette conscience, considérée comme le phénomène principal, et qui opère sur les sensations comme sur elle-même, cette école est arrivée, par voies d'induction, à plusieurs notions générales, nécessaires, telles que celles des qualités des corps, des causes, du temps ou de la durée ; questions immenses qui ont occupé les philosophes depuis le commencement des siècles. Il est certain que nous avons le sentiment des corps qui sont hors de nous, comme nous avons celui de notre propre corps ; que ce sentiment nous vient à la suite et à l'occasion de nos sensations, et que ce sentiment ne peut nous accuser que la vérité. Mais comment l'accuse-t-il? voilà la question.

Les psychologistes disent, c'est la conscience qui explique tout. Voilà le phénomène primitif. Ce phénomène marche devant tout autre. Il s'agit de se bien constater soi-même, de bien constater que l'on existe, et de se poser soi-même avant toute chose : après cela on découvre l'extérieur. Mais ce n'est pas, continuent-ils, par des sensations transformées, c'est par des inductions ; la conscience, fait primitif, où apparaissent la volonté et la liberté, reconnaît d'abord par les sens les qualités premières des corps telles que la résistance, l'étendue, qu'elle ne peut jamais confondre avec elle-même. Puis elle se prend pour terme de comparaison pour tout le reste, et, au moyen de l'induction, elle obtient les notions de la force, de la causalité, de la puissance, et, avec ces matériaux, tout l'extérieur est créé.

On voit que ce n'est qu'aux grosses masses, où la résistance et l'étendue frappent nos sens, que l'existence absolue est accordée. Les couleurs, les odeurs, le chaud, le froid, sont des sensations d'où notre conscience déduit des qualités inconnues dans les corps. Seules, ces sensations ne nous donneraient pas la certitude du monde extérieur ; car elles ne décèlent que des qualités inconnues, tandis que le toucher décèle des qualités connues et indépendantes de nos sensations. Suivant ce système, tout ce qu'il y a de plus actif, de plus puissant dans la nature, rentrerait dans les qualités secondaires. Ainsi, l'électricité, les grands courans magnétiques et le calorique, qui n'ont ni l'étendue ni aucune des qualités que les philosophes regardent comme fondamentales, ne sont que des sensations où l'on ne trouve qu'avec peine les caractères de l'existence des corps extérieurs. Leur existence comme matière est moins certaine que celle d'une pierre ou d'un morceau de métal.

Mais est-ce bien ainsi, c'est-à-dire, par un raisonnement tacite, et non pas directement et d'impulsion primitive que nous acquérons la certitude que tout ce qui n'est pas étendu, solide, plus ou moins résistant, appartient au monde extérieur? Faut-il absolument faire de la conscience un philosophe, un subtil dialecticien, pour concevoir la distinction qu'elle fait de ce qui est nous et de ce qui n'est pas nous? Je dis plus : n'est-ce pas une erreur de placer toutes nos certitudes dans l'intelligence, et n'est-ce pas aux phrénologistes qu'il appartient de démontrer que nous avons,

à la suite des sensations qui nous viennent des corps, des impulsions organiques qui nous donnent la conviction de l'existence de ces corps? Sans cela, qui nous porterait à l'action, qui nous forcerait de satisfaire nos besoins en vertu des seules sensations de l'odorat, du chaud, du froid, etc.? Faut-il donc raisonner pour se décider aux actes par lesquels on se nourrit, on cherche l'air salubre, on se reproduit, etc.? et les animaux ont-ils besoin du raisonnement pour poursuivre la proie que l'odorat leur décèle? Ces philosophes oublient les instincts. Oui certes, ce sont les instincts qui nous prouvent le monde extérieur, et qui nous forcent à réagir sur les corps dont il se compose. L'enfant, l'animal ont-ils besoin de la logique et des finesses de l'induction, pour se conduire comme possédant la certitude du monde extérieur, et de la différence qui le sépare de leur propre corps? Les savantes discussions que cet enfant, devenu adulte et savant, élève ensuite sur la réalité de ces choses, sont des jeux de mots, et rien de plus.

Mais la question où échoue le plus évidemment ce système, c'est, selon moi, la distinction des passions, des sentimens, des aptitudes diverses et des impulsions qui nous forcent à les exercer, de l'intelligence proprement dite. Ces phénomènes, qui font suite aux précédens, vont-ils encore rentrer dans le domaine de l'intelligence : seront-ils des raisonnemens, des inductions, etc. Les psychologistes ne savent qu'en faire, pas plus que les métaphysiciens, qu'ils ont la prétention de réfuter. Cependant ces phénomènes méritent de trouver leur place; car ce sont eux, en grande partie, qui font mouvoir la machine sociale. Si le monde n'obéissait qu'à l'intelligence éclairée par la raison, la civilisation aurait marché d'un pas plus rapide : pas un fait bien constaté, pas une vérité bien démontrée, n'eussent été perdus. Mais les passions viennent à la traverse pour arrêter les progrès de tout ce qu'il y a de plus relevé dans l'intelligence : je n'en veux d'autres preuves que les imperfections, les vices de toutes les machines gouvernementales, que les intérêts les plus vils et les fanatismes de tout genre retiennent dans leurs améliorations, malgré les immenses progrès des sciences et de l'art d'exposer les faits et de faire ressortir les vérités.

Si les passions, les sentimens ont tant d'influence sur le sort de l'homme, s'ils restent étrangers à l'intelligence, il faut savoir

ce qu'ils sont. Que nous ont dit sur cette question ces derniers philosophes ? Que c'étaient des qualités du moi qui représente aujourd'hui l'âme ; ou des qualités de la substance qui préside à notre entendement. Mais qu'entend-on par les qualités d'une substance qui n'a que des attributs négatifs ? D'autres ont prétendu qu'il y avait en nous deux principes, un spirituel et l'autre matériel ou animal, ou deux vies, et que les passions appartenaient à la dernière, et l'intelligence seule, avec l'activité, à la première ou vie spirituelle. Dans cette hypothèse, comment mettre le matériel en rapport avec le spirituel ? Et les sentimens élevés, qui sont moraux par excellence, qu'en fera-t-on ? Les rapportera-t-on à la vie spirituelle, pour ne laisser à la vie animale que les instincts de bas étage ? La difficulté est grande, surtout quand les phrénologistes viennent rapporter les sentimens, comme les instincts, à des organes matériels.

Certains psychologistes ont cru se tirer d'affaire en nous disant que les sentimens étaient des lois de la nature, inhérentes à notre constitution, ou des qualités attachées, par la volonté du créateur, à notre intelligence, ou des lois physiques en opposition avec les lois morales et spirituelles. Mais qu'ils nous indiquent les organes de chacune de ces lois, comme le font les phrénologistes. Vous sentez, Messieurs, quel chaos, quel fatras, doivent résulter des dissertations destinées au développement d'une semblable idée. D'autres psychologistes ont créé une entité nommée imagination, qui serait le réceptacle de toutes les images venues par les sens, mais qui serait purement matérielle et animale ; et suivant eux, ce réceptacle de toutes les impressions sensitives, où sont imprimées les représentations extérieures, et où se rendent les impulsions intérieures ou les mouvemens de la chair, qu'ils font venir des viscères, n'offrirait à l'âme qu'un tableau qu'elle contemple sans en recevoir une influence directe, immédiate. De plus, leur science profonde va jusqu'à pouvoir nous assurer que l'âme spirituelle n'agit pas non plus immédiatement sur cette galerie d'images et d'impulsions organiques, mais qu'elle peut la modifier par l'influence des signes ou des mots ; car ici c'est tout un. Ainsi, voilà notre âme armée d'yeux créés pour voir dans la chair, et la voilà munie de signes ou mots, ou d'une foule de je ne sais quoi, qui ne sont ni matière ni esprit, et au moyen des-

quels, pourtant, l'âme se met en rapport avec toute la série des passions.

Comprenez-vous ces énigmes, Messieurs, ou bien y reconnaissez-vous, comme moi, un jargon inintelligible, semblable à celui des pères de l'Eglise du moyen âge, disputant, subtilisant, raffinant, sur l'union de l'âme et du corps, sur la grâce et ses variétés, sur les diverses natures du Christ, sur le mystère de l'incarnation? Pardonnez-moi ces réflexions auxquelles je ne vous aurais point arrêtés, si je n'eusse désiré vous faire encore mieux sentir combien nous sommes heureux de suivre la direction vraiment philosophique qui a été donnée par l'immortel Gall.

Ainsi, on ne trouve rien dans les systèmes de Locke, de Condillac, de Reid et de Dugald-Stewart, rien de ce qui est relatif aux instincts, aux sentimens, aux aptitudes, aux penchans irréfléchis, à toutes les passions, qui soit satisfaisant: ce sont des qualités de l'âme qui sent les impressions, et réagit, d'après son caractère, qui peut varier à l'infini, lui ôter ou lui laisser la liberté de juger; de manière que, mieux instruite, elle pourra peut-être, dans d'autres circonstances, imposer silence aux impulsions de la chair auxquelles elle cède aujourd'hui. Enfin, c'est un roman qui vous présente dans un intérieur, qui n'est pas clairement désigné (car tous ne consentent pas à placer l'âme dans la matière du cerveau), une sorte d'être intelligent qui reçoit et qui expédie des courriers. Ils ne s'aperçoivent donc pas que cette explication des actes de l'âme n'est que le récit des actes d'un homme ordinaire, et n'explique rien.

Ce n'est pas cette batologie qu'il nous faut: c'est la distinction, l'énumération, la classification, s'il est possible, des faits qui constituent le moral de l'homme et des animaux; et nous trouvons cela dans Gall, qui a réduit ce moral à des phénomènes attribuables à l'action de certains organes, et qui font ainsi partie de l'histoire naturelle. Combien donc ne devons-nous pas nous féliciter d'avoir pris le parti de suivre le développement des idées phrénologiques!

Quelle est notre règle dans cette recherche? C'est d'abord de bien distinguer ce qui est pure impulsion, de ce qui est l'effet de l'intelligence, des idées, de la perception des faits extérieurs. Cette distinction est importante; elle embrasse l'action des objets

extérieurs ; avec les conceptions diverses qui en résultent, et les impulsions, pour agir en conséquence. Avons-nous assez distingué ces deux séries de faits? Je ne le crois pas ; il y a encore à faire à cet égard ; mais c'est déjà beaucoup que d'avoir une idée précise de ce que nous devons faire.

Ainsi, Messieurs, à nous est réservé de montrer le rapport des impulsions intérieures avec la raison. La raison prend alors un sens. Qu'est-ce que c'est que la raison ? C'est sans doute l'intelligence. La raison, dont vous connaissez l'organe, qui est celui de l'intelligence, devrait être conçue comme un juge incorruptible qui est là, dans le cerveau, et qui apprécie chaque désir à sa valeur. Mais où est la valeur de chaque désir ? est-elle absolue ? est-elle dans le désir même, dans le plaisir ou dans la peine qu'il nous cause? est-elle dans le profit ou dans le dommage que nous tirons de l'acte qu'il réclame ? est-elle dans l'avantage ou le désavantage qu'en retirent nos semblables? a-t-elle du rapport avec un être supérieur qui soit notre créateur ? car je dois ici tenir compte du système théologique comme de tout autre... Est-ce toujours l'intelligence qui répond à ces questions ? ne sont-ce pas quelquefois des sentimens intérieurs, tenant au mode d'organisation, à l'exercice de l'encéphale ou éducation, et qui varient dans chaque tête ? Voilà de grandes questions que je n'ai garde d'aborder dans cette séance. Elles doivent être l'objet de longues et pénibles recherches ; car ce sont les faits seuls qui peuvent les résoudre.

Les philosophes de l'école dont je vous entretiens, et qui ont été plus loin, sous quelques rapports, que celle de Locke, de Condillac, ne voient pas, quand ils traitent de l'intellect, jusqu'à quel point les sentimens, les impulsions, les instincts prennent part aux actions de cet intellect. Ils voient trop l'intellect, et ils ne savent pas ce que c'est que les passions ; souvent même ils obéissent à la passion, lorsqu'ils dissertent, sans s'en apercevoir. Il n'y a vraiment que les phrénologistes qui puissent les avertir de cette erreur. Les psychologistes cherchent l'absolu dans des directions différentes, non seulement pour la raison, mais l'absolu par excellence. Ce mot *absolu* est devenu à l'ordre du jour depuis un certain temps. Qui a donné cette impulsion vers la recherche de l'absolu ? La philosophie de Descartes, celle de Locke, qui ont produit le

scepticisme. L'homme a senti qu'il n'était pas l'absolu, et qu'il avait la conviction de l'existence d'un tout dont il fait partie. Non content d'étudier les phénomènes, il a voulu remonter à leur cause, il a osé déterminer les attributs d'un être créateur et moteur de tout, et qui n'est nécessairement assujéti ni lié à quoi que ce soit. Pour moi, je renonce à m'élever jusqu'aux causes premières. Mais est-il vrai qu'une conviction plus forte que nous, et vraiment organique, ne permet pas à l'homme, quoi qu'il en dise, de douter du monde extérieur? Existe-t-il de vrais sceptiques? Si quelqu'un peut répondre, ce doit être un phrénologiste.

Il n'y a que les phrénologistes qui se rendent compte du scepticisme comme de l'excès de crédulité, puisqu'ils peuvent montrer les organes d'où dépendent l'une et l'autre disposition. Mais j'abandonne cette question, qui nous mènerait trop loin aujourd'hui.

Au surplus, quels que soient les sceptiques, s'il en existe encore, ce que je crois, et les psychologistes, gens qui seront peut-être un jour définis par les phrénologistes, il ne s'agit pas présentement de les critiquer personnellement. Le plus souvent la critique personnelle est un excellent moyen de fixer l'attention; mais, outre qu'il est difficile de la faire très juste et sans personnalités, elle a toujours l'inconvénient de retarder des rapprochemens qui sont, en définitive, nécessaires entre les hommes qui composent un ordre social. Je ne vous serai pas suspect, en condamnant la critique; car j'ai la réputation d'avoir été un peu âpre, un peu hostile dans quelques-unes des questions que j'ai traitées. Mais l'âge vient, et l'on apprécie mieux les choses. La critique qui se sert du ridicule a bien son utilité: elle fait ressortir, dit Voltaire, des absurdités que de longs raisonnemens n'auraient point fait sentir. Rien de plus vrai; mais elle suscite la calomnie : on a toujours vu ce reptile se dresser contre les plus justes critiques. Abandonnons donc ce moyen, et traçons-nous le plan que nous voulons suivre dans nos rapports avec les philosophes d'une autre secte.

Il faut d'abord nous entendre avec les psychologistes; bien connaître leur langage, pour profiter de leurs découvertes, s'ils en ont fait, et les mettre à même de prendre connaissance

des nôtres. Tel est l'objet que je me suis proposé, quand j'ai soumis à l'académie des sciences morales et politiques une question dans laquelle je traite des rapports du physique et du moral. Je cherche à faire sentir que la phrénologie ne se réduit pas à l'anatomie et à une physiologie grossière et purement matérielle, ou bien au pur fatalisme, comme le débitent ceux qui n'ont pas pris la peine de l'étudier; j'établis au contraire qu'elle touche aux questions les plus sublimes de la philosophie et de la morale. Cette démonstration n'a pas été sans produire une secousse; mais elle portera ses fruits. Je réclame aujourd'hui le concours des phrénologistes. Entendons-nous d'abord avec les philosophes qui occupent la scène du monde savant. Lorsque nos langues seront réciproquement bien comprises, nous discuterons de bonne foi et sans amertume; car je ne puis supposer que des sentimens de concorde et de paix chez des hommes qui cultivent les sciences.

# UNE VISITE AU BAGNE

## DE TOULON,

Par M. le Docteur Félix Voisin.

*Mémoire lu à la séance annuelle de la Société phrénologique,*

Le 22 août 1834.

Messieurs,

Avant de commencer la lecture de mon mémoire, je sens le besoin de réclamer votre indulgence et de prévenir sur un point toute interprétation défavorable qui viendrait augmenter l'embarras de ma position. Un vice de prononciation, dont je suis affligé, m'a jusqu'à présent privé du bonheur de m'établir en public des rapports avec mes semblables. Cette infirmité, dans les premiers temps de ma vie, me réduisait presqu'au mutisme. J'ai fait, pour m'en guérir, et je fais encore tous les jours des efforts incroyables. Si donc vous apercevez dans mes gestes ou dans ma diction quelque chose d'insolite ou de bizarre, si vous trouvez que j'apporte dans mon accent et dans ma manière de lire certaines inflexions de voix qui sembleraient, si vous n'étiez prévenus, trahir de ma part de l'orgueil et de la prétention, veuillez vous rappeler l'aveu que je viens de vous faire, continuez-moi votre intérêt affectueux, et ne voyez au contraire dans mes efforts que le désir de tout sacrifier à l'honneur de paraître devant vous.

Toute faculté prédominante a-t-elle en général un signe extérieur à la surface du crâne?

Peut-on rigoureusement et *à priori* induire de l'existence de ce signe extérieur des manifestations énergiques, fréquentes et quelquefois inévitables dans l'exercice de la faculté?

En supposant ces deux questions résolues par l'affirmative, sous quelles conditions voit-on se développer ces particularités

de configuration cérébrale? Qui peut faire naître ces penchans impérieux, ces sentimens violens, ces passions désordonnées, et toutes ces grandes forces qui mettent à part l'être qui les possède ?

En supposant également que l'on puisse découvrir les causes les plus ordinaires de ces conformations organiques, que l'on puisse bien nettement apprécier les diverses circonstances qui favorisent la plénitude et l'activité des pouvoirs qui y sont attachés, en même temps que tout ce qui peut en entraîner les abus et les écarts, quels avantages la société doit-elle retirer de ces découvertes ? Les causes les plus ordinaires du crime et de la folie tiennent-elles à cet état particulier de l'organisme? Faut-il y rattacher également la manifestation des grands talens, des grandes vertus et des grands caractères? La médecine mentale et la philosophie n'y trouveront-elles pas, par cela même, leurs ressources les plus précieuses, et par une autre conséquence directe mais beaucoup plus étendue, ne sera-t-il pas possible d'en faire des applications à l'éducation, à la morale, à la législation et à la politique de tout un peuple?

Voilà les questions que je me proposais de résoudre en 1828, lorsque j'obtins de M. Hyde-de-Neuville, alors ministre de la marine et des colonies, l'autorisation de faire des observations sur les criminels renfermés dans nos bagnes. Je voulais confirmer ou infirmer, par des faits tirés de mon expérience personnelle, les opinions de MM. Gall et Spurzheim.

On se rappelle encore le bruit que fit dans le monde savant la publication de leur grand ouvrage sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux, par la configuration de leurs têtes.

Les résultats que j'ai obtenus dans mes recherches, je le dis par anticipation, sont en faveur de leur doctrine; mais, comme il ne s'agit point ici de ma croyance particulière, mais bien des faits qui l'ont établie, je vais mettre le lecteur à même de juger s'il dépendait de moi d'arriver à d'autres convictions.

J'arrivai au bagne de Toulon, dans les derniers jours du mois de novembre 1828. M. Reynaud y remplissait alors les fonc-

tions de commissaire. Il crut d'abord que je me proposais d'en examiner l'intérieur, tant sous le rapport de l'administration que sous celui du régime alimentaire et de toutes les autres parties de l'hygiène. Je lui eus bientôt fait connaître le but de ma visite. Si les observations de MM. Gall et Spurzheim sont exactes, lui dis-je, je dois découvrir, par le simple toucher, les penchans et les sentimens des individus qui, dans cette foule de criminels, ont un caractère à eux, et qui ont dû nécessairement fixer votre attention, non seulement par la nature de leur délit, mais bien mieux encore, comme je viens de vous le faire entendre, par une manière d'être habituelle, qui a dû nécessiter fréquemment l'emploi de tous les moyens de répression dont vous pouvez disposer. Intéressé que vous êtes au maintien du bon ordre, chargé d'une grande responsabilité, vous avez dû vous attacher à connaître parfaitement tous ceux dont je viens de vous parler. D'ailleurs leurs œuvres ne vous ont point manqué; vous avez sur chacun d'eux vos notes particulières, et vous savez seul le mal qu'ils vous ont tous donné. Eh bien! je le répète, si Gall et Spurzheim ont bien observé, je dois, en portant la main sur les têtes de vos détenus, vous dire ce qui les distingue des autres criminels, tout aussi bien que si j'eusse été long-temps comme vous le témoin journalier de leurs manifestations ; et je dois, par conséquent, ne pas me tromper, dans la majorité des cas, sur l'espèce d'infraction légale qui les a fait condamner.

En m'entendant parler ainsi, M. Reynaud, entièrement étranger à l'étude de la phrénologie, ne revenait point de sa surprise : il ne demanda pas mieux que de me mettre à l'épreuve. Je pris l'engagement de revenir le lendemain, et, à l'heure convenue entre nous deux, je trouvai sur un des quais de l'intérieur du bagne trois cent cinquante faussaires, voleurs et homicides, parmi lesquels il avait confondu, sur ma demande, vingt-deux hommes condamnés pour viol. Cherchez ces derniers, me dit-il en souriant, et, si vous les trouvez, prenez leurs numéros, je vous attends au secrétariat.

J'opérai sous les yeux de MM. Sper, chirurgien en chef de la marine de Toulon; Fleury, médecin en chef; L'Auvergne, chirurgien major, et Possel, conservateur du musée. Sans par-

ler, sans dire un seul mot, je soumis à mon investigation les trois cent soixante et douze têtes qu'on avait mises à ma disposition, et chaque fois que je trouvais un individu qui me présentait une nuque large et saillante, je le faisais sortir des rangs, et je prenais son numéro. Je mis ainsi hors de ligne vingt-deux individus, et, ma liste complète, je me rendis en grande hâte auprès de M. Reynaud, impatient que j'étais de voir de quelle manière une expérience faite de bonne foi allait prononcer sur la première des questions majeures que je m'étais posées : toute faculté prédominante chez un individu a-t-elle en général un signe extérieur à la surface du crâne ?

M. Reynaud prend sa liste, je déploie la mienne. Sans pouvoir me défendre d'une certaine émotion, je fais connaître les numéros que je viens d'y inscrire, et ce n'est pas sans surprise que, sur vingt-deux individus condamnés pour l'infraction légale dont je vous ai parlé, et perdus dans une foule de trois cent cinquante autres criminels, j'en vois treize se révéler à moi par la simple inspection de leur crâne : proportion numérique considérable, qui suffirait à elle seule, comme on va s'en convaincre, pour donner la solution de ma question, et qui montre bien en même temps l'empire despotique de l'organisation sur les manifestations des êtres.

Quelque remarquables que soient ces résultats, m'a-t-on dit, quelque incontestables que puissent être les faits qui les fournissent, quelle conséquence rigoureuse néanmoins pouvez-vous en tirer? Ne voyez-vous pas que la *contradictoire* de votre proposition ressort évidemment de votre expérience même? Examinez : vous avez vingt-deux individus condamnés pour viol à trouver parmi trois cent cinquante criminels de tout autre ordre. Eh bien ! vous en découvrez treize. C'est, il est vrai, une forte proportion; mais il en reste neuf pour arriver à vingt-deux, et réfléchissez bien que les neuf autres, que vous avez fait sortir de la foule, vous ont présenté un grand développement du cervelet, sans cependant avoir été condamnés pour manifestation de cet organe, et que les neuf qu'il vous fallait pour compléter votre nombre ne vous ont point présenté le signe extérieur ; qu'ils sont passés, comme de raison, inaperçus sous votre main, et que cependant ils expient au

bagne l'outrage qu'ils ont fait aux mœurs. Ainsi, jugez vous-même de la valeur de la doctrine; voyez si l'on peut s'en rapporter à de pareilles observations, et si l'on a tort de s'élever contre un système qui conduit à d'aussi fausses applications.

Ces objections sont précises; elles paraissent avoir une certaine solidité. Je vais tout-à-l'heure y répondre. Voyons d'abord si elles vont tenir contre les faits qui me restent à faire connaître. Revenons donc à M. Reynaud, à mes témoins, à mes forçats, à mon expérimentation.

Chose bien singulière! me dit le commissaire général, les vingt-deux individus que vous avez signalés ne sont pas tous condamnés pour le même délit, ainsi que je viens de vous en convaincre; mais je puis certifier qu'ils sont tous dangereux pour les mœurs; que depuis long-temps ils sont notés dans mon bagne pour être, sous ce rapport, l'objet de la surveillance la plus active, et que, par conséquent, la conformation de leur tête ne vous a point trompé sur la violence de leur penchant particulier.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer tout l'intérêt qui s'attache ici à la déclaration de M. Reynaud; je vais y revenir dans le cours de la discussion. Mais je ne connais pas de fait qui puisse mieux ôter tout prétexte à l'incrédulité, je n'en sais point qui démontre avec plus d'évidence que la faculté dont il est question, quand elle est prédominante, se trahit véritablement à l'extérieur du crâne par un développement plus ou moins prononcé des fosses occipitales inférieures.

Voilà les faits tels que je les ai vus, et je ne crains point de le dire, les voilà tels que les verront les naturalistes qui, se dégageant de toute prévention, ne voudront s'en rapporter qu'au témoignage de leurs sens. Lorsque Gall publia ses découvertes, découvertes qui allaient changer la face de la science et asseoir la philosophie sur ses bases naturelles, il ne voulut point être cru sur parole. Il fut pour lui-même au-devant de toutes les difficultés et ne cessa d'en appeler à l'expérience : ce n'était point là le langage d'un imposteur, ni celui d'un misérable charlatan. J'ai suivi, dans tous mes travaux, les intentions de cet homme supérieur; le prestige de sa réputation ne m'en a point imposé; et si les faits que j'ai recueillis viennent à l'appui des siens, c'est la force des choses qui a donné ce résultat. C'est elle qui doit

venger sa mémoire, et qui tôt ou tard doit infailliblement le faire inscrire au premier rang de ces hommes illustres, qui, à différentes époques, ont substitué aux vaines hypothèses de l'école les données positives de l'observation la plus sévère et de l'induction la plus rigoureuse.

On peut voir maintenant à quoi se réduit la force de l'objection qu'on m'a faite, et si, chez les 22 individus que j'ai signalés, la forme célébrale m'a mis une seule fois en défaut. Cependant, comme eu égard au fait en lui-même, il paraîtrait toujours y avoir une espèce de contradiction aux yeux des personnes qui n'ont point étudié la nature humaine dans ses véritables caractères et ses modifications, je vais, en résumant les faits généraux de l'observation, expliquer comment il se fait que les neuf individus que je n'ai pu découvrir, parce qu'ils ne me présentaient point une nuque large et saillante, avaient été néanmoins condamnés pour viol; je dirai aussi pourquoi les neuf autres qui les ont remplacés pour compléter mon nombre de 22, et qui m'avaient offert un développement considérable du cervelet, avaient été punis pour des actes entièrement étrangers aux incitations de cet organe.

Chez les premiers l'infraction légale était un accident de leur vie; je veux dire qu'ils s'étaient rendus coupables d'une chose à laquelle les prédisposait le moins leur constitution. Je les ai interrogés avec le plus grand soin, j'ai cherché dans les journaux du temps, dans l'acte d'accusation lui-même, les documens essentiels, et voici en quelques mots, d'après ce mode d'investigation et l'étude que j'ai faite de leur vie, le résumé de leur histoire.

Ne craignez point, Messieurs, de prêter l'oreille à tous ces détails; j'y apporterai assez de circonspection pour n'éveiller dans votre imagination que des idées sciencifiques. Je vais donc vous les présenter avec cette retenue qui fait la décence du style, et vous les recevrez comme moi avec cette indifférence philosophique qui détruit tout sentiment dans l'expression et ne laisse aux mots que leur simple signification.

Hommes des classes inférieures de la société, hommes ordinaires sous tous les rapports de leur constitution cérébrale, ils n'avaient jamais, ni en bien ni en mal, fixé sur

eux l'attention de la société. Privés d'instruction, sans énergie dans le caractère, n'ayant pas grande élévation dans l'âme, ils n'avaient point en eux-mêmes d'existence propre et indépendante, et rien chez eux ne pouvait faire prévoir qu'ils se rendraient coupables plutôt de telle ou telle infraction que de telle ou telle autre. Ils étaient seulement, comme tous les hommes de cette catégorie, à chaque instant exposés à tout l'entraînement des influences extérieures. Un jour, excités par le vin, animés par des conversations licencieuses, après avoir passé tout leur temps à table, dans le repos, la bonne chère et l'oubli des chagrins, ils avaient isolément, ou plusieurs ensemble, rencontré par hasard, et le plus ordinairement vers le soir, dans les champs, ou sur les chemins, une femme qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils ne demandaient point. Sans qu'il y eût de leur part la moindre préméditation, sans projet arrêté, cette femme, vieille ou jeune, laide ou belle, avenante ou sans grâces, s'était fatalement présentée devant eux. Leurs préoccupations mentales, le sentiment presque extraordinaire pour eux d'une vitalité puissante, l'entraînement des sens, l'affaiblissement de la raison, la facilité que nous avons tous à être dupes de nous-mêmes et à nous laisser entraîner dans une direction exclusive, en pareille disposition, la promptitude de l'esprit et la faiblesse de la nature, tout les avait mis hors d'eux-mêmes et jetés dans des transports qu'ils pouvaient certainement ignorer toute leur vie. C'est l'analyse de ces faits qui m'a fait dire que le délit avait été chez eux un véritable accident; c'est par elle que je me rends compte de l'absence du signe extérieur, que j'explique une infraction légale qui semblait ne devoir jamais menacer leur existence, et c'est par elle encore que j'arrive à constater une vérité de premier ordre, savoir que l'homme, même le moins vibratile, au milieu des circonstances et des impressions extérieures qui l'assaillissent quelquefois de toutes parts, ou des incitations qui peuvent le surprendre, n'est pas toujours le maître de ses mouvemens, et qu'il a sous ce rapport un droit incontestable à l'intérêt, à la justice et à la pitié de ses semblables.

De pareils faits sans doute nuisent à l'intérêt social, et on ne doit point hésiter à en demander la réparation; mais, si la punition doit en être exemplaire, il faut, autant que possible, qu'elle

soit en rapport avec le degré de la culpabilité : les lois doivent frapper un être libre, un être intellectuel, un être moral ; elles doivent tout-à-la-fois être utiles à l'infracteur et à la société : craignons de les appliquer en pure perte, en luttant vainement contre la nature des choses. En vérité, n'y a-t-il pas des événemens malheureux dans la vie ? Ne grossissons pas les objets, ne faisons point l'homme plus méchant et plus terrible qu'il n'est, attachons nous à ne point confondre ses écarts, ses misères et ses imperfections, avec ses manifestations véritablement criminelles. L'esprit de détail n'amène à rien et ne change rien dans le monde : rien n'est empêché par nos appréciations étroites et passionnées, et par les faux calculs qui en sont la conséquence. Lors donc que nous allons porter sur un des nôtres, un jugement d'où va dépendre son honneur et sa liberté, élevons-nous aux considérations les plus larges, laissons de côté la matérialité de l'acte, examinons l'homme en lui-même et l'ensemble des circonstances. Les législateurs qui n'ont pas tout compris, ne doivent point avoir d'autorité parmi nous ; nous avons à nous prononcer dans une circonstance solennelle, agissons toujours de manière à faire une œuvre de haute intelligence, de noble morale et de grande utilité publique.

C'est avec une intention marquée, Messieurs, que je parle ainsi devant vous. Dans un moment où le gouvernement lui-même s'occupe avec activité de réformes sociales, on ne me saura peut-être pas mauvais gré d'exprimer quelques idées sur le système actuel de notre pénalité : je le dis sans détour, le code criminel est loin de satisfaire le législateur qui est au niveau des connaissances et qui sent toutes les obligations de la science et de la morale envers l'humanité. Si j'ignorais les causes qui, sous le rapport du développement intellectuel et du perfectionnement moral, ont fait vieillir l'espèce humaine dans une longue enfance, je demanderais comment il se fait que, chez les nations les plus civilisées, les lois criminelles ne portent que l'empreinte des propensités inférieures. Nous rendons la justice, Messieurs, à la manière des animaux : aucune intelligence, aucun sentiment élevé ne président à nos jugemens, n'éclairent et ne modifient l'impulsion de nos ressentimens. Dans nos débats judiciaires, nous constatons qu'un crime a été commis et que

l'accusé est le criminel. A l'instant même, sans avoir égard aux causes qui ont déterminé le crime, ni aux conséquences du châtiment qu'on inflige, nous sommes pris de colère, de fureur, ou de crainte, et, si nous ne tuons tout d'abord le coupable, nous le punissons par la privation temporaire de la liberté, puis nous le laissons rentrer dans la société sans nous inquiéter de ce qu'il deviendra, prêts à recommencer de la même manière chaque fois qu'il aura, par ses actes, soulevé contre lui nos intérêts personnels. Cette responsabilité, certes, n'est pas sans avantage : elle est le résultat de la nature animale de l'homme ; elle le touche et le blesse vivement dans cette partie de lui-même, et elle peut servir à en modérer les brusques incitations ; mais elle est tout-à-fait incomplète, eu égard au nombre, à la puissance de ses autres facultés. Avec ses grandes ressources intellectuelles et le sentiment trompeur de l'espérance, il pense pouvoir se soustraire aisément à son application, ses besoins et ses incitations inférieures restent les mêmes, et à peine est-il rendu à la liberté qu'il continue, par ses rapines et ses brigandages, à être la terreur et la honte de la société. Voilà comment nous faisons une œuvre sans fin ; voilà comment l'histoire des peuples ne nous montre qu'une suite continue, qu'un tableau toujours identique d'infractions humaines, punies sous le principe seul de la responsabilité animale.

En outre, Messieurs, si la cause des infractions est toujours invariablement renfermée dans l'une ou l'autre de ces trois choses ; si le crime tient, dans une circonstance, à une organisation défectueuse ; si, dans une autre, il est dû à l'ignorance involontaire de ce qui constitue l'abus et l'usage légitime de nos facultés ; s'il est aussi le résultat des influences extérieures, à quoi peut servir une pareille punition ? Il est impossible avec elle de prévenir le moindre délit. Elle n'atteint, elle ne détruit aucune de ses causes. Avec elle le mal doit toujours subsister.

D'ailleurs, je le répète, ce mode de punition ne satisfait point l'homme qui sent les obligations de la science et de la morale envers l'humanité. Messieurs, voici la loi telle qu'elle a été écrite dans la belle constitution cérébrale de l'homme.... La science dont nous nous occupons va ouvrir devant vous les tables de la nature.

Les facultés intellectuelles et morales qui nous ont été don-

nées, font du criminel lui-même l'objet de leurs sympathies : la *bienveillance* désire son amélioration et lui conserve de l'amour ; la *vénération* désire qu'il soit traité avec le respect dû à la personne humaine ; le *sentiment consciencieux* sent qu'il doit tout faire pour prévenir dans la suite les motifs d'un nouveau crime ; l'*espérance* ranime son courage, le relève de sa dégradation, lui ouvre le champ de l'avenir, et l'*intelligence* se jette avec transport dans les profondeurs de la réflexion pour trouver un remède au mal et ramener l'homme à sa destination primitive, c'est-à-dire à la suprématie de l'intelligence et des sentimens moraux sur les suggestions des penchans et des sentimens inférieurs.

Quant aux individus qui se trouvaient dans des prédispositions originelles contraires, qui, par conséquent, m'avaient présenté un grand développement du cervelet, et qui subissaient néanmoins une condamnation pour des faits qui n'avaient aucun rapport avec les écarts et les désordres dont nous parlons, quelle conclusion veut-on tirer d'un pareil fait ? De ce qu'un homme est emporté, dominé par un penchant particulier, s'ensuit-il qu'il foule à ses pieds tous les autres ? Ne peut-il pas avoir plus d'un tyran dans la tête ? Dans la forme entière qu'il présente de l'humaine condition, les excitations extérieures ne peuvent-elles pas aussi l'entraîner dans une foule de directions opposées et le subjuguer à leur tour ? Parce qu'il est fort, ardent et généreux en amour, est-il donc sans ambition, sans cupidité, sans besoins de mille sortes, sans douleurs, sans haine, sans cruauté, sans colère et sans désir de vengeance ? Pourquoi, en dépit de l'observation, le placer en dehors de son espèce, et le rendre étranger à tout ce qui constitue la vie inégale, dramatique et variée de ses semblables ?

Quelle est donc cette philosophie qui abîme et confond ainsi l'existence de l'homme dans l'exercice d'une seule faculté, et en quelque sorte dans les impressions d'un seul sens ? Il est vrai, et les faits que je viens de signaler à l'attention de mes lecteurs en sont un éclatant témoignage, que celui qui possède à un haut degré une force particulière, est porté par la nature même à en chercher l'emploi et à en faire l'application. Moins il est bien organisé sous les autres rapports, moins il a de fa-

cultés énergiques d'un autre ordre pour contrepoids, moins il a d'éducation, moins il a d'instruction, plus alors il fléchit sous l'empire de la domination qu'elle exerce, et plus il devient facile à découvrir au premier examen; mais il n'en résulte point encore qu'il soit exempt de toutes les choses que comporte l'humanité. Bien loin de là, les ténèbres de son esprit et le silence de ses facultés élevées le livrent presque sans défense à tous les hasards de la vie. Aussi, se trouve-t-il à la merci de tout ce qui le circonscrit au-dehors, et, dans la mobilité nerveuse qu'il a d'ailleurs comme tout autre homme en partage, il est en quelque sorte placé sur le bord de tous les précipices.

Messieurs, pour ne laisser dans vos esprits aucune interprétation défavorable à la liberté de l'homme, je dois ajouter à tout ce que je viens de dire, une dernière considération. On serait étrangement dans l'erreur si l'on s'imaginait que la prédominance d'un organe entraîne infailliblement la nécessité de sa manifestation. L'homme, voyez-vous, est un être complexe, et s'il a en lui, comme le disait Montaigne bien long-temps avant Gall, une forme sienne, une forme maîtresse, une forme qui fournisse matière aux calculs des personnes qui ont un intérêt quelconque à l'étudier et à le bien connaître; si, dans la majorité des cas, il légitime leurs prévisions sur son compte, il faut dire néanmoins, avec le même auteur, que l'homme est un être merveilleusement divers et ondoyant, et qu'il est loin de répondre en toute circonstance à l'opinion générale que l'on s'est faite de son caractère. Pourquoi cela? c'est qu'une faculté prédominante n'est point exclusive d'une ou de plusieurs autres facultés puissantes, et qu'il trouve déjà, dans cette disposition de son encéphale, des contrepoids naturels et des courans contraires; c'est que, lorsqu'avec un organe dominateur, sa constitution cérébrale ne lui donne pas d'autre pouvoir isolé de la même force, elle ne le laisse point encore sans défense contre ses sollicitations habituelles. Il trouve dans la libéralité des dons de la nature, dans le nombre et l'association de ses autres organes, de quoi contrebalancer, neutraliser ou modifier sa trop grande énergie. Les déterminations de l'homme ne sont jamais le produit d'une seule force cérébrale en action. Lorsqu'une idée se présente à lui, et qu'il en désire ou qu'il en veut la satisfaction, à l'instant même le conseil s'assemble dans son entendement, si je

puis dire ainsi ; les différentes facultés font entendre leurs voix, et si quelques-unes viennent renforcer la disposition primitive, d'autres plus élevées, plus nobles ou plus craintives, s'opposent à ses exigences, compriment ses mouvemens et amènent des résultats diamètralement opposés à ceux que l'individu voulait obtenir au moment où l'éveil a été donné à toutes les fibres de son cerveau. Néanmoins, il ne faut pas se le dissimuler, les vertus méritoires ne sont pas toujours les vertus les plus sûres, et quand on a l'âme ardente, expansive et pleine d'activité, quand on vit au milieu des circonstances extérieures les plus propres à l'entretenir dans un état d'effervescence et d'agitation, il est bien difficile, à moins d'une grande portée d'intelligence et d'une grande élévation de caractère, de livrer tous les jours des batailles à ses passions, sans s'exposer à essuyer plus d'une défaite dans le cours de sa vie.

Relativement à l'exercice de la faculté dont il est ici question, les despotes de l'Asie seraient-ils mieux savans que nous ? ils paraissent ne pas croire que l'homme soit assez fort pour violenter sa nature, et se soustraire à la première loi de son existence. Aussi, dans leur penchant jaloux pour les voluptés, ont-ils bien soin de ne confier qu'à l'impuissance la garde des femmes qu'ils tiennent renfermées dans le sérail. Heureux le peuple qu'une foi contraire sauve des malheurs de la méfiance, qui n'imite point ces horreurs, et qui tous les jours s'endort, sous ce rapport, dans la sécurité la plus parfaite !

Il résulte évidemment pour moi, de tous ces faits, que l'instinct de la reproduction, lorsqu'il est prédominant, se décèle à l'extérieur du crâne, par un développement plus ou moins considérable du cervelet. Ce premier point, forcément consenti dans mon esprit, j'aborde une seconde question.

Peut-on induire de l'existence du signe extérieur des manifestations énergiques, fréquentes, et quelquefois inévitables dans l'exercice de la faculté?

Il y a trente ans tout-à-l'heure, l'idée seule de la possibilité d'un pareil fait, idée qui se présentait tout naturellement à la lecture des ouvrages du docteur Gall, mit en émoi tout le monde intellectuel. Philosophes, moralistes, jurisconsultes, législateurs, prêtres, médecins, jetèrent un cri d'alarme et de surprise. C'en était fait

de la société : l'homme venait d'être mis au rang des plus vils animaux ; on lui faisait abdiquer son intelligence ; on le privait de ses qualités morales ; on détruisait sa liberté. Il n'y avait plus ni mérite, ni démérite, dans ses actes ; tout se réduisait chez lui au plus grossier matérialisme ; et ainsi déshérité de tous ses attributs, sans raison, sans justice, sans influence sur lui-même et sur ses semblables, il n'offrait plus que le misérable tableau d'un être inférieur, soumis en quelque sorte, par l'unité de son organisation, à toutes les lois d'une aveugle fatalité.

Pour éviter des discussions interminables, nous n'avons qu'un moyen de répondre à tout cela ; c'est de reprendre notre question, et de voir de quelle manière les faits vont en donner la solution. Peut-on induire de l'existence du signe extérieur des manifestations énergiques, fréquentes, et quelquefois inévitables dans l'exercice de la faculté?

(*La suite à l'un des prochains numéros.*)

---

# LA PHRÉNOLOGIE ET NAPOLÉON,

PAR M. DAVID RICHARD.

**I. Hostilité de l'empereur contre la phrénologie, et causes de cette hostilité. II. Réfutation du commentaire sur la tête de Napoléon, publié par la *Gazette Médicale*, et tableau phrénologique des facultés de l'empereur. III. L'idéal des têtes antiques et des images de Napoléon rattaché aux lois de la phrénologie et du magnétisme animal. — POST-SCRIPTUM sur un article du professeur Fuster dans la *Revue du Progrès social*.**

La phrénologie est la découverte la plus féconde, et Napoléon l'individualité la plus puissante des temps modernes. Mais entre le grand homme et la grande découverte il y a eu lutte et guerre. Le monarque n'est plus, la science triomphe : néanmoins il est intéressant de remonter aux causes de l'antipathie de l'un pour l'autre. Cette recherche nous enseignera à préférer les choses immuables et naturelles aux choses passagères et artificielles.

Napoléon vivant fut hostile à la phrénologie; et voici qu'on veut tirer de Napoléon mort la ruine de cette science. Sous le titre de *Commentaire phrénologique sur la tête de Napoléon*, une attaque en forme a été publiée naguère dans la *Gazette Médicale* et reproduite dans le *National* et autres journaux. Des médecins distingués ont déjà répondu à ce cartel scientifique; nous joindrons nos efforts aux leurs, en insistant sur quelques principes physiologiques trop méconnus.

Pourquoi Napoléon fut-il hostile à la phrénologie? Est-il vrai que l'examen de sa tête réfute complètement cette science? Voilà donc les deux questions que nous considérerons. Prenons d'abord la première.

I. Rien de mieux prouvé que la répugnance de l'empereur pour les travaux de Gall et de Spurzheim. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, et les *Mémoires* du docteur Antommarchi démontrent amplement qu'il conserva cette prévention jusqu'à ses derniers jours. Déjà en 1808, quand la classe des sciences mathématiques et physiques de l'institut eut à examiner les découvertes des physiologistes allemands, Napoléon avait puissamment influencé le rapporteur de la commission, Georges Cuvier. Ce grand naturaliste, digne d'apprécier les travaux du génie, faillit alors à sa mission, et mentit au sacerdoce de la science. Il tourna la difficulté en courtisan; et mettant de côté, pour être à l'aise, toute relation de la structure organique avec les fonctions, il n'admit dans son rapport que les faits matériels d'anatomie, qu'il n'eût pu nier sans se couvrir de ridicule aux yeux de ses contemporains. Ce n'était pas là ignorance ni doute, mais pusillanimité. Gall et Spurzheim avaient plusieurs fois développé devant lui et chez lui la série de leurs riches observations, et il les avait ouvertement encouragés et vantés. Mais une plaisanterie ironique du tout-puissant d'alors retentit plus haut que la voix de la vérité, et le grand naturaliste s'abstint : faiblesse coupable qui retarda long-temps et entrave encore l'avènement de la phrénologie en France! Le public, noblement crédule, avait mis sa confiance dans la moralité et le courage du génie. S'il s'est trompé, le déshonneur en revient à qui, sur un tel sujet, avait mission d'éclairer et l'empereur et le monde.

Dans sa famille Napoléon n'était pas moins qu'en public contraire à la phrénologie. Nous tenons d'un savant illustre, M. Geoffroy Saint-Hilaire, que l'impératrice Joséphine, curieuse de voir et d'entendre le docteur Gall, dut se cacher de son redoutable mari. Elle posait alors, pour son portrait, dans l'atelier du grand peintre Gérard, et ce fut là qu'eut lieu l'entrevue. L'aimable Majesté condescendit à saisir la main du phrénologiste allemand, et la portant sur sa propre tête, à le prier avec instances *de lui dire ses bosses* (vieux style). Nous n'osons affirmer que Gall se soit montré dans cette occasion un martyre

de franchise : mais chacun reconnaîtra avec nous que l'épreuve était délicate, et que si jamais la science a pu s'empreindre quelque peu de flatterie, ce fut alors. Ce n'était pas, comme dans le cas de Cuvier, un savant qui parlait à des savans, et dont les paroles allaient retentir dans le monde entier.

Gall nous apprend que ce fut à Leipsik, et d'un certain jurisconsulte métaphysicien, que Napoléon prit les premiers renseignemens sur ses découvertes. On lui dit que les opérations de l'âme sont trop cachées pour qu'il soit possible d'en découvrir des traces. Il adopta cette idée sans autre examen : une fois entrée dans son cerveau, elle s'y fixa, et il ne s'en départit plus. Trop de motifs, trop de passions combattaient en lui la science nouvelle.

L'opinion métaphysique que l'âme et ses opérations ne peuvent se manifester par les formes extérieures, caressait le penchant de Napoléon pour le merveilleux, et tendait de plus à renforcer le préjugé populaire, qui s'imaginait l'empereur animé d'un esprit insaisissable, surnaturel, divin, qu'on trouvait en lui seul et devant lequel on devait se prosterner en silence. Le monarque de fraîche date avait donc intérêt à soutenir les vieux systèmes philosophiques. Nous ferons observer cependant que tout en lui n'était pas calcul, et que plus d'une fois il sembla partager sur son propre compte les idées du vulgaire. Mélange curieux de superstition fataliste et de mysticisme personnel, il suivait, disait-il, l'étoile de sa destinée. Ce qui d'abord ne fut, peut-être, qu'une fleur de rhétorique, qu'une ruse de politique, ou de guerre, finit par lui sembler réel, s'incarna en lui, et il devint dupe de ses propres imaginations. La phrénologie eût pu lui expliquer cette étoile qu'il prenait pour guide; elle eût pu lui montrer que cet astre éclatant brillait à-la-fois en lui et hors de lui : en lui, dans l'activité excessive de plusieurs facultés et de plusieurs instincts; hors de lui, dans un merveilleux concours d'événemens qui secondaient ses tendances ; enfin elle eût pu lui faire voir comme à l'œil, que l'harmonie de son monde intérieur avec son monde extérieur faisait seule toute sa puissance. En effet, cet

accord rompu, le coup-d'œil d'aigle, la volonté de fer, l'orgueil titanique ont perdu leur magie; l'étoile du grand conquérant s'est éclipsée, éteinte; son empire s'est brisé comme verre. Cette royale catastrophe n'a pas été du moins sans fruit pour les nations: elle leur a laissé une grande leçon d'humilité, et la conviction féconde qu'un pouvoir, quelque brillant qu'il soit, ne peut se couvrir d'un bouclier impénétrable qu'en respectant l'homme et ses droits, qu'en obéissant aux lois immortelles de la nature.

Remarquons ici un bizarre échange de rôles. Nous venons de signaler l'inclination de l'empereur pour une superstition qui lui était propice. Eh bien! l'un des plus graves reproches qu'il fasse à Gall, c'est de vouloir exploiter à son profit cet amour du merveilleux qui séduit le commun des hommes. Nul juge ne fut en vérité plus récusable; nulle imputation plus injuste. Car si jamais découverte au monde resserra, entama le domaine du surnaturel, c'est sans contredit la phrénologie. Sa tendance la plus certaine se résout en effet à convertir, et métaphysique, et morale, et politique, en sciences d'observation, en sciences vraiment naturelles.

Aux préjugés logiques contre les travaux de Gall se joignit chez l'empereur une extrême susceptibilité d'amour-propre national. A l'époque où la nouvelle doctrine commençait de faire sensation en France, l'institut avait dû récompenser d'un grand prix les découvertes de John Davy, illustre chimiste qui avait l'impertinence d'être Anglais. Et voilà que l'anatomie et la physiologie du système nerveux, que le rameau le plus noble des sciences naturelles allait se métamorphoser aux mains d'un Allemand. C'était par trop d'injure pour la grande nation. Aussi les naturalistes français qui s'étaient dégradés jusqu'à suivre les démonstrations du docteur Gall, jusqu'à louer ses leçons, furent-ils vertement, ironiquement tancés. Le rapport de Cuvier répara tout. Je tais du reste ce que le courroux, vrai ou simulé, de l'empereur révélait peut-être d'antipathies intellectuelles contre l'Allemagne. Un Italien ne pouvait guère aimer le pays que les Français eux-mêmes, moins éloignés de mœurs et de climat, ont

long-temps nommé, très-cavalièrement, la patrie des rêveurs.

Sans doute l'empereur avait, en agissant ainsi, le but louable d'exciter l'émulation en France; mais le but ne justifie point ici les moyens : il n'est permis d'être injuste pour personne, et moins encore pour le génie.

Tout porte à croire que la haine de l'empereur contre la phrénologie eut aussi sa racine dans un instinct de despotisme, dans une crainte vague des résultats de cette science pour les libertés populaires. Si ce n'est qu'une supposition, le parallèle entre les principes napoléoniens et les tendances phrénologiques lui prête du moins une étonnante probabilité.

Examinons plutôt :

Napoléon s'était donné la mission de réorganiser en France une société monarchique. Mais, au lieu de tendre vers l'avenir, il chercha ses inspirations dans le passé; et l'échafaudage que le progrès des mœurs et des idées avait renversé, broyé, il tenta de le redresser. Vrai titan qui défiait le ciel, il a été frappé de la foudre! Son erreur fut de chercher à faire dominer la force sur l'intelligence et la moralité; ce fut aussi de voir dans la société une combinaison artificielle à maintenir artificiellement. Non seulement il voulut de sa puissante main pétrir l'Europe comme un sculpteur sa glaise; mais encore il crut pouvoir, nouveau Pygmalion, souffler à son œuvre imparfaite une âme, une vie. Sa création ne fut qu'éphémère : car toute vie vient de Dieu, et Napoléon, qui n'était qu'un homme, ne sut pas puiser sa force à la vraie source, dans les lois éternelles du Créateur.

Maintenant qu'enseigne la phrénologie de contraire aux tendances absolutistes? Cette science nous démontre, par l'observation fonctionnelle et organique, que tous les hommes sont semblables et partant frères; que les développemens divers de leurs facultés communes s'expliquent, d'une part, par le rôle providentiel assigné à chacun dans l'ordre des choses, et, d'autre part, dépendent des inégalités d'éducation, de la faveur ou de la rigueur des circonstances; que, pour dégager dans l'homme l'élément naturel et primordial de l'élément artificiel et secondaire,

il faut que les circonstances soient disposées pour chacun de manière à favoriser son développement complet et normal; que le libre essor de l'intelligence et des sentimens est l'indispensable condition de tout progrès fonctionnel et organique; que l'association des hommes entre eux pour régler leurs intérêts, ou nommer leurs mandataires, est le résultat d'un instinct primitif, base d'un droit imprescriptible et universel; que la société humaine est naturelle, et toute chose naturelle ayant ses lois, qu'elle a aussi les siennes qui remontent à Dieu, et qui se manifestent, non par une volonté individuelle, mais par la volonté libre de tous; qu'enfin la loi fondamentale du progrès humain est de faire dominer, en tout et partout, l'intelligence et la moralité sur la force brutale et sur l'égoïsme.

Sans doute ces principes ne s'offrirent pas d'abord tels que nous les formulons; sans doute la phrénologie ne porta pas incontinent des fruits développés et mûrs; mais enfin ces fruits y étaient en germe dès l'origine, et l'instinct despotique dut les pressentir et s'efforcer de les faire avorter. Qui ne voit en effet l'appui que de telles maximes prêtent aux tendances combattues par Napoléon? qui ne sent combien elles sont antipathiques aux dogmes impériaux de l'obéissance passive et du pouvoir absolu? Personne n'admire plus que nous l'étonnant génie de Napoléon; personne n'apprécie mieux le service signalé qu'il rendit à la France, en la gouvernant avec énergie, persévérance, unité. Mais, en face de cette autorité gigantesque, devant cette volonté de fer qui mouvait les nations comme un seul homme, nous nous demandons ce qu'est devenue la liberté humaine, ce trésor des trésors, dont chacun doit être pour lui-même le dispensateur intelligent et moral; nous la cherchons, cette liberté, et, dans l'action, dans la pensée, partout, nous la trouvons immolée aux autels de la force. Il n'y a plus d'hommes qu'un seul : les autres sont des automates. Ah! répétons-le sans cesse, nulle institution ne saurait être bienfaisante, durable, qu'à la condition d'harmoniser les droits de l'individu avec les droits de l'espèce, et de ne sacrifier pas plus la liberté à l'autorité, que l'autorité à la liberté. Or, de telles

institutions devront forcément se baser sur les lois naturelles de la constitution humaine : la phrénologie est le flambeau qui nous fait reconnaître et appliquer ces lois.

Il est curieux, il est instructif d'entendre parler Napoléon sur les évènemens et les hommes. Outre sa disposition à ne les apprécier que dans leurs rapports directs ou indirects avec sa destinée personnelle, on remarque en lui une singulière tendance à tout réduire à une question de succès et de revers où les intentions ne sont rien. On dirait que pour lui le monde n'est qu'une immense et variée phantasmagorie, et les hommes que des images vaines, éclairées, agrandies pour le reflet de sa gloire. Comme l'intérêt personnel lui paraît le fil qui ébranle et entraîne toutes ces marionnettes, il montre par fois un profond dégoût ; il semble désenchanté, lui tout le premier, des illusions dont il est le créateur. Que faire d'êtres sans vie, sans principes propres, de ces pions uniformes qui n'ont de valeur que leur place sur l'échiquier du monde ? Mais écoutons l'empereur lui-même sur l'art de connaître les hommes : « Il faut, dit-il, les juger par leurs actions ; » encore cette règle n'est-elle pas infaillible et a-t-elle » besoin de se restreindre au moment où ils agissent, car » nous n'obéissons presque jamais à notre caractère, nous » cédons au transport, nous sommes emportés par la » passion ; voilà ce que c'est, les vices et les vertus, a » perversité et l'héroïsme. Telle est mon opinion, tel a » été long-temps mon guide. Ce n'est pas que je prétende » exclure l'influence du naturel et de l'éducation ; je » pense au contraire qu'elle est immense, mais, hors de » là, tout est système, tout est sottise. » Ces paroles, dirigées contre les travaux de Gall, militent pour eux en partie comme nous le verrons. Sur le même sujet, l'empereur dit oui et non. D'une part, il reconnaît la grande influence du naturel et de l'éducation ; de l'autre, il pose en maxime de ne juger les hommes qu'à leurs actes ; et cette règle même, il y met encore de telles restrictions qu'elle se réduit presque à néant. Son intelligence lutte ici avec ses habitudes : l'une lui dit avec raison que l'innéité, développée par certaines circonstances, met sur l'homme un

sceau caractéristique ; les autres décident que les passions de l'homme le tournent à tout vent, et qu'en lui rien n'est fixe. Si Napoléon eût connu, pratiqué la phrénologie, il eût moins douté de notre nature. Moins exclusif dans sa faveur pour l'énergie physique, pour la souplesse intellectuelle, il eût prisé davantage l'énergie morale, la liberté de la pensée; il n'eût pas été tant victime, il n'eût pas eu tant à se plaindre des mutabilités humaines.

Mais aisément tout pouvoir s'aveugle : on veut des bras vigoureux et dociles, des têtes fertiles et qui s'inclinent. L'homme juste, véridique, a trop de raideur, trop de franchise pour ne pas déplaire. Aussi se tient-il à l'écart. Quand viennent ensuite les jours mauvais et que les hommes souples renversent leur idole de la veille, l'on crie à la trahison, l'on calomnie l'humanité. Vous n'auriez pas à l'accuser si vous n'eussiez fermé l'oreille aux nobles répugnances, aux avis austères des gens de bien !

Revenons aux paroles que le docteur Antomarchi prête à Napoléon. Elles signalent un fait réel, le rôle important des passions dans le caractère, leur influence puissante sur le vice et la vertu, sur la perversité et l'héroïsme. Un phrénologiste n'eût pas mieux dit. Mais où l'empereur se trompe, c'est dans l'opposition arbitraire qu'il établit entre les passions et le naturel. Qu'est-ce donc que le naturel, et que sont les passions?

Le naturel, c'est la somme et le degré des dispositions et des facultés innées d'un être pour les divers actes externes et internes de la vie, soit végétative, soit instinctive, soit intellectuelle. Or la physiologie nous apprend qu'à chacune de ces aptitudes correspond un organe spécial que développe l'exercice, qui s'atrophie par l'inaction. Organisation et facultés, tel est le double fonds cultivé par l'éducation, qui est l'ensemble des modifications imprimées au naturel par les circonstances fortuites ou préparées.

Quant aux passions, il ne faut point les isoler du naturel; car elles en sont une face importante. Elles naissent de l'activité très grande des facultés soit affectives, soit intellectuelles, et, par conséquent, elles se rattachent à des organes spéciaux. Si tous les hommes ne peuvent pas

les mêmes choses, ne ressentent pas les mêmes passions, n'éprouvent pas les mêmes transports, c'est qu'ils n'ont pas une organisation identique. Il est donc essentiel pour nous de rechercher quelles différences organiques correspondent aux différences passionnelles. La phrénologie, qui s'est appliquée à cette étude, nous révèle sur ce point bien des mystères. Entre autres choses, elle constate ce qu'on savait déjà : c'est que les passions ont un effet interne et un effet externe ; c'est qu'elles ne se montrent et n'éclatent qu'à la rencontre d'un monde qui leur soit harmonique, ou au choc d'un refoulement injuste ou brutal. Mais, encore une fois, loin de nous les montrer comme un accident passager, elle nous les signale comme un élément du naturel et du caractère, comme un de nos mobiles les plus usuels, les plus puissans. Le temps n'est plus de déclamer contre les passions en général : il y a des passions égoïstes et hideuses qu'il faut combattre et flétrir ; mais il en est aussi de nobles, la passion du vrai, la passion du juste, la passion du beau. A celles-là, il faut dresser des autels et décerner un culte.

Napoléon fut toute sa vie dominé par deux passions qui contribuèrent beaucoup à son élévation et à sa chute. Elles se manifestèrent d'abord en lui comme providentielles, et apparurent au monde comme une noble estime de soi et une fermeté intelligente : mais ensuite, elles s'entachèrent d'égoïsme, et on dut les nommer orgueil et opiniâtreté. Belles et généreuses, elles lui avaient aplani les chemins du trône; corrompues et personnelles, elles l'en précipitèrent.

Ces mêmes passions parlèrent aussi dans l'empereur à propos de la phrénologie. On pourrait croire que son antipathie pour cette science prit sa source dans le préjugé vulgaire, que ce n'est qu'une sorte d'astrologie, de chiromancie, et que ce charlatanisme de nouvelle espèce ne s'occupe que de signes superficiels et fugitifs, sans jamais aller au-delà de l'écorce organique. Mais lui-même prend soin de nous apprendre que son médecin Corvisart était grand sectateur de Gall. Nul doute que le courageux Esculape n'ait souvent insisté auprès de son impérial client sur l'originalité et la profondeur des recherches

anatomiques et physiologiques de Gall et de Spurzheim. Mais Napoléon, sous prétexte que Corvisart et ses semblables avaient un grand penchant pour le matérialisme, fit la sourde oreille. Comme si quelques organes de plus ou de moins, ne laissaient pas dans son intégrité le mystère, sinon impénétrable, du moins impénétré des virtualités spéciales qui impulsionnent et animent chaque partie du corps humain. L'empereur s'opiniâtra dans son aversion pour la science nouvelle; même il se vanta plus d'une fois d'avoir beaucoup contribué à perdre Gall. Il faut l'avouer, c'était là pour le physiologiste un redoutable joûteur que l'homme qui avait à ses ordres tant de canons et de soldats, tant de courtisans à ses pieds. Si la phrénologie manquait de preuves, ce serait une preuve historique de sa vérité, de sa vitalité, que d'avoir surmonté cette persécution morale qui ne laissa pas d'être obstinée.

Napoléon, grand capitaine et grand administrateur, se crut aussi grand philosophe et grand physiologiste. Certes, il est beau d'aspirer à l'universalité des aptitudes : mais, après quelques années d'épreuves et de réflexions, une telle prétention n'est plus que ridicule. L'empereur a eu beau faire, la postérité ne lui donnera pas toutes les palmes du génie. Il en est une qu'elle décernera à Gall et à Spurzheim, observateurs rares, révolutionnaires bienfaisans dans la science de l'esprit humain.

Nous croyons avoir jeté quelque jour sur la première question dont nous nous sommes proposé l'examen. Nous avons en effet montré quelles durent être sur l'antipathie de Napoléon pour la phrénologie, les influences diverses d'un premier parti pris, de son penchant au merveilleux, de sa susceptibilité nationale, de ses instincts despotiques, de sa manière de considérer l'homme, enfin de son opiniâtreté et de son orgueil. Gardons de cette étude l'utile enseignement de ne jamais craindre d'énoncer le vrai : car il n'est point d'obstacle dont ne triomphe la vérité persévérante.

II. Il faut maintenant nous occuper de la seconde question, et rechercher si, comme on l'a dit, l'examen

de la tête de Napoléon réfute complètement la phrénologie. Le sujet est important; car une science réelle doit rendre compte de tous les faits qui entrent dans son domaine, et si le système phrénologique, dont le principal but est de déterminer les conditions organiques nécessaires à la manifestation des instincts, des sentimens et de l'intelligence, se trouvait en contradiction complète avec l'organisation du grand empereur, ce système serait par là même, *et en vertu de l'unité des lois naturelles*, déclaré faux, ou du moins les conditions organiques n'auraient plus qu'une valeur tellement secondaire qu'il serait réduit presqu'à néant.

On voit par ce qui précède que nous ne voulons point atténuer les conséquences de la discussion où nous entrons; et, bien qu'en bonne logique un fait contraire ne détruise pas tous les faits favorables, néanmoins nous ne craignons pas de descendre sur le terrain de nos adversaires et de traiter avec eux ce sujet comme une question de vie ou de mort pour la phrénologie.

Quand, à propos de la vente du masque moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antommarchi, parut dans la *Gazette Médicale* le *Commentaire sur la tête de Napoléon*; que l'auteur, l'un des collaborateurs du *National* le fit reproduire dans cette feuille, et que cent autres journaux firent écho à ces deux premiers, tout le monde, voyant un déluge dans une goutte d'eau, se mit à crier haro contre la phrénologie, et les sarcasmes plurent sur les sectateurs de cette science démantelée. En vain citait-on entre ses partisans d'illustres professeurs de médecine, des membres de l'Institut, des philosophes profonds; en vain parlait-on des nombreuses sociétés qui, dans les îles britanniques, aux Etats-Unis, en Allemagne et jusqu'aux Indes orientales cultivent avec ardeur ce fertile rameau des sciences naturelles; en vain renvoyait-on les attaquans à l'examen attentif des collections de crânes et de bustes qui se trouvent chez divers savans et au Musée national; en vain contestait-on le savoir et la compétence du commentateur triomphant: personne ne voulait rien entendre, et l'on se bornait à répéter avec ironie les conclusions de la *Gazette*. Cet engouement passager, nous en avons subi les consé-

quences avec plaisir ; car nous voyions dans cette ferveur plus d'amour, d'admiration pour Napoléon, que de haine, de mépris pour la phrénologie ; et sachant que cette science est assez robuste pour ne pas craindre de pareilles bourrasques et de plus redoutables encore, nous nous en remettions avec confiance à la justice et au tact du public mieux éclairé : dès-lors nous pensions qu'il serait facile de tourner au profit des découvertes de Gall et de Spurzheim, les imprudentes attaques et l'inexpérience de notre antagoniste. Provoqués, nous entrons enfin dans la lice. Ceux qui nous ont condamnés sur la parole d'autrui seront, nous l'espérons, convaincus que leur bonne foi a été surprise : ils ne s'en montreront que plus disposés à dépouiller tout préjugé contre la phrénologie. Et d'abord, nous allons reproduire les conclusions dont on a fait tant de bruit. Les voici textuellement :

« 1o. Le crâne véritable de Napoléon, tel que nous le donne le moule de M. Antommarchi, diffère beaucoup de tous les portraits, bustes et médailles qui ont été faits de son vivant ;

» 2o. Ce moule étant la seule image authentique de Napoléon, toutes les déterminations phrénologiques faites précédemment sont nulles ;

« 3o. Le commentaire phrénologique du docteur Antommarchi sur le crâne de Napoléon est complètement inexact et infidèle ;

» 4o. Le crâne de Napoléon, étudié et commenté d'après les règles phrénologiques, ne confirme point le système organologique de Gall, et le réfute au contraire complètement. »

Le journaliste, en triomphateur généreux qui daigne aider de ses conseils ses ennemis abattus, ajoute : « Je
» m'en tiens à ces quatre conclusions, ni plus ni moins.
» Je souhaite fort que les phrénologistes se tirent avec
» honneur de ce mauvais pas.... Ils n'ont guère que trois
» partis à prendre : ou nier les facultés de Napoléon, ou
» soutenir qu'elles se trouvent en effet sur son crâne, ou
» enfin expliquer pourquoi elles ne s'y trouvent pas, et
» aucune de ces choses ne me paraît praticable... »

Sans doute voilà des assertions clairement exprimées,

et nous devons remercier notre adversaire d'avoir si nettement formulé son opinion. Une question bien posée est à moitié résolue ; on en saisit mieux le fort et le faible, l'étroitesse ou la largeur : le nœud des difficultés est plus aisément délié.

Nous n'avons point un vain désir de polémique et nous ne voulons discuter avec détail que les points importans. C'est pourquoi nous commencerons par déclarer que, des quatre conclusions de la *Gazette Médicale*, nous acceptons comme vraies la première et la troisième, et ne rejetons comme fausses que la seconde et la quatrième. Ainsi, nous reconnaissons, avec ce journal, 1o. que le masque de Napoléon, moulé après sa mort, et tel que nous le donne M. Antommarchi, diffère beaucoup des portraits, bustes et médailles faits de son vivant ; et 2o. que le commentaire phrénologique donné par le médecin corse sur la tête de l'empereur, est inexact et infidèle.

Mais, puisque nous en sommes sur M. Antommarchi, exprimons sur son compte, pour n'y plus revenir, toute notre pensée, et disons qu'il nous paraît résulter de ses *Mémoires* mêmes qu'à Sainte-Hélène il ne pouvait savoir que très peu de chose des travaux de Gall et de Spurzheim ; que ce médecin nous parle de facultés fondamentales auxquelles ces physiologistes n'ont jamais songé ; que les renseignemens pris par nous tendent à nous convaincre qu'il n'a pas eu le premier l'idée de mouler la figure de l'empereur, et qu'en le faisant, il n'a point songé à la phrénologie ; disons que les excuses qu'il a données pour n'avoir pas moulé toute la tête de Napoléon, nous paraissent purement spécieuses et ne prouvent qu'une chose : c'est que le docteur n'a reconnu qu'à Paris l'importance scientifique de son précieux trophée ; ajoutons que l'espèce d'erreurs dont est rempli le commentaire publié par lui fait douter fortement que ce travail n'ait été fait après coup ; et concluons, de toutes ces considérations, que la phrénologie ne pouvant être responsable des prétentions du docteur à parler de ce qu'il ignore, nous devons le mettre tout-à-fait hors de cause dans la question phrénologique qui nous occupe.

Comme à propos de chaque tête il faut invoquer toutes

les règles de la phrénologie, nous devrons, pour ne pas être entraînés à faire un livre, nous limiter à discuter les principes fondamentaux de cette science ; et si nous parvenons à démontrer que, dans l'examen du masque de Napoléon, ces principes ont été, soit dans l'ensemble, soit dans les détails, méconnus ou violés par le rédacteur de la *Gazette Médicale*, nous croirons avoir suffisamment repoussé ses attaques. En attendant, et pour fixer les idées, nous énoncerons ici les deux propositions qui seront la conclusion logique de l'examen où nous allons entrer. Les voici :

1o. Oui, la tête de Napoléon, étudiée et commentée, d'après les véritables règles de la phrénologie, et avec tous les documens qui nous restent, confirme pleinement cette science, et présente toutes les conditions organiques nécessaires à la manifestation des facultés que le monde reconnaît à ce grand homme ;

2o. Non, le masque de Napoléon mort n'est pas la seule image authentique de l'Empereur, et n'infirme point la vérité relative des médailles, bustes et portraits qui ont été faits aux diverses époques de sa vie.

Comme on le voit, ces propositions contredisent entièrement les deux conclusions de la *Gazette Médicale* que nous rejetons comme fausses. Les développemens par lesquels nous voulons soutenir notre première assertion, se rattachent surtout aux études des physiologistes et des médecins ; et ceux dont nous étaierons la seconde, aux principes du langage naturel et aux travaux des artistes.

Notre adversaire paraissant ignorer ce qu'est réellement la phrénologie pour les hommes qui ont suivi sa marche et ses progrès, nous devons la définir, afin de nous reconnaître. La phrénologie est une science d'observation qui recherche, aux diverses époques de la vie de l'homme et des animaux, les rapports que les instincts, les sentimens et l'intelligence ont avec l'organisation en général et avec les organes cérébraux en particulier. Si on la restreint à l'homme, on pourrait dire encore qu'elle est la science des rapports du physique avec le moral.

On entrevoit déjà, par la première définition, que les phrénologistes n'admettent point l'immutabilité dans l'or-

ganisation, et qu'ils reconnaissent avec tous les physiologistes philosophes qu'à différens points de la parabole vitale, chaque individu présente dans certaines fonctions plus ou moins d'activité, et dans certains organes plus ou moins de développement. Les phases et la correspondance de ces développemens fonctionnels et organiques sont en effet l'objet de nos recherches et de nos études les plus ferventes : car, de leur connaissance ou de leur ignorance dépend l'influence réelle ou nulle que ces études peuvent exercer sur les théories physiologiques, sur la pathologie et la thérapeutique, comme aussi sur l'éducation publique et privée des sentimens et de l'intelligence humaine. Le but est noble et grand, mais la route qui nous y conduit est bien longue, bien scabreuse.

Ainsi ne pense pas sans doute le rédacteur de la *Gazette Médicale*, car il prétend, nous dit-on, qu'il suffit de quinze jours pour apprendre la phrénologie et en juger en maître. Nous trouvons que c'est réduire à un très court apprentissage des appréciations fort compliquées. Certes, quinze jours suffiraient amplement, s'il ne s'agissait que d'étudier une seule tête, comme une sphère divisée en une quarantaine de compartimens, ayant chacun son nom et son numéro. Il n'y a guère d'écolier en géographie qui ne se piquât d'apprendre en moins de temps sur la carte, le nom, le numéro et la place des quatre-vingt-six départemens de la France. Mais la phrénologie offre, ce nous semble, quelques difficultés de plus. Nous voudrions vraiment le persuader aux gens sincères pour relever un peu le courage et l'amour-propre des naturalistes dont on fait si bon marché. Quant à nous, bien que nous ayons eu le bonheur d'être initié à la phrénologie par l'amitié de l'un de ses fondateurs, le docteur Spurzheim, bien que ses communications particulières nous aient aplani beaucoup d'obstacles, néanmoins nous confessons en toute humilité que c'est depuis plusieurs années que nous étudions presque exclusivement cette science, et que, voyant chaque jour s'étendre davantage son horizon, nous éprouvons chaque jour aussi plus vivement la conviction de son importance et de ses difficultés, et le sentiment de notre faiblesse et de nos ignorances.

Il faut en effet, pour juger consciencieusement en phrénologie, nous ne disons pas comparée, mais seulement humaine, il faut avoir étudié l'anatomie du système nerveux en général et du cerveau en particulier ; il faut avoir suivi les modifications que les organes cérébraux subissent dans les races différentes et dans les types divers d'une même race ; il faut connaître les changemens analogues que la topographie externe du crâne subit dans ces races et dans ces types divers ; il faut s'être occupé avec soin de l'analyse de toutes nos facultés affectives et intellectuelles ; il faut avoir distingué celles qui sont vraiment fondamentales, reconnu les lois, le domaine de chacune d'elles, et observé dans le langage naturel leurs manifestations diverses ; il faut avoir étudié les lois des combinaisons innombrables de nos facultés pour former les différens caractères ; il faut enfin savoir apprécier toutes les influences qu'exercent sur la direction et l'activité de ces facultés les divers tempéramens, la taille, l'âge, l'alimentation et l'éducation, soit privée, soit publique. On ne saurait trop insister sur toutes ces dernières conditions ; car, si l'innéité des aptitudes joue un grand rôle dans la vie, les agens extérieurs exercent aussi un pouvoir immense pour la modifier.

Toutes ces études, qui ne forment rien moins qu'un cours complet de philosophie et de physiologie humaines, ne nous paraissent guère possibles dans le bref intervalle de quinze jours. On nous dit que le rédacteur de la *Gazette Médicale* est rempli d'esprit et de savoir. Nous le croyons volontiers, et même, à le juger par ses prétentions en phrénologie, nous l'avions d'abord contemplé comme un génie privilégié : mais vu à l'œuvre, mais sabrant les questions les plus compliquées ; il nous semble ne pas rester au niveau de sa réputation scientifique. Le dirons-nous? Il nous vient un doute. Si c'est un homme d'esprit, peut-être a-t-il voulu se divertir et se moquer à-la-fois des phrénologistes et du public : car, comment supposer qu'il faille le prendre au mot? comment croire qu'un savant homme tel que lui ait voulu sérieusement tuer cette pauvre phrénologie en vertu d'une érudition de quinze jours?

Bien des motifs viennent fortifier notre soupçon. Et d'abord, quelle chose ressembla jamais plus à une plaisanterie que cette importance énorme et exclusive qu'il feint d'attacher au plâtre incomplet et très probablement retouché que nous a vendu M. Antommarchi. N'est-ce pas de la malice, n'est-ce pas de la taquinerie que la peine qu'il se donne de tout isoler dans ce plâtre pour qu'on ne voie rien d'ensemble et pour qu'il puisse chicaner à son aise? N'y a-t-il pas enfin une ruse subtile dans l'artifice de rédaction qui tire des raisonnemens faits sur un masque une conclusion qui paraît s'appliquer à la tête entière? Oui, nous sommes bien incertain si l'attaque de notre adversaire tient à malice ou à ignorance. Sans doute, si nous avions l'honneur de le connaître personnellement, nous trouverions dans son organisation ou dans son langage naturel une issue à nos perplexités. Mais privé que nous sommes de ce mode de vérification il faut néanmoins nous décider. Eh bien! soit : supposons au commentateur l'intention réelle de combattre la phrénologie; aussi bien le public l'a-t-il ainsi compris, et tiendrait peut-être pour un faux-fuyant notre refus de voir la chose au sérieux.

Disons-le donc, puisqu'il le faut, le commentateur du masque de Napoléon, qui prétend que quinze jours suffisent pour être à même de juger en phrénologie, s'est chargé lui-même de sa propre réfutation : il a complètement méconnu les principes fondamentaux, le vrai caractère de cette science. « Dans l'hypothèse crânologique, dit-il, l'esprit étant représenté par la matière, on peut le mesurer avec le compas et le peser à la balance. » Voilà tout ce que notre adversaire voit dans la phrénologie. Ce n'est plus l'appréciation délicate des circonstances les plus compliquées; ce n'est plus l'application la plus difficile des théories philosophiques les plus profondes; non, suivant notre phrénologiste à la quinzaine, c'est quelque chose de bien autrement facile. Votre maçon possède un compas, priez-le de mesurer votre intelligence; votre épicier possède une balance, priez-le de peser vos sentimens : car la chose est certaine; il en est de l'intelligence comme d'un angle de pierre; il en est des sentimens comme d'une

livre de sucre. Qu'ils étaient niais, ces philosophes qui se consumaient à scruter les lois de la nature humaine, à sonder les mystères de notre être! Un compas, une balance, voilà toute la philosophie, voilà toute la science: cette belle découverte, ce sont les phrénologistes qui l'ont faite.

Jusques à quand des hommes sensés répéteront-ils des choses si peu sensées? jusques à quand prendra-t-on la forme pour le fond, le manteau pour l'homme, l'ombre pour la réalité? jusques à quand l'ignorance ou la mauvaise foi prêteront-ils au génie des sottises qui lui eussent fait hausser les épaules? jusques à quand abusera-t-on du levier sacré de la presse pour propager parmi les simples les plus ridicules préjugés?

Partisan zélé de la phrénologie, ce n'est pas nous sans doute qui méconnaîtrons l'importance de la masse et de la forme pour révéler dans le cerveau le siége principal, le pivôt majeur de chacune de nos facultés affectives ou intellectuelles. Le grand et immortel service que Gall et Spurzheim ont rendu à la philosophie, c'est évidemment d'avoir rattaché toutes nos tendances à des organes spéciaux qu'on peut voir et toucher, et, fournissant ainsi des jalons à l'observation, d'avoir facilité l'analyse et partant la synthèse des affections et de l'intelligence; c'est d'avoir, comme le vieillard de la fable, délié le faisceau de nos aptitudes, et, les montrant une à une, d'avoir ainsi fortifié dans chaque être la volonté contemplatrice de son énergie propre et de l'énergie d'autrui, de tout ce qu'on ôtait de promiscuité aux phénomènes sur lesquels cette volonté s'exerce; c'est d'avoir ramené la science de l'esprit humain à l'étude, non des causes, car il n'y a qu'une seule cause incompréhensible, Dieu, mais des lois spéciales d'un nombre déterminé de facultés affectives et intellectuelles; c'est encore d'avoir fourni une base, à la fois organique et fonctionnelle, aux théories éducatrices et politiques, en réduisant à un certain nombre de points les plaies à panser, les obscurités à éclaircir, les besoins à satisfaire. Mais de ce que, dans le congrès de nos facultés, chacun de ces points est représenté par un organe visible et tangible; de ce que l'étendue et la masse plus ou moins grande,

d'un organe peut révéler une puissance majeure de la tendance dont il est le siége, est-ce à dire que ce qui est en puissance s'est converti en acte? est-ce à dire que les mouvemens successifs et réguliers qui président aux manifestations de cette puissance, que ses lois, en un mot, sont dévoilées? est-ce à dire que l'influence fonctionnelle que les organes exercent mutuellement les uns sur les autres, que leurs innombrables combinaisons diverses, sont patentes? est-ce à dire enfin que notre monde intérieur et ses lois supposées connues ont rencontré le monde et les lois extérieures qui leur correspondent? Evidemment, si l'examen des phénomènes vitaux tend à prouver qu'il n'est point d'acte fonctionnel qui n'ait pour condition indispensable de se rattacher à un organe ou à un ensemble d'organes, on ne peut point, dans l'état actuel de la science, induire de la forme ou de la masse d'un organe, la certitude qu'il a accompli normalement certains actes : de la capacité, on ne peut déduire le fait, on ne peut qu'établir une probabilité de ce fait. Il y a mille conditions nécessaires à l'exercice d'une fonction : la forme et la masse ne font que deux de ces conditions. Tout dans la nature a sa vie, et entre nous et le monde extérieur il se fait un continuel échange de vies diverses; or il est de toute impossibilité de déterminer à l'œil ou à la main, quelle est, dans ce grand courant de mobiles innombrables, l'influence précise de la masse ou du volume, sur l'énergie vitale d'un organe spécial. Il est donc absurde de prétendre qu'on peut peser l'esprit à la balance, le mesurer au compas. Encore une fois, nous ne pouvons, sur ce point, que signaler certaines coïncidences, nous ne pouvons que faire un calcul de probabilités.

La phrénologie a posé les bases naturelles d'une statistique instinctive, sentimentale et intellectuelle : c'est un pas de géant dans la connaissance de l'esprit humain. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, la matérialité organique n'a été, dans l'édification de cette science, que le sentier par lequel on est remonté jusqu'aux facultés fondamentales ; or le sentier n'est pas le terme auquel il mène, et bien qu'il soit indispensable pour qu'on puisse arriver à ce terme, celui-ci n'en est pas moins la chose capitale. Ainsi, en phréno-

logie, ce qu'il y a de vraiment important, ce sont les tendances ; et les organes n'en sont que la condition, le moyen. Un travail reste à faire pour les phrénologistes, et il est immense : c'est d'apprécier la corrélation qui existe entre les lois des facultés internes de chaque individu et les lois des facultés internes des êtres extérieurs à lui ; c'est de connaître les correspondances de vie et d'apprécier jusqu'à quel point chaque être placé hors de nous a le pouvoir de nous modifier. Notre temps commencera, peut-être, l'élaboration de cette œuvre colossale et séculaire : mais, quoi qu'il en soit, que nous soyons savans ou ignorans, il n'en sera pas moins certain que la masse et le volume du cerveau en général et de chaque organe en particulier ne sont qu'une condition, entre mille autres, des manifestations affectives et intellectuelles.

Quelque idée qu'on puisse se former sur l'importance du volume ou de la masse des instrumens cérébraux, il faut cependnat apprécier cette masse et ce volume dans l'ensemble, aussi bien que dans les détails. La phrénologie a sur ce point des règles, des procédés ; et elle s'éclaire de la comparaison des faits déjà connus. Ces règles, ces lumières, le rédacteur de la *Gazette Médicale* paraît les avoir ignorées.

Napoléon a-t-il une grosse ou une petite tête? c'est un problême organique qui a une certaine valeur et qu'il faut résoudre. Le commentateur du masque se décide pour la petitesse : nous, nous nous décidons pour la grosseur. Nous en donnons trois motifs.

Le premier, c'est la mesure que le docteur Antommarchi donne de la tête de l'empereur après sa mort. Suivant lui, elle présentait 20 pouces 10 lignes de circonférence. Or les têtes ordinaires n'ont guère que de 19 à 20 pouces ; ce qui prouve qu'il y a déjà dans notre cas une dimension rare ; et cependant toutes les circonstances avaient tendu à l'atténuer : car l'empereur s'était amaigri, avait dépéri durant une longue maladie.

Notre second motif, nous le puisons dans les bustes et portraits de Napoléon, faits pendant sa vie. Plus loin nous examinerons ce qu'il faut penser de l'idéalisation qu'on leur reproche ; nous nous bornons

ici à rappeler ce que les artistes savent tous : c'est qu'un sculpteur peut bien se permettre de modifier quelques détails de son modèle, mais qu'il ne saurait en changer les grandes masses, ni l'ensemble, sans être taxé de trahison, sans s'exposer à perdre tout son crédit. En vertu de cette remarque, nous croyons pouvoir tirer des images de Napoléon de précieux renseignemens. Toutes le représentent avec une tête extraordinairement développée, surtout dans les parties postérieures et supérieures. Or les dernières échappent à une mesure de la circonférence horizontale, telle que la donne M. Antommarchi, et cependant elles occupent un espace et sont comme les autres soumises aux lois de la pesanteur : ainsi donc les bustes et les peintures prouvent aussi en faveur d'un grand volume.

Notre troisième motif, enfin, est tiré de l'examen d'un chapeau que l'empereur a porté à Sainte-Hélène et qui se trouve maintenant en la possession de M. Marchand. Ce chapeau, mesuré soigneusement par MM. Emmanuel de Las Cases et le docteur Foissac, présente, dans la partie inférieure, une circonférence d'un peu plus de 22 pouces et 1 ligne. Quoiqu'on nous apprenne que Napoléon portait toujours son chapeau en avant et de manière à laisser l'occiput à découvert, ce qui établirait pour la tête un volume majeur, cependant nous ne voudrions pas trop nous prévaloir de la mesure mentionnée. En effet, M. Marchand lui-même nous dit dans ses mémoires que son auguste maître avait la partie antérieure de la tête si délicate, qu'il devait lui rompre ses chapeaux pour qu'il pût s'en servir. Or cette extrême sensibilité qui se lie à l'activité excessive des facultés frontales pourrait bien avoir engagé l'empereur à faire choix de chapeaux amples et commodes. Mais, dans cette supposition même, il n'en reste pas moins certain qu'une tête petite se serait noyée dans un tel chapeau, et qu'il n'a pu recouvrir qu'un crâne et un cerveau très développés.

Non seulement notre commentateur se trompe sur le volume général de la tête de l'empereur, mais encore il fait mille bévues dans les détails. Il oublie, en premier

lieu, que la grandeur des régions cérébrales ne s'apprécie que par leur proportion relative, et il raisonne sur le masque, comme s'il possédait le crâne entier. Dans ce masque la région supérieure manque en partie, et la région postérieure complètement. Or, s'il est une chose élémentaire en phrénologie, c'est l'importance extrême de ces régions : là ont leurs organes, et la fermeté, et l'estime de soi, et la combativité, et la circonspection, d'autres encore, enfin tous les penchans qui ont le plus maîtrisé l'empereur, tous ceux qui ont imprimé sur son caractère les traits les plus frappans, les plus énergiques. Mais qu'importe ? notre consciencieux adversaire ne s'émeut pas de si peu de chose ; il n'en poursuit pas moins le cours facile de ses triomphes en vérité fort glorieux.

Si des régions le critique passe aux organes spéciaux, il a bien davantage encore à se récrier contre la phrénologie. Pour lui, cette science, c'est la science des bosses. Il cherche donc des bosses et toujours des bosses. Ne trouvant rien ou presque rien, il fouette les phrénologistes de sa scientifique ironie. Le grand malheur pour eux, dans cette affaire, c'est qu'il ne les comprend pas, car ils ont pour principe que les meilleures têtes n'ont point de bosses. C'est un axiôme rebattu parmi eux, s'il en fut jamais. Mais le commentateur siffle et n'étudie pas. Disons-lui donc ce que sont ces bosses ou protubérances qu'il poursuit si chaleureusement.

Une bosse, c'est la saillie extérieure d'une portion du crâne correspondante à un organe cérébral, et qui se trouve isolée parce que les organes voisins manquent de développement ; c'est une légère élévation qui devient colline parce que des affaissemens s'opèrent autour d'elle. Gall et Spurzheim ont tiré grand parti, pour leurs découvertes, des cas exceptionnels qui présentaient des protubérances et des dépressions caractéristiques : ces cas, les plus faciles à étudier, ont mis les physiologistes allemands sur la voie de la nature normale. Mais ce n'était là que la première période de la phrénologie. Notre adversaire y serait-il resté par hasard ? Que si, dans une région cérébrale, tous les organes voisins ont un égal développement, nulle protubérance ne se fait remarquer,

et la surface de la tête n'offre que des ondulations fugitives que l'œil ou la main de l'artiste ou du phrénologiste peuvent seuls reconnaître. En effet, pour apprécier ces légères différences, il faut beaucoup de temps, de précautions, d'études ; et c'est pourquoi notre accusateur ne voit rien. L'important d'ailleurs, ce n'est pas l'aspect de la surface crânienne ; mais c'est la distance relative des divers points de cette surface au conduit auditif externe, représentant au dehors le centre intérieur vers lequel convergent, ou duquel divergent les faisceaux ou lames de fibres nerveuses qui composent en partie les organes cérébraux.

Le commentateur ne voit pas très clair non plus dans les lois de la combinaison des facultés ; cependant la connaissance de ces lois est la condition *sine quâ non* de tout jugement phrénologique. Il est très rare en effet qu'une faculté agisse isolément : on le conçoit à peine dans quelques cas de rêve, de somnambulisme, d'hallucinations ou de folie. Mais, dans la vie normale, toutes les facultés s'exercent ensemble ; et c'est même pourquoi les gestes, l'écriture, tous les langages naturels fournissent tant de signes révélateurs du caractère. Seulement il est nécessaire, dans l'analyse d'un acte complexe, de distinguer les facultés qui prédominent, afin de leur attribuer tout ce qui en dépend réellement. Ces principes, appliquons-les à l'examen d'une des objections de notre adversaire.

Il cherche l'organe du calcul, et, trouvant une profonde dépression, il conclut que la phrénologie ment. Napoléon ne fut-il pas en effet un mathématicien éminent, un excellent artilleur? Le commentateur insiste vertement sur cette contradiction : elle lui paraît appréciable à tous et décisive contre la phrénologie. Le cas est grave, examinons. D'abord nous cherchons le calcul à sa véritable place, c'est-à-dire à l'angle extérieur de l'œil, et nous ne trouvons point de dépression. Notre adversaire aura pris sans doute la mélodie, qui est faible chez l'empereur, pour le calcul, qui s'y trouve dans un développement moyen. Mais, nous dira-t-il, pourquoi cet organe n'est-il pas très volumineux? Et il répétera :

Napoléon ne fut-il pas un mathématicien éminent, un excellent artilleur? Pour nous entendre, il faut expliquer ce qu'est en phrénologie la faculté du calcul. C'est là une des difficultés de notre rôle de défenseur de cette science, que d'être obligé de l'enseigner à ceux qui l'attaquent.

Le calcul est cette faculté qui, sous certaines conditions organiques, nous rend aptes à percevoir les nombres, non pas en tant que signes, car c'est alors le langage qui agit, mais en tant que réalités; c'est par elle que nous nous rappelons les perceptions numériques; c'est par elle aussi, et lorsque son organe est très développé, que nous pouvons avec facilité et comme instinctivement apercevoir des rapports entre les nombres et les combiner entre eux. Comme on le voit, cette faculté a des lois déterminées et propres: elles se restreignent toutefois dans une sphère assez étroite. On pourrait les réduire aux lois de l'addition et de la soustraction, puisque toutes les opérations sur les nombres se bornent, en dernière analyse, à les augmenter, à les diminuer et à saisir les particularités de ces augmentations et de ces diminutions. Mais, dès qu'il s'agit d'appliquer les notions des nombres, et de les combiner, comme dans la chronologie, avec celles de temps et d'éventualité; comme dans la géométrie, avec celles de configuration et d'étendue; comme dans l'artillerie, avec les notions de localité, de temps, d'étendue et de résistance; comme dans l'astronomie, avec celles de toutes nos facultés perceptives; comme dans le commerce enfin, avec celles de l'ordre, de la localité et de bien d'autres, aussitôt, pour fixer les rapports entre toutes ces notions fournies par les facultés perceptives qui ont chacune ses lois propres, doivent intervenir les facultés réflectives, la comparaison et la causalité, dont les lois, long-temps étudiées trop exclusivement sans doute par les métaphysiciens, sont cependant, il faut l'avouer, les plus importantes de toutes, puisqu'elles tendent à régler et harmoniser l'ensemble des puissances intellectuelles. On peut être un très grand mathématicien sans avoir un grand développement du calcul; mais on ne saurait être tel sans un développement plus qu'ordinaire de la comparaison et de la causalité. Nous n'entendons pas par grands mathématiciens ces hommes

ou enfans qui font des calculs arithmétiques instinctivement, à-peu-près de la même manière que l'admirable machine inventée par Pascal. Il y a quelque chose de bien autrement compliqué, de bien autrement sublime dans ces divines machines qu'on appelle un Descartes, un Newton.

Toutefois la puissance instinctive pour le calcul n'est pas à négliger. Qui en étant peu doué aspire à se faire arithméticien ou algébriste, devra, pour réussir, employer une énergique force de volonté : or, l'on sait que la force de volonté n'est pas commune, et que peu d'hommes savent vouloir. Celui, au contraire, qui a cet instinct dans un haut degré, se livre au calcul sans peine, sans effort, presque malgré lui, et y réussit. On aime à faire ce qu'on fait aisément et bien : aussi est-il probable qu'un homme, ayant le calcul très développé, choisira une carrière où sa faculté prédominante trouvera son emploi. Quand la phrénologie essaie de deviner quel a pu être le caractère, les talens d'un individu, elle ne fait jamais qu'induire une probabilité de la combinaison des organes qui prédominent en lui, et cela toujours en se guidant par le principe qu'on fait souvent ce qu'on fait aisément et bien.

Ce que nous venons de dire prouve, ce nous semble, que notre adversaire a tort de demander au masque de Napoléon un développement du calcul extraordinaire. Nous ne sachons pas que jamais l'empereur ait fait de grandes découvertes en arithmétique ou en algèbre, et, quant à ses talens mathématiques, quant à son mérite d'artilleur, quant à son génie de tacticien admirable, on reconnaîtra avec nous que le calcul n'y jouait qu'un rôle très secondaire.

La variété de combinaisons qu'on remarque entre le calcul et les autres facultés intellectuelles se reproduit pour chacune de celles-ci, prise à son tour comme centre d'action. Les sentimens, les instincts se combinent également, soit entre eux, soit avec les facultés perceptives, soit avec les facultés réflectives ; mais toujours, chez un être bien constitué, ces dernières sont et doivent être la lumière, le guide des instincts, des sentimens, des per-

ceptions. Cette prédominence de la comparaison et de la causalité a si bien été sentie dans l'exercice de notre activité fonctionnelle que des philosophes leur ont attribué, leur attribuent encore, sous des noms divers, un pouvoir exclusif, et prétendent en faire la source des sentimens, des passions ; mais les sentimens, les passions ne naissent pas davantage de l'intelligence que l'intelligence ne naît des sentimens, des passions. Il y a influence réciproque, relation de coexistence : il n'y a pas relation de cause à effet.

Nulle science au monde n'est complète, et la phrénologie sans doute ne fait pas exception. Or, la combinaison des facultés entre elles, soit dans leurs fonctions, soit dans leurs organes, est un sujet sur lequel il reste beaucoup à étudier. C'est un champ fertile qu'on n'exploitera pas sans devenir riche : car là sont les lois analytiques et synthétiques de nos facultés ; là est la clé de presque toutes les variétés individuelles et nationales de l'espèce humaine. L'ouvrage anglais *sur les caractères*, que notre vénérable maître, le docteur Spurzheim, publia peu de temps avant sa mort, hélas ! trop précoce, prouve que ce philosophe avait labouré le domaine dont nous parlons. Mais ce n'est là qu'un premier essai, et comme le terrain n'a pas moins d'étendue que de fécondité, il promet des moissons abondantes à tous ceux qui sauront l'ensemencer.

Nous avons dit plus haut que l'homme est modifié par des influences très nombreuses, et sommis à des conditions qui ne le sont pas moins. Toutes ne sont pas connues au même degré; mais il en est cependant quelques-unes que l'observation a constatées et qu'un phrénologiste ne saurait jamais négliger impunément : ce sont celles de l'éducation, des tempéramens, de la taille et de l'âge. Notre commentateur n'a garde de s'en inquiéter.

Les têtes sont comme les montres. Une montre de quinze francs peut avoir même volume et mêmes rouages qu'une montre de Bréguet, et néanmoins lui être bien inférieure en exactitude, en précision. L'éducation fait sur les cerveaux, ce que la main d'un habile horloger fait sur les montres. Napoléon, né dans une famille distinguée

de Corse, y fut élevé avec soin. On sait quelle instruction forte il reçut ensuite, soit à Brienne, soit à Paris. Mais ce qui dut surtout l'émouvoir, l'inspirer, ce fut cette éducation sociale que donnait au monde le mouvement politique qui agita si profondément la France avant et après 89. A cette époque si féconde en événemens, chaque événement devait être une leçon pour un caractère aussi impressionnable et aussi tenace que le jeune Corse.

De tous les tempéramens, celui qui donne aux organes cérébraux le plus de mobilité, d'activité, c'est sans contredit le nerveux. Celui qui les doue au plus haut degré de la puissance de retenir les impressions et de lier étroitement entre eux les divers momens de l'existence, c'est le tempérament bilieux. Quand ils existent ensemble prédominans, le dernier devient pour l'autre comme l'utile alliage qui, privant les métaux de leur trop de malléabilité, les rend propres à garder long-temps les empreintes qu'on leur confie. Ce n'est point ici le lieu de rechercher jusqu'à quel point le tempérament d'un homme, ou la prédominance d'un de ses systèmes organiques, lymphatique, sanguin, bilieux ou nerveux, peut être changé par le climat, l'âge, l'alimentation, ou d'autres modificateurs. Ce qu'il nous importe de faire remarquer, c'est que, dans les mêmes circonstances, deux personnes ayant leurs cerveaux absolument de même volume et présentant dans tous leurs organes le même développement, pourront offrir, si elles ont, l'une un tempérament lymphatique, l'autre un tempérament nerveux, une activité fonctionnelle très différente et en apparence très opposée.

Avec le tempérament nerveux, l'une est très impressionnable, très active; les communications mutuelles entre son monde extérieur et son monde intérieur ont lieu avec une inconcevable promptitude; le cerveau est mille fois plus mobile que la plus délicate des harpes éoliennes que le moindre soufle fait vibrer. L'être paraît se sentir tout entier partout. Que les choses sont différentes avec un tempérament lymphatique! apathie, paresse, voilà ce qui domine; les objets du dehors ne font impression sur le moi

qu'avec peine, lenteur; à son tour, le moi trouve l'organisation rebelle à ses impulsions; il veut et ne peut pas. En vain le cerveau est-il bien développé dans une telle nature, elle n'éprouve rien fortement, ni plaisir, ni douleur; elle n'a rien d'actif, ni l'intelligence, ni les affections. C'est comme une masse de granit que le vent bat sans la remuer.

Il est reconnu que le tempérament de Napoléon, dans sa jeunesse et sa maturité, fut un mélange du nerveux et du bilieux, c'est-à-dire que ce grand homme jouit de la combinaison la plus favorable, et à l'activité des fonctions, et à la persistance de leur action, et à la reproduction rapide et fidèle des impressions reçues. De là cette promptitude et cette fixité dans les résolutions; de là cette tendance au mouvement, qui rendait Napoléon présent partout. On peut dire qu'il imprima son naturel à la France, et que, sous son règne, elle se mut plus qu'elle n'avait jamais fait. En peu d'années elle vécut, comme lui, des siècles de gloire et de malheur. Sur la fin de sa carrière, l'empereur perdant en partie cette impressionnabilité tenace, prit de l'embonpoint et devint quelque peu lymphatique. Il fallait un monde à gouverner pour conserver dans toute sa merveilleuse sensibilité cette organisation méridionale dont le meilleur régime sanitaire fut toujours l'activité, le mouvement.

Certain jour Napoléon voulant consulter un livre de sa bibliothèque leva la main pour le prendre. Un courtisan se précipita et dit : laissez-moi faire, Sire, je suis plus grand que vous. L'empereur répondit avec un sourire : dites plus long. On ne sait pas si le courtisan fut satisfait. Quoi qu'il en soit de ce jeu de mot un peu vantard dans la bouche de l'empereur, nous ferons remarquer que les peuples, en appliquant le nom de grand, ont toujours été beaucoup plus poussés par la considération de l'énergie vitale, de la force intellectuelle, que par celle de l'étendue matérielle. Sur ce point, et sur beaucoup d'autres, les nations ont été sagement spiritualistes. Comme Alexandre, comme Voltaire, comme Rousseau, comme la Mennais, Napoléon fut grand d'esprit et petit de corps. On en plaisantera si l'on veut; mais nous soutenons que, toutes

choses d'ailleurs égales, une taille peu élevée est une circonstance très favorable. Les centres circulatoires et nerveux se trouvent plus près des extrémités; les impressions du dehors au moi et celles des volontés du moi aux organes de la périphérie du corps, ont à parcourir une moindre distance et sont transmises avec plus de promptitude, de vivacité. Qui ne voit ce que cette circonstance, très efficiente dans les hommes ordinaires, dut ajouter de concentration chez l'empereur, aux influences déjà propices de son tempérament, à la fois mobile et stable? Qui ne voit combien son organisation cérébrale dut en emprunter d'énergie relative et de réelle puissance?

C'est bien inutilement que la physiologie et la philosophie ont étudié les variations que l'organisation, le caractère et l'intelligence subissent aux diverses périodes de la vie ; en vain ont-elles reconnu qu'il se fait en nous, jusqu'à près de trente-cinq ans, un développement général qui se spécialise ensuite jusqu'à quarante-cinq ans, et qu'après cette époque, on voit se changer en un décroissement spécial, puis général; notre critique n'en veut pas moins expliquer l'homme de vingt ans par l'organisation de cinquante-deux ans; comme si les passions de la vieillesse étaient les mêmes que celles de la jeunesse, et comme si leurs intelligences se préoccupaient des mêmes objets, avaient les mêmes plaisirs. Oui, il y a dans la vie de chaque homme des phases diverses d'activité, non laissées au hasard, ni au caprice, mais déterminées par la nature. C'est là ce qui explique les points de vue tout divers sous lesquels on peut considérer les mêmes objets. Chacun de ces points de vue est vrai en soi, et essentiellement providentiel. Ce qu'on nomme les illusions de la jeunesse n'est que l'aperception d'une meilleure coordination des choses, vers laquelle nous sommes attirés, entraînés. La vieillesse est, dit-on, l'âge des désenchantemens. Le monde, cependant, et la nature ont toujours même aspect, mêmes lois, et, s'ils ont changé, ce n'est qu'en mieux. Et pourquoi donc le vieillard voit-il les choses d'un œil si différent? C'est que c'est lui qui a changé, c'est que sa fin approche : qu'a-t-il besoin alors de tant s'intéresser à une vie qu'il va quitter pour une meil-

leure? L'action, le mouvement, besoins pour les jeunes, déplaisent aux vieux; la réflexion approfondie, qui charme ceux-ci, impatiente ceux-là. A tous ces changemens fonctionnels correspondent des changemens organiques visibles, et il est contre toute science de supposer l'organisation invariable au milieu du courant de toutes ces variations. En traitant plus loin la question qui a rapport à l'art, nous développerons encore davantage ce que nous disons sur l'influence de l'âge.

Nous avons démontré, ce nous semble, qu'un jugement phrénologique n'est pas chose facile et qui s'improvise; que le commentateur du masque de Napoléon ignore le vrai champ de la science qu'il critique, qu'il n'en sait ni les principes généraux, ni les principes particuliers, ni les procédés pratiques; qu'il a tout-à-fait omis une foule de conditions importantes, indispensables; et que, dans la querelle mesquine qu'il a provoquée, uniquement peut-être pour complaire aux préjugés d'autrui, il a oublié, violé les lois de la science de la vie. Par toutes ces considérations, nous ne craignons pas de le déclarer incompétent en matière de phrénologie, et de signaler comme entièrement fausse sa quatrième conclusion, conçue en ces termes :

« Le crâne de Napoléon, étudié et commenté d'après les règles phrénologiqnes, ne confirme point le système organologique de Gall, et le réfute au contraire complètement. »

A cette sentence, selon nous arbitraire, fausse, nous devons substituer celle que nous croyons fondée, vraie, et, reproduisant la proposition que nous avons émise en commençant cet examen, nous disons comme un juré consciencieux au tribunal de la science :

*Oui, la tête de Napoléon, étudiée et commentée d'après les véritables règles de la phrénologie, et avec tous les documens qui nous restent, confirme pleinement cette science et présente toutes les conditions organiques nécessaires à la manifestation des facultés que le monde reconnaît à ce grand homme.*

Bien que le masque de l'empereur, moulé après décès et dans la période du dépérissement, ne le représente point

tel qu'il fut dans la vigueur de sa vie et de son activité; bien que cette pièce soit incomplète et manque de la portion postérieure de la tête qui renferme les organes des instincts et des sentimens les plus actifs dans Napoléon; bien que l'oreille, centre auquel on doit rapporter les appréciations phrénologiques des organes spéciaux, paraisse avoir été ajoutée après coup, et mal placée; bien que, pour toutes ces raisons, il n'y ait rien à tirer d'absolu de ce fragment si précieux d'ailleurs et si beau; toutefois, pour satisfaire les personnes qui possèdent ce masque, nous essayons, dans le tableau ci-joint, de déterminer approximativemens la grandeur relative des organes qui s'y trouvent. Nous y joignons, *en caractères italiques*, l'appréciation approximative aussi de ceux qui manquent, en nous guidant par l'examen de plusieurs bustes de Napoléon. Tous ces organes, nous les rapportons à quatre degrés, suivant la méthode du docteur Spurzheim. Pourvu qu'on n'oublie point l'influence du tempérament, de la taille, de l'âge, de l'éducation, des circonstances et des maladies, il nous semble que les diverses combinaisons d'action des organes, que nous estimons avec la seule préoccupation du vrai, doivent rendre compte de tout ce qu'il y a d'essentiel dans ce que le monde a reconnu, admiré ou blâmé dans l'empereur (1).

---

(1) On peut se procurer au *Cabinet de Phrénologie*, rue de l'Ecole de-Médecine, n° 4, des copies du masque de Napoléon, divisées d'après ce tableau approximatif. On y trouvera également une collection très riche de bustes, crânes et cerveaux moulés avec le plus grand soin; enfin, tous les matériaux nécessaires à l'étude de la science fondée par Gall et perfectionnée par Spurzheim.

# Analyse phrénologique de la tête de Napoléon.

| *FACULTÉS AFFECTIVES.* | ORGANES | | | |
|---|---|---|---|---|
| | TRÈS GRANDS | GRANDS. | MOYENS. | PETITS. |
| I. GENRE. 11 PENCHANS. | destructivité.<br>sécrétivité.<br>*combativité.*<br>*affectionnivité.* | acquisivité.<br>*philogéniture.*<br>*habitativité ou concentrativité.*<br>*amativité.* | constructivité. | amour de la vie?<br>alimentivité. |
| II. GENRE. 12 SENTIMENS. | Partie ant. de circonspection.<br>*id.* d'espérance.<br>*fermeté.*<br>*estime de soi.*<br>*partie post. de circonspection.*<br>*id. d'espérance.* | merveillosité.<br>idéalité.<br>vénération.<br>bienveillance.<br>*approbativité.*<br>*consciencioslté.* | gaîté.<br>imitation. | |
| *FACULTÉS INTELLECTUELLES.* | | | | |
| I. GENRE. 12 PERCEPTIVES. | individualité.<br>configuration.<br>étendue.<br>éventualité. | localité.<br>pesanteur ou résistance.<br>ordre.<br>temps. | calcul.<br>langage. | ton.<br>coloris. |
| II. GENRE. 2 RÉFLECTIVES. | comparaison.<br>causalité. | | | |

III. Outre la quatrième conclusion de *la Gazette Médicale*, nous avons aussi nié la seconde, que voici :

« Le moule de M. Antommarchi étant la seule image » authentique de Napoléon, toutes les déterminations » phrénologiques faites précédemment sont nulles. »

Cette assertion, qui intéresse spécialement l'histoire de l'art, soulève des questions délicates sur lesquelles nous devons entrer dans quelques détails.

Les déterminations phrénologiques dont parle le commentateur ont pu être établies, ou d'après l'empereur lui-même, ou d'après les portraits, bustes ou médailles faits de lui durant sa vie. M. Antommarchi a bien eu souvent l'opportunité d'examiner Napoléon ; mais, nous l'avons dit, il n'est rien moins que phrénologiste, et le jugement qu'il a publié est nul, non avenu. En est-il ainsi des documens fournis par les images de l'empereur? Nous ne le pensons point. La *Gazette médicale* leur reproche à toutes d'être fausses, sans valeur, parce qu'elles sont idéalisées. Elle englobe même dans son excommunication tous les bustes et toutes les statues antiques, et prétend que l'art ancien était plus menteur encore que l'art moderne. On le voit, ce dont il s'agit ici, ce n'est rien moins que de chercher jusqu'à quel point l'on doit accepter ou refuser comme monumens d'histoire naturelle et de physiologie les statues, les bustes et les médailles dont l'art a doté le monde aux diverses époques historiques.

Et d'abord qu'est-ce que l'art? On peut le définir : la reproduction, par de certains procédés, formes, couleurs, mouvemens, langage ou sons, des objets qui impressionnant notre intelligence, éveillent nos sentimens. En moins de termes, c'est l'expression vraie d'impressions senties.

L'homme a l'intelligence et les affections calculées pour l'art. Nous sommes tous artistes par quelque point : ou par notre amour pour les choses belles, ou par notre haine pour les choses laides, ou par notre puissance à reproduire les unes, ou par notre tendance à transformer les autres. Les facultés de connaître et de sentir le vrai, le bon, le beau, sont en nous dès la naissance ; mais confuses, obscures, elles sommeillent tant qu'elles ne rencon-

trent point ce qui leur correspond dans la nature. C'est à propos du monde extérieur que les propensions et les aptitudes du monde intérieur s'éveillent. En présence de son objet déterminé, chacune de nos facultés devient active et se manifeste selon des lois préétablies, les mêmes pour tous. Sans avoir rien appris, les enfans ne deviennent-ils pas en effet d'admirables observateurs? Le trésor de sentimens, de connaissances qu'ils amassent durant leurs premières années n'est-il pas d'une richesse à confondre l'esprit? Ils ont si bien dans leur constitution organique tout ce qu'il faut pour réfléchir les êtres extérieurs et réagir sur eux, que c'est presque à leur insu qu'ils deviennent savans, artistes. Par un instinct réel, ils établissent entre certaines conformations et certaines aptitudes un rapport intime, et, en vertu de ce rapport, ils éprouvent, pour des formes données, amour ou haine, estime ou mépris, sympathie ou antipathie. Présentez à un enfant de cinq ans la tête d'un idiot et celle de l'Apollon, n'en doutez pas, toutes choses d'ailleurs égales, son choix sérieux ne sera pas incertain : percevant l'idéal, il préférera l'Apollon.

Mais qu'est cet idéal dont nous parlons? L'idéal peut être considéré, soit en nous comme sentiment, soit hors de nous comme manifestation de ce sentiment. Comme sentiment, il est le fruit d'une faculté innée en chaque homme et qui nous porte à poursuivre en tout ce qu'il y a de mieux, de plus vrai, de plus beau. Cette faculté, Spurzheim l'a désignée sous le nom d'*idéalité*, et l'on pourrait la définir en deux mots : l'instinct de la perfection. Elle est, de la part du créateur, un bienfait de luxe ; c'est l'ornement, la fleur de l'existence ; c'est elle qui nous fait aimer la grâce, l'élégance, le grand, le sublime ; c'est elle qui nous pousse au progrès et nous montre toujours un but nouveau à notre activité, une nouvelle pâture à nos espérances, un intérêt nouveau à ce voyage de la vie que le positif, bien mal nommé sans doute, nous rend à-la-fois si monotone, si décevant, si rebutant. Il est des hommes, et nous en connaissons, pour qui la fortune n'a jamais eu de sourire, et qui paraissent très malheureux. Mais, comme leur indigence réelle est sans remords, ils peuvent jouir de leur richesse de sentimens : l'idéalité leur rend tout ce

que l'avare société leur dénie, et, dans le spectacle de leur vie intime, dans la contemplation de la nature, ils trouvent des joies, des enchantemens, des ravissemens que le commun des heureux du siècle ignore. Les nations et les individus jeunes se distinguent par cette faculté magique qui colore et embellit tout. La jeunesse est comme le péristyle de certains temples : tous les ornemens, toutes les sculptures, tous les attraits s'y rencontrent ; l'âge mûr, c'est l'intérieur du temple, toujours beau, mais plus sérieux.

Gall avait nommé l'organe de l'idéalité, *organe de la poésie*. Ce nom, bon dans un sens large, devient mauvais dans le sens étroit qu'il y attachait. Que de gens ont beaucoup d'idéalité qui n'ont jamais fait de poésies ! On est idéal en prose comme en vers, dans les sentimens comme dans la pensée ; on l'est dans les instincts qui nous tyrannisent le plus, l'alimentivité, l'amativité ; on l'est dans l'action de toutes nos facultés perceptives, en peinture dans le coloris, en sculpture dans la configuration, en musique dans le temps et la mélodie ; l'idéalité règne en souveraine sur tout ce que les hommes ont jamais fait de grand et de beau. Ce n'est pas ici le lieu de développer ce sujet, d'ailleurs si intéressant : ce que, pour notre but, nous voulons retenir, c'est que le sentiment de l'idéal n'est pas dans l'homme une création artificielle, mais une faculté innée, nécessaire, qu'il faut contenter et non combattre, cultiver et non flétrir.

L'idéalité, comme toutes les facultés humaines, a ses lois particulières qu'on retrouve empreintes dans chaque produit des arts. Les métiers visent à l'utile, les arts au beau : la perfection des uns et des autres sera de confondre leurs tendances, de telle sorte que toute œuvre d'art ait son utilité physique, morale ou intellectuelle, et que tout métier soit embelli, ennobli, idéalisé. La théorie que naguère on a prônée comme admirable, la théorie de l'art pour l'art nous paraît physiologiquement absurde, anti-sociale. Si, dans certains actes, certaines facultés prédominent chez l'homme, il n'en est pas moins lui-même tout entier à chaque instant de sa vie. Peut-il séparer ses sentimens de son intelligence, de ses penchans

animaux ? Peut-il être aujourd'hui purement sculpteur, peintre, poète, sans moralité ni réflexion; demain moraliste sans poésie ni pensée; un autre jour penseur sans perceptions ni sentimens ? Non, l'homme est toujours tout entier dans ses œuvres, et c'est tronquer sa vie, bien assez limitée déjà, que d'isoler ainsi les actes spéciaux de ses facultés. Buffon a dit : le style est l'homme même. Tous les arts, comme celui d'écrire, ont leur style, et le mot du profond naturaliste peut s'appliquer à chacun. Ce n'est pas en bafouant les arts dans ce qu'ils ont d'utile, de social, de révélateur de nos tendances vers l'infini, ce n'est pas en rapetissant leur domaine qu'on les fera estimer, chérir : c'est en montrant partout leur magique influence, c'est en cultivant partout dans les mœurs, le langage et les coutumes des diverses professions, ce sentiment d'idéal que nous tenons tous du ciel et qui nous mène au vrai, au bien, par les voies du beau. On a nommé Dieu le souverain géomètre. La louange nous semble froide : il eût été mieux de l'appeler artiste souverain; car la géométrie est dans l'art, et l'art n'est point dans la géométrie. Que nos artistes soient comme le créateur : qu'ils se mêlent à toutes choses, et ne dédaignent pas de tendre une main amie à l'artisan ; ils y gagneront plus d'influence, plus d'utilité, plus de vraie gloire; et lui, grandissant à ses propres yeux, trouvera peut-être que sa vie, auparavant si monotone, si terne, s'est colorée, embellie.

Si l'idéalité est une des facultés innées de l'homme, si elle a sa condition nécessaire dans notre organisation, si elle se manifeste dans les arts de la forme, du coloris, des tons, aussi bien que dans les arts du langage, tous les monumens que l'art a enfantés acquièrent une valeur physiologique en révélant les lois de cette idéalité et les phases de l'organisation qui leur correspondent. Sous ce point de vue général, les images et les bustes antiques et modernes offrent déjà, pour l'anthropologie ou étude de l'homme, un incontestable intérêt.

Voyons maintenant si cet intérêt ne se rencontrerait point aussi dans les spécialités, les détails des arts. Le sujet est infiniment vaste : c'est pourquoi nous nous limitons à la sculpture et à la peinture, qui ont un rapport direct

avec ce que nous recherchons, c'est-à-dire, la valeur relative des images et bustes de Napoléon durant sa vie.

Après examen, il nous paraît que ces deux arts étudiés chez leurs plus nobles représentans, révèlent, par leurs détails comme par leur ensemble, des tendances fixes de l'esprit humain, des lois naturelles de l'idéalité. Ses manifestations ont été variées sans doute; mais le sentiment n'a jamais changé en soi. L'intelligence plus ou moins développée a plus ou moins favorisé l'accord de l'idéalité avec le vrai et le bon, élémens indispensables du beau; mais toujours l'instinct de l'homme vers la perfection s'est manifesté de la même manière pour un même ordre de qualités, pour un même ordre d'impression: toujours, chez les Caraïbes comme chez les Grecs, les Egyptiens, les Romains, on a voulu augmenter ce qu'on trouvait beau, diminuer ce qu'on trouvait laid. L'espèce de beau qu'on admire, l'espèce de laid qu'on repousse, peuvent même servir de mesure intellectuelle et morale des sociétés, à travers les siècles. Et cela ne pourrait point être, si les facultés innées de l'homme, et l'idéalité en particulier, n'avaient pas, pour s'exercer, des lois fixes et préétablies.

Pour nous borner ici aux Romains et aux Grecs, nos devanciers et nos maîtres, nous voyons qu'en idéalisant les dieux et les héros, ils n'ont point cédé au sentiment vague d'un rapport entre la grandeur des organes et la puissance des facultés, et qu'ils n'ont point grossi au hasard, sans choix, les diverses parties de leurs bustes. Non, ces artistes furent des observateurs trop scrupuleux, trop habiles, pour faire ainsi de l'idéal à bâtons rompus; et rien n'est plus admirable que leur talent, leur exactitude à spécialiser ce qu'ils diminuent et ce qu'ils agrandissent. Leurs types diffèrent tous essentiellement: Vulcain ne ressemble point à Apollon; ni Mercure à Jupiter; ni Vénus à Minerve; ni Homère à Hercule. Ces types, fruits d'observations philosophiquement généralisées, sont tellement dans leur idéal calqués sur la réalité belle; ils s'empreignent tellement des variétés d'organisation dont la nature accompagne les variétés d'aptitudes et de

caractères, qu'ils semblent avoir été créés sous l'inspiration des découvertes phrénologiques de nos jours. Gall et Spurzheim eussent donné leur programme organique de chacune de ces représentations idéales des dieux et des héros, qu'elles n'auraient pu être plus conformes à leur système.

Cette rare exactitude des images d'élite dans lesquelles les artistes concentraient, en les coordonnant, toutes les formes distinctives d'une même propension, d'un même talent, d'un même caractère, se vérifie davantage encore dans les bustes des hommes illustres. Les traits du visage, les formes cérébrales y sont accentuées, non exagérées; et rien n'est plus scrupuleusement vrai que celles qui nous représentent Socrate, Platon, Démosthènes, Cicéron, Sophocle, Eschyle, Aristide, César, Néron, mille autres. Mais avons-nous connu ces personnages, pour affirmer ainsi la vérité de leurs traits? Non, sans doute : mais l'histoire dit les actes, les principes, le caractère des uns, et les écrits des autres nous traduisent leurs facultés prépondérantes. Or les nuances même des caractères historiques, littéraires, philosophiques, se voient, comme à l'œil, dans la combinaison des organes qui dominent dans leurs bustes. L'idéalité et la merveillosité de Platon, les facultés réflectives et les penchans brutaux de Socrate, la destructivité, la merveillosité et l'idéalité d'Eschyle, l'orgueil et la fermeté de César, la circonspection et l'approbativité de Cicéron, y sont bien nettement représentés. Il faudrait être de l'incrédulité la plus rebelle, pour n'être point étonné, ébranlé par de si nombreuses, si patentes coïncidences. Ainsi, la phrénologie triomphe par les faits mêmes avec lesquels on voulait la battre en brèche; ainsi, après des milliers d'années, elle vient prouver la puissance d'observation, l'étonnante exactitude des sculpteurs anciens; ainsi, elle vient rattacher aux études physiologiques et anatomiques cette théorie de l'idéal qu'on croyait reposer sur les nuages d'une imagination déréglée; ainsi, contre l'opinion de notre adversaire, se trouve établie, d'une part l'importance de consulter, comme preuves phrénologiques, les représentations idéales des dieux et des héros de l'antiquité, et les bustes natu-

rels de ses grands philosophes et de ses grands capitaines; et, d'autre part, la nécessité où sont les artistes de nos jours, de connaître la phrénologie comme moyen d'étudier, avec plus de profondeur, la nature et les imitations qu'on en a faites.

Le commentateur du masque de Napoléon prétend que cette pièce est la seule qu'on puisse et doive consulter pour un jugement phrénologique. La trouvant moins développée, en certains points, que les bustes et portraits de l'empereur, faits durant sa vie, il renie tous ces bustes et portraits comme exagérés, faux, entachés d'idéal. Nous avons vu, chez le baron Gérard, le beau portrait qu'il fit de Bonaparte, à son retour d'Égypte; nous avons vu, d'autre part, un buste du premier consul, sculpté presque à la même époque : ces deux représentations nous semblent avoir reproduit fidèlement la nature. Ce n'est pas qu'elles ressemblent complètement au masque, ce qui serait contre toutes les lois des développemens organiques; mais elles présentent, fortement dessinées, les facultés qui devaient accompagner la force de l'âge chez un homme de la trempe de Napoléon; mais elles offrent, avec un volume relativement faible, certains élémens de l'intelligence, apanage de la maturité. Nous pensons que ces images là du moins peuvent être consultées avec toute confiance.

Plus tard, à la vérité, de grands artistes comme Gérard lui-même, Lemot, Chaudet, Canova, Bosio, David, ont idéalisé l'empereur : on devait traiter en héros le plus grand capitaine des temps modernes. Mais ici encore recherchons si l'idéalisation de ces images est un motif suffisant pour les exclure, et leur refuser toute valeur physiologique. « Ces images idéalisées, dit notre commentateur, sont des » espèces de personnifications matérielles du génie, des » qualités saillantes, bonnes ou mauvaises de l'homme, » telles que se le figure l'imagination des peuples. L'art » s'accommode à ces exigences du sentiment général, et » il ne consulte guère plus la nature que pour mémoire. » Nous demanderons à notre adversaire par quelle singulière combinaison l'imagination des peuples se figure le génie avec certaines formes plutôt qu'avec d'autres; comment

il advient que plusieurs artistes, travaillant chacun isolément à reproduire une même individualité connue de tous, s'accordent dans leurs idéalisations générales, malgré la jalousie de leurs principes et la diversité de leur génie; comment enfin leurs œuvres, soumises au suprême tribunal de l'opinion, peuvent satisfaire à-la-fois toute une nation d'intelligences? Ne serait-ce point encore que l'idéal a sa source, sa justification dans la nature humaine? Ne serait-ce point que les artistes, en idéalisant, sont astreints à des règles déterminées, et ne peuvent dépasser certaines bornes; que le peuple en général, et chaque individu en particulier, est physionomiste, phrénologiste sans le savoir? Ne serait-ce point enfin que par l'impulsion réglée de ses facultés on reconnaît instinctivement l'importance de certaines formes pour révéler l'esprit, le génie? S'il en était ainsi, toutes les formes que les bustes de l'empereur présentent très caractérisées, et les mêmes partout, seraient une révélation de la réalité; ces bustes rentreraient dans la catégorie des images antiques des dieux et des héros; et ils auraient, pour les artistes, les physiologistes, même intérêt, même valeur. Toujours il faudrait y rechercher ce qu'on a jugé devoir agrandir, diminuer, pour satisfaire, en regard du modèle, l'imagination des multitudes. Notre adversaire dit « que la caricature et le beau idéal sont engendrés par le même procédé. » Oui, par le même procédé, mais avec des combinaisons de facultés différentes; oui, mais dans les deux cas, et c'est ici le point capital, en suivant des lois fixes, en s'éclairant d'observations généralisées. Un type idéal, une caricature qui ne serait pas en harmonie avec notre nature organique, et n'aurait pas avec les réalités extérieures un rapport intime, n'éveillerait rien en nous, et nous laisserait indifférens, froids.

Si les observations phrénologiques démontrent que les sculpteurs et les peintres, soit anciens, soit modernes, n'ont accentué, grandi certaines formes particulières que parce que l'observation en constatait la prédominance dans la nature, il est un autre ordre de faits qui, lié à ces considérations, et les complétant, donne une nouvelle clé de l'idéal, en tant qu'il est considéré comme cherchant à expri-

mer, non plus seulement le volume des organes, mais encore leur activité, leur vie. Ces faits se rapportent aux phénomènes et aux lois du langage naturel.

On a publié récemment dans le *Magasin Pittoresque*, ce recueil si dignement populaire et si utile par l'instruction variée qu'il répand, un article de M. Tissot, de l'Académie française, *sur les différentes figures de Napoléon*. Cet écrivain le peint tel qu'il lui est apparu aux époques principales de son étonnante carrière : « La figure de tous les hommes, dit-il, » reçoit des habitudes de leur vie, du genre de leur éducation, de la direction de leur pensée, de l'emploi de » leurs facultés, de la nature de leurs passions, de leur » position sociale et des diverses fonctions dont ils sont » revêtus, certaines modifications qui la changent presque » entièrement, et finissent par y imprimer un type » nouveau sous lequel ils passent à la postérité, quand la » nature les a faits pour vivre dans les âges. Les grands » artistes, les grands capitaines, les grands princes, surtout ceux qui ont passé par toutes les épreuves de la » fortune, justifient constamment cette observation. » Chaque époque de leur destinée met un cachet particulier sur leur physionomie, qui devient comme un livre » révélateur de leur situation présente. J'ai trouvé une » nouvelle preuve de la vérité de cette observation dans » les différentes métamorphoses extérieures de Napoléon, » qui a été pour moi l'objet d'une attention continuelle, » depuis son apparition sur la scène, jusqu'à son départ » pour Sainte-Hélène. »

Rien de plus vrai que l'assertion de M. Tissot, et nous sommes charmés que son coup-d'œil observateur confirme nos idées sur les phases des manifestations humaines. Cependant les faits que donne l'habile académicien, pour être signalés, ne sont pas expliqués. La phrénologie vient encore assister ici le philosophe et l'artiste. Nous n'exerçons pas toujours également toutes nos facultés, et ce n'est pas toujours également que les mêmes organes cérébraux entrent en action. Chaque organe a son langage naturel particulier. La combinaison d'action de plusieurs organes se manifeste par une expression composée de leurs lan-

gages spéciaux, coordonnés sous celui de la faculté dont l'activité prédomine. Ainsi, Napoléon livrant bataille exerce d'autres organes que Napoléon signant la paix, ou trônant à Dresde, ou recevant la couronne des mains du Pape, ou donnant à la femme d'un conspirateur la grâce de son mari, ou revenant dans sa capitale après la débâcle de Moscou, ou enfin, mourant de consomption et d'inactivité sur l'étroit écueil de Sainte-Hélène. Aussi sommes-nous convaincu que sa physionomie et toute sa personne ont dû présenter, à ces diverses époques, des aspects tout différens. Dès lors, à ces momens opposés, les sculpteurs et les peintres ont pu et dû le comprendre et s'en inspirer d'une manière différente.

Or il est à remarquer que les artistes qui ont reproduit l'image de l'empereur, exposaient leurs bustes et portraits aux yeux de la France entière; et l'on eût crié au mensonge, sans aucun doute, si ces représentations n'eussent pas été très rapprochées du vrai. D'ailleurs ce n'était pas un seul artiste qui se mêlait d'idéaliser; ils étaient nombreux et les travaux de chacun devaient servir de contrôle aux autres. Ce qui se trouve également développé dans toutes les images doit être évidemment vrai, parce que cela a dû frapper à la fois toutes les intelligences artistiques. L'époque à laquelle ont été faits les statues ou les portraits d'un grand homme, doit donc être connue pour en juger avec justice, vérité.

Ce qui précède regarde l'action spéciale de certains organes à un moment donné, pour modifier l'ensemble des traits et des mouvemens liés à ces organes. Outre ce phénomène de dynamique expressive, il en est un autre qui révèle, non seulement la qualité de l'action intellectuelle ou affective, mais son énergie, sa vivacité fonctionnelle, sa quantité. Quand l'homme éprouve un vif sentiment de bonheur, quand son intelligence se monte à de hautes conceptions, quand, par ses facultés d'artiste, il crée des chefs-d'œuvre, il se fait alors en lui un mouvement excentrique, une expansion vitale, qui se manifeste quelquefois par un véritable rayonnement. On rayonne de joie, on rayonne de gloire, on rayonne de génie. Ce n'est là souvent qu'une figure poétique, mais souvent aussi c'est

une réalité. Chacun peut la vérifier en voyant à l'œuvre de grands musiciens, de grands poètes, des hommes animés d'un ardent amour pour l'humanité. On dit souvent de ceux qui offrent ce phénomène, qu'ils ont l'air inspiré, illuminé.

D'après ceux qui ont étudié Napoléon dans les circonstances majeures de sa vie, d'après M. Tissot lui-même, il présenta plus d'une fois ce rayonnement. Alors il semblait plus grand que nature, les limites de son être semblaient se reculer; sa grande vie semblait se mêler à toutes les vies qui l'environnaient; elle les enflammait de son courage, les pénétrait de son calme, leur imposait ses volontés. Ce rayonnement, dont on rira peut-être, a si bien été considéré comme une réalité, qu'il a pris une forme artistique dans les peintures et les sculptures qui nous représentent les législateurs religieux, les prophètes, les saints. Moïse a toujours deux rayons lumineux qui partent des organes de l'idéalité et de la merveillosité; Jésus est toujours peint la tête couronnée d'un auréole; et la vie des saints, recueil singulier de faits naturels, que la science anthropologique a trop méprisés et trop peu étudiés, abonde en récits où les martyrs, dans l'extase de l'abnégation, dans la ferveur de la foi, sont dits s'envelopper d'une atmosphère lumineuse, se transfigurer. Nous ne nions pas ces phénomènes; car, d'un côté, nous y suivons, comme dans tous les faits naturels, des lois constantes; et d'un autre, ils ne font que reproduire sous des conditions diverses les phénomènes de ce qu'on a nommé à tort ou à raison le magnétisme animal. Or, dans cette branche des sciences physiologiques, qui n'est, ce nous semble, que la dynamique de l'électricité animale, il n'est pas rare de voir un être magnétisé par un autre se revêtir comme d'un subtil réseau de lumière. Ce phénomène, nous l'avons plus d'une fois observé, vérifié avec scrupule, et ce spectacle nous a mis sur la voie de tout un ordre de faits qui, dans l'histoire de la politique et de l'art, n'a pas encore été ramené aux lois naturelles. Oui, nous le disons sans crainte, parce qu'un long examen nous le démontre, ce qu'on nomme magnétisme animal est un auxiliaire indispensable de la phrénologie. L'une donnant

les organes spéciaux des facultés, l'autre donnera les lois de l'agent virtuel qui met ces organes en action. Les instincts, les sentimens, l'intelligence, n'en demeureront pas moins des mystères impénétrables : car, avoir une force et un levier, ce n'est pas avoir la direction imprimée à ce levier, à cette force.

Lorsqu'on fait profession publique de croire à la phrénologie, il peut paraître étrange qu'on vienne s'avouer aussi partisan du magnétisme animal. Les faits de l'une semblent détruire les faits de l'autre. La phrénologie tend en effet à localiser toutes nos facultés dans des organes spéciaux: le magnétisme au contraire semble tendre à les universaliser toutes. Gall disait : si le magnétisme animal est vrai, mon système est faux ; je crois à mon système, donc je ne puis croire au magnétisme animal. Nous n'adoptons point le syllogisme du philosophe allemand ; car, ce qu'il faut d'abord savoir, ce n'est pas si l'accord de ces tendances contraires est difficile, impossible ; mais si les deux ordres de faits qui les appuient ont été bien observés, bien constatés. Or, pour nous, et nous tenons autant que personne à ne passer ni pour niais, ni pour dupe, ces deux ordres de faits ne sont plus douteux, et nous dirons même que nous entrevoyons leur conciliation et l'importance relative qu'il faudra donner à chacun. Beaucoup de nos savans ont hérité du dernier siècle la manie du doute et de l'incrédulité : croyant force ce qui est faiblesse, ils appellent philosophie ce doute et cette incrédulité, et ils s'y reposent comme sur un moelleux oreiller. Lorsqu'on nie sans vouloir observer, c'est apparemment qu'on possède la science des sciences, la science absolue. Quant à nous, qui ne comprenons qu'en Dieu cet absolu qui embrasse tout, et qui ne voyons pas notre science humaine si complète, si merveilleuse qu'on veut bien se la faire, nous cherchons humblement et avec ardeur toutes les semences de vérité, préférant ainsi à l'incrédulité qui doute, ricane et s'endort, la foi scientifique qui doute aussi, mais s'évertue et s'éclaire.

Les phénomènes du magnétisme animal, sagement interprétés et rattachés aux lois générales de la nature, nous montrent par quelles voies organiques certains hommes

ont pu exercer une grande influence propice ou funeste sur d'autres hommes, comment ils ont pu leur faire vouloir ce qu'ils voulaient, les électriser, les entraîner, les fasciner. Constater la réalité de cette action, c'est engager les savans sincères et modestes à l'étudier dans toutes ses manifestations; c'est les porter à en chercher les limites, les correctifs; c'est travailler enfin au profit de la plus grande puissance et de la plus grande indépendance de l'homme. Mais ne nous étendons pas davantage sur ces considérations, elles nous mèneraient trop loin. Revenons au simple phénomène du rayonnement.

Ce phénomène impose aux artistes la nécessité d'idéaliser les formes, lorsqu'ils veulent représenter la vie avec toute son activité, toute sa splendeur. Si en effet les organes cérébraux d'un grand homme semblent se dilater quand ils s'exercent énergiquement, si l'être tout entier paraît surmonter sa limite, qui est sa forme, il en résulte que le sculpteur ou le peintre qui aspire au vrai, doit s'efforcer d'exprimer cette apparence particulière. Le premier s'adresse aux formes réelles qu'il accentue, grandit; le second verse de plus une vive lumière sur les points caractéristiques de son modèle. Une certaine idéalisation est donc un élément indispensable de la vérité artistique, et son rôle utile consiste à rendre sensible l'énergie spéciale de certains organes à un moment donné.

Et, pour en revenir à Napoléon, ne nous étonnons point que les peintres et les sculpteurs aient idéalisé sa tête; demandons seulement à l'art s'il a grandi, éclairé, *auréolé* ce qui, à chaque époque du grand Capitaine, du Charlemagne moderne, brilla d'un plus vif éclat.

Que si le masque qui nous reste paraît rappeler incomplètement une si grande volonté, une si active intelligence, c'est que ce n'est là qu'un débris, et un débris usé; c'est que la vie avait fui quand on a pris cette empreinte; c'est que l'empereur avait succombé à une maladie douloureuse; c'est qu'il était dans la période du dépérissement organique; c'est que le puissant monarque, celui pour qui le monde semblait trop mesquin, avait dû, par une catastrophe inouie, se mûrer comme Ugolin dans une

étroite prison, et, durant six mortelles années, se consumer pièce à pièce, comme un lion de Nubie dans une cage de fer. Qui ne sent ce que six ans d'infortunes terminées à la mort, peuvent faire subir de changemens à une organisation humaine? Nous ne sommes pas plus immuables dans nos formes corporelles que dans nos habitudes intellectuelles et morales : c'est là même notre grandeur, c'est là ce qui rattache notre vie au passé, à l'avenir; c'est là ce qui nous rend susceptibles de progrès, comme aussi, hélas ! de rétrogradation.

L'exercice de certaines facultés développe leurs organes, condition nécessaire de leur action. Le repos continu de ces facultés est bientôt suivi de l'atrophie de leurs organes. Au fond, c'est là un vrai procédé de nutrition, sous l'influence de notre volonté et des circonstances. Parler de nutrition, ce n'est pas rapetisser les phénomènes : la nutrition, pour qui veut y songer, est une des opérations naturelles les plus mystérieuses, les plus inexplicables. Enchaînement de merveilles, c'est en nous un mouvement continu de conservation et de progrès, qui donne à l'intelligence la lumière, la chaleur à nos sentimens, la force à tout notre être; c'est une vraie création. Pour nous, la nutrition est un ordre de faits si relevés, que nous définirions volontiers l'éducation, l'art de diriger convenablement la nutrition.

Le masque de Napoléon, conservé par le docteur Antommarchi, est empreint d'une beauté calme et triste qui attendrit et fait penser. Nous concevons sans peine l'admiration du célèbre Lawrence, lorsque, voulant peindre l'empereur après sa mort, il demeura plus de deux heures à contempler cette image dont il ne pouvait s'arracher. Quand on veut se rendre compte de la mélancolie qu'elle inspire, on reconnaît que cette impression ne tient pas seulement à quelques traits. Ce qui émeut, ce sont bien ces lèvres contractées, ce nez si délicat, si douloureux ; mais c'est bien plus encore ce front qui porte la marque d'un martyre de méditation, d'une pensée qui récapitule sa vie et qui semble scruter les causes cachées de revers désormais irréparables. Comparé à un buste sculpté après le retour d'Egypte et qui semble avoir

reproduit la nature telle quelle, ce masque offre de notables différences. Les facultés perceptives, celles qui reconnaissent l'existence des objets extérieurs et analysent leurs qualités, y sont moins développées que dans le buste. Il en est de même de la partie supérieure et latérale de la tête, où résident l'idéalité et la merveillosité, ces facultés qui dominent chez les peuples et chez les individus en plénitude de force et de vie. Dans le masque il y a quelque chose d'intérieur, de concentré : tout semble avoir pris son cours vers les facultés réflectives, la comparaison et la causalité, qui offrent un grand développement. Cette intelligence qui résume son passé, qui recherche en face de l'éternité le ver destructeur qui a flétri ses gloires et les a métamorphosées en un exil qui n'aura de fin que la mort, tout cela se peint dans ce front si beau, si pur, si douloureusement calme.

D'après le principe émis plus haut, sur les changemens qu'impriment à l'organisation de nouvelles habitudes long-temps continuées ; d'après les lumières que la phrénologie et le magnétisme animal répandent sur les lois de l'idéal; nous concluons que le masque de Napoléon, tel qu'il a été pris sur l'empereur, mort à cinquante-deux ans, dans l'amertume de la captivité et le dépérissement d'une maladie douloureuse, n'infirme en rien la vérité relative des bustes et portraits qu'on a pu faire de lui quand il était dans la vigueur de l'âge, au comble de sa puissance, dans toute l'activité de ses tendances perceptives, et dans l'enchantement de ses conceptions et de ses espérances.

La contemplation d'une grande infortune fait trouver bien mesquines les disputes humaines. Il nous semble maintenant avoir donné trop d'importance aux attaques que nous avons repoussées. Mais les détails de la vérité sont nécessaires pour qu'on puisse saisir la vérité tout entière, et chacun se doit à ce qu'il croit savoir de vrai. Il est pénible sans doute de se détourner de la route sérieuse qu'on suit pour repousser les aggressions de la légèreté ou de la malveillance; mais enfin il faut s'y résoudre. Puissent du moins nos efforts porter quelques fruits pour les hommes sincères et consciencieux !

David Richard.

## POST-SCRIPTUM.

Ce travail était terminé quand nous avons lu, dans la livraison d'octobre de la *Revue du Progrès social*, une *Discussion sur le crâne de Napoléon*, signée *Fuster, D.-M., professeur-agrégé.*

M. Fuster signale, dans le docteur Peïsse, l'auteur du commentaire que nous avons réfuté; il déclare s'en référer à lui comme ayant épuisé l'analyse phrénologique du masque de l'empereur, et avec lui il admet que ce masque dément complètement la phrénologie. On le voit, le professeur-agrégé n'est pas difficile en matière de preuves. Le vrai motif de cette abnégation scientifique, c'est l'office malencontreux que M. Fuster, praticien d'ailleurs de mérite, s'est imposé de juger ce qu'il ne sait pas. Voyons, Monsieur le docteur, lui aura-t-on dit, vous qui êtes professeur-agrégé, racontez-nous quelque chose sur le masque de Napoléon : le sujet captive le public, et un petit article ferait du bien à la *Revue du Progrès social.* Alors le médecin de Montpellier, visant au plus court, et adoptant, faute de mieux, les conclusions de M. Peïsse, se sera mis à l'œuvre sans autre examen, et, pour obtenir quelques instans le relief d'un scandale usé, il aura failli à son talent et à sa conscience accoutumée. S'il en était ainsi, et trop de raisons nous le font craindre, il y aurait dans cette exploitation de la science beaucoup de mépris de l'homme, bien peu de dignité.

Touchant le masque proprement dit, M. Fuster résume les assertions de la *Gazette médicale*, et n'y ajoute que peu de considérations sans nulle valeur. Nous renvoyons donc, sur ce point, à l'article ci-dessus.

La *discussion sur le crâne de Napoléon* ment à son titre; car il y est à peine fait mention de ce crâne. C'est une diatribe aveugle contre la phrénologie même; c'est un rabâchage d'objections mille fois réfutées. Quiconque a ouvert le moindre livre phrénologique en sait plus qu'il ne faut pour réduire M. Fuster à se taire. Ce qu'il dit du matérialisme, lui médecin, lui professeur, nous semble

si étroit, que nous en sommes confondu. Encore une fois, qu'on accepte ou rejette quelques organes de plus ou de moins, le mystère de la vie n'en demeure pas moins impénétrable; et, ni le spiritualisme, ni le matérialisme ne peuvent le dévoiler. Des êtres finis sont; ces êtres ont des facultés; ces facultés, en tant que finies, se manifestent par des organes : voilà tout ce que, dans les êtres créés, nous pourrons jamais constater. Rechercher quelles sont les facultés et les organes des êtres créés, et quelle est l'influence corrélative de ces facultés et de ces organes, tel sera toujours l'unique domaine de la science du fini, qui est la nôtre.

M. Fuster émet dans son article quelques assertions aux quelles nous devons répondre. Pour être brefs, nous le ferons dogmatiquement : mais, si ce médecin le désire, nous développerons volontiers nos propositions dans notre prochain numéro. Voici ce que nous affirmons :

1o. Les phrénélogistes qui savent leur science admirent dans la tête de Napoléon, telle que nous l'a vendue M. Antommarchi, les traces d'une belle organisation intellectuelle.

2o. M. Dumoutier, anatomiste et phrénologiste fort habile, n'a jamais dit que dans le masque, de l'empereur, l'organe de la causalité fût *très peu prononcé*. Il a toujours dit au contraire qu'il était *très prononcé*. Tous ceux qui ont entendu sur ce point le laborieux anthropologiste attesteront ce que je suis autorisé à soutenir. L'assertion de M. Dumoutier serait d'ailleurs en phrénologie une telle hérésie qu'elle ne saurait compromettre personne.

3o. M. Fuster parle des cas pathologiques qui combattent la phrénologie. Bien interprétés, ces cas ne prouvent absolument rien contre cette science, et ne démontrent que l'ignorance présente de l'homme sur plusieurs lois naturelles.

4o La phrénologie n'a d'autres guides que *l'observation* et *l'induction*. Elle dit ce qu'elle a observé chez l'homme et les animaux supérieurs, et ne prétend point expliquer par quels organes les instincts se manifestent chez les invertébrés : elle ne parle que de ce qu'elle a étudié.

5o. Quand M. Fuster reproche aux phrénologistes d'i-

maginer présentement *que le cerveau est composé primitivement de deux membranes repliées plusieurs fois sur elles-mêmes*, il prouve qu'il ne connaît pas les travaux de Gall et de Spurzheim. Le premier élève en médecine peut se charger de le détromper.

6o. Demander pourquoi les phrénologistes n'ont pas attribué des organes spéciaux au *besoin de tousser*, au *besoin d'agir* et à *celui de se reposer*, c'est brouiller toutes les notions physiologiques, et ne rien comprendre à la nature des facultés fondamentales.

7o. La phrénologie ne place point *aux régions temporales les inclinations dépravées*; car son premier principe, c'est que toutes nos inclinations sont *bonnes en soi*, et que toutes aussi peuvent se dépraver par l'abus qu'on en fait.

Nous aurions bien d'autres assertions à émettre en opposition à celles de M. Fuster; mais on ne peut pas tout dire d'une fois. Nous nous arrêtons donc ici, en exprimant notre vif désir qu'une polémique large, laborieuse, surtout, sincère, vienne éclairer le public sur la phrénologie. Cette science est, comme toute science humaine, bien loin d'être parfaite : aussi réclame-t-elle, pour ses principes si féconds en application, les lumières d'une critique consciencieuse. Elle y voit un grand moyen de *progrès* vers la vérité; car avant tout, au-dessus de tout, il faut placer le vrai : et si le vrai seul est beau, aimable, le vrai seul aussi est *social* (1).

---

(1) Les attaques du professeur Fuster, insérées dans le numéro d'octobre de la *Revue du Progrès social*, ont, dans le numéro de novembre, subi le blâme des directeurs mêmes de ce journal. Dans la préface d'un article consacré à des faits curieux du magnétisme animal, ils reconnaissent la phrénologie comme une *individualité* scientifique *qui a eu la puissance de se développer par sa propre force*, et ils déclarent accepter *le principe général* de cette science, *à savoir : le lien des facultés affectives et intellectuelles aux fonctions de l'organe cérébral*, *et un organe spécial pour chacune des fonctions diverses*.

Nous nous empressons d'ajouter la présente note à notre travail, afin de prendre acte de cet hommage rendu à ce que nous croyons la vérité. Ainsi le public ne pourra plus attribuer qu'au

docteur Fuster les assertions erronées dont on avait droit de rendre responsables tous les rédacteurs d'une revue qui dit marcher sous les bannières du progrès et de l'unité.

Tout en admettant le principe général de la phrénologie, les directeurs font une objection particulière sur laquelle nous devons quelques éclaircissemens; car, bien que fautive, elle suppose, selon nous, dans ceux qui la font plus de vraie force analytique que tout ce qu'on a débité sur le masque de Napoléon.

« Le scalpel des phrénologistes, disent-ils, ne nous fera jamais » croire à un organe spécial de la comparaison ou de la causalité, » parce que toutes les facultés intellectuelles reposent sur la compa- » raison et sur la possibilité d'établir le rapport de cause à effet. » Il faut ici faire une distinction importante. Sans doute chaque faculté perceptive suppose parmi ses modes d'action une espèce de comparaison et de causalité; mais celles-ci sont restreintes à une sphère très limitée. Dans le calcul, par exemple, elles s'appliquent aux nombres, dans la mélodie aux tons, dans la configuration aux formes. C'est alors une comparaison et une causalité d'un ordre simple. Mais, au-dessus de celles-là, il y a une comparaison et une causalité complexes qui, ne s'appliquant plus seulement aux phénomènes d'une espèce particulière de qualité, mais aux qualités elles-mêmes et aux combinaisons de qualités entre elles, sont comme des facultés au second degré: c'est une comparaison de comparaisons, une causalité de causalités. L'organisation présente plus d'une de ces pyramides fonctionnelles. Nous ne prétendons point approfondir en ce moment une question aussi grave, que d'ailleurs les faits décident mieux encore que le raisonnement. Tout ce que nous désirons, c'est de faire entrevoir que la phrénologie n'est point en guerre avec la psychologie, toutes les fois que celle-ci est l'expression claire et précise d'observations sagement généralisées.

SUR

# LE TALENT DE LA MUSIQUE,

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE DE PARIS,

Par M. le Docteur FOSSATI, Vice-Président.

---

## AVERTISSEMENT.

Je publie ce discours tel que je l'ai prononcé dans la séance annuelle du 22 août 1834; mais comme je dus alors me resserrer dans l'espace de temps très court qui m'avait été donné pour le lire, je me trouve aujourd'hui forcé de renvoyer le lecteur à des notes que je place à la suite, et qui sont le complément de ce discours. J'y explique et développe plusieurs questions qui n'ont pas même été énoncées et qui se lient essentiellement à la matière que j'ai traitée.

---

MESSIEURS,

Quelle est cette faculté, autrefois divinisée, qui se révèle chez tous les peuples? Quelle est cette puissance enchanteresse aux accens de laquelle nul ne peut rester insensible? C'est la musique. Dans l'état de nature, c'est une simple faculté; la civilisation en a fait un art. Cet art a suivi les progrès de la civilisation moderne, et il est parvenu à un haut degré de perfection. Le goût pour la musique est généralement répandu; elle est en quelque sorte un besoin de notre époque, un délassement nécessaire à nos esprits agités par des catastrophes politiques sans cesse renaissantes, continuellement en lutte avec les passions les plus vives, et fatigués habituellement par

l'exercice trop prolongé et trop actif de nos facultés intellectuelles. Il n'y a pas de doute que la musique ne soit une récréation des plus délicieuses pour les esprits épuisés par le travail (1).

J'ai donc pensé qu'il ne serait pas hors de propos de vous entretenir, comme phrénologiste, du talent de la musique, en vous exposant les moyens de le cultiver et de le perfectionner, en vous faisant connaître les difficultés qui se présentent pour bien réussir dans cet art, les conditions organiques et le concours des circonstances nécessaires pour qu'un élève puisse se distinguer et marcher sur les traces des maîtres. Vous serez alors moins étonnés du peu de compositeurs et d'artistes de mérite parmi un si grand nombre de personnes qui se livrent à l'étude de la musique.

Le talent de la musique reconnaît pour base essentielle, fondamentale, une faculté innée (2), que nous appelons le Sens du rapport des sons. Cette faculté ne peut se manifester, comme toutes les autres dont la nature nous a pourvus, qu'en vertu d'un organe dans le cerveau (3). Cet organe est situé immédiatement au-dessus de l'angle externe de l'œil, et produit, lorsqu'il est très développé, des fronts carrés ou très renflés dans la partie latérale de la tête.

On croit encore généralement que c'est à l'oreille que l'on doit le talent pour la musique. On dit une bonne ou une mauvaise oreille pour indiquer un bon ou un mauvais musicien. L'oreille n'est que l'instrument destiné à recevoir et à transmettre les sons au cerveau ; c'est l'organe interne cérébral qui les perçoit, les juge, et qui crée les accords et les mélodies qui constituent la musique. Aussi le talent du musicien n'est jamais en rapport avec la finesse de son ouïe. Le célèbre Beethoven était devenu d'une extrême surdité avant d'atteindre la vieillesse ; mais il continuait à écrire sur un petit portefeuille toutes les idées musicales qui se présentaient à son esprit. Lorsqu'il était à son piano, le monde disparaissait à ses yeux ; il se croyait seul dans la nature avec son instrument. Cependant les sons qu'il en tirait ne pouvaient parvenir jusqu'à lui, à cause de sa surdité. Aussi, arrivait-il souvent

qu'il ne faisait parler aucune note quand il jouait; mais il percevait ce qu'il exécutait par l'organe interne du cerveau. Ses yeux animés et le mouvement presque imperceptible de ses doigts prouvaient seuls alors que son esprit suivait et développait une idée musicale; mais l'instrument restait aussi muet que le musicien était sourd.

Un de mes amis, musicien célèbre, n'entend presque pas d'une oreille habituellement malade, ce qui ne l'empêche pas de composer de la musique délicieuse. — Parmi les oiseaux chanteurs, le mâle et la femelle ont également l'ouïe très fine; mais il n'y a ordinairement que le mâle qui chante, parce qu'il a seul l'organe des sons très développé. Si l'ouïe était la cause du talent de la musique, l'on ne pourrait que répéter les mélodies que l'on a déjà entendues; comment y aurait-il alors des compositeurs? d'où viendraient les créations du génie? Ainsi tombent toutes les observations de ces physiologistes qui cherchèrent dans la structure interne de l'oreille ou dans la ténuité des enveloppes du cerveau la condition organique du talent pour la musique. Comme la structure de l'oreille, l'épaisseur du crâne ne signifie rien pour la manifestation de ce talent. — Je vous présente ici le crâne très épais d'un grand musicien à comparer avec le crâne très mince d'un grand mécanicien. — Beaucoup d'animaux ont le crâne très mince, et surtout l'ouïe beaucoup plus fine que l'homme; et ils sont insensibles à la musique.

Il est donc démontré que, pour être musicien, la condition principale est d'avoir l'organe des sons convenablement développé. Il n'y a pas de grands musiciens sans cette condition. Mais suffit-elle pour faire un bon musicien?

Messieurs, sans l'instruction, l'exercice, le travail, on n'est encore rien. Si l'instruction et l'étude n'étaient pas nécessaires, pourquoi dans les villages et au milieu des montagnes n'y aurait-il pas de grands musiciens, de grands compositeurs? Certainement la nature n'a pas créé les génies pour la musique seulement dans les grandes villes où nous les voyons paraître, là seulement où il y a des maîtres et des écoles. — tous ceux qui naissent hors de

ces conditions sont perdus pour l'art, malgré l'excellente prédisposition qu'ils auraient apportée en venant au monde. Ils deviendront, tout au plus, les meilleurs chanteurs du village qui les a vus naître.

Non seulement l'instruction et l'exercice sont nécessaires pour la musique ; il faut aussi qu'on en profite à un âge convenable pour que les organes qui doivent être mis en jeu puissent se fortifier et se prêter aux modifications exigées pour atteindre la perfection.

Quel est maintenant le concours que le musicien peut attendre des autres organes de son cerveau pour exceller dans son art ? Lui faut-il autre chose qu'une bonne disposition des organes du cerveau pour parvenir à l'exécution parfaite des differens genres de musique? Nous allons examiner ces questions. Vous verrez que chaque organisation individuelle peut apporter à la manifestation de cette seule et simple faculté fondamentale, qui est la base du talent de la musique, les modifications les plus remarquables.

Après l'organe du rapport des sons, dont nous avons parlé, l'organe du temps doit être le premier à prêter son appui au musicien : la mesure, le rhythme sont indispensables pour la musique. Il est vrai que l'harmonie, qui n'est qu'un accord de divers sons dont les combinaisons nous donnent des sensations agréables, ne suppose pas un rhythme; mais la mélodie, qui est une suite, une succession de sons, ne peut se faire sans mesure.

L'on peut donc déjà être musicien, avoir du goût pour la musique et être un très mauvais exécutant par rapport à la mesure. Les exemples sont nombreux. Je connais une dame, très adroite à toucher du piano, qui gâte les meilleures compositions en confondant toutes les mesures de la musique qu'elle exécute. L'organe du temps, dont le siége est à côté et en dedans de celui des tons, manque chez elle entièrement, et l'organe de la musique, au contraire, se trouve très prononcé. Le mérite principal d'un chef d'orchestre est de faire un bon usage de l'organe du temps.

Suivons, à présent, les modifications différentes que nous nous sommes proposé d'examiner, et commençons par distinguer les musiciens en compositeurs et en exécutans, et ceux-ci en chanteurs et en instrumentistes. Prenons d'abord ces derniers.

Indépendamment de l'organe de la musique et du temps, les joueurs d'instrumens ont besoin d'une extrême souplesse dans les muscles soumis à l'empire de la volonté.

Il paraît que c'est à l'organe de la construction ou des arts que l'on doit cette agilité ou adresse musculaire; mais cela n'est pas encore suffisamment prouvé. Cependant la généralité des instrumentistes habiles ont cet organe très prononcé (4).

La finesse de l'organe du toucher contribue également, pour sa part, à la perfection du talent de l'instrumentiste. C'est par des nuances extrêmement délicates dans les sensations du toucher que l'artiste saisit les différences les plus imperceptibles dans les vibrations d'une corde ou dans la résistance d'un ressort; et c'est d'après ces sensations qu'il varie et modifie les sons qu'il tire de son instrument. Mais, sensation, volonté, mouvement, s'opèrent en nous avec la rapidité de l'éclair. Qu'elle doit être grande la délicatesse du tact et la précision des mouvemens volontaires dans Tulou, Kalkbrenner, Baillot, Paganini!

Pour tous les artistes qui font de la musique au moyen d'instrumens, il est de toute nécessité qu'ils se tiennent continuellement en exercice. Les muscles et les membres non exercés perdent facilement l'aptitude d'obéir avec précision aux ordres de la volonté.

Ces exercices et ces aptitudes accessoires au talent du musicien produisent en quelque sorte des musiciens artificiels, qui exécutent avec adresse la musique qu'on leur présente, mais qu'ils n'entendent presque pas. Ceux-ci sont en grand nombre, et on nous les cite souvent comme des mucisiens qui manquent de l'organe de la musique (5).

Toutes les difficultés de rencontrer des conditions organiques convenables sont plus grandes pour les joueurs d'instrumens à vent. Il leur faut de plus une poitrine bien conformée et des poumons amples et vigoureux. Chez eux les muscles de la poitrine exercent une grande influence. Il est nécessaire que ces muscles, par l'exercice, s'habituent aux plus petites nuances de contraction, parce que l'air poussé avec plus ou moins de force

dans l'instrument peut faire varier considérablement les sons. Ainsi, ils auraient beau avoir un grand talent musical, sans cette adresse musculaire ils seraient encore des artistes imparfaits.

La danse, qui s'exécute aussi au moyen de la musique, exige pour condition principale cette extrême souplesse de l'action musculaire. Quant à la faculté musicale, il n'est pas nécessaire qu'elle soit très grande chez le danseur; c'est plutôt de l'organe du temps qu'il doit tirer ses moyens de perfection. Cependant, une musique dramatique, composée exprès, contribuera à donner plus de grâce, plus d'énergie et plus de vérité aux mouvemens d'un danseur, si toutefois il peut la comprendre. Le danseur, sur la scène, ne sera jamais qu'un médiocre artiste s'il n'est inspiré par le talent de la mimique. Il faut que les mouvemens et les poses nous donnent des émotions et réveillent en nous des idées et des sentimens; autrement l'on n'aura qu'un divertissement pour les yeux. Quinault voulait que la danse conservât le caractère d'imitation, qui avait produit des merveilles à Rome et dans la Grèce, et il espérait les voir se reproduire aux yeux des Français.

Maintenant, si nous cherchons à apprécier les qualités nécessaires aux chanteurs, nous trouverons que la réunion dans le même individu d'organes différens, destinés à concourir au même but, est plus rare encore, et ici les difficultés augmentent. Voilà pourquoi il y a un plus grand nombre d'instrumentistes que de chanteurs habiles.

Le chanteur doit premièrement posséder au plus haut degré l'organe du rapport des sons et celui du temps; il doit avoir dans ses muscles la même souplesse, la même agilité, la même force que les joueurs d'instrumens à vent; il faut, de toute nécessité, que le larynx, qui est son instrument à lui, soit heureusement organisé, et que rien n'apporte obstacle à une bonne prononciation. Si le chanteur ne prononce pas bien les paroles de la langue dans laquelle il chante, il aura converti son chant en un simple solfége. C'est ce que font presque tous les chanteurs qui chantent dans une langue étrangère? Très souvent aussi

un artiste a une belle voix ; mais il manque de goût dans son chant : dans ce cas sa carrière est tout-à-fait manquée. Nous avons vu sur le théâtre beaucoup d'artistes s'éclipser ainsi complètement, malgré la fraîcheur et la beauté de leur voix.

Ce n'est donc que par la réunion de toutes ces qualités propres au chanteur que l'on peut arriver à une juste célébrité dans cet art difficile. C'est ainsi que se rendirent célèbres les Catalani, les Fodor, Crivelli, Galli, Tacchinardi et tant d'autres. Où trouver, avec un goût si exquis pour la musique, une poitrine aussi vaste et un organe aussi souple que ceux de Rubini? Où sont les timbres harmonieux et flexibles à comparer à celui de Tamburini? Où sont les voix pures, sonores et touchantes à mettre à côté de celle de Mlle. Juliette Grisi? Que ne dirais-je pas du talent de Nourrit et de Mme Damoreau ?

Tous les chanteurs que nous venons de nommer, et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer, joignent à l'organisation cérébrale pour la musique les conditions de poitrine et de larynx nécessaires pour bien réussir dans le chant ; mais encore ils ne seraient que des médiocrités s'ils n'avaient pas fait des études régulières sous de bons maîtres. Il est certain qu'ils ne sont arrivés à la perfection qu'à force d'exercices bien dirigés.

En vous citant des acteurs célèbres, je ne vous ai pas encore parlé d'une condition indispensable pour bien réussir sur le théâtre. Chez le musicien qui doit paraître sur la scène, il est à désirer que l'organe de la mimique, qui est placé à la partie supérieure-antérieure de la tête, soit bien développé, en même temps que ceux des sentimens que la musique veut exprimer. Pourquoi des chanteurs et des cantatrices, bons musiciens et doués d'une belle voix, vous laissent-ils souvent très froids après un moment d'admiration? C'est que leur chant n'est pas inspiré ; il ressemble plutôt aux sons d'un instrument qu'aux accens d'un être qui sent et qui pense.

Le talent mimique, joint aux autres qualités, donne au chanteur un relief inexprimable ; son chant acquiert une expression, un accent de vérité qui vous pénètrent. Le chanteur alors, s'il est lui-même inspiré par les sen-

timens que la musique veut exprimer, s'emparera de vos sens et vous ravira jusqu'à l'extase. C'est l'ensemble de ces qualités qui a fait la réputation de Pellegrini, de Galli, de Lablache, de Mmes Pasta, Malibran, Grisi. Aussi, l'organe de la mimique est aussi développé chez ces personnes que l'organe de la musique.

Pour vous prouver que l'organe de la musique seul, quoique très fort, ne suffit pas pour faire une bonne cantatrice pour le théâtre, je pourrais vous citer l'exemple d'une jeune dame que nous avons entendue chanter fort agréablement dans plusieurs concerts à Paris. Cette personne a, comme musicienne, un goût exquis et une mémoire étonnante; son larynx est parfaitement conformé; mais sa poitrine ne correspond pas au reste, elle n'est pas assez ample, et sa voix manque de force pour un théâtre. Son organe de la mimique, quoique médiocrement développé, aurait pu nous donner encore une assez bonne actrice, si l'instruction et l'exercice de cette faculté n'avaient pas manqué chez elle.

Arrivons, à la fin, aux compositeurs. Le compositeur en musique n'a besoin ni d'agilité musculaire, ni de poitrine, ni de gosier bien constitués; tout le travail se fait par les organes de son cerveau. Mais quelle sorte de travail et quelles combinaisons de facultés intellectuelles lui sont nécessaires pour atteindre le premier degré de son art? Quelle échelle y a-t-il à parcourir depuis la faible composition d'une contredanse, jusqu'aux productions merveilleuses de Marcello, Cimarosa, Mozart, Haydn, Grétry, Rossini? Je ne puis vous donner qu'une simple idée de cette gradation de facultés et d'organes; le temps nous manque pour approfondir un sujet si vaste et si intéressant.

Voici le masque de Weber. Une forte organisation musicale et l'éducabilité ou perfectibilité, qui se manifeste par un développement de la partie inférieure moyenne du front, sont les organes les plus remarquables en lui. C'est cette organisation qui prédispose le plus au travail, et qui met le compositeur à même de s'instruire et de connaître ce qui a déjà été fait par d'autres. Aussi la mu-

sique de Weber se ressent-elle de la science, et à côté du génie musical reconnaît-on l'étude.

M. Litz, que tout Paris a connu comme talent précoce, et dont voici le masque, a quelque analogie avec Weber. Je souhaite que son talent musical, suffisamment aidé par d'autres facultés intellectuelles, puisse nous donner quelque grande composition. Mais, il fera bien de se défier du poison de la flatterie que l'on prodigue aux talens précoces et qui les gâte trop souvent.

Le talent de la musique, soutenu ou aidé par des facultés diverses, se manifeste différemment en raison de la différence de ces mêmes facultés, et cela nous explique la différence des genres.

Si, avec l'organe de la musique, il y a celui de l'esprit de saillie ou de l'esprit caustique, et un développement convenable des organes des facultés intellectuelles ; si ces facultés ont été cultivées de préférence, vous aurez le censeur, le critique des compositions et des exécutions musicales. MM. Fétis et Castil-Blaze vous présentent les meilleurs exemples de ce genre d'organisation et de talent.

Comme vous voyez, je préfère, à l'exposition d'une longue série de têtes en plâtre, vous citer des personnes connues et dont l'organisation peut à chaque instant être vérifiée.

Si, aux organes indiqués, vous ajoutez un fort développement de l'organe de la poésie, vous aurez l'improvisateur musicien. Sestini improvisait et chantait en même temps avec grâce les vers que son imagination lui dictait.

Dans Choron, dont mon honorable collègue (M. Casimir Broussais) vous a déjà parlé, vous avez vu qu'à côté d'un médiocre organe de la musique il y a l'organe du sentiment religieux et celui de la persévérance. Cette organisation vous explique pourquoi il s'est occupé de préférence de la musique d'église, et il s'est livré avec constance à l'érudition et à l'instruction musicale.

Dans M. Carafa, au contraire, doué d'une forte organisation pour les facultés affectives, vous trouverez une musique affectueuse, lyrique ou passionnée. Et comme je

remarque en lui l'organe des arts également développé, et que c'est à cette faculté qu'il faut attribuer la tendance à faire entrer dans les compositions musicales une riche instrumentation, vous saurez pourquoi il a suivi, sous ce rapport, le genre de Rossini plutôt qu'un autre.

M. Bellini, l'auteur du *Pirate*, qui réunit à l'organe de la musique l'organe de la bonté excessivement développé, fera toujours de la musique expressive, pathétique, dramatique, chaque fois qu'il aura besoin d'exprimer par des sons les sensations qui se passent dans son intérieur. Donnez-lui des positions dramatiques où la tendresse, la pitié, le désespoir, aient besoin d'un interprète, et il vous fera des choses admirables. Les sons plaintifs, passionnés auront déja retenti dans son âme avant qu'il ait pu penser à l'effet qu'ils produiront sur les autres. Par des raisons d'organisation, j'ai aussi lieu de croire que ses compositions porteront toujours plutôt sur le chant et la mélodie que sur l'instrumentation et l'harmonie.

L'organisation de M. Paër présente, outre une puissante faculté musicale, une disposition à la poésie et un fort développement de l'organe de la mimique (6), et ses productions portent ce caractère. Sa musique est essentiellement dramatique; elle parle au cœur, elle vous transporte d'une affection à une autre, et d'un sentiment à un autre sentiment, suivant les situations de ses personnages. Rappelons-nous *l'Agnese*. M. Paër a conservé dans ses compositions ce genre de musique imitative ou expressive que Grétry et tant d'autres avant lui exigeaient comme condition principale d'une bonne musique théâtrale (7).

Je ne dirai qu'un mot de M. Rossini: son énorme tête vous montrera qu'il réunit en lui tous les organes, toutes les qualités, pour faire un génie extraordinaire. Le développement latéral-antérieur de sa tête vous explique la grande extension qu'il a donnée à la musique instrumentale pour le théâtre. Le sens du langage, très fort chez lui, vous explique comment il a pu appliquer son talent à la langue française sans jamais manquer à la prosodie. Si la musique devait subir encore quelque réforme, je ne

connais que lui qui soit capable de l'entreprendre. Nous reviendrons peut-être un jour à la simplicité de l'ancienne musique, qui n'exclut pas les progrès que l'art musical a faits jusqu'ici.

J'aurais dû vous parler du mérite de plusieurs autres élébrités musicales, de Meyerbeer, de Boïeldieu, d'Auber t d'autres, mais je n'ai voulu que citer des exemples, et e n'ai pu les choisir que parmi ceux dont l'organisation 'était connue.

Résumons maintenant nos observations.

1o Pour réussir dans tous les genres de musique, la ondition principale est d'avoir une organisation cérébrale avorable. L'étude, l'exercice, sont indispensables ; mais, i les dispositions naturelles manquent, on n'arrivera amais qu'à une pauvre médiocrité.

2o Il ne suffit pas, pour devenir bon instrumentiste, 'avoir une bonne organisation musicale : à cette classe 'artistes il faut du tact, de l'agilité et de l'adresse muscuaire.

3o Une belle voix ne suffit pas non plus pour devenir on chanteur : une forte et ample poitrine est nécessaire près l'organe de la musique et celui de la voix.

4o. Quant à ceux qui se destinent à la composition usicale, plus il y aura de facultés intellectuelles, jointes hez eux à l'organe de la musique, et plus les conceptions eront vastes, plus les compositions seront variées et rofondes.

Conséquemment, je conclus :

Que, dans les conservatoires et dans les écoles de musiue, on devrait d'abord n'admettre que ceux qui sont rganisés pour cet art, et qu'ensuite on devrait classer haque élève, d'après son organisation spéciale, pour 'instruire et l'exercer dans le genre qui serait approprié son organisation. Par cette méthode, il est proable que nous aurions des instrumentistes, des chaneurs et des compositeurs plus habiles et plus nombreux.

---

# NOTES.

(1) Si la goût général pour la musique est l'indice d'une civilisation avancée, ne pourrait-il pas être aussi un indice précurseur de l'amollissement ou de la corruption du corps social? Lorsque les Grecs et les Romains se passionnèrent pour la musique et firent de cet art l'objet principal de leurs plaisirs, la fierté de leurs caractères s'émoussa, leur esprit guerrier s'engourdit, et la liberté chez eux céda bientôt à l'esclavage. Jusqu'ici l'engoûment d'un peuple pour la musique a été un mauvais signe de sa liberté politique : l'Allemagne et l'Italie nous l'attestent. Cependant, nous croyons que le goût des beaux-arts et spécialement de la musique peut très bien exister chez une nation libre; mais il faudrait que cette nation ne fût pas exposée à se battre contre les peuples voisins ; il faudrait qu'il y eût chez ces peuples voisins la même forme de gouvernement, les mêmes institutions, la même tendance aux progrès et aux perfectionnemens de l'ordre social. Sans cela, si vous mettez aux prises, d'un côté un peuple civilisé, habitué aux plaisirs des sens et aux commodités de la vie, et de l'autre un peuple endurci dans le travail et la fatigue, obéissant en aveugle à celui qui le gouverne, il y aura toujours à craindre que le dernier ne l'emporte sur l'autre. Il est donc prudent de faire de la propagande libérale, si nous voulons jouir tranquillement chez nous des bienfaits de la civilisation. Il faut que les peuples de l'Europe, gouvernés seulement par la raison et la justice, comprennent un jour les avantages d'une civilisation générale, et se tendent fraternellement la main. Puisse ce jour n'être pas trop éloigné !

(2) L'on sait combien les dévots, vrais ou faux, se déchaînèrent contre Gall lorsqu'il démontra que les dispositions aux différentes facultés intellectuelles, aux talens et aux aptitudes industrielles, sont innées chez l'homme et chez les animaux. Une chose à remarquer, c'est qu'un ex-jésuite espagnol, le père Eximeno, en 1774, dans son *Traité de l'origine et des règles de la Musique*, avait déjà publié à Rome, avec approbation, les mêmes idées que Gall sur ce sujet. Ce traité d'Eximeno est un écrit admirable et rempli de philosophie. Dans la préface il dit que le *langage* chez l'homme, ainsi que la *musique* ont lieu par instinct, par une *impression innée* et que la réflexion dirige. Dans le deuxième chapitre il répète que la musique et la parole ont la même source, *l'instinct*. L'instinct, ajoute-t-il, est une *sensation innée* que le créateur a donnée originairement, et les sensations sont des connaissances. Il fait observer que les souterrains des fourmis, l'architecture des castors, la toile de l'araignée, la ruche de l'abeille, et tant d'autres industries des animaux, proviennent du

même principe, conjointement à *l'organisation particulière de chaque espèce.* Un enfant nouveau-né sait bien faire usage de la bouche, de la langue et des lèvres pour têter, sans qu'il ait pu acquérir par l'expérience l'usage de ces organes. La vie, dit-il encore, consiste dans l'exercice des facultés propres de chaque animal. L'auteur regarde comme inné le sentiment de l'humanité, ou l'amour de l'espèce humaine. Ne dirait-on pas que toutes ces phrases sont extraites des ouvrages de Gall ? Gall a développé ces mêmes propositions et en a démontré la justesse par des faits et des raisonnemens de la dernière évidence.

Le lecteur me pardonnera si j'ajoute quelques autres propositions tirées du même auteur : elles sont pleines d'intérêt et s'accordent parfaitement avec nos principes, relativement à ce qu'il nous reste à dire sur le talent de la musique. Eximeno fait des réflexions sur certaines façons de raisonner qu'on avait de son temps, et il dit : « Les analyses et les compositions métaphysiques d'*abstrait, concret, universel, genres et différences*, quoiqu'elles puissent servir pour expliquer quelques inductions, sont en réalité des illusions de la fantaisie, lesquelles, mal employées par Platon et embellies par Aristote avec des *mots spécieux*, ont retardé le progrès de l'intelligence humaine pendant plusieurs siècles. » C'est bien encore sur des mots spécieux du même genre que fondent leur savoir certains raisonneurs de nos jours, les platoniciens modernes.

« La voix, dit notre auteur, chez l'homme comme chez les animaux, est destinée à la manifestation des impressions internes. L'homme a commencé à chanter comme chantent les oiseaux, c'est-à-dire par instinct, et l'instinct ne se développe que déterminé par les impressions particulières et par les circonstances dans lesquelles l'individu se rencontre.

» La richesse des langues vient du nombre des idées qui sont introduites chez un peuple. Les nations libres acquièrent continuellement des idées nouvelles, et enrichissent leur langue de phrases et de paroles nouvelles. Les académies de langue, qui se proposent de fixer l'état des langues vivantes, sont le plus grand obstacle au progrès de l'esprit humain. » Ne dirait-on pas que ces phrases sont extraites d'un écrit philosophique de nos jours ?

« La prononciation est le coloris du langage, et la beauté de ce coloris consiste principalement dans l'articulation et dans l'accentuation et la quantité des syllabes.

» L'homme prononce les syllabes avec des tons de voix différens. Ces tons sont les accens, et ces tons sont les tons de la musique.

» C. Graccus, orateur romain, lorsqu'il pérorait, tenait, selon Cicéron, à son côté, un domestique avec une flûte pour se faire régler la modulation des accens. »

L'explication qu'Eximeno donne de la fatigue du chant est ingénieuse et pleine de justesse. « En parlant, dit-il, l'air sort avec violence ; en chantant, l'air est retenu et monte peu à peu de la poitrine à la bouche, pour former une sorte d'écho qui s'appelle *chant*. C'est l'effort de retenir et de régler la respiration qui fatigue tant dans le chant, comparativement à la parole et au discours. »

« Le chant, dit-il ailleurs, est un discours qui doit avoir un sujet auquel se rapporte toute la composition. » C'est pour cela qu'il faut que le poète, par son invention et par la situation de ses personnages, fournisse au compositeur un bon sujet pour son discours musical. Il me paraît que M. Bellini, parmi les compositeurs d'aujourd'hui, est celui qui entend le mieux cette philosophie de l'art. Je ne parle par de Rossini, puisqu'il n'écrit plus.

« Quoique l'ouïe, ajoute notre auteur, soit le juge naturel de la musique, souvent il nous trahit et nous fait trouver du prix à des compositions méprisables. Le but de la musique n'est pas seulement de faire plaisir à l'ouïe, mais de réveiller les affections de l'âme ; par conséquent, si elle ne vous agite pas, elle manque son but, elle est musique d'un mauvais goût.

» Les différens caractère nationaux proviennent des climats ; les circonstances accidentelles, avec l'influence du climat, produisent telle ou telle forme de gouvernement, et ce gouvernement, ainsi institué, au moyen de l'éducation, *modifie* les dispositions naturelles. » Les phrénologistes ne parlent pas autrement.

« Le langage est la manifestation la plus naturelle des pensées et des panchans, et, par conséquent, du caractère national. La musique étant une imitation du langage, il s'en suit que les peuples qui ont un langage plus musical, auront une meilleure musique... Aucun musicien ne pourra faire une modulation sur ce mot allemand *melvischstapp*, et le mot italien *cuore* se prête à toutes sortes d'expression. Sans hyperbole, l'on peut dire que l'Italien chante quand il parle. » Notre révérend père Eximeno dit, qu'entendre une dame romaine en colère vaut un chant de théâtre.

» La parole, continue-t-il, ne suffit pas à l'Italien pour exprimer la passion qui le fait parler, il emploie les mouvemens des mains, des yeux et de tout le corps ; et ces mouvemens, ces gestes, provenant naturellement de la passion et étant faits sans réflexion, sont très beaux et très propres à la pantomime, dans laquelle les Italiens, déjà du temps des Césars, l'emportaient sur toutes les nations. » Engel, célèbre auteur prussien, qui a écrit le meilleur traité sur la mimique que nous ayons, et Gall, dans le chapitre où il parle de cette faculté, ont dit la même chose. Le langage des gestes est la seule langue universelle possible, que non seulement les hommes des différens pays savent comprendre, mais que les animaux aussi, sans aucune instruction préalable, entendent parfaitement.

» La langue française, poursuit Eximeno, est la meilleure de l'Europe pour écrire avec précision, clarté et bonne grâce, et c'est pour cela que les Français ont la même démangeaison d'écrire que les Italiens de parler. La langue française manque de propriétés musicales, lesquelles sont la source véritable de la musique. »

« Charles Quint, qui parlait les différentes langues de l'Europe, disait qu'il aurait voulu toujours parler avec Dieu en espagnol, avec un ami en français, avec une maitresse en italien, avec les oiseaux en anglais, avec les chevaux en allemand ».

Eximeno traite, dans le commencement de son ouvrage, la question des mathématiques, et examine si elles sont nécessaires pour faire

de bonnes compositions musicales. Euler suppose que la suavité des sons est divisible par dégrés, et calcule les effets de la musique d'après cette fausse supposition. Tartini a écrit un mauvais traité sur la musique pour avoir voulu associer les mathématiques à la musique. Rousseau et d'Alembert ont également considéré la musique en rapport avec les mathématiques. Notre auteur soutient avec raison que la musique n'a aucun rapport avec les mathématiques. Il dit, qu'apprendre à délecter l'ouie par les proportions des cordes, est la même chose qu'apprendre à convaincre l'intelligence par le nombre des paroles, que vouloir assaisonner les mets par les règles de la géométrie.

(3) Les phrénologistes qui appellent l'organe de la *musique* organe de la *mélodie*, se servent d'une dénomination erronée et se trompent. M. Reicha, dans son traité de la mélodie, dit avec justesse que le grand édifice de la musique repose sur deux colonnes de même grandeur et d'une égale importance: *la mélodie et l'harmonie*; et ensuite il dit encore: « L'harmonie et la véritable mélodie sont sous tant de rapports si différentes l'une de l'autres qu'à peine on en peut faire une autre comparaison, si ce n'est que l'une et l'autre se forment et se composent de sons, condition primitive et indispensable pour tout ce qui existe dans l'art de la musique. »

Ceux des phrénologistes qui croient que la musique est le résultat indispensable de l'activité combinée de l'organe du rapport des sons et de celui du temps se trompent encore: le plein-chant, dans son origine, n'avait ni mesure ni rhythme. Les récitatifs obligés des Italiens, dit le même Reicha, tiennent à peu près le milieu entre la mélodie et la déclamation musicale ou le récitatif simple. Mais ces phrases ne sont ni *mesurées* ni *rhythmées*. Cependant elles font beaucoup d'effet.

Du reste, tout se passe *dans le temps*, comme disent les Kantistes, ou dans *l'espace*. Nous mangeons, nous marchons et nous travaillons *dans le temps*, sans que ces opérations aient aucun rapport avec la musique; et nous ne disons pas non plus qu'elles sont le résultat de l'action de certains muscles combinée avec l'activité de l'organe du temps. Dans le discours ordinaire nous faisons des pauses, des suspensions entre nos paroles pour en nuancer le débit, et nous nous arrêtons à la suite d'un mot sur lequel nous voulons fixer l'attention, sans que pour cela nos discours ordinaires soient de la musique. Il y a cependant dans le discours des *sons* et du *temps*; mais cela ne suffit pas pour faire de la musique: il faut que les sons soient agréables et disposés d'après certaines lois qui existent en nature, et que ceux seulement qui ont une organisation musicale peuvent saisir et comprendre. Gall avait donc raison d'appeler *sens du rapport des sons* la faculté qui est la base de la mélodie, de l'harmonie et des récitatifs obligés, et *organe de la musique* la partie cérébrale qui exerce cette faculté. L'organe du temps sera donc regardé par nous simplement comme le premier organe auxiliaire de celui de la musique.

(4) Je pense que l'organe des arts ou de la mécanique donne à l'instrumentiste l'aptitude à bien comprendre le mécanisme de son instrument; mais cela ne suffit pas à lui donner de l'adresse et de

l'agilité à s'en servir. Les physiologistes connaissent les recherches et les expériences faites par le professeur Rolando et M. Flourens, sur la moelle allongée et le cervelet, desquelles il résulterait que ces parties sont destinées à régulariser les mouvemens volontaires. Il y a plus de dix ans que, chez Gall, M. Fodera et moi, nous avons répété ces expériences sans obtenir les mêmes résultats (*voy.* Gall, tom. III, pag. 392 et suiv., édit. in-8°.). La conclusion de nos expériences a été que les lésions du cervelet ne dérangent aucunement les mouvemens volontaires, mais que les lésions de la moelle allongée produisent des mouvemens irréguliers, la paralysie, etc. Les faisceaux nerveux qui remontent de la moelle épinière et s'entrecroisent avant de passer sous la grande commissure du cervelet, vont nécessairement s'épanouir dans les circonvolutions cérébrales. S'il devait y avoir un organe du mouvement volontaire, ce serait là où vont finir ces fibres et dans leur plus ou moins grand développement qu'il faudrait chercher l'explication de l'étonnante agilité de certains instrumentistes; mais la volonté et le mouvement volontaire ne peuvent pas avoir d'organes propres et ne sont que le résultat de l'action combinée de tous les organes du cerveau, ou bien de l'activité actuellement prédominante de quelque organe en particulier. Il faut donc rechercher cette facilité ou agilité des mouvemens volontaires, non pas dans le cerveau, mais dans les dispositions organiques particulières des faisceaux nerveux de la moelle épinière et des différentes branches nerveuses qui en dérivent, et qui se répandent dans tous les muscles.

5) Il y a des artistes musiciens qui sont en quelque sorte dispensés d'avoir le talent de la musique : ce sont ceux qui sont chargés dans un orchestre ou dans une musique militaire des instrumens à percussion, comme de la grosse caisse, du tambour, du triangle, du chapeau chinois, des cymbales, etc. Ces instrumens entrent dans les compositions musicales plutôt pour marquer énergiquement la mesure, le rythme, que pour ajouter à la mélodie ou à l'harmonie, vu que les sons de ces instrumens sont *indéterminés*. Ils augmentent la masse des sons, et en cela leur effet est musical; mais il me paraît qu'ils produisent en nous, indépendamment des sensations musicales, un autre effet, effet tout-à-fait physique ou mécanique : ils excitent une sorte de frémissement dans nos membres; nos muscles, par les vibrations de ces instrumens, sont disposés à une sorte de contraction et de mouvement; et chacun alors, instinctivement, marque la mesure avec ses jambes, ses bras, ou sa tête. Ainsi, les instrumens à percussion aident puissamment la musique à réveiller en nous les sentimens du courage, de la terreur, du désespoir ou de la joie, et en général les affections qui sont suivies de réaction et de mouvement. J'explique comme cela l'effet des trompettes, des tambours et des musiques militaires, dans un combat ou dans une fête publique; et l'effet dont je parle est tellement physique, qu'il se produit même sur les animaux insensibles à la musique.

(6) J'ai su seulement après la lecture de mon discours que M. Paër, dans sa jeunesse, a joué, comme acteur, avec beaucoup de succès, sur le théâ-

tre privé de la Cour, à Vienne, où des princes et des princesses remplissaient différens rôles avec lui. Ceci prouve que chez lui l'organe de la musique montra son activité quand les circonstances furent favorables à sa manifestation. C'est ce qui arrive toujours : la nature crée une *organisation*; les *circonstances* viennent ensuite favoriser ou paralyser l'activité de ses facultés primitives.

(7) Entendons nous bien sur la valeur des mots *imitation* et *expression* en musique. L'école allemande croit qu'avec la musique on peut imiter tout ce qu'il y a de bruyant en dehors de l'homme, une bataille, un orage, etc. Cette imitation n'est pas possible : les mêmes sons que ceux que vous croyez destinés à imiter une bataille, expriment aussi bien une tempête, un tremblement de terre ou autre chose d'analogue. Essayez de changer seulement les mots, et laissez la même musique, si c'est dans un opéra, et votre esprit y trouvera l'imitation de choses bien différentes. La preuve qu'une musique imitative, prise dans ce sens n'existe pas, c'est que l'on a bien soin de mettre en bas de la musique prétendue imitative et arrangée pour le piano, des paroles explicatives, telles que celles-ci : *cris des soldats blessés*, *retraite des Autrichiens*, *charge de cavalerie*, etc., sans quoi cette prétendue imitation serait inintelligible. Ceci me fait le même effet que ces portraits où le peintre, de peur que l'on ne reconnaisse pas le personnage, a soin de placer dans ses mains une lettre dont l'adresse est parfaitement lisible.

Si l'imitation musicale, ainsi entendue, n'est pas une chose vraie, il n'en est pas de même de la musique expressive. En effet, si nous voulons exprimer les émotions, les passions de notre âme, les affections des organes de notre cerveau, nous le pouvons, et le musicien, avec des sons bien choisis et bien coordonnés, réveillera dans tous les hommes bien organisés les mêmes affections, émotions ou passions qui l'ont inspiré. C'est pour cela qu'il ne faudrait pas confondre les mots, et que l'on doit appeler la musique ayant ces qualités, musique *expressive*, plutôt que musique *imitative*. Nous osons trancher ainsi cette question, appuyés que nous sommes de l'autorité de juges bien compétens sur cette matière.

# RÉPONSE

### A UNE ATTAQUE DE LA GAZETTE MÉDICALE CONTRE LA PHRÉNOLOGIE,

## AU SUJET D'UNE IDIOTE MUSICIENNE;

Par M. le Docteur FOSSATI.

Au moment de mettre sous presse cet écrit, nous trouvons dans la *Gazette Médicale* une observation de M. Leuret, d'un cas de sentiment musical très développé chez une idiote.

Il est question d'une femme de soixante ans, entrée depuis son jeune âge dans la division des aliénés de la Salpêtrière, idiote à tel point qu'elle a toujours été incapable d'apprendre à s'habiller, à travailler, ou même à *parler*. Quand elle veut exprimer quelque chose, elle fait entendre une sorte de grognement ou un cri rauque, et néanmoins elle chante, selon M. Leuret, et sa capacité pour la musique est portée à un *très haut degré*. « Eh bien, ajoute-t-il, chez cette femme l'organe de la musique manque, et sa tête moulée et placée dans la collection de M. Esquirol, sera là, *tête de femme idiote et muette*, donnant un démenti perpétuel à la doctrine de Gall. Ce n'est, au reste, continue-t-il, qu'un des mille démentis donnés par l'observation à la phrénologie. Les faits abondent qui démontrent jusqu'à la dernière évidence que cette prétendue doctrine est une véritable mystification. »

Je me suis rendu à la Salpêtrière et j'ai trouvé, en M. Mitivié, la plus bienveillante complaisance pour seconder mes recherches sur cette femme.

Voici ce que j'ai trouvé. La forme générale de sa tête n'est pas mauvaise. Son idiotie ne tient pas à un défaut de développement des parties cérébrales; elle doit dépendre d'une maladie du cerveau, c'est-à-dire, d'une altération quelconque survenue dans la texture des fibres cérébrales. Le signe extérieur de l'organe de la musi-

que manque; mais celui de l'organe du temps est bien prononcé.

Quant à son très haut degré de talent musical, il se réduit à répéter, en grognant, les cantilènes qu'elle vient d'entendre, et en marquant la mesure ou le rhythme avec des mouvemens de la tête et de tout le corps. Elle ne sait rien retenir d'un jour à l'autre; donc pas de mémoire pour la musique : elle *grogne* et ne chante pas; donc pas de sons harmonieux. Si, comme le dit M. Leuret, elle ne répétait plus ce qu'elle entendait, lorsque M. Listz touchait du piano, c'est probablement que M. Listz aura exécuté une musique d'un rhythme difficile et compliqué, qu'elle n'aura pas pu saisir. Il faut être bien accommodant en fait de musique, ou avoir une très grande démangeaison de trouver la phrénologie en défaut, pour juger que le talent musical de cette femme est porté à un très haut degré. Mmes. Grisi et Damoreau, MM. Rubini et Nourrit, nous n'aurons plus maintenant d'épithètes pour vous! Tout ce que l'on peut dire sur cette femme, c'est que dans son idiotisme, la faculté de la musique, et spécialement celle du temps, sont restées intactes.

Ce cas, comme l'on peut voir, ne présente pas une question de *phrénologie*, mais simplement une question de *cranioscopie*; et il ne nous donne pas non plus une question *physiologique*, mais plutôt une question *pathologique*. Or, nous avons toujours dit et répété que la cranioscopie ne portait pas ses jugemens sur les cas pathologiques. Du reste, une femme qui est restée dans l'idiotisme jusqu'à l'âge de soixante ans, n'a pas eu certainement son cerveau dans l'état normal. Si donc, dans l'altération générale des fibres cérébrales, les organes de la musique et du temps sont restés intacts, il n'y a rien d'étonnant que les facultés qui en dépendent se soient accidentellement réveillées à un faible degré. L'organe, comme chacun sait, est une partie du cerveau, et il a pu très bien se développer dans la cavité du crâne aux dépens des organes voisins, qui ont dû s'atrophier par suite de l'idiotie ancienne de cette femme, sans qu'il ait eu besoin, pour acquérir du développement, de se dilater vers le crâne. Je le répète, c'est un cas pathologique, qui ne prouve rien contre l'organalogie.

Ne devrions-nous pas, au contraire, nous féliciter dans cette circonstance d'avoir trouvé une nouvelle preuve de la pluralité des organes du cerveau? Nos adversaires ne sont-ils pas contraints, par ce fait, de reconnaître malgré eux les principes fondamentaux de la phrénologie? Dans le cas que nous avons rapporté, il faut nécessairement admettre que, dans l'idiotie générale, une seule faculté peut se conserver intacte. Il faut aussi reconnaître qu'il doit y avoir un organe cérébral pour la musique, puisque cette seule faculté subsiste. Mais tout ceci, c'est de la phrénologie. En effet, si c'était l'âme sans l'aide du cerveau, ou bien si c'était le cerveau en masse qui exerçât la faculté musicale, on ne pourrait pas expliquer pourquoi cette femme, avec son âme et son cerveau tels qu'elle les a, n'est pas en même temps musicienne, mathématicienne, poète, peintre, philologue, etc.

M. Leuret, et les journalistes qui ont mis tant d'empressement à publier le fait qu'il a rapporté, n'admettent certainement dans les sciences que le vrai, et ne recherchent que le vrai; sans doute ils sont sans prévention, et sans esprit de parti, comme doit être un ami de la vérité! Eh bien! j'espère qu'ils me sauront gré de leur apprendre que le même jour où j'ai visité à la Salpétrière la femme idiote dont nous avons parlé, j'ai aussi observé deux autres femmes, non pas idiotes, mais monomaniaques, que M. Mitiviém'a présentées: l'une se croit la femme de l'empereur Napoléon, et l'autre croit avoir fait plusieurs enfans, en avoir fait de doubles, et ne s'occupe que de poupées et d'enfans. La première a l'organe de la hauteur et de l'orgueil, l'autre l'organe de la philogéniture énormement développés. Il est bien étonnant que M. Leuret n'ait pas encore remarqué l'organisation de ces femmes, qui présentent deux cas si intéressans de cranioscopie, si favorables à la phrénologie. Je suis persuadé qu'il les fera mouler pour les placer dans la collection de M. Esquirol, et qu'il écrira : *femme avec monomanie de l'orgueil; femme avec monomanie de la philogéniture, donnant un démenti à la phrénologie, et prouvant qu'elle n'est qu'une mystification.*

---

Le Gérant, Docteur LA CORBIÈRE.




# JOURNAL

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

---

## M. LE DOCTEUR FOSSATI,

Vice-Président de la Société phrénologique de Paris,

## A M. LE DOCTEUR ELLIOTSON,

Président de la Société phrénologique de Londres.

---

Monsieur et très honoré Collègue,

J'espère que vous me saurez gré de tirer de l'oubli la lettre de Gall, dont je donne ci-après la traduction. C'est le premier écrit publié par lui sur sa doctrine. En le lisant, vous serez surpris, je pense, de trouver contenus en si peu de pages, et à une époque déjà éloignée, tous les principes de la physiologie du cerveau. Vous remarquerez que Gall expose ici nettement l'objet de ses recherches, savoir : la connaissance du cerveau et des qualités fondamentales de l'homme,

éclairée par celle des instincts et des qualités des animaux, en rapport avec leur organisation cérébrale. Vous y verrez toutes les applications utiles qu'il se proposait de faire de ses nouvelles doctrines à la médecine, à la morale, à la législation, à tout ce qui concerne l'homme physique, moral et intellectuel.

Cet écrit est un document précieux pour l'histoire de la science, et doit vous convaincre qu'à Gall seul appartient la gloire d'avoir créé la physiologie du cerveau. Rappelez-vous que Spurzheim suivit pour la première fois un cours de Gall, à Vienne, en 1800, c'est-à-dire deux ans après la publication de cette lettre, et que plusieurs écrits, dans lesquels vingt-six organes cérébraux étaient démontrés, avaient déjà paru à cette époque en Allemagne. Spurzheim avait alors vingt-quatre ans, et Gall quarante-deux. La nouvelle science était fondée en 1798.

Vous ne pensez certainement pas que je veuille diminuer en rien le mérite réel de Spurzheim : ses ouvrages sont là pour lui garantir une place honorable parmi les hommes qui ont rendu des services signalés à la science ; mais, pour être justes, nous ne devons pas mettre sur la même ligne Gall, le fondateur, et Spurzheim son disciple.

Ces observations, mon cher Elliotson, ont pour but de dissiper les préventions de plusieurs phrénologistes qui, ayant reçu directement de Spurzheim leurs premières connaissances, lui accordent une grande part dans les découvertes phrénologiques, et sont même tentés quelquefois de la lui faire plus forte qu'à Gall. Ils seront, j'espère, désabusés par cette lettre. J'y ajoute plusieurs notes pour l'explication du texte ou l'éclaircissement de quelques points historiques, et je désire que les lecteurs de notre journal les trouvent intéressantes.

En vous adressant ce travail, je vous prie de vou-

oir bien l'agréer, et faire connaître en même temps à vos ompatriotes, les phrénologistes du Royaume-uni, ue je saisis cette occasion pour leur exprimer, de la art de mes collègues, les membres de la société phréologique de Paris, toute la sympathie que nous leur ortons, et le vœu que nous faisons pour que les phréologistes de tous les pays s'aident mutuellement et oncourent aux progrès de la science, non seulement ar des travaux isolés, mais aussi par de fréquentes ommunications et par la bonne intelligence qui doit égner entre eux.

J'ai l'honneur, Monsieur et cher Collègue, de vous enouveler l'expression particulière de mes sentimens 'estime et de considération.

LE DOCTEUR **FOSSATI.**

**Paris, le 21 mars 1835.**

---

8..

# LETTRE DU DOCTEUR F.-J. GALL,

## EN 1798,

## A M. JOSEPH FR. DE RETZER,

RELATIVEMENT A SON PRODROME (DÉJA TERMINÉ)

## SUR LES FONCTIONS DU CERVEAU,

CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX (1).

---

Je puis enfin avoir le plaisir, mon cher Retzer, de vous présenter un aperçu de mon *Traité* sur les fonctions du cerveau et sur la possibilité de reconnaître plusieurs

---

(1) Beaucoup de nos lecteurs liront avec un vif intérêt ces prolégomènes comme contenant des éclaircissemens donnés par l'auteur même sur une chose au sujet de laquelle on avait d'avance tant raisonné et déraisonné à Vienne et à l'étranger. M. le docteur Gall entre dans la voie des Camper et des Sœmmering avec des intentions et des vues tout-à-fait différentes. Pour lui, le crâne de chaque individu est un hiéroglyphe psychologique, et de cette manière il n'a certainement pas à craindre de se trouver en collision avec la classification des crânes de Blummenbach, si fertile en conséquences. Les savans d'Alexandrie se disputaient depuis plus de deux mille ans sur le *cerveau de Jupiter*. Il faut avouer que nos recherches sont devenues beaucoup plus humaines.

(*Note de l'éditeur allemand.*)

Le Prodrome dont Gall rend compte ici n'a jamais paru; mais il a servi de plan à son grand ouvrage, comme on peut s'en convaincre en comparant les titres et les divisions principales dudit ouvrage

dispositions (1) et penchans par la configuration de la tête et du crâne. J'ai remarqué jusqu'à présent avec un vif plaisir que, en général, beaucoup d'hommes de tête

---

avec ce qui est contenu dans cette lettre. Gall m'a toujours dit qu'il avait associé le nom de Spurzheim au sien dans son grand ouvrage, parce que Spurzheim lui avait fourni des notes et des renseignemens historiques puisés dans différens auteurs qu'il s'était chargé de lire, et parce qu'il l'avait aidé dans ses préparations anatomiques; mais que l'ouvrage et la rédaction même appartenaient exclusivement à lui, Gall. Le style de ces deux écrivains est en effet assez différent pour les faire distinguer l'un de l'autre; et, si l'on compare quelques pages seulement de leurs écrits, on se convaincra sans peine de la vérité de cette déclaration.

Il y a, sur le titre de cette lettre, une autre remarque à faire: Gall parle des fonctions du cerveau chez l'homme et les *animaux*; il s'était donc dès lors occupé d'anatomie et de physiologie comparées. Si, dans ses ouvrages, il n'a donné qu'un petit nombre de planches d'anatomie comparée, c'est que l'objet principal de ses recherches était l'homme, et que, pour y arriver plus promptement, il n'avait voulu présenter qu'un petit nombre d'exemples sur la nature et la disposition du système nerveux dans les différentes classes d'animaux. Mais, de ce qu'il en a donné peu de planches, on ne peut pas conclure qu'il eût négligé l'anatomie et la physiologie comparées: personne au contraire n'avait su avant lui en tirer parti; personne n'avait mis les différences des cerveaux en rapport avec les différences de caractère moral et intellectuel des individus; personne n'avait eu l'idée de faire une collection de crânes d'hommes et d'animaux remarquables par l'énergie d'une qualité ou d'une faculté quelconque.

Les reproches adressés à Gall à cet égard par Tiedemann et d'autres physiologistes sont donc injustes. Demangeon, dans sa *Physiologie intellectuelle* publiée à Paris en 1808, s'exprime ainsi sur ce sujet: « J'ai dit tant de fois que Gall appuyait ses assertions sur l'anatomie comparée, en soumettant toujours aux yeux de ses auditeurs plusieurs crânes des animaux dont il parlait, que je crains de devenir fastidieux en le répétant. » Gall a toujours suivi la même méthode, comme on peut le voir dans son dernier ouvrage, tom. 3, pag. 132, 160 et suiv.

(1) Le mot allemand *fahigkeit*, employé ici et ailleurs, signifie disposition, capacité, talent, aptitude, qualité, faculté. J'ai employé tantôt le mot disposition, et tantôt le mot faculté, selon que chacun de ces mots m'a paru mieux rendre la pensée de Gall.

Cet auteur, dans son grand ouvrage, conserve à-peu-près ce même titre. En effet il l'intitule: « Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observa-

et d'un grand savoir attendaient avec confiance le développement de mes travaux, tandis que d'autres ne voyaient en moi, tantôt qu'un rêveur, tantôt qu'un dangereux novateur.

Au fait, mon but véritable est de *déterminer les fonctions du cerveau en général, et celles de ses parties diverses en particulier; de prouver que l'on peut reconnaître différentes dispositions et inclinations par les protubérances ou les dépressions qui se trouvent sur la tête ou sur le crâne, et de présenter d'une manière claire les plus importantes vérités et conséquences qui en découlent pour l'art médical, pour la morale, pour l'éducation, pour la législation, etc., et généralement pour la connaissance plus approfondie de l'homme.*

Pour faire cela convenablement, il serait indispensable d'avoir une nombreuse collection de gravures et de dessins. Ici donc je ne soumets à mes lecteurs, sur les qualités particulières et leurs indices, que ce qui est absolument nécessaire pour l'établissement et l'éclaircissement des principes fondamentaux. Le but particulier de mon ouvrage est d'indiquer le point historique de mes recherches, de poser des principes et d'en enseigner l'application. Vous concevez bien que c'est une entreprise hardie que la recherche des véritables sources de la manière de penser et d'agir de l'homme. Que cela m'ait réussi ou non, je compte toujours, à cause de la hardiesse même de mon entreprise, sur votre suffrage ou sur votre indulgence.

Veuillez d'abord vous rappeler que je ne comprends

---

tions sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leurs têtes. » Seulement il a substitué aux mots *disposition* et *penchant*, ceux de DISPOSITIONS *intellectuelles et morales*, ce qui correspond en quelque manière aux deux ordres de facultés primitives de Spurzheim : facultés *intellectuelles* et facultés *affectives*.

sous le nom de tête ou de crâne que les os de la tête qui composent la boîte osseuse dans laquelle est renfermé l'encéphale, et encore seulement les parties de ceux-ci qui se trouvent immédiatement en contact avec le cerveau. Il ne faut point non plus m'en vouloir de ne m'être point servi de la langue de Kant. Je ne suis point encore assez avancé dans mes recherches pour avoir découvert des organes particuliers pour l'esprit de pénétration et pour l'esprit de profondeur, pour le principe de l'imagination (*vorstellungsvermogen*), pour les différentes sortes de jugement, etc. J'ai même parfois été trop négligent dans la définition précise des idées, mon intention étant de faciliter pour le moment l'intelligence de l'objet important de mon ouvrage à beaucoup de lecteurs.

Tout l'ouvrage se divise en deux parties, qui forment ensemble environ dix feuilles.

## PREMIÈRE PARTIE.

La première partie contient les principes. Je commence, avec mes lecteurs, là où la nature s'est arrêtée avec moi. Après avoir rassemblé mes *expériences pénibles*, je me suis fait un édifice des lois de leurs rapports. Je vais vous exposer brièvement les principes fondamentaux.

### I. *Des facultés et des penchans sont innés dans l'homme et dans les animaux.*

Vous n'êtes pas assurément de ceux qui peuvent me contredire en ceci ; mais, fils de Minerve, vous devez être armé pour défendre sa cause. S'il arrivait que l'on conclût de mon système que, par ces qualités innées, nous serions plutôt les esclaves que les maîtres de nos

actions, et par conséquent livrés à nos impulsions naturelles, et que l'on vous fît la demande : que deviendra alors la liberté? et comment pourra-t-on nous attribuer le bien et le mal que nous ferons ? Permettez-moi d'extraire littéralement la réponse de mon prodrome; vous pourrez la fortifier de vos connaissances morales et théologiques. « Ceux qui voudraient se persuader que nos qualités ne sont pas innées, les font dériver de l'éducation. Mais n'avons-nous pas également agi passivement dans tous les cas, soit que nous ayons été formés d'une certaine manière par nos qualités innées, soit que nous l'ayons été par notre éducation ? Dans cette objection l'on confond les idées de facultés, de penchans et de simple disposition, avec la manière d'agir elle-même. Les animaux mêmes ne sont pas tout-à-fait involontairement soumis à leurs dispositions et à leurs penchans. Quelque puissant que soit l'instinct qui porte le chien à chasser, et le chat à prendre les souris, des punitions réitérées empêchent cependant la manifestation de leurs instincts. Les oiseaux réparent leur nid lorsqu'il a été gâté, et les abeilles couvrent de cire une charogne qu'elles ne peuvent éloigner. Mais l'homme possède, outre les qualités animales, la faculté de la parole et l'éducabilité la plus étendue, deux sources inépuisables de connaissances et d'action. Il a le sentiment de la vérité et de l'erreur , du juste et de l'injuste ; il a la conscience d'un être indépendant; le passé et l'avenir peuvent diriger ses actions ; il est doué d'un sentiment de moralité et d'une conscience évidente, etc. Armé de la sorte, l'homme peut combattre ses penchans. Ceux-ci, à la vérité, sont toujours des attraits qui l'induisent en tentation; mais ils ne sont pas tels qu'ils ne puissent être vaincus et subjugués par d'autres plus forts ou qui leur sont opposés. Vous avez le penchant à la volupté ; mais les bonnes mœurs, l'amour conjugal, la santé, la décence sociale, la religion, etc., vous servent de préservatif, et

vous résistez à la volupté. Ce n'est que de cette lutte contre ses penchans que naissent la vertu, le vice et la responsabilité des actions. Que serait l'abnégation de soi-même, tant recommandée, si elle ne supposait pas un combat avec notre intérieur? Donc, plus on multipliera et l'on fortifiera les préservatifs, plus l'homme gagnera en libre arbitre ou en liberté morale. Plus les penchans intérieurs seront forts, plus devront être forts les préservatifs. De là résultent la nécessité et l'utilité de la connaissance plus intime de l'homme, de la théorie de l'origine de ses facultés et de ses inclinations, de l'éducation, des lois, des peines et des récompenses, de la religion. Mais la responsabilité cesse, même d'après la doctrine des plus sévères théologiens, si l'homme, ou n'est pas du tout excité, ou ne peut absolument résister à une trop violente excitation. Est-ce qu'elle est de quelque prix la continence de ces eunuques, qui sortent pour ainsi dire mutilés du corps de leur mère? Rush cite l'exemple d'une femme qui, quoique douée de toutes les autres vertus morales, ne pouvait absolument pas résister au penchant à voler. J'ai connaissance de plusieurs exemples pareils, entre autres de celui d'un penchant irrésistible à tuer. Quoique nous conservions le droit d'empêcher ces malheureux de nous nuire, toute punition exercée sur eux n'est pas moins injuste qu'inutile, et ils ne méritent en effet que notre compassion. J'espère un jour pouvoir rendre la démonstration de ce fait rare, mais triste, plus familière aux juges et aux médecins (1). »

---

(1) Gall a développé et justifié cette pensée dans son grand ouvrage (*voy.* section IV et V du 1^er vol., édition in 8°). Les moralistes et les jurisconsultes ne peuvent pas se dispenser de lire et de méditer sérieusement ce traité: ils y puiseront la réfutation des injures et des calomnies que l'on continue de prodiguer à la physiologie du cerveau relativement au principe des dispositions innées. Nous regrettons de ne pouvoir citer des pages entières de cet écrit admirable. Dans l'en-

Maintenant que nos adversaires sont tranquillisés, passons à ces questions : De quelle manière les facultés et les penchans des hommes et des animaux sont-ils liés à l'organisation? Sont-ils des expressions d'une force de l'âme purement spirituelle et agissant par elle-même? Ou bien l'âme est-elle liée à quelque organisation particulière? et à quelle organisation? De la solution de ces questions nous tirons le second principe.

## II. *Les facultés et les penchans de l'homme ont leur siége dans le cerveau.*

J'en donne les preuves suivantes :

1º Les fonctions de l'âme sont dérangées par la lésion du cerveau ; elles ne le sont point immédiatement par les lésions des autres parties du corps.

2º Le cerveau n'est point nécessaire à la vie ; mais, comme la nature n'a rien fait d'inutile, il faut bien que le cerveau ait une autre destination, c'est-à-dire que :

3º Les qualités de l'esprit et de l'âme (*Gemüth*), ou les facultés et les penchans des hommes et des animaux se multiplient et s'ennoblissent en raison directe de l'augmentation de la masse du cerveau, proportionnellement

---

droit où Gall traite de l'application de ses principes à l'homme considéré comme objet d'éducation et de punition, après avoir prouvé que tous les hommes ne sont pas moralement libres à un degré égal, et que lorsqu'il est question de culpabilité intérieure, ils ne sont pas coupables au même degré, quoique l'acte matériel et la culpabilité extérieure soient les mêmes, il conclut « que toute sage législation doit renoncer à la prétention d'exercer la justice ; qu'elle doit se proposer un but qu'il soit possible d'atteindre, et qui assure le bien des citoyens en particulier et de la société en général. Ce but doit être *de prévenir les délits et les crimes, de corriger les malfaiteurs, et de mettre la société en sûreté contre ceux qui sont incorrigibles*. C'est tout ce que l'on peut exiger raisonnablement des institutions humaines. » Gall indique ensuite le moyen de mettre en pratique ces maximes législatives.

à celle du corps, et surtout proportionnellement à la masse nerveuse. Ici nous nous trouvons associés avec le sanglier, l'ours, le cheval et le bœuf, avec le chameau, le dauphin, l'éléphant et la stupide marmotte. Un homme comme vous possède plus du double de cerveau d'une stupide bigote, et, pour le moins, deux douzièmes de plus que l'éléphant le plus savant (1). Par là on est porté à admettre le second principe exposé ci-dessus.

III. IV. *Les facultés sont, non seulement distinctes et indépendantes des penchans, mais aussi les facultés entre elles, et les penchans entre eux, sont essentiellement distincts et indépendans ; ils doivent, par conséquent, avoir leur siége dans des parties du cerveau distinctes et indépendantes entre elles.*

Preuves : 1° On peut alternativement faire agir et faire reposer les qualités de l'âme et de l'esprit, de sorte que l'une, après avoir été fatiguée, se repose et reprend des forces, pendant qu'une autre se trouve dans une très grande activité et se fatigue à son tour.

2° Les dispositions et les penchans sont entre eux dans des proportions très variables, chez l'homme aussi bien que chez les animaux d'une même espèce.

---

(1) Evidemment, Gall a voulu ici plaisanter avec son ami, en exagérant la proposition. Une bigote imbécile aura certainement un cerveau plus petit qu'un homme d'esprit ; mais ce ne sera pas de moitié, parce qu'alors elle n'aurait pas même assez d'intelligence pour être bigote.

La proposition anatomique et physiologique de ce numéro 3 a été développée et rectifiée par Gall dans la deuxième section du second volume de l'ouvrage cité. « L'on a trouvé, dit-il, que la masse cérébrale de l'éléphant et de plusieurs cétacées est plus considérable que celle de l'homme. » La masse absolue du cerveau, ajoute-t-il, ne peut pas servir seule à évaluer les facultés intellectuelles ; ses parties intégrantes (composition organique et vitalité) doivent entrer comme élémens dans ce calcul.

3o Des facultés et des penchans différens existent séparément dans différentes espèces d'animaux.

4o Des facultés et des penchans se développent à des époques différentes: les uns cessent sans que les autres diminuent, et même pendant que ceux-ci se fortifient.

5o Dans les maladies et dans les lésions de certaines parties du cerveau, certaines qualités sont dérangées, irritées, neutralisées, suspendues; elles retournent peu à peu à leur état naturel pendant la guérison.

Je ne me crois pas assez grand homme pour rien soutenir sans le prouver. J'ai donc cherché à faire valoir chacune de ces preuves par des faits. Cependant quelques consciences timorées me feront cette objection : Si l'on admet que les fonctions de l'âme sont produites par des moyens corporels ou par certains organes, ne combat-on pas la nature spirituelle et l'immortalité de l'âme? Daignez écouter ma réponse. Le naturaliste cherche à approfondir les lois du monde corporel seulement, et suppose qu'aucune vérité naturelle ne peut être en contradiction avec une vérité révélée : il sait, en outre, que ni l'esprit ni le corps ne peuvent être détruits sans l'ordre immédiat du créateur; enfin il ne peut porter aucune décision sur la vie spirituelle. Il se borne à voir et à enseigner que l'âme est enchaînée, dans cette vie, à notre organisation corporelle. Cela en général; mais, en particulier, je répondrai de la manière suivante: Dans l'objection précitée on confond l'être agissant avec l'instrument au moyen duquel il agit. Ce que j'ai avancé des sens intérieurs, c'est-à-dire, des organes intérieurs des fonctions de l'âme, dans les nos 1, 2, 3, 4, 5, ci-dessus, a lieu tout aussi bien pour les sens extérieurs. Par exemple, pendant que l'œil fatigué se repose, on peut écouter attentivement; l'ouie peut être détruite sans que la vue en souffre. Certains sens peuvent être imparfaits, et d'autres dans toute leur force. Les vers sont totalement privés

de l'ouïe et de la vue ; mais ils possèdent un tact parfait. Le chien nouvellement né est pendant quelques jours sourd et aveugle, tandis que son goût est déjà parfaitement développé. Dans la vieillesse, l'ouïe diminue ordinairement avant la vue, et le goût conserve en général toute sa force. De là résultent les preuves de l'existence des sens par eux-mêmes et de leur indépendance, chose dont personne ne doute. A-t-on jamais, de la différence essentielle des sens, tiré la conséquence que l'âme doit être corporelle ou mortelle ? Est-ce que l'âme qui entend est autre que celle qui voit ?... J'étends un peu plus la comparaison.

On se trompe si l'on croit que l'œil voit, que l'oreille entend, et ainsi de suite. Chaque organe extérieur des sens est en communication, par ses nerfs, avec le cerveau, et là, au commencement du nerf, une masse de cerveau proportionnée constitue le véritable organe intérieur de chaque fonction sensitive. Par conséquent, l'œil fût-il aussi sain que possible, le nerf visuel même fût-il en bon état, si l'organe intérieur était malade ou détruit, les yeux et les nerfs visuels ne serviraient à rien. Les instrumens extérieurs des sens ont par conséquent aussi leurs organes dans le cerveau, et ces instrumens extérieurs ne sont que le moyen par lequel leurs organes intérieurs sont mis en rapport avec les objets extérieurs. C'est pour ces motifs qu'il n'est jamais venu en tête ni à Boerrhaave, ni à Haller, ni à Mayer, ni même au pieux Lavater, qui cherche les qualités de l'esprit dans la tête, et celles du caractère dans le tronc, que l'on pût rien déduire contre la doctrine de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, de la différence et de l'indépendance des facultés et des penchans, et de celles de leurs organes intérieurs. La même âme qui voit au moyen de l'organe visuel, et qui sent au moyen de l'organe odorant, apprend par cœur au moyen de

l'organe de la mémoire (1), et fait du bien au moyen de l'organe de la bonté. C'est toujours le même ressort qui met en mouvement, pour vous, moins de roues, et pour moi, plus. Ainsi, les fonctions du cerveau en général se trouvent déterminées.

Je vais prouver maintenant que l'on peut déterminer l'existence et le rapport de plusieurs facultés et penchans d'après la conformation de l'enveloppe du cerveau. Par où, sans plus, seront démontrées les fonctions des diverses parties cérébrales.

V. *De la différente distribution des différens organes et de leurs divers développemens résultent des formes différentes du cerveau.*

Parmi les preuves à l'appui de ce principe, j'indique les différences de conformation cérébrale entre les animaux carnivores, les frugivores et les omnivores. Puis, je montre la cause de la différence des diverses espèces d'animaux, ainsi que la cause des différences accidentelles des espèces et des individus.

VI. *De l'ensemble et du développement d'organes déterminés résulte une forme déterminée, soit de tout le cerveau, soit de ses parties ou de ses régions partielles.*

Ici je prends occasion de prouver qu'un organe est

---

(1) En parlant ici d'un organe de la mémoire, Gall a voulu parler du *sens des mots*, du sens des *noms*, de la *mémoire verbale*, qui est une faculté fondamentale, celle qui lui donna la première impulsion pour toutes ses recherches, et qui fut l'occasion de toutes ses découvertes (*voy.* les ouvrages de Gall). La *mémoire*, considérée dans toutes ses diverses applications, est un *attribut général* qui appartient aux différentes facultés, au sens des nombres, au sens de la musique, etc. Il n'y a donc pas un organe particulier pour la mémoire, prise dans cette généralité.

d'autant plus actif qu'il est plus développé, sans pour cela exclure d'autres causes excitantes de son activité. Mais comment tout ceci peut-il nous amener à connaître, par la conformation du crâne, diverses facultés et divers penchans? La forme du crâne serait-elle moulée sur celle du cerveau?

VII. *Depuis la formation des os de la tête jusque dans l'âge le plus avancé, la conformation de la surface interne du crâne est déterminée par la conformation extérieure du cerveau; on peut donc être assuré de certaines facultés et de certains penchans, tant que la surface extérieure du crâne s'accorde avec sa surface intérieure, ou bien tant que la forme de celui-ci ne s'éloigne pas des déviations connues.*

J'explique ici la formation des os de la tête, et je prouve que, jusqu'au moment de la naissance, ils reçoivent leur forme du cerveau. Je parle ensuite de l'influence d'autres causes sur la conformation de la tête, causes parmi lesquelles on peut considérer des violences répétées ou continuelles.

Je démontre que les organes se développent, jusqu'à leur perfectionnement complet, dans la proportion et dans l'ordre même de la manifestation des facultés et des penchans naturels, depuis la première enfance. Je démontre, en outre, que les os de la tête prennent des formes diverses dans la même proportion et dans le même ordre. Je démontre enfin la diminution graduelle de nos facultés par la diminution des organes correspondans, et comment la nature dépose, à la place devenue vide, de nouvelles masses osseuses. Toutes ces choses étaient inconnues jusqu'à présent dans la doctrine des os de la tête. Elles sont le premier pas dans la détermination des fonctions spéciales des diverses parties du cerveau.

# DEUXIÈME PARTIE.

## APPLICATION DES PRINCIPES GÉNÉRAUX.

*Etablissement et détermination des facultés et des penchans existant par eux-mêmes.*

Comme je suppose un organe particulier pour chacune de nos qualités indépendantes, il ne s'agit plus que d'établir quelles sont les qualités indépendantes, afin de savoir quels sont les organes que l'on peut espérer de découvrir. J'ai rencontré, dans cette recherche, beaucoup de difficultés depuis plusieurs années. A la fin, je me suis convaincu que pour cela, comme en général pour toute chose, on va par le chemin le plus court et le plus sûr, si l'on met de côté tous les raisonnemens prématurés, et si l'on se laisse tranquillement conduire par les faits. Je fais connaître à mes lecteurs quelques-unes des difficultés qu'il m'a fallu surmonter : ils jugeront s'ils ont plus de pénétration que je n'en ai eu. J'en viens enfin aux moyens qui m'ont le plus servi dans la détermination de l'indépendance des qualités naturelles, et je commence par préciser un peu mieux le siége des organes. Il faut d'abord exposer et examiner les moyens par lesquels on découvre le siége des organes. Parmi ces moyens, je cite:

1° La découverte de certaines protubérances ou de certaines dépressions, lorsqu'il y a des qualités déterminées. Je fais observer ici, en passant, quelle est la marche à suivre pour de pareilles recherches.

2° L'existence de certaines qualités en même temps que l'existence de certaines protubérances.

3° Une collection de modèles en plâtre.

4° Une collection de crânes.

On éprouvera beaucoup de difficultés relativement aux

crânes humains. Vous savez comment chacun ici craignit pour sa tête, combien d'histoires on inventa sur mon compte lorsque j'entrepris pareilles recherches. Les hommes, malheureusement, ont une telle opinion d'eux-mêmes que chacun croit que je guette sa tête comme une des pièces les plus importantes de ma collection ; et cependant je ne suis parvenu à en réunir tout au plus que vingt dans l'espace de trois ans, si j'en excepte celles que j'ai prises dans les hôpitaux et dans l'hospice des fous. Si je n'avais été appuyé par un homme qui sait protéger les sciences et ménager les préjugés, par un homme justement et universellement estimé pour les qualités de son esprit et de son caractère (1), je n'aurais pu, malgré toutes mes peines, réunir que quelques misérables pièces. Il y en a qui ne voudraient pas même que leurs chiens et leurs singes eussent une place, après leur mort, dans ma collection. Il me serait fort agréable pourtant que l'on m'envoyât des têtes d'animaux, dont on aurait bien observé le caractère, par exemple, d'un chien qui n'eût mangé que ce qu'il eût volé, qui eût retrouvé son maître à une très grande distance, des têtes de singe, de perroquet ou d'autres animaux rares, avec l'histoire de leur vie, qui aurait dû être rédigée après leur mort, de crainte qu'elle n'eût contenu trop de flatteries. Puissiez-vous enfin mettre à la mode que chaque espèce de génie m'institue l'héritier de sa tête (2).

(1) M. le comte de Saurau, préfet de police à Vienne en 1798, gouverneur de Milan en 1815, mort en 1833 à Florence où il était ambassadeur extraordinaire d'Autriche. Gall lui dédia en 1819 le 4e volume de son grand ouvrage, à cause des services qu'il en avait reçus, et des nombreuses têtes d'animaux de combat, qu'en qualité de préfet de police il avait fait mettre à sa disposition. Je tiens ces renseignemens de Gall lui-même, qui ne me parlait jamais du comte de Saurau qu'avec des sentimens d'estime et de reconnaissance.

(2) On dit dans nos environs qu'Alxinger a fait cela par amour

Oh! alors je vous répondrais sur la mienne que, dans dix ans, nous verrions un superbe édifice, pour lequel maintenant je ne fais que fournir des matériaux.

Il serait assurément fort dangereux pour un Kastner, un Kant, un Wieland, et semblables personnages célèbres, que l'ange exterminateur de David fût à mes ordres. Mais, en bon chrétien, je veux patiemment attendre la lente miséricorde divine. Toutefois, mon cher Retzer, portez un peu votre regard dans l'avenir avec moi, et voyez réunis les élus de l'humanité depuis des siècles: comme ils se félicitent mutuellement pour chaque petit grain d'utilité et de plaisir que chacun d'eux a semé pour le bonheur des hommes! Pourquoi personne ne nous a-t-il conservé les crânes d'Homère, d'Ovide, de Virgile, de Cicéron, d'Hippocrate, de Boerrhaave, d'Alexandre, de Frédéric, de Joseph II, de Catherine, de Voltaire, de Rousseau, de Locke, de Bacon, et de tant d'autres? Quel ornement pour les plus beaux temples des muses (1)!

---

pour la science. On a vu souvent des hommes exempts de préjugés léguer leur corps à l'anatomie après leur mort.

(*Note de l'éditeur allemand.*)

Le crâne d'Alxinger se trouve effectivement dans la collection de Gall, maintenant déposée au cabinet d'histoire naturelle du jardin des plantes de Paris. Gall s'en servait dans ses cours pour montrer l'organe de la poésie et celui de l'attachement.

Gall lui-même ordonna, avant sa mort, que son crâne fût déposé dans sa collection. Il m'en chargea et me fit promettre plusieurs fois de veiller à l'exécution de cette dernière volonté. Un jour, entre autres, pendant le cours de la maladie dont il est mort, en présence de sa femme, de son neveu M. François, de M. le baron Scroder, premier conseiller d'ambassade de Russie, et de quelques autres personnes, il me fit réitérer ma promesse, et les en prit tous à témoins. Je l'ai tenue exactement, avec l'aide de M. le docteur Vimont, qui a bien voulu se charger de la préparation anatomique; car le chagrin que me causait la perte de mon illustre ami ne m'eût pas permis de faire moi-même ce travail. Bentham, Dupuytren et beaucoup d'hommes célèbres ont aussi légué leurs corps à la science.

(1) Un pareil langage a intimidé beaucoup d'esprits faibles, et l'on

Je viens au cinquième moyen.

5° Phénomènes dans les maladies et dans les lésions du cerveau. J'ai également beaucoup de choses à dire sur ce sujet. La plus importante est une doctrine toute nouvelle et inconnue jusqu'ici sur les différentes espèces d'aliénation mentale et sur les moyens curatifs; le tout appuyé sur des faits. Quand toutes mes recherches ne m'auraient conduit qu'à ce seul résultat, je me croirais suffisamment payé de mes peines. Si les gens sensés ne me remercient pas, je suis du moins assuré de la reconnaissance des fous.

6° Le sixième moyen pour découvrir le siége des organes consiste à examiner les parties intégrantes des différens cerveaux et leurs rapports, toujours comparativement à leurs diverses facultés et à leurs divers penchans.

7° J'arrive enfin à l'un de mes sujets de prédilection, l'échelle graduelle des perfectionnemens. Il me semble ici que je suis un Jupiter qui voit du ciel fourmiller son règne animal sur la terre. Pensez un peu à l'espace immense que j'ai à parcourir, depuis le zoophyte et le simple polype, jusqu'au philosophe et au théosophe. Je me permets sans doute comme vous, messieurs les poètes, quelques sauts périlleux. Pour commencer, je ne crée que des vaisseaux irritables; peu à peu j'invente des nerfs et la nature hermaphrodite; puis des êtres qui méritent quelque chose de mieux, qui peuvent s'accoupler et jeter un regard dans le monde par leurs organes des sens; je crée une provision de forces et d'instrumens, et je les partage suivant mon bon plaisir: je fais des scarabées, des pois-

---

a vu le vieux Denys, bibliothécaire de l'empereur d'Allemagne, insérer dans son testament une clause expresse pour que son crâne ne tombât point, après sa mort, entre les mains du docteur Gall. (Barbeguière, Exposition de la doctrine de Gall, etc. Berlin, 1806.)

sons, des oiseaux, des mammifères; je fais des petits chiens pour vos dames, des chevaux pour vos élégans, et pour moi des hommes, c'est-à-dire, des fous et des savans, des vestales et des odalisques, des poètes et des historiens, des théologiens et des naturalistes, etc. Je finis donc par l'homme, ainsi que Moïse vous l'a dit depuis long-temps. Mais il m'en a coûté plus d'une réflexion avant de l'élever au rang de roi de la terre. Afin que vous pussiez jouer la comédie entre vous, et que, si quelque sourd-muet se rencontre, il lui reste une autre langue que celle de la parole, je vous donne le langage des gestes. Je veux bien vous dire, quoiqu'il ne soit encore venu à l'idée de personne de m'en remercier, que je n'ai réussi à opérer cela qu'en mettant en communication, d'une manière bien étrange, votre corps et vos muscles avec les organes cérébraux. A proprement parler, vous ne me faites que l'effet des poupées, dans le jeu des marionnettes. Suivant que certains organes cérébraux viennent à être mis en action, vous devez, d'après leur siége, prendre certaines positions, comme si vous étiez tirés par un fil de fer; de sorte que vous pouvez découvrir le siége des organes agissans par tout ce jeu des gestes (1). Je sais que vous êtes assez peu clairvoyans pour vous moquer de cela. Mais, si vous vous

(1) La découverte des lois de la mimique, d'après la situation des organes du cerveau, est une chose admirable et digne de la méditation des savans. Gall a traité ce sujet avec assez d'étendue à la fin de son grand ouvrage. Il fait observer que les organes cérébraux étant placés dans des régions différentes, l'action du cerveau doit partir de régions également différentes. Selon que tel ou tel organe agit, il met à son unisson d'une manière propre à lui et conforme à son siége, les sens, les muscles et tous les organes dans lesquels peuvent aller retentir les mouvemens qui se passent dans le centre nerveux. Chaque organe a donc son mode particulier d'expression muette, ou son langage d'action, qui décèle, non seulement la nature du sentiment, de la passion, de l'idée, de l'affection qui se passe en lui, mais qui trahit son siége par les mouvemens qu'il produit.

donniez la peine de l'approfondir, vous seriez persuadés que, par ma création, je vous ai plus révélé de choses que vous n'en valez la peine. Vous y trouveriez l'explication de bien des énigmes, par exemple, pourquoi vous défendez si vaillamment vos femmes, pourquoi vous devenez des ladres à un âge avancé, pourquoi il n'y a personne qui tienne plus à son opinion qu'un théologien, pourquoi plus d'un taureau doit éternuer lorsqu'une Europe le chatouille entre les cornes, etc.

Je reviens enfin à vous, mon cher Retzer, en pauvre écrivain, pour vous satisfaire ultérieurement sur mon ouvrage.

La première section de la deuxième partie finissant ici, j'aurais dû prier nos lecteurs de comparer tout ce qui a été dit jusqu'à présent, afin qu'ils fussent par cela encore mieux convaincus de la vérité des premiers principes, que j'ai peut-être exposés d'une manière trop superficielle. Mais j'ai pensé que celui qui est assez aveugle pour ne point voir à la lumière du jour, ne verra pas davantage en y ajoutant un flambeau.

La seconde section contient des sujets mêlés :

1°. *Des têtes nationales.* Ici je me réunis, en quelque sorte, avec Helvétius, que j'ai contredit jusqu'à présent. Je me brouille peut-être par là avec mes chers Blummenbach, Camper et Sœmmering, quoique j'avoue volontiers que je n'en sais que fort peu là-dessus. Vous pouvez cependant voir, en cette occasion, pourquoi quelques-uns de nos frères ne peuvent pas compter au-delà de trois, pourquoi d'autres ne peuvent point concevoir l'idée de la propriété, pourquoi une paix éternelle parmi les hommes sera toujours une éternelle rêverie, etc.

2°. *De la différence entre les têtes des hommes et celles des femmes.* Ce que je pourrais dire là-dessus reste entre nous. Nous savons bien que les têtes des femmes sont difficiles à déchiffrer.

3o. *Sur la physiognomique.* Je montre ici que je ne suis rien moins que physiognomiste. J'apprends que Messieurs les savans ont baptisé l'enfant avant sa naissance. Ils me nomment *Crânioscope*, et la science que je fonde, *Crânioscopie.* Mais, premièrement, tous les mots savans me déplaisent; secondement, ce n'est point là le titre qui convient à mon métier et qui le désigne réellement (1). L'objet de mes recherches est le cerveau; le crâne ne l'est que comme une empreinte fidèle de la surface extérieure du cerveau, et n'est, par conséquent, qu'une partie de l'objet principal. Cette dénomination est donc aussi défectueuse que serait celle de faiseur de rimes, pour un poète.

Enfin je cite quelques exemples, pour donner, en attendant, à mes lecteurs quelque chose à examiner, afin qu'ils ne jugent pas seulement d'après les principes, mais aussi d'après les faits, tout ce qu'ils peuvent, par la suite, espérer de ces découvertes. Vous savez sans doute, mon cher, combien de sévérité j'apporte dans mes comparaisons. En effet si je ne trouve point, par exemple, au *bon* cheval (2), le même signe qu'au *bon* chien, et si je ne le trouve point à celui-ci comme au *bon* coq, ou au *bon* philosophe, et

---

(1) Gall a toujours conservé cette répugnance pour le néologisme. Il n'a jamais reconnu pour bon le mot *phrénologie* appliqué à sa doctrine, qu'il a constamment appelée *physiologie du cerveau.*

(2) *Bon*, ici, signifie doué de *bonté*, de *douceur*, etc., par opposition à méchanceté, dureté, etc.

A la *même place* veut dire que l'organe d'une faculté déterminée doit être la même partie cérébrale chez l'homme et les différentes espèces d'animaux. Mais, comme les diverses espèces manquent de certaines facultés, et conséquemment, de certaines parties cérébrales qui ne se trouvent toutes réunies que chez l'homme, il devient très difficile de connaître le siége des organes cérébraux chez les animaux. Cette connaissance exige une longue habitude et un examen approfondi des travaux des phrénologistes.

s'il n'est point à la même place dans chacun de ces individus, ce signe n'a aucune valeur pour moi ; car je n'admets pas d'exceptions dans les œuvres de la nature.

Pour conclusion, je préviens mes partisans trop exclusifs contre l'usage inconsidéré de ma doctrine, en leur faisant connaître beaucoup de difficultés. D'autre part, je me débarrasse de plusieurs récalcitrans.

Permettez que je touche maintenant deux défauts importans dans mon ouvrage. Premièrement, il aurait été de mon devoir et de mon intérêt de me conformer davantage au goût du siècle ; j'aurais dû soutenir qu'absolument l'on peut reconnaître, par la forme du crâne et de la tête, toutes les facultés et tous les penchans, sans exception ; j'aurais dû donner de simples expériences isolées comme cent fois répétées ; j'aurais dû faire du tout une *étude spéculative*, et ne point soumettre ma doctrine, ainsi que je l'ai fait, à tant d'investigations et de comparaisons ; ne point exiger du monde tant de connaissances préliminaires et de persévérance ; j'aurais dû monter au Parnasse sur Pégase, et non sur une tortue. Où sont l'attrait et l'intérêt d'une science aussi pénible à acquérir ! Les sentences hâtives que l'on a portées, les propos piquans et sots qu'on a tenus sur mon compte, avant même que l'on connût mon entreprise et son but, m'ont persuadé clairement que les hommes, pour leurs décisions, n'attendent point les recherches.

Je remarque, en second lieu, que je n'ai point suffisamment apprécié l'*a priori*, c'est-à dire, la philosophie qui se fonde sur l'*a priori*. J'ai eu la faiblesse, en ceci, de juger les autres d'après moi. En effet, ce que j'ai considéré jusqu'à présent comme bien établi par mes *raisonnemens*, je l'ai habituellement trou-

vé incomplet ou erroné (1). Il m'a même été toujours difficile de juger sainement des expériences que je fais, comme de celles que font les autres, quoique je sois persuadé que je ne puis trouver de vérités que sur le chemin de *l'expérience*. Il est cependant possible, très possible que d'autres aient une organisation plus favorable que moi pour parvenir aux connaissances *a priori*. Mais vous aurez la justice de ne point exiger de moi que j'entre en lice avec d'autres armes que les miennes.

Vienne, ce 1er octobre 1798.

(Extrait du *Nouveau Mercure Allemand*, rédigé par C. M. Wieland, 3me vol., 12me livraison, décembre 1798, imprimé à Weimar la même année).

*N. B.* La lettre de Gall, dans le journal allemand, est suivie d'une réponse de M. F. de Retzer, datée de Vienne deux jours après celle de Gall, et ne contenant du reste que des choses peu remarquables. J'en extrais seulement le passage suivant :

« Le danger d'être mal interprété et mal compris ne doit pas vous empêcher de suivre votre glorieuse carrière. Ce sort fut le partage de tous ceux qui, depuis Aristote jusqu'à Bacon, depuis Newton jusqu'à Kant, ont découvert une vérité, ou qui ont cherché à en démontrer

---

(1) Il y a dans cette phrase une grande pensée philosophique qui fait connaître nettement la tendance que l'esprit de Gall a toujours eue. Il s'est toujours guidé dans ses études par l'observation et l'expérience, en laissant de côté la métaphysique et le rationalisme.

Il se plaignait quelquefois de ce que Spurzheim inclinait un peu vers cette dernière méthode de philosopher, et il me disait souvent : si les métaphysiciens s'emparent un jour de nos principes physiologiques, ils raisonneront de telle sorte que la physiologie du cerveau redeviendra encore entre leurs mains un galimatias inintelligible.

Nous savons très bien que la tendance à raisonner et à expliquer les choses en dehors du monde positif et matériel est inhérente à l'organisation de certains hommes, et nous sommes résignés à les voir marcher à côté de nous ; mais nous déclarons positivement que ce n'est pas ainsi que nous entendons cultiver la physiologie du cerveau. Des faits et des observations d'abord, des inductions et des principes ensuite, voilà notre méthode.

une ancienne mieux que leurs prédécesseurs. Tout véritable ami de la science vous rendra grâce de n'avoir point cherché à enrichir, ou plutôt à rendre ridicule par de nouveaux termes scientifiques notre langue si souple et si maniable, et de n'avoir point donné de nouvelles significations aux mots techniques déjà existans. Vous avez par là raccourci le chemin vers la vérité, quoique, en vous y prenant autrement, vous eussiez produit plus d'effet : les presses de la moitié de l'Allemagne auraient gémi sous le poids de commentaires, d'explications et de critiques sur votre théorie, et après une dispute de dix ans, peut-être sur de simples mots, vous auriez pu, pour dernier refuge, vous justifier en disant qu'on ne vous avait pas compris. Cette abnégation de vous-même vous rend digne, non-seulement de chercher la vérité, mais de la trouver.

» Retzer. »

# ESQUISSE DE LA PHRÉNOLOGIE,

PAR GEORGES COMBE;

TRADUITE DE L'ANGLAIS, AVEC NOTES,

PAR DAVID RICHARD.

## AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

La lettre qui précède est la première publication importante de Gall sur la physiologie du cerveau de l'homme et des animaux. En 1798, quand elle parut, l'auteur avait plus de quarante ans, et ses idées philosophiques avaient eu le temps de se mûrir et de se formuler. On sait en effet, par ce qu'il nous a raconté lui-même de ses découvertes, que les observations qui lui ouvrirent un monde nouveau, remontaient à sa plus tendre enfance. La *lettre au baron de Retzer* est donc précieuse comme monument primitif des opinions théoriques de Gall sur la science qui l'a immortalisé.

Quatre ans plus tard, en 1802, le philosophe Kantiste, Charles Villers, dans une *lettre à Georges Cuvier*, donna à la France un court résumé de la doctrine de Gall et l'énumération des organes admis par lui dans le cerveau humain. Comme cet écrit, favorable d'ailleurs au novateur allemand, n'était que l'écho de ses leçons publiques, on y peut chercher le véritable état de la science à cette époque. On y trouvera déjà mentionnés vingt-six organes et vingt-six facultés. Leurs noms, leurs places, leurs attributions, sont en partie inexacts; mais ces imperfections mêmes ont leur intérêt : elles fournissent d'utiles données sur les points de vue successifs qui ont dirigé le fondateur de la phrénologie. Charles Villers combat déjà, dans sa lettre, les préjugés du public et des gouvernemens sur la tendance du système de Gall au matérialisme et au fatalisme. « Au lieu d'avancer, dit-il, *que nous avons telle faculté* » *et telle disposition*, *parce que nous avons tel organe*, » il faut poser en principe *que nous avons tel organe* » *parce que nous avons telle faculté ou disposition* : en » sorte que nos facultés ne procéderont pas de nos organes,

» mais bien nos organes de nos facultés, ce qui est sans » contredit le véritable point de vue de toute théorie » psychologique de l'organisation. » Nous nous plaisons à rappeler cette interprétation si claire, si précise : aujourd'hui encore, elle nous paraît le point de départ le plus sûr et le plus vrai en phrénologie; seule, elle nous semble permettre, en les justifiant, les applications de la phrénologie à l'éducation organique et fonctionnelle ; seule, elle laisse à la volonté de l'individu et de la société toute leur importance ; seule enfin, elle ne détruit pas la notion du libre arbitre sans laquelle il ne saurait exister pour nous, pures machines, ni liberté morale, ni liberté politique (1).

La lettre de Gall au baron de Retzer et celle de Charles Villers à Georges Cuvier sont des jalons qui marquent l'entrée de la carrière publique de la phrénologie. En se

(1) Ici nous exprimons ce qui nous paraît la vérité; mais nous ne prétendons imposer notre opinion à personne. Il est impossible de s'occuper de science sans y porter ses idées philosophiques sur la création et la vie. Celui qui ramène tout aux combinaisons fortuites des élémens matériels, fait rentrer la phrénologie dans le cadre de ses idées; il en est de même de ceux qui, ainsi que nous, admettent la préexistence d'une volonté et de lois divines, immuables, pour diriger ces mêmes combinaisons. En science, les opinions sont individuelles, et chacun répond de ses écrits et de ses paroles. A ce propos, nous déclarons avoir lu avec une extrême surprise le titre qu'un de nos estimables collègues, M. le docteur Mège, de l'académie royale de médecine, a cru pouvoir donner à une brochure récemment publiée. Appeler *Manifeste des Principes de la Société phrénologique de Paris*, une production individuelle à laquelle plusieurs objections ont été faites au sein même de cette société; s'autoriser, pour lui attribuer cette valeur, de l'assentiment partiel de quelques membres, non convoqués pour délibérer sur une déclaration de principes; c'est, ce nous semble, oublier les maximes sacrées de la liberté scientifique et placer dans un étrange embarras la phrénologie et les phrénologistes. Ce serait d'ailleurs admettre qu'il en est des opinions scientifiques comme des lois politiques, qui se déterminent à la majorité des suffrages. Or, l'expérience des siècles démontre et la fausseté et le danger d'une pareille maxime. Aussi la société phrénologique a-t-elle décidé, imitant en cela tous les corps savans de nos jours, que les opinions de ses membres seraient personnelles. Membre de cette société, nous protestons donc contre le titre du mémoire de notre très honoré collègue, M. Mège.

reportant à ce point initial, on saisit mieux tout ce que les travaux postérieurs de Gall, ceux de Spurzheim, qui lui fut associé dès 1804, ceux enfin des phrénologistes Anglais, Français et Danois, ont ajouté plus tard de précision, d'étendue, de philosophie aux conceptions premières.

Nous possédons aujourd'hui, non plus seulement quelques rares écrits, mais une véritable bibliothèque phrénologique. Il en devait être ainsi. Une doctrine qui touche à notre être tout entier, qui se charge de nous révéler à nous-mêmes et nos affections, et nos aptitudes, et nos capacités, une telle doctrine devait nécessairement exciter de bonne heure, sinon la sympathie, du moins l'intérêt de tous : de là un très grand nombre d'ouvrages favorables et contraires. Pour que ces richesses fructifient, il faudra les répandre, mais en n'oubliant pas que les sciences nouvelles se développent par l'opposition tout aussi bien que par la faveur, et que, pour elles, la seule chose à redouter, c'est l'indifférence.

Ce journal-ci s'adresse à deux ordres de lecteurs : à ceux qui connaissent l'état actuel de la phrénologie, et à ceux qui ne le connaissent pas ou le connaissent peu.

Les premiers veulent aller en avant : ils veulent confirmer, appliquer, augmenter, systématiser toujours davantage les notions qu'ils ont acquises. Il faudra les faire assister aux évolutions successives de la phrénologie. Toutes les sciences humaines peuvent et doivent s'améliorer, et aucune n'a encore atteint sa perfection. La phrénologie suit la commune loi. Nul doute qu'on n'arrive un jour à une exposition plus logique, plus entraînante, des diverses facultés ; nul doute qu'on ne fasse subir à leurs attributions, à leur nombre, à leur nomenclature des modifications nouvelles ; nul doute qu'il ne soit possible de faire mieux concorder les liaisons matérielles des organes avec les liaisons intellectuelles des facultés. Sur tous ces points, nous le sentons, il y a beaucoup à faire, et si la science s'immobilise, ce ne sera pas faute de travail, mais faute de travailleurs.

Toutefois, que l'avenir ne nous fasse point négliger le présent. En moins de quarante années la phrénologie a

fait des progrès si grands qu'on en chercherait vainement de pareils dans d'autres sciences, aussi délicates, aussi compliquées. Telle qu'elle est, avec toutes ses imperfections, c'est encore ce que nous connaissons de moins incomplet sur la nature de l'homme; c'est encore, de tous les systèmes qu'on a essayés, le plus vrai, et partant le plus solide, le plus pratique, le plus fécond. Plus d'une fois nous avons entendu des hommes sincères, éclairés, se féliciter d'avoir connu la phrénologie, et dater de leur initiation à cette science comme d'une ère nouvelle pour leur intelligence et leur moralité. La phrénologie en effet touche à tout, et si cela est, il ne faut pas craindre de le dire: pour la répandre ne la rapetissons pas, montrons-la dans sa vérité, c'est-à-dire, grande. Or, le système nerveux, tel que Gall et Spurzheim l'ont développé, nous paraît être entre deux mondes, le monde des formes et le monde des forces, un centre compréhensif, un intermédiaire palpable, auquel, sans crainte d'oublier les réalités ou de nous égarer dans le dédale des faits spéciaux, nous pouvons rattacher à-la-fois et toutes les sciences métaphysiques et morales, et toutes les sciences physiques et naturelles. Selon nous, un cerveau humain étalé et convenablement interprété formerait la base la plus sûre du tableau encyclopédique des connaissances humaines.

Mais cette doctrine, à laquelle nous attribuons tant d'importance, il convient de la faire connaître. Nous arrivons ici à la seconde classe des lecteurs de ce journal. Ce qu'il leur faut, c'est un exposé impartial, clair, complet, des données actuelles de la science. Tout le monde concevra qu'un semblable travail ne peut s'exécuter que lentement par la voie d'un journal. C'est pourquoi, avant de développer, de discuter les points spéciaux de la phrénologie, a-t-il paru convenable d'en présenter l'ensemble en un cadre restreint. Une synthèse provisoire rend l'analyse qui la suit plus facile, plus profonde; et la meilleure méthode d'enseignement sera toujours celle qui fera succéder tour-à-tour et de près l'observation qui groupe et l'observation qui sépare. Les enfans, nos maîtres en fait de méthode, ne font naturellement autre chose que des synthèses que leur vie entière est occupée à analyser,

justifier, rectifier. Les connaissances sont comme des flambeaux : il faut les rapprocher pour que la lumière en soit vive, et nous serve de fanal.

Nous avions l'intention de faire nous-même un court résumé de la phrénologie ; mais nous eussions été entraîné à présenter cette science avec des modifications qui n'eussent pas obtenu, peut-être, l'aveu complet de nos collaborateurs. Ils nous eussent reproché, les uns d'accorder trop à Gall ; d'autres, trop à Spurzheim ; d'autres, trop à nos idées propres. Il fallait donc un tableau de la science qui ne permît pas même le soupçon de la partialité. Nous avons pensé que rien n'irait mieux à notre but qu'une traduction de l'*Esquisse phrénologique* (*Outlines of phrenology*), que M. Georges Combe publia en 1824, dans les *Transactions de la Société phrénologique d'Edimbourg*, et qui, imprimée à part et augmentée, était déjà arrivée en 1829 à sa quatrième édition. Les grands services que M. Combe a rendus à la science, soit par ses nombreux ouvrages (1), soit par ses cours publics, assurent aujourd'hui dans le monde phrénologique la première place à ce savant Écossais. Il faut reconnaître que les phrénologistes d'Edimbourg ont adopté presque tou-

---

(1) Les ouvrages de M. Georges Combe, sont les suivans :

1°. *Elémens de Phrénologie*, 1 vol. in 12, 1828, 3e. édition.

2°. *Un Système de Phrénologie*, 1 vol. in 8°. de 700 pages, 1830, 3e. édition.

3°. *Essai sur la Constitution de l'homme, considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs*, 1 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage, fort remarquable et qui a obtenu un grand succès en Angleterre, est une sorte de synthèse morale basée sur la phrénologie. M. Prosper Dumont en a donné l'an dernier une traduction très exacte, et c'est un véritable présent qu'il a fait au public français.

4°. Enfin un très grand nombre de mémoires insérés dans le journal phrénologique d'Edimbourg, et dont plusieurs ont été publiés à part.

On doit au docteur André Combe, frère du précédent, un livre important et très bien fait, qui a pour titre : *Observations sur l'aliénation mentale ou application des principes de la phrénologie à la recherche des causes, des symptômes, de la nature et du traitement de la folie.* Il faut espérer qu'on ne tardera pas à nous en donner la traduction.

tes les idées de Spurzheim ; mais ce n'a été qu'après les avoir soumises à un examen critique très approfondi. Reid et Dugalt Stewart, par la tendance qu'ils imprimèrent vers l'observation des phenomènes intellectuels, avaient beaucoup préparé les esprits écossais à recevoir la phrénologie, qui est fondée en grande partie sur cette même observation. Aussi, quand Spurzheim eut donné ses premières leçons à Edimbourg, un certain nombre d'hommes distingués admirent-ils promptement le principe fondamental de la doctrine, c'est-à-dire la corrélation des facultés affectives et intellectuelles avec certains organes cérébraux. Mais on se mit à scruter les points spéciaux, on les discuta, on les modifia, et l'on était disposé à interprêter très différemment les observations sur lesquelles on était du reste matériellement d'accord. Un examen plus calme et surtout les éclaircissemens donnés par le docteur Spurzheim tempérèrent cette ardeur innovatrice. L'esquisse phrénologique de M. Combe peut être regardée comme un petit résumé, sans prétention, des idées qui, ayant résisté à l'épreuve de cette révision, dominent maintenant dans les îles Britanniques ; sous ce rapport, elle offre le double intérêt d'un exposé scientifique et d'un mémoire à consulter pour l'histoire de la science.

A propos de la plupart des facultés dont il traite, M. Combe cite les noms de quelques plâtres qui sont dans les collections d'Édimbourg et de Londres. Nous conservons ces noms, quoique plusieurs rappellent des empreintes difficiles à trouver en France. Mais nous espérons que le jour n'est pas loin où les phrénologistes des deux côtés de la Manche feront un échange de leurs richesses, et où la société phrénologique de Paris, ouvrant au public sa collection, chacun y pourra trouver, dans un ordre méthodique, les matériaux et les preuves de la science. En attendant cette fraternité scientifique que nous appelons de tous nos vœux, nous ajoutons aux noms cités par M. Combe quelques noms anciens ou modernes qui se rapportent à des bustes ou portraits mieux connus parmi nous.

M. Georges Combe, et ses adhérens en phrénologie, ne diffèrent en réalité du docteur Spurzheim que sur le nom

et les attributions de quelques organes, et nullement sur leur place et leur nombre. C'est pourquoi, dans notre planche, nous avons cru bien faire de reproduire, comme plus récente et moins imparfaite, la topographie extérieure de la tête telle que l'a donnée le docteur Spurzheim lui-même, en 1832, dans son *Manuel de Phrénologie* (1). L'auteur étant mort prématurément quelques mois après la publication de ce manuel, la lithographie, que nous reproduisons, peut être, en fait de division externe de la tête,

---

(1) Se trouve à Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n°. 17, de même que les autres ouvrages de Spurzheim publiés en français, indépendamment de ses travaux communs avec Gall Ce sont : 1°. *Observations sur la Phrénologie*. 2°. *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme*. 3°. *Essai sur les principes élémentaires de l'éducation*. 4°. *Observations sur la folie*. Les publications anglaises de Spurzheim ont eu, pour la plupart, plusieurs éditions. Voici les titres des plus récentes, de celles qui formeront, pour l'Angleterre, le recueil de ses œuvres.

1°. *Anatomie du cerveau*, 1 vol. in-8°., avec planches.

2°. *Phrénologie, ou doctrine des rapports entre l'esprit et le corps*, 1 vol. in-8°. avec planches.

3°. *Principes philosophiques sur la phrénologie*, 1 vol. in-8°.

4°. *Esquisse de la phrénologie*.

5°. *Observations sur la folie*, 1 vol. in-8°.

6°. *Principes élémentaires d'éducation*, 1 vol. in-8°.

7°. *Examen des objections faites dans la Grande-Bretagne contre la phrénologie*.

8°. *Essai sur les lois naturelles de l'homme*, petit in-12, sous forme de catéchisme. C'est le livre qui a inspiré à M. Georges Combe son *Essai sur la constitution de l'homme*.

9°. *Phrénologie dans ses rapports avec l'étude de la physiognomie*. Part. première, des *caractères*. 1 vol. grand in-8°. avec trente-quatre planches.

Quand le docteur Spurzheim s'embarqua pour les Etats-Unis d'Amérique, il travaillait à la seconde partie de ce dernier ouvrage, à celle qui devait traiter du *langage naturel et des talens*.

On jugera sans doute que la vie de notre docte et excellent maître fut une vie bien laborieuse, bien pleine, surtout si l'on songe à tout ce qu'ont dû lui coûter de temps et lui offrir d'obstacles les cours si nombreux qu'il a donnés dans sa carrière voyageuse de missionnaire scientifique, et la nécessité où il s'est toujours trouvé de parler et d'écrire dans des langues qui n'étaient pas la sienne. Le docteur Spurzheim est né en décembre 1776, près de Trèves, sur la Moselle, et il est mort à Boston, en novembre 1832, âgé d'environ cinquante-cinq ans.

considérée comme son testament phrénologique. Cette topographie de Spurzheim, comparée à la dernière topographie de Gall, montrera clairement le point où, sous ce rapport, chacun d'eux était arrivé, quand la science a eu la douleur de les perdre.

# ESQUISSE

## DE LA PHRÉNOLOGIE.

La phrénologie est un système philosophique de l'esprit humain, fondé sur des faits qu'on peut vérifier soit par la conscience, soit par l'observation. Le nom de cette science est dérivé de φρὴν esprit, et de λόγος discours. Elle traite, non des actions particulières, mais des facultés fondamentales de l'esprit.

C'est, en physiologie, un principe incontestable, que la *dissection* seule ne saurait nous apprendre les *fonctions* des organes corporels. Nul anatomiste ne peut, en disséquant le nerf optique, juger qu'il sert à la vision ; ni, en disséquant la langue, voir qu'elle est l'organe du goût.

Les métaphysiciens, confinés dans la réflexion sur les faits de conscience, ne pouvaient découvrir les organes de l'esprit ; comme les anatomistes, bornés à la dissection du cerveau, ne pouvaient découvrir les fonctions de cet appareil : de là l'ignorance réciproque qui a prévalu jusqu'à ce jour sur un point important de la philosophie de l'homme, sur la connexion entre notre esprit et notre constitution organique.

Pour surmonter les obstacles offerts par ces manières de philosopher, les phrénologistes ont comparé, dans un grand nombre d'individus, les manifestations de l'esprit avec le développement du cerveau. Le système maintenant enseigné est le résultat d'observations ainsi

faites. Les points principaux, qu'une induction large fait concevoir comme établis, sont les suivans :

1°. Le cerveau est l'instrument matériel au moyen duquel l'esprit agit et se met en relation avec le monde extérieur.

2°. Le cerveau est un assemblage de parties dont chacune a sa fonction spéciale et déterminée.

3°. La forme du cerveau peut être appréciée par l'inspection du crâne ; et les fonctions de ses diverses parties peuvent être déterminées en comparant leur étendue avec la manifestation plus ou moins puissante des facultés mentales. La différence entre un petit et un grand développement peut, dans les organes les plus volumineux, tels que la consciencíosité, l'idéalité, la bienveillance, etc., s'élever à un pouce et au-delà (1). C'est à ces cas exceptionnels que doivent s'attacher (2) d'abord les commençans.

Les facultés et leurs organes sont les suivans:

I. L'Amativité ou *amour physique*. C'est le penchant fondamental qui pousse les sexes si fortement l'un vers l'autre. Voilà son effet direct ; il en produit d'indirects par son influence sur les autres facultés. Il agit sur elles, dans beaucoup de cas, comme stimulant ; il les rend plus actives et les élève à une

---

(1) Il s'agit ici de la distance qui se trouve entre la superficie du crâne et le trou auditif externe, qui représente au dehors le centre intérieur d'où s'irradient les fibres nerveuses qui, en se renforçant, vont former les divers organes cérébraux.

(*N. du Tr.*)

(2) Nous désignerons quelques têtes sur lesquelles on peut étudier la grandeur et l'aspect des organes ; mais chacun sent que, dans un aussi petit ouvrage que celui-ci, on ne saurait donner une pleine démonstration de la phrénologie.

plus haute susceptibilité. L'amour entre les sexes, dont il est l'origine, peut être augmenté, prolongé par l'affectionivité et par d'autres pouvoirs, d'autres sentimens, mis ensuite en activité. Le cervelet est l'organe de ce penchant. On en juge l'étendue par la distance des apophyses mastoïdes situées derrière les oreilles, ou par la grosseur générale de la nuque d'une oreille à l'autre. Quand l'organe est très développé, il y a projection de l'os du crâne qui le recouvre par dessous. Dans les moules de *Raphaël* (1), *Mitchell*, et *Robert*

---

(1) Chacun sait que des fouilles entreprises au Panthéon de Rome ont fait découvrir récemment un squelette complet qu'on a jugé être celui de Raphaël, et chacun sait aussi que les artistes ont poétiquement solennisé la résurrection passagère des restes du génie en leur accordant les honneurs d'un triomphe éclatant. Cette exhumation, qui a été l'origine d'un ordre nouveau de chevalerie, a mis la phrénologie dans l'embarras, en faisant regarder comme faux le plâtre de Raphaël dont il est ici question. Voici ce que nous avons trouvé dans un journal :

« On s'est convaincu que le crâne prétendu de Raphaël, qui était » conservé à l'académie de Saint-Sécias, et que même le docteur » Gall a regardé comme authentique, n'est pas celui de Raphaël, » mais bien celui d'un nommé Adjutori, chanoine du Panthéon, » mort long-temps après Raphaël, et instituteur de la fraternité des » *virtuosi di san Giuseppe di terra santa.* »

Il est possible que le plâtre qui est dans toutes nos collections ne soit pas celui du crâne véritable de Raphaël, et que par conséquent on ait, dans les nombreuses dissertations qui en ont traité, renouvelé en apparence l'histoire de la dent d'or. Mais cette possibilité, qui semble appeler le ridicule sur la phrénologie, ne nous paraîtra militer contre elle que lorsqu'on aura démontré les quatre points suivans :

1°. Que le crâne trouvé au Panthéon est bien celui de Raphaël ;

2°. Que le crâne conservé à l'académie de Saint-Sécias est bien celui du chanoine Adjutori ;

3°. Que les deux crânes sont très différens l'un de l'autre ;

4°. Que le chanoine Adjutori n'a montré ni vivacité dans ses affections, ni aptitude pour les arts de la forme et du coloris, ni tendance à l'idéal.

Nous avons fait faire à Rome des démarches pour obtenir un plâtre du crâne trouvé au Panthéon. Mais nos efforts ont été vains, et l'on a répondu aux personnes chargées de solliciter pour nous, qu'il n'a-

*Dean*, et chez tous ceux qui avaient le penchant très développé, l'organe est grand; il est petit chez le docteur *Hette*, qui avait cette propension très faible. — Etabli. — (Grand dans Néron, François Ier, Buffon, Mirabeau, St.-Simon, Gall; petit dans Charles XII, Newton, Kant.)

II. Philogéniture. Sa fonction est de produire l'amour des enfans, ou en général de la géniture. Chez les parens, ce sentiment est si instinctif qu'il se manifeste en eux alors que l'enfant n'a d'autres titres que sa faiblesse, son manque de secours; et même plus l'enfant est faible, délaissé, plus est vive l'émotion qu'ils éprouvent. Chez autrui ce sentiment, plus calme, est influencé, non seulement par les qualités ci-dessus, mais encore par d'autres, telles que la beauté, la vivacité, l'intelligence. C'est ce penchant surtout qui soutient les mères, dans tous leurs soucis, dans toutes leurs peines, pour élever de faibles enfans, durant des nuits passées à les veiller, et des jours consumés en vains efforts pour les calmer, les soulager. Il opère indépendamment de la religion, de la moralité et des préceptes de la raison. Quand cet organe est grand, et le no. 1 moyen, il y a comme un affaissement à la partie postérieure de la tête. Si, chez un individu, la faculté est forte, il se délecte à la vue des enfans; ceux-ci, d'autre part, comprennent son langage naturel, et quand il paraît, ils se réjouissent et se groupent autour de lui. La philogéniture est tout-à-fait distincte de la bienveillance générale. L'organe en est grand dans les

---

vait été pris que deux ou trois empreintes, et qu'on n'en pouvait donner de copie, quand ce serait pour un empereur. Nous ne sommes pas même un empereur : aussi craignons-nous d'attendre longtemps encore avant de pouvoir éclairer, au sujet de la tête du grand artiste, notre conscience phrénologique. (*N. du Tr.*)

têtes de nègres. En général, il est plus développé chez les femelles que chez les mâles. — Etabli.

III. Concentrativité. Les premières observations du docteur Gall sur cet organe le conduisirent à croire que sa fonction est un désir d'habiter les hauteurs; car il le voyait très développé dans les animaux qui, tels que le chamois et l'aigle, aiment les régions élevées. Des recherches postérieures démontrèrent qu'il est grand aussi chez les animaux et les personnes qui semblent attachées à des lieux particuliers et pour qui rien n'est plus désagréable qu'un changement de résidence. On le nomma alors l'organe de *l'habitativité*. Maintenant des observations encore plus étendues rendent probable que sa fonction consiste en partie à maintenir dans une activité simultanée et combinée deux organes, ou plus, de sorte qu'ils ne soient dirigés que sur un seul objet.

On trouve cet organe développé chez les écrivains et les orateurs qui excellent à concentrer leur pensée. On l'a aussi observé grand chez quelques acteurs et chanteurs qui, pouvant exercer à-la-fois plusieurs facultés, produisent par leur combinaison des effets où dominent l'harmonie et l'unité. Probablement c'est par un semblable pouvoir que les animaux qui aiment les hauteurs, comme le chamois, maintiennent actives toutes les facultés nécessaires pour que, dans les lieux difficiles, dangereux, où ils broutent, ils puissent garder une position fixe, tout en évitant l'atteinte du chasseur. Ainsi, les observations limitées du docteur Gall ne semblent rien offrir de contraire aux vues plus larges qu'on propose maintenant sur les fonctions de cette faculté. Le docteur Gall considère l'organe de l'habitativité (1) comme conjectural.

(1) M. Combe commet ici une légère erreur. Ce n'est pas le doc-

IV. Adhésivité (*affectionivité* de Spurzheim). Cette faculté a pour fonction de produire l'attachement amical : elle est plus forte dans les femmes que dans les hommes. Chez les enfans, elle se montre surtout par leur attachement pour les animaux, chiens, lapins, oiseaux, ou chevaux. C'est une des principales sources de l'amitié et de la société en général. L'organe est noté comme seulement probable dans les ouvrages du docteur Spurzheim, publiés il y a quelques années; maintenant il est établi.

V. Combativité. Cette faculté donne une propension générale à la dispute, à la résistance, à l'attaque, mais sans déterminer ni le mode, ni les objets. Quand l'organe est grand, actif, on peut ressentir une jouissance même à se battre. Il est situé à l'angle inférieur postérieur de l'os pariétal. La combativité se manifeste dans l'argumentation, aussi bien que dans la guerre. Elle nous excite à surmonter l'opposition, et nous fait affronter les obstacles de tout genre. Dans les cas difficiles, dangereux, où, pour arriver au succès, il faut un effort énergique, cette faculté est éminemment nécessaire, et rien ne saurait, comme principe actif, en compenser l'absence. Elle est forte en général chez les personnes qui ont commis des meurtres sans préméditation, mais par l'impulsion du moment. L'organe est grand dans la tête du roi Robert Bruce, de

---

teur Gall, mais bien le docteur Spurzheim qui a considéré et nommé *l'habitativité* comme une faculté fondamentale distincte. Gall la confondait avec *l'estime de soi*. Il voyait un rapport intime entre ce qu'on appelle dans l'homme, hauteur, orgueil, et cet amour des hauteurs qu'il observait chez quelques animaux et chez quelques personnes. Un examen plus approfondi n'a pas permis d'admettre cette confusion d'un instinct physique avec un sentiment moral. Au reste, M. Combe se rectifie lui-même en traitant de *l'estime de soi*.

(*N. du Tr.*)

Haggart, et du général Wurmzer ; il est moyen dans le révérend M. M. . . ; il est petit dans les crânes des Hindous. — Etabli. — (Grand chez Luther, chez Napoléon, chez presque tous ses généraux, et chez Benjamin Constant.)

VI. Destructivité. La faculté spéciale de cet organe paraît être le penchant à détruire en général. Elle dicte les menaces qui donnent du poids au commandement. Elle ne mène pas nécessairement à la cruauté : au contraire, quand la bienveillance et les sentimens supérieurs sont forts, elle peut, en exerçant une juste sévérité, servir très efficacement les projets de la vertu. Elle ne conduit au crime que par l'excès de son énergie, et lorsque les sentimens qui doivent la contrebalancer, la diriger, ne sont pas assez puissans. L'organe en est très visible sur la tête des meurtriers réfléchis et froids, et chez les personnes qui se délectent souvent à des actes de cruauté : dans ces cas, l'on trouve aussi en général qu'il y a défaut des sentimens les plus nobles. Cette faculté et la précédente produisent la tendance à la colère. L'organe est grand dans les moules de Bellingham, Hussey, Nesbit, Tardy et de beaucoup d'autres meurtriers ; il est fréquemment petit dans les crânes des Hindous. — Etabli.

Alimentivité. On voit dans la brebis les nerfs olfactifs, très gros, se terminer dans deux circonvolutions cérébrales, situées à la base du lobe moyen, et joignant en dessous les points qui, dans les carnivores, sont occupés par les organes de la destructivité. Or, l'odorat guidant la brebis dans le choix de ses alimens, je regardai comme une induction probable, et, durant plusieurs années, je suggérai dans mes cours de phrénologie, que

ces parties pourraient bien être les organes de l'instinct qui pousse cet animal à prendre de la nourriture. M. Crook fit part de la même idée au docteur Spurzheim ; et le docteur Hoppe, de Copenhague, a publié dans le *Journal phrénologique*, deux mémoires remarquables sur ce sujet. « J'ai été conduit, dit le docteur Hoppe, à penser que, chez l'homme vivant, le lieu où se manifeste, dans ses degrés divers de développement, l'organe qui lui sert à prendre sa nourriture, est situé dans la *fosse zygomatique*, exactement sous l'organe de l'acquisivité et devant celui de la destructivité. » Quand l'alimentivité est grande, la tête est large dans cette partie, qu'il ne faut pas confondre avec le haut des joues. Le muscle temporal la recouvre, et son épaisseur doit être prise en considération. Cet organe est considéré seulement comme probable.

VII. Sécrétivité. L'homme et les animaux sont exposés à des attaques, qu'ils peuvent éviter en se cachant, lorsque la vigueur leur manque pour les repousser par la force. La nature a donc implanté en eux un instinct à se cacher, qui, selon le degré de sa force et selon la direction que lui impriment les autres facultés, devient prudence, ruse, ou finesse. Il sert à l'homme pour un objet important. Dans notre esprit naissent involontairement beaucoup de pensées, de désirs et d'émotions dont l'expression extérieure veut être réglée par le jugement La sécrétivité produit la tendance instinctive à cacher, à supprimer ces émotions, et restreint la manifestation des sentimens, jusqu'à ce que l'intelligence en ait décidé la convenance, les suites probables. Une certaine mesure de cette faculté est indispensable à un caractère prudent. Ceux en qui elle manque sont trop ouverts pour les relations générales de la société. Elle ne

devient dangereuse, nuisible, que par l'abus : alors elle peut engendrer le mensonge, la duplicité, la tromperie, et fournir l'adresse nécessaire pour voler. Elle est beaucoup assistée par la circonspection; et la faculté qui contrebalance le plus directement son influence, devenue excessive, c'est l'amour de l'approbation. L'organe en est grand chez les acteurs, et chez ceux qui excellent dans les arts imitatifs. Combinée avec l'imitation, la sécrétivité paraît donner le pouvoir de *l'expression*, et l'on conçoit qu'elle produise cet effet dans un acteur en le rendant capable de pratiquer avec connaissance l'espèce de duplicité qu'implique nécessairement la représentation de caractères variés. Ce pouvoir de jouer des personnages est l'un des ingrédiens d'une profonde dissimulation, de l'hypocrisie. Quand il s'unit à beaucoup de gaîté, il produit *l'humour*, ou cette disposition à dire ou faire des choses plaisantes, avec gravité, abandon, comme si nous y étions tout-à-fait insensibles. L'homme d'*humour* fera les choses les plus absurdes, les plus risibles, les plus sarcastiques, avec l'apparence d'une parfaite simplicité, et pendant que les spectateurs seront en proie aux convulsions du rire, il gardera le sérieux le plus imperturbable. La sécrétivité porte les écrivains à l'emploi de l'ironie, qui est une espèce d'*humour*.

Elle est nécessaire aussi pour bien raconter des histoires, et pour écrire des récits fictifs; car elle donne au narrateur la facilité de cacher sous quelque voile son dessein, son complot définitif, jusqu'au moment où, en le découvrant, il pourra produire sur les auditeurs ou lecteurs, le plus grand effet. Par la retenue qu'elle inspire, elle entre comme élément dans la prudence du caractère, et elle est un rempart contre l'impertinence et les inquisitions de la curiosité. Elle donne à l'œil une direction oblique et de la vigilance au regard. L'organe est grand chez *La Fontaine*, chez les In-

diens de l'Amérique, et dans l'un des plâtres d'Hindous. Il est moins développé dans les crânes des nouveaux Hollandais.— Etabli.—(Grand chez Napoléon, les diplomates et les filous.)

VIII. Acquisivité. Cette faculté produit la tendance générale à acquérir et posséder, indépendamment de l'usage des objets une fois obtenus. Elle reçoit sa direction des autres facultés, et de là vient qu'elle peut conduire à faire des collections de médailles, de peintures, de minéraux et autres objets de curiosité ou de science, tout aussi bien qu'à amasser de l'argent. C'est sous son influence que les idiots recueillent, comme on le sait, des choses sans nulle valeur intrinsèque. Si le penchant devient trop énergique, il produit l'avarice; et, en le supposant même d'un développement moyen, s'il n'est pas réglé par quelque sentiment supérieur, tel que la conscienciosité, l'approbativité, ou la circonspection, il peut mener au vol. Cet organe est grand dans le moule de Heaman, marin qui se livra au meurtre et à la piraterie, pour dépouiller les vaisseaux des dollars qu'ils transportaient. — Etabli.

IX. Constructivité. Ce nom indique une tendance à bâtir ou à construire en général, sans déterminer les objets auxquels elle s'applique. Quand l'organe est grand, et la tête d'ailleurs pauvrement développée, il arrive souvent que de très beaux ouvrages et des constructions délicates, fruit de travaux de plusieurs mois et même de plusieurs années, sont complétement inapplicables à tout emploi quelconque. Les effets sont fort différens quand le reste de la tête est bien organisée. Cet organe est indispensable à toutes les professions mécaniques, depuis celle d'ingénieur, jusqu'à celle du plus infime artisan. Il est grand dans les oiseaux et

dans les autres animaux qui bâtisssent, tels que le castor, le mulot, etc. On le trouve développé et arrondi chez Raphaël, chez la modiste de Vienne, chez Brunel et chez beaucoup d'autres; il est petit dans les crânes des nouveaux Hollandais. — Etabli. (Canova, David le sculpteur, etc.).

X. Estime de soi. La tendance générale de cette faculté est de nous donner une haute opinion de nous-mêmes. Elle diffère beaucoup selon les personnes; et elle est loin d'être toujours proportionnée au mérite des individus. Ce sentiment varie dans ses manifestations d'après ses combinaisons particulières avec d'autres facultés. En général, il porte l'individu chez qui il est puissant à estimer les penchans et les sentimens particuliers qui caractérisent son propre esprit; d'où il advient que, si les sentimens supérieurs et les facultés de l'intelligence sont grandement développés, il contribue à la véritable dignité et à la véritable grandeur, et que l'on s'estime alors soi-même pour ce qui mérite réellement l'estime d'autrui, c'est-à-dire, pour l'excellence morale et intellectuelle.

« Souvent rien n'est plus profitable que l'estime de
» soi, basée sur la justice et sur le droit bien dirigé. »

(Milton, *Paradis perdu.*)

Le docteur Gall considéra d'abord cette faculté comme liée au désir des hauteurs physiques par un certain sentiment d'élévation qu'elle inspire; mais on s'est maintenant assuré qu'elle remplit les fonctions que nous venons d'indiquer. Elle ne conduit à l'orgueil, à l'arrogance, au dédain, que lorsqu'elle est excessive et privée du contrôle de sentimens plus relevés. Elle correspond, à quelque degré, au *désir du pouvoir* des métaphysiciens. Quand elle est très grande chez un individu, sa démarche est ordinairement droite, guindée, et ses

manières réservées, pleines d'autorité, font sentir à autrui qu'il se considère comme infiniment élevé au-dessus de ses semblables. Cette faculté unie à beaucoup d'acquisivité et non réglée par d'autres sentimens, produit *l'égoïsme* dans l'acception générale du mot. La vénération combat très directement l'estime de soi ; au contraire, la combativité et la fermeté l'activent. L'organe est grand dans Dempsey et Haggart, et moyen dans le docteur Hette. Il est plutôt développé dans le révérend M. M*** et dans les crânes d'Hindous. (Très grand dans Napoléon.)

XI. Amour de l'approbation (*approbativité*). Cette faculté nous rend attentifs à l'opinion qu'on a de nous ; et, suivant le degré où on la possède, et la manière dont on la dirige, elle produit l'amour de la louange ou de la renommée, comme aussi l'émulation, l'ambition, la vanité : la petitesse de l'organe est accompagnée d'indifférence pour les jugemens d'autrui. L'estime de soi se rapporte à l'opinion que nous avons de nous-mêmes : l'approbativité à l'opinion qu'en ont les autres. Et, si l'on ne perd pas de vue cette différence essentielle, presque tout ce que nous avons dit du premier sentiment peut s'appliquer à celui-ci : comme le précédent, ses manifestations sont modifiées par les autres facultés avec lesquelles il se combine. L'organe est très grand dans le docteur Hette ; il est grand aussi dans Raphaël, Bruce et chez les Hindous ; il manque dans Dempsey et Haggart.—Etabli.—(Grand dans G. Cuvier, Casimir Perrier et dans presque toutes les femmes.)

XII. Circonspection. L'émotion de la peur est familière au genre humain, en général ; et cependant beaucoup de métaphysiciens célèbres n'en traitent pas comme d'un sentiment primitif. On l'admet comme telle en phrénologie, et cela en conséquence de

nombreuses observations. Cette faculté, selon le degré où on la possède et les facultés avec lesquelles elle est combinée, produit les doutes, les hésitations, les précautions, la timidité, la peur. Elle est un ingrédient essentiel dans un caractère prudent. Quand la combativité n'est pas grande et que la circonspection, la consciènciosité et l'approbativité le sont, leur combinaison donne lieu à la *mauvaise honte* (bashfulness). Souvent bien des années de relations intimes avec le monde ne suffisent point pour dissiper l'embarras que cette mauvaise honte produit. Beaucoup d'animaux inférieurs sont remarquables par leur circonspection, tels sont la grue et la grolle (rook). Ils ont alors fortement développée la portion correspondante du cerveau. L'organe est grand dans le docteur Hette et dans le roi Robert Bruce; il manque dans Marie Macinnes.--Etabli. (Grand dans J.-J. Rousseau, Napoléon et Casimir Perrier.)

XIII. Bienveillance. L'homme est-il entièrement égoïste dans chacune de ses actions, ou bien y a-t-il en lui un sentiment qui, en dehors de tout avantage personnel, lui fasse désirer le bien d'autrui? c'est ce qui a été long-temps, entre les philosophes, un sujet de débats. Les phrénologistes ayant découvert que le désir du bonheur d'autrui est toujours proportionné au développement d'une portion spéciale du cerveau, ils en ont conclu que la bienveillance est dans l'esprit un sentiment primitif indépendant des calculs de l'égoïsme. Cette faculté prédispose à une bonté, à une compassion actives. Elle inspire de la douceur, de la tendresse et une manière charitable de juger des actions et du caractère d'autrui. Si on en abuse, elle mène à la profusion. Un faible développement de l'organe n'a pas pour suite nécessaire la cruauté: il produit seulement l'indifférence au bien-être d'autrui. Quand le même individu a la

bienveillance forte et la destructivité faible, il y a chez lui disposition à trop de laisser aller. Quand ces deux facultés sont puissantes, la destructivité enflamme l'esprit, et la bienveillance en modifie et contrôle les manifestations désordonnées. L'organe est grand dans Henri IV, Jacob Jervis, le docteur Hette et Raphaël; petit dans John Bellingham et chez les Caraïbes. — Etabli. — ( Très grand dans Saint Vincent de Paul, Monthyon, Lacépède, le nègre Eustache Bélin. )

XIV. Vénération. Depuis long-temps le sentiment de l'admiration a été reconnu par ceux qui ont écrit sur l'esprit; mais il implique un certain degré d'étonnement et n'est point limité au respect pur et simple. Ce dernier genre d'émotion est le résultat de la faculté dont il est ici question. Elle inspire les sentimens respectueux, et, dirigée vers l'être suprême, elle conduit à l'adoration. Elle prédispose au sentiment religieux, sans en déterminer la règle. Elle porte au respect des ancêtres et des supériorités sociales. C'est elle qui imprime un caractère distinctif à l'amour des enfans pour leurs parens. Quand l'organe est grand, et celui de l'estime de soi petit, il y a tendance à l'humilité. L'organe est grand dans Bruce et Raphaël, et il manque dans le docteur Hette. — Etabli. — (Grand dans Walter Scott, Benjamin Constant, La Mennais, Lamartine; peu développé en général chez les Français.)

XV. Fermeté. La faculté spéciale de cet organe est assez difficile à fixer : mais elle parait être la persévérance, la décision, la résolution, le sujet ou le projet dans lequel on persévère étant déterminé par d'autres facultés. Cette faculté, non dirigée par les sentimens supérieurs, mène à l'obstination, à l'infatuation, à l'entêtement. Quand l'organe en est petit, il y a manque de

fixité, de détermination. Quand il est très grand, il donne à la démarche une érection, une raideur particulière. Voyez, pour l'étudier, les bustes relatifs à l'organe suivant. — Etabli. — (Grand dans Grégoire VII, Charles XII, Richelieu, Napoléon, Casimir Perrier, La Mennais).

XVI. Consciensiosité. L'observation a démontré que ceux qui éprouvent puissamment le sentiment de la justice ont en même temps une certaine portion de la tête très développée, tandis que ceux chez qui ce sentiment est faible ont cette portion petite. Ce rapport une fois reconnu a pour jamais fixé la dispute des métaphysiciens sur la question de savoir s'il y a ou non dans l'homme un principe directeur de la rectitude morale, de la justice. Cette faculté exerce une grande influence sur les manifestations des autres pouvoirs. « D'autres » principes d'actions peuvent avoir plus de force, mais » celui-ci seul a de l'autorité. Ses sentences nous ren» dent coupables à nos propres yeux, et aux yeux du » créateur, quels que soient les autres principes qui se » mettent en opposition avec lui. Il est donc évident » que ce principe possède par sa nature une autorité » qui dirige et détermine notre conduite; qui juge, » acquitte, condamne, et même punit; une autorité » qui n'appartient à aucun autre principe de l'esprit » humain (Reid, Essai III. chap. VIII). » L'évêque Butler émet sur ce sentiment des idées semblables. Cette faculté devrait être la source de toutes les lois humaines. L'organe en est considéré comme certain. Le moule de Mme.H. le présente très grand, et celui de la fermeté petit. Dans le roi Robert Bruce et dans Haggart la fermeté est grande et la consciensiosité faible. Chez le révérend M. M*** les deux organes sont grands. Dans le moule du jeune garçon J. G., les deux organes sont petits : cette dernière circonstance est indiquée par l'aplatis-

sement de la tête au-dessus de la circonspection, tandis que le développement de la consciencíosité et de la fermeté se manifeste par un renflement très marqué de la même région. (Grand dans Sully, Malesherbes, La Mennais.)

XVII. Espérance. Cette faculté a pour fonction de produire le sentiment de l'espérance en général. Elle rend la perspective de l'avenir belle et riante, et donne une tendance à croire et à attendre. Si elle est puissante, elle entretient la foi religieuse; elle produit une disposition à la confiance; et, mal dirigée, elle conduit à la crédulité et aux espoirs extravagans. L'organe, grand dans Raphaël, manque dans le docteur Hette.—Etabli. — (Grand dans Napoléon et La Mennais).

XVIII. Merveillosité. L'observation a montré la liaison de cet organe avec le sentiment de l'étonnement. Les personnes qui l'ont développé en eux aiment ce qui est nouveau, et sont susceptibles de vives émotions de surprise. Elles se délectent dans le merveilleux et se plaisent aux idées romanesques. Quand l'organe est très puissant, il donne aux yeux et aux sourcils une direction élevée, expression permanente de la surprise. Cette faculté fait trouver un grand plaisir aux histoires de revenans et à tout ce qui est surnaturel. Etabli. — (1)

(1) La merveillosité est une des plus hautes facultés de l'homme, une de celles qui produit en lui le sentiment de l'infini. Unie à une vaste intelligence, elle imprime à la pensée et au caractère un cachet de grandiose, de sublime. Elle nous fait admirer, aimer cette partie de la création que nous concevons supérieure à nous, et elle joue un rôle important dans les croyances et les pratiques religieuses. Lorsqu'elle n'est pas éclairée, elle peut s'égarer dans les plus absurdes superstitions. (*N. du Tr.*)

(Très grand dans Socrate, Platon, Le Tasse, Young, La Mennais.)

XIX. IDÉALITÉ. Cette faculté produit le sentiment du beau, le sentiment de l'exquis, et le désir de revêtir chaque objet d'une perfection plus que terrestre. Elle inspire le ravissement, l'enthousiasme, et nous pousse à tout embellir. Unie à beaucoup de circonspection et de vénération, elle tend au sérieux, au sublime; combinée avec beaucoup d'espérance et d'esprit de saillie et avec peu de circonspection, elle dispose plutôt au brillant, à la gaîté. Elle est une condition essentielle pour le poète, l'orateur, l'artiste. Sans elle les productions de l'esprit pourront bien être solides, utiles, convenables, mais toujours elles manqueront de grandeur de conception, de splendeur d'exécution, et l'on y cherchera vainement cet éclat de l'imagination qui orne et vivifie tout. L'organe est grand dans Raphaël, Wordsworth, Haydon, et petit dans Haggart, Marie Macinnes, et autres criminels. — Etabli. —(1)(Grand dans Le Tasse, Shakspeare, Racine, J.-J. Rousseau, Byron, Goëthe, Schiller, de Lamartine, La Mennais).

XX. ESPRIT *ou* SENTIMENT DU PLAISANT (*gaîté* de Spurzheim.) Le docteur Spurzheim, dans son premier ouvrage anglais, considère cette faculté comme un pouvoir intellectuel; mais, plus tard dans ses publications françaises, il y reconnaît un sentiment: cette modification paraît convenable. Ce sentiment tend à représenter les objets sous un aspect plaisant, de la même manière que l'idéalité, sentiment du beau, pousse à relever et à embellir

---

(1) *Voy.*, au sujet de l'idéalité et de l'idéal dans les arts, le précédent numéro de ce journal, pag. 75 et suivantes. (*N. du Tr.*

toutes les conceptions de l'intelligence. L'esprit, dans l'acception ordinaire du mot, consiste dans les conceptions formées par les facultés intellectuelles supérieures imbues du sentiment qui nous occupe. *L'humour*, c'est la manifestation ou la représentation des penchans ou sentimens sous le coloris de l'esprit ; et, pour représenter *l'humour*, la secrétivité et l'imitation sont requises. Les hommes qui, tels que Sterne, Voltaire, Piron, se sont fait remarquer par l'esprit, le piquant de leurs ouvrages, présentent un grand développement des parties latérales de leur front. La même forme de tête se rencontre chez toutes les personnes vivantes qui se distinguent par le même talent. La gaîté est grandement assistée par la comparaison, mais elle est plutôt gênée dans ses manifestations par la causalité. Cette dernière produit en effet une tendance à la relation logique des pensées, qui ne s'accorde point avec les combinaisons de l'esprit de plaisanterie. L'organe est grand dans Henri IV de France ; il manque dans Sir J.-E. Smith et Fraser. — Etabli.

XXI. Imitation. Le docteur Gall prit la première idée de cet organe en examinant la tête d'un de ses amis qui possédait à un degré surprenant le pouvoir d'imiter et qui se montrait véritablement acteur parfait. Il trouva la même forme crânienne chez un élève de l'institution des sourds-muets, qui, la première fois que dans le carnaval il se mit un masque, imita parfaitement bien toutes les personnes qui fréquentaient l'établissement. Dès lors l'observation multiplia tellement les exemples que l'organe fut bientôt considéré comme établi. Lorsque les personnes qui l'ont grand rapportent un fait ou racontent une anecdote, elles imitent la voix, le regard et les gestes de ceux dont elles parlent. Les comédiens en ont besoin ; et c'est en grande partie

à son développement considérable que beaucoup de peintres doivent leur réputation. Il assiste beaucoup la constructivité et la forme. Il est grand dans Clara Fisher et dans Raphaël, et manque dans Jacob Jervis. — Etabli. (Très actif chez les enfans.)

XXII. Individualité. Cet organe est situé au milieu de la portion inférieure du front; grand, il produit l'éloignement des sourcils et la largeur du sommet du nez; petit, cette même partie est étroite. La faculté donne le désir, et la puissance de connaître les objets en tant qu'existences pures et sans rapport aux usages qu'on peut leur attribuer. Elle se dirige de préférence vers certains objets particuliers selon le genre de facultés avec lesquelles elle se combine. Elle nous pousse à l'observation et elle est un élément important du génie pour ces sciences, qui, telles que l'histoire naturelle, consistent à connaître les existences spécifiques. (Très grand dans Napoléon et Cuvier.)

XXIII. Forme. (*Configuration* de Spurzheim). La grandeur de l'organe est indiquée par la distance des yeux. Les degrés divers de cet espace correspondent au plus ou moins grand développement de la portion du cerveau située au bord interne ou médian du plancher orbitaire de l'os frontal. Cette faculté a pour fonction de juger de la configuration, de la forme. Elle aide le peintre de portraits et toutes les personnes engagées dans les arts imitatifs. Elle donne le pouvoir de distinguer les visages. L'organe paraît avoir été grand dans le roi Georges III qui était cité pour sa mémoire des individus. Les enfans, chez qui il est développé, trouvent d'ordinaire leur amusement à dessiner, découper ou tracer des figures d'hommes et d'animaux. —

Etabli. — (Le peintre Gérard, le sculpteur David, Georges Cuvier).

XXIV. ETENDUE. Il y a des personnes qui ont une facilité intuitive à estimer l'étendue des objets, et qui ne possèdent pas à un égal degré les pouvoirs d'en distinguer la forme et la position relative, et l'on a observé chez ces individus un grand développement de la partie cérébrale, qui, dans la planche, est marquée 24. La faculté qui s'y rapporte rend capable de percevoir la perspective et d'en juger. Lorsqu'à l'armée, les officiers mettent en ligne leurs compagnies, quelques-uns d'entre eux estiment avec une parfaite exactitude l'espace qu'occuperont les soldats, tandis que d'autres ne peuvent jamais arriver à l'apprécier correctement. L'organe a été reconnu comme très développé chez les premiers. La localité peut aussi conduire à ce talent. Dans le masque de M. F., qui ne pouvait percevoir la perspective, l'organe est très défectueux. Dans Brunel, qui excelle dans la mécanique, il est développé. Dans ce dernier moule, à la vérité, le muscle est un peu tiré en bas, mais la projection du crâne en avant montre distinctement la grandeur de l'organe. — Probable.

XXV. PESANTEUR OU RÉSISTANCE. Il n'y a point d'analogie apparente entre la pesanteur ou la résistance des corps et leurs autres qualités. En effet, ils peuvent offrir toutes les formes, toutes les dimensions, toutes les couleurs; ils peuvent être liquides ou solides, sans que nul de ces traits implique nécessairement que l'un soit plus pesant que l'autre. Cette qualité est donc distincte, et logiquement nous n'en pouvons rapporter la connaissance aux facultés de l'esprit qui jugent des autres attributs de la matière. Le pouvoir mental existant avec certitude, on peut rai-

sonnablement présumer qu'il se manifeste au moyen d'un organe spécial. Or, on a observé que les personnes qui excellent à tirer de l'arc ou à jouer aux palets, et celles qui ont beaucoup de facilité à juger du poids et de la résistance dans les machines, possèdent un grand développement de la partie du cerveau située près de l'organe de l'étendue. De là on a conjecturé que l'organe de la pesanteur est situé dans cette direction : ce organe donc n'est que probable. Il est très développe chez Maclauchlan, tisserand à Saltcoats, qui employa plusieurs années à chercher les moyens d'égaliser dans une pompe le mouvement d'élévation et d'abaissement (1). (Grand chez les bons danseurs et chez les marins.)

XXVI. Coloris. Quelques métaphysiciens ont bien reconnu qu'on pouvait posséder une vue très perçante, et cependant être privé de la faculté de distinguer les couleurs ; mais, pour résoudre la difficulté, ils ont, comme d'ordinaire, recouru à l'habitude et à l'attention. L'observation démontre que ceux qui ont une aptitude naturelle à percevoir le coloris, ont aussi un grand développement de la portion du cerveau située au milieu de l'arcade sourcilière, dans l'espace marqué 26, tandis que cette partie est petite chez les individus qui ne peuvent distinguer les nuances délicates de

(1) Il paraît exister un rapport intime entre le développement de l'organe de la pesanteur et le plus ou moins de facilité avec laquelle on éprouve le mal de mer. Déjà plusieurs fois, en observant chez des voyageurs une prédominance de la pesanteur, nous avons pu induire sans erreur qu'ils souffraient peu ou point de nausées maritimes. Nous engageons les phrénologistes à vérifier si ce n'est là qu'une coïncidence fortuite, ou bien si la faculté qui facilite l'équilibre externe des organes maintient aussi leur équilibre interne.

(*N. du Tr.*)

couleurs. La faculté de cet organe consiste donc à percevoir les couleurs et leurs nuances; mais elle n'inspire pas ce qu'on appelle le *goût* dans leur arrangement. Dans le masque d'un peintre ( no. 34 du catalogue d'Oneill et fils ) l'organe est grand. Il est petit dans le no. 35, qui est le masque de M. James Milne, qui ne pouvait distinguer les couleurs. Les masques de Haydon et de Wilkie, peintres éminens, le présentent développé. On considère maintenant cet organe comme établi. ( Grand chez Titien, Rubens, Gérard; chez les femmes en général. )

XXVII. Localité ou espace. La faculté spéciale à laquelle cet organe est lié semble donner le désir de voir les localités et les scènes de tout genre, et la puissance de nous les rappeler. Le goût des voyages est une suite de son activité, qui est grande chez les habiles peintres de paysages. Cet organe existe chez les animaux, et l'on suppose que c'est en devenant actif dans de certaines saisons qu'il les pousse à émigrer. Il est grand dans la bécasse et l'hirondelle. On a prétendu que l'existence du sinus frontal rendait impossible de déterminer l'étendue de cet organe chez un sujet vivant. Séparation entre la table interne et la table externe du crâne, le sinus frontal se présente fréquemment, après la puberté, dans les parties inférieures et médianes du front. Mais, d'après de nombreuses dissections, les phrénologistes peuvent affirmer qu'en général, si l'on excepte les cas de vieillesse et de maladie, le sinus ne monte point aussi haut que la localité.

L'observation semble prouver que l'individualité, l'étendue, la comparaison et la faculté dont nous parlons sont les élémens essentiels du génie qui fait les géomètres. Quand toutes ces aptitudes sont faibles, la géométrie excite peu d'intérêt, et ne s'apprend qu'a-

vec une extrême difficulté. L'organe est plus développé en général chez les hommes que chez les femmes. Il est grand chez le compagnon d'enfance du docteur Gall, qui possédait à un si haut degré la faculté; il l'est aussi dans le no. 43 des masques d'Oneill et fils : c'est l'empreinte du front d'un officier d'armée qui déploya beaucoup de talent pour la topographie. ( Newton, Cook, Colomb, Cuvier. )

XXVIII. Nombre. ( *Calcul* de Spurzheim ). Il y a beaucoup d'exemples de gens qui font des calculs de tête, et chacun en a pu voir. M. G. Bidder exécute avec une célérité et une exactitude étonnantes les problêmes arithmétiques les plus compliqués. Cette faculté donne le pouvoir de calculer en général. Dans M. B. elle est très grande. Chez M. Humboldt, frère du voyageur, et qui en est doué à un haut degré, l'organe est fort développé. — Etabli — (1). ( Grand chez Newton, Euler, Monge, Arago.)

XXIX. Ordre. Un grand nombre de personnes se font remarquer par l'attention qu'elles donnent à l'arrangement de leur maison, et par l'ordre avec lequel sont tenus leurs meubles, leurs livres, leurs habits. etc. Elles souffrent à voir quelque objet hors de place, et une bonne disposition des choses leur donne de vives jouissances. D'autres présentent des phénomènes très opposés : pour elles, les nombreux avantages que l'ordre procure sont tout-à-fait perdus. Chez les premiers, l'organe

(1) *Voy.*, sur les fonctions et les combinaisons du calcul, le dernier numéro de ce journal, p. 64. ( *Note du Tr.* )

est grand ; on le trouve petit chez les autres. Le docteur Spurzheim le marqua long-temps comme seulement probable. Peu étendu, il est souvent difficile à bien observer ; néanmoins on peut le considérer maintenant comme établi. L'organe est grand dans le masque d'un Français, n°. 12 du catalogue d'Oneill et fils.

XXX. Eventualité. Le docteur Spurzheim a nommé ainsi une faculté dont la fonction peut se décrire comme suit. Un cheval, en arrêt, peut être considéré comme un objet de pure existence, et, comme tel, il est l'objet propre de l'individualité. Mais le même cheval grandit depuis sa naissance à sa maturité ; mais ses poumons jouent, son sang circule, ses muscles se contractent ; mais il se promène, il trotte, il galoppe : ce sont là autant de phénomènes *actifs* dont l'éventualité prend connaissance. L'individualité recherche tout ce qui est exprimé par des noms, et l'éventualité tout ce qui est désigné par des verbes. ( Développé chez M. Edwards aîné et tous les grands physiologistes, ainsi que les historiens. )

XXXI. Temps. La faculté de concevoir le temps et de se rappeler des circonstances liées par des rapports chronologiques diffère beaucoup dans les divers individus. Cette faculté semble donner le pouvoir de recueillir les dates, de juger du temps et des intervalles en général. L'organe en est seulement probable (1).

XXXII. Tons. L'organe des tons est, avec les oreilles, dans le même rapport que celui du coloris l'est avec les

---

(1) *Voy.* dans le précédent numéro de ce journal, p. 96, ce que dit le docteur Fossati de l'influence de l'organe du temps sur le talent de la musique. ( *N. du Tr.* )

yeux. Nous avons vu que ceux-ci peuvent être très perçans, et le pouvoir de distinguer les nuances des couleurs être néanmoins très défectueux. De la même manière l'appareil auditif peut être dans l'état le plus parfait, et cependant la faculté de percevoir la mélodie et de se rappeler les tons, n'être que faiblement développée. Quand l'organe est grand, il élargit la partie latérale du front. On le trouve prédominant chez tous les grands compositeurs de musique, tels que Handel, Haydn, Rossini, et chez tous ceux qui ont brillé comme habiles concertans. Pour bien apprécier les effets pratiques de cet organe, il faut rechercher aussi le développement du temps et de l'imitation. Ceux-ci manquant, le ton ne produira que l'amour de la musique sans le pouvoir d'exécuter. Si, chez un individu, le ton est moyen et ces organes grands, il n'éprouvera aucune passion pour l'art, mais par le travail il pourra devenir un exécutant estimable. Il paraît que, pour le talent de chanter, l'imitation doit être ajoutée au ton. — Etabli.

XXXIII. Langage La faculté spéciale de cet organe est de nous rendre capables d'acquérir la connaissance et l'usage des signes artificiels ou des mots. A un faible degré, elle peut nous permettre d'apprendre des langues par de grands efforts; mais, pour l'abondance et le coulant du style, soit dans les discours, soit dans les écrits, il est indispensable que son organe soit pleinement développé. La signification des mots s'apprécie par d'autres facultés. Prenons un exemple: le langage nous fait apprendre et nous rappeler le mot *mélodie*; mais, si nous ne possédions pas la faculté du ton, nous ne pourrions jamais connaître la signification réelle attachée à ce mot par ceux qui la possèdent à un degré éminent. L'organe a pour signe la proéminence des yeux, et on le trouve grand chez les philologues, les orateurs et les botanistes. Le grand développement de la

partie du cerveau qui est située au-dessus du plancher orbitaire supérieur presse les yeux en bas, et produit leur proéminence. Dans le masque de Fraser (nº 19), l'organe est petit; chez sir James Edward Smith (nº 9), et chez M. Humboldt (nº 15) il est grand.— Etabli.— (Grand chez MM. Silvestre de Sacy, Edwards aîné, et Stanislas Julien, tous trois de l'Institut de France).

XXXIV. Comparaison. Le docteur Gall observa plusieurs personnes, qui, pour convaincre autrui, avaient recours à des similitudes, à des exemples et à des analogies; et n'employaient que rarement les raisonnemens philosophiques. Il trouva chez elles, à la place marquée 34 sur la planche, une élévation qui avait l'aspect d'une pyramide renversée. Cette faculté nous rend aptes à la comparaison, sans en déterminer le genre: chacun tire en effet ses analogies, ses similitudes des connaissances qui lui sont propres, et de la sphère d'activité de ses autres pouvoirs. Le rôle de cette faculté a beaucoup d'importance, et ceux qui l'ont développée passent en général pour avoir beaucoup de discernement. L'individualité, le langage et la comparaison combinés rendent les études faciles et le discours abondant; mais, à moins que la causalité ne domine aussi, les raisonnemens ne s'enchaînent point, et les vues ont peu de portée. La comparaison est généralement grande dans les têtes des bons artistes; elle l'est aussi chez les orateurs populaires, qui enrichissent leurs sujets de similitudes, d'exemples et de paraboles. L'organe est grand dans les masques de M. Pitt, de M. Curran, et dans celui d'Edwards (nº 10). En suggérant des comparaisons, il est un puissant auxiliaire de la gaîté. — Etabli. — (Grand dans Goëthe, Geoffroy St.-Hilaire et La Mennais.)

XXXV. Causalité. L'individualité, l'éventualité et

la comparaison prennent connaissance des choses qui tombent sous les sens. La causalité va un peu plus avant que la pure sensation : elle recherche les relations et les dépendances des phénomènes. Elle fournit l'idée de causation, qui implique quelque chose au-delà d'une simple juxta-position, d'une simple succession, et qui forme un invisible lien entre la cause et l'effet.

Elle nous imprime l'irrésistible conviction que tout phénomène, tout changement dans la nature est produit par quelque chose ; et de là, à pas successifs, elle nous conduit jusqu'à la cause première de tout. Quant aux actions des hommes, elle nous porte à considérer les motifs, les mobiles d'après lesquels ils procèdent ; elle nous fait demander en toute occasion : pourquoi et comment cela est-il ainsi ? Elle correspond à peu près à la « suggestion relative » du docteur Brown, ou au « pouvoir raisonnant » de Locke et autres écrivains. Elle donne une pénétration profonde, et la perception des conséquences logiques des argumens. Elle est grande chez ceux qui ont un génie naturel pour la métaphysique, l'économie politique, ou autres sciences semblables. L'organe est grand dans Franklin, Burke, Haydon et Wordsworth. Il manque dans Fraser (nº 19), et dans le Français (nº 12). Etabli. (Grand dans Socrate, Kant, Goëthe, Buffon, Geoffroy St.-Hilaire, La Mennais.)

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Nous avons déjà dit que la phrénologie est une science basée sur des faits. C'est par des observations,

et en comparant les manifestations fonctionnelles avec les développemens organiques, que les phrénologistes sont parvenus à découvrir certaines facultés primitives de l'esprit, et qu'ils ont pu montrer l'influence de la grandeur absolue et relative des organes sur le pouvoir de mettre en jeu ces aptitudes. Pour la plupart des facultés, il y a eu un si grand nombre d'observations qu'on a pu en regarder l'existence comme certaine : ce sont celles que nous avons signalées comme *établies* ; pour un petit nombre, les observations ont été plus limitées, et les conclusions sont données seulement comme probables.

Toute personne qui prend un index des organes dans une main, et une planche ou un moule de la tête dans l'autre, n'a point, par cela seul, qualité pour décider définitivement du mérite du système phrénologique. Il faut beaucoup de patience et de pratique pour arriver à connaître les divers aspects des développemens organiques, et ce n'est qu'après une longue expérience, guidée par les facultés réflectives, que nous pouvons bien apprécier les effets de la combinaison des différens organes et ceux du caractère qui en est la conséquence.

Assurer que ce système est basé sur la nature, c'est affirmer que la connaissance n'en peut être dangereuse. Nous trouvons là une réponse pour les personnes qui lui reprochent de prêcher le fatalisme et le matérialisme, à moins qu'elles ne puissent nous démontrer que la vérité mène nécessairement au mal. La phrénologie ne recherche point la nature, ni l'essence, ni la substance de l'esprit ou de l'âme en elle-même ; elle enseigne la connaissance des œuvres du créateur, et comme ces œuvres sont faites avec sagesse et perfection, il y a présomption légitime que ceux qui voient du danger à s'en instruire, se trompent dans leurs vues. Toute objection fondée sur ce que ce

système est dangereux en présuppose la connexion avec l'erreur : c'est répondre que de démontrer qu'il est vrai. Certes, s'il était faux, la sagacité humaine en pourrait découvrir et signaler les suites funestes : mais, s'il est vrai, quelle est l'intelligence qui ait autorité pour le condamner? La vérité de la phrénologie, tel est le point d'appui de ses défenseurs.

Dans les pages précédentes, nous avons parlé des organes au singulier ; mais c'était pour plus de clarté: tous les organes sont doubles. De même que nous avons deux yeux, deux oreilles, nous avons aussi deux organes du ton, de la gaîté, de la bienveillance, de la fermeté, de l'estime de soi, etc. Mais pour ces trois derniers, et pour les autres qui sont situés le long de la ligne médiane de la tête, les hémisphères du cerveau se rapprochent si étroitement que les deux organes sont renfermés dans un seul contour, et qu'on en parle comme s'ils étaient simples. Aussi, bien que nous parlions de l'organe de la comparaison, de la bienveillance, de la vénération etc., il y a toujours deux organes, un de chaque côté. Chaque individu a tous les organes ; mais leur étendue et le degré de leur activité varient. La *force* est une qualité de l'esprit, l'*activité* en est une autre. Un esprit peut être très puissant, mais paresseux ; très actif, mais débile; il peut enfin réunir les deux qualités. La force dépend de l'étendue des organes; l'activité peut tenir à la constitution et à l'exercice. La constitution du cerveau est indiquée par le tempérament général du corps. Il y a quatre tempéramens auxquels correspondent quatre degrés différens d'activité cérébrale.

Le premier, ou le *lymphatique*, se reconnaît aux formes arrondies du corps, à la mollesse du système musculaire, à la réplétion du tissu circulaire, à la beauté de la chevelure et à une peau d'un pâle clair. Il est accompagné d'actions vitales languissantes, de

faiblesse et de lenteur dans la circulation. Le cerveau, lié aussi à l'ensemble, est paresseux, lent et faible, et les manifestations mentales sont proportionnellement sans vigueur.

Le second, ou le tempérament *sanguin*, s'annonce par des formes bien définies, par un embonpoint modéré, par une fermeté suffisante des chairs, par une chevelure claire inclinant au châtain, par des yeux bleus et une belle complexion unie à un teint rosé. On y trouve une grande activité des vaisseaux sanguins, le goût de l'exercice et une contenance animée. Le cerveau partage cet état général, et est actif.

Le tempérament *bilieux* est signalé par une chevelure noire, une peau sombre, un embonpoint modéré, des chairs très fermes et des couleurs âprement dessinées. Les fonctions s'exécutent avec une grande énergie qui s'étend au cerveau; et, par suite, la contenance présente des traits vigoureux, marqués, bien décidés.

Le tempérament *nerveux* se distingue par une chevelure belle et fine, par une peau délicate, par des muscles petits et déliés, par la promptitude des mouvemens musculaires, par un teint pâle et souvent par une santé délicate. Tout le système nerveux, y compris le cerveau, est d'une activité prédominante, et l'esprit se manifeste avec une vivacité proportionnelle (1).

La phrénologie peut indiquer si un homme est de nature à penser et sentir fortement ou faiblement; mais elle ne saurait révéler le nombre de pensées ou de

---

(1) *Esquisse de Phrénologie*, par le docteur Spurzheim, p. 3. (Ouvrage anglais.)

sentimens qui lui traversent l'esprit dans un temps donné, ni le degré auquel ses facultés ont été cultivées. Il y a dans le cerveau, et surtout à la base, plusieurs parties dont on ne peut reconnaître le développement durant la vie : les fonctions de ces parties sont à découvrir.

Si un organe est grand, et ses voisins petits, on perçoit une élévation du crâne là où est situé cet organe grand. Si un certain nombre d'organes contigus sont développés, on ne verra aucune élévation particulière; mais il y aura sur la tête *plénitude* générale de la région correspondante. Ainsi, que l'organe de l'éventualité seul soit grand, on remarquera, comme chez les enfans, une proéminence au milieu du front; mais, si les organes de toutes les facultés perceptives et réflectives sont très développés, il y aura plénitude générale du front.

Toutes les facultés actives au degré normal produisent des actions bonnes, convenables, nécessaires. C'est l'excès d'activité qui engendre les abus; et la phrénologie n'a été découverte que parce que des individus chez lesquels certains organes étaient très développés, avaient cédé aux propensions les plus fortes de leur nature. La petitesse d'un organe spécial ne cause point l'abus d'une faculté Ainsi, que la bienveillance soit faiblement manifestée, parce que l'organe en est petit, elle ne produira point pour cela la cruauté: il y aura seulement indifférence pour les misères et les souffrances d'autrui. Toutefois, lorsqu'une faculté est faible, un abus peut naître dans une autre faculté, parce qu'elle n'est plus suffisamment contrebalancée. Ainsi, l'acquisivité et une sécrétivité actives, combinées avec une conscienciosité faible et de faibles facultés réflectives, peuvent conduire au vol; une combativité et une destructivité puissantes, unies à très peu de bienveillance, peuvent mener à des actes cruels,

féroces. Beaucoup de bienveillance, peu de circonspection, et des facultés réflectives faibles, peuvent rendre un homme prodigue, et l'exposer à devenir la proie des fripons.

Chaque faculté peut être active par elle-même, en vertu de l'activité interne de son organe ; et elle peut être excitée par des moyens extérieurs. De là naissent les penchans naturels à certaines séries d'actes particuliers ; de là aussi la susceptibilité au progrès sous l'influence de l'éducation.

Toute faculté active désire être satisfaite et nous pousse à des actions correspondantes à sa nature. Ainsi, le ton donne le désir de produire de la musique ; la bienveillance dispose aux actes de charité. C'est le fondement des goûts particuliers. Tout ce qui peut, chez un individu, satisfaire les désirs naturels des facultés les plus actives, est ce qui lui plaît le plus, ou, en d'autres termes, ce qui est le mieux approprié à son goût.

La combinaison des diverses facultés et leur activité relative déterminent les caractères particuliers, individuels. Ainsi, beaucoup de fermeté, de conscienciosité, de circonspection, produit les caractères posés, sérieux, prudens. Beaucoup d'espérance, d idéalité et d'approbativité, combiné avec peu de circonspection et de facultés réflectives, fera des caractères gais et inconsidérés. Une grande estime de soi et une grande fermeté, avec peu d'approbativité, de conscienciosité et de vénération composent les caractères obstinés. L'approbativité et la bienveillance disposeront à une obligeance attentive.

Quand des facultés opposées sont également fortes dans le même individu, il tend naturellement à se conduire de manière à en satisfaire une ou plusieurs, sans en offenser aucune. Que, par exemple, la bienveillance et l'acquisivité soient toutes deux grandes, l'on

sera disposé à montrer sa bonté par des services personnels, et non en donnant de l'argent. Si la conscienciosité, la bienveillance, la combativité et la destructivité sont toutes à la fois vigoureuses, l'individu, nouveau Don Quichotte, voudra redresser les torts et châtier les coupables. S'il manque de fermeté et de réflexion, des facultés différentes prendront tour-à-tour l'ascendant : un moment il sera bienveillant, juste ; le moment d'après captieux, passionné, sévère, selon que les circonstances auront excité l'un ou l'autre de ses sentimens.

## ADDITION DU TRADUCTEUR.

Le 27 mai 1832, peu de jours avant le départ de Spurzheim pour les Etats-Unis d'Amérique, départ qui ne devait pas être suivi de retour, ce physiologiste philosophe proposa, dans la Société Anthropologique de Paris, l'admission d'un nouvel organe, correspondant à une faculté fondamentale présumée, qui, dans l'ordre génésiaque, serait la première de toutes, celle de *l'amour de la vie*.

L'observation prouve que les hommes ne sont pas tous également attachés à la vie. Les uns s'en délivrent comme d'un fardeau ; les autres s'y cramponnent comme au souverain bien.

C'est après y avoir mûrement réfléchi que Spurzheim se décida à proposer cette nouvelle faculté. Suivant lui, elle aurait pour organe une circonvolution située à la base du cerveau, au-dessus du cervelet qui la recouvre complètement. Cette circonvolution, de forme presque carrée, nettement distincte de celles qui l'avoisinent, n'a jusqu'à présent reçu aucun emploi parmi les physiologistes. Elle est en rapport avec l'alimentivité, la destructivité, la combativité, la philogéniture, l'amativité, et avec cette longue circonvolution qui, suivant le bord interne et inférieur des hémisphères cérébraux et aboutissant à l'individualité, semble faire communiquer entre eux tous les organes et favoriser l'unité de leurs fonctions. Par sa place, l'organe de l'amour de la vie se trouverait ainsi le centre de tous les organes qui servent à la conservation de l'individu et de l'espèce.

L'existence de cet organe et le moyen d'en reconnaître le plus ou moins de développement, sont fondés sur les observations qui suivent.

Quelquefois le cervelet prend supérieurement une forme convexe et s'enchâsse, avec la tente qui le recouvre, dans une concavité du cerveau qui répond à la circonvolution dont on vient de parler. D'autres fois, au contraire, cette circonvolution faisant saillie abaisse la tente du cervelet et le cervelet lui-même, et les rend ou horizontaux ou concaves.

Voilà pour les parties molles; voici pour le crâne. Quand le cervelet s'élève, les côtés de l'épine cruciale décrivent une courbe dont la concavité est tournée vers le bas. Quand le cervelet s'abaisse, cette concavité se tourne vers le haut. Le point intermédiaire est celui où il n'y a ni concavité inférieure, ni supérieure, et où les côtés de l'épine sont horizontaux. Ce serait donc, en définitive, la direction des côtés de l'épine cruciale qui ferait connaître d'une façon doublement médiate l'étendue de l'amour de la vie. Le docteur Spurzheim a été mis sur la voie de ce procédé et de l'organe, qu'il sert à déterminer, par le fait remarquable que, chez plusieurs suicides, la ligne en question se trouve former une concavité inférieure très marquée.

Des cas nombreux de suicide héréditaire, d'une part, et de l'autre, des exemples d'un attachement excessif à la vie, rendent probable l'existence d'un penchant spécial pour la conservation de notre existence telle quelle. Mais, pour arriver à la certitude, il faudra multiplier les observations, en ayant bien soin de distinguer ce qui peut tenir à cette faculté présumée de ce qui est le résultat des circonstances, ou de l'aberration d'autres facultés.

M. Dumoutier, auquel la phrénologie doit beaucoup, et pour l'activité de ses recherches et pour le soin qu'il a pris de mouler un grand nombre de cerveaux, a cru pouvoir apprécier l'amour de la vie par la proéminence plus ou moins grande de la portion crânienne qui est immédiatement derrière l'oreille, au-dessous de la destructivité et en avant de la combativité. Ce serait juger du même organe par son développement latéral. Le moyen proposé par M. Dumoutier aurait sur l'autre l'avantage d'être plus applicable sur le vivant, attendu que le point en question n'est pas recouvert par la chevelure. En tout

cas, on pourrait contrôler et vérifier les deux procédés l'un par l'autre. ( 1 )

Nous nous sommes étendu quelque peu sur la faculté et l'organe de l'amour de la vie, parce que c'est un point nouveau sur lequel il est nécessaire d'attirer l'attention. *L'observation* et *l'induction*, seuls guides des phrénologistes, jugeront en dernier ressort.

---

(1) Dans la planche, le point désigné par M. Dumoutier, est marqué des lettres AV ; de même que l'organe de l'alimentivité est désigné par AL.

# DE L'IDIOTISME.

RAPPORT

*A MM. les membres du conseil-général d'administration des hôpitaux et hospices civils de Paris, sur les enfans idiots et épileptiques de l'hospice des incurables (femmes);*

PAR M. LE DOCTEUR **FÉLIX VOISIN.**

LU A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DANS LE MOIS DE JUIN 1834.

MESSIEURS,

Dans sa constante sollicitude pour les malheureux, le Conseil général des hôpitaux a bien voulu me charger, en 1833, d'organiser un service médical en faveur des enfans épileptiques et idiots de l'hospice des incurables : je viens aujourd'hui vous rendre compte de ce que j'ai fait pour seconder cette haute administration dans ses vues de bienveillance, et je vais aussi vous soumettre le résumé de quelques observations que j'ai faites sur ces malheureux dans le cours de l'année qui vient de s'écouler.

Mon premier soin, au milieu de cette population infirme, bruyante, convulsionnaire et dégradée, a été de former les divisions principales dont on avait reconnu l'indispensable nécessité.

Dans la première division, que j'ai établie au rez-de-chaussée, à droite en entrant, j'ai placé les idiots

du plus bas étage. Hideux de forme, dégoûtans de malpropreté, privés même des lumières de l'instinct, ne faisant entendre que des cris rauques, sauvages et inarticulés, exhalant une odeur infecte, réduits en un mot à une condition pire que la condition des brutes, ils ne pouvaient pas rester plus long-temps pêle-mêle, confondus avec tous les autres enfans que l'on venait de livrer à ma direction.

Tout se réduit chez les sujets de cette première catégorie à une existence végétative : la respiration et la digestion sont les deux seules fonctions apparentes dans la généralité des cas, les sens sont ouverts et bien conformés, mais ils ne trouvent point, si je puis dire ainsi, à qui transmettre les impressions du monde extérieur ; l'impression s'arrête à l'organe, à l'instrument d'acoustique ou d'optique, et ne détermine aucun mouvement dans l'être ; rien ne paraît avoir de destination dans leur organisme ; tout y est vague et confus, sans harmonie et sans but : l'œil ne se fixe point, l'oreille ne se dresse point, la main ne s'étend point, les besoins impérieux de la faim se font vainement sentir, les alimens sont sous leurs yeux et à leur disposition, et ils ne savent pas les porter à leur bouche ; nulle attention, nulle perception, penchans, sentimens, affections, passions, instincts, intelligence, tout est absent, rien de ce qui peut donner une idée de l'animal ou de l'homme n'apparait chez aucun d'eux.

Ils ont aujourd'hui, dans l'emplacement que je viens d'indiquer, un dortoir commun et une salle de réunion commune. Le rez-de-chaussée rend faciles et promptes les mesures de propreté qu'ils réclament impérieusement presqu'à tous les momens du jour. Sans pouvoir encore aujourd'hui m'en rendre compte, je crois devoir signaler chez un assez grand nombre de ces idiots, un mouvement de tout leur corps d'avant

en arrière, ou de droite à gauche : les deux bras sont pendans, et la tête tourne parfois légèrement sur son axe; ils s'agitent souvent ainsi pendant des heures entières. Je n'ai vu cette espèce de balancement que chez les singes renfermés dans nos ménageries. Je l'ai particulièrement remarqué chez les idiots par point d'arrêt dans le développement cérébral, chez presque tous ceux dont le crâne est réduit aux plus petites dimensions.

Si, auprès d'individus aussi horriblement mutilés par la nature, la médecine est réduite à déplorer son impuissance, il faut dire néanmoins que, sur ces rudimens de l'espèce, sur ces formes imparfaites et grossières de l'humanité, la science peut faire des observations intéressantes : qui sait si l'on ne finira pas par découvrir les lois suivant lesquelles se manifestent ces vices de conformation organique? Lorsqu'à défaut du développement du cerveau, nous constaterons seulement des altérations dans son tissu même ou dans ses membranes, qui sait si nous ne parviendrons pas aussi à connaître les causes qui ont enflammé cet organe, qui ont troublé le travail de la nutrition et qui ont mis ainsi, pour l'avenir de l'individu, un obstacle invincible à la manifestation, libre, facile, régulière et puissante de ses facultés intellectuelles et morales? J'ai tout lieu de l'espérer; et, au bénéfice de la population comme dans l'intérêt des sentimens les plus doux du cœur humain, les femmes pourront un jour recevoir de leurs médecins des instructions aussi salutaires pour elles-mêmes que pour le fruit qu'elles portent dans leur sein.

Dans l'intérêt des autres enfans, les besoins de l'isolement se faisaient également sentir pour les épileptiques. Je leur ai donné le rez-de-chaussée à gauche en entrant. Lorsque j'ai pris ce service, ils occupaient indifféremment tous les étages supérieurs du corps de

bâtiment. Ils n'ont plus à redouter aujourd'hui les chutes plus ou moins graves qu'ils pouvaient faire, soit en montant, soit en descendant les escaliers.

Aujourd'hui que nous connaissons mieux qu'autrefois le cerveau et le système nerveux, il sera peut-être possible d'appliquer sur ces grands appareils de l'innervation des modificateurs spéciaux et assez énergiques pour suspendre ou modérer les mouvemens tumultueux, involontaires et désordonnés qui constituent l'épilepsie.

Avant d'entreprendre le traitement de l'épilepsie transmise par voie d'hérédité, j'étudierai les effets de ma thérapeutique sur l'épilepsie accidentelle : c'est la marche la plus simple, la plus naturelle et la plus philosophique; l'année prochaine, si vous me le permettez, Messieurs, je vous rendrai compte de mes observations sur ce point important de l'art médical; dans tous les cas, je vous promets pour tous ces malheureux, du dévouement, de la prudence et la plus grande humanité.

J'ai placé au-dessus du rez-de-chaussée les idiots moins disgraciés dans leur organisation que tous ceux dont je vous ai fait le triste tableau. Je crois devoir, Messieurs, vous faire connaître une observation que j'ai faite sur ces malheureux et dont aucun auteur, que je sache, n'a parlé : elle doit servir, si je ne me trompe, conjointement avec l'imperfection de nos méthodes, à expliquer les manifestations les plus générales et les plus habituelles de l'humanité, et, par les réflexions qu'elle fait naître, elle intéresse tout-à-la fois le moraliste, le philosophe et le législateur : c'est que, chez la plupart de ces êtres dégradés, les manifestations qui apparaissent les premières sont toutes instinctives et animales. On ne voit point encore briller chez eux le moindre rayon d'intelligence, on n'aperçoit point encore le moindre vestige de sentiment hu-

main, que déjà se manifeste avec énergie un nombre plus ou moins considérable de penchans et de sentimens inférieurs. En général, dans le développement des parties latérales et postérieures de la tête, la nature manque rarement son œuvre : la mutilation porte presque toujours sur les parties antérieures et supérieures de l'encéphale. On dirait que la nature aurait une prédilection marquée pour les facultés dont elle a doté l'universalité des êtres, et qu'avant toute chose, occupée de la conservation et de la multiplication des espèces, elle a tout sacrifié, dans les obstacles qu'elle a pu rencontrer, à la formation de ses organes principaux, à l'établissement de ses forces fondamentales.

Si l'on rapproche de cette observation celle-ci : que, lors même que le cerveau n'a pas été entravé dans son développement, la partie antérieure de cet organe, chez l'enfant qui vient de naître, est à peine ébauchée, tandis que les circonvolutions de toutes les autres régions sont, en comparaison, fortes, larges et bien prononcées, on constatera pour la seconde fois cette espèce de préférence que la nature trahit pour toutes les facultés vivaces qui constituent l'existence de la plupart des animaux ; et si, poussant plus loin encore l'analyse et la comparaison, on considère que, chez les sujets mêmes qui offrent les plus grandes dimensions cérébrales antérieures-supérieures, dimensions cérébrales auxquelles sont attachées, comme on le sait, les caractères distinctifs de l'humanité, la capacité du crâne est cependant aux deux tiers remplie par les organes des facultés départies à la grande masse des espèces inférieures : l'intelligence alors, en tenant compte d'autre part du développement considérable que tend encore à donner à tous ces penchans inférieurs notre honteuse éducation, pourra, devant de pareils faits, s'élever à la connaissance de la cause première et palpable des phénomènes et des choses ;

elle saura pourquoi la vie de l'homme a tant de ressemblance avec celle des animaux, et pourquoi elle se réduit si souvent à des mouvemens instinctifs, aveugles et privés de toute sagesse, de toute raison, de toute grandeur et de toute moralité. La seule différence qu'il y ait entre eux et nous sous ce rapport, c'est que l'homme, rassemblant sur sa tête toutes les puissances plus ou moins isolément données aux autres êtres de la création, est dans une activité continuelle, et qu'à peine satisfait sur un point, il s'inquiète, s'agite et se tourmente pour obtenir satisfaction sur un autre; en même temps que, par l'effet de l'agglomération de ces facultés et de l'association qui en est la conséquence, tout chez lui se dessine avec beaucoup plus d'énergie que chez eux. Toutes les parties de son encéphale se prêtent un mutuel appui : les déterminations qu'il prend, les faits qu'il accomplit sont le résultat de plusieurs forces cérébrales en action. Aussi, lorsque les organes sont puissans et que les incitations sont vives, voyons-nous rarement l'homme échapper à leur impulsion : il atteint son but violemment ou à force de patience, quelles que soient les difficultés et les oppositions qu'y apportent, dans l'état actuel des choses, les lois, les mœurs, l'éducation, les institutions de son pays, les intérêts contraires de ses semblables et même les facultés nobles et bienveillantes qu'il peut avoir en partage.

Rien n'est donc plus important, comme on le voit, que de bien connaître les dispositions et les tendances naturelles de l'humanité. Ce n'est point sur des illusions, mais sur des faits patens, que les hommes qui veulent être utiles doivent établir leurs principes ; plus on examinera à fond la matière, et plus on reconnaîtra la nécessité de revenir aux idées des anciens moralistes, plus on fera d'efforts pour donner, par tous les moyens extérieurs possibles, de le prépondérance aux facultés élevées qui forment l'apanage exclusif de l'es-

pèce humaine. Soyons-en bien convaincus, c'est sur la suprématie de l'intelligence et des sentimens moraux que repose tout l'avenir de la société.

Il ne faut pas se le dissimuler, Messieurs, il y a un vice énorme dans nos institutions. Aucune classe de la société ne reçoit une éducation basée sur la suprématie des facultés propres à l'espèce humaine. Dans les soins et la direction que nous donnons à nos enfans, tout trahit l'activité de nos propensités inférieures; on ne s'occupe de l'éducation que comme moyen de fortune, de considération et de puissance, et ce n'est pas en développant ainsi outre mesure et sans relâche l'amour des richesses, la vanité, l'esprit de domination, tous les sentimens égoïstes, que l'on peut espérer de faire entrer l'humanité dans les voies du perfectionnement et dans la pratique des vertus sociales. Qui veut la fin, veut les moyens; la gymnastique du cerveau est dans l'exercice de ses facultés, et vous avez, par conséquent, dans l'éducation, la puissance de faire en quelque sorte de vos enfans tout ce que vous voudrez. Voulez-vous des hommes justes, bienveillans, généreux, nobles et vénérans, cultivez ces brillantes qualités chez eux; manifestez-les vous-même, et vous récolterez infailliblement le fruit de vos soins et de vos bons exemples.

Maintenant, eu égard au volume de la masse encéphalique inférieure, je ne pense pas que l'on puisse en induire l'éternelle animalité de l'homme, et que rien puisse, en ce cas, légitimer envers lui l'emploi de la force brutale. Si l'on fait attention que c'est par le développement considérable du front que l'homme bien conformé se distingue des autres animaux et fait un être à part; si l'on réfléchit à la disposition respective des différentes parties cérébrales entre elles, et conséquemment à l'ordre suivant lequel sont rangées nos différentes facultés, disposition merveilleuse, arrangement admirable qui confond l'intelligence humaine,

qu'aucun philosophe de l'antiquité n'a pu découvrir, et que Gall et Spurzheim, malgré tout leur génie, ne pouvaient inventer ; si l'on considère la position supérieure qu'occupent dans le cerveau les organes ou les facultés de la bienveillance, de la justice, de l'espérance, de l'idéalité, de la vénération, position élevée que l'on ne peut supposer gratuite, qui doit avoir un but, et que je regarde comme indiquant le véritable siége du gouvernement dans la tête humaine ; si l'on apprécie tous les avantages qu'en ont retirés pour eux comme pour leurs semblables, dans la tourmente et le feu des passions, des hommes tels que Socrate et saint Augustin, auxquels on ne songera point à refuser sans doute les sentimens des brutes ; si, nous renfermant toujours dans les faits, et l'histoire à la main, nous tenons compte des résultats prodigieux qu'ont obtenus quelques conducteurs de troupeaux humains par le développement et l'exaltation presque frénétique de ces nobles instincts ; si, en outre de tout cela, il est impossible de méconnaître les intentions de la nature à l'enivrante volupté qui accompagne et qui suit l'exercice de ces différentes forces, volupté pleine, entière, ineffable, et qui, loin de laisser des regrets après elle, n'entretient pendant toute la vie dans l'esprit que les plus doux souvenirs ; si l'on veut prendre en considération cet ensemble de choses, peut-être, Messieurs, trouvera-t-on que l'homme n'a point été livré sans défense aux exigences, à la merci de ses penchans inférieurs.

Je le répète, quand je regarde le front de l'homme, quand j'en mesure les dimensions, quand je me frappe du caractère auguste que j'y trouve imprimé, quand je le vois peser de tout son poids sur les organes inférieurs et dominer enfin par sa position tout l'encéphale, je ne puis pas ne pas croire qu'il n'y ait en lui, qu'on me permette cette expression, une

masse assez considérable et assez énergique de mentalité et de moralité pour asseoir les bases d'un bien grand avenir. C'est à nous de ne pas imiter nos pères, de ne point négliger ces dons précieux de la création ; c'est à nous de les cultiver et de les éveiller en quelque sorte à la vie. Nous verrons alors, les conditions extérieures, ordinaires, de l'existence humaine étant ainsi changées, s'il n'y a pas quelque témérité à mettre sur le compte de l'organisation, des vices, des travers, des crimes, des événemens et des faits qui peuvent s'expliquer par l'imperfection de nos méthodes, les mauvaises passions ou le défaut de lumières de quelques chefs de peuples, et l'ignorance où nous avons été jusqu'à présent de tout ce que peut fournir de bon, de juste, d'honnête, de noble, de vénérable et de vrai, notre belle et puissante constitution cérébrale, antérieure-supérieure.

Sous une foule d'autres points de vue, les idiots dont je parle ne sont pas moins intéressans à étudier. Habitués que nous sommes à ne point apprécier les motifs de détermination de nos semblables, à ne considérer dans les hommes que la matérialité de leurs actes, combien de ces malheureux ont été et ne sont-ils pas encore tous les jours victimes de notre ignorance? Quand l'étude de la nature de l'homme sera-t-elle assez avancée pour nous faire arriver à l'appréciation rigoureuse de la moralité ou de la criminalité d'un acte. On ne saurait trop le dire, et le redire : l'idiotisme est rarement complet. Mais, de ce que, sous le rapport intellectuel, un individu est un peu plus fort qu'un autre, il ne s'ensuit point encore qu'il doive encourir la responsabilité de ses actions : ce n'est pas trop, pour être comptable, d'avoir en soi, d'avoir en main tous les pouvoirs cérébraux. Avant d'arriver à l'homme ordinaire, à la constitution commune et générale, la nature, dans l'organisation du cerveau, présente diffé-

rens degrés de développement : de la plus étroite dimension, elle ne s'élève point tout-à-coup ni aux belles et grandes proportions, ni aux proportions moyennes, et, par les facultés qui en sont dépendantes, elle ne passe point subitement de la nullité la plus absolue à l'activité la plus universelle. Voilà ce qui constitue l'idiotisme partiel, sur lequel on n'a encore rien écrit de bien satisfaisant.

L'individu qui en est atteint a le plus ordinairement, comme tous les autres hommes, tous les penchans de la brute; il y joint assez souvent des facultés qui le mettent en rapport avec les objets du monde extérieur. Il a de la mémoire et de l'ordre; quelquefois il associe des nombres et paraît mesurer le temps, et comme, entre les choses qui le rapprochent des espèces inférieures, la ruse figure assez fréquemment chez lui en première ligne, tout ce qu'il fait semble porter l'empreinte du discernement, de la préméditation et de la liberté. Nous lui prêtons souvent à juste titre nos intérêts, nos sentimens, nos passions et tous nos autres mobiles incitateurs du dernier ordre; mais, lorsque nous voulons qu'il en subisse comme nous les conséquences, nous oublions que, par le peu de largeur et d'élévation des parties antérieures et supérieures du cerveau, il n'a point de noblesse dans son âme, qu'il n'a point de sauve-garde en lui-même, qu'il est plus ou moins privé des ressources morales et intellectuelles que nous trouvons dans une organisation parachevée, aussi remarquable, comparativement à la sienne, par la beauté de ses formes que par la richesse de ses attributs.

Parmi les sujets affectés d'idiotisme partiel, que j'ai dans ma division, quinze ont particulièrement fixé mon attention. J'aurais voulu leur donner à chacun une cellule particulière; mais la localité qu'on a mise

à ma disposition ne m'a point permis d'établir cette exacte séparation.

Huit sont dangereux pour les mœurs: non seulement ils énervent et ruinent leur constitution en se livrant à tous les excès de l'onanisme; mais ils cherchent encore à entraîner dans ces écarts leurs compagnons d'infortune et à assouvir sur eux leur brutale lasciveté: la nature a été leur premier séducteur.

J'en ai trois qui, par leur violence et leurs brusques incitations, ne sont pas moins dangereux pour tous ceux qui les entourent. On a souvent de la peine à soustraire les autres enfans à leurs fureurs homicides. Ces trois malheureux vivent ordinairement à l'écart: ils sont presque toujours sombres, farouches et taciturnes; insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux, ils ne sortent de leur impassibilité que pour se livrer aux mouvemens terribles de leur penchant destructeur, et, à peine est-il satisfait, qu'ils reviennent à leur vie solitaire et retombent dans leur effrayante stupeur. Toutes les causes de leur fureur sont internes; rien ne la fait naître autour d'eux. Dans leurs faits, il n'y a acception de personne, et quand ils ne peuvent se satisfaire sur les individus au milieu desquels ils vivent, c'est sur eux-mêmes ou sur les objets inanimés qu'ils épuisent leur aveugle férocité.

Les quatre autres ne peuvent s'empêcher de voler. Ils volent sans besoin, sans nécessité, sans imitation, sans mauvais exemple, sans utilité, par instinct; ils volent pour voler. Ils prennent indifféremment toutes sortes d'objets, des cuillers, des sabots, des couteaux, des morceaux de bois, des os, des sébiles, des bas, des mouchoirs, etc., et ils courent bien vite cacher tout cela dans leurs paillasses, dans les greniers, sous leur lit, partout où, dans l'aveuglement de leur instinct et la faiblesse de

leur intelligence, ils s'imaginent qu'on ne viendra pas le chercher.

Je me rappellerai toute ma vie avoir vu à Bicêtre, en 1828, lors du départ de la chaîne des forçats, un jeune homme de vingt-deux ans, atteint de l'idiotisme incomplet dont je parle, et qui avait été condamné pour viol. J'entrais dans la grande cour de la prison, au moment où l'on faisait exécuter un mouvement général parmi ces malheureux pour en opérer le ferrement; habitué que je suis à saisir les caractères extérieurs de ces êtres infirmes et dégradés, du plus loin que j'aperçois ce jeune homme, à sa configuration cérébrale, à sa démarche, à ses poses mal assurées, à son sourire niais et stupide, à la manière dont ses camarades le plaçaient et le déplaçaient, à son indifférence, il me vient de suite en idée que j'ai un idiot sous les yeux; je veux éclaircir mes doutes, je vais à lui, je l'examine, je l'interroge, je fais à ses compagnons d'infortune une foule de questions sur l'ordre et le genre de ses manifestations habituelles; ils me regardent tous avec étonnement, ils ne savent rien de tout ce qui se passe dans ma tête, des émotions que j'éprouve, des idées qui m'assiègent, et comme ils ne se doutent pas de l'importance que j'attache à ne pas avoir le moindre doute sur la situation mentale de ce jeune homme, ils ne peuvent concevoir comment un homme qui leur paraît avoir d'ailleurs quelque instruction, peut rester si long-temps à constater une imbécillité si patente pour eux, et d'ailleurs, disaient-ils, si manifeste à tous les yeux. Je ne m'étais point trompé, j'étais en présence d'un pauvre enfant à qui la nature avait été bien loin d'accorder tous ses dons, et que l'on sacrifiait en pure perte aux intérêts sociaux. L'infortuné n'avait point, il est vrai, la conscience de son état; mais sa famille avait à subir les conséquences d'une condamnation infamante.

Il n'y a point de criminalité chez des individus de cet ordre; néanmoins, comme ils sont dangereux, il est indispensable de les tenir éloignés du commerce social. Le soin de les surveiller devrait seulement appartenir à la police de sûreté.

Relativement au vol, au meurtre et à l'incendie, on fait tous les jours des observations analogues. Si j'aimais à raconter des anecdotes ou des historiettes, j'aurais sur ce sujet, à la disposition de mes lecteurs, un volume de citations. Les ouvrages des médecins qui ont traité de l'aliénation mentale sont remplis d'une foule de faits de ce genre. Heureux dans leur infortune ceux qui, semblables aux idiots dont parle M. Fodéré, n'ont eu que des facultés intellectuelles isolées dont l'activité extraordinaire a pu s'exercer impunément pour eux, comme pour la société; ils n'ont point eu à redouter, pour ce second ordre de faits involontaires, les fausses interprétations des hommes chargés de veiller à l'exécution des lois.

« On remarque, dit cet homme vénérable que la » mort vient d'enlever à la science et à l'humanité, » que, par une singularité inexplicable, plusieurs de ces » individus doués d'une si faible intelligence naissent » avec un talent particulier pour copier un dessin, » pour trouver des rimes, ou pour la musique.

» J'en ai connu qui ont appris d'eux-mêmes à tou- » cher passablement de l'orgue et du clavecin, d'au- » tres qui s'entendent, sans avoir eu des maîtres, à ra- » commoder des horloges et à faire quelques pièces de » mécanique. Cela tient vraisemblablement à l'orga- » nisation plus parfaite de l'organe sous la dépendance » duquel se trouve tel ou tel art, et non à l'entende- » ment. Car ces individus, non seulement ne savaient » pas lire dans les livres qui traitaient des principes de

» leur art, mais encore ils étaient déroutés lorsqu'on » leur en parlait, et ne se perfectionnaient ja- » mais (1). »

Relativement aux applications que l'on peut faire de toutes ces observations à la morale et à la législation, j'ai déjà fait sentir en 1830 la nécessité, si l'on voulait être juste, d'abandonner pour des sujets pareils les termes ordinaires de comparaison. Je disais que la statistique, avec quelque exactitude qu'elle enregistrât les faits, ne pouvait néanmoins, par ses chiffres, donner la solution de toutes les questions. Avant de reproduire une partie de mon argumentation, je vais faire connaître à mes lecteurs le rapport direct, incontestable qu'il y a entre la masse encéphalique et l'idiotisme. J'ai fait sur mes idiots par point d'arrêt dans le développement cérébral, l'expérience du docteur Gall : j'ai mesuré leur têtes, et voici ce que je puis affirmer avec lui en cette occasion.

En mesurant ces têtes immédiatement au-dessus de l'arc supérieur de l'orbite et au-dessus de la partie la plus proéminente de l'occipital, on trouve une périphérie de onze à treize pouces.

En les mesurant de la racine du nez au bord postérieur de l'occipital, on trouve huit à neuf pouces.

L'exercice entier des facultés intellectuelles est absolument impossible avec un cerveau si petit. Jamais encore on n'a trouvé d'exception à cette règle, et jamais on n'en trouvera.

Cette loi de la nature, relative aux têtes de onze à quatorze pouces, se trouve de plus en plus confirmée. Lorsqu'on examine les têtes depuis l'imbécillité complète jusqu'à l'exercice ordinaire des facultés intellectuelles exclusivement, cet espace est compris entre les

(1) Traité du goître et du crétinisme, Paris, 1800, page 133.

limites suivantes : quatorze et dix-sept pouces, pour la périphérie ci-dessus, et onze à douze pouces pour l'arc compris entre la racine du nez et le grand trou occipital.

Avec ces dimensions, on trouve plus ou moins de stupidité, une incapacité plus ou moins complète de fixer son attention sur un objet déterminé, des sentimens vagues, des affections, des passions indéterminées et passagères ; une marche irrégulière des idées, un parler en phrases hachées, ou même par substantifs ou par verbes, des instincts aveugles et déréglés ou presque nuls.

Les têtes de dix-huit pouces à dix-huit pouces et demi sont encore de petites têtes, quoiqu'elles permettent un exercice régulier des facultés intellectuelles.

Que font maintenant des matériaux de la statistique les têtes à induction, les têtes philosophiques, les têtes de nos jurisconsultes ! Elles s'emparent de tous les faits bien observés qui leur sont fournis et qui se sont passés dans tel et tel pays ou dans tel et tel département. Elles additionnent, comparent les résultats, signalent les différences et se mettent à la recherche des causes. Bientôt elles trouvent des rapports constans, invariables, entre tel et tel ordre de faits, et telle et telle influence extérieure. Elles tirent alors forcément leurs inductions, et les présentent avec confiance aux législateurs.

En raison de l'uniformité de l'organisation de l'homme en général et de son indifférence originelle, les circonstances extérieures modifiant tous les pouvoirs, exerçant une influence immense sur la mesure, la direction et l'emploi des facultés, et imprimant même à la longue, suivant leur diversité, un caractère à chaque peuple, on peut, sans crainte de se tromper,

prendre en rigueur les explications fournies par ces chiffres et calculer en conséquence.

Néanmoins, quelque semblable que soit l'homme à lui-même et quelque facilité qu'il présente à toute espèce de modification, je demanderai si l'on prétend faire de ce principe, rigoureusement vrai, une application universelle. Je demanderai comment une science qui doit éclairer l'étude de la nature humaine et donner des matériaux à la médecine légale, qui porte jusqu'au scrupule l'esprit de détail et d'ensemble, qui fait entrer dans ses élémens de jugement sur les hommes, l'appréciation exacte de l'instruction et de l'ignorance, de la misère, de l'aisance, du commerce, de l'industrie, de la profession et de toutes les autres choses extérieures, comment, dis-je, cette science a pu jusqu'ici négliger les documens qu'elle peut recevoir de l'organisation. Pourquoi, lorsqu'elle a déjà fait un pas vers cette heureuse direction, en tenant compte de l'influence des différens âges, n'a-t-elle pas suivi sa marche dans la même ligne et noté les dimensions générales et les formes particulières des têtes? A-t-on donc oublié que les faits ne sont pas des êtres abstraits; qu'ils ne sont rien par eux-mêmes; qu'ils sont le produit d'individus; qu'ils tirent leur valeur et prennent leur caractère, non-seulement de la situation, mais encore de la nature de ces individus, et que, devant les hommes justes, ils ne peuvent être pesés, déterminés que de cette manière. Que la statistique des cours criminelles fasse donc, au moins dans les circonstances extraordinaires, un cadre de plus; qu'elle fasse connaître le développement du cerveau de l'individu dont elle retrace l'existence extérieure avec tant de fidélité; qu'elle envisage le sujet de ses observations sous toutes les faces qu'il peut présenter, en un mot que sa vue soit complète. Par cette prise en considération du physique de l'homme, le mystère qui cou-

vre certains actes se trouvera dévoilé: on aura le mot de quelques énigmes, on se livrera moins souvent devant les tribunaux à des interprétations ridicules ou quelquefois bien cruelles. L'état de l'encéphale enfin sera compté pour quelque chose; il sera pour tout le monde ce qu'il est pour nous, la traduction physiologique de l'activité de certains sentimens ou penchans dont il est impossible de trouver la source et la cause dans les excitations du monde extérieur, dont la manifestation non motivée paraît marquée du sceau de la fatalité, et dont une éducation spéciale eût pu seule comprimer la violence et régulariser l'emploi.

Dira-t-on, à cette occasion, qu'une cour d'assises n'est point un jury médical, qu'elle est incompétente pour juger des vices de l'organisation et constater les rapports qui existent entre telle et telle forme cérébrale et telle et telle manifestation, et que nous multiplions les difficultés de la juridiction criminelle. Cette réflexion aurait quelque justesse si les tribunaux n'avaient pas toujours un médecin à leur disposition, et si ce dernier venait renouveler devant eux les discussions métaphysiques du seizième siècle; mais, quand, en présence d'hommes graves et instruits, il n'est donné cours à aucune idée spéculative, quand il est question de faire une démonstration qui tombe sous les sens de l'homme le plus ordinaire, et qu'il s'agit tout simplement de fixer, d'après l'observation, le volume ou la forme du cerveau, qui entraîne inévitablement l'idiotisme, ou qui détruit la liberté morale, on met au grand jour une vérité bien importante, on ne dit rien qui ne puisse être vérifié: on porte le défi de trouver une tête de la dimension et de la forme indiquée, qui fasse exception, qui mette en défaut la physiologie, et comme il n'y a, dans tout cela, ni jargon ni subtilités scholastiques, je ne vois pas qu'on ait besoin d'être initié aux mystères de la science pour saisir

ce qu'elle a de matériel, et se décider en conséquence du document le plus précieux que l'on puisse obtenir dans le cours d'un procès criminel extraordinaire.

# DISCOURS

*Prononcé à la Séance annuelle de la Société phrénologique,*

Par M. le Professeur ANDRAL, Président.

MESSIEURS,

Il semble qu'un des premiers besoins de l'homme, dans les différentes phases de civilisation traversées par lui, ait été, dans tous les temps, de chercher à pénétrer le grand problème de sa vie intellectuelle et morale. Et comme si à la solution de ce problème se rattachait pour lui un intérêt presque aussi puissant que celui de pourvoir aux besoins de sa vie physique, il l'a demandée partout : il l'a poursuivie tour à tour dans les systèmes des philosophes, dans les inspirations des poètes, dans les récits des historiens; plus tard enfin, à mesure que les sciences naturelles ont grandi, il a interrogé ces sciences sur le merveilleux secret de la formation de sa pensée ou du développement de ses passions. Il a compris que, pour pénétrer les mystères de l'intelligence, une condition indispensable était d'étudier l'organisation même, soit dans son état physiologique, soit dans les différentes altérations qu'elle peut subir. Il n'y a, Messieurs, que bien peu de temps encore que l'on s'est avisé d'entrer sérieusement dans cette nouvelle voie d'investigation; et déjà on lui doit d'incontestables et précieuses découvertes. A quels résultats définitifs conduira-t-elle ? L'avenir nous l'apprendra; mais quelles que soient les richesses qu'il garde à ceux qui s'engageront dans une semblable route, toujours est-il que l'étude de l'intelligence et du moral de l'homme par celle de son organisation est devenue désormais une étude indispensable, je ne dis pas seu-

lement aux physiologistes, mais aux savans qui s'occupent spécialement de questions psychologiques. Cette étude est l'objet de ces sociétés nombreuses, fondées en Allemagne, en Angleterre, en France, et qui, en raison du but et de la direction de leurs travaux, ont pris le nom de *sociétés phrénologiques* : elles ont pour objet de chercher jusqu'à quel point sont exacts les principes émis par Gall sur les rapports qui existent entre le cerveau et la pensée. Ces sociétés, Messieurs, et la nôtre en particulier, se réservent d'ailleurs pleinement le droit d'examen ; elles ne prétendent relever que de leur propre raison. Les hommes qui les composent n'oublient pas que la science phrénologique, qui ne compte encore qu'un petit nombre d'années d'existence, est très loin d'être une science achevée ; elle appelle de nouvelles observations, elle sollicite de nouveaux points de vue. Des principes qu'elle a posés, plusieurs sans doute ont besoin d'être encore soumis à la rigoureuse épreuve des faits. Elle aussi, comme tout produit de l'intelligence humaine, est soumise à la loi du progrès, et par conséquent à la loi du travail ; et s'il lui arrivait de méconnaître cette double loi, si elle ne se déclarait pas progressive et perfectible, c'en serait fait d'elle : elle n'aurait plus d'avenir.

Pour nous, Messieurs, la science phrénologique existe donc, mais dans son enfance, et, à ce titre, elle promet plus qu'elle n'a pu encore donner. Si nous voulons qu'elle grandisse, gardons-nous, avant toutes choses, de compromettre son existence en lui demandant au-delà de ce que ses forces chancelantes lui permettent maintenant de fournir : laissons au temps, *ce grand enseigneur*, comme disait Montaigne, le soin de son développement, et, dangereux amis, n'accréditons point, par un fâcheux enthousiasme, l'opinion de ceux qui pensent que la science fondée par Gall, ne saurait s'appuyer sur aucune base solide ; que les

faits dont elle se compose ne sont point de ceux qu'une saine physiologie peut consentir à recevoir dans son domaine, et que rien n'autorise à juger de l'intelligence des hommes, de leurs affections, de leurs passions, d'après le volume de certaines parties du cerveau, et d'après le développement de sa boîte osseuse. Permettez-moi, Messieurs, de vous soumettre quelques réflexions à cet égard; elles auront pour but de prouver que les idées mères qui ont conduit Gall dans ses recherches, sont conformes aux principes qui toujours ont guidé les physiologistes, lorsqu'ils ont voulu pénétrer le mystère des différentes fonctions en général, et celui des fonctions cérébrales en particulier.

Une époque a existé dans la science, où les fonctions du cerveau étaient complètement inconnues. Long-temps après que Galien eut placé dans ce viscère le siége de l'âme raisonnable, ainsi qu'il s'exprimait, il se trouva des physiologistes aux yeux desquels le cerveau n'avait d'autre utilité que celle d'augmenter le poids de la tête et de sécréter les fluides blancs. Cette profonde ignorance des fonctions du cerveau ne pouvait long-temps durer, et bientôt, soit à l'aide des observations faites sur l'homme malade, soit par le secours des expériences entreprises sur les animaux, on découvrit que dans le cerveau était le siége des différens actes par lesquels l'homme entre en rapport, soit avec ses semblables, soit avec le reste de l'univers. C'était là sans doute avoir fait un grand pas; et cependant ce n'était là encore que l'enfance de la science. Ces actes si nombreux et si divers, dont le cerveau est l'instrument, ont-ils tous le même siége? Ou bien, au contraire, le cerveau n'est-il pas un organe complexe, formé par l'assemblage de plusieurs parties à chacune desquelles est dévolu l'accomplissement d'actes spéciaux? A cette dernière question, et avant même d'avoir eu besoin de découvrir ces parties, l'observa-

tion a depuis long-temps répondu par l'affirmative. En effet, l'intelligence peut s'altérer, le mouvement et le sentiment restant intacts; et ceux-ci, à leur tour, peuvent subir les troubles les plus divers, sans que l'intelligence soit le moins du monde affectée. Interrogez de plus l'anatomie comparée. Elle vous fournit une admirable preuve de la multiplicité des organes cérébraux, en vous montrant, dans la série des êtres, certaines parties de l'encéphale ou atrophiées ou très développées, suivant que tel ou tel des actes qu'accomplit l'encéphale vient lui-même à prédominer chez un animal, ou au contraire à s'effacer. Il y a même des parties de l'encéphale qu'on ne retrouve que chez certains animaux, et c'est chez ceux qui présentent aussi certains actes qu'on ne retrouve pas chez d'autres. Ainsi, au rapport de Desmoulins, les poissons qui ont la faculté de se défendre contre leurs adversaires en déchargeant sur eux des torrens d'électricité, présentent dans l'encéphale un lobe surnuméraire, dont l'existence est en rapport avec la faculté toute spéciale qui leur est départie.

Ainsi, plus nous avançons dans l'étude des nombreuses fonctions que les centres nerveux sont chargés d'accomplir, et plus nous sommes enclins et comme irrésistiblement poussés par tout ce que nous observons, à décomposer la masse nerveuse qui remplit le crâne en un certain nombre d'organes dont chacun est l'instrument d'un acte spécial.

Mais, Messieurs, ce n'est pas tout encore : chacun des grands actes cérébraux, que l'on a pu d'abord considérer comme simple, est lui-même un acte complexe, qui se compose de plusieurs autres, dont chacun à son tour pourrait fort bien avoir son siége dans un point particulier du cerveau. Ainsi, il est infiniment vraisemblable que chacun des innombrables mouvemens qui s'accomplissent par les muscles réside dans

un point particulier de l'encéphale, et la preuve, c'est que chacun de ces mouvemens peut s'altérer isolément. La faculté d'articuler les sons doit aussi avoir un siége spécial ; car la parole peut rester intacte au milieu des plus graves altérations des fonctions cérébrales, ou bien elle peut s'altérer, bien que les autres fonctions encéphaliques n'aient pas subi la moindre modification.

Envisagez maintenant, Messieurs, la partie intellectuelle et morale de l'homme : ici, quel état bien autrement complexe ! Qu'est-ce que l'intelligence, si ce n'est la réunion d'une foule de facultés qui, tantôt en s'isolant, tantôt en se combinant, tantôt en cessant d'exister ou en prenant un grand développement, forment l'infinie diversité des esprits ; et si toutes ces facultés ont leur siége commun et se passent dans les mêmes parties, comment concevoir qu'elles puissent ainsi se séparer les unes des autres ? Pourquoi les hommes de génie ne sont-ils pas également hommes de génie dans tous les genres ? Pourquoi aussi rencontre-t-on des hommes qui n'offrent, sous le rapport intellectuel, qu'un développement très ordinaire, excepté sous le rapport d'une certaine aptitude dans laquelle ils se montrent supérieurs. Tels ont été un grand nombre de musiciens, de calculateurs, de mécaniciens, etc. Pourquoi enfin y a-t-il d'autres hommes qui, n'ayant, comme on dit, aucune vocation décidée, possèdent, à l'inverse des précédens, une intelligence tellement flexible et tellement étendue, qu'on les voit embrasser avec une facilité à peu près égale les diverses branches des connaissances humaines, et, sans offrir dans aucune la supériorité du génie, se montrer cependant remarquables dans toutes ?

Que si nous reportons plus particulièrement nos regards sur la partie morale de l'homme, que de différences individuelles n'aurons-nous pas encore à cons-

tater? Voyez comme, abstraction faite de tout principe donné, soit par l'éducation de famille, soit par les institutions sociales, tel homme vit tout entier sous l'influence d'une passion qui l'obsède, qui le maîtrise, qui l'entraîne comme malgré lui, soit aux actions héroïques, soit aux crimes atroces. Mais, Messieurs, il en est des passions de l'homme comme de ses facultés intellectuelles : chez le plus grand nombre il existe entre ces passions un certain équilibre qui s'oppose à ce qu'aucune vienne à prédominer et à se subordonner tout le reste. Ce sont là les hommes ordinaires ; c'est la foule. Son sort, à elle, est de suivre le char de ces hautes intelligences, de ces âmes passionnées auxquelles appartient le monde ; ce monde dont elles sont la gloire ou la honte, les délices ou le fléau.

Que si, maintenant, nous étudions, comme physiologistes, toutes ces merveilleuses différences qui impriment à chaque homme son caractère intellectuel et moral ; devrons-nous nous contenter de les prendre comme des faits au-delà desquels nous ne saurions pénétrer? Devrons-nous au contraire chercher à remonter à leur cause? et cette cause, sera-t-il raisonnable de la chercher dans la différence même de l'organisation cérébrale? Nous demanderons-nous s'il y a dans l'encéphale, pour chaque faculté intellectuelle ou morale, un organe ou instrument spécial qui croît ou décroît avec elle? Telle est la question posée par Gall, et que les considérations ci-dessus présentées doivent porter à résoudre par l'affirmative.

Mais ce n'est pas tout. Une fois cette première question mise en discusion, Gall devait en poser une seconde ; c'est celle-ci : Est-il possible de reconnaître, au milieu de la masse encéphalique, quelles sont les parties de cette masse destinées à l'accomplissement de tel ou tel acte intellectuel, au développement de telle ou telle passion? cela n'est possible que si le volume

de chacune de ces parties est en rapport avec la prédominence de l'acte intellectuel ou moral qu'elle est chargée d'accomplir. Or, par analogie, un tel rapport doit être admis. Partout, en effet, et dans l'immense série des êtres organisés, et dans l'homme en particulier, considéré soit aux différentes périodes de son existence, soit à l'état de santé ou de maladie, on voit les organes augmenter de volume ou s'atrophier, en raison des divers degrés d'activité de la fonction qui leur est dévolue. Il est donc infiniment présumable qu'il en est de même pour les organes encéphaliques. Cette donnée de la théorie vaut donc au moins la peine qu'on cherche à la vérifier par l'observation. Mais d'avance on peut dire qu'ici la présomption équivaut presque à une certitude, tant est puissante l'analogie qu'on peut invoquer en sa faveur.

Je suppose maintenant que l'observation ait démontré qu'effectivement la prédominence d'une faculté cérébrale entraîne la prédominence en volume de la portion du cerveau qui en est l'instrument, la question suivante reste encore à poser : Peut-on reconnaître pendant la vie le rapport de développement de l'organe et de sa fonction? A cette question on doit répondre que, en principe général, dans les êtres sains comme dans ceux qui sont malades, partout les parties protégées par des enveloppes plus ou moins solides commandent le développement de ces enveloppes, et c'est une chose merveilleuse que de voir, dans une foule de cas, les parties les plus dures se modifier de telle façon dans leur nutrition, qu'elles s'agrandissent ou se rétrécissent dans un espace de temps souvent très court, suivant que les organes qu'elles recouvrent augmentent eux-mêmes ou diminuent de volume. Voyez, par exemple, comment les côtes s'affaissent lorqu'un poumon s'est atrophié; voyez comment un cerveau peu développé entraîne généralement un pe-

tit crâne, et comment encore, si l'un des côtés du cerveau est resté moins volumineux que l'autre ou l'est devenu, cette inégalité de volume se marque également dans la disposition des parois du crâne. De ces faits qui sont incontestables, à ceux qui ont été exposés par Gall, et d'où il résulterait que le développement de chaque organe encéphalique en particulier est marqué par le développement du crâne dans le point correspondant, qui ne voit que la transition est toute naturelle? On ne fait donc qu'accepter et poursuivre la conséquence de lois physiologiques connues depuis long temps, lorsque, pour reconnaître le développement plus grand de certaines parties cérébrales, on examine le développement même des parois du crâne. On comprend qu'on peut encore avoir plus de foi dans les résultats auxquels peut mener un examen de ce genre, depuis que des recherches récentes portent à regarder comme de plus en plus probable, que les différens actes intellectuels ont spécialement leur siége aux surfaces cérébrales.

Dans tout ce que j'ai dit, Messieurs, je n'ai eu qu'un but, c'est celui de prouver que la science dont Gall est le fondateur, et à laquelle le nom de phrénologie a été imposé, doit faire désormais partie des études graves et sérieuses de la physiologie. La question n'est pas de savoir si, dans la détermination des organes encéphaliques, il y a eu erreur de la part de Gall ou de ses successeurs. Quand même aucun de ces organes n'aurait encore été trouvé, les bases mêmes de la science n'en existeraient pas moins. Les principes en auraient été posés à l'aide d'une induction qui a bien aussi sa valeur, et tôt ou tard arriveraient et s'accumuleraient les faits : alors la science serait définitivement constituée; et si ces faits déposaient en grand nombre en faveur des principes posés, il ne faudrait pas s'embarrasser de quelques exceptions : elles ne seraient qu'ap-

parentes. Le savant collègue auquel j'ai succédé dans ce fauteuil, M. Bouillaud, a dit, selon moi avec beaucoup de raison, dans un ouvrage où il a consacré par l'observation la multiplicité des organes cérébraux : *Si toute théorie qui se trouve en contradiction avec un fait bien observé est fausse, de même tout fait qui est en contradiction avec une théorie rigoureusement démontrée, a été mal observé.* Si, d'ailleurs, la science phrénologique a pour elle la vérité, ne vous embarrassez pas de son avenir; car il n'y a pas d'exemple d'une vérité qui, une fois lancée dans le monde, n'y ait fait son chemin. Mais il faut d'abord qu'elle y paie son droit d'entrée; il faut qu'on se dérange pour lui faire place, et cela est du goût de fort peu de personnes. Elle a d'ailleurs le tort grave d'être plus jeune que ceux qu'elle prétend éclairer. Mais laissez-la faire; elle saura merveilleusement jeter derrière elle tous les obstacles qu'on lui oppose. La terre n'est pas devenue immobile comme l'astre autour duquel elle gravite, parce qu'il y a trois ou quatre siècles, on défendit à Galilée d'annoncer que la terre tournait, et la circulation du sang n'a pas cessé d'exister, pour avoir été opiniâtrement niée bien des années encore après avoir été découverte; à tel point que, lorsque long-temps après les travaux de Harvey, Dodart osa soutenir une thèse à Paris sur la réalité de la circulation du sang, les vieux docteurs, au rapport de Fontenelle, trouvèrent que, pour un AUSSI ÉTRANGE PARADOXE, le jeune récipiendaire ne s'en était pas mal tiré.

C'est qu'en effet la plupart des grandes vérités qui sont venues tour à tour éclairer le monde, ont été aussi, à leur naissance, des paradoxes, et, à ce titre, il était tout simple qu'elles ne fussent toujours que difficilement et lentement acceptées.

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX

# DE LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

## Pendant l'Année 1833-1834,

LU A LA SÉANCE ANNUELLE, LE 22 AOUT 1834,

Par le Docteur CASIMIR BROUSSAIS,

Secrétaire-Général.

MESSIEURS,

C'est au moment où quelques personnes cherchent à porter atteinte à l'existence de la phrénologie, qu'il importe de démontrer la vérité de cette science; c'est alors que, s'il n'existait pas de sociétés phrénologiques, il faudrait en créer; c'est alors que, mettant toute modestie de côté et proclamant nos travaux, nous devons dire: et nous aussi, nous avons fait quelque chose pour elle.

Nous avons vu, vérifié, constaté un grand nombre de faits pendant l'année qui vient de s'écouler; il serait trop long de vous les raconter tous; je rapporterai seulement les plus frappans. Depuis l'idiotisme le plus complet jusqu'au développement intellectuel et moral le plus élevé, vous verrez passer sous vos yeux

tous les degrés d'organisation humaine; et, soit que nous arrêtions nos regards sur les criminels les plus pervers, sur des enfans égarés, sur des suicides, sur des artistes, sur des hommes dévoués et bienfaisans, sur des hommes politiques, ou que nous les fixions sur des savans de premier ordre, toujours nous rencontrerons la confirmation de notre science; nous la trouverons, et vous la verrez aussi, pour peu que vous vouliez seulement ouvrir les yeux et regarder sans prévention.

D'ailleurs, je le dis et le répète au nom de mes collègues, c'est avec l'indépendance la plus entière que nous étudions la phrénologie; nous sommes convaincus de la réalité de ses bases, comme de notre existence, parce que c'est pour nous une observation de tous les jours, de tous les instans; mais, loin de prétendre que la science soit achevée et parfaite, nous comptons sur ses progrès futurs, et nous nous efforçons d'y contribuer.

Commençons par les degrés les plus bas de l'échelle.

Voici le crâne d'un idiot de onze ans, que nous a présenté M. Fossati. Cet idiot était hydrocéphale, c'est-à-dire qu'il avait de l'eau dans la tête. Cette maladie n'exclut pas l'intelligence; on voit même des enfans hydrocéphales extrêmement intelligens: mais alors leur tête est énorme, elle a le double, le triple du volume normal; ici au contraire le volume est deux ou trois fois moindre, et encore la masse du cerveau est-elle extrêmement réduite, puisque ce crâne était en grande partie rempli d'eau. Aussi l'enfant auquel il appartenait était affecté de l'idiotisme le plus complet.

Point d'intelligence sans cerveau, Messieurs, voilà notre point de départ. C'est toujours un puissant argument en notre faveur, que de partir d'une donnée incontestable et dont le contraire est l'absurde.

Voici des crânes et des moules de cerveaux de chiens de différentes espèces recueillis par M. Dumoutier. Qui

de vous ne s'aperçoit à l'instant que celui-ci était intelligent, et celui-là sans moyens. Une chienne de chasse, excellente, issue de chiens anglais, chassant d'instinct et avant toute éducation, met bas plusieurs petits : quelques-uns héritent des qualités de la mère, un seul est incapable ; non seulement il ne chasse pas par instinct naturel, mais on ne peut parvenir à lui donner par l'éducation cette qualité ; il n'a point de mémoire des lieux, il se perd quand il est éloigné du logis ; il n'est bon à rien, pas même pour la garde. Voyez le crâne et le cerveau de la mère : quel beau développement ! Voyez maintenant ceux de son indigne rejeton, comme ils sont petits ! et surtout comme les circonvolutions des organes de l'éducabilité sont misérables en comparaison de celles de la mère !

Passons de l'idiotisme et des animaux à l'homme dégradé et pervers.

Ce n'est plus ici une petite masse de cerveau que vous aurez à contempler ; c'est une prédominance des régions consacrées aux instincts, aux passions, et cela aux dépens de celles affectées à l'intelligence et aux sentimens moraux, ou bien aux dépens des unes et des autres à-la-fois. Voilà nos principes ; en voici l'application.

Ce moule, recueilli encore par M. Dumoutier, de même que le suivant, est celui de la tête de Lemoine, assassin de la femme de chambre de madame Dupuytren, exécuté le 26 septembre 1833. Vous vous rappelez que cet homme, quoique dominé par des passions excessivement violentes, n'était cependant pas sans moyens ; que, bien que cuisinier de profession, il s'occupait de littérature et faisait des vers (1) ; qu'il

(1) Un journaliste, en rendant compte de cette séance, avait cru voir une erreur matérielle à relever relativement à cette qualité de

abusa de sa victime avant de l'achever; qu'il enleva, dans la maison, tout ce qu'il put emporter; qu'il fit

---

versificateur dont je dotais Lemoine : voici la lettre que j'écrivis en réponse :

« Paris, 24 mars 1834.

» Monsieur,

» La personne qui a rendu compte, dans votre excellent journal, de la séance annuelle de la Société phrénologique, a avancé que j'avais commis une *erreur matérielle* en disant que Lemoine avait fait des vers; que le poète dans cette affaire, c'était Gillard. En preuve de la vérité de mon assertion, je transcris ci-contre des vers faits par Lemoine dans la prison de Bicêtre, *la veille de son exécution*. Les voici avec l'orthographe de l'auteur.

*Epître à Gillard, élève de la nature, auteur du* Flambeau de l'Univers (*poème*).

Gillard, puisque la prose ne vaut rien à tes yeux,
Apprends-moi à parler le langage des dieux;
Fais qu'un faible rayon de ton divin flambeau
Eclaire mon génie, échauffe mon cerveau.
Quitter l'art culinaire pour enfourcher Pégase,
Il faut, je te l'avoue, avoir un peu d'audace.
Mais je veux sur l'airain buriner ton histoire,
Honorer tes hauts faits, éterniser ta gloire,
Chanter ta renommée, et, dans tout l'univers,
Aux peuples assemblés faire admirer tes vers.
Mais, ô mortel retard ! que pourront mes enfans !
Pour monter sur ton char il faudrait des géans.
Le son des cent trompettes dans les airs a vibré;
Au sommet du Parnasse les Virgiles ont tremblé.
Ton poème a refoulé l'Eneïde et l'Illiade,
L'Odissée n'est plus rien, on quitte la Henriade,
On rejette Mahomet pour l'immortel flambeau
Qui de l'art poétique anéantit Boileau;
Orphée n'a plus d'accords assez doux, assez pures,
Qui puissent célébrer l'élève de la nature !

Fait au cachot de la prison de Bicêtre, le 25 septembre 1833.

*Signé* : LEMOINE.

» On sait d'ailleurs que Gillard ne cultivait la société de Lemoine que parce qu'il recevait de lui des conseils pour ses poésies. »

» J'ai l'honneur, etc.

» CASIMIR BROUSSAIS. »

Voici une lettre qui m'a été adressée à l'occasion du même article de journal :

preuve, pendant les débats, de beaucoup d'irritabilité, de ruse et d'audace ; et qu'il montra du courage jusqu'au dernier moment. Le développement de son crâne vous explique tous ces faits. Voyez ce diamètre bi-temporal ; il est effrayant : les organes qui forment cette région font une énorme saillie ; puis la région postérieure est large à l'excès. Avec de tels organes, on est poussé à satisfaire ses passions, sa cupidité par tous les moyens possibles. Il faudrait à un tel être une région supérieure et postérieure extrêmement forte, et un front plus saillant dans ses parties supérieures pour contrebalancer les premières influences. Vous voyez au contraire que l'estime de soi, qui nous empêche de nous avilir à nos propres yeux, que l'amour de l'approbation, qui nous retient si souvent lorsque nous allons nous perdre, que le sentiment de justice, sont ici en défaut : d'ailleurs cette tête n'est pas dépourvue

---

Paris, le 29 août 1834.

« Monsieur,

» Bien que je sois loin d'admettre l'infaillibilité de la craniologie, je puis, ayant été élevé jeune avec Lemoine chez M. le curé de Serau, et dans l'intérêt de la vérité, affirmer qu'alors il n'avait pas douze ans, et déjà rimaillait. Je puis de même attester avoir vu de lui, il y a quelques années, un drame, un commencement d'opéra et d'autres morceaux de prose et vers (il serait possible de retrouver le tout). Ces pièces n'étaient pas excellentes ; mais elles n'étaient pas non plus dépourvues d'idées et de bon sens.

» D'ailleurs Lemoine passait parmi ses camarades pour un bel esprit. Que ne s'est-il borné à faire de mauvais vers! Il y a tant de gens qui en font et ne sont pas pendus pour cela.

» Cette lettre pourra vous servir, si vous le voulez, à prouver que la bosse de l'idéalité chez Lemoine n'était pas tout-à-fait comme on l'a dit un organe *surnuméraire*.

» J'ai l'honneur, etc.

» Delbour,

» Élève en médecine, rue de la Calandre, n° 54. »

de toute bienveillance, et vous savez que Lemoine n'a cessé de protester de l'innocence de Gillard, qu'on avait condamné comme son complice et qui plus tard a été reconnu innocent; il y a de l'idéalité, et Lemoine s'occupait de littérature; enfin la vénération se reconnaît, et Lemoine réclama, à son dernier jour, les secours de la religion. Il y avait donc du bon chez Lemoine; mais ses passions avaient besoin d'un frein puissant, et aucune éducation morale n'avait exercé et dirigé chez lui les sentimens moraux, et ne l'avait habitué à modérer ses impulsions instinctives.

Je n'ai point là à mettre en parallèle le moule de la tête de Gillard; mais vous l'avez tous vu, Messieurs, lorsqu'il s'est rendu à une de nos séances : quelle différence d'organisation! la bienveillance chez lui l'emporte sur tous les organes; ceux des penchans sont extrêmement modérés; les sentimens moraux au contraire, et l'estime de soi en particulier, sont très forts. Enfin, à voir sa tête, comme en entendant ses paroles, il est impossible de ne pas croire à sa candeur et à son innocence; tandis qu'à voir la tête de Lemoine, on ne peut se défendre d'un sentiment d'inquiétude.

Voici maintenant l'empreinte d'un jeune homme de vingt et un ans, nommé Dem...., actuellement à Bicêtre, qui a toujours été mauvais sujet; qui, né de parens pauvres et souvent battu par eux pour ses fautes, a commencé à les voler dès l'âge de huit ans; puis a volé ses voisins, toutes les personnes qu'il a pu tromper, pour satisfaire sa gourmandise, son goût des plaisirs et son penchant à la débauche; il n'a jamais voulu s'astreindre à aucun travail dans les maisons de correction où il a passé presque toute sa jeunesse; il a même eu l'idée de tuer sa tante pour la voler, et n'a été empêché d'exécuter ce projet que par une circonstance accidentelle, ainsi qu'il le raconte lui-même. Je le demande, est-ce l'intelligence qui prédomine ici?

est-ce la moralité ? n'est-ce point au contraire l'animalité la plus basse ? Voyez comme ce front fuit, comme ces diamètres bi-temporaux sont larges, comme cette région supérieure est étroite ! Chez cet enfant, les facultés perceptives sont assez fortes ; aussi n'est-il pas maladroit et ne manque-t-il pas de cette intelligence matérielle qui le rend filou si habile ; il y a beaucoup de fermeté, et il en abuse pour persévérer dans le mal, pour récidiver sans cesse ; il y a de l'estime de soi, de ce qui manque à Lemoine et qui est ici trop développé ; c'est par suite de l'impulsion de cet organe que le jeune D.., impatient du joug, s'est plusieurs fois révolté dans les ateliers de travail et a brisé les métiers. C'est cependant une des facultés dont une éducation phrénologique se servirait avec avantage pour le ramener à une vie meilleure ; car c'est à l'influence de celui-là que D.. doit la conduite régulière qu'il a tenue à la pharmacie de Bicêtre pendant tout le temps qu'il y a été employé comme tisanier. Il ne faudrait pas cependant oublier qu'il manque de circonspection et de jugement, et qu'il y aurait beaucoup à faire pour assurer sa guérison morale. Mais quelle influence heureuse pouvait-on raisonnablement espérer d'une éducation de bastonnade !

C'est au milieu de circonstances non moins fâcheuses qu'a été élevé le jeune Duh..., âgé de dix-sept ans, actuellement à Bicêtre. Né de parens aisés, il ne fut pas plus heureux que Dem... : les querelles et les dissensions domestiques dont il était chaque jour témoin, les coups de bâtons qu'il recevait à chaque faute commise, le dégoutèrent bientôt du toit maternel. Peu de temps après la mort de son père, Duh..., gourmand et grand amateur de spectacles, se lia d'une amitié intime avec de petits vagabonds, filous de profession. Volant le jour, la nuit couchant sous les arches des ponts, grelotant de froid, mourant de faim, sans linge, sans

chaussure... Cette vie nomade, de dangers, de privations, de jouissance, lui plaisait beaucoup, dit M. Debout, dans la notice qui accompagnait le moule de cette tête. Il faut l'avouer, voilà un esprit d'indépendance bien mal employé ! Duh..., plusieurs fois pris sur le fait, au moment où il s'appropriait le bien d'autrui, fut plusieurs fois enfermé dans des maisons de correction, et, remarquez ceci ! pendant tout le temps qu'il y restait, il se conduisait bien ; une fois dehors, en société de ses anciens camarades, il recommençait sa vie de filouterie et de vagabondage. Duh... est vaniteux à l'excès, et, pour des présens, pour des petits cadeaux de toilette, pour un foulard, pour des boucles d'oreilles, il s'avilit et se dégrade.

Certes, voilà un être bien bas placé! Eh bien, l'examen de sa tête me défend de désespérer de lui ; avec de l'intelligence, comme vous en voyez sur ce front, et le diamètre médiocre des régions temporales, il est impossible que Duh... ne comprenne pas un jour, quand on saura se faire entendre de lui, que sa vie est une honte, une turpitude, et qu'il est fait pour une meilleure destinée. C'est ici, beaucoup plus que chez Dem..., qu'éclaterait la puissance de l'éducation phrénologique. Pour vous convaincre de la possibilité d'une réforme morale, je vais vous présenter un exemple de retour à une conduite irréprochable après plusieurs années de bagne.

Urbain L...., dont je regrette de ne pouvoir vous lire l'histoire entière telle que l'a écrite M. Debout, est un de ces hommes que les penchans ont entraîné au mal, faute d'éducation et par suite des mauvais traitemens de son père, qui le forcèrent de se sauver dès l'âge de huit ans. Il s'engage au service des bestiaux ; mais, à la mort du maître, il entre comme mousse chez un marinier : ici, encore des mauvais traitemens. L.... se lie avec un des fils du marinier et s'enfuit

avec lui, emportant un sac de gros sous (voilà sa première faute), pour vivre avec son compagnon, jusqu'à ce qu'ils fussent admis dans la marine. Le vol fut découvert, et attribué à Urbain, qui ne voulut jamais dénoncer son complice ou plutôt son instigateur; condamné à sept ans de fer, il fut envoyé au bagne de Lorient, où il ne subit aucune punition pendant ces sept années, exemple bien rare. Au sortir du bagne, repoussé de tous côtés, il forme le projet d'aller en Amérique, et, trop faible pour se rendre à pied à un port de mer distant de trente lieues, il se saisit d'un cheval qu'il voit libre dans un pré, et prend au galop la route de Nantes. Arrêté bientôt, il parvient à s'échapper pendant que l'on délibère sur son sort; puis il est repris et condamné de nouveau au bagne. Là Urbain médite encore le projet de s'enfuir; il suit une conduite régulière et feint de boîter et d'avoir besoin de béquilles, pendant trois ans, sans se démentir un seul instant; puis, profitant d'une surveillance moins active et sans communiquer son projet à son camarade de couple, avec lequel il était employé à déblayer des moellons près des remparts, il entre, sous prétexte de se reposer, dans une cabane qui communiquait par une porte intérieure avec ces remparts, scie ses fers, attache à une grosse pierre les 36 pieds de chaîne qui le séparaient de son camarade qui travaillait dehors, et, à l'aide d'une corde, franchit les murs du port. Ce ne fut qu'au moment où son camarade entra dans la cabane pour se reposer à son tour qu'il s'aperçut de la disparition. Ne marchant que la nuit, sous le déguisement d'un soldat de la marine, Urbain arriva à Paris, sans être reconnu, se rendit à la place de Grève, se mêla à la foule des manœuvres, fut choisi par un entrepreneur de maçonnerie qui l'attacha à son établissement. Peu à peu son activité et sa vie régulière lui méritèrent la confiance de son maître,

qui le chargea de la garde de son chantier, pendant les trois années qu'il resta dans son établissement. Admis ensuite chez un fabricant de couvertures, il y exerça successivement les emplois de garçon de boutique, de magasin et de caisse; et comme tel, il eut journellement à sa disposition une immense quantité de marchandises qu'il rangeait, livrait ou transportait, ainsi que les sommes qu'il recevait en échange. Le 22 juin de chaque année, il était chargé de transporter à la diligence une somme de 50 à 60,000 francs en espèces. Enfin, pendant les quatre années qu'il resta dans cet établissement, il eut des occasions fréquentes d'abuser d'une confiance sans réserve, et il n'a emporté que les regrets de ses maîtres.

Urbain, qui n'avait jamais fait le mal pour le plaisir de faire le mal, mais toujours dans l'intention mal conçue d'arriver à pouvoir vivre honorablement, Urbain, sûr de son existence et entouré de considération, était devenu honnête homme. Il voulait continuer cette vie honorable; il ne le put pas. Lâchement dénoncé par un ancien forçat, il fut enlevé à ses travaux et à sa vie régulière, et renvoyé au bagne dont il ne s'était échappé que pour mériter de n'y plus retourner. Plaignons son sort et espérons qu'il sera ménagé, que sa fermeté ne se démentira pas et qu'il sera rendu à la société pour en redevenir un membre utile.

Certainement les organes de la ruse et du désir d'acquérir sont prononcés sur cette tête, et nous expliquent les fautes d'Urbain et la première moitié de sa vie. Mais il y a aussi de la circonspection, de l'amour de l'approbation, de la fermeté et de la bienveillance, facultés sous l'influence desquelles L. a pu se réformer. J'y ajouterai l'attachement amical, et l'amour des enfans, dont l'organe est prédominant et correspond à un sentiment naturel chez lui, et qui, dans la

prison comme en liberté, lui faisait rechercher et caresser l'enfance.

Je n'ai pas le temps de vous faire l'histoire détaillée des deux suicides dont vous voyez les moules ici. L'un est celui de Déb...., jeune homme de vingt ans, employé chez un quincaillier; l'autre est celui d'un chef d'atelier de charronnage pour les Messageries royales. Chez eux, le suicide ne fut point un accident produit par un moment d'exaltation; ce fut une idée préméditée : aussi voyez-vous que l'organe que quelques phrénologistes pensent être celui de l'amour de la vie est le plus faible de tous. Des malheurs domestiques paraissent avoir été les causes déterminantes de leur mort volontaire : pour le premier, c'était la vie malheureuse de sa sœur, qui était sans cesse en butte aux mauvais traitemens et aux brutalités de son mari; c'était, pour le second, la mauvaise conduite et l'ivrognerie de sa femme, qui le désolaient et ne lui faisaient entrevoir qu'un avenir sinistre. Aussi l'espérance, l'idéalité et l'esprit merveilleux sont-ils au plus bas degré, tandis que la circonspection et le penchant à cacher l'emportent. Le courage est prononcé chez les deux, ainsi que la destruction, en même temps que la bienveillance est très forte. Tous deux étaient bons et affectueux, mais soucieux et sombres, et tous deux ont quitté la vie parce qu'ils ne voyaient que malheurs autour d'eux, et que leurs affections étaient continuellement froissées.

Quittons ces tristes sujets et passons à l'histoire d'hommes qui se sont distingués dans le monde par plusieurs facultés de différens genres.

Voici deux sourds-muets. L'un, Rog... homme habile dans toute la force du terme, voyageur infatigable, qui a parcouru la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'Amérique du sud et une partie de la France,

entrant dans les établissemens des sourds-muets et s'y faisant employer ; réunissant des fonds pour fonder des institutions de sourds-muets, restées souvent en projet dans sa tête, qui est parvenu à amasser par son savoir-faire et son économie, près de 30,000 francs ; graveur distingué, et remarquable par beaucoup de facilité pour la littérature, car il sait et écrit plusieurs langues.

La tête de Rog... est généralement forte ; elle est très large, mais peu allongée ; il est en effet fort peu affectueux ; les organes qui prédominent sont ceux du savoir-faire, de la construction, de la propriété, de l'amour de l'approbation, de la circonspection, de la fermeté, de l'espérance, de l'idéalité, et tous ceux des facultés de perception, plus encore que les organes des facultés de réflexion et de jugement.

L'autre sourd-muet est For..., dont la plupart d'entre vous ont admiré le jeu expressif à l'institution des sourds-muets de Paris. Il excelle à peindre, par ses gestes, les passions les plus vives de l'âme ; il est lui-même d'un caractère ardent, plein d'imagination, fait des vers et rêve un brillant avenir ; il aime l'exercice de la chasse, s'irrite contre les obstacles et reconnaît ses torts, une fois le moment de l'exaltation passé. Il dessine bien ; il ambitionne et recherche l'approbation ; il fait preuve de bienveillance et d'attachement dans les soins touchans qu'il a pour son frère, sourd-muet comme lui.

Jetez les yeux maintenant sur cette tête ; elle est généralement forte, il y existe une harmonie générale, et elle plaît à la vue. Les organes de la mimique, de l'idéalité, de la bienveillance, de l'attachement, des beaux-arts, de la circonspection, de la destruction, de l'habitativité et de la conscience, y sont fortement prononcés.

Et comment voudriez-vous qu'après tant de confir-

mations de nos principes, nous pussions ne pas croire à notre science ! ... Pourquoi ceux qui la nient ne viennent-ils pas nous présenter, pour nous confondre, une collection de têtes qui démentent nos assertions? Pourquoi ne nous opposent-ils que des faits incomplets ou dénaturés, que des cas morbides ou suspects? Que l'on nous présente seulement une seule tête de savant universel comme Leibnitz ou Cuvier, qui ait moins de 20 pouces de circonférence, dont le front soit étroit et écrasé; une seule tête d'un homme remarquable par la force de caractère et dont la région supérieure aille en déclinant d'avant en arrière; que l'on nous apporte enfin une seule tête d'un individu quelconque, *éminent* par une faculté quelconque, et dont l'organe qui y correspond soit déprimé, et nous nous avouerons vaincus. Jusque là, qu'il nous soit permis de croire à ce qui frappe nos sens, et de nous livrer au perfectionnement d'une science qui ne s'écarte jamais d'une rigoureuse observation.

Voyez ce crâne que nous a procuré M. le docteur Fossati : c'est celui d'un artiste, et l'organe des beaux-arts, ou de la construction, et celui de la persévérance y frappent surtout vos regards; c'est celui d'un homme qui, simple ouvrier, sans étude aucune en mécanique, confectionna en deux années, pendant lesquelles il supporta toutes sortes de privations, un *tour à portraits* des plus parfaits.

Voici encore un artiste dont le nom n'est inconnu à personne d'entre vous : c'est Thouvenin, le relieur. M. Dumoutier, qui a pris le moule de sa tête, ayant recueilli des renseignemens sur lui, a su qu'il était très affectueux, aimant beaucoup les enfans; qu'il tenait beaucoup à l'approbation et appliquait cette faculté à sa spécialité : aussi se ruina-t-il plusieurs fois par émulation, par ambition de perfectionner son art, dans lequel il excellait, comme on le sait, et

comme l'explique le développement des organes de la construction, de l'individualité, de la configuration, de l'étendue, secondé de celui de l'idéalité, qui lui faisait imaginer de beaux modèles.

Passons maintenant à des têtes de musiciens.

La première est celle de Choron, le fondateur de l'institution de musique religieuse, homme passionné pour son art, et dont un trait va vous peindre le caractère. « Un jeune enfant passait dans la rue; il l'écoute, sa voix lui plaît; il l'emmène chez lui, le présente à sa femme en lui annonçant sa volonté de le recueillir. A de justes représentations qui lui sont faites, pour toute réponse, il s'écrie : « âme vénale ! je vous parle d'un ténor et vous me parlez d'argent! » Voyez aussi quelle bienveillance! la vénération n'est pas moins grande, et Choron dédaignait la musique frivole pour se consacrer exclusivement à la musique grave et religieuse. Cette tête est généralement petite; mais Choron était d'un tempérament bilioso-nerveux, et chez lui la masse était compensée par l'activité. D'ailleurs il n'a jamais fait de grandes compositions, et se livrait plutôt à l'étude et à l'exécution des grands-maîtres.

A côté, voici le moule de Quidant, jeune pianiste âgé de dix-neuf ans, qui exécute avec une étonnante facilité, plein d'exaltation pour la musique religieuse; aussi ce jeune musicien a-t-il la capacité d'un grand compositeur, dans la largeur de son crâne et le développement de l'idéalité, et donnera-t-il des preuves de cette capacité, si les affections, extrêmement prononcées chez lui, ne le détournent pas d'études sérieuses. La mélodie est ici très-marquée; mais l'organe du rhythme l'est beaucoup moins, et il lui est difficile de résister à l'entraînement de l'exécution et de ne pas accélérer la mesure; il lui arrive même quelquefois de se perdre, quand il joue en public. Il substitue alors ses idées à

la musique écrite, et personne ne s'en aperçoit, hors ceux qui connaissent parfaitement le morceau.

L'organe du temps est au contraire assez développé chez cet autre musicien (Deldevèze), premier grand prix de violon de l'année dernière, âgé de dix-sept ans, qui apprit seul, dès l'âge de quatre ans, à faire de la musique sur un harmonica, puis à jouer du violon sur un instrument proportionné à sa taille et qu'il accordait lui-même, maintenant improvisateur et compositeur. La mélodie, la construction, l'idéalité, la vénération, la fermeté et l'individualité, sont prononcées; ce qui donne à sa musique un caractère grave et frappant à-la-fois. L'intelligence paraît ici dominer les affections. La phrénologie augure bien de ce jeune homme; l'avenir répondra.

J'ai à fixer maintenant vos regards sur des hommes que leur bravoure et leur dévouement ont désignés à la reconnaissance publique, et dont l'infatigable M. Dumoutier nous a conservé la précieuse empreinte, comme celles des musiciens dont je viens de vous parler.

Cette tête est celle d'Hénin, et celle-ci celle de Paillette. Hénin, âgé de trente et quelques années, d'une famille de baigneurs, de pêcheurs et de matelots, dont le père a sauvé plusieurs personnes, est un homme d'une taille de cinq pieds trois ou quatre pouces, de constitution athlétique, d'une force musculaire étonnante, nageur extrêmement habile; il est connu comme tel dans le pays, et a donné maintes fois des preuves de son dévouement intrépide et de son mépris du danger en sauvant plusieurs personnes sur la côte, au milieu d'une mer des plus orageuses. L'ouragan terrible qui régna plusieurs jours dans la Manche, l'année dernière à pareille époque, fournit à Hénin l'occasion de faire preuve du plus noble dévouement, secondé du courage le plus audacieux. Le navire

anglais *l'Amphitrite*, poussé par les vents sur la rade et les bas-fonds de Boulogne, arrivé à la dernière détresse, était sur le point de se perdre. On avertit Hénin ; le navire était à plus d'une demi-lieue du rivage ; Hénin s'élance aussitôt dans les flots chargé d'une ligne ; il lutte contre le déchaînement des vents et les bouleversemens de la mer ; il arrive jusqu'au vaisseau, annonce du secours, et lance la ligne de salut; puis, saisissant l'extrêmité de la corde, il revient vers le bord ; mais, sur le point de le toucher, il s'aperçoit qu'on a lâché l'autre extrêmité de la corde ; sans hésiter, il retourne, parvient encore au navire et y lance de nouveau sa ligne, que le capitaine, exécuteur trop sévère d'ordres déjà trop rigoureux, avait fait lâcher ; puis il recommence à gagner la rive, toujours l'extrêmité de la corde à la main, hélas ! bien inutilement, puisqu'elle fut encore abandonnée par l'équipage. Dans cette lutte inégale d'un homme contre les élémens furieux, Hénin épuise ses forces ; depuis près de trois heures il était le jouet de la tempête ; son bras faiblit, mais une vague l'apporte au rivage et le dépose presque sans connaissance aux pieds des spectateurs agités d'espérance et de crainte. Voilà de ces actions que la voix des hommes ne saurait trop célébrer, et l'Institut n'a pas de couronne pour ce généreux citoyen !

Voyez maintenant le moule de sa tête : il est impossible que le courage, la fermeté et le désir de bien faire et de mériter l'approbation de ses semblables soient plus développés qu'ici.

Quant à Paillette, l'Institut l'a couronné, et il lui était impossible de choisir un plus beau modèle de vertu. C'est à peine si l'on pourrait compter toutes les personnes qui lui doivent la vie. Successivement établi marin au Havre et aubergiste à La Villette, Paillette a toujours consacré sa vie à faire le bien. A Brest et au

Havre, puis dans le canal de La Villette, Paillette s'est jeté plus de cent fois, par les temps les plus affreux, à travers les glaçons, dans la mer et dans le canal, pour sauver des malheureux que des imprudences y avaient fait tomber ou que leurs pensées de suicide y avaient entraînés : aussi fut-il surnommé le *sauveur*. Prisonnier des Anglais en 1794, en 1815 il oublie les maux qu'il a soufferts dans leurs prisons, et il se précipite, dans le canal de La Villette, à la recherche de deux soldats anglais, sous les pieds desquels la glace s'était rompue. Il les retire tous deux de l'eau ; mais un seul put être sauvé.

Comment ne pas admirer sur cette tête l'organe de la bienveillance! Si cette physionomie exprime la bonté et la douceur de caractère, les organes que renferme ce crâne sont des signes encore plus infaillibles de toutes les bonnes qualités de Paillette.

Nous aurions fabriqué à plaisir une tête dans laquelle nous aurions voulu donner à la bienveillance une prédominance excessive sur toutes les autres facultés, que nous n'aurions peut-être pas osé atteindre le degré de développement que vous voyez ici. Vous vous rappelez peut-être la tête du nègre Eustache, que je vous ai montrée l'année dernière ; l'organe de la bienveillance nous étonnait par son volume ; ici il est encore plus grand : il y a véritablement excès ; aussi le jeune homme dont il s'agit ici, possesseur d'une grande fortune, la dissipe-t-il en libéralités, mais avec profusion et sans discernement. Il reconnaît son tort ; il voudrait s'en corriger et placer toujours convenablement ses bienfaits, mais il ne peut y parvenir, il n'a pas le pouvoir de résister à qui vient lui demander. Si l'organe de la fermeté et celui de la circonspection avaient en plus ce que celui de la bienveillance a de trop, cette tête serait un beau modèle.

Vous pouvez voir dans Mailhe, mort le 11 juin,

à l'âge de 84 ans, couronné plusieurs fois par l'académie des jeux de Toulouse, et jurisconsulte profond, un grand développement général de tous les organes : il y a ici beaucoup de passions, beaucoup d'intelligence, beaucoup de sentimens moraux. Nommé, à la convention, rapporteur dans les questions préjudicielles de compétence soulevées par le grand procès de Louis XVI, Mailhe conclut que la convention pouvait juger souverainement; il opina même pour la peine de mort, mais avec une restriction qui détruisait l'effet du jugement : c'était que l'exécution n'eût lieu qu'à la paix générale, alliance de rigorisme et d'humanité qui s'explique par l'organisation cérébrale dont vous voyez l'empreinte.

Contemplez maintenant cette tête, comme elle est imposante! C'est celle de Champollion le jeune, cet heureux interprète d'un langage oublié, créateur d'une antiquité nouvelle. Admirez sur ce front, et le génie des langues et le génie de l'histoire! il vous donne le secret de cette sagacité merveilleuse qui sut suivre le fil inextricable des premiers âges de la civilisation, substituer l'histoire à la fable, en faisant parler des ruines jusque-là muettes. Il ne fallait rien moins que cette puissance rare d'organisation spéciale pour arracher aux monumens de l'Egypte le secret de ces énigmes dont ils faisaient en vain parade, et pour faire de l'histoire avec des mystères. Que ne puis-je vous montrer le talent de l'artiste dessinateur, dans ces organes qui donnent à l'orbite une si vaste étendue! Que ne puis-je vous signaler, dans le développement d'une foule d'autres organes, la raison de cette richesse de fond, de ces trésors inépuisables qui faisaient de Champollion un homme toujours supérieur! Mais, Messieurs, je ne dois pas m'oublier, et je m'arrête.

Ici, Messieurs, se termine la relation des faits que j'avais à vous résumer; j'en omets plusieurs qui sont

moins frappans et dont la narration m'aurait conduit trop loin. Mon intention était de vous offrir aussi le résumé des lectures qui ont été faites à la société phrénologique et des discussions qui y ont été soulevées, mais le temps me manque.

Il me suffit d'avoir prouvé que la société phrénologique fait quelque chose pour la science, et que la phrénologie se consolide chaque jour. Si les faits que je viens de citer ne suffisaient pas, j'en appellerais aux succès des cours de phrénologie professés sans cesse à Paris, par M. Fossati, et par M. Dumoutier, et dans plusieurs villes de province, à Metz en particulier, par M. le docteur Scoutetten; je vous rappellerais les honneurs rendus en Amérique à Spurzheim, l'introduction de la phrénologie dans l'enseignement de la faculté de médecine de Paris, par les professeurs les plus éminens de cette école; les notions phrénologiques qui se multiplient dans la plupart des ouvrages modernes de médecine; les thèses composées sur ce sujet; différens journaux consacrés à cette science, en particulier celui du docteur Otto en Danemarck; l'établissement orthophrénique que vient de fonder notre collègue le docteur Voisin, institution éminemment utile et philanthropique. Je compterais le nombre croissant et surtout le zèle de nos membres. Mais toutes ces preuves ne suffiraient peut-être pas encore. Il manquerait quelque chose à la conviction de la bonté de notre cause, si nous n'avions pas, nous aussi, des détracteurs ardens à combattre; si nous n'avions de violentes déclamations à réduire au silence. Mais, sur ce point, nous avons été admirablement servis dans ces derniers temps, et vous verrez que ce n'est ni la force de logique, ni l'ardeur de conviction, ni l'énergie, ni l'indépendance qui nous manqueront pour soutenir ce qui est pour nous une vérité utile et féconde.

On a voulu nous attaquer avec le ridicule ; mais nous le dédaignons : le ridicule est l'arme du perfide, c'est la ruse substituée à la force, le sophisme à la raison ; c'est au moyen du ridicule que le mensonge triomphe quelquefois momentanément de la vérité ; qu'une accusation grave est tournée en plaisanterie par d'insolens coupables. La puissance logique du ridicule égale celle du sabre et du bâton. D'ailleurs, avec le ridicule, qui pourrait-on atteindre? Ce n'est pas nous, c'est tout au plus notre écorce. Eh bien! Nous le laisserons épuiser sur nous ses traits impuissans. Notre étude est la science de l'homme, de ce qu'il y a de plus profond, de ce qu'il y a de plus beau, de ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme ; science essentiellement utile, dont ne nous détourneront point les attaques de ceux dont l'organisation nous explique l'opposition systématique et les efforts rétrogrades. Nous avons le sentiment de l'importance de notre mission, et nous aurons, nous aussi, le courage de notre opinion.

# ORTHOPHRÉNIE.

## LETTRE

### DU DOCTEUR FÉLIX VOISIN,

AU SUJET D'UN MÉMOIRE DE M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

*A Monsieur le Président de l'Académie des Sciences de l'Institut.*

Monsieur le Président,

J'apprends par les journaux et par les rapports bienveillans de quelques-uns de mes confrères, que l'établissement orthophrénique que j'ai fondé à Issy en 1834, a été, dans votre dernière séance, l'objet de l'examen et de la critique d'un des hommes les plus distingués de notre époque, tant sous le rapport de son talent comme poète et littérateur, que sous le rapport de son caractère comme homme indépendant et noble.

Je n'étais point à l'Institut lundi dernier : je n'ai point entendu M. Lemercier, je ne connais point son mémoire ; je ne puis conséquemment, sur la foi d'un feuilleton, ou sur un rapport verbal presque toujours incomplet, entrer en discussion avec lui. Cependant, Monsieur le Président, sa parole puissante, sa verve poétique ont, dit-on, commandé l'attention de l'Institut, et ébranlé tout l'auditoire. J'ai cherché ce que je devais faire en cette occurrence, et j'ai pensé que je devais compter sur votre impartialité, que vous accueilleriez ma réclamation, et, qu'à défaut d'une po-

lémique toute scientifique et toute mesurée que j'aurais tenu à honneur d'avoir avec M. Lemercier, vous me permettriez de vous faire connaître en peu de mots le but que je me suis proposé en créant cette institution.

Vous allez connaître les principes qui me dirigent et les sentimens qui m'animent. Par une attaque aussi directe devant la première société savante du royaume, je suis forcé, vous le voyez, de sortir de ma retraite; mais je le dois à M. Lemercier, je le dois à l'Institut, aux familles qui m'ont confié leurs enfans; je le dois à moi-même, je le dois à la science et à l'humanité.

Mon établissement repose sur les besoins de la société: il est la déduction sévère de quatre grands faits d'observation, pour l'affirmation desquels j'invoque ici la parole et l'autorité de mes confrères. Si je me suis trompé, si j'ai mal vu, je manque de base et d'appui; mon entreprise est inutile, mes projets chimériques, mes intentions ridicules. Si j'ai voulu exploiter la crédulité publique, mon charlatanisme est patent, et ma conduite est infâme; il y va de l'honneur et de toutes les espérances de ma vie: je me livre sans crainte à leur jugement.

En regardant autour de moi dans la société, j'ai trouvé des enfans disgrâciés par la nature, des enfans mal nés, nés pauvres d'esprit.

Pour les classes inférieures de la société, le conseil général des hospices, en 1833, a bien voulu me charger d'organiser, à l'hospice de la rue de Sèvres, un service médical en faveur d'une centaine de ces malheureux enfans.

Je ne prétends point, comme vous le pensez bien, faire quelque chose des derniers individus de cette catégorie. Malheureusement la puissance de notre art est bornée. Néanmoins, sur ces ébauches imparfaites et grossières de l'espèce humaine, il est possible de faire

encore quelques observations importantes. Mais voici sur quoi particulièrement j'en appelle à mes confrères, et voici sur quoi déjà je fonde en partie l'utilité de mon établissement : c'est que, depuis l'idiot le plus bas dans l'échelle jusqu'à l'homme ordinaire, il y a une foule de degrés intermédiaires ; c'est que l'idiotisme est rarement complet, que chez un individu disgrâcié par la nature les caractères de l'humanité ne sont pas tous effacés ; c'est qu'il y a de l'étoffe et de la matière en lui ; c'est qu'il y a de l'intelligence et de l'âme ; c'est qu'il est éducable ; c'est que dans sa faiblesse et sa misère il a cependant comme nous sur la tête le sceau du créateur. Nous ne pouvons pas l'élever jusqu'à nous ; eh bien ! Monsieur le Président, descendons jusqu'à lui, ne l'abandonnons point à son imperfection, et avec de la patience, du courage, de la bonté, et l'intelligence pleine et entière de ce qu'il peut comporter, nous obtiendrons infailliblement, toujours néanmoins dans la mesure de sa capacité naturelle, les plus heureux résultats.

En continuant le cours de mes observations, j'ai vu des enfans qui avaient été viciés dès le bas-âge, qui avaient eu le malheur d'être mal entourés, mal dirigés dès les premiers temps de leur vie, qui avaient été élevés avec trop de sévérité ou de condescendance, victimes ou de la négligence, ou des faux systèmes de leurs pères, ou de l'amour aveugle de leurs proches : ces enfans ne me présentaient pas de vice de constitution ; ils étaient comme tout le monde ; l'habitude avait seulement chez eux formé une seconde nature : le mal avait produit du mal.

Que faisait-on de ces enfans, et qu'en fait-on encore tous les jours ? On renonce à les modifier. Les méthodes uniformes, générales, avantageusement calculées pour les masses, n'ont point d'effet sur eux ; on les renvoie des colléges et des maisons particulières d'édu-

cation, et on les abandonne ainsi à leurs mauvaises dispositions. Eh bien! Monsieur le Président, tous ces enfans qui ont lassé, fatigué la bonté paternelle, qui ont épuisé la patience et le talent des instituteurs de nos écoles; tous ces enfans que l'on jette aux mains du procureur du roi, qu'on envoie dans les îles, qu'on met à bord de nos bâtimens et que l'on chasse de tous côtés, je les adopte également, je les demande, je les veux. Je dis que les hommes sont les disciples de tout ce qui les entoure; qu'ils ne sont point, par cela même, coupables de la direction qu'on a donnée à leur première enfance, qu'ils ne doivent point subir les conséquences des fautes de leur famille, et qu'ils ont droit à l'intérêt.

J'ai d'autant plus d'espoir de les rendre à eux-mêmes, c'est-à-dire à l'excellence de leur nature et à la supériorité de ses attributs, qu'ils ne présentent point, comme obstacle au traitement, de vice de constitution originelle, qu'ils sont nés comme tout le monde, qu'ils ont, pour me servir des expressions de Montaigne, « la forme entière de l'humaine condition, » et que, par conséquent, aucune surface de rapport ne manque à leur organisme. Le mal a produit du mal: voyons si le bien ne produira pas du bien; étudions, ayons bon courage; ordonnons autrement leurs rapports extérieurs; voyons si c'est à l'homme ou à l'animal que restera l'empire.

N'allez pas croire, en m'exprimant ainsi, que j'aie le moindre doute sur le succès de mon entreprise. Les espérances que je manifeste reposent sur une foule d'observations incontestables; elles s'appuient sur l'histoire tout entière de l'humanité. Vous le savez mieux que moi: à raison de la médiocrité de ses forces morales et intellectuelles, l'espèce humaine ne s'est jamais appartenue; elle a toujours été ce que l'ont fait être les temps, les hommes énergiques et les institu-

tions. Sa grandeur et sa gloire, ses horreurs et ses abominations, son impassibilité et ses mouvemens terribles, tout a été le résultat des choses du dehors. Monsieur le Président, quelques têtes de plus ou de moins dans le monde, et les données de l'histoire ancienne et moderne sont changées.

Arrivons aux enfans de ma troisième catégorie.

S'il y a des individus disgrâciés par la nature, s'il en est d'autres qui sont jetés dans de fausses directions, il faut reconnaître aussi qu'il en est quelques-uns qui sont tout-à-fait hors de la ligne ordinaire. On pense bien que, relativement à mon établissement, je ne veux pas parler ici des modèles et des types de l'humanité, quoiqu'ils n'échappent point à la loi générale, quoiqu'il soit vrai de dire qu'un concours défavorable de circonstances extérieures peut affaiblir la plus belle intelligence et pervertir le plus heureux naturel. Voici toute la question: Existe-t-il des enfans chez lesquels l'animalité prédomine, chez lesquels les instincts, les penchans et les sentimens des brutes exercent une tyrannie continuelle? Livrés à cette spontanéité, dont on fait tant de bruit, leur intelligence est-elle assez forte, et leurs sentimens moraux assez énergiques pour en contrebalancer la puissance, en modifier l'action, en arrêter la fougue, en dompter la violence?

Les moralistes, les philosophes, les pères de l'église, les médecins, les jurisconsultes et l'observation journalière ne laissent pas le moindre doute sur l'existence de ces hommes dangereux.

Eh bien! je crois encore, avec la plupart de ces grands observateurs, qu'en plaçant convenablement dans le monde extérieur un sujet pareil, qu'en laissant sommeiller en lui l'animal, qu'en développant son intelligence, qu'en l'appelant, qu'en l'attirant à moi par les facultés propres à l'espèce humaine, qu'en lui faisant goûter la volupté des choses justes,

honnêtes, nobles, vénérables et vraies; je crois, dis-je, qu'il est possible de modifier sa constitution, de changer son caractère, d'élargir sa sphère intellectuelle et d'ennoblir son âme.

La chose n'a point encore été faite : est-ce donc une raison pour ne pas l'entreprendre !

Enfin la quatrième catégorie se compose de tous les enfans qui, nés de parens aliénés, sont en naissant fatalement prédisposés à l'aliénation mentale ou à toute autre affection nerveuse. L'expérience des savans, des faits empruntés à tous les temps et à tous les pays, ont démontré que ces malheureux sont incessamment menacés d'un dérangement dans les fonctions cérébrales, dérangement qui les frappe à l'improviste, au sein du bonheur, sans cause extérieure appréciable, et indépendamment de toutes les causes qui, chez les les autres hommes, peuvent amener l'aliénation mentale.

Hippocrate pensait que l'on pouvait modifier ces enfans et les soustraire ainsi à la fatalité qui pèse sur leur tête. L'illustre Pinel et mon excellent maître le digne M. Esquirol ont rappelé cette idée dans leurs ouvrages; j'en fais l'application.

Maintenant que mes confrères prononcent.

Quant à vous, Monsieur le Président, vous pouvez juger si, dans une entreprise pareille à la mienne, je puis être arrêté par des raisonnemens qui tendent au moins à prouver que je n'ai point été compris. J'ai bon espoir en mes efforts : si c'est une illusion, elle est naturelle et permise à tout homme consciencieux. Depuis tout-à-l'heure un an qu'existe mon établissement j'avais évité le bruit, je ne cherchais point la renommée ; je suis attaqué, je dois me défendre. Personne n'estime M. Lemercier plus que moi ; mais, puisqu'il m'en fournit l'occasion, je vais, Monsieur le Président, vous montrer toutes les profondeurs de ma

conviction. Je place mon établissement à côté de celui de l'abbé de l'Épée ; je le présente avec confiance à mon pays, et je le mets, dès aujourd'hui, sous la protection de l'Institut.

Je demande qu'une commission soit nommée pour l'examiner dans tous ses détails ; je demande aussi que l'honorable académicien me donne communication de son travail, j'en discuterai franchement avec lui les propositions fondamentales, et, tous les deux, dans nos bonnes intentions, nous aurons fait de notre mieux dans l'intérêt de l'homme et de la vérité.

Agréez, etc.

FÉLIX VOISIN.

## CORRESPONDANCE.

### LETTRE DE M. LE DOCTEUR IMBERT

#### SUR UN NOUVEL ORGANE CÉRÉBRAL QU'IL PROPOSE DE NOMMER ORGANE DE LA RESPIRABILITÉ.

Lyon, le 11 mars 1835.

*A M. le Rédacteur principal du journal de la Société Phrénologique de Paris.*

MONSIEUR,

J'ai dit, dans le *prodrome d'une nouvelle doctrine médicale* que j'ai eu l'honneur de vous adresser, que tout appareil se composait 1o. d'une portion de l'encéphale chargée de tout ce qu'il y a d'intellectuel ou d'instinctif dans la fonction à laquelle il est destiné; 2o. d'une ou de plusieurs portions de la moelle; 3o. des organes extérieurs.

J'ai dit encore, en appliquant ces idées à l'hématose (respiration, circulation), que l'appareil qui en est chargé était formé 1o. *d'un organe cérébral* qui nous avertit du besoin de respirer, et qui juge les qualités de l'air en contact avec les narines; 2°. *des portions de moelle* d'où les nerfs respirateurs tirent leur origine; 3°. *des organes* de la respiration et de la circulation.

Cet organe cérébral, dont je crois avoir constaté l'existence, n'est pas encore connu des phrénologistes. En attendant que j'en fasse une description complète, permettez-moi de vous en donner quelques notions succinctes.

Je le nomme RESPIRABILITÉ. Il est destiné à juger les odeurs, comme celui du coloris juge les couleurs, comme celui de la musique juge les rapports des sons, comme

l'alimentivité juge les saveurs. En effet, le nez ne peut pas plus être l'organe de l'odorat, que l'oreille ne peut être celui de la musique.

La nature a placé à la tête des grands appareils de la digestion et de la respiration deux espèces de sentinelles qui veillent sans cesse sur ce qui s'y introduit : c'est *l'alimentivité* et la *respirabilité*. Le premier de ces organes nous fait sentir le besoin des alimens, et détermine chaque animal dans le choix de ceux appropriés à son espèce. Le second remplit des usages analogues, relativement à la respiration : il nous avertit du besoin de respirer et apprécie les qualités de l'air qui nous entoure. Le premier nous garantit des accidens qui résulteraient de l'ingestion de substances malsaines ou nuisibles ; le second nous préserve des dangers auxquels nous exposerait la respiration d'un air corrompu.

C'est à cet organe qu'il faut rapporter les différences que présentent plusieurs classes d'animaux sous le rapport de la respiration. Je veux parler des hibernans, des amphibies et des plongeurs.

Il est placé sur les parties latérales, antérieures et inférieures du crâne, au-dessous de l'arcade zygomatique. Il correspond aux grandes ailes du sphénoïde : c'est la partie antérieure du lobe moyen ; une des racines du nerf olfactif vient y aboutir.

Il offre de grandes différences dans son développement, suivant l'espèce et suivant les individus. Sans entrer dans de plus longs détails, je me bornerai à vous signaler un fait d'anatomie pathologique et de séméiotique important. C'est que cet organe est en général très peu développé chez ceux qui sont affectés d'une maladie *constitutionnelle* du cœur où des poumons.

Si vous croyez, Monsieur, que cette lettre puisse intéresser vos lecteurs, veuillez l'insérer dans votre prochain numéro.

Agréez, etc.

IMBERT.

*Note du redacteur principal.* L'opinion émise par le

docteur Imbert sur une faculté nouvelle qu'il aurait découverte, et qu'il propose de nommer *respirabilité*, a déjà été soupçonnée par plusieurs phrénologistes, et se trouve exprimée dans le *Cours de pathologie et de thérapeutique générales* de M. le professeur Broussais, *rédigé* par le docteur Gaubert, au sujet des fonctions et des maladies du cervelet : avec cette différence, que ce professeur rapporte au cervelet le *besoin de respiration*, au lieu que M. Imbert le rattache à la partie antérieure du lobe moyen du cerveau. C'est à l'expérience à prononcer sur ce point, comme sur l'existence de la faculté elle-même, en tant que primitive.

Voici, au reste, dans son entier, le passage du *Cours de pathologie et de thérapeutique générales*, relatif aux fonctions du cervelet, suivant M. le professeur Broussais.

« Dans l'ordre des instincts, les phrénologistes ne lui attribuent que l'appétit vénérien, ou, du moins, ils observent que cet appétit est en raison du développement du cervelet. C'est un fait que l'observation vérifie tous les jours, et que je ne prétends pas nier; mais je ne puis croire que l'usage du cervelet se borne exclusivement à la fonction génitale; car pourquoi conserverait-il une partie de son volume et ne disparaîtrait-il pas entièrement chez les animaux que l'on châtre? Il diminue de volume, dira-t-on. Eh! sans doute. Ayant une fonction de moins à remplir, il faut bien qu'il diminue de volume; mais cette diminution devrait, ce me semble, aller beaucoup plus loin. Il reste toujours dans le cervelet un fonds qui doit avoir une autre destination que celle relative à la fonction génératrice. Quelle est cette destination?... Je n'ai, pour répondre à cette question, que des conjectures et quelques faits. Ceux-ci sont constans et me suggèrent les premières, qui, à leur tour, pourront conduire à la découverte de nouveaux faits.

» Pour mon compte, je pense que le cervelet a d'autres usages que de servir aux relations sexuelles. On lui a donné celui de régulariser les mouvemens.... il n'y a que l'intellect ou la volonté, résidant dans le cerveau, qui puisse remplir cette fonction. Mais l'irritation par tiraillemens, piqûres, section de fibres qui font mouvoir des

muscles, peut-elle manquer de désordonner les mouvemens de ces organes?

» Mais qu'est-ce que les organes génitaux? un appareil viscéral secondaire, très secondaire, relativement à d'autres appareils viscéraux beaucoup plus importans. Pourquoi le cervelet ne serait-il pas en rapport avec eux comme il l'est avec lui? pourquoi ne présiderait-il pas aux instincts de bas aloi, purement animaux ou organiques, comme il préside à l'amour physique? Car il ne faut pas confondre avec celui-ci l'amour chanté par les poètes, l'amour sentimental, lyrique, platonique. Ce dernier vient du cerveau plus que du cervelet: la partie intellectuelle et affective y domine; l'amitié et l'idéalité l'épurent et l'ennoblissent, de même que l'amour des enfans, qui a, comme lui, sa partie animale et sa partie intellectuelle.

» Ainsi, l'amour des sexes, sentiment mixte chez l'homme, est en même temps, et à divers degrés, affectueux ou sentimental, intellectuel ou idéal, appétitif ou animal. Cette dernière qualité lui vient du cervelet.

» Mais ce qui est vrai de l'amour, relativement au cervelet et au cerveau, ne le serait-il pas d'autres instincts? de celui de l'alimentation (alimentivité), par exemple? On n'a pas été unanime sur la définition de cette faculté: les uns l'ont considérée comme un besoin ou un appétit purement animal; les autres, comme un goût délicat qui choisit les mets, analyse, apprécie les saveurs, et qui constitue le sens du gourmet et du gastronome, tel que Brillat Savarin le dépeint dans sa *Physiologie du goût.* Il se pourrait que la partie grossière et appétitive de cette faculté appartînt au cervelet, et sa partie intellectuelle au cerveau.

» Mais si l'on accorde un siége au besoin de l'alimentation dans le cervelet, pourquoi n'en accorderait-on pas un dans le même organe au besoin de respiration? Il me semble que le cervelet doit se trouver en rapport avec tous les instincts ou appétits viscéraux primitifs. S'il a de la pulpe de sentiment, ce doit être pour ces appétits; de la pulpe de mouvement, ce doit être pour les satisfaire par les muscles. Mais peut-il seul, pour ces instincts bas, obtenir cet effet?... Pas plus que le cerveau pour des

instincts supérieurs. Il doit se borner à annoncer, à caractériser ces besoins, à leur donner une vivacité qui détermine le sens directeur à agir. Il doit donner aux muscles, pour cette satisfaction, un degré d'activité que ce sens directeur ne leur donnerait pas seul. Cette activité développée, il met, en les accélérant, tous les mouvemens sur lesquels il influe, au service des instincts auxquels il préside.

» Où sont les preuves de cela, direz-vous?... Il faut les chercher par les maladies, par les expériences, par l'embryogénie, par l'anatomie comparée. Je vous ai prévenus que je n'avais que des inductions et des présomptions à vous offrir sur ce sujet.

» Ne les poussons pas plus avant, et arrêtons-nous à un fait. La nature ne nous a donné du sentiment que pour l'action ou le mouvement. Partout où il y a des nerfs de sentiment, il y a des nerfs de mouvement subordonnés. L'abouchement ou la communication des uns avec les autres se fait dans le cerveau. Mais le cervelet a aussi tous les muscles sous sa dépendance; il en dispose, dans l'état normal, pour satisfaire au besoin de rapprochement des sexes; et, dans l'état pathologique, une apoplexie cérébelleuse d'un côté cause aussi bien l'hémiplégie qu'une apoplexie cérébrale. Le cervelet a donc aussi des fibres de sentiment et des fibres de mouvement qui communiquent entre elles. Cela me semble incontestable. Mais je ne donne que comme conjectural ce qui est dit plus haut de ses rapports avec les viscères.

(*Cours de pathologie et de thérapeutique générales*, tome IV, pages 79 et suivantes.)

# LETTRE
# DE M. LE DOCTEUR DE ROLANDIS,
## DE TURIN,
# A M. LE DOCTEUR FOSSATI,
### SUR UN CRIMINEL CONVAINCU DE PLUSIEURS VIOLS, SUIVIS DE MEURTRE.

MONSIEUR ET HONORABLE COLLÈGUE,

Depuis que nous avons commencé à nous occuper de phrénologie à l'université de Turin, un crime atroce et qui a fait frémir tout le Piémont, est venu nous fournir l'occasion de vérifier plusieurs points importans de cette science. Je crois de mon devoir, en ma qualité de membre correspondant de la société phrénologique de Paris, de vous en donner connaissance, et je vous prie de le lui communiquer. Plus tard je vous enverrai les pièces à l'appui de ce fait.

Un certain Orsolano, de Saint-Georges près d'Ivrée, charcutier, âgé de trente-deux ans, condamné précédemment à un an de chaînes et à 7 ans de galères pour attentat à la pudeur et vol dans les églises, vit un jour, sur le marché de Saint-Georges, où elle était venue vendre des œufs, une jeune fille de Montalenghe, nommée Françoise Tonso, âgée de 14 ans. Après l'avoir considérée, il s'approche d'elle, lui achète ses œufs, et la prie de les apporter à sa boutique. L'innocente fille quitte ses compagnes, le suit et, arrivée chez lui, monte sans défiance au premier. A peine est-elle entrée qu'Orsolano ferme la porte, la saisit, lui défend de crier sous peine de mort, la renverse sur une table et la viole à plusieurs reprises, depuis onze heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Quand il a assouvi sa brutalité, le scélérat annonce à sa victime que sa dernière heure est venue, qu'elle se prépare à mourir, et qu'elle recommande son âme à la sainte Vierge. En vain elle le supplie, se jette à ses genoux, implore sa grâce en lui baisant les pieds : il est sourd à ses prières, et, la prenant d'une main par les cheveux, pendant que de l'autre il tient une hache, il lui fait, d'un

seul coup, rouler la tête. Séparée du corps, cette tête fixe sur Orsolano ses derniers regards supplians, et lui cause, a-t-il dit dans son interrogatoire, un instant d'effroi. Mais, revenu bientôt à sa férocité, il coupe le cadavre en six morceaux, les met dans un sac, et va les enterrer, hors du village, dans trois fosses séparées, sur les bords du ruisseau Piatonia, vers les dix heures du soir. De retour chez lui, il brûle les hardes de Françoise, lave le plancher des taches de sang, soupe tranquillement, et va ensuite dormir dans la même chambre où il avait accompli tant d'abominations.

Le bruit qui assourdissait les habitans de Saint-Georges pendant ce dernier jour de bacchanales (3 mars 1835, mardi-gras), avait laissé à l'assassin toute latitude pour commettre son crime. Cependant, la mère de la jeune fille et ses camarades, inquiètes de ce qu'elle ne revenait pas, la cherchent de tous côtés, et, ne la trouvant pas, s'adressent aux autorités locales pour être aidées dans leurs recherches.

Des soupçons portent à faire une perquisition dans la maison d'Orsolano, qui, au moment où l'on entra chez lui, était assis tranquillement à table. Il répondit avec beaucoup de sang-froid et de ruse aux questions qui lui furent faites, et il eût probablement échappé aux investigations, si la mère n'eût reconnu les souliers et le chapeau de paille de sa fille, qu'il n'avait point encore fait disparaître, et si l'on n'eût trouvé le sac encore teint de sang frais dans lequel il avait transporté, la veille, les débris de la jeune fille.

Orsolano, arrêté et conduit en prison, ne tarda pas à confesser son crime, et à dire où il avait enterré les membres de sa victime. Il ajouta que ce n'était pas le seul crime de ce genre qu'il eût commis. En 1832, à l'époque où plusieurs loups cerviers infestaient les environs et y répandaient la terreur et la désolation, il avait déjà, profitant de cette circonstance, enlevé une certaine Catherine Givogre, de Saint-Georges, âgée de 8 à 9 ans. En 1833, il avait enlevé de même une autre fille, nommée Catherine Scavarda, du même lieu, âgée de 10 ans.

Toutes deux, après avoir subi toute sa brutalité, avaient été immolées par lui.

Il avoua de plus avoir composé, avec la chair de ses victimes, des saucissons qu'il trouvait fort bons et qu'il vendait à ses pratiques.

Mais abandonnons cet effroyable récit, et passons à la science.

Ayant eu connaissance de l'issue du procès et de la condamnation d'Orsolano à la peine capitale, je fis des démarches pour obtenir sa tête. Mais déjà des démarches semblables avaient été faites auprès du sénat, et, en vertu d'une ancienne loi du pays, le professeur d'anatomie de l'université avait obtenu de droit le cadavre du justicié. Le docteur Gherzi, délégué par ce professeur, s'étant rendu à Saint-Georges, procéda à l'autopsie d'Orsolano et constata ce qui suit : Stature médiocre, formes régulières, organes de la poitrine et de l'abdomen sains, cœur petit, rate volumineuse, intestins grêles rétrécis, organes sécréteurs sexuels très développés. On tranche la tête, et on l'envoie à Turin, où elle est parvenue hier (18 mars 1835). L'examen en a été fait publiquement, en présence de tous les professeurs de médecine et de chirurgie, et de plusieurs docteurs : physionomie sinistre, barbe rouge, cheveux durs, épais et rougeâtres, œil droit atrophié, lèvre supérieure très grosse, nez aplati. M. le docteur Demichelis, professeur d'anatomie, assisté de MM. les docteurs Bertinetti et Malinverni, ont mesuré les dimensions de la tête avec le crânomètre (1). Les éminences temporales, qui recouvrent les organes de la ruse (dissimulation), de la destructivité (cruauté, instinct carnassier), et les éminences pariétales, qui correspondent à l'organe de la circonspection, ont frappé d'étonnement tous les spectateurs par leur grand développement, d'autant plus que les organes de la religion, de la bienveillance, de l'éducabilité, de la sagacité comparative, sont presque complètement effacés. Le cerveau semble manquer aux

(1) Ces dimensions étant indiquées en mesure du Piémont d'une manière incomplète, et l'empreinte du crâne devant nous être envoyée, nous attendrons qu'elle nous soit parvenue pour les faire connaître plus exactement. On pourra d'ailleurs se procurer cette empreinte, dont nous ferons tirer des exemplaires.

endroits occupés par ces derniers organes, et se porter presque tout entier vers les régions latérales. Le front est déprimé et comme aplati. Les parties du crâne correspondantes aux organes de l'amitié, de la philogéniture, de l'habitativité, du sentiment de la musique et de la poésie, sont presque entièrement effacées. On a ensuite scié le crâne pour examiner le cerveau, dont les différentes parties ont été trouvées exactement en rapport avec la surface interne du crâne. Les circonvolutions correspondantes à la partie antérieure, moyenne et supérieure des hémisphères, comparées aux mêmes circonvolutions d'autres cerveaux, étaient plus étroites environ de moitié ; et, au contraire, les circonvolutions latérales, affectées à la destruction et à la ruse et situées sous la portion saillante et renflée du temporal, étaient larges, nourries, très développées. Le cervelet, ou l'organe de l'amour physique, quoique d'un volume assez ordinaire, n'était pas aussi développé qu'on l'aurait cru. Mais quelle espèce d'amour pouvait exister chez un être en qui la brutalité et la cruauté étouffaient tous les sentimens humains, et qui, jusque sous la potence, disait : « Donnez-moi des filles et je leur ferai ce que j'ai fait aux autres. » Le développement de l'organe de la circonspection nous explique comment il a pu cacher si long-temps plusieurs de ses crimes, et la petitesse de celui du courage, pourquoi il exerçait son penchant au meurtre sur de faibles créatures.

Cette séance, qui a retenti dans Turin et dont le souvenir durera long-temps, a fait faire en Piémont des pas rapides à la phrénologie. Nous avons trouvé les autorités judiciaires très obligeantes et très disposées à nous remettre cette tête, et les autorités supérieures de l'université très empressées à nous en permettre l'examen. Le concours et l'intervention de tous les professeurs des deux facultés, l'affluence et le nombre des assistans ont prouvé la grande importance qu'on commence à donner ici aux investigations phrénologiques.

Je vais, mon très honorable collègue, faire tous mes efforts pour me procurer un moule de ce crâne et vous l'envoyer par la prochaine occasion.

Agréez, etc. DE ROLANDIS.

Turin, ce 19 mars 1835.

*Remarques du docteur Fossati sur la lettre précédente.* Nous commençons par remercier, au nom de la société phrénologique de Paris, notre correspondant de Turin, qui a mis tant de zèle et d'empressement à nous communiquer ce fait important. Les médecins de Turin sont, de tous les savans avec lesquels nous avons établi des rapports scientifiques, ceux qui, jusqu'à ce jour, se sont montrés les plus empressés à travailler de bonne foi dans le but de faire ressortir les vérités fondamentales de la science que nous cultivons. Nous leur assurons d'avance un ample dédommagement de leurs peines, par la satisfaction intime qu'ils retireront des applications justes des nouveaux principes physiologiques, et par la gloire qui leur reviendra de contribuer aux progrès de la civilisation en détruisant les anciens préjugés philosophiques sur les facultés de l'homme.

Le cas précité nous porte à faire quelques réflexions, destinées spécialement à ceux qui ne sont pas phrénologistes. Rappelons-nous d'abord cet axiôme, que l'homme est déterminé à agir par deux motifs, *son organisation et les causes externes*, qui agissent sur lui en stimulant l'activité de ses organes. Un homme organisé comme celui dont il vient d'être question, qui avait commis, à l'âge de 22 ans, des vols dans les églises et des attentats à la pudeur, aurait dû être continuellement entouré de causes extérieures propres à réprimer, d'un côté, l'activité de ses mauvais penchans, et à fortifier, de l'autre, celle des bons, naturellement très faibles chez lui. Sept ans de séjour et de réclusion au milieu de galériens, loin de réveiller et de soutenir les sentimens de justice, de bienveillance et de religion, qui ne sont complètement nuls chez aucun homme, à moins qu'il ne soit idiot, n'ont pu produire sur Orsolano qu'un effet contraire. Un système pénitentiaire bien entendu est donc l'institution que la phrénologie réclame hautement de tous les gouvernemens : la justice et l'intérêt de la société l'exigent. Espérons que les efforts de nos honorables collègues, MM. Lucas et Appert, hâteront le moment de cette utile institution.

Une autre remarque nous reste à faire : c'est qu'un homme organisé comme Orsolano n'aurait jamais dû, après ses premiers crimes, exercer l'état de charcutier, dans le-

quel il s'était habitué à répandre avec indifférence le sang des animaux. Nous savons qu'à l'époque de la première révolution de France les bouchers furent ceux qui se distinguèrent le plus par leur cruauté et leur acharnement meurtrier.

Quant aux questions de la liberté morale et de la responsabilité des actes, nous renvoyons nos lecteurs aux notes que nous avons annexées à la lettre de Gall, au commencement de ce numéro, et aux traités spéciaux que nous avons indiqués.

---

# NOTICE

SUR

# LE NÈGRE EUSTACHE,

(PRIX DE VERTU-MONTHYON, SÉANCE DE L'INSTITUT DU 9 AOUT 1832);

Par M. DUCHESNE, attaché au Ministère de l'intérieur.

La mort vient d'enlever un pauvre domestique, un ancien esclave, qui honorait, non seulement la domesticité, mais même le nom d'homme. L'Académie française, en accordant en 1832, au nègre Eustache, le premier des prix de vertu fondés par M. de Monthyon, a pu justement s'applaudir de n'avoir jamais mieux placé cette grande récompense. Si d'ordinaire la nécrologie n'ouvre ses fastes qu'aux illustrations sociales, si trop souvent elle enregistre pompeusement des réputations dont la mort fait bientôt justice, ou des vertus sous lesquelles perce tôt ou tard un égoïsme plus ou moins habile, jamais elle n'aura recommandé aux regrets de tous les bons cœurs un nom plus pur, plus justement vénéré que celui d'Eustache.

Il naquit en 1773, sur l'habitation de M. Belin de Villeneuve, un des propriétaires les plus recommandables de la partie nord de Saint-Domingue. Dès son enfance, il évitait la société des jeunes nègres, et recherchait avec empressement celle des blancs: non pas par un instinct de

servilité, mais dans l'espoir de développer son intelligence. Ces dispositions engagèrent son maître à le placer au service des économes (on appelait ainsi les blancs attachés à la sucrerie). Il s'y conduisit d'une manière si irréprochable, que jamais, chose inouie! la plus légère punition ne lui fut infligée : et pendant qu'il habituait ainsi ses maîtres à une douceur extraordinaire, il acquérait de jour en jour sur tous les nègres de son atelier et même des ateliers voisins, l'influence d'une intelligence supérieure, dont jamais il ne se montrait orgueilleux.

Ce fut pendant un voyage de M. Belin en Europe, qu'éclatèrent les premiers symptômes de la révolution de Saint-Domingue. Eustache avait à cette époque dix-huit à vingt ans. Alors commença pour lui cette vie de dévoûment, résumée tout entière dans ces mots d'un célèbre phrénologiste auquel je l'avais conduit quelque temps avant sa mort, et qui, sans le connaître, le définissait ainsi, d'après l'examen de son crâne : « *La ruse et le courage au service de la bonté et de l'intelligence.* » Les nègres révoltés, dont Eustache possédait le respect et la confiance, ne lui cachaient rien de leurs projets : il était admis dans tous leurs conciliabules et en profitait pour avertir les colons des dangers qui les menaçaient.

Ce noble espionnage sauva la vie à plus de quatre cents blancs, qui eurent le temps de se réunir à l'embarcadère, de s'y fortifier, et de se mettre ainsi à l'abri d'un coup de main. Bientôt après, la révolte du nord de l'île s'apaisa presque entièrement ; soit que les nègres eussent ajourné leurs desseins, soit qu'ils eussent obéi aux mains invisibles qui, de loin, les dirigeaient. Cependant, quoiqu'un grand nombre d'esclaves fussent rentrés sous l'autorité de leurs maîtres, les blancs, pour plus de sûreté, se retiraient la nuit dans des camps qu'ils avaient établis, et où ils étaient mieux protégés par la vigilance d'Eustache que par leurs retranchemens.

Sur ces entrefaites, M. Belin revint à Saint-Domingue. Son nègre fidèle, qui s'était fait, en son absence, autant de maîtres qu'il y avait de malheureux à défendre, le revit avec bonheur ; mais, craignant pour sa santé le séjour des camps, il l'engagea à séjourner sur sa sucrerie, où il avait pris la précaution de ramasser des munitions et d'ar-

mer de fusils, achetés à ses frais, les nègres dont le dévoûment lui était assuré. M. Belin jouit ainsi d'une sécurité inconnue à tous les autres propriétaires, et, grâce à Eustache, ce fut sa sucrerie qui se releva la première depuis le commencement des troubles de l'île.

La proclamation de Santonax et Polverel, envoyés de la convention, ne tarda pas à rallumer la révolte. La liberté qu'elle accordait à tous les nègres, c'était la liberté du meurtre et du pillage, surtout la liberté de la vengeance; l'insurrection se déchaîna alors dans toute sa rage, et, peu de temps après, à la nouvelle de l'incendie du Cap, Pitt put dire, en se frottant les mains: « *Voilà les Français qui vont prendre leur café au caramel.* » Eustache ne crut plus son maître en sûreté à la sucrerie; il le cacha au fond des bois et le confia à quelques nègres qui devaient pourvoir à sa subsistance.

M. Belin était maire du Limbé; comme tel, il fut requis par les commissaires de la convention de fournir au général Lasalle, qui se rendait au Cap avec sa femme, une voiture et des chevaux. Que faire? Quitter sa retraite: c'était courir au-devant d'une mort assurée. Le génie d'Eustache ne l'abandonne pas; il va trouver Polverel et Santonax, leur annonce que son maître s'est enfui, qu'on ignore ce qu'il est devenu; mais que lui est prêt à obéir à leur réquisition. Il détourne ainsi l'attention du malheureux M. Belin, reçoit avec une sublime hypocrisie les éloges des commissaires, et conduit lui-même, en postillon, le général Lasalle et sa femme. En revenant au Limbé, il rencontre une famille tout entière qui fuyait l'incendie du Cap: ils étaient cinq, le père, la mère et trois petits enfans; Eustache les recueille dans la voiture et les sauve tous.

Enfin, une occasion propice s'offrit de dérober son maître à tous les dangers qui l'entouraient. Un navire américain venait de mouiller au Limbé. Eustache se rend près du capitaine, fait ses arrangemens avec lui pour le passage de M. Belin, et parvient, moitié le traînant, moitié le portant, à conduire de nuit à bord du vaisseau celui dont tant de fois il sauvait la vie. Ce n'était rien encore. M. Belin était dans le dénûment le plus complet: il fallait pourvoir à ses besoins. Eustache court à la sucre-

rie, rassemble les nègres de l'atelier, leur parle avec l'éloquence du cœur, et sur 500 qu'ils étaient, il en détermine 365 à apporter au vaisseau chacun un pain de sucre blanc pesant 60 livres; et quand M. Belin remercie, avec des larmes, cet ange de dévoûment, Eustache ne répond qu'en lui demandant à genoux la permission de le suivre, et de le servir pendant tout le reste de sa vie.

Deux jours de navigation ne s'étaient pas encore écoulés, que le bâtiment américain est abordé et pris par trois corsaires anglais. Comment peindre le désespoir d'Eustache? Son maître prisonnier, son maître dépouillé de ces ressources qu'il a eu tant de peine à lui ménager! mais il ne se laisse pas abattre. Eustache n'est pas seulement le plus vertueux des hommes, c'est encore un cuisinier fort habile, et il compte avec raison sur son talent culinaire pour se concilier les bonnes grâces des trois chefs de prise. Au bout de quelques jours, il était devenu leur favori: chaque repas, c'était un plat nouveau, une nouvelle surprise gastronomique qu'il leur offrait, et à l'ennui de la traversée avait succédé pour les dignes gentlemen, la crainte d'arriver trop vite aux Bermudes. Mais tout en les égayant par sa jovialité, en leur parlant de M. Belin, et de l'espérance qu'ils ne refuseraient pas de recommander un si brave homme à la générosité de l'armateur des corsaires, Eustache, devenu conspirateur, préparait la délivrance de son maître. Il était parvenu à triompher des hésitations du capitaine américain, à l'enflammer de son propre courage, et n'attendait plus qu'une occasion.

Un jour que les chefs de prises avaient mieux dîné et mieux bu encore qu'à l'ordinaire, tout à coup ils voient fondre sur eux Eustache, armé d'un sabre, le capitaine Barnett d'une espingole, et un passager d'un pistolet. L'un d'eux se lève et veut appeler main-forte; mais Eustache, d'un revers lui abat le bras; les deux autres demandent la vie. Pendant cette lutte d'un moment, les passagers s'emparent des matelots anglais, et le capitaine Barnett conduit à Baltimore, lieu de sa destination, son propre vaisseau et les trois prises d'Eustache.

A Baltimore, M. Belin et son sauveur trouvèrent une foule de malheureux habitans de St.-Domingue, qui, naguère opulens, s'y étaient réfugiés presque nus, et que

la générosité seule des habitans empêchait de mourir de faim. Eustache était bienheureux d'avoir mis son maître à l'abri de la misère et de l'aumône; les 365 pains de sucre s'étaient bien vendus, et M. Belin jouissait d'une sorte d'aisance. Mais ce bonheur était continuellement empoisonné par la misère dans laquelle Eustache voyait plongés tant d'anciens amis de son maître. Le besoin de les secourir fournit à son industrieuse activité l'idée d'un petit commerce dont il ne manquait pas un seul jour d'apporter le produit aux plus nécessiteux de ces riches de la veille, dont le pauvre esclave était devenu la providence.

Cependant, vers le commencement de l'année 1794, Saint-Domingue parut reprendre un aspect d'ordre et de tranquillité. Les Espagnols occupaient le fort Dauphin; les Anglais tenaient le mole Saint-Nicolas, la dépendance de Jérémie, le Port-au-Prince et quelques points de la partie ouest de l'île. Près d'une centaine d'anciens habitans de cette colonie s'empressèrent de quitter le lieu de leur exil, et frétèrent un vaisseau qui devait les conduire au fort Dauphin. Il est presque inutile de dire que, pendant la traversée, Eustache se mit au service de tout le monde, et qu'il se fit le cuisinier de tous les passagers. Mais, à peine débarqués, ces malheureux apprennent qu'une armée de 20,000 révoltés, commandée par le nègre Jean-François, campait sur les hauteurs, à peu de distance de la ville. Le fort Dauphin contenait une population de plus de 600 blancs, qui, armés et soutenus par la garnison espagnole, eussent pu tenir en échec les bandes de Jean-François. Mais le commandant de la garnison leur refusa impitoyablement des armes.

Dès que les nègres surent qu'ils avaient ainsi des complices dans les Espagnols, ils se précipitèrent sur le fort Dauphin, et là, à la vue de 3,000 soldats, l'arme au bras, plus de 500 blancs furent lâchement massacrés. M. Belin, entraîné dans la foule des victimes qui fuyaient, et séparé de son ami, ne dut son salut qu'à la protection d'un capitaine espagnol, dont il se fit reconnaître. Eustache le chercha long-temps; mais tous ses efforts pour le retrouver demeurant inutiles, et pensant qu'un jour il pourrait lui être rendu, il songea à mettre à l'abri du pillage les objets appartenant à son maître. Pour y réussir, il va prier

la femme de Jean-François, dont il était connu, de vouloir bien recevoir chez elle les effets que, dit-il, M. Belin lui a légués verbalement en recevant la mort. Cette femme, alors malade, y consent, et une heure après, les malles de M. Belin et une caisse pesante remplie d'argenterie sont en sûreté.

Alors Eustache va parcourir le vaste champ de carnage, où peut-être il devait retrouver son maître; il retourne tous ces cadavres dépouillés, tremblant de le reconnaître dans les traits de l'un d'eux; mais, grâce à Dieu, cette douloureuse recherche est inutile. Au fort espagnol, il apprend bientôt que M. Belin est parvenu à se sauver, et qu'il a pu s'embarquer sur une chaloupe pour le mole Saint-Nicolas, occupé par les Anglais. Eustache ne songe plus qu'à le rejoindre; mais il faut retirer des mains de la femme de Jean-François un dépôt que peut-être elle ne rendra pas sans peine : il s'établit donc près d'elle comme garde-malade, ne paraît préoccupé que du soin de la guérir, et une nuit pendant son sommeil, il enlève, à l'aide de quelques nègres ses amis, les quatre malles et la caisse qui composaient la seule fortune de son maître.

L'arrivée d'Eustache au mole fut célébrée comme une fête. M. Belin y avait répandu le bruit de son héroïque dévoûment : aussi les habitans s'empressèrent-ils d'aller à sa rencontre : on lui fit cortége, on le porta en triomphe, on l'entoura de tous les hommages de l'admiration et de la reconnaissance. C'est là que lui fut réellement décernée cette couronne de la vertu, que plus tard l'Académie française devait poser sur ses cheveux blancs. M. Belin séjourna peu de temps au mole : les troupes anglaises occupaient le Port-au-Prince, qui resta le siége du gouvernement; il s'y rendit, et fut sur-le-champ nommé par le gouverneur général, président du conseil privé.

Eustache, rendu ainsi à la vie domestique, ne s'occupa plus que de mettre son maître à même de tenir une maison conforme à sa nouvelle dignité. M. Belin, habitué à l'opulence, put facilement ignorer que cette honorable aisance dont l'entourait Eustache, était en partie le fruit de son travail de chaque jour : il faut pardonner aux riches la tiédeur de leur reconnaissance; d'ailleurs, M. Belin avait contracté envers son nègre une dette trop

immense pour jamais l'acquitter entièrement. Il l'affranchit quelque temps après; dans les idées des colons, c'était beaucoup faire pour un esclave : mais pour Eustache, ce n'était qu'une pure formalité qui ne devait rien changer ni à son dévoûment, ni à sa mission sur la terre; la destinée de ces hommes-là ne dépend pas de lois humaines.

Un jour M. Belin regrettait devant lui de ne pas lui avoir fait apprendre à lire dans son enfance : sentant sa vue s'affaiblir, il eût été heureux qu'Eustache pût devenir son lecteur, et tromper ainsi l'ennui de ses longues insomnies. Sans en rien dire à son maître, le bon nègre s'arrange avec un instituteur. Comme il ne faut pas que son service souffre de ses études, il va prendre ses leçons à quatre heures du matin : et trois mois après, il arrive radieux près de son maître, un journal à la main, et le lui lit tout aussi couramment que vous eussiez pu le faire. N'est-ce pas là un prodige de volonté, de persévérance, et en même temps une des plus ingénieuses tendresses que puisse inventer un cœur de femme?

Quand Toussaint-Louverture, devenu chef suprême de Saint-Domingue, y rappela les anciens propriétaires, en leur garantissant leur sûreté, Eustache et son maître furent de ceux qui se confièrent dans ses promesses. Bientôt M. Belin fut remis en possession de sa sucrerie, et il y vivait paisiblement, lorsque l'expédition du général Leclerc vint détruire l'ouvrage de Toussaint, remettre aux mains des nègres la torche et le poignard, et consommer la ruine de la colonie. Eustache sauva une dernière fois la vie à son maître, lors de l'entrée des troupes françaises au Cap; mais M. Belin, devenu aveugle, mourut peu de temps après dans ses bras. Il l'avait institué légataire de tout ce qu'il possédait encore en argent comptant, en meubles, effets, linge, et lui avait fait don d'une créance de 12,000 fr. et d'une rente annuelle de 2,400 fr., à toucher sur le produit de ses propriétés, rente qu'Eustache ne toucha jamais.

Désolé de la mort de celui qu'il avait tant aimé, il ne trouva d'autre consolation que de faire au Cap ce qu'il avait fait à Baltimore. Il y avait tant d'infortunés à soulager! Aux uns, il allait ouvrir la bourse que lui avait laissée son maître; aux autres, il distribuait des chemises, du linge, des habits, des meubles; il mettait, à ses frais,

des enfans en nourrice, il secourait des soldats dont la paie était arriérée ; enfin, quand il n'eut plus rien à lui, il s'offrit comme domestique au général Rochambeau, passa avec lui en Angleterre et de là se rendit en France.

Nous craindrions de lasser l'admiration de nos lecteurs en le suivant dans cette nouvelle carrière de vertus et de bienfaisance qui ne se termina qu'à sa mort. Depuis 1812 qu'Eustache est arrivé à Paris, il n'a pas laissé passer un jour sans le marquer par quelque trait de dévoûment à l'humanité ; on dirait qu'il faisait le bien comme d'autres respirent. Il apprend, par exemple, qu'une pauvre paysanne de Piffon (Yonne), devenue veuve avec quatre enfans en bas âge, n'a pas d'autres moyens de pourvoir à son existence et à celle de sa famille que de couper de l'herbe pour les bestiaux. Il va la trouver, lui donne de quoi habiller ses enfans, prend l'aîné, le met à ses frais en apprentissage, et lui achète les ustensiles nécessaires à l'état qu'il lui a donné. Depuis, cet enfant est devenu le soutien de sa famille entière. Une autre fois, sachant ses maîtres dans l'impuissance de secourir un de leurs amis malade et pauvre, qu'ils avaient perdu de vue depuis long-temps, il consacre à cette bonne œuvre, et dans le plus grand secret, tout l'argent qu'il peut gagner en s'employant dans de riches maisons, comme chef d'office (car depuis qu'il savait ses maîtres gênés, il n'était plus question pour lui de même songer à ses gages). Il parvient ainsi à soutenir pendant près d'un an le malheureux, auquel il laisse constamment croire que tous ces bienfaits viennent de ses maîtres, et ce mensonge ne se découvre que le jour où guéri, grâce aux soins d'Eustache, le malade vient remercier ses amis de leur longue et généreuse assistance.

L'Académie française a accordé, en 1832, à cet homme extraordinaire le premier des prix de vertu fondés par Monthyon ; on peut voir à présent s'il était mérité. Eustache est mort le 15 mars 1835, à l'âge de 62 ans. Chez un peuple où la vertu eût été honorée à l'égal de la gloire ou du génie, le pauvre nègre aurait obtenu une statue (1).

(1) La tête d'Eustache a été moulée et se trouve chez tous les marchands d'objets de phrénologie.

Le Gérant, Docteur LA CORBIÈRE.




# JOURNAL

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

## MÉMOIRE

## SUR L'ASSOCIATION

## DU PHYSIQUE ET DU MORAL,

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS.

LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,

Les 16 et 23 août 1834.

(*Analyse.*)

On sait comment l'Institut (Académie des scienses) accueillit, en 1808, le mémoire de Gall sur les fonctions du système nerveux. MM. les académiciens, loin d'y découvrir les élémens d'une heureuse révolution dans la science de l'homme, n'y virent pas même une doctrine, un système digne d'attention, et l'on passa outre, comme si personne ne devait plus s'occuper de la nouvelle physiologie du cerveau.

Aujourd'hui c'est avec plus de chances de succès qu'un appel nouveau est fait à l'Institut; c'est à l'Académie des sciences morales et politiques que M. Broussais vient s'adresser, commandant, au nom de la science, l'attention à ses collègues : « L'Institut, leur dit-il, ne saurait désormais rester étranger au système de Gall; ce système doit lui être soumis, et c'est surtout à l'Académie des sciences morales et politiques qu'il appartient de l'approfondir, puisqu'il tend à modifier les méthodes diverses qui ont été proposées pour l'analyse des facultés de l'entendement. Il mérite encore cet honneur par l'influence qu'il serait appelé à exercer sur l'éducation et sur tous les systèmes d'améliorations relatifs aux établissemens de bienfaisance, si les faits sur lesquels il repose étaient définitivement constatés. » Voilà comment il parle dès le début, sur l'importance et l'utilité de la phrénologie; voici comment il s'exprime à la fin sur le même sujet :

« La phrénologie a pour base aujourd'hui, non des tâtonnemens fugitifs de têtes, mais des collections qui se font sur le vivant comme sur le mort, par le secours de la moulure. Ces collections procurent l'avantage des comparaisons répétées; elles gravent les faits dans la mémoire par la facilité qu'on a de revenir sans cesse et sans fatigue à l'observation; elles rectifient impitoyablement les jugemens précipités, les généralisations prématurées, toutes les espèces d'erreur où pourrait entraîner l'esprit de système. Certes il faut que l'on y trouve des faits, puisque ces collections se répètent et se multiplient de jour en jour davantage; et il n'est désormais au pouvoir d'aucune corporation savante, d'aucun esprit de coterie, d'aucun gouvernement, d'arrêter les progrès de la phrénologie, appuyée sur des collections immenses de cette nature. Elle marchera jusqu'à ce que l'observation ait retiré, des faits dont elle se compose, tout le fruit qu'ils peu-

vent produire, ou que leur stérilité soit bien démontrée. Si elle marche, comme nous pouvons le prévoir, la philosophie sera, de force, très-puissamment modifiée par elle : les lois ressentiront son influence ; les habitudes, les mœurs, les règles de l'économie sociale obéiront, jusqu'à un certain point, à ses lois. » p. 87.

Telle est l'allure franche de M. Broussais ; il n'a pas craint de venir proclamer en face de MM. les psychologistes des vérités qui leur déplaisent ; car qui ne connaît le dédain profond de ces messieurs pour tout ce qui est anatomie et physiologie, science de l'organisation. Les psychologistes nous voient tellement au-dessous d'eux, tellement enfoncés dans la matière, qu'ils ne croient pas de leur dignité de s'abaisser jusqu'à nous. Eh bien ! c'est à nous de nous élancer jusqu'aux nuages dans lesquels ils sont cachés ; c'est à nous de leur faire voir que nous comprenons, quand nous voulons nous donner la peine de l'approfondir, leur langage mystérieux, vague et énigmatique ; que nous savons ce qu'il renferme, que nous en apprécions, mieux que qui que ce soit, la valeur et l'importance ; et que c'est nous qui attaquons le fond des choses, tandis qu'ils s'épuisent en vaines logomachies. Mais il faut savoir parler leur langage, sans quoi ils auraient droit de nous accuser de ne les pas entendre.

Tel est le rôle dont se charge aujourd'hui M. Broussais.

Il prend la science du physique et du moral dans l'état où l'a laissée Cabanis.

Cabanis a rattaché les phénomènes du moral à l'action de la matière *organisée* et *vivante*. Considérant la sensibilité comme un phénomène purement physiologique, il a rapporté au cerveau les passions que l'on plaçait dans les viscères, tout en reconnaissant l'influence de ces derniers. C'est surtout l'influence de l'âge, du sexe, du tempérament, du climat, du ré-

gime, des exercices, du sommeil, de la veille, sur la sensibilité, les goûts, les passions, le jugement, etc., qu'il a développée avec la supériorité du génie. Mais, élève de Locke et de Condillac, il n'a vu dans les phénomènes de l'entendement humain que la sensation transformée. C'est sur ce point que la doctrine du XVIIIe siècle prêtait à la critique; la phrénologie a fait justice de cette grave erreur en substituant l'observation à l'hypothèse. « Jusqu'alors, dit M. Broussais, la connaissance des corps et de leurs attributs, des changemens qu'ils éprouvent, ou des événemens, en un mot toutes les notions du monde dit extérieur, avaient été considérées par les philosophes comme un produit de l'action des sens extérieurs agissant sur le cerveau. On croyait que les sens fournissaient des représentations distinctes ou des images des objets, et l'on se figurait le cerveau en masse, élaborant ces images et les convertissant en idées (mot qui signifie encore *images*) qui servaient de matériaux à tous les phénomènes intellectuels dont cet organe était le siége, et même à tous les phénomènes affectifs; car, suivant les philosophes, les goûts, les penchans, les passions, n'étaient que des résultats du plaisir ou de la peine, de l'amour ou de l'aversion que les sensations faisaient naître dans le centre de perception, *sensorium commune*.

» Les uns expliquaient ces opérations par l'intervention d'un principe différent du système nerveux: la faculté d'abstraction surtout leur semblait nécessiter ce principe qui recevait le nom d'âme ou d'esprit; les autres croyaient pouvoir se passer d'explications. Il s'en est trouvé qui n'ont pu découvrir aucun rapport entre l'action de l'appareil nerveux et celle du principe dont il s'agit; ils n'y voyaient qu'une simple coïncidence. Mais tous pourtant sont tombés d'accord sur ce point, que les sens externes et la masse du cerveau, c'est-à-dire le cerveau tout entier, sont ou les ins-

trumens matériels des phénomènes intellectuels, ou du moins les conditions nécessaires de leurs manifestations.

» Les phrénologistes, messieurs, ont dépassé ce dernier point de doctrine; ils indiquent des rapports constans entre les principales séries des phénomènes instinctifs, affectifs, intellectuels, et les diverses régions de l'appareil ou de l'ensemble cérébral. Car il ne s'agit pas d'éminences, ni de bosses saillantes à la superficie du cerveau, et qui seraient comme de petites loges servant de résidence à nos facultés: il s'agit d'une division de la masse entière de cet organe en différentes régions ou masses secondaires, dont chacune correspondrait à un phénomène instinctif, affectif ou intellectuel. Leurs prétentions n'iraient donc à rien moins qu'à établir des distinctions dans nos facultés, qui ne seraient pas arbitraires, qui seraient fondées sur une observation positive, mais qui ne se trouveraient pas en tout point d'accord avec celles qui ont été proposées par les idéologistes et les métaphysiciens les plus renommés. Ils tiennent beaucoup à bien déterminer la région du cerveau qui correspond à chaque faculté; c'est là leur principal objet. Quant aux explications, ils s'en abstiennent; ils se contentent d'affirmer que telle région de l'encéphale sert à la manifestation de tel phénomène intellectuel, instinctif, affectif, etc. Ils suivent donc en ce point la méthode de Bacon. » p. 7. 9.

Toutefois cette méthode, dont les sciences naturelles ont tiré et tirent encore un si grand parti dans la recherche des lois que manifestent les actions des corps les uns sur les autres, est aujourd'hui rejetée et proscrite par quelques philosophes, pour l'analyse et l'étude des facultés, que l'on ne peut connaître que par l'observation de soi-même, par une contempla-

tion interne dont la condition première est l'entier isolement du monde extérieur.

Telle est, en effet, la principale objection que les psychologistes adressent à la phrénologie. Il était donc nécessaire que la phrénologie abordât cette question du *moi*, qu'elle analysât et réduisît à sa juste valeur la science psychologique du *moi*, et qu'elle mît en parallèle celle que procure la méthode phrénologique. C'est ici que brille la critique lucide de M. Broussais, et qu'éclate sa puissance de logique.

« L'observation intérieure, dit-il, p. 11, ou celle de nos phénomènes de pensée et de sentiment, n'est rien, si elle n'est éclairée, déterminée, spécialisée par celle du monde extérieur que nous procurent nos sens; notre *moi* n'est senti, n'est perçu que par son opposition avec le *non-moi*. Il est donc impossible qu'aucun psychologiste nous fasse voir des *moi* isolés de toute perception extérieure, des *moi* purs et simples. Il n'en existe pour personne, et les faits que nous révèle l'observation de notre pensée sont aussi bien le fruit des impressions faites sur les sens, que le fruit de la réduplication de la pensée sur elle-même. Quelques penseurs croient s'isoler du monde extérieur en s'écoutant penser; ils se trompent, ils ne font que se procurer des sentimens extraordinaires que les autres n'éprouvent pas, mais qui ne sont des faits qu'à titre de sentimens, et que d'ailleurs eux-mêmes ne pourraient éprouver, s'ils n'avaient pour point de comparaison les impressions qui ont été faites sur les sens.

» Si donc on veut éclairer la marche de la philosophie, il faut que chaque philosophe fasse marcher de front l'observation de lui-même adulte, bien conformé, sain et initié aux connaissances, tel, en un mot, qu'il est lui-même, lorsqu'il aborde ces questions, avec l'observation de son semblable, faite depuis le germe embryonnaire jusqu'à l'état de parfait développement.

Il faut de plus qu'il tienne compte de tous les états anormaux, de toutes les mutilations innées ou accidentelles, et des différens dégrés, et des différens modes d'éducation et d'instruction de tout genre dont est susceptible l'homme, objet principal de ses méditations. Le philosophe peut *rêver, délirer*, en s'enfonçant dans lui-même; car il se procure ainsi des sentimens qui n'ont point de modèles hors de lui, qui varient dans chaque rêveur, et dont aucune expression ne peut donner l'idée à ceux qui ne les ont point éprouvés. Il faut donc que ces découvertes, que l'homme méditatif croit faire en lui, soient vérifiées par d'autres hommes, et puissent être mises à la portée de tous ceux qui jouissent de la raison. »

Quoi de plus propre à faire tomber les prétentions des psychologistes que ces observations d'une parfaite justesse! Il est impossible de ne pas les comprendre, il est impossible de n'y pas donner son assentiment. Il faut donc à toute force que les psychologistes s'exécutent et se fassent physiologistes pour oser aborder la question du *moi* dans un but d'utilité réelle. Les voilà donc arrachés de ce sanctuaire de leur conscience où ils se croyaient inattaquables. Il nous semble que c'est un pas immense. Mais ce n'était pas tout, il fallait montrer à quoi se réduisent les prétendues découvertes qu'ils croient faire en eux-mêmes.

« Quelques psychologistes ont paru croire que cette observation intérieure ou ce fait de conscience a le privilège de nous révéler, par le moyen de la volonté, des forces dont, sans elle, nous n'aurions nulle idée.

» De quelles forces veut-on parler? La plus puissante de toutes les forces motrices, celle des impondérables, nous est révélée par les sens; l'idée d'une cause suprême qui a tant produit et qui maintient tout, est une induction que nous tirons de la comparaison de nous-mêmes avec ce qui n'est pas nous. M. Cousin

fait remarquer qu'un dieu fait à notre image serait un dieu peu digne de l'idée qu'on doit se faire de la divinité. Il rapporte cette notion, avec toutes celles qui concernent les causes extérieures, à la faculté de connaître, qui ne saurait se confondre avec le sentiment personnel. En attendant que nous fassions connaître notre opinion sur cette étonnante faculté, ajoutons que la notion de Dieu n'existe ni chez l'aveugle-sourd de naissance, ni chez l'enfant nouveau-né; elle ne nous vient qu'avec la connaissance du monde extérieur, et le polythéisme et les mythes des premiers âges du monde prouvent assez qu'il a fallu beaucoup d'observations et de raisonnemens pour l'amener au point où nous la trouvons aujourd'hui. Gaspard Hauser, qui ne l'avait point reçue dans son enfance, ne la saisit qu'à force d'observations et d'intuitions auxquelles on le força long-temps de se livrer. Bien d'autres preuves viendraient à l'appui de celle-là; car plusieurs peuplades sauvages ne se sont pas élevées à l'idée d'un dieu unique. Mais ces preuves sont inutiles. Jamais l'idée d'une force suprême et unique n'est sortie d'un cerveau que les sens n'ont point ébranlé; jamais personne n'en a trouvé le modèle dans une puissance résidant en lui, indépendamment de toute sensation extérieure, comme l'ont soutenu certains psychologistes.

» Quant à la production des actes qu'on veut dériver immédiatement d'un *moi* immatériel, rien ne prouve qu'un cerveau ait jamais agi sur des muscles, s'il n'y était excité soit par des stimulations venues des sens externes ou des sens internes, soit par l'exercice des facultés instinctives, affectives ou intellectuelles, qui remonte à la même origine, soit enfin par un état maladif de sa propre substance (folie, délire, hypochondrie).... Nous pouvons bien nous figurer, dans notre ignorance, que c'est notre vouloir, indépendant

de toute matière, qui dirige nos pensées et fait mouvoir nos muscles, mais c'est une grave erreur que l'observation rectifie : si notre organe de la pensée et notre organe du vouloir sont malades, nous ne pensons plus, nous ne voulons plus.

» C'est donc par ignorance que le vouloir s'isole des organes, et si, lorsqu'on est instruit de ces faits, qu'aucun savant ne peut désormais ignorer, on persiste à l'isoler encore de la matière, on ne fait plus que jouer sur le mot volonté, le réalisant et le prenant dans un sens qu'il ne peut avoir. Alors, au lieu d'avancer, on recule vers les siècles d'ignorance. Affecter de mépriser les notions procurées par les sens, pour leur préférer, sur la même question, le témoignage de la conscience, lorsque les sens l'ont récusé, et qu'ils en ont démontré la fausseté, c'est annuler une foule de connaissances que nous leur devons, surtout dans les sciences physiques ; en un mot, c'est rétrograder. »

La volonté dirigeant l'attention, la pensée et le mouvement musculaire, est un phénomène nerveux complexe, qui se rapporte aux différentes fonctions du cerveau et des nerfs, et le sentiment du moi, qui s'y rattache ordinairement, s'en isole cependant dans un certain nombre de cas ; d'où il suit qu'il ne saurait être considéré comme le principe sentant par excellence, ni comme le principe voulant et exécutant des séries d'actions soit intérieures, soit extérieures. Non seulement le sentiment du moi n'existe pas dans l'embryon et dans une foule de maladies ; il est encore sujet à l'aberration lorsqu'il est présent : des fous, des malades se croient doubles, multiples, d'un autre sexe, changés en animaux, en corps bruts ; d'autres ne se reconnaissent pas et disent qu'ils ne sont plus la personne d'autrefois, etc., etc.

« On veut que toute la personne consiste dans un *moi* dont les attributs essentiels sont d'être libre et

maître des pensées comme des actions : c'est une singulière méthode que celle d'abstraire le *moi* des personnes adultes, saines et de sang-froid, pour en faire le type des *moi* de tous les hommes. C'est comme si l'on abstrayait la santé, la vigueur, l'état adulte, celui de veille, et qu'ensuite on assurât que tous les hommes en jouissent également.

» Quant à l'existence *virtuelle* du *moi*, dans les cas où il n'apparaît pas, c'est une explication vide de sens : où est-il alors, où réside-t-il, qu'est-il devenu ? Si rien ne manifeste sa présence, comment dites-vous qu'il existe ?

» Si vous faites du *moi* le souverain arbitre de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos actions, par l'unique raison que, dans la profonde ignorance de ce qui le modifie, il ose s'abstraire des organes sans qu'il se soit fait voir à vos yeux, tantôt isolé d'eux, pour vous prouver son immatérialité, tantôt uni à eux, et alors les faisant toujours mouvoir à son gré pour vous montrer sa toute-puissance, ou vous personnifiez un signe, un mot, ou vous faites l'apothéose d'une des nombreuses manières d'être de l'appareil nerveux cérébral au détriment de toutes les autres.

» D'autre part, puisque le principe d'action volontaire que l'on confond à tort, comme nous l'avons vu, avec le sentiment du *moi*, décline toute compétence de la part de l'extérieur, par l'organe de certains psychologistes, pour juger ses prétentions à la priorité d'existence, qu'il nous dise s'il s'est jamais senti indépendant de l'organisme ; puisqu'il s'érige en cause unique de tout phénomène intellectuel et moral, qu'il en produise indépendamment de toute condition physique. S'il ne peut ni l'un ni l'autre, qu'il se laisse ranger sur la ligne des autres phénomènes que manifeste l'action du système nerveux. Action qu'on peut très-bien constater sans l'expliquer. »

Quant aux questions du beau et du laid, du sublime et du bas, du bien et du mal, etc., elles ne prouvent pas davantage l'indépendance du *moi* : d'abord le *moi* y est souvent étranger ; en second lieu, les sentimens que ces mots expriment varient comme l'organisation cérébrale : « Chacun sait combien le goût diffère dans tous les arts, et quoique la vraie morale soit toujours la même, lorsque le silence des passions lui permet de se manifester, il n'en est pas moins vrai que l'influence de celles-ci, qui dépendent des impulsions internes, la modifie dans certaines positions sociales et semble quelquefois l'anéantir. Il y a du désaccord entre les peuples sauvages et les civilisés, sur la rapine, sur le meurtre par surprise, pour motif de spoliation et de vengeance. Des crimes plus atroces trouvent des apologistes par conviction, dans nos bagnes. C'est quelquefois sans scrupule que le vainqueur dépouille le vaincu, qu'un général affame une place assiégée, qu'il abandonne au massacre les troupes qui lui sont confiées. Voyez la morale des princes dans Machiavel. Les considérations du droit d'hérédité, et même du bien public, autorisent des injustices, des crimes, et les apologistes ne manquent jamais. Toutes ces fausses doctrines triomphent au nom de la morale et même de la vertu.

Il en est de même des jugemens que nous portons sur toutes les actions, et même en littérature, et qui varient à l'infini ; le *moi* seul ne saurait expliquer toutes ces différences ; l'organisation l'entraîne, et cette organisation n'agit qu'en vertu des sensations provenant du monde extérieur qui l'ont mise en jeu.

L'homme a beau concentrer toutes ses forces réflectives sur lui-même pour étudier les différens caractères, les différentes passions de l'homme, il n'a idée que de lui-même. Le penseur froid et impassible ne comprend pas l'homme vif et emporté, l'avare ne com-

prend pas le prodigue. « L'homme spéculatif, qui ne se nourrit que de conceptions abstraites, voudrait nous persuader qu'elles sont naturelles à tous les hommes, et qu'il ne leur manque que l'exercice pour les développer. Il se trompe, et même beaucoup : jamais l'homme organisé pour l'observation des faits ne comprendra celui qui prend les mots pour les choses qu'ils doivent représenter. » L'observation du *moi* entraîne donc comme une nécessité celle du *non-moi*. « C'est donc pour se comparer avec les autres hommes adultes, sains et élevés comme lui dans une société civilisée, que l'homme qui poursuit l'analyse de l'entendement humain doit s'observer et rentrer souvent dans son intérieur; mais hâtons-nous d'ajouter qu'il ne puisera là que l'idée du modèle qu'il aura observé; par conséquent, si c'est tout l'homme possible qu'il veut connaître et connaître à fond, il a besoin de l'histoire, de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, et même de la zoologie, comme nous nous proposons de le démontrer plus tard.

»Maine de Biran prétend qu'il y a deux natures dans l'homme, l'une sensitive, l'autre intellectuelle; la première ayant son siége dans le système nerveux et pour théâtre l'imagination ; la deuxième agissant sur l'imagination *par les signes dont elle dispose*, et de là par contre-coup sur le système nerveux Mais qu'est-ce que des images accumulées on ne sait où, non pas dans le cerveau, mais dans l'imagination? Qu'est-ce que des signes venant de l'âme et pouvant agir sur la nature du cerveau? Qu'est-ce que tout cela? Sont-ce des choses réelles ou bien des mots?

» Ce qu'il y a de réel ce sont les faits suivans : un système nerveux et les phénomènes dont il est le siége, le sentiment du *moi*, la perception des corps, les impulsions qui s'ensuivent en nous, les actions qui en résultent; tous faits qui sont des modifications de notre sys-

tème nerveux; phénomènes qui doivent être étudiés encore long-temps avant que l'on puisse leur imposer une classification, mais qui ne peuvent l'être fructueusement qu'en suivant la méthode phrénologique. »

Tel est le résumé des argumens pressans par lesquels M. Broussais ruine de fond en comble la science psychologique du *moi*, dans laquelle certains orateurs s'étaient efforcés, dans ces derniers temps, d'absorber toute la philosophie de l'entendement humain. Voici maintenant comment il aborde cette même question du *moi* avec les données phrénologiques.

» Le sentiment du *moi* dépend de l'existence d'une certaine portion du cerveau (la partie antérieure-supérieure) et des relations avec le monde extérieur; c'est le résultat de l'action de plusieurs organes, et la preuve de cette vérité se trouve dans différens degrés d'idiotisme correspondant à des degrés analogues de développement de la partie antérieure du cerveau. La même dégradation de l'intelligence et du sentiment du moi se retrouve, chez l'homme complet, par suite de maladie de cet encéphale même.

» Que faut-il donc de plus pour assujettir le *moi* à la matière? Par quelles subtilités, par quelles réalisations de mots ou de signes éludera-t-on le témoignage de ces faits? Je dis plus, que devient, en leur présence, le monde intérieur des psychologistes.

» Puisque la faiblesse de l'intelligence est susceptible d'une foule de degrés, depuis l'homme qui répugne à s'occuper des idées abstraites, jusqu'à l'idiot, ce serait une grande erreur de croire qu'aussitôt qu'un homme n'est pas idiot, il possède virtuellement le jugement et la raison au plus haut degré. C'est pourtant la supposition que semblent faire les philosophes, lorsqu'ils considèrent le cerveau en général, qu'il soit grand ou petit, prédominant en avant, en arrière, au sommet ou vers les côtés, comme l'instrument de l'âme,

de l'esprit, de la raison et du *moi*. Cette entité une fois placée en nous, ils en font le souverain arbitre de nos pensées et de nos actions, dont les sens, les sens seuls lui fournissent les matériaux tout formés; ils ne la graduent point, cette entité, ils la fractionnent encore moins; ils la placent sur un trône où elle reçoit, entend et juge les rapports des sens; puis ils la font se déterminer à l'action suivant son éducation, ses habitudes ou même son caprice. Ils se contentent de lui permettre de délibérer, lorsqu'elle a été convenablement instruite sur les conséquences de ce qu'elle va faire; mais c'est en elle, en elle seule, qu'ils placent les sentimens de plaisir ou de peine, qu'elle met en balance avec les conséquences probables de ses œuvres. C'est évidemment placer un homme dans un autre homme, et ce n'est pas distinguer et comparer des phénomènes instinctifs, affectifs et intellectuels, tels qu'ils se manifestent aux sens de l'observateur.

» Nous avons dit que les physiologistes qui s'intitulent phrénologistes, soutiennent au contraire que les notions du monde appelé extérieur, la perception des qualités physiques ou des attributs des corps, leurs formes, leurs dimensions, leur consistance, leur couleur, leurs positions respectives ou leur arrangement, les sons qu'ils font entendre, leur existence même comme choses distinctes les unes des autres, leur histoire ou les changemens auxquels ils sont sujets, supposent l'existence d'organes divers différens de celui du *moi*. En effet, ces facultés correspondent à la partie inférieure du front, tandis que le *moi* et les hautes facultés intellectuelles se trouvent en rapport avec la partie supérieure, etc., etc. »

C'est ainsi que l'auteur est conduit de la question du *moi* à l'exposition de la doctrine de Gall et de Spurzheim. Si nous avons analysé longuement cette partie de son mémoire, c'est qu'elle nous paraît traitée sous

un point de vue original et nouveau; c'est que dans aucun ouvrage, à notre connaissance, ce contact de la phrénologie avec la philosophie n'a été développé, et que ce plaidoyer de M. Broussais est remarquable non moins par la lucidité d'exposition que par l'enchaînement rigoureux des preuves; nous regrettons même de n'avoir pu l'insérer tout entier, car il perd beaucoup à être résumé, et nous renvoyons le lecteur sérieux à l'ouvrage même.

Nous ne suivrons par le professeur dans l'exposition détaillée du système phrénologique; elle est généralement conforme à celle de Spurzheim; nous noterons seulement quelques vues particulières de M. Broussais. Ainsi il fait voir que les facultés de connaître l'extérieur et de le modifier, les facultés réflectives, de même que les instincts destinés à la conservation de l'espèce et de l'individu, et les sentimens moraux relatifs à l'ordre social, sont, non pas des *moi* modifiés, mais le résultat de l'action des différens organes du cerveau.

La prédominance de volume des régions consacrées aux instincts sur celles de l'intelligence, lui sert à expliquer pourquoi la multitude obéit plutôt à ses instincts et à ses sentimens qu'à la raison.

M. Broussais s'est convaincu, par expérience, de la réalité de l'existence de la plupart des organes indiqués par Gall et Spurzheim. Cependant il doute quelquefois, attendant le résultat d'une observation plus étendue, et avouant d'ailleurs que la classification adoptée par les phrénologistes ne lui semble pas définitive.

Il émet, sur l'organe de la bienveillance, des idées que nous nous faisons un devoir de rapporter, parce qu'elles sont neuves et probablement fondées.

» Toutes les personnes auxquelles on démontre, pour la première fois, la phrénologie, s'étonnent de

ces singuliers rapports (1), et ne sont pas moins surprises de la distance qui sépare la bienveillance de l'amitié, que les phrénologistes ont placée à la région postérieure de la tête. Ceux-ci répondent peu de chose, ils se contentent de s'en référer à l'observation. Peut-être n'ai-je pas assez multiplié les observations pour que mon opinion ait quelque poids dans cette question; mais il me semble que le sentiment affectueux qui répond à la partie postérieure s'adresse particulièrement à l'espèce humaine, tandis que celui de l'antérieur est général; je présume que ce dernier embrasse les animaux, tous les êtres vivans, et qu'il inspire la répugnance pour la destruction en tout genre. En un mot, c'est la bonté, la répugnance à faire le mal; et si ce sentiment coïncide avec celui de l'association, c'est la commisération pour tout ce qui souffre; sentiment mixte qu'on peut très bien concevoir comme différent de celui qui nous porte à vivre en société avec nos semblables, et qui se spécialise pour quelques-uns par l'amitié. »

M. Broussais a encore remarqué, relativement à l'organe de l'espérance, qu'il est très déprimé chez les jeunes soldats nostalgiques, pendant que l'amitié et l'amour du domicile sont fort saillans. Il ajoute toujours, par rapport au même organe, qu'il manque d'ordinaire chez ceux que d'autres impulsions organiques, comme l'excès de circonspection et des souffrances intérieures, portent au suicide.

« Associé avec le sentiment du merveilleux, dit-il encore, celui de l'espérance inspire le goût des projets extraordinaires, des châteaux en Espagne, des brillantes chimères, des fantômes de bonhenr dont il procure la jouissance anticipée. Si l'instinct de propriété

(1) Rapport de situation entre l'organe de la mimique et celui de la bienveillance.

lui donne une direction différente, dont les effets ne sont point corrigés par d'autres facultés, l'organe de l'espérance produit la fureur du jeu, lorsque les circonstances favorisent l'essor qu'il tend à prendre dans cette direction. Quant à moi, je l'ai constamment rencontré chez les joueurs de profession, sinon toujours avec la passion de posséder, au moins avec le goût des chimères. »

On lira encore avec intérêt les lignes suivantes de notre auteur sur les organes de l'estime de soi et de l'amour de l'approbation :

« Il me semble que si l'estime de soi n'est pas très prononcée, l'amour de l'approbation nous rend timides et nuit beaucoup au développement de nos moyens, quand il s'agit de les déployer devant les hommes qui nous inspirent du respect et que nous regardons comme supérieurs à nous sous plusieurs rapports. Ainsi, le sentiment de la honte, si tyrannique dans certaines organisations, doit s'y rattacher. Pour être hardi parleur, entreprenant, audacieux et imperturbable dans ses projets, l'homme a besoin d'être poussé par une haute estime de lui-même et par la fermeté, et de n'être que faiblement retenu par le besoin de l'estime des autres. J.-J. Rousseau nous offre un modèle de l'organisation opposée. Il ne jouissait de ses grands moyens que dans la solitude ou le silence du cabinet ; la crainte de paraître déplacé ou ridicule le rendait embarrassé, timide, et en faisait un être presque nul dans la société. Jamais il ne serait devenu un professeur distingué, ni un orateur de tribune. Son buste, d'après Houdon (1), correspond parfaitement à ces qualités morales. L'organe de l'approbation y prédomine d'une manière très remarquable et l'emporte sur celui de la propre estime. »

(1) Par suite d'une faute typographique le mémoire porte Oudot au lieu de Houdon.

Nous rapporterons encore quelque chose de ce que dit M. Broussais des organes de la vénération et du merveilleux.

« . . . L'idée d'un dieu, unie à la conviction de son existence, est le chef-d'œuvre de nos facultés intellectuelles, d'observation d'abord, et surtout de réflexion. L'histoire témoigne des difficultés qu'elle a trouvées à se propager et à devenir populaire. Il existe même encore des intelligences qui ne peuvent pas la saisir, ou qui ne la retiennent pas assez forte pour qu'elle puisse influer sur leurs actions. Mais le respect pour ce dieu, la tendance incessante à la vénération sont autre chose. Cela tient à une impulsion instinctive vers la *vénération*, qui est un des plus beaux attributs de l'espèce humaine. Cette impulsion, qu'on appelle aussi *sentiment religieux*, ne s'applique pas seulement à Dieu; elle se dirige sur tout ce qui nous paraît grand, élevé, majestueux dans la nature, aussi bien que chez nos semblables; elle s'applique à nos parens, à nos princes, à nos maîtres, aux grands hommes, au spectacle de la nature, du ciel; en un mot, l'impulsion religieuse ou la vénération est plus ou moins bien appliquée, suivant notre éducation, nos habitudes, l'exemple, et surtout suivant le degré d'intelligence et de jugement dont nous sommes doués.

» L'instinct de la vénération est au sommet et à la partie moyenne de la tête. Cette impulsion vénérante ne doit pas être confondue avec celle qui nous fait nous complaire dans l'extraordinaire, et qui nous fait croire aux prodiges. Celle-ci dépend de l'organe des *illusions*, suivant les phrénologistes, et détermine une saillie aux régions supérieures et latérales antérieures de la tête, entre l'idéalité et l'instinct d'imitation. Peut-être estelle complexe et par conséquent susceptible de divisions; mais il est bien certain qu'elle existe, que nous lui devons le penchant pour les spectacles brillans,

pour les appareils imposans, pour toutes les scènes extraordinaires, et cet attendrissement, ce trouble vague qui fait le charme de nos premières années. Quelques phrénologistes lui rapportent aussi cette modification morale que l'on appelle *étonnement*, et qui, pour le certain, n'est pas un produit de l'intelligence. Le sentiment du merveilleux prédomine dans le jeune âge, et chez les femmes surtout; il est favorisé par l'ignorance, et s'affaiblit avec l'âge, qui donne d'autant plus de prépondérance au jugement que nous l'exerçons sans cesse sur ce que nous apprenons en vieillissant.

» Associée avec la vénération et placée dans une tête où la raison est faible et l'instruction mauvaise ou presque nulle, cette impulsion explique les visions et les transports des ascétiques et des enthousiastes de toutes les sectes religieuses. Joignez-y les effets de l'impulsion vers la colère et la destruction, dont les organes sont placés circulairement au-dessus des oreilles, toutes les cruautés, toutes les horreurs du fanatisme seront expliquées, disent les phrénologistes. Mais qu'on se garde bien, je le répète à dessein, de confondre toutes ces tristes aberrations de l'homme social, d'une part, avec l'idée sublime d'une puissance créatrice et conservatrice; de l'autre, avec le beau sentiment qui nous porte à vénérer, et qui, sans contredit, est un des plus éminemment distinctifs de l'espèce humaine. »

Avant de finir ce chapitre d'exposition du système phrénologique, M. Broussais fait encore une fois observer que les facultés appelées *sentimens moraux*, sont, comme les *instincts*, des impulsions aveugles; qu'ils tiennent à des impulsions organiques, ainsi que ceux des premiers besoins; qu'ils partent, comme ces impressions, de la matière cérébrale et qu'ils sont assu-

jettis aux mêmes lois; aussi les nomme-t-il des *instincts moraux*.

Il consacre le chapitre suivant à faire comprendre les avantages et la nécessité de la phrénologie comparée dans la question du physique et du moral ; car les animaux ont aussi, non seulement des instincts analogues aux nôtres, mais encore une intelligence quelquefois admirable.

Enfin, il termine par quelques considérations sur le sommeil, les rêves et le somnambulisme, dernière ressource des psychologistes, et réfute l'explication qu'en donne M. Maine de Biran, explication qui suppose dans l'homme deux natures, l'une active, qui préside aux pensées et aux actes de l'éveillé ; l'autre passive, qui s'empare du rôle de la première pendant son absence. Il ne lui est pas difficile de prouver qu'il y a dans le sommeil incomplet, dans les rêves et le somnambulisme, des impressions, des sensations et des mouvemens, par conséquent persistance de l'activité de certains sens ou de certains organes cérébraux. Dès lors la nature passive de Maine de Biran n'est plus qu'une hypothèse vaine et contraire à l'observation. « L'encéphale, dit M. Broussais, doit se reposer durant le sommeil, en agissant moins; mais il agit toujours et même assez fortement sur les viscères. La portion de cet appareil qui perd le plus de son activité est celle qui correspond aux sens ; c'est aussi celle qui souffre le plus d'excitation pendant la veille. Les portions qui président aux impulsions internes et à la pensée se reposent moins, et lorsqu'elles conservent de l'activité, elles en ont d'autant plus que celle des sensations en a moins. »

Tel est le sommaire du mémoire que M. Broussais vient de lire à l'Institut, et qui doit faire époque. Le gant est jeté ; il faut maintenant que les psychologistes le ramassent. On vient de leur prouver que leur science

est nécessairement incomplète, puisqu'ils n'y font pas entrer les matériaux nécessaires à sa formation; qu'elle est le plus souvent hypothétique, tenant plus du roman que de la science, et que le seul moyen de lui donner une base solide et d'en assurer la construction est de mettre à contribution les connaissances phrénologiques. L'attaque est vigoureuse; nous verrons ce que sera la défense.

# ESSAI SUR LES MOYENS

DE FAIRE FAIRE DES PROGRÈS

# A LA PHRÉNOLOGIE.

## AVANTAGES, INSUFFISANCE ET ABUS DE LA CRANIOSCOPIE.

Par M. le Docteur BAILLY, de Blois.

### 1o. *Manie des chiffres.*

Notre siècle est celui des chiffres; on veut les appliquer à tout et partout. C'est très bien pour les faits qui peuvent en supporter l'application; c'est très mal pour ceux qui ne le peuvent pas.

La science de l'intelligence ne devait pas échapper à la manie du jour; elle devait subir la loi commune, et emprunter, comme les autres, aux poids et mesures, ses procédés de recherches et d'investigation sur la force et le développement de nos facultés morales.

Autrefois on jugeait les hommes par leurs ouvrages, par leurs actions; aujourd'hui que fait-on pour apprécier le génie d'un grand homme? S'il est mort, on met son cerveau dans une balance; s'il est vivant, on prend la mesure de son crâne dans tous les sens, et on vous donne le chiffre de sa valeur morale en millimètres ou en grammes.

C'est ainsi que la crânioscopie, qui, dans les mains d'un grand homme, a rendu des services si éminens à la science, est sortie, en devenant populaire, des limi-

tes où elle a une importance réelle. C'est ainsi qu'elle nous conduirait aux conséquences les plus absurdes, si l'erreur elle-même pouvait marcher long-temps sans être reconnue et renversée.

C'est pour n'avoir pas bien compris en quoi consistent la crânioscopie et la phrénologie, que quelques personnes, livrées à leur étude, se sont écartées de la route vraiment philosophique qui leur avait été ouverte par le docteur Gall.

Nous allons tâcher de les y ramener, en exposant successivement les prétentions légitimes de la crânioscopie et de la phrénologie.

2°. *Services rendus par la crânioscopie.*

Sans la crânioscopie, la phrénologie n'existerait pas encore. Si le docteur Gall n'eût pas été conduit par l'observation à reconnaître que certains penchans, certaines facultés de l'homme et des animaux coïncidaient avec certaine conformation du cerveau et du crâne qui les représentent au dehors, il n'aurait jamais été en état de fonder la doctrine philosophique que l'on doit à ses travaux.

Si le siége des facultés, au lieu d'être placé dans les circonvolutions cérébrales, eût été plus intérieur, ou si les circonvolutions du cerveau, au lieu d'être disposées à la surface, comme elles le sont, eussent été masquées ou déguisées par une autre disposition des systèmes osseux et nerveux, la crânioscopie eût été sans valeur, et les découvertes auxquelles elle a donné lieu n'eussent pas été possibles.

La seule circonstance de la part du crâne de représenter assez fidèlement, au moins chez l'homme, le développement de la plus grande partie des circonvolutions cérébrales, a donc été la condition la plus indispensable à la naissance de la phrénologie; sans elle, on aurait continué à marcher dans les anciens sentiers de la routine; on aurait continué à faire de la métaphy-

sique et de l'idéologie vague et sans application pratique.

On voit, par ce que je viens de dire, de quel prix la crânioscopie est à mes yeux, puisque je reconnais que, sans elle, la véritable philosophie de l'esprit humain serait encore à créer, et que la doctrine de Gall a fait faire à la science un pas que le cours actuel des connaissances eût été plusieurs siècles à produire.

La critique que je vais maintenant en faire ne provient donc pas de ce que je ne saurais apprécier toute l'importance de ce moyen puissant d'observation. Elle m'est inspirée par l'abus qu'on a voulu en faire et qu'on en fait tous les jours. Si la phrénologie doit son existence à la crânioscopie, cela ne veut pas dire que celle-ci ait une valeur philosophique égale à celle de la science de notre esprit.

L'importance de la crânioscopie n'est due qu'à un accident, et cet accident aurait pu ne pas exister. Si, par exemple, les formes extérieures du cerveau de l'homme eussent été aussi bien déguisées dans son crâne, qu'elles le sont dans le crâne de plusieurs mammifères et dans celui des reptiles et des poissons, il n'y aurait jamais eu de possibilité de fonder la phrénologie sur des observations crànioscopiques, il aurait fallu faire des recherches d'une tout autre nature pour arriver à la classification de nos facultés, telles qu'elles ont été admises par le docteur Gall,

On aurait sans doute fini, au bout de quelques siècles, par arriver à la vérité par un autre chemin, et nous aurions eu une science de l'esprit qui n'aurait rien dû à la crânioscopie. La crânioscopie n'a été que l'échafaudage qui a servi à élever l'édifice de la véritable philosophie des facultés instinctives et morales.

Quelques personnes qui s'occupent de phrénologie croient que la crânioscopie constitue toute la doctrine du docteur Gall, ou au moins en est la partie la plus

importante. C'est pour les désabuser que je vais passer en revue les différentes circonstances où elle a une haute importance, et celles où elle est insuffisante aux progrès de la phrénologie. J'espère les mettre de cette manière en état de fixer leur attention sur la phrénologie elle-même, au lieu de la fixer sur un des moyens qu'il faut employer pour l'étudier, et dont elles ne paraissent pas soupçonner l'infidélité. Cette infidélité une fois bien reconnue et bien constatée, il sera facile de comprendre la fausse direction dans laquelle on s'enfonce, quand on croit faire de la science en s'amusant à mesurer le crâne dans toutes les dimensions, et en donnant des chiffres qui ne peuvent amener que des conséquences fausses et illusoires.

### 3o. *Circonstances dans lesquelles la crânioscopie est utile.*

Si toutes les circonvolutions cérébrales étaient placées de manière à ce que leur plus ou moins grand développement fût toujours traduit au dehors par le développement du même point de la surface du crâne, il serait toujours possible à celui-ci d'être l'expression fidèle du cerveau, et chacune de nos facultés pourrait, jusqu'à un certain degré, coexister avec une forme déterminée du crâne, que l'observation finirait par constater.

La crânioscopie acquerrait bientôt une haute valeur comme moyen d'investigation. Malheureusement, il n'en est point ainsi; car *les mêmes développemens des mêmes parties du crâne, les mêmes mesures de tous ses différens diamètres, les mêmes distances des différens points que l'on peut établir à sa surface, peuvent coexister avec le développement de facultés tout-à-fait différentes dans toutes ces différences.*

*De sorte que deux têtes exactement et mathémati-*

*quement semblables par toutes les mesures que l'on voudra établir sur tous les points de la surface et de quelque manière que ce soit, pourront appartenir à des individus entièrement différens par la nature et par l'énergie de leurs facultés.*

Une semblable proposition, qui annoncerait chez un autre une incrédulité complète sous le rapport de la phrénologie, ne peut point avoir la même signification de ma part, puisque j'ai commencé par avancer que c'est à la crânioscopie que nous étions redevables des beaux travaux philosophiques du docteur Gall.

Elle doit faire supposer seulement que je vois dans la crânioscopie autre chose que ceux qui la font consister dans les mesures du crâne; et c'est cette vue particulière au docteur Gall et à ceux qui ont bien compris sa doctrine, que je vais exposer.

L'observation a démontré que chaque faculté avait son siége dans une ou plusieurs circonvolutions, dont la forme était toujours la même pour chaque faculté.

C'est la considération de cette forme qui a été méconnue par les personnes qui ont cru pouvoir mesurer les crânes, et c'est son oubli qui leur a fait imaginer un moyen qui perd ainsi toute sa valeur.

La forme toujours constante de chaque organe cérébral n'est susceptible d'être observée que dans certaines circonstances, et, lorsque ces circonstances n'existent pas, la crânioscopie n'indique rien de précis, et l'observateur n'a aucun moyen de constater le degré d'organisation cérébrale des individus soumis à son examen.

Le développement isolé de l'organe d'une seule faculté au milieu d'organes qui ne le sont pas dans la même proportion, est la condition indispensable à l'exactitude des jugemens que l'on peut porter sur une tête dont on veut étudier les organes.

C'est à ce développement isolé que le docteur Gall

doit d'avoir pu déterminer la forme et la position des différentes facultés. Sans cette inégalité de développemens, la phrénologie serait encore dans l'enfance.

En effet, supposons que l'intervalle qui existe entre le conduit auditif et l'angle externe de l'œil soit proportionnellement très étendu, et cela dans le sens vertical, comme dans le sens horizontal, mais sans la forme particulière distinctive des différens organes qui se trouvent dans cette région, l'individu, porteur d'un tel crâne, pourra avoir tous les degrés possibles d'activité des facultés qui se trouvent dans cette partie, sans qu'on puisse le connaître autrement que par l'étude de ses actions; car la crânioscopie sera impuissante à donner le moindre renseignement sur un tel sujet. Un phrénologiste instruit devra seulement dire : cet homme peut être ou un grand mécanicien, ou un grand voleur, ou un grand fourbe, ou un grand musicien, ou un grand critique, sans pouvoir désigner quelle est la qualité fondamentale qui domine en lui. Il pourra dire également : il est possible que cet homme ne soit bien remarquable sous aucun des rapports que je viens d'indiquer, si toutes les facultés placées dans cette partie de la tête sont toutes à peu près également développées.

Je le demande à un mesureur de crânes : à quoi me servira-t-il de connaître en millimètres la distance du conduit auditif à l'angle externe de l'œil et des parties latérales du front, si je ne sais quelles sont les circonvolutions qui sont placées derrière et quelles sont celles dont le développement augmente les dimensions du crâne dans cet endroit.

Mais si, au contraire, je vois derrière l'angle externe de l'œil un développement sphérique du crâne, je conclus que l'organe de la construction est proportionnellement très développé; car lui seul, dans cette région,

se manifeste par une forme arrondie et circulaire; puisque cette forme arrondie est évidente, c'est que les circonvolutions des organes qui l'entourent ne sont point élevées à son niveau, au point de se confondre avec lui; j'ai donc le droit de conclure que l'organe de la construction est proportionnellement aussi développé que les autres facultés le sont peu.

Si je vois une espèce de côte (comparaison créée par Gall lui-même) qui s'étend à peu près de la partie supérieure de l'oreille jusque sur l'angle externe de l'œil, j'affirme que l'amour de la propriété est très actif, comparativement aux autres sentimens qui ont leur siége dans le voisinage. Si, au lieu d'une côte, c'est une espèce de pyramide dont la base s'appuie sur l'angle externe de l'œil, et dont le sommet est dirigé vers un point compris entre la partie supérieure de l'oreille et le sommet de la tête, ce sera l'organe de la musique qui sera très prononcé.

On sait que la forme de l'organe de la mémoire des lieux est ovalaire et dirigée de bas en haut et de dedans en dehors, au dessus de la racine du nez; que l'organe de la bonté est en *dos d'âne*, que celui des visions forme, avec celui du côté opposé, une espèce de croissant qui embrasse la partie supérieure de l'organe de la mimique placé près de la ligne médiane, etc. C'est donc la forme des différens organes qui doit servir de base aux jugemens des physiologistes, puisque sans elle toutes les erreurs sont possibles, et que toutes les mesures sont insignifiantes, et qu'avec elle toutes les mesures sont inutiles.

### 4°. *Circonstances dans lesquelles la crânioscopie est insuffisante.*

Tout organe cérébral très développé refoule autour de lui les circonvolutions auxquelles il touche; il finit

par envahir des portions du crâne qui sont ordinairement occupées par d'autres organes.

C'est ainsi que l'organe de la construction, par exemple, quand il est très développé, occupe une partie de l'espace réservé chez d'autres aux sentimens du calcul, de la musique, de la propriété et même de l'esprit critique, etc.

La même portion du crâne ne répondant jamais aux mêmes circonvolutions, il est donc évident que toutes les mesures qu'on peut donner des différentes portions de la tête ne peuvent jamais avoir aucune importance pour donner une idée exacte du développement des différentes facultés.

Il est donc évident que, lorsqu'une région de la tête est lisse et uniformément bombée, il n'existe, ni dans la crânioscopie, ni dans la céphalométrie, aucun moyen de constater le véritable état du cerveau qu'elle renferme. Nous verrons plus tard par quels moyens on suppléera à l'insuffisance de la crânioscopie dans de telles circonstances.

Une seconde cause d'insuffisance de la crânioscopie se trouve dans le fait suivant, qui va démontrer encore davantage l'importance de la forme des organes.

Quelle que soit la valeur de la crânioscopie pour indiquer d'une manière plus ou moins précise le développement des circonvolutions cérébrales, on doit bien sentir que ce doit être à la condition que ces circonvolutions seront immédiatement recouvertes par le crâne auquel elles imprimeront la forme qui lui est propre. Car, si nous supposons l'existence de circonvolutions internes, éloignées de la surface, il ne serait plus possible d'obtenir aucuns renseignemens de l'inspection du crâne. Or cette supposition est bien fondée; car le fait est réel. Un grand nombre de circonvolutions, au lieu d'être épanouies à la surface du cerveau, sont situées à l'intérieur, et ne sont point susceptibles d'être

indiquées d'une manière précise par la forme du crâne. Telles sont celles qui sont situées sur la ligne médiane au point de contact des deux hémisphères, et qui descendent jusque sur les corps calleux, celles qui occupent ce que le docteur Gall a nommé l'isle. Il en est de même de celles qui s'appuient sur la tente du cervelet et qui constituent la partie inférieure des lobes postérieurs du cerveau ; enfin il en est encore quelques-unes qui, placées à la face inférieure des hémisphères, s'appuient bien sur le crâne, il est vrai, mais dans une portion qui, telle que le sphénoïde et le rocher, ne peuvent pas facilement manifester au dehors leur plus ou moins grand développement (1).

Toutes ces circonvolutions sont bien extérieurement le signe des facultés fondamentales, et cependant la crânioscopie n'a aucune espèce de moyen de nous donner la plus légère notion sur leurs propriétés; de quelle manière, par exemple, les circonvolutions placées sur la ligne médiane et dans l'adossement des hémisphères peuvent-elles agir sur les formes de la tête. Si elles sont très développées, elles peuvent augmenter la hauteur de la tête depuis la base du nez jusqu'à l'os occipital, et cette augmentation des lignes verticales portera sur autant de points de la ligne naso-occipitale, qu'il y aura d'organes dans toute cette surface de circonvolutions. Elles peuvent aussi augmenter tous les diamètres transversaux de la tête en refoulant latéralement les parties du cerveau qui sont placées à côté d'elles. Dans le premier cas, on aura une tête très élevée ; dans le second, elle sera très large.

---

(1) Comme le développement de la branche auriculaire de la mâchoire n'est soumis à aucune règle fixe, et qu'il varie suivant les individus, il ne peut rien indiquer sur les circonvolutions qui s'appuient sur la portion du temporal, correspondant à l'articulation de la mâchoire.

La crânioscopie, telle que tant de personnes la pratiquent aujourd'hui, fera croire, dans le premier cas, à un grand développement de toutes les facultés situées sur la ligne médiane, et qui sont le sentiment des faits historiques, des comparaisons, du juste et de l'injuste, de la musique, de la philosophie, de la fermeté, des grandeurs et de l'amour des enfans; elle fera croire, dans l'autre cas, à un grand développement des facultés situées sur les parties latérales des côtés, et qui sont le sentiment de la musique, du calcul, de la construction, de la critique, de la propriété, de la ruse, de la destruction, de la poésie, de la circonspection, de l'attachement, de sa propre défense. Et cependant aucune de ces facultés ne sera développée.

Il n'en est pas de même des circonvolutions qui s'appuient ou sur le cervelet, ou sur le sphénoïde, ou sur le temporal; elles doivent toutes s'exprimer par une action quelconque sur la forme de la tête sans que la crânioscopie puisse nous éclairer le moins du monde.

Si la cranioscopie est insuffisante dans de semblables circonstances, que penser de la céphalométrie, qui peut encore bien moins que cette première nous indiquer quelles sont les circonvolutions qui agrandissent tels ou tels points des intervalles qu'on mesure?

### 5o. *Objection contre la crânioscopie.*

Les personnes peu versées dans l'étude de la phrénologie, ne manqueront pas de se saisir des difficultés que nous venons de faire connaître, pour en tirer des argumens contre l'exactitude des jugemens crânioscopiques. Et, comme ce point est sans contredit celui sur lequel il est le plus important d'avoir une opinion bien nette et bien arrêtée, je vais, pour me faciliter le moyen d'éclaircir tous les doutes qu'on pourrait avoir à cet égard, donner toutes ces explications, à l'aide d'un dialo-

gue qui me permettra d'entrer plus aisément dans l'esprit des objections qu'on pourrait me faire.

*Demande.* D'après ce qui vient d'être exposé plus haut, je ne puis donc pas dire qu'une tête très bombée au dessus des oreilles et sur les parties latérales du front indique qu'on soit très porté au meurtre, ou à la ruse, ou au vol, etc. ?

Je ne puis donc plus croire maintenant qu'une tête très élevée, indique un grand développement des facultés situées sur la ligne médiane?

*Réponse.* Non sans doute; car, si vous ne me parlez que d'un développement général et uniforme de ces deux régions, les parties latérales et les parties médianes, je ne puis savoir quelles sont les circonvolutions qui l'ont déterminé.

*Demande.* Mais cependant vous admettez bien que les organes désignés par le docteur Gall comme appartenant à ces régions y ont bien véritablement leur siége?

*Réponse.* Oui certainement.

*Demande.* Comment a-t-il pu s'en assurer puisqu'une tête grosse transversalement peut devoir l'augmentation de ses dimensions ou aux circonvolutions extérieures ou à celles qui sont sur la ligne médiane?

*Réponse.* Parce que le docteur Gall n'a fait ses découvertes que sur des têtes *portant des organes développés isolément*, et que la forme particulière de chaque organe lui a servi de guide.

*Demande.* Comment pouvez-vous être sûr de quelque chose lorsque tant de causes diverses peuvent donner à la tête des formes auxquelles vous ne pouvez rien reconnaître?

*Réponse.* Expliquez vos doutes.

*Demande.* Si les organes de la destruction, du

meurtre, du vol et de la construction, par exemple, sont très développés et d'une manière uniforme, vous dites que toutes les circonvolutions se confondent les unes avec les autres; que, s'il en résulte que la tête soit très bombée d'une manière continue et uniforme, il vous est impossible de savoir dans quelle proportion chaque organe est développé; et qu'ainsi vous ne pouvez rien me dire de positif sur les penchans d'un tel individu.

Si, au contraire, ce grand développement latéral tient à celui des circonvolutions de la ligne médiane, circonvolutions dont les fonctions sont encore inconnues, vous avez une apparence extérieure continue, semblable à la première, et vous en savez encore bien moins que dans le premier cas, puisque vous ignorez complètement quelles sont les facultés attachées à ces parties du cerveau.

J'ai donc raison de vous demander comment vous pouvez être sûr de quelque chose, quand vous avez à lutter contre tant de causes d'erreur.

*Réponse.* Tout dépend du genre d'importance et de la nature des prétentions que vous supposez à la crânioscopie. Il en est de ce moyen d'observation comme du baromètre: cet instrument ne vous trompe jamais quand vous ne lui demandez que ce qu'il peut vous dire, la pesanteur de l'air; tandis qu'il pourra vous tromper si vous l'interrogez sur la pluie et le beau temps.

La crânioscopie n'est point une science, mais un moyen d'observation, et, quand on l'interroge bien, elle répond toujours juste.

Le docteur Gall a observé que certaines facultés de l'homme ou des animaux coexistaient toujours, quand elles étaient très énergiques avec le développement très marqué de certaines circonvolutions cérébrales; il a

conclu, après beaucoup d'observations de cette nature, que telle et telle parties du cerveau étaient affectées à la production de telle et telle impulsions instinctives. Une fois ce point bien constaté par l'observation, il a créé une nouvelle philosophie de l'esprit, dont les principes et les conséquences constituent la phrénologie proprement dite.

Mais, de ce que certaines dispositions exceptionnelles et favorables lui ont permis de reconnaître le siége de différentes facultés, il n'a jamais dit que la science consistât à reconnaître tout de suite les penchans ou les qualités morales dominantes de toutes les têtes que l'on se plairait à présenter à un phrénologiste, comme tant de personnes se l'imaginent aujourd'hui.

Je n'ai aucune espèce de doute sur le siége du sentiment de la propriété, parce que ce siége m'a été démontré sur un grand nombre de têtes chez lesquelles son organe était très développé, avec la forme qui lui est propre, et cela au milieu d'organes peu prononcés et ne déguisant point cette forme par leur confusion avec lui; mais je ne dirai jamais qu'un crâne très large dans le lieu correspondant au signe de ce penchant lui doive cette largeur, quand je n'y vois pas la forme qui lui appartient, puisque cette largeur peut être produite soit par les circonvolutions voisines, soit par les circonvolutions de la ligne médiane.

Toutes les têtes larges et bombées au dessus des oreilles n'annoncent point toujours un penchant au meurtre, comme toutes celles qui le sont derrière l'angle externe de l'œil n'annoncent point toujours de grandes dispositions du sentiment de la construction, etc.

Je suis sûr que, chez tous les hommes, sans exception, le sentiment de la construction a son siége derrière l'angle externe de l'œil, comme celui de la destruction est placé au dessus du conduit auditif ex-

terne, etc.; mais je ne sais pas toujours distinguer, dans tel ou tel cas particulier qu'on me présente, dans quelle proportion tel ou tel organe déterminé a influé sur la forme de la tête. Cette première certitude du siége des organes constitue la base de la science; la seconde n'a qu'une importance extrêmement secondaire et qui finira même par disparaître, quand la phrénologie sera arrivée à son plus haut degré de perfectionnement.

*Demande.* Ainsi donc vous avouez qu'un crâne très bombé au dessus des oreilles peut appartenir à un homme très peu disposé au meurtre, etc?

*Réponse.* Non seulement je fais cet aveu pour cet organe, mais je le fais pour le plus grand nombre des autres; car je n'en ai cité quelques-uns que pour mieux faire comprendre jusqu'à quelles limites s'étendent les prétentions de la crânioscopie.

*Demande.* Je ne vois pas alors en quoi le phrénologiste est plus avancé qu'un autre physiologiste, puisque la certitude de l'un n'est jamais plus grande que celle de l'autre, puisqu'on a toujours un à parier contre un pour ou contre la nature du développement qu'on observe.

*Réponse.* La certitude de la cranioscopie est complète dans les circonstances que j'ai indiquées; c'est votre faute et celle des personnes qui ne connaissent pas son langage, si on veut toujours trouver cette certitude là où elle ne doit ni ne peut exister.

Je suis sûr qu'un profond scélérat, qui a commis des atrocités toute sa vie, dont toutes les actions annoncent une impulsion continuelle et violente, par laquelle il a toujours été entraîné, doit me présenter un très grand développement de la tête au dessus des oreilles, comme je suis sûr qu'une tendance aussi pronon-

cée au crime ne peut jamais se rencontrer avec une tête aplatie dans cette région.

Je suis certain alors que le développement de la tête en largeur est dû aux circonvolutions placées au-dessus du conduit auditif externe, tandis que l'absence de toute impulsion à des actes de cruauté, avec une telle forme de tête, doit me faire supposer que ce sont d'autres circonvolutions qui élargissent la tête dans cette région.

La forme particulière des organes et la nature des actions de l'individu qu'on examine, doivent donc concourir, avec la forme de la tête, à la production du jugement qu'on a à porter.

*Demande.* Quels conseils donnez-vous donc à ceux à qui on demande, comme preuves de la phrénologie, une description du caractère ou des talens, d'après l'inspection seule de la tête de la personne dont on vous cache avec soin les qualités et les actions?

*Réponse.* Le conseil que le docteur Gall a toujours donné à ses élèves. *Ne portez jamais de jugement sur les crânes qu'on vous fera tâter dans le monde*, nous a-t-il dit cent fois, *d'abord parce que vous ferez des mécontens de ceux à qui vous ne trouverez pas du génie; ensuite parce que le monde n'est pas en état de comprendre la justesse des jugemens que vous pouvez porter et la nature des difficultés qui s'opposent à ce qu'on se prononce de manière à satisfaire les curieux. Ceux-ci, ne se doutant pas de l'importance de la phrénologie, concevront une opinion défavorable d'une doctrine qu'ils ne connaissent que par un de ses moyens d'investigation, si ce moyen ne répond pas à la fausse idée qu'ils s'en sont faite.*

*Demande.* Vous admettez bien cependant que la phrénologie rendra un jour d'immenses services à la société lorsqu'on aura perfectionné le moyen de re-

connaître, d'après l'inspection du crâne, ceux qui ont de mauvais penchans très développés, et que le phrénologiste finira par être appelé au secours des juges pour les éclairer sur la plus ou moins grande culpabilité des accusés, d'après la configuration de leur tête ?

*Réponse.* C'est là une des plus absurdes conséquences qu'on puisse faire découler de la phrénologie.

L'inspection des têtes des profonds scélérats et des suppliciés a servi à faire la science; elle a servi à localiser les facultés et les penchans, elle servira encore à former la conviction des incrédules; mais jamais elle ne devra entrer dans la législation comme moyen d'absolution ou de condamnation ; les juges qui réclameraient un tel secours, les médecins qui consentiraient à le donner ne comprendraient, ni les uns ni les autres, leur véritable mission.

### 6o. *Du passé, du présent et de l'avenir de la crânioscopie.*

Si le docteur Gall n'avait pas reconnu par l'observation des crânes, une organisation cérébrale particulière aux meurtriers, aux voleurs, aux poètes, aux dévots, aux voyageurs, aux musiciens, aux querelleurs, aux hypocrites, aux orgueilleux, aux entêtés, aux comédiens, etc., etc., etc., nous ferions encore de la métaphysique vague et sans application sur notre intelligence, et nous ne saurions rien de net et de précis sur les différentes aptitudes, sur les différens instincts de l'homme et des animaux.

La crânioscopie a donc été d'abord de la plus haute importance pour lui, comme moyen d'élever l'admirable monument philosophique qu'il nous a laissé.

Mais, l'échafaudage n'est pas l'édifice, et celui-ci est tellement avancé maintenant, que les nouvelles découvertes qui nous restent à faire, et qui sont relatives

à quelques circonvolutions de la partie supérieure du cerveau, encore inconnues quant à leurs fonctions, diminueront de beaucoup la valeur d'un moyen qui a produit la plus grande partie de ses bons effets.

Le docteur Gall a exploité presque complètement la crânioscopie; il en a reçu à-peu-près tout ce qu'elle pouvait lui donner. La crânioscopie lui livrait les circonvolutions appréciables à la surface du crâne; il en a tiré tout le parti qu'un homme comme lui pouvait en tirer. Sa vie entière n'a pas été trop longue pour découvrir la fonction de la presque totalité des circonvolutions des parties supérieures et latérales des hémisphères. Il nous reste maintenant à connaître les fonctions des circonvolutions cachées, qui ne sont point facilement exprimées par le crâne, et à suivre dans cette nouvelle carrière la marche qu'il eût suivie lui-même et qu'il avait déjà adoptée pour les animaux.

Le cerveau des animaux n'est pas, comme le nôtre, renfermé dans une boîte osseuse dont la surface extérieure est à peu de chose près la représentation de la plus grande partie de la surface de cet organe. Leur cavité crânienne est tellement masquée au dehors par des crêtes, des apophyses et des sinus, qu'il est impossible de juger du développement d'une grande partie du cerveau. Aussi le docteur Gall a-t-il été obligé d'étudier le cerveau même des animaux pour en connaître la structure et les fonctions. Eh bien! ce qu'il a fait pour le cerveau trop caché des animaux, nous devons le faire pour les circonvolutions dont le siége trop profond ne nous permet plus de les juger par leur enveloppe osseuse.

Le docteur Gall, avec un très petit nombre de têtes, a découvert toutes les facultés qui font l'objet de la phrénologie. Depuis quelques années, des collections nombreuses se sont faites dans toutes les parties du monde; le nombre des têtes qui en font partie se

monte à plusieurs milliers, et pas une faculté nouvelle, au moins à ma connaissance, n'a été ajoutée à celles qu'il a établies.

C'est, je le répète, parce que ce moyen a été épuisé, et qu'il ne faut plus lui demander ce qu'il ne pourrait pas donner.

La crânioscopie peut encore être utile dans l'enseignement comme moyen de démonstration, ou comme moyen de confirmation sur le vivant ; mais il faut désormais lui ajouter l'étude des circonvolutions cérébrales elles-mêmes, si on veut découvrir les fonctions des nombreuses parties du cerveau sur lesquelles l'inspection seule du crâne ne peut plus nous donner aucune connaissance nouvelle.

### 7o. *De l'étude des circonvolutions cérébrales.*

L'organisation du cerveau est, sans contredit, la cause des propriétés dont il est doué dans ses différentes parties

Mais en quoi consiste cette organisation ? La solution de ce grand problème rendrait de grands services à la physiologie du cerveau, qui traite essentiellement des rapports qui existent entre les fonctions intellectuelles ou instinctives, et les organes qui en sont les conditions ou les causes.

La profondeur des sillons qui partagent les circonvolutions, la largeur de celles-ci ont-elles quelque importance sur l'énergie de leurs fonctions ? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer *à priori*. Il faut des observations nombreuses, et surtout des observations bien faites, pour fixer l'opinion des physiologistes sur ce point. Le cerveau, aux yeux de l'anatomiste, est une expansion nerveuse, dont les fonctions doivent se faire, sinon complètement, au moins de la manière la plus énergique et la plus complète, là, où son organi-

sation est le plus compliquée, ou, si l'on veut, le plus abondamment pourvue des matériaux qui le composent. Sous ce rapport, il est infiniment probable que la presque totalité des fonctions intellectuelles ou instinctives a lieu dans les circonvolutions; mais de quelle manière une différence d'énergie dans une faculté morale se manifeste-t-elle quand on la recherche dans les circonvolutions qui en sont le siége? c'est ce que nous savons fort peu aujourd'hui; et c'est ce que l'étude du cerveau lui-même nous apprendra, puisque nous connaissons de lui à-peu-près tout ce que pourrait nous apprendre son étude à travers le crâne.

Sans doute que l'inspection du cerveau pourra dérouter ceux qui se seront exclusivement livrés à l'étude du crâne; mais, au bout de quelque temps, cet embarras disparaîtra, et l'habitude d'observations suivies finira par familiariser avec ce genre de recherches et de comparaisons. On aura alors une méthode beaucoup plus complète et beaucoup plus sûre que celle de la crânioscopie, et l'on pourra même vérifier avec confiance toutes les observations qui auront été dues à l'emploi de celle-ci.

### 8°. *De la cérébroscopie comme moyen de faire faire désormais des progrès à la phrénologie.*

J'ai parlé, dans les chapitres précédens, de l'insuffisance de la crânioscopie, et bien plus encore de celle de la céphalométrie, pour déterminer la nature des organes actuellement développés dans telles ou telles têtes uniformément développées et très bombées dans une ou plusieurs de ses régions.

J'ai démontré comment l'inspection ou les mesures du crâne (crânioscopie et céphalométrie) ne pouvaient nous indiquer à quelles circonvolutions on devait

l'augmentation de volume ou de diamètre de ces régions de la tête.

Toutes ces difficultés disparaissent à l'aide de la cérébroscopie, puisqu'elle nous fournit le moyen de comparer directement le volume, la largeur des circonvolutions, la profondeur des sillons qui les séparent, les rapports d'épaisseur des deux substances grise et blanche dont elles se composent, enfin une infinité de circonstances d'organisation qui nous apparaîtront alors dans toute leur évidence. Voici les conseils que je crois devoir donner pour se servir de ce procédé et pour le rendre aussi utile qu'il peut l'être.

Comme, pendant long-temps encore, les personnes qui se sont occupées de crânioscopie seront plus habituées à juger les développemens des organes cérébraux par l'inspection du crâne que par celle du cerveau, il faudra, lorsqu'on ne pourra pas conserver le crâne, en prendre au moins une empreinte en plâtre avant de l'ouvrir, afin que l'on ait un moyen de reconnaître par son aide quelles sont les circonvolutions sur lesquelles on doit fixer son attention. Le cerveau étant mis à découvert on étudiera alors la forme, les dimensions, en un mot tout ce qui appartient à l'organisation des circonvolutions répondant aux parties du crâne que l'on avait d'abord jugées remarquables par leur développement exagéré, ou par l'absence même de ce développement.

En comparant ensuite ces mêmes circonvolutions avec les circonvolutions analogues du cerveau présentant des conditions semblables ou opposées, on finira par acquérir une habitude de juger et de comparer dont les résultats l'emporteront de beaucoup sur ceux de la crânioscopie, puisqu'on pourra appliquer cette habitude à des portions du cerveau entièrement soustraites aux investigations du crânioscope.

On aura alors une méthode complète pour observer

les fonctions du cerveau, et la science marchera rapidement vers son plus haut degré de perfection.

Les personnes qui ont l'habitude de comparer les crânes entre eux savent qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître à la première vue quels sont les caractères de tel ou tel crâne que l'on étudie. Le docteur Gall lui-même, qui avait acquis cette habitude au plus haut degré, était souvent obligé d'y revenir à plusieurs reprises, et ce n'était qu'après plusieurs séances d'examen consciencieux et laborieux qu'il parvenait enfin à apprécier des différences qu'il n'avait d'abord pas aperçues. Il doit en être de même des cerveaux, et cette nécessité de revenir plusieurs fois à leur comparaison doit nous faire considérer une collection de cerveaux comme la chose la plus importante qu'il y ait maintenant à accomplir dans l'intérêt de la phrénologie. La mollesse et la substance particulière de cet organe devant ôter tout espoir de le conserver lui-même en nature, il faut le remplacer par les empreintes en plâtre, qu'il faudra alors se procurer en prenant les précautions suivantes.

1°. On sciera le crâne horizontalement, comme on le fait dans tous les cas où on veut faire l'autopsie du cerveau, en ménageant, s'il est possible, la dure-mère qui s'opposera ainsi à l'affaissement du cerveau, tout en conservant sa véritable forme générale et celle de ses différentes parties.

Si on enlevait les enveloppes du cerveau, il pourrait, en raison de la fluidité qu'il présente chez quelques individus, s'affaisser en débordant le crâne, et fournir alors une empreinte dans laquelle les diamètres seraient plus grands qu'ils ne l'étaient pendant la vie et avant l'ouverture du crâne, ce qui serait une cause d'erreur dans le jugement qu'on aurait à prononcer.

Si la dure-mère se trouvait accidentellement déchirée par l'opération de la section du crâne, et si la con-

sistance ferme du cerveau, ainsi que l'intégrité des autres membranes, ne lui permettait pas de s'affaisser, on tiendrait compte de l'absence de la dure-mère, et on continuerait l'opération du moulage.

La portion supérieure du crâne étant enlevée, on moulera le cerveau encore en place, et on aura ainsi la partie supérieure des hémisphères.

2°. La seconde partie de l'opération consistera à enlever le cerveau de sa cavité et à le placer dans la portion supérieure du crâne, de manière à ce que sa base seule soit visible. La calotte osseuse, dans laquelle il reposera, sera une garantie de la conservation de sa forme naturelle : on le moulera ensuite par cette base, et on aura ainsi les deux moitiés avec leurs veritables proportions. La réunion de ces deux moitiés nous donnera une empreinte complète de la masse totale du cerveau.

Un cerveau qui serait moulé entièrement, sans être maintenu dans le crâne, n'aurait aucune espèce de valeur phrénologique, puisque son seul poids suffirait pour lui donner de nouvelles proportions.

3°. La troisième partie de l'opération est destinée à nous donner l'empreinte de circonvolutions sur les fonctions desquelles nous avons tout à apprendre.

Les unes s'appuient sur la tente du cervelet, elles constituent la partie inférieure des lobes postérieurs du cerveau; les autres forment la partie inférieure des lobes moyens; les autres sont placées tout le long des lignes médianes depuis l'apophyse *crista galli*, jusqu'à l'apophyse occipitale interne; elles sont adossées à celles de l'hémisphère opposé; les autres, enfin, sont celles de l'isle. Pour les obtenir, il faut, après avoir terminé le moule complet du cerveau, détacher chaque hémisphère du corps calleux, du cervelet et des cuisses du cerveau, et les mouler séparément.

Nous pourrons constater alors, non seulement les différences des parties que nous venons de nommer,

mais encore celles de circonvolutions qui, telles que celles qui répondent aux sinus frontaux et au plancher de l'orbite, ne peuvent jamais être appréciées exactement par l'inspection du crâne.

Il est possible ensuite que la pratique et de nouvelles observations, faites à l'aide de la cérébroscopie, indiquent la nécessité de précautions ou de recommandations à ajouter à celles que je viens de signaler.

### 9°. *Observation contre la cérébroscopie.*

La première objection qui se présentera contre ce moyen d'investigation sera celle-ci : il n'est pas praticable sur le vivant, tandis que la crânioscopie est toujours praticable. La réponse à cette objection est facile. L'anatomie pathologique est dans le même cas que cette première, et cependant quelles connaissances ne lui devons-nous pas?

Nous sommes obligés de prendre la nature telle qu'elle est ; nous n'avons jamais le choix quand c'est elle-même qui nous fixe nos moyens d'étude et de recherches. Nous devons accepter la science telle qu'elle existe, et la cultiver dans les limites du possible.

Si la crânioscopie a ses avantages, elle a aussi ses inconvéniens ; je crois les avoir indiqués, et de plus elle est insuffisante, et c'est contre son insuffisance et ses inconvéniens que je propose la cérébroscopie, qui est destinée à augmenter le nombre des notions que nous possédons déjà sur le système nerveux de la tête.

D'ailleurs, en y réfléchissant bien, on finit par trouver que les désavantages de la cérébroscopie, de n'étudier que le cadavre, sont moins grands qu'on ne se l'imaginerait d'abord.

La collection du docteur Gall, celle qui lui a servi à fonder la science, est composée presque entièrement

de crânes; les têtes moulées en plâtre forment une bien petite minorité, comparées aux autres.

Quelles qu'aient été ses observations sur le vivant, et on ne peut douter qu'elles n'aient eu un haut degré d'importance, il n'en est pas moins vrai qu'il a pu encore se procurer un assez grand nombre de têtes d'individus morts, pour établir les grandes vérités qu'il a découvertes, et accumuler assez de preuves pour faire passer dans l'esprit des autres la conviction qui était dans le sien.

Depuis quelques années, la crânioscopie s'est propagée dans toutes les parties du monde; des millions de crânes vivans ont été palpés et mesurés dans tous les sens On a eu l'occasion de comparer des millions de caractères en action avec des millions de têtes vivantes, et rien de nouveau n'est ressorti de ce moyen d'expérimentation.

Ce ne sont pas les sujets qui manquent aujourd'hui, c'est la méthode; et avec elle un petit nombre de faits bien observés feront plus pour la science qu'une accumulation gigantesque d'observations incomplètes.

Les établissemens publics, tels que les prisons et les hôpitaux, contiennent des matériaux qui sont à la disposition des médecins placés à leur tête. Eh bien! que ceux-ci exploitent avec sagacité, même la plus petite partie des richesses immenses qu'ils renferment, et ils seront bientôt étonnés des résultats précieux qu'ils obtiendront.

10°. *Objection: si la cérébroscopie doit désormais aider la crânioscopie, de quelle manière peut-on concevoir l'influence que la phrénologie exercera sur toutes nos institutions et principalement sur l'éducation et la législation?*

Il est une foule de personnes qui s'imaginent que la

crânioscopie, dont les jugemens ont été reconnus vrais dans une foule de circonstances, arrivera à acquérir un tel degré de certitude, que son application à nos institutions, à l'éducation, par exemple, rendra d'immenses services en dirigeant d'une manière sûre chaque enfant vers le genre d'études auxquelles il sera destiné par son organisation.

Ces mêmes personnes n'hésitent pas à mettre sur la même ligne, dans leur esprit, la précision à laquelle nous sommes arrivés en mécanique avec celle à laquelle on atteindra par la crânioscopie, qui nous fera connaître en fractions de pouces et de lignes le chiffre de chaque vocation particulière.

Comprendre ainsi la doctrine du docteur Gall, c'est ne pas la comprendre du tout, c'est ne pas avoir la moindre idée de l'immense valeur philosophique d'une science qui, en devenant populaire, a dû perdre nécessairement de sa profondeur et de sa dignité. La phrénologie, une fois livrée aux masses, a dû être taillée par chacun suivant sa mesure, et comme les esprits médiocres sont toujours en majorité, il s'en est suivi une opinion générale fausse, que l'irréflexion a fait adopter.

La crânioscopie a perdu, en s'étendant en surface, une partie de la valeur réelle qu'elle a eue entre les mains de son fondateur, ou plutôt son importance réelle a été méconnue, et on a cru pouvoir lui en trouver une nouvelle en la détournant de sa véritable mission.

On ne doit pas oublier que je parle ici de la crânioscopie et non de la phrénologie, dont les prétentions sont bien autrement légitimes que celles de la crânioscopie.

La crânioscopie a eu une valeur scientifique immense, puisque c'est elle qui a permis au docteur Gall de découvrir la nouvelle doctrine des facultés intellec-

tuelles et instinctives. Une fois cette nouvelle doctrine trouvée, c'est sur elle seule que doit se reporter l'attention de ceux qui sont en état de comprendre toute l'influence que doit exercer une grande découverte faite dans le domaine des sciences morales.

110°. *Quelle est l'espèce d'importance que la phrénologie peut exercer sur l'éducation et la législation? Spécificité de l'organisation cérébrale.*

Bien des gens s'imaginent aujourd'hui que l'influence salutaire de la doctrine du docteur Gall sur l'éducation, consistera à palper la tête des enfans, à reconnaître les organes qui seront les plus développés et à diriger leur éducation d'après l'examen qu'on aura fait de leur crâne. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut touchant l'insuffisance de la crânioscopie dans le plus grand nombre des cas. Je ne puis que le rappeler ici, pour faire sentir combien on doit peu compter sur un tel moyen de reconnaître les tendances et le caractère d'un enfant. Si je ne doute pas de la possibilité de reconnaître ces tendances dans plusieurs cas particuliers très limités, je ne doute pas non plus de l'impossibilité de se servir de cette inspection comme règle générale de conduite applicable, par exemple, aux établissemens publics et devant faire déterminer la direction à imprimer aux études de chaque enfant.

Un cerveau fonctionne sous l'action de deux grandes conditions d'existence: l'une est le développement de la masse; elle se juge par les yeux, et la crânioscopie peut nous être utile pour l'apprécier; mais l'autre, qui consiste dans la *spécificité de son organisation*, n'est plus appréciable que par ses effets, et ne peut jamais être constatée que par l'observation des actes auxquels elle donne lieu.

Deux enfans, matériellement semblables par leur organisation cérébrale, peuvent différer par la spécificité de cette organisation, et par un mode particulier à chacun d'eux de leur vitalité cérébrale ; ils auront donc une vocation différente, leurs tendances ne seront pas les mêmes, et cependant la crânioscopie n'y verra aucune différence.

La vitalité spécifique du cerveau est encore un de ces faits signalés par le docteur Gall lui-même, et qui augmente le nombre des cas où la crânioscopie sera insuffisante quand on voudra lui faire jouer le rôle forcé de devineresse, que l'amour du merveilleux ou la légèreté veulent absolument lui attribuer.

Je répondrai ici à une objection éveillée par cet aveu, que deux cerveaux matériellement semblables, au moins à nos yeux et avec nos seuls moyens d'observation, mais différens par leur vitalité, peuvent inspirer des actions tout-à-fait différentes.

On ne manquera pas de dire : mais vous faites crouler par ce seul fait toute la valeur de la crânioscopie et par conséquent de la phrénologie ; car, si la vitalité peut remplacer la masse, si un petit cerveau très actif peut agir aussi énergiquement qu'un gros cerveau moins vivant, le développement matériel de différens organes cérébraux n'a plus aucune espèce de valeur phrénologique.

Je répondrai à cela que, si la vitalité varie suivant chaque individu de manière à ne pas correspondre exactement à la même masse des organes, cependant son intensité ne dépasse jamais, dans ses variations, certaines limites entre lesquelles elle s'exerce.

Une comparaison me fera mieux comprendre :

Un homme ordinaire, sous tous les rapports, présente une activité cérébrale qui n'est pas la même dans les différens instans du jour. Examinez-le à jeun, c'est un homme ordinaire; examinez-le quand il a mangé

ou quand il a pris du vin ou du café, son cerveau, sans changer de volume, peut agir avec plus de force ou d'énergie ; ses idées peuvent devenir plus vives et plus nombreuses, ses désirs plus grands, etc. Mais jamais cette exaltation momentanée n'en fera un génie de premier ordre, jamais cette exaltation ne lui fera dépasser les limites de la médiocrité à laquelle il est condamné.

Eh bien ! il en est absolument de même de tous les cerveaux. Sans doute ceux qui sont égaux en masse et en poids, peuvent bien présenter une activité différente pour chacun d'eux, mais cette différence ne dépasse jamais certaines limites, et cela suffit à la phrénologie.

Si nous n'avons jamais la facilité de distinguer à quelles nuances de vitalité ou de développement matériel des organes cérébraux, nous devons telle ou telle nuance d'énergie des facultés de l'intelligence, nous en sommes bien dédommagés par la complète inutilité pratique d'une telle connaissance. Il suffit que la phrénologie puisse se démontrer par les extrêmes, c'est-à-dire par les observations dans lesquelles une puissante énergie des facultés coïncide avec une organisation pratiquement développée, et par celles dans lesquelles une organisation défectueuse produit une absence presque complète des facultés dont elle est le siége.

Mais la pratique de l'éducation veut des connaissances de détail ; elle ne doit pas se contenter des renseignemens vagues qu'elle peut recevoir de la crânioscopie ; elle ne doit pas se décider sur des données approximatives et incomplètes ; il lui faut du positif, et il est évident que les actions observées de chaque enfant dirigeront infiniment mieux le précepteur, dans les tendances qu'il aura à développer ou à réprimer, que

l'examen de facultés appréciées d'après la forme de la tête.

Cette même spécificité d'organisation variable suivant le cerveau, ôte presque toute valeur à la crânioscopie, appelée à prononcer devant les tribunaux sur le caractère et les tendances de prévenus sur lesquels on croirait devoir provoquer le jugement des phrénologistes, au moins, dans une foule de cas particuliers où l'organisation des prévenus n'offre rien de bien prédominant. Tant de circonstances différentes peuvent déterminer un même crime, une même action, qu'il y aurait plus que de la stupidité à chercher à en découvrir la source dans des signes matériels qui indiquent bien, il est vrai, des tendances générales, mais jamais des actions particulières. Celles-ci sont un effet de l'organisation impressionnée par les circonstances extérieures; et, comme ces dernières ne laissent jamais de traces visibles qui puissent indiquer la part qu'elles ont dans la conduite des hommes, il est impossible de se faire une opinion, même approximative, dans des cas semblables à ceux dont je parle.

Si la crânioscopie ne peut rendre que de très légers services à l'éducation et à la justice humaine, en aidant à reconnaître les dispositions des enfans et des prévenus, il n'en est pas de même de la phrénologie, qui traite des différentes fonctions de l'intelligence, et qui mieux que tous les systèmes philosophiques qui l'ont précédée, peut nous fournir des données précieuses sur leur mode d'action et de développement.

Toutes les espérances, que dans le monde on a coutume de fonder sur la doctrine de Gall, que l'on suppose à tort consister essentiellement dans la crânioscopie, doivent être partagées entre ce moyen d'observation et la phrénologie elle-même, qui consiste dans

une nouvelle science de notre intelligence et de nos sentimens.

12°. *Influence de la phrénologie sur l'éducation et la législation.*

Un grand homme ne mérite pas toujours ce titre par les vérités qu'il découvre de toutes pièces, mais par une plus grande précision qu'il sait donner à des maximes déjà connues, et qu'il fait voir sous un jour tout nouveau. Il est peu d'idées générales qui n'aient été proclamées et reconnues dès la plus haute antiquité; sous ce rapport, nous n'avons pas ajouté beaucoup à tout ce qui a été trouvé et publié par nos ancêtres. Mais nous avons successivement ajouté un nouveau degré de précision à l'énoncé ou à la démonstration de vérités qui, bien qu'admises comme telles avant nous, n'en existaient pas moins dans les esprits avec un caractère de vague et d'indéterminé qui se reproduisait dans la vie pratique, lorsqu'elles étaient susceptibles d'une application immédiate.

C'est surtout à l'occasion de la phrénologie et de l'éducation qu'il est possible de faire cette remarque.

Que l'on essaie, par exemple, de prouver que toutes les affections qui découlent de la phrénologie et qui concernent l'éducation étaient connues avant le docteur Gall, il sera facile, sans beaucoup d'efforts, d'arriver à ce résultat, et on pourra, jusqu'à un certain point, avoir une apparence de raison, en affirmant, comme l'ont fait si souvent ses détracteurs, que tout ce qu'il y avait de vrai dans sa doctrine était connu avant lui.

Mais, si l'on se met au véritable point de vue de la phrénologie, il sera également facile de se convaincre que les applications qui peuvent en être faites à l'éducation ont un degré de certitude et de précision qui ne

permet plus, comme autrefois, de diriger les enfans d'après des principes aussi arbitraires que toutes les théories qui existaient alors sur la nature de l'entendement.

Avant Gall, l'intelligence était une substance immatérielle, dont les rapports avec l'organisation étaient inconnus, et sur laquelle on ne savait comment exercer une action quelconque.

Cette intelligence était une, et par conséquent non susceptible d'être modifiée dans ses parties.

Il est vrai que, dans la pratique de l'éducation, on reconnaissait bien la variété des tendances et des penchans, et l'irrésistible pouvoir de certaines vocations; mais cette observation était sans résultats avantageux; car si, d'un côté, elle était l'expression de faits généralement admis; de l'autre, elle était tout-à-fait en dehors de la théorie et de la science, qui n'avait aucune espèce de place à lui donner.

La philosophie de l'esprit, telle qu'elle était enseignée dans les écoles, et telle qu'elle est enseignée aujourd'hui, là où la doctrine de Gall n'a pas encore pénétré, n'avait aucun moyen d'arriver à la connaissance de ces faits, ni de les faire entrer dans sa classification, soit pour en admettre la possibilité, soit pour en reconnaître toute la portée. La nature même des spéculations philosophiques de ces systèmes arriérés éloignait l'esprit du point de vue où il aurait pu les observer et en constater l'existence.

On savait dans le monde que nous naissions avec des penchans et des aptitudes différentes; mais cette connaissance chez lui était isolée et privée de tout caractère scientifique, tandis que les savans qui s'occupaient des lois de l'esprit humain n'avaient jamais eu l'idée d'appliquer leurs recherches à des notions répandues partout, et dont la certitude était d'autant plus grande, que personne n'avait même l'idée de supposer que leur

complète évidence pût être l'objet de quelques doutes. Ainsi, si d'un côté le monde possédait les faits sans la science, de l'autre, les savans avaient la science sans tenir aucun compte de faits au milieu desquels ils vivaient sans le soupçonner.

Le docteur Gall est venu, et l'abîme qui séparait le monde et les savans a été comblé; il a complété les demi-connaissances des uns et des autres, en donnant à chacun la moitié qui lui manquait : il a donné la science au monde et les faits aux savans. Le monde a pu s'expliquer des observations qu'il lui était auparavant impossible de coordonner, et les philosophes ont pu s'apercevoir qu'une foule de matériaux propres à construire le véritable édifice des lois de l'entendement, gisaient innombrables et sans valeur autour d'eux, et que ces matériaux étaient connus de tous, excepté d'eux seuls, philosophes égarés par la fausse direction de leurs travaux.

Le docteur Gall a donc créé la véritable philosophie de l'esprit humain, puisque, à l'aide de la science, il a donné une immense valeur aux faits incontestés dont le monde était rempli, et qu'il a forcé les philosophes de profession à les faire entrer, pour la première fois, dans des systèmes qui ne traitaient guère que de la partie la plus sèche, la plus aride de l'intelligence, et la moins susceptible d'applications pratiques. Aux considérations générales et vagues de la métaphysique et de l'idéologie, il a fait succéder des notions précises et pleines d'intérêt, sur la nature et la sphère d'activité de cette foule d'aptitudes industrielles ou instinctives de l'homme et des animaux. Toutes nos facultés morales et intellectuelles ont été examinées par ce grand philosophe dans la part qu'elles ont à la production de cette variété infinie d'actions, qui constitue la vie de la société. L'origine des différences qui existent entre les hommes, celle des grands hommes qui ont brillé dans

les sciences et les beaux-arts, à la tête des gouvernemens ou dans les lettres, l'explication des différentes aliénations mentales, celle de ces monstruosités qui constituent les grands scélérats ou les idiots de naissance, la théorie de la veille, des rêves et du somnambulisme; enfin l'action des religions, des institutions sociales, de la législation et d'une foule de circonstances extérieures, sur le caractère moral des nations ou des individus, ont rendu à la philosophie de l'esprit humain tout l'intérêt, toute la partie vivante et dramatique dont l'avait privée la sèche analyse de quelques généralités arides et sans applications pratiques, qui fait la base de la métaphysique des écoles.

Les facultés fondamentales de l'intelligence humaine et de celle des animaux s'exercent toujours à l'aide d'organes entièrement soumis aux lois physiologiques qui gouvernent les autres parties de notre organisation. Ces organes sont susceptibles de se développer par l'exercice, et de s'atrophier par l'inaction. Or, cette seule considération, qui fait rentrer la phrénologie dans la physiologie proprement dite, lui donne ce caractère de positivité qui en fait une science d'observation, analogue à toutes celles auxquelles on applique aujourd'hui les méthodes rigoureuses de notre siècle.

L'esprit humain, l'intelligence de l'homme et des animaux, en tant qu'ils ont besoin du cerveau pour manifester leurs opérations, rentrent donc dans la classe des objets étudiés par les naturalistes, seuls compétens désormais pour prononcer sur des faits analogues à ceux qui font la base de toutes les sciences positives.

L'âme ou l'intelligence, en cessant d'être l'expression de faits vagues et indéterminés, doivent cesser d'être exploitées par les idéologues et les métaphysiciens, par cette classe d'hommes sans mission spéciale

de porter un jugement sur un ordre de vérités qui échappe à leur instruction imaginaire.

Si l'intelligence est composée d'un certain nombre de facultés fondamentales dont les organes vivent et se développent d'après les lois qui nous sont données par la physiologie; si chaque faculté fondamentale est excitée par une série de causes et d'influences extérieures, spéciales pour chacune d'elles, ne devons-nous pas chercher, dans la science de toutes ces existences particulières, des principes applicables à l'éducation, qui sortira elle-même des sentiers de l'arbitraire et d'une routine aveugle, pour devenir positive, comme la science dont elle sera une application ?

La phrénologie, en fixant l'attention des philosophes et des précepteurs sur les facultés primitives, qui sont la source de nos actions, de nos désirs et de toutes nos tendances particulières, leur permettra de reconnaître bien plus facilement les différentes vocations des enfans par leurs actions que par leur crâne. Ces actions étant rapportées à l'organe spécial dont elles émanent, seront bien plus nettement appréciées, que lorsqu'on ignore et la cause qui les produit, et la classification qui sert à les grouper.

La phrénologie nous apprend que le cerveau est composé d'une série d'organes indépendans, quant à leur vitalité et à leur développement; que ces organes sont le siége de tendances qui entrent comme élémens producteurs de notre conduite et de nos actions; que chaque tendance, que chaque faculté fondamentale, a au dehors de nous ses excitans ou ses calmans spécifiques; que chacune d'elles peut également jouer le rôle d'excitateurs ou de sédatifs, par rapport aux autres facultés cérébrales, et c'est dans la connaissance bien détaillée, bien nette, bien précise de tous ces faits que consiste l'immense importance d'une doctrine qui doit changer l'éducation, puisqu'elle a changé complète-

ment le point de vue d'où l'on doit étudier la nature de l'intelligence que cette éducation a mission de développer.

Je n'ai rien à ajouter de particulier sur l'influence de la phrénologie, relativement à la législation. Cette influence doit être aussi toute de principes généraux applicables à l'éducation, et non de pratiques individuelles pour des cas particuliers d'innocence ou de criminalité.

13°. *Résumé.*

1°. La crânioscopie est fondée, d'une part, sur la possibilité de juger, par l'inspection du crâne, du développement de quelques-unes des portions du cerveau; de l'autre, sur ce que ces portions du cerveau en contact avec le crâne, sont précisément le siége des différentes facultés de l'intelligence et des sentimens.

2°. En raison de cette double coïncidence, la crânioscopie *a été l'occasion* de la découverte d'une nouvelle philosophie de l'esprit humain et de l'intelligence des animaux; en un mot, de la phrénologie.

3°. La crânioscopie n'a qu'une valeur d'instrument ou d'échafaudage; elle n'est point une science, elle ne le deviendra jamais, et on ne doit pas chercher à lui donner ce caractère.

4°. La crânioscopie, comme moyen, comme instrument, est limitée, à l'égal de tout ce qui nous sert à observer.

5°. Le crâne, étant à peu près le représentant fidèle de la forme du cerveau chez l'homme, peut nous indiquer assez bien le développement des circonvolutions situées à sa surface supérieure, tandis qu'il n'en est plus de même pour celles qui sont situées sur la ligne médiane et à la face inférieure de ce viscère.

6°. Pour les circonvolutions de la partie supérieure du cerveau, la crânioscopie indique assez exactement

leur développement par régions, sans distinction d'organes, quand ces régions sont uniformément bombées. Dans une telle circonstance, il ne faut pas lui demander davantage; car elle ne peut ni ne doit prononcer autre chose.

7°. Chaque organe cérébral est formé par une ou plusieurs circonvolutions, dont la forme générale est toujours la même. Quand l'un d'eux est développé isolément, au milieu d'organes qui ne le sont pas dans la même proportion, la crânioscopie fait connaître ce développement, et donne ainsi le moyen d'apprécier la plus ou moins grande activité de telles ou telles facultés primitives.

8°. La crânioscopie n'a donc de valeur précise, quand on l'interroge sur le développement des organes cérébraux, qu'autant que chacun d'eux est entouré de circonvolutions peu prononcées.

9°. La crânioscopie n'a aucune valeur pour les circonvolutions de la partie inférieure des lobes postérieurs du cerveau (celles qui s'appuient sur le cervelet), celles de la partie inférieure des lobes moyens; enfin, pour celles de la partie interne des hémisphères, à leur point d'adossement sur la ligne médiane.

Elle n'a qu'une valeur approximative, par conséquent avec des chances d'erreur, dans quelques cas particuliers: ainsi les sinus frontaux, et le plus ou moins d'embonpoint graisseux de l'œil et de ses annexes, ne permettent pas toujours de juger exactement les circonvolutions antérieures et inférieures des lobes antérieurs.

10°. Pour continuer ce que la crânioscopie a commencé, il faut se servir de l'encéphaloscopie, ou étude détaillée des circonvolutions elles-mêmes, soit naturelles, soit moulées en plâtre, avec toutes les précautions nécessaires pour que leur forme ne soit pas altérée par leur extraction du crâne.

11°. La crâniométrie ou céphalométrie, c'est-à-dire la mesure du crâne dans ses différentes régions, n'a aucune espèce de valeur comme moyen d'apprécier le développement des organes : 1°. parce qu'en supposant un point auquel on rapporterait toutes les mesures, il n'est pas toujours possible de savoir qu'à telle ou telle distance on tombera sur une circonvolution donnée; 2°. parce que les mêmes dimensions de telles ou telles régions, de tels ou tels diamètres, peuvent être dues à des circonvolutions différentes.

12°. La forme des organes est la base de la certitude de la crânioscopie; cette forme échappe entièrement à la crâniométrie, dont les résultats sont vagues et sans importance.

13°. La cérébroscopie doit achever ce que la crânioscopie a commencé. Comme cette première n'est possible que sur le mort, il ne faut pas croire que son adoption soit un mal en détruisant les espérances fondées mal à propos sur la crânioscopie relativement à l'éducation et à la législation.

14°. La crânioscopie n'est point dans l'obligation de dire sur-le-champ le caractère et les tendances des personnes qui, sans connaître la phrénologie, l'assimilent à un art divinatoire, qu'elles consultent sur leurs qualités et sur leurs défauts. Elle n'a point non plus la prétention de faire connaître aux parens la vocation des enfans, par l'inspection de leurs têtes, ni aux juges l'innocence ou la culpabilité des prévenus.

La crâniologie ne peut jamais servir qu'à la découverte et à la démonstration des fonctions des différentes parties de l'encéphale.

15°. L'influence de la doctrine de Gall sur l'éducation et la législation est fondée sur la nature même de la phrénologie, qui, ayant fait envisager l'intelligence de l'homme et des animaux d'un point de vue nouveau, doit nécessairement en tirer des conséquences

nouvelles applicables à toutes nos institutions sociales.

16°. L'influence de la phrénologie sur nos institutions est fondée sur les propositions suivantes, qui constituent la base de cette science.

*a*. Le cerveau est divisé en plusieurs organes indépendans les uns des autres par leurs fonctions.

*b*. Chaque organe vit et se développe suivant les lois physiologiques communes à toutes les parties de l'organisation. Ainsi il augmente d'activité par l'exercice, il s'atrophie par l'inaction ; chacun de nos instincts, de nos sentimens, chacune de nos qualités, de nos aptitudes étant l'effet de la vitalité des organes cérébraux, doivent comme tels être soumis aux lois qui régissent l'organisation animale.

*c*. La physiologie cérébrale nous fait connaître, non seulement la nature des actions suscitées par telle ou telle partie du cerveau, mais encore l'influence des actions morales extérieures sur chacune des facultés primitives de l'intelligence.

*d*. La découverte du rapport qui existe entre nos tendances, nos penchans, et l'organisation cérébrale, est la liaison qui unit la psychologie à la physiologie.

*e*. La phrénologie est donc l'idéologie et la métaphysique rendues positives ; elles ont désormais cessé d'être conjecturales, puisqu'elles peuvent s'appuyer sur des observations de plus en plus susceptibles d'être bien précisées.

*f*. Le catalogue de nos facultés étant donné, il est facile maintenant de rapporter à chacune d'elles les actions dont elles dépendent, et d'avoir ainsi le moyen de fixer nettement son attention sur les tendances et la vocation des enfans.

*g*. Chaque faculté doit avoir sa portée et son éducation particulières ; chacune d'elles doit être l'objet d'une culture spéciale, qui ne pouvait pas même être

imaginée lorsque l'on croyait l'intelligence *une*, *simple et indivisible*.

*h*. L'homme n'agit que par des motifs qui lui sont fournis par les organes cérébraux. Ces motifs sont aussi variés que ces organes sont nombreux. Les uns sont relatifs à ses propres besoins individuels, les autres sont destinés à comprendre l'importance de nos institutions sociales. L'éducation doit avoir pour objet de développer les sentimens moraux qui nous unissent à nos semblables; il est donc impossible de concevoir et de formuler nettement un bon système d'éducation, si l'on ne connaît pas en quoi consiste l'organisation cérébrale, et surtout si l'on n'a pas de notions précises sur les fonctions des différens sentimens, des différentes tendances qui constituent l'intelligence humaine. L'éducation et la législation doivent puiser toutes leurs données principales dans la phrénologie.

17°. C'est de cette manière que la doctrine de Gall doit exercer une influence sur l'éducation, et non pas, comme beaucoup de gens le croient, par la possibilité de préciser, en tâtant le crâne des enfans, le degré d'activité des facultés dont il faut favoriser ou retarder le développement.

# RECHERCHES PHRÉNOLOGIQUES

FAITES

# SUR UN CRANE

Que l'on présumait être celui de la fameuse marquise de Brinvilliers, et qui est démontré avoir appartenu à la dame Tiquet, autre criminelle dont l'histoire est consignée dans les *Causes célèbres ;*

NOTICE COMMUNIQUÉE A LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE DE PARIS,

Par J.-A. LEROI, de Versailles.

---

Dans la *Biographie universelle*, publiée par Michaud, en 1812, on lit, à la fin de l'article sur la Brinvilliers (1) : « On montre sa tête au muséum de Ver-

(1) La vie de Marie-Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers, ne fut qu'un long tissu de crimes et de débauches de toute espèce. « Elle nous apprend elle-même dans un écrit, qu'elle appelle sa con- » fession, dit Mme. de Sévigné, qu'à l'âge de sept ans elle avait cessé » d'être fille, et qu'elle avait continué sur le même ton. » Dans cet écrit, elle avoue encore avoir fait mettre le feu à une maison, sans autre motif que celui de faire le mal. Elle se plongeait sans aucune retenue dans tous les excès de l'amour et du vin. — Son père, M. d'Aubray, lieutenant civil au Châtelet de Paris, étant devenu, ainsi que toute sa famille, l'objet de sa haine, pour avoir fait renfermer à la bastille le nommé Sainte-Croix, l'un de ses amans, elle l'empoisonna ainsi que ses deux frères et sa sœur. Mais auparavant, et afin de s'assurer de l'effet de ses poisons, elle fit mourir, non seulement des animaux, mais encore de pauvres malades à qui elle faisait distribuer des biscuits empoisonnés ! Sa femme de chambre, Françoise Roussel, et jusqu'à son propre enfant, furent au nombre des victimes de ses expériences !!!

Reconnue coupable de tous ces crimes, elle fut condamnée, par arrêt de la grand-chambre, du 16 juillet 1676, à avoir la tête tranchée en place de Grève, et à être ensuite brûlée, et ses cendres jetées au vent. Voir les *Causes Célèbres*, édit. de Richer, 1772, tom. 1er., ou le Dict. Historique de Michaud.)

» sailles. La régularité des os de sa tête semble attester » qu'elle fut en effet douée d'une grande beauté. » Depuis, en 1831, dans les leçons sténographiées de Cuvier, sur l'*Histoire des Sciences naturelles*, M. Magdelaine de Saint-Agy, dans une note contenue dans la onzième livraison, répète encore que la tête de la Brinvilliers se voit au muséum de Versailles.

Curieux d'examiner la tête de cette célèbre criminelle, je me rendis à la bibliothèque de la ville de Versailles, où elle avait été transportée avec d'autres objets d'histoire naturelle, depuis la vandale destruction du muséum d'histoire naturelle de notre ville. M. Leprince, bibliothécaire, dont tout le monde connaît le zèle pour la science, s'empressa de mettre cette tête à ma disposition, mais ne put me donner aucun renseignement sur son origine, n'ayant rien trouvé, depuis le peu de temps qu'il a la direction de ce bel établissement, qui pût indiquer si cette tête appartenait plutôt à la Brinvilliers qu'à tout autre personnage.

Je pensai que l'inspection phrénologique pourrait me donner quelques lumières, et je m'empressai d'y procéder. C'est le résultat de ce travail que je viens communiquer à la société.

Les os de cette tête sont blancs et annoncent une préparation artificielle. Généralement leur peu d'épaisseur au crâne, la non disparition des sutures et leur assez grande facilité à se laisser désarticuler, l'état d'intégrité et le peu d'usure des dents, font présumer qu'elle a dû appartenir à une personne d'environ 36 à 40 ans; enfin l'allongement très prononcé du diamètre antéro-postérieur, la petitesse de la face, le peu de développement en largeur des arcades dentaires, permettent d'établir que cette tête est celle d'une femme.

Par rapport au développement cérébral, voici ce que j'ai trouvé :

| | | |
|---|---|---|
| Plaçant l'extrémité d'une mesure sur l'organe de l'individualité, la faisant tourner tout autour du crâne en passant sur l'apophyse épineuse de l'occipital, pour revenir à l'individualité, on trouve. | 20p. | 2 l. |
| Passant la même mesure du trou occipital à l'individualité. . . . . . . . . | 14 | » |
| Du trou auriculaire à la fermeté (et mesurant avec un compas). . . . . . . . | 5 | 1 |
| Du trou auriculaire à l'épine occipitale. | 4 | 5 |
| *Id.* à l'individualité. . | 3 | 11 |
| De la destructivité à la destructivité. . | 5 | 9 |
| De la sécrétivité à la sécrétivité. . . . | 5 | 10 |
| De l'acquisivité à l'acquisivité. . . . | 5 | 6 |
| De la circonspection à la circonspection. | 5 | 5 |
| De la constructivité à la constructivité. . | 4 | 10 |

De ces données générales il résulte que les parties postérieures et latérales de la tête l'emportent de beaucoup sur les parties supérieures et antérieures ; ou, en d'autres termes, que ce sont les facultés inférieures ou de la bête, comme le dit Spurzheim, qui l'emportent sur les facultés morales et intellectuelles.

On peut donc déjà établir que, chez un individu conformé ainsi, les facultés inférieures doivent chercher leur satisfaction à tout prix, sans être dirigées vers un but moral, leur action ne pouvant être balancée par celle des facultés supérieures, qui sont *comparativement* si peu développées.

Aussi, cette conformation se rencontre-t-elle chez le plus grand nombre des criminels.

Si maintenant on passe à l'examen particulier des organes, on trouve que les plus proéminens sont :

*Parmi les penchans.*—Amativité.—Très développé.
Philogéniture.—Développé.

Amour de l'approbation.—Très développé.
Amour-Propre.—Développé.
Circonspection.—Développé.
Ruse.—Très développé.
Destructivité.—Très développé.
Acquisivité.—Développé.
Constructivité.—Assez développé.

*Parmi les sentimens.*—Fermeté.—Développé.
Vénération.—Assez développé.

Tous les autres organes des sentimens sont très peu développés.

*Parmi les facultés intellectuelles.*—Esprit de saillies.—Développé (1).

On conçoit quel caractère devait résulter d'une pareille réunion de facultés, et qu'une tête ainsi organisée pouvait avoir appartenu aussi bien à la Brinvilliers qu'à toute autre criminelle.

Il y avait cependant quelques raisons de douter que ce fût vraiment celle de la Brinvilliers. En effet, ce crâne est généralement assez volumineux, et l'on sait que la Brinvilliers était extrêmement petite, en sorte que, si c'eût été le sien, elle aurait dû paraître avoir une tête excessivement grosse, ce qui n'aurait pas

(1) En ne signalant parmi les facultés intellectuelles que le développement de l'esprit de saillies, je ne veux point dire que les organes de ces facultés manquent entièrement sur cette tête; mais bien que, cet organe étant le plus développé, son action a dû être plus grande et par conséquent plus remarquée. Cependant, quoique la partie où siégent les organes de l'intelligence, ait ici un certain degré de développement, il est facile, en la comparant à celles où résident les organes des penchans, de comprendre que, chez ce sujet, l'intelligence devait servir plutôt à contenter ces penchans qu'à les contenir et à les diriger.

manqué d'être signalé dans son histoire, où l'on relate des choses beaucoup moins importantes.

Puis, si dans ce crâne on examine le travail de l'ossification, la disposition des sutures, la facilité qu'il offre encore à se désarticuler, le peu d'épaisseur des différentes pièces d'os qui le composent, on reconnaîtra qu'il devait appartenir à un sujet de trente à quarante ans, et l'on sait que la Brinvilliers en avait plus de cinquante, lors de son exécution.

Ensuite, en supposant même que sa tête ait été conservée, elle n'a pu l'être dans l'état d'intégrité remarquable où se trouve celle dont nous nous occupons. Voici, en effet, ce que dit de son supplice Mme. de Sévigné : « Enfin c'en est fait, la Brinvilliers » est en l'air ; son pauvre petit corps a été jeté, après » l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres » au vent. » Et plus loin : « le lendemain, on cher» chait ses os, parce que le peuple disait qu'elle était » sainte. » Ainsi donc, si elle a été brûlée, si le lendemain il ne restait que quelques os que l'on était encore obligé de chercher, il est impossible que le crâne que nous vous présentons soit celui de cette femme abominable. Enfin, une dernière considération prise dans la phrénologie, qui doit faire penser que cette tête n'est pas celle de la Brinvilliers, c'est qu'ici l'organe de la philogéniture est fortement développé, et tout le monde sait que la Brinvilliers aimait si peu ses enfans, qu'elle avoue elle-même en avoir empoisonné un pour essayer l'action de ses poisons.

Persuadé quece n'était point la tête dela Brinvilliers, je n'en restai pas moins convaincu que ce devait être celle de quelque femme remarquable par de grands vices, si ce n'est par de grands crimes. Je priai donc M. le bibliothécaire d'avoir la complaisance de continuer ses recherches pour découvrir quelque indice qui pût nous mettre sur la voie. Enfin

nous trouvâmes une petite notice de différens objets qui appartenaient à la bibliothèque, et, parmi ces objets, l'indication d'une tête que l'on désignait, — *Tête de Mme. Tiquet.* — Ce renseignement paraissait peu de choses; mais, pour moi, il était beaucoup; car l'examen phrénologique que j'avais fait de ce crâne m'ayant convaincu qu'il avait dû appartenir à quelque grand coupable, je pensai de suite que nous pourrions trouver le mot de notre énigme dans les *Causes Célèbres*. Nous nous empressâmes donc de chercher dans ce recueil, et nous trouvâmes enfin ce que nous cherchions tant, l'histoire de Mme. Tiquet.

On doit penser combien j'étais curieux de comparer les actions de cette femme avec les différens organes que j'avais signalés sur son crâne.

On se convaincra de l'exactitude du jugement que j'avais porté sur le caractère présumé de la personne à laquelle avait appartenu cette tête, par ce qui va suivre.

Angelique-Nicole Carlier, restée orpheline de bonne heure, était grande, belle et riche, puisqu'elle pouvait disposer d'une fortune de cinq cent mille francs.

Elle épousa M. Tiquet, conseiller au parlement. La manière dont s'y prit celui-ci pour se faire choisir comme époux prouve déjà combien les passions d'Angelique avaient d'empire sur elle. Elle était vaniteuse, aimait le faste; aussi ce fut-il en lui envoyant, le jour de sa fête, un bouquet composé de fleurs mêlées de diamans, de la valeur de quinze mille livres, qu'il la fit se déclarer en sa faveur.

Les trois premières années de leur mariage furent assez tranquilles, Mme. Tiquet pouvant se livrer à tous ses goûts de faste et d'argent. Mais, au bout de ce temps, son mari lui ayant fait connaître l'état réel de sa fortune, qui ne leur permettait point ce train de vie, toutes ses illusions se détruisirent, et une haine

implacable remplaça bientôt chez elle le peu de sentimens affectueux qu'elle pouvait avoir pour lui. De ce moment aussi datèrent ses premiers pas dans la carrière de la galanterie.

Les dépenses excessives de Mme. Tiquet firent contracter des dettes à son mari ; ses créanciers le poursuivirent ; elle profita de cette circonstance pour obtenir sa séparation de biens. Malgré tous les torts de sa femme, M. Tiquet, qui était extrêmement jaloux, chercha, par tous les moyens possibles, à l'empêcher de se livrer à ses dérèglemens. Ce fut de cet instant qu'elle résolut sa perte.

Une première fois, elle chercha à le faire assassiner. Ce projet ayant échoué, elle profita d'une indisposition de son mari pour lui donner un bouillon qui contenait du poison ; mais le valet-de-chambre s'étant aperçu que ce bouillon était empoisonné, affecta de faire un faux pas, le laissa tomber, et demanda de suite son congé ; ce qui fit encore avorter le dessein de Mme. Tiquet. Enfin, une troisième fois, M. Tiquet fut atteint, en rentrant chez lui, le soir, de cinq coups de pistolet, dont un lui fit une blessure grave dans la région du cœur, mais ne fut cependant point mortel.

Ces divers crimes furent reconnus plus tard avoir été commis, d'après les conseils et les instigations de Mme. Tiquet, par un nommé Moura, qui était portier de sa maison. En conséquence, ils furent condamnés tous deux à la peine capitale, par arrêt du Châtelet, du 3 juin 1699.

On voit combien j'avais raison d'établir que cette tête avait appartenu à une personne bien vicieuse. Cette histoire le confirme. Mais voyons si les organes particuliers que j'ai signalés sont en rapport avec les actions consignées dans son procès.

1°. *Amativité* ou *amour physique*.— Très développé.

Que trouvons-nous dans son procès ? ( Je copie à la lettre. ) — Elle eut d'abord pour amant le sieur de Mongeorge, capitaine aux gardes. Mais elle n'eut pas plutôt fait le premier pas dans la galanterie, qu'elle accorda tout à son tempérament. Les objets les plus vils devinrent ceux de ses faveurs, et la seule différence que l'on peut mettre entre Messaline et elle, c'est qu'elle sauva les apparences ( ce qui tient à sa ruse et à sa circonspection ).

2°. *Approbativité.* — *Vanité.* — Développé.

Aussi avons-nous vu qu'elle avait choisi son mari à cause du bouquet de diamans. Plus tard, elle commença à détester son mari, dit le procès, parce qu'elle ne pouvait plus se livrer à ses goûts dépensiers. Elle aimait le faste et croyait pouvoir s'y livrer sans précaution.

3°. *Amour-Propre.* — Développé.

Au moment où l'on vint pour l'arrêter, il y avait chez elle une Mme de Sénonville. Mme. Tiquet la pria de rester. « On va venir m'arrêter dans un instant, lui » dit-elle, et je voudrais bien ne pas me trouver seule » avec cette *canaille.* »

Le sieur Deffita, lieutenant-criminel, étant entré escorté d'une troupe d'archers : « Vous pouviez, lui » dit-elle, Monsieur, vous dispenser de vous faire » accompagner par ce *tas de gens-là*, je n'avais pas » le dessein de m'enfuir. »

Dans la chambre de la question, le lieutenant-criminel, un de ses anciens amans, l'ayant fait mettre à genoux, lui fit un discours sur la différence qu'il y avait entre les jours délicieux qu'elle avait passés dans le luxe et les plaisirs, et ce jour plein d'horreur qui

allait terminer sa vie. « Monsieur, lui dit-elle, je sens » toute la différence qui se trouve entre les beaux » jours dont vous me parlez et celui-ci. Je suis à genoux, en posture de suppliante; et vous savez bien » que nous avions autrefois chacun un rôle et chacun » une posture différente! »

4°. *Circonspection.* — Développé.

Au moment même où l'on venait l'arrêter et où elle devait être le plus troublée, elle requit que l'on mît le scellé dans son appartement pour la sûreté de ses effets.

Lorsqu'elle eut avoué son crime, et qu'on lui demanda si le sieur de Mongeorge, son amant préféré, n'avait point eu de part à son crime. « Ah! s'écria-t-elle, je n'ai eu garde de lui en faire confidence; » j'aurais perdu son estime sans ressource. »

5°. *Ruse.* — Très développé.

On peut voir dans son procès avec quelle adresse elle enleva à son mari une lettre de cachet que celui-ci avait obtenue contre elle; combien de moyens elle employa pour donner le change au public sur l'auteur de l'assassinat de son mari. Le lendemain de cet assassinat, elle alla chez la comtesse d'Aunoy. L'assemblée y était, comme à l'ordinaire, fort nombreuse. Mme. Tiquet, qui s'y attendait bien, s'y rendit exprès pour savoir ce que l'on pensait, dans le monde, de l'aventure de son mari. Sa contenance et ses discours ne donnèrent aucune prise aux soupçons; l'actrice la plus adroite et la plus consommée dans son art, n'aurait pas mieux réussi à faire illusion.

6°. *Acquisivité.* — *Amour de l'argent.* — Développé.

Elle paraissait beaucoup aimer l'argent, car ce fut

à cause de la diminution de son revenu que sa première haine contre son mari éclata. Mais on conçoit que ce désir était surtout augmenté chez elle par le besoin de satisfaire avec cet argent ses autres passions, et surtout son désir de briller.

7°. *Destructivité.* — Très développé.

Je n'ai pas besoin de parler long-temps de cet organe; l'histoire entière du procès démontre assez son existence (1).

---

(1) On a déjà plusieurs fois remarqué qu'à certaines époques apparaissaient ce que l'on pourrait appeler *des crimes épidémiques*. Ainsi, à l'époque de la fille Cornier, on n'entendait parler que de femmes qui voulaient tuer des enfans. A celle de Papavoine, plusieurs crimes de la même espèce se succédèrent. Depuis, ces incendies, qui ont désolé un grand nombre de nos départemens, nous ont montré une épidémie d'une autre espèce. Aujourd'hui encore, la manie du suicide ne règne-t-elle pas d'une manière épidémique? A l'époque du procès de Mme. Tiquet, qui eut lieu quelques années après ceux de la Brinvilliers et de la Voisin, dont l'histoire est rappelée plus bas, il paraît que la maladie épidémique d'alors affectait particulièrement les femmes mariées, et que, si toutes ces dames ne se trouvaient pas débarrassées de leurs maris, ce n'était pas faute d'intention de leur part: c'est du moins ce qui paraît résulter d'un paragraphe de cette histoire. « Le frère de Mme. Tiquet, dit l'auteur, et le sieur De Mongeorge mirent tout en usage pour lui sauver la vie; et le prince aurait peut-être cédé aux sollicitations, si l'archevêque de Paris n'eût représenté à ce monarque équitable que, s'il laissait ce crime impuni, la vie d'acun mari ne serait en sûreté; que le grand pénitencier n'entendait autre chose que des femmes qui s'accusaient d'avoir attenté à celle de leurs époux!!. »

La Voisin, célèbre empoisonneuse et devineresse, vivait à la même époque que la Brinvilliers. On jugera de ce que cette femme était capable de faire, par ce qu'en dit un auteur du temps:

« Lorsqu'une femme l'allait consulter pour savoir si elle ne serait pas bientôt veuve, la fausse sorcière, après avoir fait des évocations magiques et s'être fait donner les rétributions convenables, fixait un temps dans lequel l'époux devait mourir; et, pour sûreté de sa promesse, elle assurait que l'exécution en serait annoncée par un présage. Ce présage était tantôt la fraction de quelque porcelaine, ou de quelque glace de prix, dont un domestique préparait la chûte de ma-

8°. *Philogéniture.* — Développé.

Il fallait que ce sentiment fût bien manifeste chez elle, puisqu'on le trouve signalé dans son procès. Elle embrassa son fils qui avait huit à neuf ans, et qu'elle *aimait beaucoup*, lui donna de l'argent pour se réjouir, l'exhorta à ne point s'alarmer de ce qu'il voyait, etc.

9°. *Constructivité.* — Assez développé.

Cette faculté, qui détermine toujours chez ceux qui la possèdent, ce que l'on nomme le bon goût et l'adresse a dû nécessairement être peu indiquée par l'historien de son procès. Cependant, si l'on remarque qu'il parle de son goût et de ses grâces, et qu'enfin il cite comme un fait remarquable que, sur l'échafaud, *elle accommoda ses cheveux, sa coiffure avec une adresse et une célérité surprenantes*, on ne peut en-

nière qu'elle paraissait se faire sans que personne l'eût occasionnée ; tantôt l'annonce se faisait par un bruit dont on ignorait la cause, ou par quelque autre artifice semblable. Quant à la mort du mari, elle arrivait toujours à point nommé par le secours d'un poison donné à propos. En sorte que la femme avait la satifaction de devenir veuve, sans y avoir contribué autrement que par la consultation qu'elle avait payée à la sorcière. »

La Voisin fut condamnée à être brûlée. Il paraît qu'elle laissa après elle un grand nombre d'écolières ; car on n'entendait parler que de morts subites pronostiquées par de prétendues devineresses. Cela vint au point que tout le monde tremblait pour sa propre vie, et qu'une véritable consternation régnait dans tout Paris. Ce fut pour faire cesser ce fléau que le roi créa le tribunal spécial, connu sous le nom de chambre ardente, et dont les fonctions se bornaient à juger ces sortes de crimes ; et que parut l'édit de juillet 1682, pour la punition des maléfices, empoisonnemens et autres crimes de cette nature.

(Voir les *Causes Célèbres*. Edit. de Richer, 1772, tom 1er., page 423.)

core s'empêcher de reconnaître ici l'action de cet organe.

10°. *Esprit de saillies, de reparties.*— Développé.

On se rappelle la réponse pleine de causticité qu'elle adressa au lieutenant-criminel peu d'instans avant de mourir. Il paraît que, dans d'autres circonstances de sa vie, elle avait montré cet esprit de reparties; car le narrateur de cette histoire dit qu'elle avait un esprit fin et délicat.

11°. *Vénération.* — Assez développé.

Ce sentiment qui, bien dirigé, aurait pu peut-être avoir tant d'influence sur cette vicieuse organisation, se réveilla chez elle aux approches de la mort. Le sieur de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, s'approcha d'elle alors; *elle le reçut avec les sentimens les plus chrétiens,* et le chargea de demander, pour elle, pardon à son mari.

12°. *Fermeté, tenacité.* — Développé.

On a vu avec quelle tenacité elle a poursuivi son projet de destruction de son mari; mais c'est surtout dans ses derniers momens qu'elle a montré le plus de fermeté. Elle arriva à la Grève à cinq heures du soir. Il pleuvait si fort, dans ce moment, qu'il fallut attendre, pour faire l'exécution, que l'orage fût dissipé. Elle resta dans son tombereau, ayant toujours devant les yeux l'appareil de son supplice, et un carrosse noir attelé de ses propres chevaux, qui attendait son corps. Tout cela ne l'ébranla pas. Elle vit, avec la même fermeté, le supplice de son portier. Quand il fallut monter à l'échafaud, elle tendit la main au bourreau, afin

qu'il lui aidât, et, par signe de politesse, la porta à sa bouche avant de la lui donner. Sur l'échafaud, elle baisa le billot, accommoda ses cheveux, sa coiffure, avec une adresse et une célérité surprenantes, et présenta le cou elle-même. Le bourreau fut ébloui de ses charmes et si troublé, qu'il la manqua, et qu'il revint cinq fois à la charge avant de pouvoir séparer sa tête de son corps.

Ainsi donc, il résulte de ces faits que tout ce que j'avais annoncé, d'après l'inspection phrénologique, se trouve entièrement confirmé par l'historique de ce procès, et qu'il est impossible de ne pas rester convaincu que la tête qui se trouve à la bibliothèque de Versailles, et dont j'ai remis le moule à la société, est bien celle de Mme. Tiquet, et non celle de la Brinvilliers, comme l'indique le dictionnaire de Michaud, et, après lui, M. Magdelaine de Saint-Agy.

Les collections des phrénologistes présentent déjà un très grand nombre de têtes, de crânes et de cerveaux moulés; mais rarement ils sont accompagnés de notices détaillées sur l'organisation et la vie de ceux auxquels ils ont appartenu.

Les personnes qui se livrent d'une manière spéciale à l'étude de la phrénologie, sentent combien ces collections laissent à désirer sous ce rapport (1). Il est vrai que rarement on est à même de recueillir des documens complets. On trouve encore dans le monde beaucoup de répugnance à laisser faire les autopsies, enlever les crânes, et souvent même à permettre de mouler les têtes après la mort. Cette répugnance part sans doute de préjugés que l'on doit respecter; mais il faut espérer que les lumières et la raison finiront par les détruire.

Pour qu'une observation phrénologique ait toute sa valeur, il faut qu'on puisse comparer le crâne, le cerveau, et le moule sur les tégumens, avec les actes ou la vie de l'individu.

L'observation qui suit présente toutes ces données, et bien que l'infortuné qui en est l'objet ne soit pas un grand personnage, nous croyons qu'il peut intéresser par cela seul que son histoire phrénologique est complète.

---

(1) On travaille en ce moment à un catalogue, avec notices, pour la riche collection qu'a rassemblée M. Dumoutier.

# NOTICE SUR F.-A. HENRY,

## POÈTE ET FOU RELIGIEUX

### (TÊTE, CRANE ET CERVEAU MOULÉS ET CONSERVÉS);

### PAR M. BERNARD DELAFOSSE.

---

F. A. Henri naquit en Champagne, aux environs de Troyes, de parens jouissant d'une certaine aisance. Son père était huissier et termina ses jours par un suicide précédé d'aliénation mentale.

Ce jeune homme fut élevé très sévèrement par sa mère. Son éducation scientifique et littéraire fut presque nulle : livré à lui-même, il y suppléa par des lectures, mais sans plan ni direction, et s'adonna de préférence à la littérature.

Placé sous les drapeaux de l'empire par la conscription, il devint fourrier dans un régiment de dragons ; mais il n'avait ni goût, ni aptitude pour l'état militaire. A la restauration de 1815, il fut réformé comme fils unique de veuve. Il entra ensuite comme expéditionnaire dans les bureaux de la sous-préfecture de Pontoise, et, de là, fut amené à Angers en 1824 par le préfet, M. Martin de Puiseux.

Ce jeune homme manifesta dès son enfance son goût pour la poésie. Il se montrait admirateur passionné de tous les poètes, et principalement de Châteaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo. Il leur adressa souvent des vers, et en reçut en échange des lettres de remercîmens et d'encouragemens, qui contribuèrent beaucoup à exalter son goût pour la poésie, et surtout sa vanité d'auteur.

Le préfet, qui lui portait un vif intérêt, lui répétait sans cesse : mon cher M. Henry, ce sont des actes et de la prose administrative qu'il nous faut, et non des vers et des méditations. Mais rien ne pouvait modérer cette manie de versifier. L'Almanach des muses, les Annales romantiques, l'Hommage aux dames, etc., recevaient annuellement son tribut, et sa vanité de poète était satisfaite lorsque son nom y était placé entre ceux de Lamartine, de Victor Hugo ou de quelque autre célébrité.

Ayant appris qu'un académicien, contemporain de Voltaire, existait encore, il s'empressa de lui dédier des vers; mais l'académicien (François de Neuf-Château, je crois), sur ses vieux jours, plus épicurien et gastronome que poète, termina sa lettre en le félicitant d'habiter un pays abondant en élémens culinaires de toutes sortes, entre autres en excellens melons, qu'il préférait à tout, même aux excellentes productions des muses de la Loire.

Henry était d'une taille au-dessus de l'ordinaire (5 pieds 4 à 5 pouces). Sa physionomie était douce et portait l'empreinte du malheur. Son visage était ovale, allongé, ses traits anguleux, son nez légèrement aquilin, ses yeux bleus, ses sourcils arqués et bien dessinés, son regard assez vif, sa tête haute et renversée; son tempérament nervoso-lymphatique; son caractère doux, affectueux, communicatif, habituellement mélancolique, mais parfois livré à des accès de gaîté folle. Sa position sociale était peu en harmonie avec sa passion dominante pour la gloire, et il ne tarda pas à s'apercevoir que rien n'est moins poétique que la vie de bureau. Mal compris de ses camarades, en butte à leurs moqueries continuelles à cause de sa vanité, il ne tarda pas à changer de caractère et à prendre une teinte de mélancolie plus sombre. Il devint moins com-

municatif, irascible, et sa bienveillance diminua sensiblement.

Comme à tous les poètes il lui fallait une femme, une passion d'amour qui alimentât sa muse. Son caractère affectueux et mélancolique, son désir immodéré d'approbation comprimèrent chez lui l'amour des sens, ou l'amour physique, et lui firent idéaliser cette passion comme toutes les autres. Une timidité excessive près des femmes, venant sans doute de la crainte de déplaire en profanant en quelque sorte l'objet de son culte, ne contribua pas peu à le maintenir dans la continence la plus absolue. Pour lui, une femme était une divinité qu'il parait de tous les charmes et de toutes les vertus que rêvait son imagination de poète. Un jour, il fit de bonne foi une déclaration d'amour à une jeune personne qu'il voyait pour la première fois. Depuis et successivement, dans l'espace de quatre à cinq ans, il adressa ses hommages à sept ou huit personnes connues, sans compter peut-être les inconnues. Il ne parla jamais à la plupart d'entre elles. Il les apercevait à la promenade, à une fenêtre, au spectacle, s'attachait ensuite à leurs pas comme une ombre, les chantait dans ses vers, et se figurait les aimer passionnément. Une fenêtre trouvée fermée par hasard, une absence de la promenade ou du spectacle étaient le sujet d'une épître à la cruelle ou à l'infidèle. A défaut de querelles et de raccommodemens, et de tous les incidens qui font vivre une passion, son imagination lui en créait toutes les phases.

Il fit demander un jour la main d'une jeune personne à laquelle il n'avait jamais parlé. Il portait toujours ses vues sur des personnes dans une position sociale supérieure à la sienne. Du reste, la plupart d'entre elles ignoraient qu'elles fussent l'objet de ses pensées. Avec cette multitude de passions, *beaucoup plus ima-*

*ginaires que réelles*, il est mort vierge à l'âge de trente-huit ans.

Au moral comme au physique il était capable d'exaltation ; mais ses inspirations et ses résolutions ne se soutenaient pas, elles manquaient de force et de durée, et il y avait en lui activité plutôt que puissance. Il était irascible, supportait difficilement le blâme, et même les plus simples observations ; il s'emportait facilement, mais ne donnait jamais de suites sérieuses à ses emportemens. Cependant, ayant été un jour vivement contrarié par un de ses camarades, il alla jusqu'à lui jeter un encrier de plomb à la tête.

Son caractère était éminemment moral et religieux, quoiqu'il ne suivît pas toutes les pratiques de sa religion. Il se livrait bien parfois, dans la compagnie des jeunes gens, à quelques propos libres, surtout quand ils le plaisantaient sur sa virginité. La crainte du ridicule lui faisait même dépasser en paroles les bornes de la décence, comme la peur fait faire aux poltrons beaucoup de bruit ; mais ces écarts n'étaient chez lui qu'un effet de la vanité. Dans les derniers temps qui précédèrent sa folie, il devint d'une grande sévérité de mœurs et de langage. Un père de famille s'étant permis devant lui quelques plaisanteries innocentes, il se leva soudain, pénétré d'indignation, et lui fit d'un ton solennel une sévère réprimande.

Ses camarades ne lui ont jamais connu de liaison intime avec aucune femme, et il est souvent convenu lui-même, dans ses momens d'épanchemens, qu'il n'en avait jamais eu. S'étant un jour aperçu de sa prédilection pour une actrice, bien disposée du reste en sa faveur, ils l'excitèrent à en faire la conquête ; mais il ne put, malgré ses désirs, vaincre sa timidité, et l'actrice resta pour lui, comme toutes les autres femmes, une divinité sacrée.

Il aimait beaucoup le spectacle, et il a fait deux

mauvaises pièces, dont le principal défaut est de manquer d'intrigue. L'une, intitulée le *Mariage impossible*, faisait sans doute allusion au sien; l'autre, qu'il essaya de faire jouer dans le but d'avoir ses entrées au théâtre, ne put être supportée : après quelques scènes, on fut obligé de baisser le rideau. Il est vrai qu'à la médiocrité de la pièce vint se joindre l'effort d'une cabale que lui avait suscitée son excessive vanité. L'annonce d'une pièce d'*un amateur de la ville* avait suffi pour remplir la salle, et le directeur, qui n'en demandait pas davantage, accorda à l'auteur ses entrées comme fiche de cosolation.

Il avait commencé un poème intitulé *la Jérusalem céleste*, qu'il n'a point fini; car il était incapable de concevoir un plan étendu et d'exécuter une œuvre de longue haleine. On ne pouvait lui refuser ce qu'on nomme dans le monde de l'esprit; mais il était sans jugement. Il ne produisait que des poésies fugitives, plutôt imitées qu'originales; et, à l'exemple d'un grand nombre de littérateurs de notre époque, il sacrifiait à l'idole du jour. Ainsi, les Messéniennes de Casimir Delavigne, les Méditations de Lamartine, les Ballades de Victor Hugo, lui inspirèrent des pièces du même genre.

Parmi ses nombreuses productions littéraires, quelques-unes ont été imprimées et ont obtenu le suffrage de ces écrivains. Presque toutes sont empreintes d'une douce mélancolie et révèlent la pieuse résignation d'une âme brisée par la perte de toutes ses illusions.

Sa vanité dépassait toutes les bornes; il s'estimait à l'égal des génies les plus célèbres, et avait un dédain profond pour tout ce qui n'était pas poète.

Il passait avec affectation sur les promenades, aux heures où elles étaient le plus fréquentées, avec un livre sous le bras, ayant soin d'en laisser sortir un pa-

pier et un crayon. On le désignait sous le nom de *la muse solitaire.*

Voici au reste un fragment en prose, intitulé *Portraits de société,* où il se peint lui-même, causant dans une soirée, avec une jeune dame, et passant successivement en revue les personnes qui s'y trouvent.

Après le portrait suivant d'un jeune fat, tracé par cette dame, il fait le sien en peu de mots.

« En face de cet étourdi, examinez bien, continuait » ma charmante causeuse, ce jeune homme dont le » regard exprime l'égoïsme et l'orgueil; il se nomme » Dorval. C'est une espèce de bel esprit qui masque » son ignorance par quelques souvenirs historiques, » et qui mêle à des phrases banales et usées le ton » d'une insignifiante ironie. S'abandonnant à des ins» pirations malignes, il n'aime qu'une conversation » futile, semée de calembourgs et d'épigrammes, » éternel aliment des esprits superficiels. Privé des » sentimens qui animent une belle âme, il cherche » constamment à jeter du ridicule sur tout ce qui » porte un caractère de candeur, de naturel et de vé» rité. Obscur ennemi des poètes de nos jours, il croirait » manquer de goût s'il leur reconnaissait quelque mé» rite. Tous ses raisonnemens sont employés à com» battre leurs talens, et il ne cesse de décrier leurs » ouvrages par injustice et par envie.

» Derrière nous, j'aperçois *le poète solitaire* qui fait » des méditations, et qui ne voit presque personne, de » *peur de compromettre la dignité des muses.* « *Je le* » *connais beaucoup*, dis-je à Hortense : *c'est un ori*» *ginal qui croit fermement avoir de l'esprit, et qui* » *n'est rien moins qu'amusant.* Je dois louer cependant » *la douceur de son caractère.* Vous avez raison, ré» pondit-elle; c'est par *là qu'il me plairait.* »

Cette citation, quoique un peu longue, m'a sem-

blé nécessaire pour justifier une partie de ce que j'ai dit de son caractère.

Ce malheureux jeune homme, disposé par son organisation à voir le monde sous un point de vue idéal, trompé dans ses rêves de gloire et de bonheur, mal compris de ceux qui l'entouraient, finit par s'isoler complètement et s'enfoncer de plus en plus dans sa tristesse et le silence. Seulement, à de longs intervalles, il se livrait, sans motif, à des éclats de gaîté folle et enfantine. Presque toutes ses poésies sont empreintes de sentimens doux et mélancoliques, et décèlent l'état d'une âme pure et résignée, succombant sous le poids de ses peines. On me saura gré, je pense, d'en citer quelques-unes, les seules que je possède, et qui ne sont point par conséquent un choix.

## CONSOLATION DANS LE MALHEUR,

DÉDIÉE A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

» J'espère que cette rude saison de ma vie me rendra un jour comme le lis aux yeux de Dieu : l'âme a besoin, pour se développer dans toute sa force, d'être ensevelie quelque temps sous les rigueurs de l'adversité. » CHATEAUBRIAND.

Sur la terre d'exil jusques à quand, Seigneur,
Dois-je languir encore?
Quand brillera l'aurore
De ce jour immortel que désire mon cœur?

Sur mes yeux fatigués de répandre des larmes
Oh! quand s'abaisseront les voiles de la mort?
J'ai vu de mon printemps s'évanouir les charmes,
Et, chaque jour, en butte à de longues alarmes,
Muet, j'ai dévoré les outrages du sort.
En vain, pour échapper à ma douleur profonde,
Dans le calme des nuits je rêvais le bonheur,
Au lever du soleil, perdant sa douce erreur,
Mon âme retombait sous le vent destructeur
Des tempêtes du monde;

Comme on voit le navire, arraché par les flots
A la paix du rivage,
Malgré lui revenir, au souffle de l'orage,
Sur l'abîme des eaux.

Le front chargé de deuil et pâle de tristesse,
Contre le sort cruel je n'ai point murmuré.
De vos décrets, Seigneur, j'ai béni la sagesse,
Et sur le seuil du temple où la foule se presse,
Abreuvé de chagrins devant vous j'ai pleuré.

Eloignez maintenant la coupe d'amertume
Où j'ai bu le poison dont l'ardeur me consume.
A mon cœur oppressé donnez quelque repos;
Je succombe, Seigneur, sous le poids de mes maux.

Je ne suis plus épris des charmes de la gloire.
Irai-je encor poursuivre une trompeuse erreur
Qui m'ôta si souvent la douce paix du cœur?
Qu'importe que l'oubli dévore ma mémoire
Et que mon nom se perde en l'abîme des temps;
Mes yeux n'auront point vu sur mes jours languissans
Briller, hélas! un rayon d'espérance,
Et la félicité promise à mon printems
Ne doit point succéder à ma longue souffrance.

Virginales amours,
Délices de mon âme,
Dont l'innocente flamme
N'embellit plus mes jours,
Un souffle de l'orage
A troublé votre cours
Et détrôné l'image
Dont j'encensais l'autel.
Dans son vol éternel
Le temps jaloux brisa l'idole et mon hommage.

Des débris de son bonheur
Je vois mon âme environnée,
Comme un temple désert, dépouillé de splendeur,
Voit sur la plaine abandonnée
Autour de lui ses restes de grandeur.

Oh! du dernier amour illusion touchante!
Verse encor ta douceur sur mon pâle avenir.
Purs sentimens du cœur, volupté ravissante,

Je garderai de vous un tendre souvenir..... (1)
Mais quel pouvoir m'enchaîne en ce désert du monde,
Où je marche au hasard, sans force et sans dessein ?
Oh ! qui m'emportera vers ce séjour divin
Où règne du très haut la sagesse profonde ?
Là, je m'enivrerais aux sources du bonheur
Que sa bonté promet au mortel qui l'adore.
Heureux celui qui veille à l'ombre du Seigneur !...
Mais sur ce globe impur je dois souffrir encore.
D'un monde dédaigneux, insensible et léger,
Il faut subir l'outrage et l'injustice amère ;
Passons devant ses yeux comme une ombre éphémère.
Oh ! mon âme, passons sans nous décourager.

Vous m'avez consolé, mon Dieu, je vous rends grâce.
Vous avez raffermi mon courage abattu.
Nourrissez-moi, Seigneur, d'une sainte vertu,
Et que mon âme encor se guide sur vos traces.
Hélas ! n'ordonnez pas qu'à l'heure des adieux,
Je laisse ma dépouille aux rives étrangères :
Quand mon âme prendra son essor vers les cieux
Que mes os soient placés au tombeau de mes pères
Jusqu'au jour où sept fois l'ange consolateur
Appellera les morts au tribunal vengeur.

## RÉSIGNATION.

( Ecrite peu de mois avant sa folie. )

### MÉDITATION.

Je quitterai bientôt ce séjour de larmes pour me réunir à toi, ma bien-aimée.

PAUL ET VIRGINIE.

Rêvant des jours de paix, de gloire et de bonheur,
Depuis long-temps mon cœur
A promis des lauriers et des fleurs à ma lyre ;
Insensé, lorsque j'aspire

(1) Le poète aime à consacrer à l'immortalité le nom de la vierge attentive à ses chants. (*Note du poète.*)

Au plus brillant destin,
Je ne sais quel effroi, quelle sombre tristesse
Se glisse dans mon sein !.....
Hélas ! je le sens bien,
Ils sont passés ces jours de bonheur et d'ivresse
Que l'étude éclairait de ses sages loisirs.
Comme l'eau du torrent, ma rapide jeunesse,
Hélas ! s'est écoulée avec tous mes plaisirs.

Vous ne reviendrez plus, doux charmes de la vie,
Trompeuse illusion, jeunesse évanouie,
Embellir le soir de mes jours ;
Et vous, songe riant des naïves amours,
Je vous dis adieu pour toujours.

Oh ! que de fois, dans un chaste délire,
J'ai célébré la vierge au magique sourire !
J'aimais son regard enchanteur
Et sa grace légère et sa douce candeur ;
Que j'étais heureux auprès d'elle !....
Hélas ! elle n'est plus !.... et son âme fidèle
S'est envolée au céleste séjour.
La mort m'a tout ravi : le bonheur et l'amour.

Je ne souffrirai plus d'une infortune amère :
Dans l'avenir, enfin, je lis un meilleur sort,
Et maintenant, comme une ombre légère,
Je vais fuir doucement cet exil de la terre.

Console-toi, mon âme ; ici je vois un port
Où tu dois sommeiller dans une paix profonde :
Plus de trouble et d'effroi !... Pourquoi gémir encor ?
Console-toi : vois-tu les anges de la mort
Qui me montrent du doigt le ciel d'un autre monde !

Henry crayonnait souvent, quoiqu'il n'eût jamais étudié le dessin. Il avait beaucoup d'ordre et d'économie : ses modiques appointemens d'employé subalterne lui suffisaient pour vivre avec sa mère, qui ne possédait d'autre fortune qu'une pension viagère de 600 fr. Il trouvait encore moyen de faire souvent imprimer à ses frais, avec un certain luxe typographique, une ou plusieurs pièces de vers, qu'il dédiait à La Martine, à Victor Hugo, à Elisa Mercœur, etc., et dont il distribuait gratuitement un assez grand nom-

bre d'exemplaires. Le ridicule s'était acharné contre lui, et l'opinion publique fut injuste envers ses productions, qui certes ne sont pas sans mérite.

Ce fut vers la fin de 1829, après une disparition de quelques jours de l'hôtel de la préfecture, où il logeait, qu'il donna des signes de folie bien caractérisée. Il restait toute la journée dans sa chambre en contemplation devant un crucifix, qu'il tenait dans ses deux mains. Lorsque l'on venait pour le tirer de ses rêveries, il ne répondait qu'en élevant son crucifix au-dessus de sa tête. Jamais on n'a pu savoir ce qu'il était devenu pendant deux ou trois jours d'absence de la préfecture. Placé à l'hospice des enfans trouvés, il y resta quatre ou cinq ans, continuellement occupé à faire des vers. Les bonnes religieuses de l'établissement, touchées de son infortune et de la douceur de son caractère, qu'il conserva jusqu'à la fin, le comblèrent de soins et d'égards, quoiqu'il fût devenu d'une extrême malpropreté, et qu'il déchirât ses vêtemens.

Dans les derniers temps qui précédèrent sa mort, il refusait souvent toute nourriture et répondait aux représentations qu'on lui faisait, que Jésus-Christ était resté quarante jours sans manger et qu'il pouvait bien souffrir comme lui. Enfin, épuisé par les peines morales, affecté peut-être de la mort récente de sa mère, qui ne l'avait point quitté, usé surtout par l'onanisme auquel il se livrait avec passion, il succomba dans le courant de septembre 1834.

*Dimensions de la tête de F. A. Henry, prises sur le plâtre moulé après sa mort, les cheveux ayant été rasés.*

1°. Circonférence passant par le milieu de la protubérance occipitale externe et la région frontale surciliaire. . . . . . . . . . . . . 19 pes. 5 l.

2o. Circonférence passant par le milieu de la protubérance occipitale externe et la région frontale moyenne, organe de l'éventualité. . . 19 pes. o l.

3o. Circonférence passant par le milieu de la protubérance occipitale externe et la région supérieure et antérieure du frontal, divisant les organes de la causalité et de la comparaison. . . . . . 17 pes. 9 l.

Différence entre la dernière et la première de ces circonférences. . . . . . . . . . 1 pe. 8 l.

Diamètre antéro-postérieur. . . . 6 pes. 8 l.

Diamètre bi-latéral ou transverse. . 5 pes. 4 l.

Diamètre vertical. . . . . . . . 5 pes. o l.

Le rayonnement ou la distance de la partie supérieure-postérieure de la tête au centre de convergence des fibres, situé à peu près sur la ligne bi-auditive, est considérable.

*Appréciation phrénologique de la tête de F. A. Henry.*

La conformation de cette tête, considérée dans son ensemble, doit la faire ranger parmi celles qu'on rapporte au type allongé. Elle est à peu près symétrique : l'hémisphère droit est un peu plus développé que le gauche, dans la région latérale médiane, au-dessus de la partie écailleuse du temporal. Les régions *supérieure*, POSTÉRIEURE - SUPÉRIEURE et *latérale* sont beaucoup plus développées que les régions frontale et basilaire. La prédominance de la région supérieure surtout rend compte du caractère éminemment moral et religieux de cet individu. Le peu d'étendue des lobes antérieurs, et en particulier le pauvre développement des organes de la causalité et de la comparaison, facultés régulatrices des autres, expliquent pourquoi il a été atteint de monomanie.

Le développement au maximum des organes de la

théosophie, de l'esprit de justice, de l'amour de l'approbation, de l'idéalité, font voir qu'elle n'a pu être méchante et terrible; car, si la destructivité est développée, les facultés précédentes et la bienveillance, qui est assez active, ont dû la neutraliser. Ajoutez que la combativité est excessivement faible. Le lobe antérieur offrant un développement ordinaire des organes des facultés perceptives, et un très faible des organes des facultés réflectives, on peut exprimer ce qui est relatif à l'esprit et au caractère de Henry, en disant qu'il a dû être essentiellement moral, quelque peu intellectuel et nullement philosophe.

## TABLEAU APPROXIMATIF DES FACULTÉS DE L.-A. HENRY.

| | TRÈS GRANDS. | GRANDS. | MOYENS. | PETITS. |
|---|---|---|---|---|
| PENCHANS. | Destructivité. | Amativité. | Alimentivité. | Amour de la vie. |
| | | Philogéniture. | Habitativité. | Combativité. |
| | | Affectionivité. | Constructivité. | |
| | | Sécrétivité. | | |
| | | Acquisivité. | | |
| SENTIMENS. | Estime de soi. | | | Gaîté. |
| | Approbativité. | Imitation. | Bienveillance. | |
| | Circonspection. | Fermeté. | | |
| | Vénération. | | | |
| | Esprit de justice. | | | |
| | Merveillosité. | | | |
| | Espérance. | | | |
| | Idéalité. | | | |
| FACULTÉS PERCEPTIVES. | Configuration. | Individualité. | | Tons. |
| | Eventualité. | Etendue. | | Temps. |
| | Localité. | Pesanteur. | | |
| | Langage. | Coloris. | | Calcul. |
| | | Ordre. | | |
| FACULTÉS RÉFLECTIVES. | | | | Causalité. |
| | | | | Comparaison. |

L'amativité est grande chez Henry, et l'idéalité très grande. Il y a eu lutte entre ces deux facultés, et la dernière a dû triompher de l'autre. La théosophie, l'esprit de justice et la merveillosité sont très grands. Leur action, congénère de l'idéalité, a dû lui imprimer une direction particulière. Aussi, voyons-nous ce jeune homme se livrer avec ardeur à une poésie fugitive, empreinte de mélancolie : à côté d'une pensée d'amour se trouve constamment une pensée religieuse. Rêvant un monde parfait, il a idéalisé l'amitié, l'amour filial, l'amour physique. Si ce dernier parle quelquefois énergiquement chez lui, le sentiment religieux, l'esprit de justice, le désir de l'approbation, ne tardent pas à le maîtriser (1). Aimer une femme était pour lui un besoin, un aliment nécessaire à sa muse. Dès qu'une passion avait parcouru ses phases, il se hâtait d'en appeler une autre, et à ses derniers accens de regrets venaient se mêler des chants d'espérance et d'amour. Dans un des courts intervalles de ses nombreuses passions, il s'adresse ainsi à sa lyre :

## A MA LYRE.

Mon cœur appelle la Vierge de mes songes.
(*Malvina.*)

« Lyre d'amour et de mélancolie, je n'ai point cette » fois touché tes cordes plaintives encore humides de » mes larmes. J'aime le silence qui succéda naguère à » tes accords harmonieux. Dans la crainte de réveil-

(1) L'inspection du crâne et du cerveau fait voir qu'il y a eu commencement d'atrophie du cervelet, par suite de manifestations incomplètes et comprimées. L'épaisseur considérable des parois du crâne dans les fosses occipitales inférieures indique le dépérissement du cervelet.

» ler en mon âme de douloureux souvenirs, je res-
» pecte ton repos. *Pourtant, si le sort me montrait*
» *un ange de beauté, d'innocence et de grâce, qui*
» *voulût répondre à ta voix, lyre fidèle, je te con-*
» *fierais encore mes pensées, et tu lui révélerais mon*
» *amour.* »

Doué d'un haute estime de lui-même et d'une grande conscience, il a dû se trouver en butte à l'injustice des hommes et ne rencontrer que déception dans la vie. L'immense influence des organes des sentimens moraux l'a porté à plaindre les hommes et à les fuir plutôt qu'à les détester.

La circonspection fortement développée, et la combativité au contraire très faible, en ont fait un homme prudent, précautionneux, peu disposé à se battre, quoique l'amour de la vie ne fût pas prononcé. Sa haute estime de lui-même, son amour excessif de l'approbation, une certaine dose de savoir-faire, et la très grande activité du penchant à détruire, ont contrebalancé l'excès de circonspection et le défaut de combativité, et l'ont empêché de paraître poltron. Aussi était-il plutôt susceptible qu'irascible, lorsque son amour-propre de poète était froissé. Jamais les moqueries et les vexations dont il a été l'objet n'ont excité sa combativité au point de la faire se manifester par des actes sérieux.

La région frontale est la moins développée, et néanmoins les facultés perceptives de l'individualité, de la configuration, de l'étendue, des localités et de l'éventualité sont bien marquées. L'aptitude aux arts mécaniques, l'imitation et le coloris le sont moyennement, et auraient pu lui permettre de se livrer avec quelque succès aux divers genres de peinture ou de dessin, au paysage, et surtout au portrait; mais il n'aurait pu s'élever à de hautes compositions.

Les sens des tons et du temps sont très petits. Aussi n'était-il nullement musicien.

L'organe de la gaîté ou de l'esprit de saillie est peu développé, et les rares accès de gaîté folle de Henry, de même que ceux des mélancoliques, doivent être considérés comme des prodromes ou des signes avant-coureurs de folie.

Les facultés réflectives sont très pauvres : le front, à son sommet, présente seize à dix-huit lignes de fuite. Cette pauvreté est en grande partie cause de la direction imprimée à toute la vie de cet infortuné. La faiblesse de son jugement l'a toujours empêché de voir les choses sous leur véritable point de vue, et a été pour lui une source de malheurs.

L'organe de l'ordre, assez développé, explique comment, avec ses faibles moyens pécuniaires, il pouvait vivre sans contracter de dettes, et faire encore imprimer avec luxe ses poésies.

L'organe du langage était bien développé, ainsi qu'on peut le remarquer malgré le retrait de l'œil, causé par la maigreur et les longues souffrances.

En résumé, l'organisation cérébrale de Henry se rapproche beaucoup de celle que l'on rencontre habituellement chez les femmes, et les actions de sa vie s'expliquent par la conformation de sa tête.

# RÉPONSE

## AU MÉMOIRE DE M. LEURET,

## SUR

# LA CONFIGURATION DU CERVEAU

## CHEZ L'HOMME ET CHEZ LES MAMMIFÈRES,

*Lu à l'Académie de Médecine, le 7 mars* 1835;

Par M. le Docteur BAILLY, de Blois.

---

Le docteur Gall disait très souvent que les adversaires de la phrénologie ne lui avaient jamais fait d'objections aussi sérieuses que celles qu'il s'était faites lui-même, et que telles difficultés qu'on lui avait opposées comme nouvelles, avaient déjà été conçues par lui-même, et victorieusement combattues bien des années avant que ses adversaires eussent songé à les lui présenter. Il disait aussi qu'il connaissait beaucoup mieux que ses antagonistes les parties faibles de sa doctrine.

On conçoit que cela devait être ainsi. En effet, pour être phrénologiste, ou plutôt pour être en état d'avoir une opinion sur la phrénologie, il faut, pour première condition, l'avoir au moins étudiée, et en avoir fait l'objet de méditations suivies et de recherches consciencieuses; or, c'est ce que n'a jamais fait aucun des adversaires de cette science. Aussi n'est-il jamais

arrivé à l'un d'eux de concevoir où se trouvent les véritables limites et les véritables difficultés d'une science qu'ils ont à peine effleurée. Un phrénologiste instruit, qui voudrait pour un instant jouer le rôle de critique, trouverait une foule de points obscurs auxquels ceux-ci n'ont jamais été en état de penser. Pour critiquer une science, il faut commencer par la bien connaître, et celui qui connaît bien la phrénologie ne peut plus en être l'adversaire.

Ces réflexions sont parfaitement applicables aux prétendues objections de M. Leuret. Ces objections s'adressent à toute autre science qu'à la phrénologie ; car à coup sûr il n'y a rien ni dans les écrits de Gall ni dans ceux de Spurzheim, qui puisse justifier les méprises de notre critique dans le singulier ouvrage qu'il a lu à l'Académie de médecine.

M. Leuret commence ainsi son mémoire :

« Long-temps les anatomistes ont cru, et beaucoup » d'entre eux croient encore, qu'il n'y a rien de régu» lier dans le nombre et la direction des circonvolu» tions cérébrales de l'homme, et parmi les encépha» lotomistes eux-mêmes, un seul auteur, Rolando, » s'est attaché à les décrire et à les figurer exactement. » Celles des animaux ont été bien moins étudiées en» core ; Gall, qui du reste a fait dessiner beaucoup » plus de crânes que de cerveaux, tout en assignant » aux circonvolutions des fonctions très distinctes, en » a singulièrement négligé l''étude anatomique. »

M. Leuret distribue ensuite à droite et à gauche, et comme en passant, quelques légers coups de fouet à deux ou trois anatomistes qu'il taxe d'inexactitude et d'incorrection, et accuse le plus exact d'entre tous, d'après son dire, M. Tiedemann, de n'avoir pas su tirer de la représentation fidèle du cerveau des mammifères les inductions auxquelles l'ont conduit, lui, M. Leuret, des recherches plus approfondies.

Nous allons voir quelles sont les inductions de M. Leuret, et en quoi consistent ses recherches plus approfondies.

Nous avons cité textuellement les paroles de M. Leuret, et nous avons vu qu'il avait accusé Gall *d'avoir singulièrement négligé l'étude anatomique des circonvolutions*. Si les ouvrages de Gall et les dessins admirables qui en font partie n'étaient pas là pour repondre à cette inconcevable accusation, nous pourrions invoquer les souvenirs et les connaissances anatomiques de plusieurs milliers de médecins de tous les pays qui, pendant plus de vingt ans, ont appris, dans les cours de ce grand physiologiste, l'anatomie la plus exacte et la plus rationnelle qui ait jamais été connue, des circonvolutions cérébrales. Je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, que jamais avant Gall les anatomistes n'ont eu la plus légère idée de la véritable structure des circonvolutions. Ce point de fait a été avoué par M. Cuvier lui-même, qu'on n'accusera sans doute pas de trop de partialité en faveur des travaux de Gall. M. Leuret ne les connaît donc pas ? Mais ceci nous importe fort peu ; car que peut-on répondre à une proposition aussi générale ?

M. Leuret procède ensuite à la description de l'apparence extérieure des circonvolutions chez quelques animaux. Je ne sais si c'est là ce qu'il appelle *leur étude anatomique* ; je ne sais s'il donne tout ce qu'il en dit comme autant de découvertes ou de faits nouveaux bien importans ; mais à coup sûr ce ne sera pas à des phrénologistes qu'il pourra avoir la prétention d'apprendre que tous les cerveaux des animaux mammifères sont composés de deux hémisphères, dont la symétrie est d'autant plus exacte que ces animaux sont placés plus bas dans l'échelle animale.

Le docteur Gall, pour qui cette symétrie était un fait résultant de ses recherches anatomiques et de sa ma-

nière de rattacher la physiologie à la structure des organes, se servait ordinairement de plusieurs cerveaux en cire, d'animaux inférieurs pour en faire la démonstration. Voici ensuite de quelle manière il expliquait comment, chez l'homme et quelques animaux assez rapprochés de lui, cette symétrie se conservait dans les parties essentielles, bien que quelques apparences contraires semblassent la détruire : « Les hémisphères cérébraux consistent dans l'épanouissement de fibres nerveuses qui, venues de différens points, se réunissent enfin pour former une membrane qui est le véritable siége des facultés intellectuelles et des instincts ; cette membrane, peu étendue chez les animaux d'un ordre inférieur, se replie d'une manière assez régulière, et forme, par ces replis, des circonvolutions assez symétriques de chaque côté ; mais à mesure qu'on s'élève dans l'échelle animale, comme cette membrane nerveuse paraît avoir des dimensions relativement plus grandes, par rapport à la cavité du crâne, que dans les animaux où le cerveau est moins développé, elle se plisse d'autant plus que le cerveau est plus composé. C'est ainsi que les divisions et les subdivisions des plis sont extrêmement nombreuses dans les grands animaux, tels que les grands singes, le lion, le dauphin, l'éléphant, et enfin dans l'homme. »

Je ne veux pas dire pour cela que le nombre des plis est d'autant plus grand que le cerveau est plus volumineux, car ce fait n'est pas constant ; mais il est vrai, en général, bien qu'il présente quelques exceptions. Il y a toujours symétrie en ce sens que, si on pouvait déplisser complètement chaque hémisphère, et si l'on pouvait le diviser mécaniquement en autant de parties qu'il y a d'organes distincts, chaque côté serait parfaitement semblable à l'autre. Il y a bien encore symétrie quand on ne considère que les principales circonvolutions ; mais cette symétrie disparaît si on

veut la rechercher dans les divisions secondaires ou tertiaires de ces mêmes circonvolutions chez les grands animaux.

On conçoit du reste que cette recherche n'a aucune espèce de valeur scientifique, car il importe fort peu qu'une membrane nerveuse, dont toutes les propriétés dépendent de sa structure intime, soit plissée dans un sens ou dans un autre ; il importe fort peu, dès qu'il y a égalité d'organisation et de surface à gauche et à droite, que cette surface soit ondulée d'une manière ou d'une autre. Pour la physiologie cérébrale il suffit que chaque organe cérébral soit toujours placé derrière la même portion du crâne, et que son développement puisse toujours être apprécié par l'inspection de cette région, et c'est en effet ce qui a lieu dans tous les cas indiqués par la phrénologie.

Au reste, le docteur Gall a fait connaître sur le cerveau des vertébrés de toutes les classes, sur la symétrie de leurs circonvolutions chez les petits animaux, sur leur irrégularité apparente dans les grands animaux, tout ce qui pouvait avoir une valeur physiologique, et je ne sache pas que depuis lui on ait publié sur ce point un seul fait nouveau de quelqu'intérêt.

Je ne parlerai donc pas de la peine que s'est donnée si gratuitement M. Leuret de décrire la forme et la marche des circonvolutions cérébrales de quelques animaux. Ces sortes de descriptions exigent, pour être bien comprises, que le lecteur ait sous les yeux des cerveaux ou des figures bien faites ; et d'ailleurs, pour un adversaire de la phrénologie, un tel travail n'a pas plus de valeur que n'en aurait la description minutieuse des circonvolutions intestinales.

Nous ne parlerons que du parti qu'en tire M. Leuret ; nous verrons par là quelle est son instruction en fait de phrénologie.

Après avoir décrit, ainsi que nous venons de le dire,

ce qu'il y a d'apparent et d'extérieur dans les hémisphères cérébraux, M. Leuret croyant sans doute avoir découvert quelque chose de nouveau et d'important, s'écrie tout fier de sa victoire : « Comment la phrénologie s'arrangera-t-elle de ces faits? Elle place à la » partie antérieure du cerveau les organes qui font les » philosophes, les savans, les artistes, et ces mêmes » parties se retrouvent chez le mouton, le bœuf, la » chèvre, le cheval et l'âne. Elle attribue au diverticulum qui se trouve à la partie supérieure du » cerveau le sentiment de la vénération, et ce diverticulum existe chez tous les mammifères. »

Nous ne voulons nous servir que de ces lignes pour démontrer jusqu'à la dernière évidence que M. Leuret n'a aucune notion tant soit peu exacte de la science qu'il a voulu attaquer. Elle place, dites-vous, à la partie antérieure du cerveau les organes qui font les philosophes, etc., et ces mêmes parties se retrouvent chez le mouton, etc.

Mais je ne vois pas pourquoi vous n'allez pas plus loin. Tous les organes que Gall a trouvés dans le cerveau humain ont aussi leur siége quelque part; ils sont ou à la partie supérieure, ou à la partie postérieure, ou à la partie latérale, etc. Or, comme les cerveaux de tous les animaux ont aussi une partie supérieure, une partie postérieure, une partie latérale, etc., je ne vois pas pourquoi vous ne concluez pas, d'après le même principe, que tous les animaux ont les mêmes facultés que l'homme.

Si M. Holm a été fort embarrassé, comme vous le dites, de trouver l'organe de l'individualité dans le chat, je ne serais pas, moi, bien embarrassé pour le classer comme phrénologiste. Un tel embarras de sa part indique tout de suite l'ignorance la plus complète des principes les plus importans et les plus simples de la phrénologie.

En effet, quels sont ces principes? Voici ceux qui suffisent ici pour démontrer comment la phrénologie s'arrange de vos faits :

1°. L'inspection du cerveau n'apprenant jamais rien sur la nature de ses fonctions, c'est par l'observation seule des actes d'un animal que l'on peut déterminer quelles sont les facultés cérébrales qui lui appartiennent.

2°. Quand l'observation des mœurs d'un animal a démontré l'existence en lui de tel ou tel instinct, de telle ou telle faculté, il faut ensuite comparer entre eux les cerveaux de la même espèce, pour déterminer avec précision la partie du cerveau qui est le siége de cette faculté. Arrêtons-nous à ces deux principes.

Je ne reproduirai point ici ce que tout le monde sait sur la manière dont Gall a successivement découvert les instincts, les sentimens, les facultés de l'homme et des animaux; certes il ne se doutait guère, quand il a commencé à rejeter les anciennes données philosophiques sur l'intelligence, que cette intelligence, divisée autrefois en imagination, en perception, en attention, etc., comprendrait les qualités fondamentales que l'expérience lui a fait connaître; mais enfin, forcé d'admettre au nombre des fonctions du cerveau des facultés qu'on n'avait jamais songé à y rattacher, il a bien fallu se résigner, et le cerveau de l'homme, au lieu d'être le siége de l'imagination, de la perception, de la volonté, de l'attention, devint le siége des sentimens, de l'amour maternel, de l'instinct de sa propre défense, de la poésie, de la musique, du sentiment des grandeurs, de la religion, etc. C'est en comparant ensuite la tête des hommes remarquables par la grande activité de chaque faculté ou par son faible développement, que le docteur Gall arriva à la connaissance précise du siége particulier de chacune des facultés primitives; appliquant ces mêmes

principes aux animaux, il a dû rechercher dans leur crâne le siége des instincts appartenant à chaque espèce; mais il a dû naturellement rechercher l'organe cérébral d'après l'instinct reconnu et avoué, et non pas conclure l'existence d'un instinct d'après l'anatomie du cerveau; car, en vertu d'un principe qui est de tous les systèmes et de toutes les physiologies, l'inspection des systèmes nerveux ne peut absolument rien indiquer sur leurs propriétés, et c'est l'oubli de ce principe qui a fait tomber M. Leuret dans la singulière erreur sur laquelle il a bâti tout son système d'opposition. De quel droit a-t-il pu dire que la circonvolution de la religion se trouvait chez tous les mammifères? Sur quel fait avancé par les phrénologistes a-t-il pu s'appuyer pour procéder d'une manière aussi complètement opposée aux principes qu'ils professent?

M. Leuret ne sait donc pas que deux cerveaux, mathématiquement semblables, égaux en poids, en volume, en formes extérieures, et appartenant à des animaux d'espèce, de genre et de classe différens, peuvent être le siége d'instincts tout différens, et cependant l'organisation matérielle visible serait parfaitement la même.

Ce qui fait que telle ou telle partie du cerveau est le siége de telle ou telle fonction, ce n'est pas parce qu'elle est plus en haut ou en bas, ou bien parce qu'elle a telle ou telle forme de circonvolution ou de pli, c'est parce qu'elle a une organisation spécifique que l'observation seule peut faire connaître.

Dire qu'on a trouvé chez les animaux les circonvolutions qui font les philosophes, etc., c'est dire un non-sens, c'est prouver qu'on ne connaît pas les premières bases de la phrénologie.

Comment savez-vous que ces mêmes organes existent chez les animaux? Vous avez donc commencé par trouver, d'après leurs actions, qu'ils étaient artistes et

philosophes? Comparant ensuite la tête des animaux très forts en philosophie avec celle des animaux peu favorisés de la nature sous ce rapport, vous êtes donc arrivé, par cette comparaison, à vous assurer que telles ou telles circonvolutions cérébrales étaient chez eux le siége du sentiment de la philosophie?

Il n'y a pas moyen de sortir de là; si vous voulez prononcer une conséquence phrénologique, il faut que vous procédiez d'après ses préceptes et non d'après des notions imaginaires que vous vous êtes données à vous-mêmes.

Concevez-vous maintenant le vide et la futilité de vos observations? Concevez-vous maintenant ce que signifient vos paroles? *Elle* (la phrénologie) *place à la partie antérieure du cerveau les organes qui font les philosophes, etc., et ces mêmes parties se retrouvent chez le mouton, le bœuf, etc.*

Qu'entendez-vous par *ces mêmes parties?* Voulez-vous dire les *circonvolutions antérieures?* Mais je ne conçois pas qu'il n'y ait pas des circonvolutions antérieures dans tous les cerveaux possibles; ceci n'est qu'une condition de rapport, de localité, de comparaison.

Voulez-vous dire qu'elles ont (ces parties antérieures) la même forme de circonvolution, le même mode de plissement dans l'homme et dans les animaux. D'abord cela n'est vrai ni pour la forme ni pour le volume; mais admettons la ressemblance la plus exacte sous le point de vue visible et matériel. Qu'est-ce que cela prouve pour les fonctions? Cela empêche-t-il le cerveau du bœuf d'avoir une organisation spécifique, qui le rend le siége d'une intelligence de bœuf, comme le cerveau de l'homme est organisé pour être le siége des facultés propres à l'espèce humaine; comme, en un mot, chaque cerveau a une organisation spéciale

propre à la classe, au genre et à l'espèce de l'animal auquel il appartient.

Comment n'avez-vous pas découvert aussi l'organe de la musique chez le chat, celui de la poésie chez le mouton, etc. Il y a à coup sûr une circonvolution quelconque à l'endroit de leur cerveau correspondant à l'organe de la musique et de la poésie chez l'homme, et cette découverte ne vous aurait pas coûté beaucoup plus de peine que la première.

« Les phrénologistes n'ont guère étudié que des » crânes; encore, s'ils les avaient complètement étu- » diés! Le crâne du lapin, très développé latéralement, » les eût empêchés d'attribuer à ce même développe- » ment latéral chez les carnivores l'instinct carnassier. » Le crâne du dauphin élevé en pointe, et offrant un » diamètre transverse de 148 millimètres sur un dia- » mètre antéro-postérieur de 93, indiquant d'après la » phrénologie le fanatisme et la cruauté, devrait être » le crâne d'un inquisiteur et non celui d'un animal » que Pline a surnommé l'ami des enfans. »

M. Leuret prête ses idées aux phrénologistes pour avoir le plaisir de les réfuter. C'est une méthode qui, quoique peu convenable, est utile quelquefois par le temps qui court. Peut-être y a-t-il été poussé par le désir, bien naturel, de ne pas perdre la jolie inspiration qui lui sera venue de faire un inquisiteur d'un dauphin, et cela de par la phrénologie!

Hoffmann était si heureux, il y a quinze ans, quand de semblables traits lui tombaient sous sa plume au moment où il écrivait contre la phrénologie dans le *Journal des Débats!*

Je ne troublerai donc pas le bonheur de M. Leuret. Quant au crâne du lapin qui, s'il eût été mieux étudié par le docteur Gall, l'aurait empêché d'attribuer l'instinct carnassier à son grand développement latéral

chez les carnivores ; je me bornerai aux réflexions suivantes : D'abord, aucun phrénologiste, que je sache, n'a attribué au grand développement latéral du crâne, chez les carnivores, l'instinct carnassier ; j'en suis fâché pour M. Leuret ; mais il est si peu instruit des principes de la phrénologie, que je suis obligé d'interpréter ses phrases selon leur véritable construction, et de ne pas lui supposer plus d'instruction qu'il n'en montre.

Je répète donc que jamais les phrénologistes n'ont attribué aucune faculté, aucun instinct, à un développement du crâne. Si un phrénologiste, moins exact que moi, prétendait que M. Leuret a pris ici le crâne pour le cerveau, et que sa phrase aurait dû être interprêtée dans ce dernier sens ; je lui répondrais : *rappelez-vous que, parce que les circonvolutions antérieures du cerveau de l'homme font les philosophes et les artistes, M. Leuret a prétendu en conclure que ces mêmes circonvolutions se retrouvant chez les animaux, ils devaient être, eux aussi, philosophes et artistes, si la phrénologie était vraie.* Rappelez-vous que M. Leuret a trouvé chez tous les mammifères le diverticulum qui est le siége du sentiment religieux ! Rappelez-vous qu'il a trouvé chez le mouton un énorme développement des organes du courage et de l'instinct carnassier! Rappelez-vous qu'il a trouvé chez l'éléphant et le singe les circonvolutions qui ont pour fonctions phrénologiques, la fermeté, la vanité, la conscienciosité et l'espérance !

Or, quand on raisonne de cette manière, quand on se montre aussi complètement étranger aux premières notions de la phrénologie, quand on cherche les organes d'après l'inspection du cerveau au lieu de les chercher après constatation bien établie des facultés, il faut s'attendre à toutes les méprises, à toutes les erreurs. Comme M. Leuret paraît ignorer que le docteur Gall ait fait quelques recherches, non seulement

sur les cerveaux, mais aussi sur les crânes, je lui apprendrai qu'il trouvera dans le 3e volume de son ouvrage in-4° publié en 1818, et même dans l'édition in-8° publiée plus tard, un travail complet sur les crânes. Qu'on s'occupe ou non de phrénologie, il suffit qu'on soit médecin ou seulement anatomiste, pour qu'il ne soit pas permis d'ignorer les seules connaissances positives qui existent dans la science sur tout ce qui concerne les os du crâne. La phrénologie a été, pour le docteur Gall, l'occasion d'étudier cette partie du squelette. Les vérités nombreuses et nouvelles qu'il a publiées sur les os de la tête, suffiraient seules pour le classer au premier rang des anatomistes et des philosophes.

Ce n'est que depuis ce beau travail que nous pouvons apprécier l'ignorance dans laquelle on était, avant le docteur Gall, sur tout ce qui regarde la tête de l'homme et des animaux.

J'y renvoie donc M. Leuret; il y apprendra des faits de l'existence desquels il ne se doute guère.

Mais, pour répondre à l'observation de M. Leuret, sur le crâne du lapin qui, s'il eût été étudié convenablement par M. Gall, l'aurait empêché d'y placer l'instinct carnassier, je me contenterai d'extraire du travail de Gall, le passage suivant :

« Pour étendre aux animaux les observations qui
» chez l'homme nous permettent d'interpréter la
» forme du crâne, il faut faire une étude particulière
» de la structure des différentes espèces. L'on ne peut
» donner de règle générale ni pour les mammifères,
» ni pour les oiseaux, ni pour les amphibies, ni pour
» les frugivores, ni pour les carnassiers. Chez certaines
» espèces, l'âge apporte un changement essentiel.
» Chez les poissons, les tortues, etc., on ne peut absolument pas déterminer la forme du cerveau par la
» configuration extérieure du crâne.

» Chez certains animaux, la tête n'est guère plus » revêtue de muscles que dans l'homme; d'autres, à » certaines régions près, ont toute la tête garnie de » muscles très forts. Quelques espèces manquent de » sinus frontaux; chez d'autres, les cellules entre les » deux lames osseuses se continuent, non seulement » dans les sinus frontaux, mais se répartissent même » dans tout le crâne, et jusque dans les cornes; dans » d'autres espèces encore, il n'y a de cellules que » dans une partie à la vérité considérable du crâne; » chez les oiseaux, le cervelet n'occupe que la ligne » médiane de l'occipital; ses parties latérales sont en- » tièrement occupées par l'appareil de l'ouïe. Dans » certains animaux, le cervelet est recouvert par les » lobes postérieures du cerveau; chez d'autres, il est » placé à découvert derrière ces lobes. Chez les oiseaux » de nuit, les deux lames du crâne se trouvent à une » assez grande distance l'une de l'autre, et l'intervalle » est rempli par une matière celluleuse très légère » Dans certaines espèces, les lames osseuses sont paral- » lèles quoiqu'assez distantes; chez d'autres encore » leur direction est toute différente. Chez les chiens, » on observe, quant à la masse musculaire, les sinus » frontaux et les crêtes, une grande différence, non » seulement d'une variété à l'autre, mais même d'un » individu à l'autre. Quelques chiens n'ont pas de » sinus frontaux du tout, d'autres en ont d'aussi » grands que le loup et l'hyène.

» Le chat, la martre, l'écureuil, le cheval, le singe, » manquent de sinus frontaux; le bœuf, le cochon, » l'ours, l'éléphant, etc. en sont pourvus.

» En un mot les crânes des animaux exigent une » étude particulière, dans laquelle il ne faut jamais » perdre de vue le principe, *qu'il n'y a que cette par-* » *tie du crâne de l'animal dont la forme est déter-*

» *minée par le cerveau qui a un sens pour l'organo-*
» *logie.* »

M. Leuret peut donc calmer ses inquiétudes sur le jugement des phrénologistes, relativement aux animaux soumis à leurs observations. Il a lui-même encore beaucoup à apprendre avant de connaître toutes les causes d'erreurs qui peuvent exister pour un phrénologiste consciencieux. Quand M. Leuret aura soigneusement étudié dans les ouvrages de Gall toutes ses recherches sur le crâne, examiné aux différentes époques de son accroissement, avant et après la naissance, quand il connaîtra bien les changemens que lui font subir les différentes espèces de maladies, d'aliénations mentales, la vieillesse, les différentes périodes d'accroissement ou d'atrophie du cerveau lui-même, considéré dans son entier ou seulement dans quelques-unes de ses parties; lorsque, pendant plusieurs années d'études, d'observations faites, soit à l'aide des ouvrages qui ont paru sur cette science, soit à l'aide d'une collection de crânes et de cerveaux qui lui serviront à vérifier les assertions de Gall, il sera parvenu à les comprendre telles que ce grand homme les a écrites, alors il verra que la phrénologie est autre chose que ce qu'il en a appris par ouï dire ou par la lecture rapide de quelques têtes de chapitres.

C'est alors, et alors seulement qu'il comprendra lui-même la légèreté avec laquelle il a osé écrire sur une doctrine dont il ignore les premiers élémens.

Mais achevons l'examen du mémoire de M. Leuret.

« Si j'ai démontré l'analogie de conformation qui
» existe entre le cerveau des animaux les plus différens
» par leurs instincts et leurs facultés, si j'ai fait voir
» que les mêmes parties existent presque chez tous, il
» demeurera établi que chacune de ses parties n'a pas
» de fonctions spéciales et distinctes, et que la doc-

» trine phrénologique est dépourvue de tout fonde-
» ment. »

Vous dites *que vous avez démontré l'analogie de conformation qui existe entre le cerveau des animaux les plus différens par leurs instincts* ; dans votre bouche, comme adversaire de la phrénologie, cela doit vouloir dire, ou bien que les phrénologistes n'ont jamais songé à faire cette démonstration, ou bien qu'ils ont démontré le contraire ; mais, dans tous les cas, c'est sur cette démonstration que vous établissez vos objections. Cette démonstration, selon vous, si elle était positivement établie, et vous croyez y avoir réussi, renverserait complètement la phrénologie !

Mais que diriez-vous donc si cette démonstration avait été l'objet des cours d'anatomie du cerveau faits par le docteur Gall lui-même, ou par ses élèves, depuis plus de trente ans ? Que diriez-vous si toutes ses idées philosophiques, appliquées à l'anatomie du cerveau, avaient eu pour objet de prouver que chez tous les mammifères le cerveau était organisé et conformé d'après le même principe. Chez tous, en effet, éminences pyramidales prenant leur origine au même point de la moelle allongée ; chez tous, passage de ces éminences au travers du pont de Varole ; chez tous, épanouissement de ces mêmes fibres nerveuses pour former la membrane des hémisphères, qui se plisse ensuite en différentes circonvolutions pour s'accommoder à la cavité du crâne; chez tous, même origine des nerfs, même indépendance de ces nerfs avec les hémisphères proprement dits ; chez tous, même système des commissures.

C'est là, si je ne me trompe, de l'analogie, et cette analogie se retrouve même dans une foule de détails que les phrénologistes seuls connaissent.

C'est le docteur Gall qui est le fondateur de cette analogie ; car c'est à lui qu'on doit la première anato-

mie rationnelle du cerveau et du système nerveux en général.

Quelle est donc celle que vous avez voulu établir? Est-ce la similitude des circonvolutions? Mais encore faut-il s'entendre! Est-ce similitude visible? Je ne sais plus quelle similitude il y a entre les circonvolutions d'un renard et celles d'un éléphant. Mais je vais vous faire une concession qui vous épargnera un travail bien inutile d'ailleurs. Je suppose tous les cerveaux parfaitement semblables, depuis celui du rat qui pèse quelques grains, jusqu'à celui de l'éléphant, qui pèse quatre ou cinq fois plus que celui de l'homme; je suppose qu'en parcourant tous les degrés de l'échelle animale, on ne voie qu'une seule manière d'être de tous ces cerveaux dont les circonvolutions se plisseront exactement de la même manière; je suppose que le cerveau du rat soit la miniature de celui de l'éléphant; je suppose par conséquent la plus parfaite analogie de conformation que vous puissiez imaginer, et cela chez tous les animaux dont les instincts resteront d'ailleurs tout aussi différens qu'ils le sont, et vous n'aurez rien changé à la phrénologie. Elle s'accommodera parfaitement de ces faits, précisément parce que la phrénologie est toute autre chose que ce que vous l'avez faite.

Ces propriétés des circonvolutions sont comme celles des nerfs; elles dépendent d'une organisation intime que personne ne peut voir. Est-ce l'aspect du nerf optique ou du nerf auditif qui vous fait comprendre qu'ils sont organisés pour percevoir la lumière et les sons. Si l'observation ne vous avait pas appris que l'œil était destiné à la vision, et que le nerf qui se rend à cet organe était la condition principale de sa sensibilité, auriez-vous pu parvenir à l'aide de recherches anatomiques à comprendre les véritables fonctions de ce nerf? Eh bien! il en est de même des circonvolutions cérébrales. C'est par induction, par

observation, que vous concluez qu'elles sont le siége des facultés et des instincts, et non point par leur arrangement semblable ou différent chez les animaux.

Que voulez-vous donc dire par cette analogie de conformation ? Tous les nerfs n'ont-ils pas aussi une analogie de conformation ? Cela les empêche-t-il d'avoir des propriétés essentiellement différentes ?

S'il est bien convenu que les instincts et les facultés ont leur siége dans le cerveau, il faut pourtant que bon gré malgré vous soyez forcé d'avouer que le cerveau du castor est le siége des instincts du castor, comme le cerveau du rossignol est celui des instincts du rossignol ; et, à moins que vous ne trouviez aussi une analogie de facultés entre ces deux animaux, comme entre celles de toutes les autres espèces animales, vous serez pourtant obligé, malgré votre analogie de conformation, de confesser qu'il y a dans le rossignol une circonvolution qui le porte à chanter, sans que la circonvolution correspondante du castor soit douée de la même propriété.

Vos conclusions sont donc fausses dans tous les systèmes ; vous n'avez donc démontré qu'une chose, et cela de la manière la plus évidente : c'est que vous n'avez jamais lu les ouvrages de Gall ; c'est que vous n'avez jamais étudié la phrénologie, et que votre mémoire est une nouvelle preuve de la vérité de ce que j'ai dit au commencement de cet article, qu'il ne s'était jamais présenté d'adversaire de cette science qui eût pris une connaissance un peu approfondie des observations et des principes sur lesquels elle repose.

# APPLICATION

## DES CONNAISSANCES PHRÉNOLOGIQUES

# AU DIAGNOSTIC DE LA FOLIE,

PAR G. COMBE.

(Extrait du N°. XXI du *Phrenological Journal and Miscellany*.)

En 1829, le docteur Combe visita la maison de fous de Richemont, à Dublin; il était accompagné de M. Crawford, médecin suppléant, du ministre M. Grace, du major Edgeworth, directeur de l'école de commerce, du docteur Cumming, et du docteur Mollan.

Le docteur Crawford, après avoir tracé à l'avance les symptômes caractéristiques de plusieurs cas de folie, proposa au docteur Combe d'examiner la tête des malades dont il avait caractérisé l'aliénation, et de diagnostiquer, d'après l'examen phrénologique, la nature de l'affection. Le rapprochement des observations faites par M. Combe et des notes tracées par le médecin adjoint de l'établissement, devait avoir lieu ensuite.

M. le docteur Combe, sans faire d'objection au genre d'expérience qu'on lui proposait, observa que l'excès de développement d'un organe, et par suite l'exagération de sa faculté, n'était pas la seule cause déterminante de la folie; qu'un organe faible peut devenir malade comme un organe fort, et que, dans ce cas, la forme de la tête n'en indique pas le carac-

tère ; que cependant, pour la majorité des cas, elle doit conduire au genre d'aliénation. M. Combe ajoute que, quoiqu'il eût, en d'autres occasions, examiné beaucoup de fous, il n'avait pas encore essayé de diagnostiquer le caractère de la folie d'après la forme de la tête, et qu'ainsi c'était une expérience pour lui-même. Il prévint qu'il allait indiquer et décrire les organes très-développés ou très-faibles dans chaque cas; qu'ensuite il ferait ses remarques, et que finalement il serait heureux de voir les notes préparées avant son arrivée.

Nous imprimons les observations de M. Combe et les notes du docteur Crawford dans deux colonnes séparées. M. Combe a souligné les organes dont il pensait que la folie dépendait; ils sont ici en caractères italiques. — Dans chaque cas, M. Combe indiquait le développement à toutes les personnes présentes. Il le leur faisait toucher; il le comparait au même organe de la tête des autres individus qui étaient dans la salle, et engageait les assistans à juger par eux-mêmes. Il leur recommandait de ne pas le croire sur parole comme une autorité, et s'efforçait de leur persuader qu'ils pourraient faire tout aussi bien que lui, et même mieux, s'ils avaient des occasions plus favorables.

Le premier malade fut Patrick Lynch.

*Appréciation phrénologique de M. Combe.*

1er. malade: Lynch.

Organes très grands. (Largest organs.)
- *Estime de soi.*
- *Merveillosité.*
- *Causalité.*
- *Langage.*
- *Combativité.*

Organes grands. (Also large.)
- Amativité.
- Philogéniture.
- Concentrativité.
- Acquisivité.
- Amour de l'approbation.
- Fermeté.

*Notes du docteur Crawford.*

Patrick Lynch, âgé de 42 ans, tonnelier, malade depuis deux ans, marié et père de famille.

Monomanie. *Orgueil religieux* avec imagination ardente, excitation portée au plus haut degré; il a besoin d'être contenu; il se croit inspiré et doué de la toute-puissance; hallucinations fréquentes, visites du ciel, etc.; grande abondance de discours en un style supérieur à son rang dans la société; des excès de boissons ont été la cause de cette folie: c'est la seconde attaque.

Fort (Full). — Vénération.
Faible (Deficient). — Conscienciosité.

M. Combe dit qu'il considère la *merveillosité*, qui, lorsqu'elle est dérangée donne des idées d'influence et d'inspirations surnaturelles, ainsi que *l'estime de soi*, comme les sources de l'aliénation dans ce cas; il ajoute que la causalité et le langage doivent être remarquablement en jeu dans les manifestations.

Note. Le docteur Gall remarqua chez le premier fanatique qu'il observa, un grand développement de la partie du cerveau qui correspond à la merveillosité, et dans la suite, il rencontra beaucoup de cas semblables.

L'exacte coïncidence entre les facultés indiquées comme prédominantes, et le caractère de la folie, est ici de toute évidence.

*Appréciation phrénologique de M. Combe.*

2ᵉ. malade : E. S.

Organes grands. { Amativité. Philogéniture.

Organes très grands. { *Destructivité. Combativité.*

Organes grands. { Estime de soi. Circonspection.

Les organes moraux manquent et surtout : { Vénération. Espérance.

Organe moyen. — Conscienciosité.

Organe le mieux développé. { Bienveillance.

Organes de l'intelligence généralement bien développés.

Le malade fut congédié, et M. Combe ajouta : c'est la plus mauvaise tête que j'aie vue. La combinaison est pire que celle de Hare ; la combativité et la destructivité sont effroyablement grands, et les organes moraux manquent presque entièrement. Celui de la bienveillance est de tous le plus développé ; mais il est misérablement petit, comparé à ceux de la combativité et de la destructivité. Je suis étonné que cet homme n'ait pas été exécuté avant de devenir fou.

*Notes du docteur Crawford.*

E. S. âgé de 34 ans, admis depuis dix ans.

Manque complet de sentimens et de principes moraux. Grande dépravation de caractère, conduisant à toute espèce de vices et même au crime; intelligence et adresse remarquables; il fut dès son enfance un fléau pour sa famille; ensuite, chassé de l'armée comme un vaurien incorrigible, il voulut assassiner un soldat; souvent châtié, il a depuis essayé d'empoisonner son père.

On voit dans ce cas une confirmation bien remarquable de la vérité des conclusions de M. Combe.

Celui-ci, pour s'assurer d'une exactitude complète, envoya les épreuves de son article au docteur Crawford, pour qu'il les revît. Les épreuves revues, il les reçut avec une lettre de ce médecin dans laquelle, entre autres choses, il faisait allusion à la surprise que M. Combe avait témoignée de ce que E. S. n'avait pas été exécuté avant de devenir fou : il disait qu'à la vérité E. S. *n'avait jamais été fou* ; mais qu'il était détenu, comme étant si complètement dépourvu de tout sens moral, qu'il était dangereux pour la société ; il prouvait ainsi avec quelle exactitude ses dispositions avaient été saisies par M. Combe, qui avait déclaré que cette tête était la plus mauvaise qu'il eût jamais vue.

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
|---|---|
| 3e. malade : Dowling.<br>Organes énormes. { *Estime de soi.* *Fermeté.*<br>Organes assez grands. { Amativité. Combativité. Destructivité. Adhésivité. Bienveillance.<br>Organe fort. — Acquisivité.<br>Très bon (*Pretty good.*) { Intellect.<br>Faible. — Circonspection.<br>Les organes excessifs sont l'estime de soi et la fermeté. | Joseph Dowling, ouvrier en soie, âgé de 29 ans, malade depuis deux ans, garçon.<br>Monomanie. Haut orgueil : il se croit empereur; fatigant, querelleur, dangereux, mais facile à calmer.<br>Note. Lorsque l'organe de l'estime de soi est excité par la maladie, l'individu s'imagine qu'il est roi, empereur, un génie ou même l'Être suprême. (Syst. de Combe, pag. 164.) |
| 4e. malade : Bayley.<br>Organes énormes. { *Destructivité.* Sécrétivité. Acquisivité.<br>— Grands. { Estime de soi. Amativité.<br>— Manquans.—Organes moraux. surtout —Bienveillance.<br>— plus grand. — Vénération.<br>— modérés.—Organes réflectifs.<br>— grands.— Organes perceptifs.<br>La combinaison est mauvaise ici, les organes des impulsions animales dominent beaucoup ; celui de la destructivité est le plus grand. | George Bayley, clerc, âgé de 39 ans, attaqué pour la première fois, il y a neuf ans, a éprouvé deux rechutes.<br>Manie intermittente : violence, tendance à combattre, à détruire; le malade est chagrin, morose : c'est un buveur incorrigible et un homme immoral. |

*Appréciation de M. Combe.*

5e. malade, Edmundson.

Organes très grands. { Destructivité. Amour de l'approbation.

Ces organes me présentent une difficulté comme irrégulièrement développés. { Espérance considérable. Merveillosité, grande dans sa partie postérieure. Idéalité, même observation.

Organes grands. { Amativité. Persévérance. Combativité. Circonspection.

— moyen. — Vénération.

— manquans. { Bienveillance. Consciencìosité. Facultés réflectives.

— moyens.—Facultés perceptives.

Il est difficile d'indiquer le caractère de ce cas. Les organes de l'espérance, de la merveillosité et de l'idéalité présentent un aspect inaccoutumé qui correspond à un vice de conformation.

*Note du docteur Crawford.*

Christophe Edmundson, commis d'un marchand, âgé de 47 ans, malade depuis douze, garçon.

Monomanie religieuse. Il se croyait Jésus-Christ; il essayait de marcher sur la mer et de jeûner quarante jours. Maintenant, il se figure que son corps est habité par l'esprit d'une autre personne; il était clerc et méthodiste; il laissa sa place pour aller prêcher et faire des miracles. Quelquefois irritable et violent.

Quoique le jugement du docteur Combe ne soit pas aussi positif que dans le cas précédent, il est encore fort remarquable.

6e. malade, Brady.

Organes faibles. { Combativité. Espérance. Vénération.

— très faibles. { Idéalité. Ton. Saillie.

— grands. { Estime de soi. Fermeté.

— assez grands. { Bienveillance. Consciencìosité.

— considérable.—Circonspection.

— grands. { Individualité. Eventualité.

Le manque de combativité, d'espérance, de vénération, d'idéalité, de

George Brady, domestique, âgé de 37 ans, attaqué pour la première fois, il y a douze ans; rechute: garçon.

Mélancolie. Grande timidité naturelle. Il s'imagine qu'il est accusé de vol, et il a une appréhension continuelle du châtiment humain ou divin. Il a diverses hallucinations sur ce sujet. Il est bon et doux; son maître, dont il était le sommelier, fut volé; et, quoique le voleur fût découvert, ce fut la cause de l'aliénation mentale de Brady.

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
| --- | --- |
| saillie ; le développement de la circonspection et de la conscienciosité, prédisposeront à la mélancolie. | |
| 7ᵉ. malade, Mulligan.<br>Organes grands. { Philogéniture. *Sécrétivité. Circonspection.*<br>— assez grand.—Acquisivité.<br>— faible. — Espérance.<br>C'est un autre cas de mélancolie. | Mathieu Mulligan, âgé de 39 ans, ébéniste, malade depuis un an et demi.<br>Mélancolie, désespoir religieux. Le malade est silencieux, soupçonneux, morose : il est marié et père de famille ; il montre une grande sollicitude pour le sort des siens. |
| 8ᵉ. malade, Petit.<br>Organes bien grands. { *Estime de soi. Combativité.*<br>— grands. { *Amour de l'approbation. Espérance.*<br>— assez grands. { *Idéalité. Saillie.*<br>— grands. { Philogéniture. Attachement. Fermeté. Localité. Comparaison.<br>— fort.—Conscienciosité.<br>— faible.—Sécrétivité.<br>Je trouve difficile d'indiquer les organes particuliers dans ce cas ; mais j'ai mis en italique ceux qui semblent plus particulièrement déterminer le caractère. | Jacques Petit, boutiquier, âgé de 32 ans, malade depuis un an, marié, père d'un enfant.<br>Manie intermittente. Très violent, chamailleur et brutal. Il a de lui une haute opinion ; il se croit possesseur de grandes richesses ; il dissipe sa fortune au détriment de sa famille. Il a des dispositions à la gaîté, et c'est par là qu'on se rend facilement maître de ses violences. |
| 9ᵉ. malade, Fogharty.<br>Organes grands. { *Destructivité.* Amour de l'approbation. Circonspection. *Merveillosité*, surtout d'un côté. Imitation.<br>— faibles. { Espérance. Vénération.<br>— bien développés.—Intelligence.<br>Les organes qui dominent dans ce cas sont la *merveillosité* et la *destructivité.* | Thomas Fogharty, marin et tailleur, âgé de 39 ans, malade depuis dix.<br>Monomanie avec la singulière idée qu'il est le Tout-Puissant. Il dit qu'il n'a pas eu de commencement et qu'il ne mourra pas ; qu'il peut rendre immortel qui il lui plaît. Il est très irascible et menace ceux qui l'offensent du feu et du soufre de l'enfer. Il offre une étonnante servilité et humilité combinées avec cette exaltation. Il est d'un extérieur bas ; il travaille comme tailleur. C'est un mendiant importun, la boisson est la cause de cette maladie. |

*Appréciation de M. Combe.*

10°. malade, Duff.

Organes très grands. { Estime de soi. Fermeté. Sécrétivité.

Organes grands. { Destructivité. Circonspection.

— faible. — Estime de soi.

— petits. { Idéalité. Saillie. Philogéniture.

— moyen. — Vénération.

La combinaison qui se trouve ici, est celle décrite dans les ouvrages de phrénologie comme conduisant à la mélancolie et au suicide.

*Notes du docteur Crawford.*

Bryan Duff, collecteur de minéraux, âgé de 31 ans, malade depuis trois.

Mélancolie. Affaissement profond, silencieux, morose, inactif; a attenté à sa vie et à celle de son enfant. Après des mécomptes dans ses affaires, il se mit à boire, fut saisi de délire qui le jeta dans une mélancolie permanente.

---

11°. malade, M'-Evoy.

M. Combe remarqua que cette tête était régulièrement développée, qu'il ne pouvait indiquer aucun organe comme très fort ou très faible. Il décrivit les organes qui étaient le plus développés, comme il suit :

Organes grands. { Destructivité. Sécrétivité. Amour de l'approbation.

— assez grands { Acquisivité. Circonspection.

— fort. — Constructivité.

— moyen. — Espérance.

— assez petit. — Estime de soi.

— considérable. — Merveillosité.

— grands. { Perceptifs. Réflectifs.

Michel M'Evoy, âgé de 28 ans, malade depuis à peu près un an.

Mélancolie. Silencieux, peu porté à l'exercice, paraît absorbé dans ses pensées. Aucune illusion dominante; se rétablit graduellement.

---

12°. malade, R. J. C.

Organes très grands. { Combativité. Destructivité.

— grands. { Amativité. Estime de soi. Vénération. Fermeté. Circonspection.

— fort. — Idéalité.

— assez fort. — Philogéniture.

— faible. — Conscienciosité.

R. J. C. âgé de 34 ans, malade depuis quatre.

Manie intermittente. Pendant les paroxysmes, il se croit Jésus-Christ; c'est alors le malade le plus furieux, le plus perfide et le plus dangereux de l'établissement. Il est d'une constitution athlétique et difficile à maintenir. La violence des paroxysmes ne dure que peu de jours. Durant les intervalles, il n'éprouve aucune aberration mentale; il est calme et inoffensif; il était adonné à la boisson.

## *Femmes.*

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
|---|---|
| 13e. malade, Hall.<br>Organe très grand.—*Estime de soi.*<br>— grands. { Concentrativité. Destructivité. Espérance. Vénération.<br>— fort. — Merveillosité.<br>— bien développé.—Intellect.<br>L'organe de l'estime de soi est ici de beaucoup le plus développé. | Jeanne Hall, âgée de 48 ans, malade depuis huit.<br>Monomanie. Orgueil, reine de France; hallucinations relatives à des rebelles qui environnent la maison. Elle s'imagine qu'elle a des rats dans le front. Généralement gaie et calme. Maladie causée par la frayeur durant des troubles dans son pays. |
| 14e. malade, C. C.<br>Organe énorme. { *Amour de l'approbation.*<br>— grands. { Bienveillance. Imitation.<br>— considérable.—Merveillosité.<br>— moyen. { Estime de soi. Vénération.<br>— bien. — Intellect.<br>L'amour de l'approbation est ici hors de proportion avec les autres organes. | C. C., âgée de 30 ans, malade depuis trois.<br>Monomanie. Air de grande importance; elle se croit des titres à une grande fortune dont elle est injustement privée par son père. Elle croit qu'une conspiration est formée dans le pays contre sa vie, et elle veut en informer le gouvernement. Elle est très vaine de sa personne. Son esprit semble engagé sans cesse dans de vastes projets. Ses parens sont très recommandables. Elle était impérieuse dans sa famille et se querellait avec sa belle-mère. |
| 15e. malade, Dunn.<br>Organes fort grands. { Destructivité. Sécrétivité.<br>— grands. { Amativité. Philogéniture. Combativité. Estime de soi.<br>— moyen. { Amour de l'approbation.<br>— assez faibles. { Vénération. Espérance.<br>— convenablement développés. { Organes intellectuels. | Elisa Dunn, âgée de 56 ans, malade depuis neuf.<br>Monomanie, orgueil. S'imaginant être tantôt une reine, tantôt Ali-Pacha, le dey d'Alger ou le grand turc. Elle appelle les serviteurs par le nom de quelque grand seigneur ou de quelque grande dame. Elle est très animée et très bavarde, mais sans violence. |

Après la lecture des notes du docteur Crawford, M. Combe observa que, dans ce cas, le développement n'avait pas fourni l'indication du caractère de la folie; et que, comme il a été dit plus haut, l'affection mor-

bide d'un organe particulier peut exister sans être indiquée par des signes extérieurs.

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
| --- | --- |
| 16e. malade, Nelson.<br>Organes grands. { Philogéniture. Attachement, grand d'un côté, petit de l'autre. *Circonspection.* Amour de l'approbation. *Conscienciosité.*<br>— faible. { Espérance. Idéalité.<br>— petits. — Intelligence.<br>M. Combe observa que cette combinaison indiquait la mélancolie. | Elisa Nelson, âgée de 40 ans, malade depuis dix mois.<br>Mélancolie après la mort de son mari. |
| 17e. malade, J. H.<br>Organes grands. { *Attachement.* Destructivité. Sécrétivité. *Circonspection.* *Estime de soi.* *Amour de l'approbation.*<br>— faibles. { *Espérance.* Idéalité.<br>— bien développé.—Intellect. | J. H. âgée de 41 ans, malade depuis trois.<br>Monomanie avec orgueil: grande excitation occasionnelle. Elle attenta aux jours de son mari par jalousie et essaya aussi de détruire ses enfans. Elle est de basse naissance, sans éducation et mariée à un membre du clergé dissident. |
| 18e. malade, Gallaher.<br>M. Combe reconnut que cette tête était irrégulièrement conformée et qu'il lui était très difficile d'assigner le développement de chaque organe. Alors il les écrivit comme il suit:<br>Organes grands. { Amativité. Attachement. Combativité. Destructivité. Estime de soi. Amour de l'approbation. Circonspection.<br>Organe incertain d'un côté, probablement grand. { Merveillosité.<br>Organe faible.—Espérance, d'un côté. | Suzanne Gallaher, âgée de 23 ans, malade depuis six mois.<br>Monomanie. Grande exaltation religieuse avec orgueil. Elle se figure que le bonheur du peuple de son pays dépend d'elle; qu'elle a reçu des révélations du ciel, qui l'informent d'une conspiration contre leur vie et leur propriété. Elle a vu dans sa chambre une brillante lumière qui faisait entendre une voix. Elle est fort exaltée, portée à détruire, ayant besoin d'être contenue. Elle demande avec importunité d'être renvoyée chez elle. |

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
| --- | --- |
| Organes incertains. { Idéalité.<br>Sécrétivité.<br>— moins grands que Circonspection.<br>— douteux. Acquisivité, mais je le crois grand. | |
| 19e. malade, Mooney.<br>Organes assez grands. { Amativité.<br>Estime de soi.<br>— grands. { Amour de l'approbation.<br>Sécrétivité.<br>Destructivité.<br>Merveillosité, d'un côté.<br>— faible.—Circonspection.<br>— moyen —Combativité.<br>— fort.—Idéalité. | Alicia Mooney, âgée de 30 ans, malade depuis cinq.<br>Monomanie et paroxysmes de manie occasionnels. Elle s'imagine qu'elle a quantité d'argent et elle accable d'importunités pour qu'on lui permette de retourner chez elle. |
| 20e. malade, M'Aveeny.<br>Organes grands. { Philogéniture.<br>Amour de l'approbation.<br>— bien grands.—Fermeté.<br>Tête ordinaire; rien de remarquable. | Ellen M'Aveeny, âgée de 28 ans, malade depuis quatre mois.<br>Manie puerpérale. Gaie, fantasque, mais impatiente et portée à détruire: a besoin d'être contenue. |
| 21e. malade, Kelly.<br>Organes très grands. { *Amour de l'approbation.*<br>— grands. { Sécrétivité.<br>*Estime de soi.*<br>Destructivité.<br>*Idéalité.*<br>*Imitation.*<br>*Constructivité.*<br>Destructivité.<br>Fermeté.<br>— forts. { Bienveillance.<br>Vénération.<br>Une partie du cerveau, qui peut être la merveillosité ou l'espérance, est grande. Espérance moyenne, à moins que la seconde supposition ne soit vraie. Les organes caractéristiques dans cette tête sont l'estime de soi et l'amour de l'approbation; c'est au moins une des combinaisons possibles: la construction, l'imitation et l'idéalité forment l'autre. | Ann Kelly, âgée de 37 ans, malade depuis deux.<br>Monomanie. Orgueil; elle s'imagine qu'elle est Napoléon. Elle est très irritable, mais elle est aisément calmée par quelques éloges. Elle s'habille en partie comme un homme; elle parle d'elle-même comme d'un homme et à la troisième personne. Elle s'est fait des culottes et un manteau richement orné de simples fils. Elle ne veut jamais porter de chapeau. |

| *Appréciation de M. Combe.* | *Notes du docteur Crawford.* |
|---|---|
| 22e. malade, Thomas.<br>Organes très grands.—Amativité.<br>— grands. { Philogéniture, d'un côté et fort de l'autre.<br>— très grands. { *Estime de soi.* *Amour de l'approbation.*<br>— grands. { Fermeté. Destructivité. Vénération.<br>— fort.—Circonspection.<br>Les organes dominans dans ce cas sont l'amativité, l'estime de soi et l'amour de l'approbation. La philogéniture est inégalement développée. | Aurélie Thomas, âgée de 34 ans, malade depuis cinq.<br>Monomanie. Grande anxiété pour ses enfans. Elle s'imaginait qu'ils avaient faim hors de la maison; qu'elle entendait leurs cris, et insistait constamment pour qu'on leur portât sa nourriture. Quelquefois violente, disposée à injurier. Elle a été séduite et trompée; c'est la cause supposée de sa maladie. Elle a cessé de s'informer de ses enfans, disant qu'une voix du ciel l'a informée qu'ils étaient morts et au ciel. |
| 23e. malade, O'Neil.<br>L'organe le plus grand est la destructivité; aucun autre remarquable. | Marie A. O'Neil, âgée de 35 ans, malade depuis neuf.<br>Manie. Grande exaltation, disposition à détruire; elle a besoin d'être contenue; déraisonnable et colère, aucune apparence de sentiment moral ou intellectuel; presque imbécile. |

Voilà vingt-trois malades soumis à l'examen du docteur Combe. Chez quinze ou seize la coïncidence entre le développement du cerveau et la nature de la folie s'est trouvée assez exacte pour que l'inspection du crâne ait permis de découvrir les symptômes caractéristiques. Dans quatre cas, le degré de développement des organes n'offrait pas de base aux conclusions, et, dans un seul, il n'y avait point corrélation entre le caractère de l'aliénation et les prédominances organiques. Mais, si l'on se rappelle que l'excès de développement d'un organe, et par suite l'activité de la faculté qui en dépend, n'est pas la seule cause de l'aliénation; que d'autres encore, même opposées, peuvent la produire, on restera convaincu que ces faits exceptionnels n'infirment en rien la phrénologie; que l'ensemble de l'expérience est au contraire une confirmation éclatante de ses principes, et qu'enfin

les résultats obtenus permettent d'espérer les plus heureuses applications de cette science à la connaissance et au traitement de l'aliénation mentale.

# RÉCLAMATION

## DE M. LE DOCTEUR MÈGE,

RELATIVE A UNE NOTE DE M. DAVID RICHARD, INSÉRÉE A LA PAGE 142 DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.

---

*A Monsieur le rédacteur principal du Journal de la Société phrénologique de Paris.*

MON CHER ET HONORÉ COLLÈGUE,

A la dernière séance de la Société phrénologique de Paris, j'ai fixé son attention sur une note que M. David Richard a insérée dans le numéro d'avril dernier. On y lit ce passage : « Nous (*M. David Richard*) » déclarons avoir lu avec une extrême surprise le » titre qu'un de nos estimables collègues, M. le doc- » teur Mège, de l'Académie royale de médecine, a cru » pouvoir donner à une brochure récemment publiée. » Appeler *manifeste des principes de la Société phré-* » *nologique de Paris* une production individuelle à » laquelle plusieurs objections ont été faites au sein » même de cette Société ; s'autoriser, pour lui attri- » buer cette valeur, de l'assentiment partiel de quel- » ques membres, non convoqués pour délibérer sur » une déclaration de principes, c'est, ce nous semble, » oublier les maximes sacrées de la liberté scientifique » et placer dans un étrange embarras la phrénologie » et les phrénologistes (1). » (Page 142 du n°. d'avril.)

---

(1) Ajoutez au commencement de cette citation : « En science, les » opinions sont individuelles, et chacun répond de ses écrits et de » ses paroles. A ce propos, nous déclarons....

Ajoutez à la fin : » Ce serait d'ailleurs admettre qu'il en est des » opinions scientifiques comme des lois politiques qui se déterminent » à la majorité des suffrages. Or, l'expérience des siècles démontre

Voici les faits sans commentaires :

Lorsque je fis sentir la nécessité de donner une plus grande étendue à nos travaux et d'éclairer le public sur leur véritable nature, je soumis mes idées sur ce sujet à plusieurs de nos collègues qui m'engagèrent à rédiger un plan dans ce but. J'y consentis volontiers, et vous vous souvenez, mon cher collègue, que je vous en communiquai les bases à l'Hôtel-de-Ville, le jour de la séance annuelle, et que, partageant mes vues, vous m'invitâtes à tenir ce travail prêt pour le premier numéro de la nouvelle série de notre journal. Je le fis ; je l'intitulai *Manifeste phrénologique*. Sur mon invitation, le secrétaire-général le mit à l'ordre du jour de la séance du 9 décembre, comme le prouvent les lettres de convocation. Je vins le lire à la Société, et, voyant avec satisfaction qu'il excitait l'approbation de l'assemblée, plus nombreuse qu'à l'ordinaire, je proposai de l'adopter comme manifeste de ses principes phrénologiques. Ma proposition, combattue par nos honorables collègues, messieurs David Richard et Lacorbière, *fut adopté à l'unanimité par les autres membres*. Les deux orateurs opposans ont seuls levé la main contre. Par ce même vote mon mémoire fut renvoyé au comité de publication pour être mis en tête du premier numéro, comme étant le manifeste des principes de la Société phrénologique. Voici d'ailleurs l'extrait du procès-verbal de cette séance, imprimé au verso du titre du manifeste :

« M. Mège a la parole pour lire un manuscrit inti-
» tulé : MANIFESTE PHRÉNOLOGIQUE. » Cette lecture

» et la fausseté et le danger d'une pareille maxime. Aussi, la société » phrénologique a-t-elle décidé, imitant en cela tous les corps savans de » nos jours, que les opinions de ses membres seraient personnelles. » Membres de cette société, nous protestons donc contre le titre du » mémoire de notre très honoré collègue, M. Mège. » Ma note, dit M. David Richard, répond par avance aux assertions de M. Mège.

(*Note du R.*)

terminée, il propose son travail comme déclaration de principes.

» Après une vive discussion, la société adopte, à une forte majorité, ce travail comme le manifeste de ses principes phrénologiques, et le renvoie au comité de rédaction du journal avec annotation de son vote motivé.

» Extrait du procès-verbal de la séance du 9 décembre 1834. »

» *Pour copie conforme :*

» Le secrétaire rapporteur des procès-verbaux,

» *Signé* : C. de Valletti. »

« *Le Vice-Président*,

» *Signé* : Fossati. »

Dans la séance suivante M. David Richard veut revenir sur cette discussion : il commence la lecture d'une lettre dont il m'avait déjà adressé copie et dans laquelle se trouvent les mêmes paroles que celles que je viens d'extraire de sa note, ayant alors pour but de faire annuler la délibération prise, arguant qu'une société ne peut pas adopter une manifestation de principes : c'est la conviction de notre honorable adversaire; mais, sans s'arrêter à cette généralité inapplicable à l'espèce, la Société, ne voyant dans le manifeste que des principes de progrès et d'indépendance scientifique, interrompt la lecture de M. David Richard et passe à l'ordre du jour.

L'opposition de M. David Richard ayant échoué dans deux séances successives de la Société, il l'a reproduite au comité de rédaction en votant contre l'insertion du manifeste dans le premier numéro du journal et le renvoyant au deuxième. Vous, mon cher collègue, vous vous êtes, ainsi que MM. Casimir Broussais et Lacorbière, réuni à M. David Richard,

et vous avez préféré l'œuvre de M. Broussais père à la mienne, que je vous proposais de placer humblement à la suite du savant article de notre président. Vous m'avez objecté que ce serait un numéro *bicéphale*; qu'il fallait nécessairement sacrifier une tête, et le manifeste fut renvoyé au numéro suivant, malgré l'avis des quatre autres membres du comité qui voulaient faire prévaloir la décision de la Société, dont le but, celui de produire ce travail comme drapeau, aurait été manqué, si je ne m'étais cru engagé d'honneur à suppléer au silence du journal par une publication isolée, mais simultanée, du premier numéro. Voilà pourquoi le manifeste a paru séparément. Je devais ces explications au public, qui a pu être étonné de ce déplacement, et qui l'aurait interprêté tout autrement d'après la note de M. David Richard.

Maintenant, on se demandera sans doute quels ont été les motifs et les intentions de M. David Richard (1), en reproduisant dans notre journal une dénégation qui tombe d'elle-même devant les faits. Mais je n'abuserai pas plus long-temps de la patience des lecteurs en prolongeant une réclamation vide d'intérêt scientifique. Je laisse les conjectures de chacun s'exercer librement au sujet de cette petite polémique, que je n'aurais pas soulevée le premier, mais à laquelle j'ai dû répondre par des faits notoires.

Recevez, mon cher collègue, la nouvelle expression de mes sentimens les plus affectueux et les plus dévoués.

MÈGE.

---

(1) Mes motifs et mes intentions, dit M. David Richard, sont l'amour de la vérité et l'indépendance des opinions scientifiques.
(*Note du Rédacteur principal.*)

---

Le Gérant, Docteur LA CORBIÈRE.



# JOURNAL

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

## DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE ANNUELLE

DE

## La Société Phrénologique

DU 22 AOUT 1835,

PAR M. LE PROFESSEUR BROUSSAIS, DE L'INSTITUT,

*Président*,

SUR

## LA FAUSSE PHILOSOPHIE

ET L'ABUS DES ABSTRACTIONS.

MESSIEURS,

C'est pour la cinquième fois que la société phrénologique de Paris célèbre la mémoire du fondateur de la science qu'elle cultive, en se présentant devant le

public pour lui rendre compte de ses travaux et lui faire apprécier le but de ses efforts.

M. le secrétaire-général se charge de la première tâche. Je vais essayer de m'acquitter de la seconde; car ce que nous désirons le plus, c'est d'être bien entendus lorsque nous traitons de la science phrénologique.

En effet, bien des personnes se figurent encore les facultés intellectuelles, les sentimens, les instincts, comme des êtres logés dans des bosses à la superficie du cerveau, et ne s'enquièrent pas de ce qu'est ce cerveau lui-même. Nous croyons devoir rappeler à cette occasion qu'il n'existe point dans le crâne de substance cérébrale neutre et indépendante des facultés ; la masse entière n'est composée que d'organes destinés soit aux instincts, soit aux sentimens, soit aux facultés de l'intelligence. Ces organes forment des masses, et ces masses renfermées dans le crâne, et connues sous les noms de cerveau et de cervelet, constituent l'encéphale.

L'encéphale est aussi l'organe des mouvemens ; car que nous servirait d'avoir des facultés si nous ne pouvions les manifester par des actes? Des instrumens nous sont donnés pour agir; les muscles sont ces instrumens si nécessaires, et sans eux nous serions pour l'observateur au-dessous de l'animal et au niveau de la plante; car, s'il se passait quelque chose dans notre intérieur, nul être intelligent n'en aurait l'idée, puisque cette idée est toujours transmise à nos semblables par la parole, le geste ou la locomotion, qui sont les œuvres des muscles.

Le mouvement du muscle est donc nécessairement associé à la pensée, au sentiment, et si vous êtes trahis dans vos projets les plus cachés, c'est toujours par le muscle, qui altère malgré vous la direction de votre œil, l'expression de vos joues, de vos lèvres, le timbre de votre voix ; c'est lui qui produit le soupir, le

sourire et jusqu'au plus léger dérangement dans la régularité de vos mouvemens respiratoires. En vain affecterait-on de soutenir que l'altération du coloris de la face suffit pour dévoiler notre intérieur : les variations du coloris signifient peu de chose par elles-mêmes, en ce sens ; elles reçoivent toute leur valeur du jeu mobile des muscles de la face.

Ce que nous devons ajouter maintenant, pour vous compléter l'explication de la grande masse du cerveau de l'homme, c'est que tous les instincts, toutes les passions, toutes les facultés, en un mot, trouvent dans cet appareil des organes nerveux chargés de mettre en action les muscles destinés à satisfaire leurs besoins. En d'autres termes, la substance cérébrale est composée de nerfs intracraniens pour toutes les facultés qu'elle possède, et d'un nombre correspondant d'autres nerfs qui se répandent au-dehors du crâne, dans tout le corps, pour exécuter tous les mouvemens qu'elle commande. De plus, il faut se souvenir que toutes ces masses nerveuses renfermées dans le crâne sont doubles comme les organes des sens que vous voyez placés à l'extérieur. Telle est la raison appréciable du grand volume de l'encéphale dans l'espèce humaine. Si l'impulsion intérieure ne se trahit pas toujours à l'instant même par des actes, comme il paraîtrait devoir résulter d'une pareille organisation, c'est que la volonté s'y oppose ; mais ce *veto* de la volonté n'est lui-même que l'action d'un organe cérébral ; et cet organe, en l'exerçant, fait encore agir des muscles qui trahissent son effort.

Le sentiment et le mouvement sont donc étroitement unis dans notre nature, et les êtres sensibles ne paraissent sentir que pour agir à l'instant même. Vous le voyez dans toute l'animalité ; vous l'observez aussi chez l'enfant, car ce n'est qu'avec l'âge et par le secours de l'éducation qu'il parvient à surseoir aux actes que sollicitent ses impulsions, et qu'il acquiert le pouvoir

de substituer l'expression d'une pensée et d'un sentiment à celle d'un autre. L'homme n'est point libre dans le début de sa vie, il ne le devient que lorsque les organes auxquels tient son libre arbitre sont développés. Mais ce n'est pas encore tout; il cesse momentanément de l'être dans le sommeil, dans les rêves, dans le somnambulisme, dans la folie, dans presque toutes les maladies fébriles d'une certaine intensité. Eh bien! l'observation nous apprend que ce changement tient, pour le sommeil, à ce que les organes de la raison et de la volonté se reposent pendant que ceux des instincts et des sentimens veillent encore; pour tous les autres cas que nous venons de citer, à l'excitation maladive de certains organes du cerveau, qui intervertissent ou paralysent ce même organe de la volonté.

Si quelquefois l'homme conserve des vestiges de liberté dans les états divers que je viens de vous signaler, il doit cette prérogative, dont les animaux sont privés, à l'éducation de son intelligence qui a fortifié en lui l'instrument ou l'organe de la raison, et a donné une haute prépondérance à la volonté.

Oui, Messieurs, toutes les facultés se perfectionnent en nous; celle du mouvement musculaire chez l'homme de peine, celles du sentiment et de l'imagination chez l'artiste; et l'homme dont la raison n'est point cultivée, dont la volonté n'est point exercée à régler les mouvemens que sollicite l'instinct, obéit aux impulsions les plus nuisibles à l'état social, les plus contraires à la haute mission que l'homme doit remplir dans l'ordre moral, si les organes de ces impulsions se trouvent prédominans.

Vous pouvez juger maintenant de quelle importance doit être la science qui nous exerce à nous rendre maîtres de nous-mêmes. Or, cette science, c'est la phrénologie; c'est cette partie de nos connaissances qui dissèque le moral humain, et en rattache les élémens à

nos organes, c'est-à-dire à l'encéphale. Ces organes sont toujours là lorsque la faculté existe. Les idiots seuls sont privés des principaux d'entre eux. Si plusieurs existent ensemble à un haut degré de développement, ils forment des masses. S'il n'y en a qu'un petit nombre de bien développés, ceux là deviennent prédominans et présentent des protubérances ou des *bosses*, pour me servir d'une expression dont on a fait un étrange abus et un moyen d'attaque qui a séduit l'ignorance.

Mais ne croyez pas, Messieurs, que le phrénologiste s'y trompe : un groupe d'organes pour les instincts de conservation ou d'égoïsme; un autre pour les instincts sociaux plus rélevés et qui ont été décorés du titre de sentimens; un troisième pour les facultés de l'intelligence, au milieu desquelles se distingue celle de la raison, où brillent la comparaison, le jugement, le sentiment de la personnalité ou le *moi*, et celui de l'action des causes, dit aussi *causalité* : tels sont les seuls élémens de notre moral.

Cette division n'a jamais trompé la sagacité des véritables phrénologistes. Si nous ne pouvons pas toujours spécifier chaque élément du moral humain ou chaque faculté, en désigner le siége d'une manière qui ne laisse rien à désirer; du moins, les masses ou groupes d'organes sont toujours appréciables; on peut en signaler, sinon l'espèce, du moins le genre, et circonscrire les facultés dans des limites dont elles ne sauraient sortir. Rendons ceci sensible par des exemples.

Le phrénologiste, dans le cas où aucune faculté en particulier n'est singulièrement éminente, ne vous dira pas : « telle passion, tel goût vous domine; mais il reconnaîtra qu'un certain nombre d'instincts ou de sentimens ont dû régler votre conduite dans le monde, et que votre éducation a dû rendre quelques-uns

d'entre eux les arbitres de vos destinées; car c'est ainsi que s'expliquent les mœurs des nations aux différentes époques de l'histoire. Si le phrénologiste observe chez vous un développement suffisant des organes de la raison et du pouvoir sur vous-même, il se tiendra dans une plus grande réserve sur la détermination de vos autres facultés; mais s'il rencontre un sujet chez qui les organes du jugement, de la raison soient faibles, tandis que la force reste aux instrumens des passions, il n'hésitera pas à croire que ce malheureux a été entraîné vers des actions d'un ordre peu relevé; et soyez sûr qu'il ne tombera pas dans l'erreur.

Plusieurs organes sont petits, très rapprochés et se confondent facilement dans la région des rapports qui résident dans la partie inférieure du front : on ne parviendra pas toujours à distinguer bien nettement quel est celui de ces organes qui a fourni le plus de richesses à l'intelligence; mais remarquez que plusieurs d'entre eux peuvent jusqu'à un certain point remplir les fonctions des autres, et que les faits extérieurs dont ils sont les portes d'entrée servent tous au développement de notre intelligence. Le sourd et l'aveugle de naissance ne peuvent-ils pas également perfectionner leur raison et acquérir la sagesse? Par conséquent chaque fois que le phrénologiste observera un front large, une voûte orbitaire saillante, un arc sourcilier généralement développé, il reconnaîtra l'homme de l'observation, l'homme de l'expérience, en général, quoiqu'il ne vous dise pas toujours quel a dû être l'élément matériel de cette expérience; mais s'il compare cet individu avec celui chez qui une grande masse est dans le haut du front, tandis que la région inférieure est peu développée, il vous affirmera que ce dernier estime moins les faits que le précédent, qu'il a plus de tendance à la théorie qu'à la pratique, et qu'il se livrera volontiers aux spécula-

tions abstraites, si son éducation le pousse dans cette direction.

Nous venons de vous donner des exemples de ce que vous pouvez communément et sans indiscrétion demander à la phrénologie; il est beaucoup de cas où elle vous donnera davantage: ce sont, vous le sentez parfaitement, ceux où une faculté spéciale prédomine sur les autres d'une manière très remarquable, et où rien ne s'est opposé à ce qu'une telle faculté prît tout son essor. Dans ces cas, le jugement du phrénologiste offre un degré de justesse qui étonne. C'est ainsi qu'il vous signale avec certitude l'homme dominé par l'orgueil, par l'ambition, par la crainte de se faire des ennemis, par le sentiment de la justice et du devoir, par la bienveillance, par l'attachement à ses amis, par l'espérance, par le besoin de vénérer, par une impulsion continuelle à s'étonner, à s'extasier même, devant les choses et les événemens extraordinaires, par un désir insatiable de posséder, par la tendance incessante à dissimuler et à se cacher pour surprendre, par l'aptitude à simuler toutes les vertus qu'il n'a pas.

Mais, Messieurs, cette rigueur de détermination n'est nullement nécessaire à notre science pour qu'elle devienne une des plus utiles à l'ordre social; et vous allez le sentir.

S'il est vrai que la nature ait groupé les unes auprès des autres les facultés qui tendent à peu près au même but, vous parviendrez toujours, par le secours de la phrénologie, à distinguer si un enfant est né pour les sciences ou pour les arts; pour l'observation ou pour la méditation; pour la poésie et l'éloquence ou pour la haute philosophie; pour la mécanique ou pour l'étude des langues, etc.; s'il doit y réussir, ou si l'infériorité de ses aptitudes ne laisse de ressources que pour le travail d'exécution, sous la direction d'une intelligence plus puissante; vous constaterez également

s'il réunit, à plusieurs aptitudes distinguées, le courage, la conscience, l'estime de soi, et s'il est fait pour figurer parmi les hommes supérieurs.

L'observation pure et simple, dégagée de tout préjugé philosophique, peut, dira-t-on, conduire l'instituteur au même résultat. Cela peut se vérifier quelquefois; mais comment s'affranchira-t-il des préjugés de l'éducation ontologique qui lui montrent l'intelligence comme un être indépendant, servi par des organes, et auquel on peut donner toutes les impulsions, toutes les aptitudes possibles, en obligeant ses serviteurs à toujours lui présenter un certain ordre de faits, une série déterminée de sentimens, de conceptions? Ignorant que les aptitudes sont dans l'organisation, le maître s'opiniâtrera à forcer la nature; il négligera de cultiver celles qui sont très prononcées, pour en développer d'autres dont le germe existe à peine. L'éducation routinière des temps passés ne prouve que trop cette vérité. Pourquoi donc refuserait-on les secours de la crânioscopie, qui seule peut conduire les parens et les instituteurs à ménager un temps si précieux? Voilà pour ce qui concerne l'éducation.

Je m'abstiendrai de toute réflexion sur la nécessité, hélas! trop impérieuse de faire éclairer par des phrénologistes les juges en matière criminelle, et les jurés qu'épouvante si souvent l'atrocité de certains forfaits dont ils ne peuvent entrevoir la source. Il me suffira de renvoyer au fondateur, à l'illustre Gall, qui a traité cette question avec tant de supériorité; mais permettez que je touche en passant celle de la pénalité.

Qui ne voit que tout ce qui vient d'être dit à propos de l'éducation, peut être répété à l'occasion du système pénitentiaire? Au lieu d'assujettir aux mêmes travaux tous les détenus reconnus susceptibles de correction, mais reconnus par un habile phrénologiste, dirigez-les, d'après l'avis du même phrénologiste, vers

le genre d'occupation qui convient à leurs organes, et que les maisons de correction soient organisées en conséquence.

Parlerai-je des armées en temps de paix? Que de soucis, que de maux n'entraîne pas l'oisiveté de quelques garnisons dans les intervalles des exercices! Que de talens ne se flétrissent pas pour avoir été soustraits à vingt ans à l'activité qui les mûrissait! N'y aurait-il donc pas possibilité de fonder dans les principales villes de garnison, des établissemens consacrés à un certain nombre de travaux, et d'y envoyer les soldats pendant les heures de leurs loisirs, en consultant le phrénologiste sur les aptitudes de chacun d'eux?

L'économiste peut-il rester étranger à la phrénologie? Je ne le pense pas, lui qui a tant d'intérêt à n'appliquer.... j'allais dire les bras, mais parlons en phrénologiste.... à n'appliquer les têtes qu'il fait travailler qu'au genre d'occupation où elles peuvent lui rapporter le plus de profit.

Mais, c'est principalement sur la philosophie et sur la morale que les phrénologistes réclament aujourd'hui de l'influence; car la philosophie s'applique à tout dans le commerce de la vie, et la morale ne saurait formuler ses lois que sous sa dictée.

Or, Messieurs, qu'est-ce que la philosophie? est-ce, comme on l'a cru jadis, la science des premiers principes et des causes premières? Est ce la science de *l'être en soi*? est-ce la théologie?.. Mais où est le savoir dans ce genre d'études? Celui qui veut s'y livrer ne tarde guère à découvrir qu'on en est encore aux recherches, et qu'il n'y a point là de science proprement dite. La question est donc de savoir ce que l'on doit chercher en philosophie et comment on doit le chercher.

Ce que l'on doit chercher, c'est très évidemment ce qu'il est possible de découvrir, pour acquérir des idées justes sur notre manière d'être, et sur notre destina-

tion au milieu de l'univers; car tel doit être le but de tout philosophe.

Eh bien ! ce qu'il est possible de découvrir, ce sont les faits, que nous divisons en faits extérieurs et en faits intérieurs. Les premiers sont les corps dont nous constatons l'existence et les modifications ou changemens. Nous acquérons cette connaissance par nos sens, qui sont situés à la surface de notre corps, et par nos organes de rapports, dont la phrénologie a déterminé le nombre et la position dans notre encéphale. Si vous cherchez au-delà de ce que ces organes peuvent fournir, vous ne trouvez plus rien hors de vous; car vos recherches ne vous créent pas de nouveaux organes de rapport avec le monde extérieur. Que trouvez-vous donc alors ? Ce qui se passe dans votre intérieur à la suite et par l'effet de l'impression des faits extérieurs. Vous contemplez, vous étudiez votre pensée, vos sentimens, vos impulsions, vos instincts, en un mot les faits intérieurs.

Ainsi, faits extérieurs, qui viennent par les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et du goût; faits intérieurs, dont les uns sont le résultat des faits extérieurs, et les autres l'effet de certains changemens de nos organes qui se manifestent par le plaisir et par la douleur. Cette seconde sous-division est du domaine de la physiologie et de la médecine. Mais les faits intérieurs, quels qu'ils soient, ne peuvent être considérés comme constituant un monde intérieur indépendant de la matière et du monde extérieur. Voilà tout ce qu'il nous est possible de découvrir, d'étudier et de connaître. J'aborde maintenant la seconde question : comment doit-on chercher la vérité dans ces deux ordres de faits?

Evidemment, il faut la chercher en mettant continuellement les deux ordres de faits en rapport; en n'adoptant aucune croyance sur les uns qui ne soit confirmée par les autres, ou qui ne s'associe avec eux

d'une manière quelconque ; sans cette précaution on ne devient jamais ni philosophe, ni moraliste ; on ne possède qu'une science partielle, et jamais de notions générales, positives.

Celui qui se borne à étudier les faits extérieurs peut en apprendre beaucoup et devenir un savant ; mais s'il ne les rapproche pas, s'il n'en tire point d'induction, et s'il ne les compare pas aux faits intérieurs, il ne sera jamais un philosophe. Celui qui, méprisant les faits extérieurs, refuse de suivre les progrès des sciences physiques, et se contente d'étudier les faits intérieurs, les prend, à son insu, pour des faits extérieurs, et les traite comme tels dans ses discours, dans ses écrits. Il croit faire des découvertes ; mais il se perd dans les chimères, et n'est compris que par ses adeptes.

Tel est le mystère de ces langues obscures qui vous étonnent dans la bouche des métaphysiciens de tous les temps : l'*être* en soi, *la matière*; la *forme* la *substance*, divisée en matérielle et spirituelle ; la *pensée*, séparée des organes ; les *images*, séparées des corps ; les *catégories*, les *entéléchies*, les *monades*, le sentiment de notre personne ou le *moi*, séparé de nous et généralisé : tels sont les élémens du langage des métaphysiciens. Eh bien ! ce sont des conceptions, c'est-à-dire, des opérations du cerveau humain agissant comme intelligence. Elles ont eu lieu à la suite de l'observation des faits extérieurs. Les mots que nous venons de réciter sont des signes conventionnels dont la destination première fut de rappeler les faits extérieurs qui donnèrent lieu à ces conceptions. Or, les métaphysiciens ont érigé ces conceptions en causes, en agens, en moteurs et modificateurs de ces mêmes faits extérieurs. Ils en ont fait quelquefois la cause première, et d'autrefois les agens secondaires. Voici des exemples de cet abus de langage : l'*être se pose d'abord, puis il crée et pose tout l'univers*. Le voilà donc Dieu ; bientôt il sera un

soleil et lancera sans s'épuiser des émanations qui produiront tous les corps ; l'instant d'après il sera la mer, car ses émanations lui reviendront, comme les vapeurs aériennes précipitées retournent à l'Océan. ( Ecole d'Alexandrie. )

Chez d'autres, la matière, qu'on dit inerte par elle-même, se trouvera, animée et façonnée par la forme, érigée en être actif ; ou bien la pensée de l'homme, généralisée, deviendra Dieu lui-même et représentera l'essence de tous les êtres. ( Aristote. )

La *substance*, qui n'est saisie par aucun de nos sens, mais que nous concevons malgré nous, sera traitée tantôt comme un corps inerte, tantôt comme l'homme lui-même ou comme la divinité, et on la représentera faisant des prodiges.

Les *catégories*, mot ou signe destiné à rappeler le mode d'union des choses entre elles, ou des collections de choses, c'est-à-dire, mot qui rappelle une conception de l'intelligence à la suite de l'observation de l'extérieur, les catégories auront la fonction de borner l'être qui, tout-à-l'heure, était la puissance suprême : les catégories maintenant pourront le fractionner, le limiter et en donner la notion, puisqu'il n'est rien sans elles, suivant Aristote.

Ainsi, voilà plusieurs faits intérieurs du genre des conceptions, qui agissent les uns sur les autres et sur les corps, comme agiraient des corps mêmes ; car on n'a pas, pour les mettre en action, d'autres verbes que ceux qui peignent les actes ou les modifications des corps; d'autres adjectifs que ceux qui qualifient les corps. Mais voici bien autre chose : le chaud et le froid, qui sont des sensations ; le bien et le mal, l'amour et l'aversion, qui sont des sentimens moraux ; le plein et le vide, où vous reconnaissez des comparaisons, des jugemens, n'étaient-ils pas, avant Platon et Aristote, les créateurs et les modificateurs de l'univers? et ces

romans étaient retracés avec le même vice de langage, puisqu'on prêtait à ces conceptions les actions des hommes et les modifications des corps bruts. Autre roman : les images, ces reflets de la lumière partie de la surface des corps, étaient devenues chez Platon des modèles créés par Dieu avant les corps et qui leur avaient servi de type. Aristote y substitua les *Entéléchies*, conception destinée à exprimerla forme essentielle qui constitue un individu dans son espèce : puis cette forme fut mise en mouvement pour tendre à une fin ; car c'est l'âme végétative dans les plantes, et l'âme sensitive dans les animaux. Mais que sont ces âmes elles-mêmes ? Des signes qui rappellent des faits, et ces faits, les phénomènes inexpliqués de la vie. Voilà donc la vie qui est représentée par une configuration de corps, et cette configuration produit les faits de la vie.

Et ne croyez pas, Messieurs, que la philosophie moderne ait flétri ce jargon si ridicule : avec les entéléchies, Leibnitz a créé ses *monades*. Les monades sont en effet des formes substantielles ; mais elles sont bien au-dessus des entéléchies d'Aristote, car elles sont douées de la force actuelle de perception et de l'appétit ; elles sont par conséquent le *premier réservoir de la vie*. La vie dans un réservoir ! admirez. Elles sont plus encore, car chaque monade est la perception de l'univers. Mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que ces monades ne sont pas seulement les âmes des plantes, des animaux et des hommes ; leur créateur les retrouve dans les corps inertes ; chaque collection de molécules, une roche, un cristal, en possède une, et pour comble de singularité, il n'est pas une des molécules, pas un des atômes de ces masses qui ne possède encore sa monade. Mais attendez : la molécule, l'atôme disparaîtront bientôt, par la subtilité du philosophe allemand, et la substance immatérielle restera seule dans l'univers pour engendrer et transmuter la

matière des corps : tous les corps seront des esprits, tous les esprits seront des corps ; et ces corps et ces esprits travailleront comme des ouvriers, comme des artistes ; penseront comme des savans, comme des philosophes ; que dis-je ! ils opéreront comme des demi-dieux sous l'influence génésique de la monade des monades, qui est Dieu lui-même. Voilà, j'espère, un bel exemple de ce fatras métaphysique, qu'on a décoré du titre de *Monde intérieur*.

Si je vous ai retenus quelques instans sur la monadologie, c'est parce que des psychologistes fameux de notre époque y trouvent encore aujourd'hui le secret de la haute philosophie. C'est là qu'est, suivant eux, la suprême sagesse ; c'est de cette source, un peu modifiée, qu'ils prétendent faire découler la morale et le grand art de régir l'ordre social. Ces éloges nous annoncent positivement le projet, bien arrêté dans quelques têtes, de gouverner les hommes avec des mots qu'ils n'entendraient pas : il y aurait, comme dans les gouvernemens théocratiques d'autrefois, une langue sacrée, comprise par les seuls adeptes, et qu'ils prendraient la peine de traduire pour le vulgaire ; mais seulement dans ce qui concernerait l'exécution.

Or, comme tous les citoyens ont des droits égaux à l'intelligence de leur code, il importe que la langue des psychologistes soit traduite dans son entier ; et c'est à cette traduction que nous avons voulu faire servir les données dont la phrénologie vient de nous enrichir.

Je n'ai rien dit du sentiment personnel ou du *moi*, que l'on extrait aujourd'hui de l'homme adulte, sain, éveillé, pour en faire l'attribut, l'essence de l'humanité, et qu'on généralise ensuite pour qu'il devienne le type de la substance spirituelle. J'ai trop bien prouvé ailleurs que ce sentiment n'est qu'un des phénomènes du cerveau agissant dans certaines conditions ; qu'il ne

contient point l'homme, parce que celui-ci ne serait l'homme ni dans le commencement de sa vie, ni dans son sommeil, ni dans beaucoup de maladies : cette nouvelle abstraction prospère, je le sais ; mais lisez les psychologistes, et vous reconnaîtrez que leur *moi*, ne représentant qu'une des positions de l'homme, vous êtes obligés de chercher les autres dans l'observation par les sens.

Si j'ai été assez heureux pour me faire comprendre, vous devez concevoir maintenant, Messieurs, que pour ne pas s'égarer en philosophie, l'homme ne doit pas se borner à contempler ses sentimens et ses conceptions. Il doit, pendant qu'il s'observe sentant et pensant, étudier le sentir et le penser chez d'autres hommes, afin qu'il ne se prenne pas pour autre que ce qu'il est ; mais il ne faut pas qu'il se borne à l'observatiou de l'homme adulte, instruit, éveillé et sain comme lui-même ; il n'y trouverait pas tout ce qu'il doit apprendre, il n'y observerait l'homme que dans une des nombreuses positions de son existence. C'est un devoir pour lui, s'il aspire de bonne foi à la vraie philosophie, de remarquer comment la faculté de sentir et celle de penser se développent dans l'enfance, se fortifient dans l'âge adulte, se perfectionnent et se détériorent par l'éducation, par les travaux habituels, par les maladies. C'est en faisant cette étude qu'il remarquera s'il prend pour guide la physiologie du cerveau fondée par Gall, les rapports des facultés qui distinguent l'homme des animaux, et les hommes entre eux, avec les différentes régions de l'encéphale. C'est là qu'il trouvera bien tracées les limites de nos facultés, et la réfutation des systèmes arbitraires, d'après lesquels on avait cru les analyser.

En effet, Messieurs, en se livrant à cette étude, l'observateur, devenu physiologiste, comprendra que, puisque l'on peut vivement sentir sans bien penser, le

sentiment est autre chose que l'intelligence. Il sera confirmé dans cette conclusion par la certitude que ces facultés dépendent d'organes différens. Si, par exemple, il observe un malfaiteur à faible intelligence, mais à sensations vives et à passions que rien n'a pu réprimer; s'il remarque chez lui les organes des sens, des instincts et des passions très développés, pendant que ceux de l'intelligence et des sentimens supérieurs se trouvent à leur minimum, il sera forcé de convenir que la pensée n'est pas la sensation transformée comme le voulait Condillac, qui pourtant rendit à la philosophie de grands services.

Si d'autre part il observe, avec de faibles passions et de grandes facultés intellectuelles, les organes de ces facultés très développés et ceux des passions peu prononcés, force lui sera d'avouer que les passions ne sont pas des qualités, des affections, en un mot, des modifications du principe intelligent, puisqu'elles ne suivent pas les progrès de son activité, comme on l'a cru dans toutes les philosophies jusqu'à l'époque mémorable de Gall.

S'il voit constamment que les hommes qui refusent de raisonner manquent des organes du raisonnement, et que ceux qui raisonnent le font toujours dans l'intérêt de l'instinct, du sentiment ou de l'impulsion dont les organes prédominent en eux, lorsque cette tendance n'a point été corrigée par l'éducation (fait qui s'observe constamment chez l'homme du peuple), il sera conduit à penser que la raison n'est pas un être absolu et indépendant de toute condition physique. S'il remarque que les conceptions les plus élevées, celle de cause première, de force, de puissance, de durée, d'espace, de qualités, que quelques philosophes ont réalisées et mises en action comme des corps, ainsi que vous venez de le voir, ne peuvent pas être considérées de la même manière par bien des hommes parfaitement organisés

et pleins de raison ; si notre observateur constate que ces hommes éprouvent la même répugnance pour réaliser notre intelligence, nos impulsions secrètes, la somme de nos facultés morales, parce qu'ils ne sauraient où placer tous ces phénomènes s'ils les séparaient de notre cerveau, il faudra bien qu'il convienne, cet observateur, qu'on peut avoir une forte intelligence sans être métaphysicien. S'il veut connaître la cause appréciable de la tendance à la métaphysique, il comparera les organes entre eux chez ces deux sortes de personnes, et il vérifiera que l'organe de la comparaison est très développé chez les métaphysiciens et l'emporte sur ceux qui font sentir le besoin de l'étude des faits. Il notera une conformation toute contraire chez les personnes qui cherchent les faits extérieurs et qui refusent de les confondre avec les faits intérieurs; c'est-à-dire de réaliser ces derniers. De plus, il fixera son attention sur les influences énormes de l'éducation et de l'exemple, et il vérifiera que l'une et l'autre font incliner l'homme vers l'observation extérieure ou vers l'intérieure, et développent les organes qui en sont les instrumens.

Alors un grand problême sera résolu pour lui : il saura que tous les hommes ne sont pas faits pour la métaphysique; que tous ceux dont l'organisation cérébrale est complète peuvent comprendre cette science et la juger; enfin que l'aptitude extrême et l'entraînement irrésistible à ce genre de spéculation n'indiquent point une supériorité d'intelligence chez ceux qui en sont doués, mais bien plutôt un défaut d'équilibre dans l'organisation du cerveau. C'est ainsi que la phrénologie aplanira au philosophe une des plus grandes difficultés qui puissent s'offrir dans la connaissance de l'homme.

Je pourrais invoquer tous les faits phrénologiques pour appuyer ces importantes vérités; mais le temps me fait défaut. Il faudrait tout un livre pour les met-

tre dans un jour qui les fît bien ressortir. Je me contenterai de vous donner, pour complément de ce sujet, des signes auxquels, ce me semble, vous pourrez toujours reconnaître si une abstraction est bonne ou mauvaise, s'il faut y croire ou la rejeter, l'admettre dans le langage ou la repousser.

Toute abstraction représente un fait intérieur, aucune ne peut représenter un fait extérieur. Je conçois la substance ou la matière sans formes, quoique je ne l'aie jamais observée telle; je conçois les formes, les couleurs, la consistance, la température sans corps, quoique jamais mes sens ne m'en aient donné la certitude. Il en est ainsi du mouvement, que je n'ai jamais remarqué indépendant des corps; j'en dis autant de la durée, de l'espace, de la cause, de la puissance, de la vie, de la pensée, de nos sentimens, de chacune de nos facultés morales, de leur ensemble ou d'un principe unique qu'on peut leur supposer.

Or, quoique la chose exprimée par chacun de ces mots n'ait jamais été saisie par aucun sens, ce qui la constitue *fait intérieur*, des faits extérieurs, saisis par ces mêmes sens, ont existé et ont donné lieu à la formation de cette chose qui est une conception. Le mot par lequel on la désigne ne peut donc avoir d'autre usage que celui de rappeler ces faits extérieurs, ou bien de mettre l'homme dans l'état intellectuel où se trouvaient ceux qui les premiers eurent cette conception. Les faits provoquent la conception ; le mot qui la désigne rappelle les faits; leur rôle ne peut changer : la conception ou abstraction ne peut jamais agir comme un corps. Celui qui la met en action comme un corps, fait un mensonge, et le moyen de dévoiler le mensonge est de s'assurer si l'abstraction rappelle, remémore, dans son langage, les faits qui en ont provoqué la conception, ou si elle représente autre chose; car souvent, soit par ignorance, soit par l'effet de quel-

ques passions, beaucoup d'hommes donnent aux abstractions des valeurs bien différentes.

Ainsi l'épreuve que je vous propose consiste à réduire les abstractions en faits appréciables par les sens. C'est le meilleur moyen d'en connaître aussitôt la valeur.

Je regrette beaucoup, Messieurs, de ne pouvoir vous développer cette question comme elle mériterait de l'être; car les abstractions sont très multipliées dans les langues des peuples civilisés, et j'entends déjà la critique s'écrier que les abstractions sont le dépôt sacré des grandes vérités et qu'elles seules gouvernent le monde. Cela me paraît vrai, je m'empresse d'en convenir, et d'ajouter qu'on ne saurait faire une phrase, ni formuler une loi sans le secours des abstractions. Mais soumettez-les à l'épreuve que je viens de vous indiquer, et vous verrez quel emploi on fait souvent des plus révérées. Quelles qu'elles soient, si ceux qui les emploient ne les donnent que pour des signes exprimant des modifications de corps, on peut les adopter, en en donnant l'explication. Mais toutes les fois que les hommes qui s'en servent démontrent, par leur langage, qu'ils leur donnent les attributs des corps, ou de l'homme lui-même, elles doivent être rejetées à cause des influences fâcheuses qu'elles peuvent avoir sur le sort de l'humanité.

Voici quelques exemples de ces deux sortes d'emplois :

Les mots, juste et injuste, bien et mal, vertus et vices, bonté et méchanceté, probité et perfidie, propriété, acquisition, vol, profit et perte, etc., etc., rappellent des sentimens et des actions qui ont été favorables ou nuisibles au bonheur de chaque individu et de la société, et qui peuvent encore le devenir. Il n'y a que de l'avantage à les employer dans ce sens, à en faire le fondement des lois et les instrumens de l'économie générale et particulière. Tous les hommes

possèdent, dans leur appareil encéphalique, des organes qui correspondent à ces expressions, et chacun en trouve en lui-même le véritable sens. La philosophie peut donc les adopter, avec les définitions de rigueur. Je dois en dire autant de l'abstraction *loi*, elle rappelle un grand fait, la volonté de tous, formulée par les plus sages ; elle est donc digne de tous nos respects.

Mais en est-il ainsi de l'expression, *droit divin?* par exemple : cette abstraction n'est-elle pas réfutée par les sentimens du juste et de l'injuste, dont nous possédons les organes? Pour bien comprendre ceci, il suffit de se rappeler la valeur du mot Dieu dans la langue de certains sophistes. Lorsqu'un prêtre fanatique nous peint un Dieu qui nous prescrit l'ignorance et l'abnégation de notre raison ; un Dieu qui place la souveraine perfection dans l'éloignement des sentimens si doux, si naturels, si impérieux, d'époux et de père ; un Dieu qui prend plaisir à nous voir incessamment et jusqu'à l'exténuation de nos forces en lutte avec les premiers besoins ; un Dieu qui nous ordonne la soumission et la fidélité envers les tyrans les plus farouches et qui nous fait un crime de l'insurrection, parce qu'il a transmis ses droits à ce tyran ; un Dieu enfin qui punit par des tortures éternelles toute infraction à ces lois cruelles, ne reconnaissez-vous pas en ce Dieu un homme injuste et méchant ; c'est à-dire un homme imparfaitement organisé et d'une mauvaise éducation, tel que vous en avez observé dans la société? Or, cette idée est tout l'opposé de celle que vous êtes portés à vous faire de la Divinité, d'après la contemplation de ses œuvres. J'ai donc eu raison de dire qu'en réduisant les abstractions en faits appréciables par les sens, on en connaissait aussitôt la valeur.

En vain alléguerait-on que j'exagère la férocité de ce Dieu factice, puisqu'il se laisse fléchir par son ministre dont il confirme l'absolution. Je demanderais

alors à quel prix nous payons cette absolution ; et, au souvenir de la suprême puissance des papes, devant qui les rois fléchirent autrefois le genou, des richesses et de la splendeur du clergé dans des siècles qui ne sont pas encore éloignés du nôtre; au spectacle des gros revenus et du luxe encore flagrant des prélats romains d'aujourd'hui, ma réponse serait facile à formuler. Réduisant en effet l'abstraction *religion*, telle que l'entendent encore quelques énergumènes, en faits appréciables par les sens, je la montrerais comme un code formulé par des hommes injustes et surtout avides, qui exploitent à leur profit le sentiment de vénération dont la nature nous a dotés pour d'autres fins; d'hommes qui se concertent pour empêcher le développement des organes du jugement et de la causalité; d'hommes enfin qui s'opposent à l'acquisition des faits, dans le but de donner la prépondérance à l'organe du merveilleux.

En effet, Messieurs, l'homme commence par croire en entrant dans la vie; il croit avant de juger, et la vénération naturelle qu'il a pour ses parens et pour ses maîtres lui en a fait un devoir sacré; il jugera plus tard, lorsque les faits de la nature lui seront connus, parce que ces faits mettront en jeu les organes de la raison, qui sont trop faibles dans le premier âge. Mais tenez-le constamment dans l'ignorance, et forcez cette raison au silence par la représentation continuelle d'un merveilleux effrayant, d'un miraculeux terrible qui puisse le glacer d'épouvante, il croira tout le reste de sa vie; car les organes de la raison auront perdu l'habitude d'agir, pendant que ceux de la crainte auront acquis la prépondérance, en associant leur action à l'action des organes qui le poussent à la croyance, aussi bien qu'à celui de la vénération.

C'est ainsi que les prêtres façonnèrent nos ancêtres, dans leurs intérêts associés à ceux des tyrans. Mais ces

tyrans ont fini par rougir de leur soumission aux prêtres. Ils ont permis aux peuples de s'instruire, de raisonner, afin qu'ils ne les exterminassent plus à la voix du prêtre en courroux, afin qu'ils daignassent les aider à briser un joug humiliant. Ils agissaient dans leurs intérêts, ces tyrans. Nous agissons dans le nôtre en appliquant ces connaissances et cette raison qu'ils nous ont laissé cultiver, à l'interprétation de cette langue énigmatique dont on se sert pour voiler leurs exorbitantes prétentions.

Vous la trouverez cette langue dans les ouvrages des classiques de l'absolutisme et dans les articles de diplomatie dont les journaux de ce genre sont surchargés. Le temps me manque pour soumettre à l'épreuve de la réduction les abstractions qui pullulent dans ces écrits : telles que personnage auguste, fidélité, ingratitude, protection divine, grâce divine, dévouement, providence, droits, priviléges, prérogatives, soumission, rébellion, félonie, profanation, etc., etc... Et ce ne sont pas là les seules expressions qu'il faudrait mettre au creuset : le mal et le bien, la vérité et l'erreur, tous les mots y ont changé de valeur. Mais vous connaîtrez le sens qu'on leur donne par les actes que l'on fait faire à l'abstraction personnifiée; regardez-y de près, et vous jugerez facilement que les sentimens désignés par ces expressions ne sont point ceux que les phrénologistes ont signalés, avec justesse, comme les seuls qui puissent inspirer à l'homme les actions les plus propres à faire son bonheur et celui de la société; Ces expressions en effet ont toutes changé de valeur dans la bouche des apologistes du droit divin : elles n'ont plus leur sens primitif, elles en ont d'autres ; elles sont vraiment devenues les métaphores du despotisme.

Vous le voyez, Messieurs, la phrénologie peut rendre de grands services à l'humanité ; je terminerai ce discours en vous résumant les principaux.

Elle fait deviner l'homme dès le berceau et fournit les données nécessaires pour le placer dans la situation qui peut le plus contribuer à son bonheur et au progrès de l'humanité. Elle lui montre ce qu'il faut faire pour rendre la justice qui lui est due à l'infortuné que de tristes penchans ou le vice de l'éducation ont rendu coupable envers la société; elle enseigne en même temps comment son expiation peut tourner à l'avantage de ceux qu'il a offensés et au sien même ; elle éclaire cette foule immense de citoyens estimables qui s'adonne aujourd'hui à l'amélioration des produits de la nature et des arts, sur les moyens de les multiplier, en appliquant la grande masse du peuple aux travaux dans lesquels chacun de ses membres peut le mieux servir sa famille ; elle fait connaître à l'homme qui cultive la morale et la philosophie, ses devoirs et sa noble destination, car celle-ci est écrite dans les organes de la raison et dans ceux des sentimens supérieurs qui ennoblissent toutes nos actions en leur donnant l'empreinte morale. Elle lui dévoile enfin toute l'étendue de ses droits en dissipant ces légions d'êtres fictifs et fantastiques qu'un langage métaphorique fait planer sur sa tête pour rapetisser l'homme et le tenir dans l'abjection.

Vous présenter la masse des services que la phrénologie est appelée à rendre à la société, c'est honorer la mémoire de son fondateur de la manière la plus digne de son génie.

La justice veut toutefois que le nom de son disciple Spurzheim soit associé au sien ; car les travaux de ce savant ont puissamment contribué à l'alliance de cette belle science avec la morale et la philosophie.

Encore de nouveaux efforts et de la persévérance; une attention soutenue à montrer la science telle qu'elle est aux nombreux amis de la vérité, dont notre siècle s'enorgueillit ; de la dignité surtout dans la lutte qu'il

faudra soutenir contre une critique souvent injuste, quelquefois virulente, et les phrénologistes jouiront enfin du triomphe auquel ils aspirent, l'aveu qu'ils ont rendu service à leurs semblables, et l'estime des gens de bien.

# De l'Alimentivité,

OU

## DU SENS

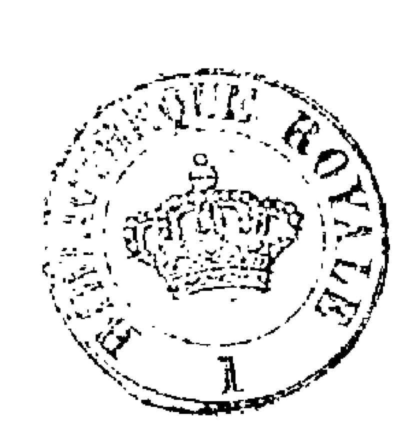
## DE LA FAIM ET DE LA SOIF,

COMME FACULTÉ CÉRÉBRALE PRIMITIVE,

PAR MM. OMBROS ET THÉODORE PENTELITHE.

Dedit autem natura belluis et sensum et appetitum, ut altero *conatum* haberent ad naturales pastus capessendos, altero secernerent pestifera à salutaribus.

CIC., *de natura Deor.*, l. II.




Les sens extérieurs sont des appareils destinés à transmettre au cerveau les impressions reçues du dehors, et à mettre cet organe en rapport avec le monde physique. Ce ne sont que de simples moyens de relation, et la perception n'est pas en eux. Leur état actif, a fort bien dit Spurzheim, est le résultat d'une activité intérieure; il n'a pas plus son origine dans les sens que le mouvement volontaire n'a son principe dans les muscles. C'est là une vérité bien reconnue en phrénologie; et cependant les phrénologistes sont encore loin de l'admettre dans toutes ses applications; et pour n'en

citer qu'un exemple, comment n'a-t-on pas été conduit à comprendre *à priori* que, si les organes des sens extérieurs ne sont que des instrumens, si les sensations qu'ils transmettent ne sont perçues que par l'encéphale, le nez et la bouche ne peuvent pas plus juger les odeurs et les saveurs, que l'œil seul ne peut juger les couleurs, les formes ou les distances, l'oreille apprécier l'harmonie des tons ou la signification de la parole.

Le raisonnement seul indique donc qu'il doit y avoir deux portions cérébrales affectées, l'une à la perception des odeurs, l'autre à celle des saveurs. Nous nous bornerons à l'histoire de cette dernière dans ce travail, et nous ferons voir que l'observation confirme ce que la théorie devait faire soupçonner.

I. C'est le docteur Combe qui remarqua le premier, sur la brebis, deux circonvolutions cérébrales distinctes, joignant le point qui, chez les carnivores, est occupé par l'organe de la destructivité. Le docteur Hoppe en donna une plus longue description dans le Journal phrénologique de Copenhague, et créa le nom d'alimentivité. Nous n'avons pu nous procurer son mémoire, remarquable, dit-on ; mais ce que nous en connaissons nous a démontré que notre manière de voir était assez différente de la sienne pour que notre ouvrage ne fût pas inutile ; et sans doute aussi que l'existence de cet organe sera bien plus solidement établie quand elle s'appuiera sur des faits recueillis par des observateurs que séparent d'aussi grandes distances.

II. Les corps vivans sont dans un mouvement continuel de composition et de décomposition ; ils devaient donc avoir des moyens de réparer des pertes qui se renouvellent sans cesse. Ces moyens varient comme les espèces : les végétaux puisent les matériaux de leur vie dans le sol même où ils sont implantés ; cer-

tains animaux se nourrissent aussi du milieu dans lequel ils vivent; mais cette disposition n'existe que pour les degrés inférieurs de l'échelle animale; tous les autres doivent chercher ces alimens et leur faire subir diverses préparations pour les rendre assimilables à leur propre substance.

L'animal devant chercher sa nourriture, il fallait donc qu'il sentît le besoin d'en prendre, sous peine d'être exposé à périr d'inanition ou d'un excès d'alimentation. La nature, pour régler cette fonction, le doua d'un organe cérébral destiné à l'avertir du besoin des alimens solides par le sentiment de la faim, et de celui des liquides par le sentiment de la soif.

Mais tous les corps ne pouvaient pas servir indistinctement à sa nutrition; il lui fallait distinguer ceux qui pouvaient fournir à sa nourriture de ceux qui ne lui auraient été que nuisibles. Ce même organe, que nous avons dit chargé de percevoir le besoin des alimens, fut aussi destiné à le diriger dans leur choix: la nature ajouta à cet effet un appareil extérieur pour lui transmettre l'impression des saveurs, de même que l'oreille et l'œil transmettent respectivement à l'encéphale, l'une l'impression des sons, l'autre celle des couleurs, des formes, de l'étendue, etc.

Ainsi, donner à l'animal la conscience du besoin des alimens solides ou liquides, et le déterminer pour telle ou telle substance, voilà la double fonction de l'organe de l'*alimentivité;* ou plutôt cette préférence pour telle ou telle nourriture n'est point une fonction distincte, c'est une qualité de cet organe, qualité que nous retrouvons également dans tous les autres: le cervelet, par exemple, tout en nous portant à l'amour physique, nous fait préférer telle ou telle femme; le sens du coloris ne se borne point à nous faire aimer les couleurs, il nous porte aussi à en choisir quelques-unes de préférence à d'autres, etc. C'est cette qualité

des organes cérébraux qui, dans les facultés intellectuelles, a pris le nom de *jugement*. Toutefois, dans l'alimentivité, ce jugement acquiert plus d'importance, et se manifeste d'une manière plus marquée. Aussi examinerons-nous cette faculté sous deux points de vue, 1°. comme organe de la faim et de la soif, 2°. comme organe du goût ou des saveurs.

Mais avant d'entrer en matière, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ce que l'un de nous a dit ailleurs (1), savoir que tout appareil se compose essentiellement de trois parties : 1°. une portion de l'encéphale chargée de tout ce qu'il y a d'intellectuel ou d'instinctif dans la fonction ; 2°. une ou plusieurs portions de la moelle épinière, d'où naissent les nerfs qui vont se distribuer aux organes extérieurs ; 3°. enfin un ou plusieurs organes extérieurs. L'alimentivité n'est donc pour nous que la partie encéphalique de l'appareil de la digestion.

III. Les alimens sont tout ce qui nourrit. Ils peuvent être solides ou liquides ; les premiers embrassent les règnes végétal et animal, dont il n'est presque pas un seul individu qui ne serve de pâture à d'autres. Il ne faudrait pas même dire avec quelques physiologistes que le règne minéral n'en fournit aucun ; car l'usage du sel est un besoin pour l'homme et pour plusieurs quadrupèdes, et beaucoup de volatiles mangent des substances terreuses, surtout au moment de la ponte. — Les seconds sont désignés sous le nom de boissons ; l'eau est la plus commune de toutes : le lait, le sang, les sucs des plantes, tels sont les liquides dont les animaux ont l'habitude de s'abreuver ; l'intelligence de l'homme a ajouté à ces boissons certaines liqueurs qu'il prépare au moyen de la fermentation.

(1) Prodromes d'une nouvelle doctrine médicale, 1835.

Lorsque le mouvement nutritif a séparé de nos organes les matériaux qui les ont constitués pendant un certain temps, nous éprouvons le sentiment de la faim, qui se caractérise par une faiblesse générale, et surtout par une sensation particulière dans la région épigastrique. — Les physiologistes n'ont pas manqué de faire ici ce qu'ils ont fait pour une foule de phénomènes analogues, c'est-à-dire que, prenant l'effet pour la cause, ils ont rapporté la faim à l'estomac, comme ils avaient déjà placé la vision dans l'œil, l'audition dans l'oreille, l'amour dans le cœur, la colère dans le foie, etc.

Rappelons donc encore, puisqu'on ne cesse de répéter les mêmes erreurs, que tout ce qui est idée, de quelque nature qu'elle soit, est un acte de l'encéphale, et que toute sensation perçue appartient aussi au cerveau; car une perception est une idée; et quant à l'estomac, y a-t-il entre cet organe et le sentiment de la faim des rapports tellement constans qu'on soit en droit d'y placer ce sentiment? Ne l'a-t-on pas vu parfaitement sain dans des cas où l'appétit est complètement perdu, tandis que d'autres fois les altérations les plus graves, les désorganisations cancéreuses même ont pu exister avec un appétit plus fort que dans l'état de santé? Si la faim avait son siége dans l'estomac, et qu'elle tînt à la vacuité de cet organe, elle devrait toujours diminuer à mesure qu'il se remplit d'alimens; et qui souvent n'a observé tout le contraire? quelquefois, ce n'est même qu'alors qu'on a commencé à manger, que l'appétit se réveille; de là ce proverbe si connu que l'*appétit vient en mangeant*. Ici l'excitation de l'estomac par les alimens réagit sur l'organe cérébral, tandis que dans les cas ordinaires c'est ce dernier qui réagit sur l'estomac. Il n'est pas rare aussi de voir, chez les enfans surtout et chez les jeunes animaux, le désir de manger se manifester encore après la réplétion com-

plète de ce viscère ; remarque dont un axiôme vulgaire fait foi.

IV. La soif ou le besoin des liquides s'annonce par un sentiment de sécheresse dans l'arrière-gorge et le pharynx ; et c'est encore dans ces organes que les physiologistes ont placé son siége. Faudra-t-il répéter qu'il en est de ce sentiment comme de celui de la faim, que, dès qu'il est perçu, c'est une opération intellectuelle, c'est une idée, et que le cerveau seul a des perceptions et des idées?

Dans l'enfant la faim et la soif se confondent ; le lait, qui est la seule nourriture à cet âge, sert à la fois d'aliment et de boisson. Ces deux besoins, qui commencent avec la vie, sont ordinairement forts dans la jeunesse et tant que le corps n'a pas pris tout son accroissement ; ils diminuent avec le temps ; mais, même à la fin de la vie, lorsque tous les penchans ont perdu leur activité, celui-là conserve la sienne : le vieillard aime la table ; les plaisirs de la bonne chère sont les derniers qu'il éprouve.

V. Ce penchant est un des plus forts qui existent dans les animaux comme dans l'homme. Les neuf dixièmes au moins de ceux qui couvrent la surface du globe, ne s'agitent toute leur vie que pour se procurer des alimens : le sauvage ne sort de son apathie que pour aller à la chasse ou à la pêche ; le nègre vend sa liberté pour un verre d'eau-de-vie ; et même, dans nos contrées civilisées, toutes les idées du peuple sont tournées de ce côté ; aussi sa langue se ressent-elle de la haute influence de cet organe : pour lui, *manger* c'est *vivre*, et ces deux mots sont synonymes dans son langage. Un homme qui fait de bons repas, est un homme qui *vit* bien. Veut-il exprimer la richesse de quelqu'un? il dit qu'il a cinquante, soixante francs à *manger* par jour. Les Romains eux-mêmes, au plus haut degré de leur puissance, ne demandaient à Néron

que du pain et des spectacles, *panem et circenses*. C'était le cri de deux organes voisins (alimentivité, destructivité).

Dans les classes éclairées de la société, d'autres facultés s'exercent, et diminuent l'énergie de l'alimentivité; car plus il y a d'organes actifs dans le cerveau, moins il peut y avoir de prédominance dans l'un d'eux. Les Lydiens, pressés par la disette, s'avisèrent d'inventer des jeux; l'oisif devient libertin ou gourmand. Plus la vie intellectuelle s'étend, plus la vie animale se rétrécit. On mange peu à Paris, on mange plus à Lyon; on mange sans cesse dans les petites villes et dans les villages. Mais, dans les classes même où le besoin de manger est presque de mauvais ton, l'alimentivité conserve une grande influence. « N'avez-vous jamais réfléchi, dit Demaistre, à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas? La table, dit un ancien proverbe grec, est entremetteuse de l'amitié. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? Pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique, passez de la plus haute civilisation aux rudimens de la société, examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses, etc. »

« J'ai vu parmi nous, raconte Montaigne, un de ces artistes qui avaient servi le cardinal Carafa. Il me fit un discours de cette science de gueule, avec une gravité et une contenance magistrales, comme s'il eût

parlé de quelques grands points de théologie. Il me déchiffra les différences d'appétit, celui qu'on a à jeun, celui qu'on a après le second et tiers service, etc.; ensuite il entra en matière sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations, et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. »

VI. Le climat exerce une grande influence sur cet organe; et sous ce rapport, comme sous les autres, l'homme est harmonisé avec le monde extérieur. Dans les pays froids, où l'habitant a besoin de résister aux effets de la température, cette faculté est très forte; l'Allemand, le Suédois, le Russe consomment une prodigieuse quantité d'alimens. Dans le midi au contraire, où la chaleur semble suffire seule pour faire végéter, pour ainsi dire, les corps, l'alimentivité est peu active; les fruits et les végétaux suffisent. Les femmes délicates de ces contrées ne pourraient pas digérer les substances que les femmes des pays septentrionaux mangent sans en être incommodées. (Spurzheim, *Éduc.*, p. 35, 69). Le Tellah et l'Arabe du désert, sobres par nature ou par instinct, le sont encore par l'observation journalière des faits qui leur démontre à chaque instant que l'homme le plus vigoureusement constitué ne pourrait supporter les chaleurs intenses du soleil, s'il n'avait la précaution de ne prendre qu'une petite quantité d'alimens. Ils savent que lorsqu'on est à jeun, la peau est fraîche, la respiration facile, la tête dégagée, quelle que soit la chaleur à laquelle on se trouve exposé. Au lever du soleil, l'Arabe nomade, monté sur son coursier, parcourt du matin au soir l'immensité du désert, n'emportant pour toute provision qu'un petit sac de farine et une outre remplie d'eau. Le complément de son équipage est une coupe en bois, dans laquelle il pétrit quatre ou cinq boulettes de pâte, de

la grosseur d'une noix, qui, cuites sur un peu de braise ou desséchées au soleil, constituent toute la nourriture d'une longue journée d'été (Buffon).

VII. Les différences que l'on observe dans l'énergie de cet organe ne tiennent pas toutes au climat; les saisons ont aussi de l'influence. On mange moins en été qu'en hiver; Hippocrate prétend qu'on soutient mieux l'abstinence pendant les temps chauds que pendant les froids rigoureux. Il y a encore des différences purement individuelles: il en est qui ont besoin d'une grande quantité d'alimens, et l'on cite sous ce rapport des exemples remarquables: Maximin mangeait, dit-on, soixante livres de viande par jour; Phagon dévora devant Aurélius, un sanglier, un cochon, un mouton avec cent pains; et Albinus engloutit, dans une matinée, cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de muscat, cent becfigues et quarante huîtres, etc.

Des différences analogues se retrouvent chez les animaux: si on excepte le genre chameau, dont les espèces supportent la faim avec une patience qui tient du prodige, tous les herbivores mangent beaucoup, et ils avaient besoin en effet d'être fortement poussés à prendre de la nourriture, car leurs alimens sont peu nourrissans; aussi la nature en a-t-elle couvert la terre, et leur a-t-elle donné une masse intestinale énorme, pour les contenir et les élaborer. Les carnassiers, au contraire, mangent moins: le renard ne parvient pas tous les jours à saisir une poule, ni le loup un mouton; mais les substances animales dont ils se nourrissent contiennent beaucoup de matières nutritives, il leur en faut moins pour les soutenir: aussi, éprouvent-ils le besoin de manger moins impérieusement et moins souvent que ceux qui vivent de végétaux.

La même remarque s'applique aux oiseaux: les gallinacés mangent sans cesse, tandis que le faucon, le

vautour et l'aigle restent long-temps en repos après avoir dévoré leur proie. Parmi les poissons, les cyprins, qui se nourrissent presque exclusivement de végétaux, sont toujours en mouvement pour chercher leur pâture, tandis que le brochet et la plupart des carnassiers ne sortent du fond de l'eau qu'à de longs intervalles pour saisir une proie. Le boa, parmi les reptiles, reste plusieurs mois endormi, après avoir avalé un animal, quelquefois plus gros que lui. Nous pourrions étendre ces observations aux insectes, dont la plupart des carnassiers sont très sobres, pendant que ceux qui vivent de plantes ou de fleurs sont souvent de vrais gloutons qui semblent n'être nés que pour manger.

Tous ces animaux trouvent partout leur nourriture dans les régions qui leur sont assignées. « Tu ouvres la main, ô Seigneur, dit le psalmiste, et tu rassasies chaque créature vivante suivant son goût et son désir. » Ceux-là mêmes qui se sustantent des feuilles, des fleurs et des fruits que les champs ne leur offrent que dans certaines saisons, ne sont point réduits à périr par la famine pendant l'hiver : aux uns, la nature donne l'instinct de ramasser des provisions; aux autres, elle suspend toutes leurs fonctions, et les laisse dans une léthargie profonde, jusqu'à ce que le soleil du printemps vienne les ranimer, en même temps que la vie végétale.

VIII. Tout ce que nous venons de dire du besoin de manger peut s'appliquer à celui de boire; les liquides ne sont pas moins nécessaires à l'entretien de notre corps que les solides. Tous les hommes n'éprouvent pas ce besoin avec la même énergie; chez les uns, il est impérieux et se renouvelle souvent; chez d'autres, il existe à peine. Nous connaissons deux femmes qui ne l'ont, pour ainsi dire, jamais ressenti.

Il semble qu'il soit plus fort chez les carnassiers que chez les herbivores, et ces derniers en effet avaient

peu besoin de liquides, puisque les végétaux en contiennent une grande quantité. Toutefois la faculté qu'a le chameau de se passer de boisson pendant longtemps, même au milieu des sables brûlans du désert, doit tenir, indépendamment de l'idiosyncrasie de l'alimentivité, à une organisation particulière, sans doute à cette poche garnie de différentes loges, toujours remplie d'eau comme une éponge, qui verse peu à peu dans la circulation les liquides dont le corps a besoin.

La soif existe-t-elle chez les poissons? C'est une question difficile à résoudre; cependant on peut dire que ce sentiment leur était peu nécessaire, puisqu'ils ne peuvent prendre les alimens solides que trempés dans le milieu où ils vivent; et ils ressemblent jusqu'à un certain point, sous ce rapport, aux jeunes mammifères chez qui la faim et la soif se confondent, et à qui le lait sert à-la-fois d'aliment et de boisson. Beaucoup d'insectes sont dans le même cas; ce sont ceux qui se nourrissent de fluides, soit qu'ils pompent à l'aide d'un syphon le suc des végétaux, soit qu'ils sucent le sang des animaux sur qui ils s'appliquent.

IX. Comme toutes les facultés, l'alimentivité a plusieurs degrés d'activité; les mots d'*appétit* et de *faim* expriment ces degrés. De même que toutes les fonctions nerveuses, elle est intermittente; elle se réveille presque toujours à la même heure; elle s'affaiblit et s'assoupit quand cette heure est passée, quoiqu'on n'ait rien pris pour la satisfaire; mais elle reparaît bientôt, et s'accompagne de symptômes alarmans quand l'abstinence se prolonge.

Le vieillard supporte la faim beaucoup mieux que l'enfant; son corps n'a plus cette nutrition active qu'il avait dans le jeune âge; il diminue plutôt qu'il ne s'accroît; il n'a donc pas besoin de tant de substances alibiles. Aussi, le Dante nous représente-t-il Ugolin n'expirant qu'après tous ses enfans dans la prison où la

vengeance de Ruggieri l'avait condamné à mourir de faim avec eux. Le poète s'est conformé en cela à ce qu'enseigne la physiologie. Hippocrate a dit dans ses aphorismes : *Senes facillimè jejunium ferunt, deindè qui constanti sunt œtate; minimè adolescentes; ex omnibus vero pueri, prœsertim illi qui inter ipsos sunt vividiores.* (Aph. 13, *sect.* 1.)

Les effets de la faim sont plus rapides chez les hommes que chez les femmes, chez les individus maigres, secs et bilieux que chez les lymphatiques, chez ceux qui font de l'exercice, que chez ceux qui restent dans l'inaction; ils sont prompts, surtout quand le tourment de la soif s'ajoute à celui de la faim: la mort survient plus tôt dans un air sec que dans un air humide; de plusieurs chapons que Redi tint enfermés sans leur donner à manger ni à boire, aucun ne passa le neuvième jour, tandis qu'un autre, qui eut de l'eau tant qu'il en voulut, et qui but avidement et souvent, pendant seize jours, n'expira qu'au vingtième. Chaussier rapportait dans ses cours, que des ouvriers, s'étant trouvés pris dans une carrière froide et humide, par l'écroulement subit des étais, y restèrent sans nourriture pendant quatorze jours; quand on eut enlevé les décombres, il ne leur restait plus qu'un souffle de vie, leur pouls était faible, leur chaleur prête à s'éteindre; cependant ils se rétablirent assez promptement. On succombe plus vite à la faim quand on jouit d'une bonne santé que quand on est malade; les exemples de diète prolongée, cités par Haller, n'ont été pris que parmi des mélancoliques, des fous ou des femmes hystériques.

Trois jours d'abstinence complète suffisent ordinairement chez un homme fort et robuste, pour amener une affreuse série de symptômes; on a dit qu'ils n'étaient pas, non plus que la mort qui s'ensuit, le résultat de la faim, mais qu'ils dépendaient du défaut de

substances nutritives. Il est vrai qu'un grand nombre d'entre eux tient en effet à ce que le sang s'appauvrit à chaque instant, sans pouvoir réparer ses pertes; mais on voit aussi, du côté du cerveau, des désordres de l'intelligence qui annoncent qu'il est profondément excité: quand tous les autres organes sont dans l'affaissement le plus absolu, il y a ordinairement insomnie complète, ou si le sommeil gagne enfin, l'alimentivité ne s'endort pas; elle tourmente encore le malheureux par des songes: le baron de Trenck raconte qu'il ne rêvait dans son cachot, que repas et banquets somptueux. L'irritation de l'encéphale se manifeste plus évidemment encore par un délire féroce, et quand nous parlerons du siége de l'alimentivité, nous verrons que sa position, auprès de la destructivité, rend compte d'une manière satisfaisante des scènes affreuses qui ont lieu dans toutes les famines. L'histoire du siége de Paris et celle du naufrage de la Méduse fournissent d'amples détails sur ce point. Ainsi, tout en admettant les effets qui dépendent de l'appauvrissement du sang, il est impossible de nier que l'affection cérébrale ne soit pour beaucoup dans la mort qui suit la privation des alimens. Il n'est donc pas si ridicule que l'ont pensé MM. Adelon et Magendie, de dire que l'on meurt de faim. On peut mourir de ce sentiment tout aussi bien que de celui de l'ambition, de l'amour, de la jalousie, de l'amitié, etc.

On en peut dire autant de la soif; quoique la mort, qui en résulte quelquefois, dépende en partie de ce que le sang ne contient plus la quantité de liquide nécessaire, le délire qui la précède annonce que l'irritation de l'organe qui éprouvait le besoin, a retenti sur l'encéphale tout entier.

X. On peut rapporter encore à cet organe une maladie qui jusqu'ici a été complètement inconnue dans sa nature comme dans son siége; c'est l'hydrophobie.

Ce ne peut être qu'une affection de l'alimentivité ; et l'un de nous ( *Observ.* I ) a manifestement vu la portion du cerveau, qui en est le siége, enflammée, et les membranes correspondantes très rouges chez un jeune homme mort à la suite de la morsure d'un chien enragé. Il est important de ne pas confondre la rage elle-même avec l'horreur des liquides ; ce sont deux maladies qui peuvent exister isolément : la rage, ou plutôt ses mouvemens tétaniques appartiennent à l'affection de la moelle ; l'hydrophobie à celle de l'alimentivité ; et quand il s'y joint l'envie de mordre, qui n'existe pas non plus chez tous les enragés, c'est que la maladie a gagné la destructivité.

**XI.** L'asthénie constitue l'inactivité de l'organe ou l'anorexie.

Cette inertie peut être produite, dans l'état de santé, par l'intensité de l'action cérébrale occupée ailleurs. On sait qu'une méditation profonde ou une passion violente endorment, pour ainsi dire, l'alimentivité, ou du moins rendent insensible au retour de l'appétit.

En général, l'anorexie doit être considérée ( Ch. Londe, *D. méd. Chir. prat.*, t. III, p. 21 ) comme un *avertissement de l'organisme* qui nous prescrit l'abstinence, soit pour éteindre une hypérémie, soit pour empêcher l'estomac de se charger de matériaux qu'il ne peut élaborer. Ce qu'il y a alors de mieux à faire, c'est de suivre la nature.

La lésion de l'organe encéphalique n'a pas fixé l'attention des pathologistes. L'étude analytique de la migraine va nous fournir à ce sujet des lumières précieuses : la migraine est une névralgie qui occupe un des côtés de la tête et *spécialement la région temporale*, et qui est remarquable par le *siége exclusif* de la douleur dans les *tempes*, par les accès qu'elle présente et l'absence de lésions organiques ( Piorry, *Migraine*, 1831, p. 406). Elle se déclare dans deux conditions

de l'estomac, ou lorsqu'il est rempli d'alimens, ou lorsque la *faim se prononce avec intensité* (ib., 407). La *faim*, pour certains hommes, dit cet auteur (p. 396) est promptement suivie de la *migraine*. (On connaît le proverbe populaire qui dit que *le mal de tête veut paître*). Le goût et l'odorat sont alors altérés (p. 411); puis le trouble encéphalique réagit sur l'estomac: des éructations, des nausées, des vomissemens surviennent; et il est à noter que les vomissemens ne dépendent pas de la présence des alimens, car ils se déclarent quelquefois lorsque l'estomac est complètement vide, et ce sont même ceux-là qui fatiguent le plus les malades (Piorry, p. 412). Il y a plus, dans une migraine excessive, il arrive souvent qu'un des côtés de la langue ou de la face éprouve un frémissement douloureux, qui commence par la pointe de la langue, et quand cette douleur est parvenue vers le centre, elle cesse de se faire sentir (ib., 412). Lorsque cette affection survient à jeun, et qu'on a souffert de la faim, des alimens et *surtout ceux qui sont excitans*, du vin, entravent brusquement le développement ultérieur des symptômes (ib., p. 419). N'est-ce pas là évidemment une lésion locale de l'alimentivité? Or, on ne fait ici qu'extraire *littéralement* ces passages du mémoire de M. Piorry. Le mode d'action des remèdes vient pleinement confirmer notre opinion : MM. Trousseau, Piorry et Blanc ont réussi, surtout dès l'invasion de la migraine, avec l'extrait de belladone en friction. Et où frictionnent-ils? précisément sur les tempes. M Piorry rapporte cinq cas de guérison par l'emploi de ce moyen topique.

*Obs.* 2. L'un de nous connaît une dame qui a perdu le sentiment de la faim à la suite de longues migraines; à présent, elle n'a jamais d'appétit, mange sans goût, et digère lentement et avec peine. Elle a même fini par perdre aussi l'odorat, au point qu'au-

jourd'hui, pour l'exciter un peu, elle a besoin de respirer de l'alcali volatil.

XII. La suractivité anormale de l'organe se lie à des phénomènes cérébraux dignes de remarque. Ainsi, les apoplexies sont souvent annoncées par un appétit plus fort qu'à l'ordinaire. Et, lorsque dans une maladie aiguë, le malade demande à manger sans que les symptômes aient diminué, c'est un signe que le cerveau va se prendre.

Les surexcitations de l'organe peuvent avoir pour effet des désirs insatiables, soit de boissons, c'est la polydipsie; soit d'alimens, c'est la polyphagie ou boulimie. A l'égard de la polydipsie, nous nous bornerons à cet extrait (*D. méd. chir. prat.*, 1835, t. XIII. 441) : « Elle n'a guère, dit M. Jolly, été étudiée jusqu'à ce jour que comme symptôme, et pourtant des faits nombreux ne permettent point de douter qu'elle ne puisse constituer à elle seule une maladie essentielle. On l'observe particulièrement chez les individus qui ont contracté le vice de l'ivrognerie; elle peut avoir pour *siége le centre même de la sensibilité* (p. 443), et pour cause une hallucination mentale, comparable à celles dont les sensations dépendantes des sens externes nous offrent l'exemple, et qu'on sait être *indépendantes des sens eux-mêmes.* » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire.

Quant à la polyphagie, elle peut, dit le même auteur (t. XIII, p. 495), être due à une *aberration de la sensibilité spéciale qui a sous sa dépendance les fonctions digestives*, c'est-à-dire à une anomalie de la sensibilité cérébrale. Et à ce sujet, il fait cette réflexion fort juste : chez quelques polyphages (p. 496), on a trouvé l'estomac d'une ampleur tout-à-fait extraordinaire ; mais cette dimension exagérée était-elle *cause* ou *résultat* de la polyphagie? D'ailleurs, ajoute-t-il (p. 497), quelle disproportion entre la voracité presque

incroyable des polyphages et les anomalies observées dans les organes digestifs!

C'est qu'en effet il fallait raisonnablement chercher ailleurs que dans les membranes gastriques la cause et le siége de ces phénomènes. Tout ce qui est désir, tout ce qui est idée, tout ce qui est instinct ou penchant, la raison se refuse à le placer dans l'estomac ni aucun des organes splanchniques du thorax ou de l'abdomen. Voici quelques cas pathologiques fort intéressans pour l'histoire de l'alimentivité.

*Obs.* 3. L'un de nous traitait un homme affecté d'une péritonite chronique, qui était tourmenté d'un besoin continuel de manger. Spurzheim, à qui il le fit voir à son passage à Lyon, crut reconnaître dans les tempes une chaleur plus grande que dans le reste de la tête. Des sangsues y furent appliquées; la faim parut calmée momentanément; mais le malade sortit de l'hôpital avant qu'on pût arriver à un résultat définitif.

*Obs.* 4. Une femme, petite et maigre, ayant toujours été d'un fort appétit, eut une vive frayeur. A l'instant, elle sentit, dit-elle, son sang porté vers la tête et son corps glacé. Depuis lors elle fut sujette à de violentes douleurs dans les tempes; mais ce qui la tourmentait le plus, c'était un besoin de manger que rien ne pouvait satisfaire.

*Obs.* 5. Un vieillard de l'hospice de la Charité s'était fait remarquer depuis long-temps par son ivrognerie; il mourut d'une gastro-hépatite. A l'autopsie, nous trouvâmes une érosion parfaitement marquée des deux circonvolutions de l'alimentivité du côté gauche.

*Obs.* 6. Un homme de cinquante ans succomba à une hépatite chronique à la suite d'excès de boissons spiritueuses. Nous rencontrâmes la même érosion. Ces deux observations, ainsi que celle du jeune hydrophobe, sont d'un haut intérêt pour l'étude et le siége de la faculté qui nous occupe.

XIII. Jusqu'ici nous n'avons examiné l'alimentivité que sous le rapport du sentiment de la faim et de la soif; il reste à l'étudier sous le rapport du goût.

Nous avons dit que de même que le coloris nous portait à préférer le rouge au noir, ou le bleu au jaune; le cervelet, les brunes aux blondes, ou *vice versâ*, etc.; ainsi l'alimentivité nous faisait préférer telle substance à telle autre, la nourriture végétale à la nourriture animale, ou réciproquement. Ce n'est donc point une faculté distincte; c'est un attribut de chaque faculté; c'est une véritable idiosyncrasie. Elle ne se borne pas là : elle détermine encore les substances qui peuvent nous servir de nourriture. Chaque animal a un certain nombre de corps qui lui ont été destinés à cet usage, et vers lesquels il est porté par un instinct inné, sans tâtonnement, sans essai. L'enfant, à peine sorti de l'utérus de sa mère, cherche le sein, s'y applique, et exécute mieux que l'adulte le mécanisme compliqué de la succion. Le chevreau, au milieu de vingt plantes qu'on lui offre, sait choisir le cytise (Galien). Le perdreau, en sortant de l'œuf, sait, ainsi que le poussin, chercher dans la terre le grain qui doit le nourrir; et, quoique le papillon dépose en général ses œufs sur le végétal qui doit servir de pâture à sa chenille, si quelqu'accident l'en sépare, elle sait bien le retrouver, et ne va pas ronger une autre plante.

Tous les corps de la nature sont en effet destinés à servir de nourriture à d'autres; chaque espèce a un certain nombre d'ennemis occupés à la détruire; chaque partie des végétaux sert à l'entretien de quelques êtres; et les animaux eux-mêmes sont sans cesse en guerre avec d'autres, soit qu'ils les attaquent de vive force, comme les mammifères, soit qu'ils s'attachent à leur corps, comme les insectes et les entozoaires. La destruction est organisée dans la nature aussi bien que la reproduction. Mais par cela même, les animaux ne

devaient pas se nourrir de tout indistinctement; ce qui entretient la vie de l'un est un poison pour l'autre : les vers se repaissent de chairs en putréfaction; certaines chenilles vivent du suc des tithymales et d'autres plantes vireuses; les cailles s'engraissent, dit-on, avec l'hellébore; les porcs se nourrissent impunément de jusquiame, les chèvres de ciguë; l'euphorbe, selon Forskal, sert à nourrir les chameaux; toutes substances à l'usage desquelles l'homme ne résisterait pas, tandis que le persil, les amandes amères qu'il mange impunément, sont un poison pour les perroquets et les écureuils.

Ainsi il existe un rapport intime entre le besoin de nos organes et l'activité de cette faculté. Cela est si vrai que si l'on force un animal à se nourrir d'une substance qu'il ne mange pas, son estomac la rejette ou la digère mal. C'est en vain que vous n'offrez au ver à soie que des feuilles de laitue ou de scorsonère, au lieu de celles du mûrier; pressé par la faim, il en ronge, mais il se développe mal; il languit et ne parvient qu'avec peine à donner un cocon maigre et sans valeur. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes, qui n'aimaient pas le fromage, vomir des mêts qui en contenaient et qu'on leur avait fait prendre sans les en prévenir? Gall avait une semblable antipathie pour le mouton : un jour qu'il avait mangé avec appétit d'un ragoût qu'il croyait être du chevreuil, il eut des vomissemens pénibles qui lui firent soupçonner qu'on l'avait trompé; et le maître d'hôtel avoua en effet qu'il y en avait mêlé.

XIV. Non seulement l'alimentivité règle ainsi les alimens qui conviennent à chaque espèce; mais elle se modifie encore suivant les besoins qu'éprouve le corps de l'animal par suite du climat ou de certains états de maladie. Dans les pays chauds, elle porte l'homme à se nourrir de végétaux; la diète pythagoricienne a pris naissance dans l'Inde, où le riz est la principale nour-

riture des habitans. Dans les pays froids, elle lui fait préférer les substances animales et les liqueurs fermentées, qui le font résister mieux aux rigueurs des frimas.

Ses organes sont-ils malades, elle perd en général le goût des alimens; les animaux se privent alors de manger. Elle ne borne pas là ses bienfaits; elle nous indique encore ce qui nous est utile. Qui ne sait que les malades recherchent souvent les boissons douces dans les catarrhes, les acides dans la fièvre bilieuse, les amers dans certains embarras gastriques, etc.? L'appétit commence-t-il à reparaître, ils désirent certains alimens, et il est rare qu'ils ne les digèrent pas. Il n'est pas b soin de dire qu'on ne parle ici que des instincts bien déterminés, et il ne faut pas les confondre avec les caprices d'une femme vaporeuse ou d'un enfant gâté.

Telle fut l'origine de la médecine : c'est après avoir remarqué que les acides, que ce malade avait demandés avec instance, lui avaient été utiles, qu'on les conseilla à cet autre qui se trouvait dans le même cas et chez qui peut-être les perceptions de l'alimentivité n'étaient pas assez claires pour qu'il les demandât lui-même; d'où il suit que, dans beaucoup de cas, il y a chez les hommes une médecine purement instinctive: c'est celle qui existe chez les animaux. Les chiens mangent du chiendent pour se faire vomir; les chattes boivent de l'huile pendant les douleurs de la parturition; les mangoustes de l'Inde, ennemis acharnés des reptiles, savent, lorsqu'ils en ont été mordus, manger une racine que les Indiens reconnaissent eux-mêmes comme l'antidote de ce venin; et l'un de nous se rappellera toujours avoir vu l'ours Martin de la Ménagerie royale, quelque temps après s'être cassé la cuisse, briser la glace de son auge pour y tremper son

membre fracturé. C'est le recueil de tous ces faits qui a constitué les principes de l'art de guérir :

*Artem experientia fecit,*
*Naturâ monstrante viam.*

XV. Les modifications que l'alimentivité éprouve de la grossesse sont dignes de remarque. Il se manifeste alors une foule de désirs qu'on appelle *envies de femmes grosses*. Quelques-uns sont, il est vrai, bizarres et inexplicables; mais il en est qui ne sont que des moyens dont la nature se sert pour introduire dans l'économie les matériaux nécessaires à la formation du nouvel être. Ils existent dans les animaux comme dans l'espèce humaine : c'est une véritable envie de femme grosse que celle qui porte les oiseaux à manger des substances terreuses, au moment de la ponte, sans doute pour fournir les matières crétacées qui doivent former la coquille de l'œuf.

Mais la modification la plus singulière est celle qui se manifeste au moment de l'accouchement : l'un de nous s'est long-temps demandé à quel organe il fallait rapporter l'instinct qu'ont les femelles des mammifères de couper le cordon ombilical au moment de la naissance de leurs petits; il avait même pensé à proposer un prix pour la solution de cette question. Il n'hésite pas à dire aujourd'hui que c'est à l'alimentivité: toutes les femelles dévorent le placenta avec avidité, comme une friandise, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les herbivores eux-mêmes le mangent aussi bien que les carnassiers.

Quand cette faculté nous pousse à manger des substances qui ne sont pas de l'ordre de celles dont nous avons coutume de nous nourrir, c'est un état pathologique qui porte le nom de pica ou malacia. C'est souvent un véritable délire, ou une aliénation de la fa-

culté ; mais, dans quelques cas, ce pourrait bien être encore une impulsion de la nature pour se pourvoir des principes dont le corps a besoin ; c'est ce qu'on voit, par exemple, chez les enfans rachitiques qui mangent de la terre ou de la chaux, comme pour fournir au système osseux les sels calcaires destinés à lui donner la solidité qui lui manque.

**XVI.** Le goût diffère autant que l'appétit ; chez les uns, il est très développé ; il est très faible, chez d'autres. Il semble qu'il se perfectionne avec les facultés intellectuelles qu'il avoisine. Les peuples, à leur origine, préfèrent la quantité à la qualité ; la sensualité dans les plaisirs de la table est comme une marque de civilisation. Le brouet noir qui suffisait au Spartiate sauvage ne convenait plus au spirituel Athénien ; et les somptueux repas de Lucullus remplacèrent les modestes racines que Dentatus faisait cuire lui-même quand il reçut les ambassadeurs des Samnites. Ici, comme ailleurs, l'abus est près de l'usage. Qui ne sait les excès auxquels les Romains se portèrent sous ce rapport ? César mangeait quelquefois en un seul festin le revenu de plusieurs provinces. Vitellius n'assistait jamais à un repas qui coûtât moins de dix mille écus, et il en faisait quatre par jour. Lucullus, pris un jour à l'improviste par Cicéron et Pompée, leur donna un souper qui revint à vingt mille francs de notre monnaie ; et Domitien faisait délibérer le sénat sur la manière de préparer un turbot. Leur gourmandise sut dépasser les bornes que semblait lui assigner la capacité de l'estomac. Ils provoquaient le vomissement quand ils étaient repus d'alimens, et recommençaient à manger comme auparavant ; *vomunt ut edant*, dit Sénèque, et *edunt ut vomant*.

Les anciens, qui avaient divinisé tous nos penchans, n'oublièrent pas celui-là : l'alimentivité eut les honneurs de l'apothéose ; Comus fut le dieu des gourmands,

comme Mars était le dieu des combats, et Mercure celui des voleurs, etc. La mythologie n'était qu'une phrénologie personnifiée (1).

Il y a encore d'autres penchans qu'on ne peut rapporter qu'à des idiosyncrasies de l'alimentivité ; celui-ci ne rêve que bons morceaux : toutes ses idées sont dirigées vers les repas et la bonne chère ; celui-là se soucie peu des solides, mais les boissons, le vin et les liqueurs sont sa plus douce jouissance. Ces deux penchans constituent la *gourmandise* et l'*ivrognerie* : ce sont deux abus de la faculté que nous décrivons ici.

L'habitude nous fait souvent trouver bonnes certaines substances que le goût rejette d'abord avec répugnance. Qui n'a pas été péniblement affecté de la fumée du tabac et de son action douloureuse sur la langue? Peu à peu nos organes s'y accoutument, et l'excitation qu'il entraîne devient un besoin tel que les Turcs, les Espagnols et les Allemands mettent autant de soin à approvisionner leurs places fortes de tabac que de pain. La privation de cette plante cause chez ces peuples une mélancolie et un abattement qui ne sont pas sans danger ; tandis que la fumée de la pipe du soldat ou la succion de la chique du marin, leur donnent un plaisir vague, une espèce de jouissance qui n'a pas encore été bien définie, mais qui n'est autre chose que la satisfaction de l'alimentivité.

Ce qui précède démontre combien grande est l'influence de cet organe sur les autres ; la plus directe de toutes, est celle qu'il a sur l'appareil de la digestion, dont il est, comme nous l'avons dit, la portion encéphalique ; aussi suit-il tous les degrés d'altération de ces organes.

---

(1) J'ai développé cette idée dans un mémoire que je me propose de publier plus tard (M. Ombros).

XVII. Nous voici arrivés au siége et à la manifestation extérieure qu'il affecte. Nos observations (et surtout les nos 1, 5 et 6) sont précieuses pour la solution de ce problème; elles démontrent que l'alimentivité a son siége dans le lobe moyen.

Chez l'homme, elle occupe une ou deux circonvolutions allongées, en avant de l'organe de la destruction, et en arrière de celui de la respirabilité qui constitue la pointe du lobe. Sa manifestation extérieure porte sur le quart antérieur du temporal, entre celle de ces deux facultés; elle se décèle par la courbure qu'elle y fait prendre à la lame osseuse. Le grand développement de l'organe se dénote par une saillie oblongue et verticale, assez semblable à une côte de melon qu'on appliquerait sur la suture sphéno-temporale; les tempes se comblent, et la tête est sensiblement élargie dans ce point.

Les bustes antiques des Romains en offrent des exemples; certaines nations paraissent l'avoir plus fort que d'autres, comme on peut l'observer généralement chez les Allemands, etc. Mais les plus grandes variétés sont encore d'individu à individu. Dans la collection phrénologique de M. Duchêne de Givors, il existe, entre autres, quatre crânes remarquables sous ce rapport.

*Obs.* 7. L'un est celui d'un crieur public, mort à soixante et un ans, d'une phthisie pulmonaire. Fort adonné à l'ivrognerie, il ne désirait acquérir que pour le dépenser en boissons, et était connu dans son quartier pour *un grand riboteur*. Les temporaux s'avancent parallèlement en avant jusqu'à la suture, et quoiqu'ils soient planes, la tête se trouve ainsi notablement élargie dans cette région.

*Obs.* 8. Un autre a appartenu à un garçon de treize ans, mort d'une gastro-entérite. Il avait toujours faim, mangeait beaucoup et avec avidité, et aimait surtout la

viande. Ses parens disaient qu'il était inconcevable qu'un enfant pût être si gros mangeur, et prétendaient que sa maladie était le résultat de plusieurs indigestions qu'il s'était causées par sa gloutonnerie. Ici le temporal n'offre plus une surface plane, il est fortement bosselé, ce qui élargit beaucoup le diamètre du crâne dans la région des tempes.

*Obs.* 9. Le troisième est celui d'un escamoteur, mort à quarante-six ans, d'une gastro-entérite chronique, avec abcès du foie, suite de ses excès en boissons et en alimens. Avait-il quelque argent? c'était pour s'enivrer avec ses camarades. A l'hôpital, il disait mourir de faim, et achetait les portions de ses voisins, malgré la défense du médecin, et bien qu'il sût lui-même que cela lui faisait mal. On s'aperçut qu'il se levait souvent, dans la nuit, pour voler et manger les provisions des autres malades. Ici le développement est énorme, la *côte* manifeste, et la proéminence si saillante que, le crâne étant vu en face et à distance, elle dépasse le niveau des orbites.

*Obs.* 10. Le quatrième provient d'une femme d'une petite constitution, morte à cinquante-deux ans, d'un catarrhe chronique. Elle n'avait presque jamais appétit, ne buvait que de l'eau, et un peu de lait lui suffisait ordinairement pour toute la journée. Sa mère disait n'avoir jamais vu d'enfant *si petit mangeur*. Ses digestions étaient souvent difficiles, et parfois, pour peu qu'elle prît de nourriture, elle éprouvait un malaise épigastrique et de l'oppression. Son crâne offre ici une étroitesse frappante à côté des trois autres. Non seulement les tempes sont profondes, et les temporaux aplatis, mais encore ils semblent rentrer en devant, et convergent au point que, prolongés, ils se rencontreraient à moins de deux pouces en avant de l'épine nasale.

On sait que Charles XII, ayant entendu parler d'une

femme qui vivait depuis long-temps sans manger, lui qui s'était étudié à souffrir les plus extrêmes rigueurs, voulut essayer combien de temps il pourrait supporter la faim ; il passa cinq jours entiers sans manger, etc. (Voltaire). Son portrait est remarquable, surtout comparé à celui de Mirabeau.

Cet organe est très développé chez le bœuf, chez le mouton, etc.

XVIII. Ainsi, c'est à l'alimentivité qu'il faut rapporter, 1o dans l'état physiologique, la faim, la soif, les différens appétits, la gloutonnerie, la gourmandise, l'ivrognerie, le penchant à chiquer, à fumer, etc.; 2o dans l'état pathologique, la boulimie, la faim canine, le pica ou malacia, l'anorexie, etc., l'adypsie, la polydypsie, l'hydrophobie.

C'est donc sous le rapport moral, comme sous les rapports physiologique et pathologique, l'un des organes les plus importans de l'encéphale.

SECOND

# MÉMOIRE D'ANATOMIE

# Phrénologique,

Par M. le Docteur Bailly, de Blois.




## PREMIÈRE PARTIE.

### 1° *De la Commissure antérieure.*

On sait que le docteur Gall est le premier qui ait donné des idées nettes et précises sur l'organisation et les rapports de ce qu'on appelait avant lui *commissure antérieure*, *commissure postérieure*, *corps calleux*, etc. Ces différentes parties, bien que décrites par les auteurs qui l'ont précédé, n'avaient jamais été étudiées sous l'action d'une idée systématique qui pût indiquer leurs rapports avec les autres systèmes nerveux de la tête.

Aussi, est-ce dans ses ouvrages qu'il faut chercher tout ce que nous connaissons de plus positif sur cette matière.

Suivant ce grand physiologiste, chez l'homme, la commissure antérieure est l'appareil destiné à mettre en communication les circonvolutions antérieures du lobe moyen et quelques circonvolutions situées au fond de la scissure de Sylvius.

Tandis que chez le cheval, le bœuf, le cochon, le

mouton, le chien et le chat, cette commissure met en communication les circonvolutions antérieures et inférieures du cerveau; c'est même d'après cette différence d'origine des fibres de la commissure antérieure, que le docteur Gall explique la différence de courbure présentée par cette commissure qui, convexe antérieurement chez l'homme, présente une disposition inverse chez les animaux, où sa convexité est tournée en arrière.

Voici ce que j'ai découvert à cet égard dans le sanglier (pl. I, *ooo ii*, fig. 1). La commissure antérieure présente une particularité bien remarquable qui n'avait jamais été observée, que je sache, par aucun anatomiste.

Cette commissure qui, chez les animaux a la forme d'un U majuscule, dont les branches sont tournées en avant, est évidemment le moyen de communication, soit des lobes antérieurs, soit des nerfs olfactifs. Je dis soit des uns, soit des autres; car, malgré tous les soins que j'ai apportés à cette dissection, il m'a été impossible, jusqu'à présent, de distinguer si chacune de ces branches se rend ou non au tube même des nerfs olfactifs, ou si elles se rendent à la substance du lobe cérébral qui leur est contiguë. Ce qu'il y a de réel, c'est qu'elles se confondent dans une masse nerveuse qui paraît appartenir autant aux nerfs olfactifs qu'au lobe antérieur du cerveau. (*Voyez* la pl. I, fig. 1.)

Chez le sanglier, elle a aussi la même forme d'un U, dont les branches (*i o i*) sont tournées en avant, et ces branches se rendent aussi soit au tube du nerf olfactif, soit au lobe antérieur. Mais ce en quoi elle diffère de ce qui avait été remarqué chez les autres animaux et même chez l'homme, c'est qu'au lieu d'être simple, elle est double. Voici en quoi consiste cette disposition singulière. La plus grande partie des fibres de cette commissure (*i o i*) se portent en avant au nerf

olfactif ou au lobe cérébral antérieur; mais de la partie postérieure de sa convexité part de chaque côté un petit faisceau de fibres nerveuses transversales (*o o o*), qui se dirigent dans le lobe moyen. Ce faisceau représente évidemment la commissure antérieure de l'homme qui, chez lui, se rend également à ce même lobe moyen.

Cette disposition anatomique, que j'ai retrouvée ensuite dans le chien, le chat, le lérot et autres animaux, étant bien constatée, voici quelles sont les questions auxquelles elles peuvent donner lieu, et dont j'engage les phrénologistes à chercher la solution.

1°. Existe-t-il un rapport constant entre le volume des nerfs olfactifs et celui des branches antérieures de la commissure antérieure?

2° Existe-t il un rapport constant entre le volume des fibres transversales de la commissure qui, chez le sanglier, le chien, etc., se rendent au lobe moyen, et le volume de ce même lobe?

3° Le siége de l'instinct de destruction étant placé dans les circonvolutions les plus externes du lobe moyen, la présence ou l'absence des fibres transversales de la commissure antérieure, peut-elle être considérée comme indiquant la présence ou l'absence de l'instinct carnassier?

Je répondrai d'avance à cette question que cette double commissure est très développée chez les carnivores, tels que le chien, le chat, et même chez le sanglier qui, sans être rangé parmi les animaux carnivores, mange cependant de la chair et est remarquable par son instinct de destruction.

Une réponse affirmative à la question précédente paraît d'abord la plus probable; mais, comme aussi je crois avoir observé cette commissure également double chez quelques herbivores, il m'est impossible d'avoir

une opinion arrêtée à cet égard. C'est à l'expérience directe à nous éclairer.

4° Pourquoi l'homme n'a-t-il rien qui soit l'analogue de la commissure des nerfs olfactifs ou des lobes antérieurs chez les animaux?

5° Pourquoi certains animaux, tels que le veau, le cheval et peut-être tous les herbivores, au moins, si l'observation directe le démontre ainsi, n'ont-ils rien qui soit analogue à la commissure du lobe moyen, comme cela a lieu dans l'homme? En un mot, qu'est-ce que l'anatomie comparée et la phrénologie nous apprennent à cet égard?

6°. Si les branches antérieures de la commissure antérieure, chez les carnivores, se rendent, non au nerf olfactif, mais au lobe antérieur; si par conséquent ces branches sont la commissure de ce lobe, est-il exact de rechercher pour l'homme l'analogue de cette commissure dont il manque en apparence, dans une partie des fibres du corps calleux, ainsi que le pense le docteur Gall? Peut-on regarder alors ces commissures, le corps calleux et la commissure antérieure comme un seul et même système accidentellement divisé dans ses différentes portions suivant la nécessité de se plier à telles ou telles dispositions matérielles du cerveau chez les différens animaux?

7°. La commissure antérieure est double chez le lérot; elle est simple dans le cochon-d'inde; chez ce dernier, elle ne se rend qu'aux nerfs olfactifs, tandis que dans le lérot, elle se rend et aux nerfs olfactifs et au lobe moyen des hémisphères. Ces deux animaux appartiennent à la classe des rongeurs. Quelles conséquences phrénologiques peut-on tirer de cette différence d'organisation cérébrale?

S'il y a quelque rapport entre la présence de la commissure antérieure des lobes moyens et l'instinct de destruction, y a-t-il quelque chose dans les mœurs du

lérot qui le rapproche plus des carnassiers que le cochon d'inde.

2°. *Formation des circonvolutions médianes internes des hémisphères cérébraux.*

Le docteur Gall pense que les circonvolutions du cerveau sont le résultat de l'épanouissement des fibres nerveuses qui, en partant des éminences pyramidales, traversent le pont de Varole, puis vont dans les corps striés recevoir, comme il le dit, de nouveaux renforcemens, et enfin, continuant toujours à diverger, finissent par former les parties extérieures des hémisphères cérébraux.

La planche X de l'Atlas de son grand ouvrage, donne une idée assez nette de cette opinion. Elle représente en effet l'irradiation en tous sens des fibres nerveuses sortant des cuisses cérébrales. Je crois qu'en général, les choses se passent comme ce grand anatomiste les a décrites; mais voyons si, chez les animaux, il n'y aurait pas quelques faits propres à modifier au moins, sinon à renverser cette manière de voir les choses.

On sait que l'anatomie comparée nous permet souvent de conclure, par analogie, à l'existence de certains faits qui, vaguement prononcés chez quelques animaux, deviennent cependant très réels chez eux, en raison de leur manifestation évidente chez d'autres animaux qui nous en dévoilent nettement l'organisation et les fonctions.

Dans les oiseaux, dans le poulet, par exemple (pl. II, fig. VII), quand on a écarté et enlevé les lobes cérébraux, on voit les tubercules quadrijumeaux *f e* communiquant l'un avec l'autre au moyen de leur commissure interne *i i i i*. Elle consiste ici dans une lame de substance grise se terminant en avant et en ar-

rière par deux bandes de substance blanche, qui se rendent de chaque côté dans l'intérieur même de ces tubercules quadrijumeaux. Je renvoie, pour ce qui concerne la véritable nature de cette commissure, à mon premier mémoire sur l'Anatomie phrénologique, inséré dans le numéro 6 de ce même journal.

En avant de cette commissure sont quatre faisceaux nerveux qui lui sont perpendiculaires. Les faisceaux internes *c c* paraissent se confondre avec elle sans se réunir l'un à l'autre; ils sont parfaitement les analogues des pédoncules de la glande pinéale qui n'existe pas chez les oiseaux; ils ont absolument la même position, les mêmes rapports que chez les mammifères.

Les faisceaux externes *a b*, dont personne n'a, que je sache, indiqué la nature et les fonctions, acquièrent chez les oiseaux une importance qu'ils ne présentent chez aucune autre classe d'animaux. Il est impossible de les suivre au-dessous de la commissure des tubercules quadrijumeaux; mais si, par cette raison, leur origine est obscure, il n'en est pas de même de leur terminaison, qui est un des faits les plus évidens dans le cerveau des oiseaux.

Car c'est par leur épanouissement qu'ils contribuent, en presque totalité, à la formation des circonvolutions médianes internes des hémisphères cérébraux; c'est-à-dire, de cette partie de chaque hémisphère qui touche sur la ligne moyenne la partie analogue de l'hémisphère opposé.

Voici de quelle manière ils se comportent. Après être sortis de dessous la commissure *i i i i*, des tubercules quadrijumeaux, les faisceaux *a b* se portent en dehors autour des cuisses du cerveau, qu'ils contournent comme les nerfs optiques. Ils sont placés en dehors et en devant de ces nerfs et arrivent avec eux jusqu'à la face inférieure du cerveau *c c*, fig. 5, en avant de la réunion des nerfs optiques; là, ils s'enfoncent entre les hémis-

phères, dont ils forment la lame interne en s'y épanouissant en forme d'éventail, fig. VI, *c m*.

La figure VI représente l'hémisphère gauche seul, vu par la partie interne, par celle avec laquelle il touchait l'hémisphère droit. Celui-ci a été enlevé afin de laisser voir l'épanouissement *c m* des cordons *a b*.

Or, toute cette lame qui, chez les oiseaux, ne mérite pas le nom de circonvolution, mais en occupe la place, est le résultat des irradiations nerveuses des cordons *a b*, fig. VII; et, comme elle est l'analogue de la partie interne des hémisphères cérébraux des mammifères, y aurait-il une différence d'origine et de rapports de cette même partie chez ces deux classes d'animaux, ou bien serait-il possible d'arriver à concevoir une disposition qui montrerait partout unité de plan, avec des variétés seulement dans les accessoires.

Si, dans l'homme et les mammifères, toutes les circonvolutions des hémisphères viennent primitivement des éminences pyramidales, ou au moins peuvent être considérées comme dérivant des fibres nerveuses qui en partent, si elles peuvent en être regardées comme la suite ou la continuation par voie de divergence, comment les oiseaux nous montrent-ils, pour une grande partie de ces mêmes hémisphères, une origine dont la position est tout-à-fait opposée à celle des éminences pyramidales? Car on remarquera que les cordons *a b* sont placés à la partie supérieure des pédoncules cérébraux, tandis que les éminences pyramidales sont placées à leur partie inférieure.

Mais avant de proposer nos doutes à cet égard, achevons la description de cette lame nerveuse chez les oiseaux.

L'hémisphère cérébral chez les oiseaux est constitué presque entièrement par un énorme corps strié, qui ne présente de ventricule possible qu'entre lui et la lame

dont nous parlons. Celle-ci, libre par toute sa surface, n'adhère au corps strié que par sa circonférence.

Quelques auteurs ont avancé que le cerveau des oiseaux n'avait pas de cavité ventriculaire. Cette erreur a été due à la disposition que nous venons de décrire. En effet, si on coupe par moitié un hémisphère cérébral parallèlement à la ligne médiane, comme on ne divise que le corps strié, on ne voit pas de ventricule; car celui-ci reste en dedans avec la deuxième moitié du corps strié. Mais si la section, au lieu d'être faite d'avant en arrière, l'est transversalement, c'est-à-dire perpendiculairement à la ligne médiane, alors on voit le ventricule, ou plutôt le vide possible existant par défaut d'adhérence entre la lame nerveuse et le corps strié.

J'ajouterai, en passant, que cette masse de substance grise qui, chez les oiseaux, constitue la presque totalité de leur masse cérébrale, et qui est pourtant l'analogue du corps strié des mammifères, est un fait de plus en faveur de l'opinion exprimée dans mon premier mémoire contre la doctrine de Gall sur les fonctions de la substance blanche et de la substance grise.

Ici, en effet, nous voyons presque tout le cerveau formé par un prétendu ganglion de substance grise qui devrait donner naissance à des fibres blanches qu'on ne rencontre pas dans la même proportion. Dans l'homme, par exemple, le corps strié, ou au moins la substance grise qui entre dans sa composition, n'est peut-être pas la centième partie de la masse totale du cerveau, tandis que dans les oiseaux, cette substance grise en fait peut-être les deux tiers ou les quatre cinquièmes.

Quoi qu'il en soit, il est donc évident pour nous que la seule origine visible de la partie médiane des hémisphères cérébraux chez les oiseaux doit être rapportée à deux faisceaux opposés par leur position aux éminences

pyramidales: tel est le fait; voyons maintenant à quelles questions il peut donner lieu.

1° Y a-t-il similitude d'organisation entre la partie médiane interne des circonvolutions cérébrales chez l'homme et cette même partie chez les oiseaux?

2° Les circonvolutions médianes des hémisphères cérébraux chez les mammifères, au lieu de venir, comme le croit Gall, ainsi que les autres parties du cerveau, des éminences pyramidales, viendraient-elles d'un autre système de fibres, comme cela est si évident chez les oiseaux?

3° Le croisement des symptômes dus à quelque altération locale de la substance cérébrale, a-t-il lieu pour toute affection de lésion des hémisphères, ou bien présente-t-il des exceptions à l'occasion des maladies des portions qui, telles que celles dont nous parlons, viennent des fibres qui ne s'entre-croisent pas?

Nous avons démontré, dans notre premier mémoire, que la moelle épinière était composée de huit cordons longitudinaux (quatre de chaque côté), qui se terminaient antérieurement ou supérieurement (suivant qu'on parle des animaux ou de l'homme) par quatre épanouissemens qui étaient: 1° les lobes cérébraux; 2° les tubercules quadrijumeaux; 3° le cervelet, et 4° les circonvolutions latérales de la moelle (ruban gris). Comment pourrait-on concilier le fait que nous venons de décrire avec cette manière d'envisager la fonction des principaux systèmes nerveux?

Je répondrai que deux faits vrais ne peuvent s'exclure; il faut les admettre, quand même ils paraissent contradictoires. La contradiction n'existe que pour nos doctrines, elles ne doivent pas l'emporter sur la vérité. D'ailleurs, la contradiction n'est pas aussi évidente qu'elle le paraît d'abord.

On se rappelle que, dans mon premier mémoire, j'ai démontré de la manière la plus claire, que la calotte interne

des tubercules quadrijumeaux est l'épanouissement d'un des cordons de la moelle épinière, et que ce cordon est placé immédiatement à côté de celui qui se termine par les lobes cérébraux. Je viens de dire, dans celui-ci, que les cordons *ab*, fig. VII, passent sous la commissure des tubercules quadrijumaux, et qu'il est impossible de les suivre plus loin ; mais, dès qu'ils se rendent dans l'intérieur des tubercules quadrijumeaux, dès qu'ils ont des rapports si intimes avec leur calotte interne, si voisine elle-même des cordons médians qui forment les hémisphères cérébraux, n'est-il pas possible de conclure qu'une partie des fibres de ces cordons médians, au lieu de suivre la route des éminences pyramidales, se porte en haut (je suppose le cerveau enlevé du crâne et placé sur sa face supérieure), pour donner naissance aux circonvolutions de la partie interne et médiane de chaque hémisphère.

Aucune disposition matérielle ne s'oppose à cette hypothèse ; elle est parfaitement possible : seulement sa démonstration exige de nouvelles recherches. Peut-être trouvera-t-on, dans le cerveau de quelque oiseau, la manifestation d'un fait qui, pour moi, a déjà en faveur de sa réalité un grand nombre de probabilités.

C'est aussi à l'expérience directe à nous montrer comment la formation des circonvolutions médianes des hémisphères chez l'homme peut être ramenée à l'épanouissement d'un cordon qui aurait des rapports de voisinage avec les tubercules quadrijumeaux et avec les pédoncules de la glande pinéale.

En attendant, je vais soumettre ici à l'attention des anatomistes un fait nouveau qui les mettra peut-être sur la voie de ce que nous cherchons.

3°. *Faisceau nerveux non encore décrit par les auteurs.*

C'est dans le buffle que j'ai trouvé, pour la premiè-

re fois, une espèce de cordon ganglionné (pl. III, *cc*, fig. II; *dd*, fig. I), qui prend son origine un peu en avant des tubercules quadrijumeaux, *c c*, fig. II, à côté de la glande *b* pinéale et de ses pédoncules *a a*, exactement dans la même position occupée par les faisceaux *a b* (fig. VII, pl. II) du poulet; *b b* (fig. IV, pl. I) de la crescerelle, 88 (fig. III, pl. I), de la bécassine, avec cette différence seulement que chez les oiseaux ils se portent plus en avant et plus parallèlement avec les péduncules de la glande pinéale, tandis que dans le buffle ils s'écartent de ceux-ci en prenant tout de suite une direction perpendiculaire.

Ce cordon croise aussi à angle droit les fibres d'origine des nerfs optiques, à leur sortie des tubercules quadrijumeaux antérieurs, en passant tantôt dessus, tantôt dessous, et tantôt moitié dessus, moitié dessous, comme cela a lieu chez le renard *c c c c* (pl. II, fig. IV).

Chez le buffle, ces cordons se touchent sur la ligne médiane derrière la glande pinéale; on ne les voit pas plus haut, tandis que dans le sanglier, dans le veau, ils s'enfoncent entre les tubercules quadrijumeaux antérieurs, et vont sur la ligne médiane jusqu'aux tubercules postérieurs (fig. IV, pl. II).

Après avoir ainsi croisé les fibres du nerf optique à leur sortie du tubercule quadrijumeau antérieur, le cordon *cc* se contourne en dehors sur les cuisses du cerveau, passe derrière le *corpus geniculatum externum* *c d*, entre celui-ci et le tubercule quadrijumeau postérieur, et vient gagner la partie inférieure des cuisses du cerveau où il se termine en *d d* un peu en avant de l'origine de la troisième paire *e e* (fig. I, pl. III).

Dans le renard (pl. II, fig. III), c'est ce cordon *o o o o* qui croise la troisième paire *o i*; il se rend ensuite dans la substance grise de la tige pituitaire sur la ligne médiane où il disparaît. Si on n'observait ce fait que

chez le renard, on serait tenté de consigner le rapport qui existe entre ce cordon et la matière grise de la tige pituitaire, et de trouver une nouvelle confirmation de la doctrine de Gall, sur la production des fibres nerveuses blanches par la matière grise. Mais comme chez le buffle ces cordons *d d* paraissent s'enfoncer entre les cuisses du cerveau assez loin de la tige pituitaire, il n'est plus permis de conserver cette opinion.

Maintenant la question que je pose aux anatomistes est celle-ci : le cordon *a b* (fig. VII, pl. II), *b b* (fig. IV, pl. I) des oiseaux, et *c c d d* du buffle (fig. I et II, planche I), sont-ils les mêmes ? Il y a entre eux analogie de rapports de position du côté des tubercules quadrijumeaux, tous les deux naissent presque à la même place et tous les deux se rendent à la face inférieure du cerveau. Une seule différence se montre à leur terminaison en dessous. Chez les oiseaux ils se rendent à la partie médiane des hémisphères par un point *c c* (fig. V, pl. II, et fig. V pl. I) placé en avant de la réunion des nerfs optiques, tandis que chez les mammifères ce point est placé derrière elle. Cela tiendrait-il à ce que chez les oiseaux les tubercules quadrijumeaux étant entièrement situés derrière les hémisphères cérébraux, un cordon qui se rend à la partie moyenne de ces hémisphères est obligé d'aller le chercher plus loin que chez les mammifères ?

Je dois, avant de terminer, lever quelques doutes que pourraient avoir ceux qui trouveraient de nouvelles preuves confirmatives de cette opinion.

Le docteur Gall, par sa doctrine sur les fonctions génératrices des fibres blanches par la matière grise, a établi l'opinion des rapports nécessaires qui existent entre les différentes parties de l'encéphale. Presque tous les anatomistes qui ont écrit, depuis ce grand homme, sur l'anatomie du système nerveux, ont adopté aveu-

glément cette loi de rapports qui est de la plus évidente fausseté.

J'ai déjà démontré, dans mon premier mémoire, qu'il n'y avait aucun rapport nécessaire entre les tubercules quadrijumeaux et les yeux ou les nerfs optiques, pas plus qu'il n'y en a entre le volume de la moelle épinière et les nerfs qui en sortent, pas plus, ce qui est bien plus fort, qu'il n'y en a entre les cordons longitudinaux de la moelle et les épanouissemens (lobes cérébraux, tubercules quadrijumeaux, cervelet, etc.) qui les terminent entièrement.

Chaque partie du système nerveux est indépendante des nerfs; elle n'a de rapport de développement qu'avec ses fonctions. Ainsi l'énergie des fonctions peut être liée à un grand développement d'organisation d'une partie: voilà tout ce qu'il faut chercher. C'est cette idée de provenance, de naissance, d'origine, qui a trompé tout le monde; il a bien fallu trouver un rapport entre la cause et l'effet; mais, puisqu'il n'en est plus ainsi, il faut renoncer à chercher des liaisons qui ne peuvent exister.

Voici à quelle occasion j'ai cru nécessaire de placer ici ces observations. Ceux qui voudront poursuivre les recherches que j'ai commencées se diront peut-être: si le cordon *d d* du buffle (fig. 1, pl. III), est l'origine des circonvolutions médianes des hémisphères, nous devons trouver un rapport entre son volume et celui de la masse cérébrale qui en provient, comme le docteur Gall en cherchait un entre les éminences pyramidales et les hémisphères. Ils se diront peut-être que chez les oiseaux, où le cerveau est relativement si petit, ces cordons sont extrêmement gros, tandis que chez le buffle, dont le cerveau est si gros, ils sont presque à l'état rudimentaire.

De ce point de vue ils auraient raison de nier la provenance ou l'origine des circonvolutions médianes;

tandis que du nouveau point de vue où je me suis placé, ce rapport n'est nullement à chercher, parce qu'il n'est nullement rationnel.

Le cerveau ne naît pas plus de la moelle épinière que le péroné ne naît du tibia. La moelle épinière est composée d'autant de systèmes indépendans qu'il y a de vertèbres, et dans chaque système ou dans chaque cerveau, il y a un système central auquel aboutissent les nerfs, et dont le volume n'a rien de commun avec celui des nerfs qui communiquent avec lui.

Le système nerveux central de la tête, peut être plus développé que celui des autres parties qui composent la moelle épinière, sans qu'on doive trouver autre chose que ce qu'on voit.

De ce que le cordon médian inférieur de la moëlle se termine par un gros cerveau, il ne s'ensuit pas qu'il doive être lui-même développé en raison directe ou en raison inverse de ce même cerveau.

Aucun des rapports décrits dans ces derniers temps par les anatomistes, ne sont vrais; ils sont tous imaginés, supposés et démentis par l'anatomie comparée.

Chaque animal nous présente entre ses organes un rapport qui lui est propre, et qui ne se retrouve plus chez les autres.

On voit des moelles épinières vingt fois plus grosses qu'un des nerfs qui en sortent, tandis que chez d'autres il y a presque égalité de volume.

C'est pour ces motifs que si des faits postérieurs viennent confirmer l'opinion hasardée ici sur l'analogie qui existe entre les cordons décrits dans ce mémoire chez les oiseaux et les mammifères, ainsi que sur la formation de la partie interne des hémisphères cérébraux, il ne faudrait pas être arrêté par des considérations théoriques qui n'ont aucune espèce de valeur à mes yeux.

Nous trouverons peut-être aussi dans l'examen de

ce point anatomique, l'explication de ces cas pathologiques dans lesquels les altérations organiques d'un côté du cerveau ne donnent pas lieu à des symptômes croisés.

Car, s'il est vrai que quelques circonvolutions ne communiquent pas avec la moelle épinière, à l'aide des éminences pyramidales qui seules s'entrecroisent; il doit être vrai aussi que les maladies de ces parties ne doivent pas se manifester par des symptômes croisés.

## DEUXIÈME PARTIE.

### *Des éminences mammillaires.*

L'anatomie comparée nous démontre à chaque instant que certains organes, certaines parties extrêmement développées chez quelques animaux où elles exercent des fonctions très évidentes, très énergiques, diminuent, perdent de leur développement chez d'autres animaux, et n'ont plus alors que des fonctions rudimentaires comme leur organisation matérielle.

Lorsqu'on n'étudie l'anatomie que sur un petit nombre d'espèces ou de genres d'animaux, il est très facile de se tromper sur l'importance relative des organes, et il arrive souvent qu'on trouve à des organes rudimentaires une valeur égale à celle des organes les plus développés.

C'est ainsi que le docteur Gall, conduit par cette idée systématique que toute substance grise était la véritable matrice des filets nerveux blancs, a regardé les tubercules quadrijumeaux comme des ganglions de substance grise destinés à donner naissance aux fibres nerveuses des corps optiques. Dans une telle hypothèse, les tubercules quadrijumeaux acquièrent comme organes le plus haut degré d'importance qu'ils puissent avoir; ils sont en première ligne sous le rapport phy-

siologique comme sous celui de l'anatomie. Ils sont la condition essentielle de l'existence de la vision; sans eux point de nerf optique, sans eux point de vue possible ; il n'y a rien là de rudimentaire, ce sont des organes dont le plus haut degré de développement coexiste avec une fonction indispensable.

Le docteur Gall a émis ces opinions pour n'avoir pas assez étudié les animaux inférieurs de la classe des vertébrés.

S'il n'eût pas donné son attention d'une manière trop exclusive à l'anatomie des mammifères et des oiseaux, s'il eût étendu davantage les recherches d'anatomie comparée, plusieurs organes auxquels il a attaché une trop grande valeur, parce qu'il ne les a étudiés que sur une partie des animaux vertébrés, lui auraient alors apparu avec le degré réel d'importance qu'ils méritaient.

J'ai prouvé dans mon premier mémoire, que les tubercules quadrijumeaux, au lieu d'être de simples ganglions de substance grise servant d'origine aux filets blancs, n'étaient chez l'homme que des parties extrêmement rudimentaires, que leur plus haut degré de développement se montrait chez les poissons, et particulièrement chez le thon et le genre scombre en général; qu'au lieu d'être de simples amas sans organisation, tels en effet qu'on le voit chez l'homme et les mammifères, ils présentaient au contraire chez les poissons une organisation extrêmement compliquée ; que chez cette classe d'animaux, leurs fonctions devaient avoir au moins l'importance relative des hémisphères cérébraux chez l'homme ; en un mot, qu'ils devaient être le siége des instincts et des aptitudes industrielles, tandis que les hémisphères cérébraux de ces mêmes poissons, bien que les analogues du cerveau de l'homme et des mammifères sous le rapport anatomique, n'étaient plus que

rudimentaires sous celui des fonctions et de l'importance physiologiques.

Si, comme je le crois, j'ai établi suffisamment la solidité de ce principe nouveau en phrénologie, il faudra dorénavant, quand on voudra étudier les instincts des animaux, et surtout des poissons, accorder aux tubercules quadrijumeaux l'importance que jusqu'ici nous avions été accoutumés à donner aux hémisphères.

Je vais, dans cette deuxième partie, appliquer ce même principe à un organe qui, rudimentaire chez l'homme à l'égal des tubercules quadrijumeaux, acquiert chez les poissons un développement qui le met au premier rang sous le point de vue anatomique. C'est déjà indiquer quelle doit être sa valeur physiologique, et par conséquent phrénologique; mais comme celle-ci est parfaitement inconnue, ce que nous en dirons ne pourra qu'établir des présomptions extrêmement fondées en faveur de fonctions qui devront être aussi énergiques et aussi prédominantes que leur siége matériel est lui-même compliqué, développé relativement au reste du système nerveux cérébral. Je veux parler des *éminences mammillaires* et de la tige pituitaire.

Quand on pose un cerveau d'homme sur sa face supérieure, on voit derrière la réunion des nerfs optiques deux petits ganglions de substance grise (un de chaque côté), au milieu desquels se trouve un autre petit corps connu sous le nom de tige pituitaire. Ces éminences appelées mammillaires, de leur ressemblance avec les mamelles, donnent naissance, suivant le docteur Gall, à trois cordons nerveux qui se rendent, le premier, à la couche optique, le second dans la ventricule, au corps strié, le troisième au pilier antérieur de la voûte.

Cette disposition anatomique, qui présente d'ailleurs quelques différences chez les mammifères, est parfaitement en harmonie avec la doctrine de Gall,

qui suppose que tout amas de substance grise est nécessaire pour donner naissance à des cordons nerveux blancs; il faut avouer qu'en général l'anatomie de l'homme et des animaux mammifères semble confirmer cette manière de voir.

Mais afin d'ôter toute confiance que l'on pourrait avoir dans cette coïncidence d'un amas de substance grise et d'un filet nerveux qui en sortirait, je citerai tout de suite un exemple facile à vérifier de cordons nerveux qui ne sortent d'aucun ganglion Ainsi, le docteur Gall croit que la glande pinéale est le ganglion d'origine des fibres qui en partent, et cela a lieu en général dans les mammifères. Eh bien ! dans les oiseaux, où il n'existe pas de glande pinéale, les pédoncules existent comme chez les mammifères, et si on arguait de la différence d'organisation du cerveau des oiseaux avec celle du cerveau des mammifères, pour soutenir qu'il n'y a chez les oiseaux ni glande pinéale, ni par conséquent de pédoncules auxquels elle donne naissance, je citerais parmi les mammifères le porc épic et le daim, chez qui il n'y a pas de glande pinéale, bien que les pédoncules existent comme chez tous les autres animaux de la même classe. Ces pédoncules se réunissent manifestement sur la ligne médiane, sans offrir la moindre trace de renflement ni de ganglion de matière grise.

Maintenant que l'expérience elle-même nous a démontré qu'il y avait des cordons nerveux sans ganglions, et que l'indépendance de ces deux ordres d'organes nerveux était un simple résultat de l'observation des faits matériels, il nous sera plus facile de disposer le lecteur à adopter notre opinion sur la nature des éminences mammillaires et de la tige pituitaire.

Les éminences mammillaires étant rudimentaires chez l'homme et chez les autres mammifères, c'est chez les poissons qu'il faut étudier leur structure; car

c'est chez eux qu'elles présentent leur plus haut degré d'organisation.

Dans la lamie (*lamnia cornubina, Cuv. squalus nasus art*), par exemple (pl. IV, fig III.), il n'est plus question, comme dans l'homme, d'un amas de substance grise sans structure fibreuse et donnant naissance à des filets blancs. Les éminences mammillaires *e e* présentent elles-mêmes une véritable structure fibreuse analogue à celle des tubercules quadrijumeaux. Chez ces mêmes poissons, l'entonnoir *i* consiste dans un tube creux, plissé, d'un demi-pouce de long, et servant de péduncule à la tige pituitaire, qui est également fibreuse et creuse, ainsi que les éminences mammillaires.

Ces éminences, dont la structure est évidemment fibreuse, offrent, comme les tubercules quadrijumeaux, une cavité communiquant avec celle de l'entonnoir et de la tige pituitaire.

Les cordons de la moelle épinière, placés dans cette région, présentent en *i* un petit trou qui permet à toutes ces cavités de communiquer avec l'intérieur des tubercules quadrijumeaux ou de la ventricule intermédiaire entre les tubercules quadrijumeaux et les lobes cérébraux.

Du reste, je n'ai jamais vu aucun cordon de la moelle épinière s'épanouir dans ces éminences, comme cela est si constant pour les lobes cérébraux et pour les tubercules quadrijumeaux. Il paraît qu'elles constituent un organe particulier, analogue à tous ceux qui sont ajoutés sur toute la longueur de la colonne vertébrale au système central de la volonté des instincts et de la détermination.

Dans la roussette (*squalus canicula*), (fig. II, pl. IV.), le tube *i* de la tige pituitaire est beaucoup plus long que dans la lamie. La tige pituitaire et les éminences latérales ont une importance au moins

égale, si elle n'est supérieure, aux tubercules quadrijumeaux.

Ces organes *d d* (pl. IV, fig. I), sont beaucoup moins développés dans la pastenague (*raia pastinaca*) et dans la raie rhinobate, *b b* (pl. IV, fig. IV). Dans la grande baudroie (pl. V, fig. I), le péduncule de la tige pituitaire est le plus long que j'aie jamais rencontré. Il a plus d'un pouce de longueur, il est blanc et creux.

La tige pituitaire elle-même *a a a*, attachée à l'extrémité de ce péduncule, est formée de deux coques très minces, faciles à séparer l'une de l'autre; car elles ne sont que légèrement adhérentes l'une à l'autre sur la ligne médiane. Leurs parties antérieures offrent une échancrure qui, réunie à celle du côté opposé, complète un trou qui communique avec la cavité antérieure. La partie postérieure de ce même organe *a*, celle à laquelle est fixé le pédicule, présente une échancrure beaucoup plus grande que l'antérieure, de manière que l'ouverture qui en résulte a un diamètre presque égal à celui de la tige pituitaire.

Dans la plus grande partie des autres poissons, et surtout chez les poissons osseux, le pédicule de la tige pituitaire se raccourcit tellement, que celle-ci finit par être immédiatement placée sur l'entonnoir et par conséquent sur le trou qui communique avec la ventricule des tubercules quadrijumeaux, ou bien comme dans la roussette, dans une ventricule placée entre les tubercules quadrijumeaux et les lobes cérébraux (pl. IV, fig. II.)

Mais, dans presque tous les cas, les parties latérales *c a d*, les éminences mammillaires sont extrêmement développées et constituent une des parties les plus volumineuses de l'encéphale, dont elles occupent presque toute la base.

Dans le thon (pl. V, fig. II), elles présentent une

véritable structure fibreuse évidente au premier aspect ; leur volume surpasse de beaucoup celui des hémisphères cérébraux eux-mêmes *b b* ; elles doivent être l'organe le plus important après les tubercules quadrijumeaux. C'est cette masse striée comprise entre les lettres *f f d d g g*. Je n'hésite pas à leur assigner le premier rang relativement au cervelet, par la raison suivante : c'est que si le cervelet est plus volumineux en apparence, il est aussi le plus simple par son organisation. (*Voyez* de mon premier mémoire la pl. II, fig. II, *d* est le cervelet.) Il ne consiste que dans une simple coque nerveuse, qui offre à peine quelques plis. Du reste, tout son intérieur est complètement vide ; tandis que les éminences mammillaires offrent à la vue une organisation fibreuse extrêmement remarquable, et qui paraît beaucoup plus compliquée que celle du cervelet.

Le thon est jusqu'à présent le poisson où j'ai observé le plus grand développement, à moi connu, des éminences mammillaires, bien que chez lui la tige pituitaire manque ainsi que son péduncule. C'est donc lui qui doit, jusqu'à nouvel ordre, être cité comme l'animal jouissant des fonctions les plus énergiques de cette espèce d'organe.

Quoique les éminences mammillaires soient aussi très prononcées chez le maquereau, il ne faut pas en conclure que ce grand développement soit un caractère du genre scombre en général. Car le volume de cet organe présente de grandes différences de dimensions, non seulement suivant les classes, mais encore suivant les genres, et même suivant les espèces de même genre.

Ainsi, il est très grand dans le malarmat (*trigla cataphracta*), *d d* (pl. V, fig. III), et très petit dans la cabote (*trigla hirundo*), *e* (pl. V, fig. VI).

Les éminences mammillaires sont encore très gros-

ses dans la sardine (*clupea sprathus*), *d d* (pl. V, fig. IV), dans la sole (*pleuronectes solea*), *d d* (pl. V, fig. V), dans le rat (*uranoscopus scaber*), *b b* (pl. V, fig. VII), dans le rouget (*mullus barbatus*), *d d* (pl. V, fig. VIII), dans le pugel (*sparus erythrinus*), dans le paon (*labrus pavo*), *c c c c* (pl. III, fig. III), dans le poisson de Saint Pierre (*zeus faber*), *c c c c* (pl. III, fig. IV), dans l'anguille, etc., *c c* (pl. III, fig. V).

Dans quelques espèces, j'ai cru voir les nerfs olfactifs naître ou sortir de ces éminences, mais d'autres espèces m'ont détrompé; cependant je conserve des doutes sur ce point.

Les éminences mammillaires sont extrêmement petites chez les tortues et les oiseaux.

Dans le porc-épic, la glande pituitaire est supportée par un pédicule de trois lignes de long, ce qui offre un trait de ressemblance sous ce rapport avec le poisson.

Dans la vipère, ce pédicule est assez long et ce caractère la distingue des couleuvres, où il est tout-à fait rudimentaire. Il en est de même du crapaud comparé à la rainette; c'est chez cette dernière que ce tube est rudimentaire.

Dans les ruminans, la tige pituitaire est assez volumineuse; elle est pleine, solide et d'une consistance analogue à celle du pancréas ou des glandes salivaires. Elle est assez grosse dans le daim (pl. II, fig. II) et très grosse dans le buffle.

En résumé, les éminences mammillaires et la tige pituitaire, rudimentaires chez l'homme, présentent leur plus haut degré de développement chez les poissons. Chez l'homme elles ne forment peut-être pas la millième partie du cerveau en poids, tandis que chez les poissons elles en forment peut-être la cinquième partie ou même le quart.

Chez l'homme elles ne présentent guère qu'une petite quantité de matière grisâtre sans organisation fibreuse visible ;

Tandis que chez les poissons, le thon, par exemple (pl. V, fig. II), on y distingue d'une manière très prononcée des fibres blanches et des fibres grisâtres qui ôtent toute idée d'un organe rudimentaire accessoire et inutile. On peut du reste comparer dans cette figure l'énorme développement de cet organe avec les lobes cérébraux *b b* qui sont entièrement à l'état rudimentaire.

L'énorme développement des éminences mammillaires dans plusieurs espèces du genre squale et scombre, la plupart donées d'une prodigieuse puissance de locomotion, pourrait d'abord faire soupçonner qu'elles président aux mouvemens, ou au moins qu'elles ont quelqu'influence sur la source des mouvemens ; mais l'observation d'animaux extrêmement lents à se mouvoir, telles que la sole, la grande baudroie (pl. III, fig. V et fig. I), et chez lesquelles elles sont très volumineuses, détruit toute possibilité d'en rattacher les fonctions à ce genre d'actions physiologiques.

D'ailleurs, une telle opinion serait contraire à toutes les lois de la phrénologie, qui nous apprend que les organes nerveux cérébraux, ceux qui composent l'encéphale en général, ne peuvent avoir d'autres fonctions que celles relatives aux instincts, aux sentimens, aux facultés et aux différentes aptitudes industrielles des animaux.

Il n'est qu'un seul moyen de découvrir les fonctions des éminences mammillaires ; malheureusement il n'est pas facile à mettre en usage : il consiste dans l'observation des actes, des mœurs, des instincts des poissons comparés à leur organisation cérébrale. J'ai déjà posé cette question pour les tubercules quadrijumeaux, et pour les circonvolutions latérales de la moelle épinière

dans cette classe d'animaux où ces organes, ainsi que les éminences mammillaires, ont certainement des fonctions analogues (comme siége d'instincts), aux hémisphères cérébraux et au cervelet de l'homme et des autres vertébrés. J'ajouterai, ici pour terminer, une réflexion sur la valeur de laquelle l'expérience prononcera un jour.

On sait que le cerveau des mammifères, examiné pendant les premiers temps de la vie fœtale, présente quelques caractères communs avec le cerveau des animaux les moins élevés dans l'échelle animale: ainsi les tubercules quadrijumeaux, naturellement creux chez les reptiles et les poissons, sont également creux dans les premiers temps de la vie fœtale de tous les mammifères; ce n'est que plus tard qu'ils se remplissent et perdent toute espèce d'apparence d'organisation distincte; au moment de la naissance, ils ne sont plus qu'une masse pulpeuse de substance grise. Je ne serais pas étonné que les éminences mammillaires, que nous ne connaissons guère qu'à l'état de substance grise et sans organisation, ne présentassent chez l'embryon de l'homme et des mammifères, soit par la présence d'une cavité, soit par son volume relatif, un aspect d'importance relative analogue à celle des tubercules quadrijumeaux, importance qui, du reste, devrait aussi aller en diminuant à mesure qu'on se rapprocherait de l'époque de la naissance.

C'est un point nouveau qui n'a jamais été traité par les anatomistes; j'engage ceux qui sont placés dans des circonstances favorables à vérifier si cette espèce de prédiction s'accomplira. Je ne serais pas étonné que le ruban gris des mammifères, ces petits ganglions disséminés que le docteur Gall a cru être les ganglions d'origine de la septième paire de nerfs, et que dans mon premier mémoire, j'ai démontré être des organes particuliers, analogues aux hémisphères cérébraux, ne

présentassent également pendant les premiers temps de la vie fœtale des mammifères, une apparence de grand développement analogue à celui des tubercules quadrijumeaux, et peut-être des éminences mammillaires. La diminution d'importance et de volume de certains organes après la naissance nous est déjà connue par l'exemple du foie, et du thymus, dont la plus grande énergie de fonctions paraît avoir lieu pendant la vie embryonnaire ou fœtale. Pourquoi n'en serait il pas ainsi de quelques portions de l'encéphale?

### *Conclusion philosophique.*

Mais ici se présentent des considérations d'un ordre beaucoup plus élevé que celui qui semblerait appartenir à des faits purement anatomiques, et qui prouvent que la phrénologie est appelée à jouer un des rôles les plus importans pour la solution des hautes questions philosophiques qui, de tout temps, ont été agitées par les plus grands génies.

S'il est bien vrai que mes démonstrations sont fondées, il est vrai aussi que les instincts des animaux inférieurs n'ont pas leur siége dans les mêmes organes que chez les animaux mieux organisés. Eh bien! que le lecteur abandonne un instant tout souvenir d'anatomie de détails, qu'il ne retienne pour me suivre qu'une seule idée, *le déplacement des fonctions*; et voyons quelle valeur philosophique peut acquérir un fait qui, appartenant aux plus hautes questions des sciences naturelles, se trouve avoir besoin, pour être établi, des observations les plus minutieuses et les plus éloignées des conséquences auxquelles il va nous mener. Il résulte des doctrines philosophiques les plus avancées que les animaux tels qu'ils sont aujourd'hui, ont passé pour arriver au point où nous les connaissons par une suite d'états intermédiaires, ont présenté une série de changemens successifs qui les ont conduits de

l'état le plus simple à l'état le plus compliqué. Les modifications que le règne animal a présentées dans son ensemble, les transformations qu'il a subies ont été, sur une grande échelle, ce que sont sur une petite les modifications des embryons et des fœtus qui revêtent successivement les principales conditions organiques appartenant aux animaux des classes inférieures.

Si cette manière d'envisager l'existence des êtres organisés n'est pas susceptible d'être démontrée avec une certitude qui exclue toute espèce de doute, si même des savans de mérite sont loin de l'adopter, et croient fermement à la proposition contraire, alors pour éviter sur cet objet toute discussion qui exigerait des développemens d'une toute autre nature, je déclare ici la considérer comme étant pour moi l'expression d'une de ces vérités de sentiment qui, bien qu'appuyées sur un certain nombre de faits positifs, tiennent bien plus encore au système philosophique général que l'on a embrassé, qu'à une accumulation de preuves secondaires qui auraient amené à cette conséquence imprévue. Il ne s'agira donc pour moi que de rattacher à cette croyance des faits anatomiques qui, aux uns, pourront servir de preuves à l'appui de cette croyance, tandis qu'à ceux qui pensent comme moi, ces faits, jusqu'aujourd'hui abandonnés et sans valeur, viendront tout naturellement se classer et se mettre à leur place déjà signalée d'avance.

D'après le système qui me paraît le plus vraisemblable, la présence de la vie sur la terre n'est point un fait éternel et permanent, elle n'est pas plus éternelle ou invariable que la terre elle-même; tout se transforme, se modifie d'une manière successive dans l'univers. La loi d'existence du globe l'a tiré de l'état gazeux ou autre qu'il avait avant d'être ce que nous le connaissons, et, en vertu de cette loi, il passera probablement dans la suite des siècles à un autre système,

et fera partie d'une toute autre combinaison astronomique.

Si la terre n'est qu'un phénomène passager, la vie qui se manifeste à sa surface est encore bien plus passagère qu'elle ; or, tout phénomène est soumis à une loi qui domine son apparition, son développement et sa fin ; qui dit apparition et fin suppose naturellement une foule de changemens successifs pour passer de l'une à l'autre. L'ensemble des êtres vivans doit donc, pour aller de l'époque où ils ont apparu sur le globe à l'époque où la vie ne sera plus possible, doit, dis-je, présenter toutes les phases qu'on observe chez tout individu qui naît, se développe et s'éteint.

Si nous avons une physiologie de l'individu, et si nous n'avons pas celle du règne animal, cela tient à l'impossibilité d'observer des faits qui nécessairement ont eu lieu bien avant que l'espèce humaine fût en état de les signaler, et qui ont même précédé l'époque de son apparition sur le globe. Mais cette physiologie générale, pour être difficile à concevoir, n'en existe pas moins, et si nous n'avons pu assister à l'accomplissement des grands mouvemens organiques qui la constituent, nous pouvons au moins espérer d'en comprendre quelque chose par la contemplation des effets qu'il nous est encore permis d'étudier.

Les organes rudimentaires, que l'on rencontre chez presque tous les animaux, sont pour moi un de ces effets dus à des temps et à des causes qui ne sont plus. Ils sont pour moi la révélation d'un passé qui n'a plus que ce moyen de se traduire à notre intelligence. Ces organes ne remplissent aucun rôle important ; ils ne sont ni utiles ni nécessaires ; ils ne sont plus que la manifestation d'une cause ou plutôt d'un phénomène qui s'est éteint.

Ce phénomène qui, dans sa période d'activité et de croissance, était autrefois une des parties importantes

de l'univers, a cessé aujourd'hui d'y occuper une place qui n'est plus conservée que par un souvenir.

Mais ce souvenir nous suffit au moins pour nous aider à nous débarrasser de ces idées d'immobilité, d'éternité et de permanence que nous sommes d'abord portés à admettre, lorsqu'avec une petitesse d'intelligence en rapport avec la brièveté de la vie, nous sommes en présence de faits qui n'ont pu exister qu'à des époques tellement reculées dans la nuit des temps, que leur appréciation est un sujet d'épouvante pour les esprits les plus hardis.

La phrénologie ne pouvait faire exception à cette grande loi de la nature vivante, par laquelle chacun de nos organes a participé à ces grandes modifications qui les ont fait passer successivement par différens degrés d'importance et d'activité.

Si j'ai bien démontré que les tubercules quadrijumeaux des poissons sont de véritables cerveaux remplissant chez cette classe d'animaux des fonctions analogues à celles des lobes cérébraux des autres vertébrés plus rapprochés de l'homme;

Si j'ai réussi à démontrer la même vérité, relativement aux éminences mammillaires qui, chez les poissons partagent avec les tubercules quadrijumeaux toute l'importance des organes les plus développés, c'est que ces mêmes organes, qui ne sont plus que rudimentaires chez les mammifères, sont là comme souvenir de la phrénologie des premières époques de la création.

C'est qu'il existe une loi de gravitation organique, une loi de *déplacement des fonctions*, qui n'est que la conséquence de la grande loi de perfectionnement qui domine tous les êtres organisés.

Cette grande loi de perfectionnement se manifeste de la manière la moins équivoque dans les faits qui nous environnent de tous côtés. Prenez l'homme adulte, prenez-le à sa naissance, prenez-le dans les

premiers temps de sa conception, quelle physiologie différente à toutes ces différentes époques. Considérez-le à l'état de fœtus, lorsque son cerveau est déjà formé; il y a chez lui, comme chez l'homme adulte, harmonie de fonctions et unité d'existence; son cerveau exerce sur toute l'économie l'influence qui lui est particulière à cette époque; cette influence doit se continuer après la naissance et ne s'éteindre entièrement qu'à la mort. Et cependant, qui ne sent déjà quelle immense différence caractérise chacune de ces époques. Chez le fœtus, c'est l'influence du cerveau qui ne produit ni idées, ni impulsions instinctives, ni déterminations: c'est l'influence d'une partie qui vit et se développe à la manière des végétaux. L'enfant tout entier est une masse organisée, privée de tout sentiment, de toute conscience; il ne connaît pas plus son individu qu'il ne connaît le monde extérieur (1).

Suivez-le maintenant après la naissance, et voyez en quoi consiste son développement. Croyez-vous que sa croissance ne nous présente qu'une simple augmentation de volume de ses membres et de ses organes? Croyez-vous que le développement de ses fonctions ne consiste que dans une plus grande activité de ces mêmes fonctions, qui s'exerceraient alors avec des instrumens seulement plus solides et plus volumineux, et qui conserveraient entre elles les mêmes degrés d'importance et les mêmes rapports qui existaient pendant sa période de fœtus? Non, sans doute; les choses sont bien loin de se passer ainsi. Toutes ses fonctions se développent, et elles se perfectionnent en se développant, c'est-à-dire, qu'elles *changent* de mode et de

(1) Je n'ai pas besoin de décider ici si l'enfant a ou non des idées, des sentimens ou des instincts avant l'époque de sa naissance, ils doivent être si peu de chose comparativement à ce qu'ils sont chez l'adulte, qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que j'en fasse ici abstraction.

nature; les organes autrefois prédominans cèdent à d'autres l'énergie dont ils jouissaient. L'enfant, qui vivait sans le savoir et sans le vouloir, le veut maintenant et le sait.

Ses organes cérébraux établissent chaque jour des rapports nouveaux entre la nature extérieure et lui. Les acquisitions morales et intellectuelles, qu'il fait à chaque instant, modifient jusque dans les plus petits détails, l'action des organes les moins susceptibles en apparence d'en être impressionnés. Pour chaque enfant, pour chaque âge, pour chaque cerveau, pour chaque partie du cerveau, il y a une influence sur la physiologie générale, qui n'est pas la même dans toutes ces différentes circonstances

Chaque période de l'existence, chaque moment de la vie, voit tel ou tel phénomène, telle ou telle action devenir à son tour prédominante, et cela dans la limite de la grande loi suivant laquelle s'accomplit le développement de l'homme et des animaux.

Eh bien! cette espèce d'oscillation, qui porte ainsi la vie et l'action sur les différentes parties de l'économie qu'elle rend successivement prédominantes; cette loi de progrès qui fait que le développement se fait par des changemens, par des altérations de manière d'être, autant que par une augmentation de volume ou d'énergie; tout cela s'observe également dans la série des animaux. Le développement de leur instinct et de leurs facultés, à mesure qu'on approche de l'homme, n'est pas une simple augmentation d'activité, de facultés identiques, et ne différant que par un chiffre.

L'homme n'est pas seulement le plus parfait, le plus intelligent des animaux; il est le plus intelligent, sans que l'on puisse exprimer cette supériorité par un chiffre qui en ferait connaître la différence. Il n'est pas un supérieur *semblable*, il est un supérieur différent;

c'est exactement ce que nous avons dit du cerveau d'un adulte, qui n'exerce pas une influence seulement plus active sur l'économie que le cerveau d'un fœtus, mais qui encore exerce une influence plus grande et toute différente en même temps.

Toutes ces observations ont pour but de bien faire comprendre que ce qui se passe chez le fœtus qui se développe, que ce qui existe aujourd'hui chez les animaux des différens degrés de l'échelle animale, comparés les uns aux autres, a dû se passer quand la vie s'est établie sur le globe; le développement des fonctions intellectuelles n'a pas seulement eu lieu par une simple augmentation d'activité, il a eu lieu par changement de mode et de nature, et c'est parce qu'elles ont changé de nature, que ces facultés ont changé de siége. Ce n'est pas seulement parce que le cerveau de l'homme est plus gros que celui des poissons, qu'il leur est supérieur et qu'il est plus intelligent qu'eux, c'est parce que le siége des facultés humaines les plus actives réside dans les lobes cérébraux, tandis que chez les poissons les instincts prédominans ont leur siége dans des parties autres que ces lobes.

Chez l'homme, les tubercules quadrijumeaux et les autres organes rudimentaires dont j'ai parlé, appartiennent à une phrénologie des premiers temps de la création. Une telle phrénologie n'existe plus pour nous; car ces organes ont *fini leur temps ;* ils ont accompli leur destinée. L'activité dont ils jouissaient s'est insensiblement reportée sur les lobes cérébraux, et cette espèce de migration de la vie qui parcourt ainsi successivement les différentes portions du système nerveux, en éveillant des facultés nouvelles, constitue réellement le fait le plus important de l'existence des animaux sur le globe. Quand la matière vivante de l'homme et des animaux aura ainsi suivi toutes les modifications qu'elle doit présenter; quand nos facul-

tés intellectuelles et morales auront parcouru tous les degrés de *développemens par changemens* qu'il leur est donné de parcourir, alors l'animalité s'avancera vers la décrépitude; ses conditions d'existence iront en diminuant, la vie s'éteindra peu à peu sur le globe et finira par disparaître entièrement.

Il ne faut pas croire que les idées qui précèdent soient de simples aperçus philosophiques sans utilité, sur lesquels chacun puisse garder telle opinion qui s'accorde le mieux avec sa manière de voir. Il est important au contraire, de les méditer, de les approfondir et de savoir à quoi s'en tenir sur des faits qui doivent exercer une si grande influence sur tout le reste de nos connaissances. Est-il vrai, par exemple, comme le croient encore quelques personnes, que le *progrès* ait lieu par l'accumulation de facultés qui, s'ajoutant les unes aux autres, nous montrent dans l'homme la réunion de tous les instincts, de toutes les aptitudes, qui n'existent que par fractions chez les animaux des différens degrés de l'échelle animale? Est-il vrai que l'homme présente le cumul de tous les organes des animaux placés au-dessous de lui? Chaque animal d'un degré quelconque de l'échelle est-il tout ce qui est au dessous de lui, plus ce qui l'en distingue? Et l'homme lui-même est-il tout ce qui lui est inférieur, plus ce qui le met au dessus de l'animal le plus voisin de lui?

Eh bien! je réponds négativement à toutes ces questions; car, comme je l'ai démontré plus haut, dès qu'il y a progrès, il y a bien plus qu'addition, il y a changement, métamorphose, transformation.

Examinons d'abord cette question du point de vue matériel, du point de vue organique, nous passerons ensuite au point de vue des instincts.

On connaît l'extrême simplicité du système nerveux des insectes. Chaque cerveau possède un ganglion ner-

veux qui est à-la-fois le siége du sentiment, du mouvement et de la volonté. Le ganglion de la tête est à peine sensiblement plus volumineux que les autres: c'est lui qui est chargé de vouloir, de se déterminer, en un mot qui est le siége des instincts et des aptitudes. N'est-il pas évident, que dans cette classe d'animaux, l'intelligence est exercée par une partie qui diffère peu du reste de la moelle épinière? Cette portion antérieure, ce ganglion cérébral a si peu d'importance relative sur les autres ganglions, que son ablation n'empêche point ceux-ci de continuer leurs fonctions. Il n'y a d'ailleurs aucune organisation spéciale dans le système nerveux de tels animaux ; il n'y a dans ce ganglion de la tête ni lobes cérébraux, ni tubercules quadrijumeaux, ni cervelet, etc.

Si nous nous élevons dans l'échelle, chez les poissons, nous voyons, non pas seulement addition, mais changemens. L'activité instinctive ou intellectuelle se porte sur les tubercules quadrijumeaux , sur les éminences mammillaires , sur les circonvolutions latérales de la moelle qui reçoivent alors une organisation dont l'extrême développement ne se rencontre que chez ces animaux. Ceux-ci ont bien des instincts, des aptitudes comme les insectes; mais qui pourra dire que ces instincts ne sont qu'une augmentation des facultés qu'on observe chez ces premiers ? Qui osera penser que certains poissons, par exemple, aient des instincts plus actifs que ceux de l'abeille et du fourmilion ? Qui croira que ces petits animaux , si complets , si parfaits , sous le rapport de leurs facultés instinctives , sont moins intelligens que des poissons , tant par la considération du but qu'elles ont à atteindre que par celle des actes si merveilleux qu'ils produisent pour y arriver?

Il n'y a donc pas infériorité de leur part, il n'y a donc pas supériorité de la part des autres animaux; il y a une

autre espèce de facultés exercées par d'autres parties.

Il y a progrès par déplacement de siége des instincts; il y a progrès par changement de nature des instincts.

Si des poissons nous passons aux reptiles, aux oiseaux et aux mammifères, même progrès, mêmes déplacemens de fonctions ; les tubercules quadrijumeaux, les éminences mammillaires, les circonvolutions latérales de la moelle, s'atrophient; elles perdent leur organisation si compliquée, les lobes cérébraux héritent de leur importance et se développent comme les facultés dont ils vont être le siége : ici les instincts vont devenir plus nombreux, plus puissans, plus actifs; mais ce sont d'autres instincts puisque ce sont d'autres organes. Les premiers instincts ont *fini leur temps* comme les parties qui les représentaient: celles-ci tendent à disparaître. Elles ne sont plus que rudimentaires, et si elles se reproduisent, quoiqu'à peu près inutiles, ou bien c'est qu'elles ont passé au service d'autres fonctions, ou bien c'est qu'elles se reproduisent par voie de génération. Ces parties rudimentaires ne sont plus que des faits acquis qui se transmettent par voie d'hérédité, même en l'absence de la cause première qui fait que tout organe existe quand sa présence est une condition nécessaire de l'existence d'un animal; car il faut bien se persuader qu'il y a deux causes bien distinctes de l'existence de nos organes. La première, qui se rattache à celle même qui a produit la vie sur le globe et qui semble en avoir calculé les conditions sur la nature même des circonstances extérieuses au milieu desquelles tout animal était appelé à vivre. Cette première cause est la plus grande, la plus importante ; elle se rattache à tout ce qui nous donne l'idée de plan, d'harmonie dans l'univers. Envisagée d'un autre point de vue, elle paraît consister dans la partie du monde extérieur qui agit immédiatement sur chaque organe, qui le tient en ac-

tion, qui l'excite, le stimule, enfin qui en devient le complément indispensable.

C'est l'air pour les poumons, ce sont les alimens pour les intestins, c'est le son pour les oreilles, la lumière pour les yeux, et pour les facultés intellectuelles, ce sont les différentes parties du monde sur lesquelles ces facultés doivent s'exercer dans l'intérêt de notre conservation.

Or, je dis que, lorsque l'animalité a paru sur le globe, nos organes ont dû d'abord leur existence, non à l'action de la génération, qui n'existait pas telle que nous la connaissons et qui n'a été elle-même qu'un effet comme les autres, mais à un ensemble de causes, de puissances, qui ont créé la matière vivante avec des propriétés si différentes de celles qu'elle possède aujourd'hui. Une fois cette matière existante, elle s'est développée et a acquis des qualités qu'elle ne possédait pas d'abord, et la génération a été au nombre de celles-ci. Il est facile de comprendre qu'aujourd'hui, si la génération est une cause de reproduction de nos organes, cette cause n'est plus sur la même ligne d'importance que celle qui a créé la génération elle-même. De là vient que, parmi les organes qui se transmettent par hérédité, il faut bien distinguer ceux qui sont dus à cette fonction (cause secondaire), de ceux qui sont dus à la cause de laquelle dépendent les fonctions génératrices elles-mêmes.

Eh bien! tous les organes rudimentaires sont dans ce cas: ils sont l'indice d'un ancien état de choses qui n'existe plus; ils sont les témoins d'un vieux monde qui a disparu comme eux; ce sont des médailles organiques destinées à nous transmettre l'histoire d'un passé dont elles sont les représentans. Les organes rudimentaires ne sont plus liés au monde extérieur; ils ne sont dépendans que d'une propriété secondaire acquise par le corps de l'animal qui les porte.

Il n'est donc pas vrai que l'homme ait tout ce qui appartient aux animaux placés sous lui. Comparé aux poissons, l'homme n'a plus de tubercules quadrijumeaux ni de corps mammillaires ; il n'a pas la puissance carnassière du tigre, il n'a pas l'instinct voyageur des animaux qui émigrent, c'est-à-dire, qu'il n'a pas ces instincts au même degré ; il n'a pas la puissance musculaire des oiseaux et des poissons; il n'a pas l'odorat des herbivores, il n'a pas les longues oreilles des lièvres et des ânes; il n'a pas la trompe de l'éléphant ni la queue du castor, ni la troisième paupière des oiseaux, ni cette myriade d'instincts spéciaux qui caractérisent les insectes.

L'homme ne cumule pas plus les fonctions et les organes des animaux inférieurs, que la terre ne cumule elle-même les différens états par lesquelles elle a passé.

Si la terre a été gazeuse, puis liquide, puis solide, le progrès pour elle a été de passer d'un mode d'existence à un autre, et non de les présenter aujourd'hui tous les trois.

Il en est de la phrénologie comme de tous les faits dont l'univers se compose. Ce qui constitue la vie instinctive, la vie intellectuelle des animaux, a suivi aussi une loi de progrès ; j'ai tâché de la faire comprendre dans ce mémoire ; j'ai essayé de remonter aussi haut que les faits me l'ont permis : car, pour bien coordonner des détails il faut, autant qu'on le peut, s'élever au plus haut point de vue, afin d'être bien sûr de les comprendre tous et d'en mieux voir l'enchaînement et l'harmonie.

# EXPLICATION DES FIGURES.

## PLANCHE PREMIÈRE.

### FIGURE I.

*Cerveau du Sanglier.*

*a a* Nerfs olfactifs coupés.
*o o o* Commissure antérieure analogue à celle de l'homme.
*i o i* Commissure antérieure analogue à celle des animaux.
*u u* Nerfs optiques.
*n* Tige pituitaire, éminences mammillaires.
*m m* Ganglions olfactifs.
*p* 5$^{e}$. Paire.
*d* Pont de varole.
*r* Éminences pyramidales.
*s* Cervelet.
*q* 7$^{e}$. Paire.

### FIGURE II.

*Portion du cerveau du sanglier vue de côté, les parties latérales du cervelet sont enlevées ainsi que les hémisphères cérébraux.*

*a'* Coupe du cervelet.
*p* Pont de varole.
*a* Cuisses du cerveau.
*m* Nerfs optiques, coupés.
*b* Tubercule quadrijumeau antérieur.
*c d* — — postérieur.
*a'' a''* Cordon inédit analogue au cordon *cccc* du buffle, pl. III, fig. II, et *cccc* du renard, pl. II, fig. IV.
*q* Moelle épinière.
*o* Corpus geniculatum internum.

FIGURE III.

*Cerveau de bécassine.*

Les hémisphères cérébraux sont écartés l'un de l'autre par leur partie supérieure, pour montrer l'épanouissement des cordons 88 dont on voit aussi l'origine 8 et la terminaison en fibres divergentes *a*.

*d* Est la partie inférieure des hémisphères.

*b* Leur partie supérieure.

*o o* Est le cordon analogue au péduncule de la glande pinéale, car celle-ci n'existe pas.

*i i* Tubercules quadrijumeaux unis comme chez les autres oiseaux à l'aide d'une commissure qui leur est propre.

FIGURE IV.

*Portion du cerveau de la crescerelle, vue en dessus.*

*a a* Cordons analogues aux péduncules de la glande pinéale qui manque chez les oiseaux.

*b b* Cordons contournant les cuisses du cerveau et s'enfonçant entre les hémisphères au point *cc* fig. V, pour s'épanouir en une lame nerveuse et fibreuse, *cm*, fig. VI, pl. II, cerveau de poulet.

*ii ii* Commissure de la calotte interne des tubercules quadrijumeaux.

*c c* Tubercules quadrijumeaux.

*d d* Nerfs optiques coupés.

FIGURE V.

*Cerveau de la crescerelle vu en dessous.*

*o o* Tubercules quadrijumeaux.

*d d* Nerfs optiques.

*c c* Terminaison des cordons *b b*, fig. IV ; 88, fig. III ; *a b*, pl. II, fig. VII, qui s'enfoncent entre les hémisphères pour former leur lame moyenne et interne, *ab*, pl. I, fig. III ; *cm*, pl. II, fig. VI, par leur épanouissement.

*i i* Espèce de commissure.

## PLANCHE II.

FIGURE I.

*Cerveau de daim vu en dessous.*

*a a* Nerfs olfactifs.

*b b* Nerfs optiques.
*c c* Ganglions des nerfs olfactifs.
*d d d* Éminences mammillaires, péduncule pituitaire de la tige.
*m* 3ᵉ. Paire.
*p p* 6ᵉ. Paire.
*q* Pont de varole.
*n* 5ᵉ. Paire.
*o* 7ᵉ. Paire.
*s* Cervelet.
*r r* Eminences pyramidales.

FIGURE II. — *Tige pituitaire.*

FIGURE III.

*Cerveau de renard vu en dessous.*

*i i* Nerfs optiques.
*o o o o* Cordons inédits analogues aux cordons *dd* du buffle, fig. I, pl. III.
*oi oi* 3ᵉ. Paire.

FIGURE IV.

*Partie du cerveau de renard vue en dessus.*

*c c c c* Origine du cordon *oooo*, fig. III, même planche.
*d d* Corpus geniculatum externum.
*n n* Tubercules quadrijumeaux postérieurs.
*o* Glande pinéale.
*a o a* Péduncules de la glande pinéale.
*b b* Epanouissement des fibres allant former les nerfs optiques.

FIGURE V.

*Cerveau de poulet.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b b* Partie inférieure des lobes cérébraux.
*c c* Terminaison des cordons *ab*, fig. VII; *bb*, fig. IV, pl. I; 88, fig. III, pl. I.
*d d* Nerfs optiques coupés.
*e e* Tubercules quadrijumeaux.

FIGURE VI.

*Portion du cerveau de poulet.*

*a* Cervelet.
*b* Lobe cérébral gauche vu par sa face interne médiane.

*i* Point de sortie de la commissure.
*d* Nerf olfactif.
*c m* Épanouissement du cordon *a b*, fig. VII; *b b*, fig. IV, pl. I; 88, fig. III, pl. I, et *c c*, fig. V, pl. II.

FIGURE VII.

*Portion du cerveau de poulet.*

*e f* Tubercules quadrijumeaux.
*g* 4e. Paire.
*i i i i* Commissure de la calotte interne des tubercules quadrijumeaux.
*a b* Cordons se terminant par l'épanouissement *c m*, fig. VI.
*c c* Cordons analogues aux pédoncules de la glande pinéale.

## PLANCHE III.

FIGURE I.

*Cerveau de buffle vu par dessous.*

*a a a a* Commissure des nerfs optiques s'enfonçant sous la tige pituitaire.
*b b* Nerfs olfactifs coupés.
*d* Cordon inédit, continuation du cordon *cc*, fig. II, analogue à celui des oiseaux, *b b*, fig. IV, pl. I; 88, fig. III, pl. I.
*e e* 3e. Paire.
*f f* Pont de varole, *i* 5e. paire, *h* 7e. paire, *m* éminence pyramidale, *q* cervelet.

FIGURE II.

*Portion du cerveau du buffle, vue en dessus.*

*a a* Pédoncule de la glande pinéale.
*b* Glande pinéale.
*c c c c* Origine du cordon inédit se terminant en dessous en *dd*, fig. I.
*d d* Tubercules quadrijumeaux antérieurs.
*e e* — — postérieurs.
*f f* 4e. Paire.
*t t* Cordons de la moelle qui se terminent par le ruban gris ou circonvolutions latérales de la moelle épinière. (*Voy.* mon premier moyen d'anatomie phrénologique.)
*m m* Cervelet.

FIGURE III.

*Labrus pavo* (*le paon*), *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c c c c* Éminences mamillaires.
*d* Tubercules quadrijumeaux.

FIGURE IV.

*Zeus faber* (*poisson de Saint-Pierre*), *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c c c c* Éminences mamillaires.
*d* Tubercules quadrijumeaux.

FIGURE V.

*Anguille*, *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c c c c* Éminences mamillaires.

FIGURE VI.

*Truite des Pyrénées*, *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Éminences mammillaires.

## PLANCHE IV.

FIGURE I.

*Pastenague* (*raia pastinaca*), *cerveau vu en dessous.*

*a* Ganglions olfactifs, coupés.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Tige pituitaire.
*d d* Eminences mammillaires.
*e* Nerfs optiques.
*f* 6e. Paire.
*g* 4e. Paire.
*h* 5e. Paire.
*i* 7e. Paire.
*j* 8e. Paire.

*k* Colonne vertébrale contenant dans une cavité la réunion en un seul faisceau de toutes les paires de nerfs.

FIGURE II.

*Roussette* (squalus canicula), *cerveau vu en dessous.*

*a* Ganglions olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*q* 5$^e$. et 7$^e$. Paires.
*i* Éminences mammillaires.
*h*. Tige pituitaire coupée.
*g* Nerfs optiques.

FIGURE III.

*Lamie* (lamnia cornubina), *cerveau vu en dessous.*

*a* Ganglions olfactifs coupés.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Tige pituitaire.
*d* Nerfs optiques.
*e* Eminences mammillaires.
*f* Tubercules quadrijumeaux.
*g* Circonvolutions latérales.
*h* 5$^e$. et 7$^e$. Paires.
*i* Péduncules de la tige pituitaire.
*k* 8$^e$. Paire.

FIGURE IV.

*Raie rhinobate*, *cerveau vu en dessous.*

*a* Tige pituitaire.
*b* Éminences mammillaires.
*c* Nerfs optiques.
*d* Nerfs olfactifs.
*e* Lobes cérébraux.
*f* 3$^e$. Paire.
*g* 5$^e$. Paire.
*h* Epanouissement du nerf auditif.
*i* Ganglion de la 8$^e$. paire.
*l* Nerfs vertébraux.

## PLANCHE V.

FIGURE I.

*Baudroie.*

*A* Cerveau vu en dessus.

*B* — dessous.
*a a* Tige pituitaire.
*a'* Tige pituitaire grossie vue en dessus.
*a''* — — — dessous.
*b* Nerfs olfactifs.
*c* Nerfs optiques.
*d* Lobes cérébraux.
*e* Tubercules quadrijumeaux.
*f* Éminences mammillaires.
*g* Cervelet.
*h* Ganglion de la 8e. paire.
*i* 8e. Paire.

FIGURE II.

*Thon, face inférieure.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Tubercules quadrijumeaux.
*fgd* Éminences mammillaires comprises entre ces trois lettres.
*e* 5e. et 7e. Paires.
*f* 6e. Paire.
*g* 3e. Paire.

FIGURE III.

*Cerveau du Malarmat* (trigla cataphracta).

*A* Dessus.
*B* Dessous.
*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Tubercules quadrijumeaux.
*d* Éminences mammillaires.
*e* Cervelet.

FIGURE IV.

*Sardine* (clupea sprathus), *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Lobes cérébraux.
*c* Tubercules quadrijumeaux.
*d* Éminences mammillaires.

FIGURE V.

*Sole, cerveau vu en des ous.*

*a* Nerfs olfactifs.

*b* Lobes cérébraux.
*c* Nerfs optiques.
*d* Éminences mammillaires.

FIGURE VI.

*Trigle cabote* (trigla hirundo), *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Nerfs optiques.
*c* Lobes cérébraux.
*d* Éminences mammillaires.
*e* Tige pituitaire.

FIGURE VII.

*Rat* (uranoscopus faber), *cerveau en dessous.*

*a* Nerfs optiques.
*b* Éminences mammillaires.
*c* Tubercules quadrijumeaux.

FIGURE VIII.

*Mullet* (mullus barbatus), *cerveau vu en dessous.*

*a* Nerfs olfactifs.
*b* Nerfs optiques.
*c* Lobes cérébraux.
*d* Éminences mammillaires.
*e* Tubercules quadrijumeaux.
*f* Cervelet.

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS,

PENDANT L'ANNÉE 1834-1835,

Par le Docteur CASIMIR BROUSSAIS,

Secrétaire-Général.

---

MESSIEURS,

Des circonstances m'empêchent, cette année, de vous donner un compte-rendu de nos travaux aussi détaillé que les années précédentes. Je me bornerai aux faits les plus importans, aux résultats principaux : recueillir des faits frappans par l'organisation cérébrale, frappans par l'éminence de quelques facultés; tel était notre premier devoir, et les occasions ne nous ont pas manqué : nous avons eu à interroger plus d'une empreinte prise sur le vivant, plus d'une illustre dépouille léguée par la mort à la science.

Il y a cinq ans, à notre première séance an-

nuelle, nous avions à vous présenter le plâtre inanimé du fondateur de la phrénologie. Aujourd'hui c'est le moule du crâne de son collaborateur, de Spurzheim, qui nous est envoyé par la Société Phrénologique de Boston ; c'est ce moule que nous vous apportons en preuve de la vérité de cette science. Propagateur zélé, intelligent et progressif d'une vérité nouvelle, Spurzheim est en vain arrêté dans sa carrière et frappé par le coup de la destruction : sa destruction même est encore pour les phrénologistes un haut enseignement.

Comparez sa tête à celle de Gall, et vous verrez que toutes deux se distinguent par une belle organisation, et que l'un et l'autre étaient largement doués des organes de l'intelligence; ces têtes diffèrent cependant beaucoup l'une de l'autre, ainsi que vous l'a fait si bien comprendre M. David Richard : celle de Gall est carrée, celle de Spurzheim élevée de bas en haut ; de là est résultée, comme conséquence nécessaire, inévitable, une différence tranchée dans le caractère de leurs travaux : dans ceux de Gall, se montre sans cesse et partout l'homme essentiellement positif, tandis que ceux de Spurzheim ont une tendance éminemment contemplative; l'un saisit d'un coup-d'œil d'aigle une immense quantité de faits; il les rapproche, les compare, et en déduit les conséquences les plus rapprochées ; l'autre, partant de ces faits, s'efforce de s'élever bien au-dessus, de généraliser ces conclusions et de poser des lois. L'idée-mère a germé dans la tête de l'observateur positif; mais le savant contemplatif l'a développée dans une direction qui l'a fait accepter d'esprits fortement prévenus par leur tendance opposée à celle de Gall. Spurzheim n'a pas créé la phrénologie; mais il a été utile à la phrénologie créée par Gall, et la doctrine de Gall a gagné en passant par ses mains. Certes, Gall sans Spurzheim eût toujours été Gall, et

Spurzheim sans Gall, n'eût point été Spurzheim ; mais le travail de la science est venu, par un admirable à-propos, seconder l'inspiration du génie.

Le crâne de Spurzheim, comme celui de Gall, est un exemple frappant de la puissance de l'organisation du cerveau sur la manifestation des facultés de l'homme. Spurzheim avait les régions antérieure et supérieure trop développées pour se laisser entraîner par l'action des régions posterieure et latérale, c'est-à-dire, en termes vulgaires, qu'il était trop intelligent et trop moral, pour se livrer au mal, et mériter par sa conduite le blâme de la société ; mais il avait des passions assez vives, et si sa circonspection et sa haute raison n'étaient venues en aide à son tempérament lymphatico-nerveux, il aurait peut-être eu souvent l'occasion de se repentir d'avoir obéi aux impulsions de certains penchans, à l'action, par exemple, des organes de la destructivité et de l'approbativité qui tendaient à le rendre susceptible et irritable à l'excès. M'étendre plus au long sur ce sujet serait anticiper sur l'article que nous a promis M. David Richard, et que son improvisation, dans une de nos séances mensuelles, nous fait tant désirer. Mais où est, sur le crâne de Spurzheim, l'organe de la phrénologie ? question déplorable, Messieurs, que l'on nous a malheureusement adressée, et qui montre l'ignorance la plus complète des élémens de notre science ; comme s'il y avait, comme s'il pouvait y avoir *un* organe de la phrénologie ! comme s'il ne s'agissait point ici de l'application d'un grand nombre de facultés différentes ! comme s'il ne fallait pas réunir et celles d'observation et celles de raisonnement !

Spurzheim possédait toutes les qualités nécessaires pour être grand phrénologiste ; les circonstances ont fait le reste.

Ce sont elles, c'est l'éducation, ce sont les mœurs

contemporaines, les événemens de notre âge, les particularités de notre vie domestique, qui impriment habituellement à nos facultés telle direction plutôt que telle autre.

Avec une organisation donnée, on peut avoir également réussi dans les arts et dans les sciences, dans la littérature et dans la philologie, dans la prose et dans les vers ; mais si avec telle organisation, on peut être artiste, ou poète, ou savant, avec telle autre, on en est incapable.

Voyez le buste d'Élisa Mercœur, de cette jeune muse qui, à vingt ans, avait déjà composé une tragédie véritablement hors de ligne par ses beautés de premier ordre, qui avait publié un volume de poésies, où brillent une foule de morceaux du plus grand mérite ; eh bien, cette organisation gracieuse, cette forme harmonieuse, et qui semble se détacher de la terre, nous annonce par la prédominance des régions supérieure et antérieure sur toutes les autres, qu'il s'agit ici d'une volonté ferme, appliquée à l'exercice de l'intelligence, avec une supériorité marquée de la raison sur les instincts.

Mais je ne puis vous répéter ici ce que vous trouverez écrit avec tous les détails que comporte le sujet, dans le journal de la Société Phrénologique, sur Élisa Mercœur, et je m'arrête.

Portez maintenant vos regards sur ce moule, voyez l'énorme volume de cette tête, appréciez l'extrême activité de la masse de cerveau qu'elle contenait par le tempérament bilioso-sanguin du sujet. Il est impossible qu'un tel homme ait passé dans ce monde sans y avoir marqué sa place, sans y avoir laissé des traces de son passage; mais comment s'est-il distingué ? serait-ce par la violence de ses passions, le despotisme de ses penchans ? car les régions postérieure et latérale sont largement développées ! ou bien serait-ce par son intelligence

et ses connaissances positives? car cette région antérieure est tellement forte, qu'après en avoir retranché une portion, on aurait encore un bel angle facial, tant ces lobes du cerveau s'avancent en proéminant. Messieurs, ce moule est celui du géant de la chirurgie moderne. Vous savez tous ce qu'était Dupuytren ; il s'est formé tout seul ; son nom, ses titres, sa renommée, il a tout conquis ; il s'est élevé par ses seules forces à la plus haute position chirurgicale du siècle, et il s'est toujours maintenu plutôt au-dessus qu'au dessous de cette position : comme opérateur, il ne le cédait à personne, comme professeur de clinique, personne n'approchait de lui ; ses brusqueries, son ton souvent dur et son air souvent dédaigneux l'exposaient à lui aliéner l'affection des élèves, et cependant les élèves accouraient, affluaient à ses leçons, se pressaient, se battaient pour le voir, pour l'entendre : jamais professeur ne fut plus suivi, plus admiré que lui ; il semblait se promener en triomphe dans ses salles, excitant une curiosité inquiète par un silence qui avait quelque chose de solennel, et qu'interrompaient à peine quelques paroles échappées à demi-voix ; puis, arrivé dans l'amphithéâtre, au milieu de cet essaim bruyant, impatient de son apparition, ses premiers mots toujours articulés à voix basse, à peine entendus de ceux qui l'entouraient, anxieusement devinés par l'auditoire, commandaient en un instant un silence religieux. Son sang-froid à toute épreuve, son calme inébranlable, sa présence d'esprit inouie pendant une opération, rendaient sa main sûre et son intelligence libre ; il parlait avec autant de facilité le bistouri à la main, qu'avant ou qu'après l'opération. Jamais sa prodigieuse mémoire ne lui fit défaut, on ne vit jamais ni les mots lui manquer, ni s'embrouiller ses phrases ; son discours était toujours clair, mesuré, et parfaitement intelligible ; il excellait à décrire une maladie ex-

terne, un instrument, un appareil, et après avoir entendu une de ses descriptions, vous étiez étonné de n'avoir vu qu'à moitié ce que vous croyiez parfaitement connaître. Sa perspicacité profonde, la force de son esprit d'induction le rendaient on ne peut plus habile et plus heureux dans l'exposition des chances possibles des cas les plus compliqués et les plus difficiles, et, ce qui étonnera chez un homme d'une telle force, d'une telle supériorité, Dupuytren ne craignait pas de douter, de suspendre son jugement jusqu'à plus ample examen, quand il n'était pas sûr d'avoir bien vu; et, dans ce doute motivé, il y avait encore quelque chose qui rehaussait l'intelligence du professeur et confondait celle de l'élève.

Tel était le Dupuytren de l'Hôtel-Dieu. Quant à sa vie privée, je la respecterai : quelques mots seulement de son caractère.

Dupuytren passait pour froid, dur, inabordable : c'était chez lui moitié nature, moitié système; car il était impossible d'avoir, et des passions plus violentes, et plus de force pour les comprimer. Dupuytren était presque toujours maître de lui, du moins en apparence; car, sous cette écorce de glace, battait un cœur de feu. Tout supérieur qu'il était à la critique, tout indifférent qu'il feignît d'y paraître, il en était navré, s'en affligeait au fond de l'âme et en était malheureux; il rechercha les honneurs et n'eut pas de peine à les rencontrer ; son cœur n'en fut pas plus satisfait : malgré sa position sociale, brillante et tant enviée, il lui manqua toujours quelque chose, et il comptait sur un meilleur avenir. Personne n'était plus affectueux que lui, lorsque ce n'était pas son système d'étouffer l'affection ; tout le monde sait comme il caressait les enfans avec complaisance à son hôpital. Ceux qui l'ont connu en ville n'ignorent pas que, s'il était quelquefois brutal, pardonnez moi l'expression, d'autres fois, il y avait dans

ses manières quelque chose de si affectueux, qu'il vous entraînait, vous fascinait malgré vous. Passant souvent d'un extrême à l'autre, il n'était rien moins qu'un homme froid, bien qu'il s'efforçât de le paraître.

Cette tête, Messieurs, vous explique ses défauts et ses éminentes qualités : les régions antérieure, postérieure et latérales moyennes, sont énormes ; le front est large et saillant ; sa partie moyenne et inférieure surtout, l'emporte sur le reste ; c'est dans ces lobes antérieurs que siége l'intelligence ; c'est la force de cette partie moyenne inférieure qui fait les savans positifs, qui excellent dans la connaissance de la nature et la description des phénomènes naturels : cette intelligence devait donc s'appliquer plutôt aux faits qu'aux spéculations métaphysiques. Quant aux motifs d'action, ils ne manquaient pas. Il y avait un puissant stimulant dans ces masses instinctives, qu'il pourrait être intéressant d'examiner en détail, mais sur lesquelles, pressé par le temps, je suis forcé de me taire. Vous le voyez, Messieurs, cette grande existence est encore pour les phrénologistes un grand enseignement.

Maintenant, parcourez cette série de cerveaux, de crânes et de bustes, appartenant, soit à des hommes distingués par leur science, par leur caractère, soit à des criminels plus ou moins pervers.

Voici la moulure du cerveau du célèbre Romagnosi, professeur de droit, successivement à Pavie et à Milan, récemment enlevé à la science, un des légistes les plus profonds, dont les ouvrages forment époque dans la science du droit, le père de ses nombreux élèves, patriote zélé, propagateur ardent des lumières, ami dévoué et désintéressé du vrai. Si vous voulez examiner son cerveau, vous le trouverez développé dans les régions antérieure et supérieure ; les organes de l'intelligence occupent une grande place ici, et ceux de la fermeté et de la justice dominent les autres, tandis

que ceux des régions latérales et postérieure sont à un degré inférieur aux premiers.

A côté, est le crâne du général Olini, patriote italien, qui a combattu pour l'indépendance de sa patrie, qui a souffert pour elle dans les prisons, sans jamais se plaindre, et qui présentait ceci de particulier, que, tandis qu'il était acharné contre ses ennemis pendant le combat, hors de là, il ne pouvait voir le sang couler, et n'avait pas la force d'assister à une opération chirurgicale. L'organe du courage ou de la combativité l'emporte, chez lui, sur celui de la destruction ; celui de bienveillance est saillant; enfin la fermeté est très-prononcée.

Ces deux pièces, que nous devons à M. Fossati, ont une valeur phrénologique que je ne puis apprécier en détail.

Avant de nous occuper de ce moule de monomaniaque, remarquez en passant le développement très marqué de l'organe de la mimique chez Debureau, mime très connu des boulevards, moulé par M. Dumoutier.

Quant à ce moule, qui nous est envoyé par l'un de nos correspondans, le professeur Bertolini, de Turin, c'est celui d'un individu dont la monomanie avait le caractère religieux. Vous pouvez voir en effet que ce crâne, d'ailleurs assez singulier sous plusieurs rapports, présente cette particularité, d'une grande élévation de la région supérieure, et spécialement de l'organe de la vénération.

C'est encore à l'un de nos membres correspondans, au docteur Leroy, de Versailles, que nous devons ce plâtre intéressant, le moule du crâne de la dame Tiquet, long-temps pris pour celui de la marquise de Brinvilliers. Toutes deux, célèbres empoisonneuses, périrent sur l'échafaud. Si nous ne voyons pas écrit sur cette tête : *assassin par le poison*, si nous devons ici faire une large part à l'éducation et aux cir-

constances, du moins sa conformation est-elle en rapport avec tout ce qui est raconté de cette femme dans son procès. Et d'abord la destructivité est énorme, les impulsions instinctives fortes, et celles des sentimens moraux faibles. Ajoutez à cela l'influence d'une vie déréglée, la fréquentation de sociétés pernicieuses, et vous comprendrez les crimes de cette femme. Elle a d'ailleurs, comme tous les assassins qui emploient le poison, l'organe de la combativité faible.

Je ne puis vous raconter les détails de la vie du surnommé Polichinel qui, arrivé à l'âge de soixante-dix-sept ans, en a passé trente dans les prisons. Malgré tout l'intérêt qu'offrirait cette narration, je dois me borner à vous dire que c'est la paresse et la mauvaise compagnie de Polichinel, encore enfant, qui l'ont perdu. Associé avec des bateleurs vagabonds, avec de petits vauriens, voleurs de profession, il s'habitua de bonne heure à vivre de rapine. Il imite avec une rare perfection les aboiemens du chien, les cris du perroquet, le miaulement du chat, les pleurs du nouveau-né. Aussi cette région de la mimique est-elle large et développée. A l'époque des travaux rustiques, alors que tous les habitans sont aux champs, Polichinel parcourt les campagnes, visite les fermes. Pour s'assurer que personne n'est dans la maison, il commence par jouer du violon, pousser des cris et faire des singeries. Si personne ne parle, si rien ne remue, il enlève l'argent et les objets précieux qui se présentent sous sa main. Vous voyez ces masses latérales et surtout les organes de l'acquisivité et de la ruse excessivement développés; ils dominent le reste; mais il y a de la circonspection et de l'intelligence. Ce malheureux, désormais incurable, est certainement un homme que la société aurait pu, dans sa jeunesse, améliorer et diriger vers le bien.

Cette tâche eût été plus difficile pour les deux dont

il nous reste à parler, et dont nous devons les moules à M. Debout, comme le précédent.

Le premier, dont je vous tairai le nom, puisqu'il s'agit d'un jeune homme qui doit rentrer un jour dans la société, a toute la base du cerveau très développée, la région postérieure excessivement large, les tempes sont fortement bombées et les plans latéraux de la région supérieure sensiblement inclinés; ajoutez encore une grande épaisseur des parois osseuses et tégumentaires que l'œil exercé découvre, et vous aurez la raison de sa conduite. De là, chez lui, des impulsions instinctives très énergiques et peu de résistance morale; point d'idéalité, ce qui est encore fâcheux; mais l'intelligence ne manque pas entièrement. C'est encore un malheureux qui, dès l'âge de seize ans, échappé de la maison paternelle, n'a vécu qu'au milieu des filous, et qui a pris, dans cette misérable société, l'habitude du vice pour lequel il avait d'ailleurs du penchant. Il a volé avec ses camarades, et subit maintenant la peine qui lui était réservée.

Bien que cette conformation cérébrale appartienne à un type inférieur, ce n'est rien en comparaison de celle de Choffron que vous voyez ici.

Choffron, dit l'Infernal, né en Valachie, était un de ces êtres féroces que la société doit retrancher de son sein en les enfermant pour toujours, si elle ne se croit pas en droit de leur ôter la vie. Interrogé par le président des assises sur les causes de l'homicide dont il était accusé, Choffron répond froidement qu'il était en colère, qu'il ne voulait pas frapper le cœur, mais le ventre, et que si sa victime eut été de sa grandeur, il ne l'aurait pas tuée, mais seulement blessée. Condamné aux travaux forcés à perpétuité pour ce crime, il a avoué plusieurs autres assassinats, et il est mort dernièrement des suites de coups de clés

sur le front donnés par des gardiens de Bicêtre, sur lesquels il s'était jeté comme une bête féroce.

Voyez maintenant ce diamètre transversal de la partie moyenne du crâne, il est énorme; voyez la région postérieure, elle ne l'est pas moins; voyez cette région supérieure, quelle dépression de chaque côté de la ligne médiane! et point d'intelligence, point de moralité, point d'idéalité pour combattre ces puissances infernales! Ce n'est pas la phrénologie qui faisait de Choffron un monstre; mais ce monstre s'explique par la phrénologie.

Que celui qui peut douter des fondemens de nos principes veuille bien nous dire pourquoi une semblable tête appartient toujours et nécessairement à un criminel, et jamais, non jamais, à un honnête homme? Car enfin, si la forme de la tête, ou plutôt du cerveau, n'influe en rien sur l'intelligence et le moral de l'homme, pourquoi ne rencontre-t-on pas quelquefois une tête semblable chez un savant, chez un artiste, chez un moraliste, chez un philosophe?

Je ne puis, Messieurs, vous faire le tableau de l'état et des progrès de la phrénologie en France et à l'étranger. Je vous dirai seulement que nos correspondans se multiplient de tous côtés; que nous en avons qui s'occupent activement de la science dans les principales villes de France; en Angleterre, en Belgique, aux Etats-Unis, dans l'Amérique espagnole et même en Italie, où, malgré les obstacles apportés aux progrès des lumières, la phrénologie commence à être hautement avouée et habilement défendue.

Notre collègue, M. Dumoutier, dans le voyage qu'il vient de faire en Suisse, a vaincu bien des résistances et fait de nombreux prosélytes; il n'en est revenu qu'avec cette collection de plâtres intéressans que vous voyez là, mais que je n'ai malheureusement pas

le temps de passer en revue, et après avoir formé de forts élèves parmi les savans, les ministres de la religion, les artistes et les hommes du monde; parmi les femmes aussi, dont la vive intelligence saisit si rapidement nos vérités et les propage avec tant de bonheur.

Ici, Messieurs, nous avons travaillé à l'édification de notre science par la voie de la publicité. Le journal de notre société n'avait, jusqu'à cette année, paru que fort irrégulièrement; nous avons fait tous nos efforts pour le rendre intéressant et assurer la régularité de son apparition. Une nouvelle commission de rédaction, et surtout un nouveau rédacteur en chef qui consacre tout son zèle et toutes ses lumières à cette œuvre, nous ont déjà mérité des suffrages encourageans. Les trois numéros des trois premiers trimestres contiennent des notices détaillées sur la plupart des faits que je viens de passer en revue et sur quelques autres encore, dont les pièces nous manquent. Je mentionnerai en particulier la notice phrénologique de M. Bernard Delafosse sur Henry, poète et fou religieux. Parmi les articles généraux sur la science, je citerai ceux de notre président sur différens points de vue philosophiques, et ceux de M. Bailly de Blois sur les difficultés d'application de la crânioscopie; enfin un de nos membres, le docteur Fossati, désirant rendre la phrénologie populaire, fait paraître en ce moment une traduction du *Manuel de Phrénologie* de G. Combe, avec les notes et additions nécessaires.

Que si l'on nous demande maintenant à quoi bon la phrénologie, à quoi bon les sociétés phrénologiques? Nous répondrons : Leur but, c'est le progrès des lumières, c'est la substitution, suivant l'esprit du siècle, de la science positive à la superstition, à la foi, à la mythologie.

Si le monde extérieur, en effet, si l'univers est déjà,

depuis des siècles, dépeuplé de ses divinités; si les révolutions de la terre et du ciel, si les accidens de la nature, si la marche des choses d'ici-bas ne sont plus expliqués par des volontés divines, par des passions de dieux subalternes ou des caprices d'un Jupiter tout puissant, le petit monde intérieur de l'homme restait encore comme un désert inconnu où s'exerçait sans frein le dévergondage des imaginations les plus déréglées, où rien n'était fixe, où la pensée, le sentiment de chacun faisait loi, où l'inspiration du poète disait souvent plus vrai que le raisonnement du philosophe, et d'où la méthode rigoureuse des sciences naturelles, trop terre à terre pour ces imaginations aériennes, était bannie comme indigne. C'est dans cette catégorie des sciences naturelles que la phrénologie veut faire entrer la science du moral de l'homme.

Pour le phrénologiste, l'organisme de l'homme et des animaux n'est point une œuvre du hasard, un j u de la nature, un effet sans cause, quelque chose d'insignifiant aux yeux de la raison : c'est une admirable combinaison de ressorts divers, mus chacun dans un sens, pour arriver à un résultat voulu; c'est l'expression de la plus haute intelligence; c'est une arche sainte où l'ordre est parfait; c'est un tout dont chaque partie intégrante est ce qu'elle doit être et possède des propriétés dérivant de sa structure, de sa position, de ses rapports et du degré de vie dont elle est douée.

Le cerveau, cette masse de substance nerveuse enfermée, emprisonnée dans le crâne qui la protége comme une forteresse, cet organe où convergent toutes les impressions, où se développent toutes les sensations, d'où partent toutes les volitions, est nécessairement doué de plus d'une faculté. On pourrait, par exemple, en retrancher une grande partie sans nuire à la vie végétative, sans faire périr l'animal, et des bles-

sures accidentelles ont ainsi privé l'homme d'une partie de son cerveau sans briser son existence, mais en le réduisant à un automatisme complet. En effet, certaines parties de cet organe sont là pour présider à l'exercice des fonctions nécessaires à la vie, d'autres pour servir à la manifestation de l'intelligence. Toute la partie antérieure peut manquer, et l'homme existera, mais idiot, capable de boire, manger, dormir, et d'exercer encore quelques fonctions de même ordre, mais incapable de penser et d'exprimer clairement ses besoins.

Si l'on compare la quantité de masse de cerveau consacrée aux instincts à celle qui est affectée à l'intelligence, on est frappé d'une énorme différence en faveur des instincts. La portion intellectuelle semble même si petite proportionnellement au reste, qu'on s'étonne de sa puissance et de ses merveilleux produits. La nature, ou plutôt le Créateur, a donné là encore une de ces éclatantes preuves de sagesse dont abonde l'univers. L'homme créé et jouissant de la vie, il fallait qu'il s'attachât à cette vie avec une force irrésistible, qu'il fût sans cesse engagé à la soutenir, à en assurer la prolongation, à la reproduire en perpétuant son espèce. C'est par une série de séductions attrayantes, de plaisirs les plus vifs et les plus délicats, attachés à l'exercice régulier des fonctions, que l'homme est invité à vivre par son Créateur; c'est là ce que nous témoigne et nous explique son organisation. Le cerveau, ce maître de la maison, est sans cesse assiégé par une foule de sollicitations et poussé à la satisfaction des premiers besoins; et, chez la majorité des hommes, il faut l'avouer, presque exclusivement occupé à donner des ordres et à commander les mouvemens et les actes nécessaires pour atteindre ce but, il n'éveille l'intelligence assoupie que pour la faire servir à cette fin.

Aussi, qu'est-ce que l'observation des masses offre à

l'œil scrutateur du phrénologiste? Une prédominance prononcée des organes des instincts, des penchans, des passions et des sentimens d'égoïsme sur ceux d'intelligence et de haute raison.

Nier ces faits, ce serait absurbe, impossible. Les admettre, c'est admettre la pluralité des organes du cerveau, c'est être phrénologiste. Tout homme de sens et de jugement, pour peu qu'il ait étudié la question, est donc phrénologiste, plus ou moins phrénologiste; mais le phrénologiste parfait, c'est l'homme qui veut, qui sait, qui ose voir la nature dans toute sa vérité, qui ne croit pas que ce soit un effet du hasard si l'organisation se complique dans l'échelle des animaux à mesure que leurs instincts se multiplient, que leur intelligence s'agrandit; qui, s'attachant à la plus noble partie de la plus noble des créatures, saisit d'un coup-d'œil l'ensemble des organes cérébraux, compare leur proportion relative, apprécie leur développement particulier et reconnaît la correspondance rigoureuse et nécessaire entre ces différentes organisations et des caractères tranchés; c'est celui qui explique l'homme par l'homme, les prodiges de la nature humaine par l'organisation humaine, qui proclame que l'œuvre créée n'est point un mensonge du Créateur, mais qui courbe son front et anéantit son intelligence devant la cause première de cette mystérieuse harmonie.

---

# NOTE SUR LA RAGE.

Par M. David Richard.

---

A propos de recherches sur la rage publiées à Rome, en 1830, par le docteur Capello, et dans lesquelles ce médecin attribue la rage spontanée à l'excitation forte et réitérée de l'appétit vénérien non satisfait, et la considere comme un empoisonnement d'une espèce particulière, un physiologiste consciencieux, M. David Richard, a émis dans la *Revue Encyclopédique* (avril-mai 1833) les doutes suivans :

« Outre sa tendance vers les études chimiques, » la médecine moderne vise à localiser les diverses » fonctions tant organiques qu'animales. Elle y est » entraînée par les progrès journaliers de la physiolo- » gie. Or, les symptômes de la rage, horreur de l'eau, » inappétence, fuite des lieux habités et bruyans, » amour des ténèbres, tendance à mordre, et d'autres » encore, paraissent si liés entre eux et se rapportent » si bien avec les fonctions dont les phrénologistes ont

» placé le siége dans le lobe moyen du cerveau, que » notre attention a été promptement dirigée de ce » côté. Comme les cas d'hydrophobie sont heureuse- » ment rares à Paris, nous engageons les médecins à » qui il pourrait s'en présenter, soit chez l'homme, » soit chez les animaux, à vouloir bien étudier atten- » tivement dans leurs autopsies le lobe moyen du cer- » veau, et surtout la partie antérieure et inférieure, » celle où le docteur Spurzheim place l'organe de *l'a-* » *limentivité.* Ce n'est point là une vaine curiosité : » tout médecin reconnaîtra avec nous qu'un mal est à » moitié vaincu dès que le siége principal en est » connu. »

M. Richard a eu lui-même l'occasion de se confirmer dans ses idées, et voici l'observation qu'il nous a communiquée :

« Le 8 février 1834, je fus prévenu, par l'extrême obligeance de M le docteur Serres, qu'un hydrophobe venait de mourir à l'Hôtel-Dieu, salle Saint-Landry, dans le service de M. Caillard. Recommandé à ce médecin par M. Geoffroy Saint-Hilaire, savant toujours dévoué aux recherches utiles, j'obtins la permission d'examiner à loisir l'autopsie qui devait avoir lieu le lendemain.

» Le 9, je ne manquai pas au rendez-vous : M. Dumoutier, anatomiste et phrénologiste fort habile, comme on le sait, voulut bien m'accompagner et m'assister de son expérience et de son scalpel. L'autopsie se fit en présence, non de M. Caillard qui s'absenta, mais de M. le docteur Bailly, qui constata et nota en partie les faits observés. Les internes qui assistaient ce médecin distingué montrèrent en cette occasion une sotte répugnance aux recherches que je tentais. Ils levaient les épaules à nos prétendues absurdités, et ce fut avec beaucoup de peine que M. Dumoutier et moi nous pûmes tirer de leurs mains le précieux cerveau. Pour

avoir plus tôt fini et pour trancher plus vite la question, ces Messieurs s'apprêtaient à le hacher en morceaux. Un tel vandalisme scientifique au sein du premier hôpital de France n'excite pas moins l'indignation que l'étonnement.

» Le nommé Leclerc, âgé de 26 ans, natif de Touraine, tailleur de pierre, musculeux et bien fait, travaillait à l'arc-de-triomphe de l'Etoile quand il fut mordu à la jambe et au poignet droit par un chien enragé. Ces morsures étant légères, il les négligea, et bientôt elles se cicatrisèrent. Mais six semaines plus tard, et trois jours avant son entrée à l'Hôtel-Dieu, il commença à se plaindre d'un malaise. Son indisposition augmentant, il dit à ses compagnons qu'il se sentait attaqué de la rage, et il les pria de se prémunir contre lui. Il lui semblait voir sans cesse devant ses yeux le chien qui l'avait mordu. Devenu furieux, il fut traîné à l'hôpital par six hommes qui, ne pouvant le contenir, durent s'en adjoindre deux autres. Il paraissait conserver toutes ses facultés perceptives. A l'Hôtel-Dieu, on n'eut pas le temps de le traiter : on l'y avait conduit durant la nuit, et il n'y vécut qu'environ deux heures. Après trois ou quatre accès de mouvemens violens et désordonnés, il mourut le 8 à deux heures du matin. Nous n'avons pu, M. Dumoutier et moi, obtenir de plus amples renseignemens.

» Avant l'autopsie, nous examinâmes le mort dans la salle de dépôt : il était couché sur le dos, et offrait, comme un cholérique, une grande raideur de tous les muscles et une contraction des doigts des mains. Sa bouche, relevée à gauche et entr'ouverte, laissait voir les dents serrées, mais ne présentait point de trace d'écume. On observait quelques taches bleuâtres du côté droit de la poitrine.

» On commença l'autopsie par les viscères abdominaux et thoraciques; mais les internes qui la firent y

mirent tant de négligence et de mauvaise volonté, que je ne pus rien remarquer. Sur mes réclamations, M. Bailly me remit enfin le cerveau, et M. Dumoutier voulut bien tenir le scapel pendant que j'examinais.

» Les méninges assez injectées s'enlevèrent facilement. Le cerveau était volumineux et consistant. Excepté aux points que nous préciserons, sa surface extérieure était d'une teinte un peu plus cendrée que d'ordinaire. Le cervelet était aussi extérieurement et intérieurement plus injecté que de coutume.

» Ce qui nous frappa vivement, M. Bailly, M. Dumoutier et moi, ce fut une rougeur profonde et étendue, dans le lobe moyen du côté gauche (1). Elle portait sur les organes de la *combativité*, de la *destructivité*, de la *sécrétivité*, de la *circonspection*, et jusque sur la *constructivité*. Les circonvolutions assignées à *l'alimentivité* et à *l'amour de la vie* étaient au contraire beaucoup plus pâles que le reste du cerveau, et semblaient presque anhémiques.

» Les organes des facultés perceptives étaient très injectés, et surtout le *calcul* et la *configuration*. Il y avait anhémie du *langage*.

» Tous les endroits colorés furent plusieurs fois lavés à grande eau sans que la rougeur disparût. L'injection des circonvolutions s'étendait à trois ou quatre lignes de profondeur.

» La glande pinéale ne présentait point d'altération sensible.

» Les *nates* étaient plus foncés que les *testes* : or, dans les cerveaux sains, il y a ordinairement uniformité de teinte.

» L'intérieur du mésocéphale était plus vivement co-

(1) *Voyez* plus haut, pag. 418, l'observation des auteurs du *Mémoire sur l'Alimentivité*.

loré que de coutume. Il en était de même du quatrième ventricule, qui était d'un rouge grisâtre, remarquable surtout à la partie antérieure.

» L'intérieur du ventricule latéral gauche était sensiblement plus injecté que le droit, qui paraissait dans l'état normal. La couche optique et le corps strié, plus foncés à gauche qu'à droite, semblaient toutefois présenter, même de ce dernier côté, une teinte plus sombre que d'ordinaire. Les corps striés étaient absolument plus foncés que les couches optiques, ce qui est le contraire de ce qu'on remarque ordinairement.

» Le nerf olfactif, ses racines et les parties du lobe moyen où elles se rendent, ne présentaient rien de notable.

» En général, il semblait y avoir afflux de sang dans les divers ganglions de la partie interne du cerveau.

» Evidemment il y avait inégalité dans la répartition du sang entre les deux hémisphères cérébraux. La surabondance qui se remarquait dans l'hémisphère gauche tenait-elle à la position du cadavre avant l'autopsie ? Je ne le pense pas ; car il avait été placé sur le dos dès le moment de la mort. D'ailleurs, en supposant la pesanteur comme cause de la rougeur du lobe moyen gauche, comment expliquerait-on l'anhémie de certaines circonvolutions du même côté ? »

Il n'y a rien à conclure d'un seul fait. Néanmoins, celui-ci présente de singulières coïncidences. Si des faits postérieurs venaient le confirmer, il y aurait une grande lumière jetée sur les symptômes d'une de nos maladies les plus terribles et les plus mystérieuses, et ce serait à-la-fois une confirmation des plus belles découvertes de Gall et de Spurzheim, et un exemple des nombreuses applications qu'en peut faire la médecine physiologique.

---

Le Gérant, Docteur LA CORBIÈRE.

# TABLE DES MATIÈRES

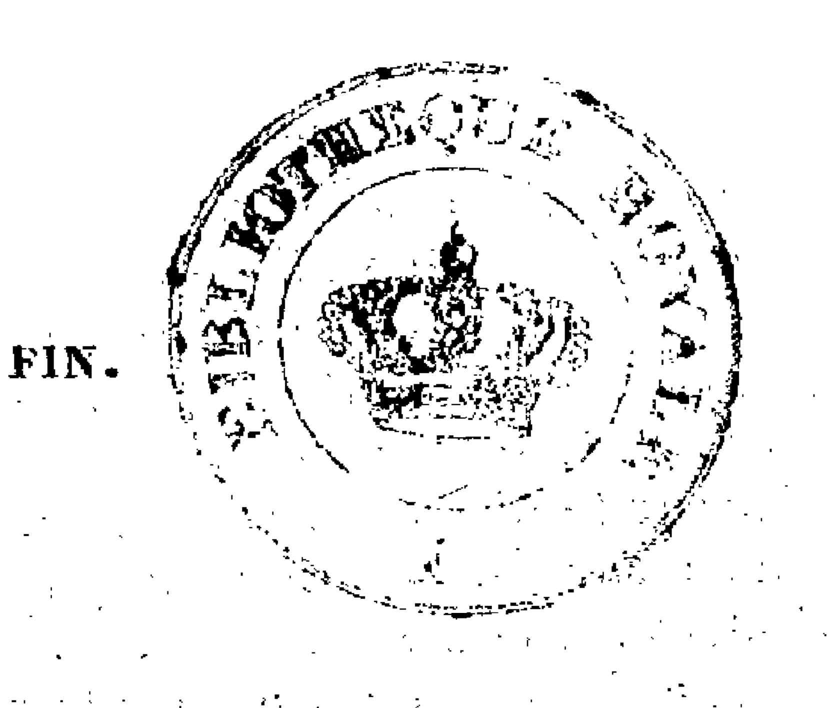
CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

## *ERRATA.*

Page 281. — Avant dernière ligne, au lieu de : dans toutes ces différences, *lisez* : dans toutes ces différentes circonstances.
Page 287. — 6e ligne, au lieu de : musique, *lisez* : mimique.
Page 290. — 22e ligne, au lieu de : signe, *lisez* : siége.
Page 307. — 23e ligne, au lieu de : affections, *lisez* : assertions.
Page 357. — 23e ligne, au lieu de : utile, *lisez* : usitée.

FIN.



PL. 1.

Fig. 1.

Fig. 5.

Fig. 4.

Fig. 2

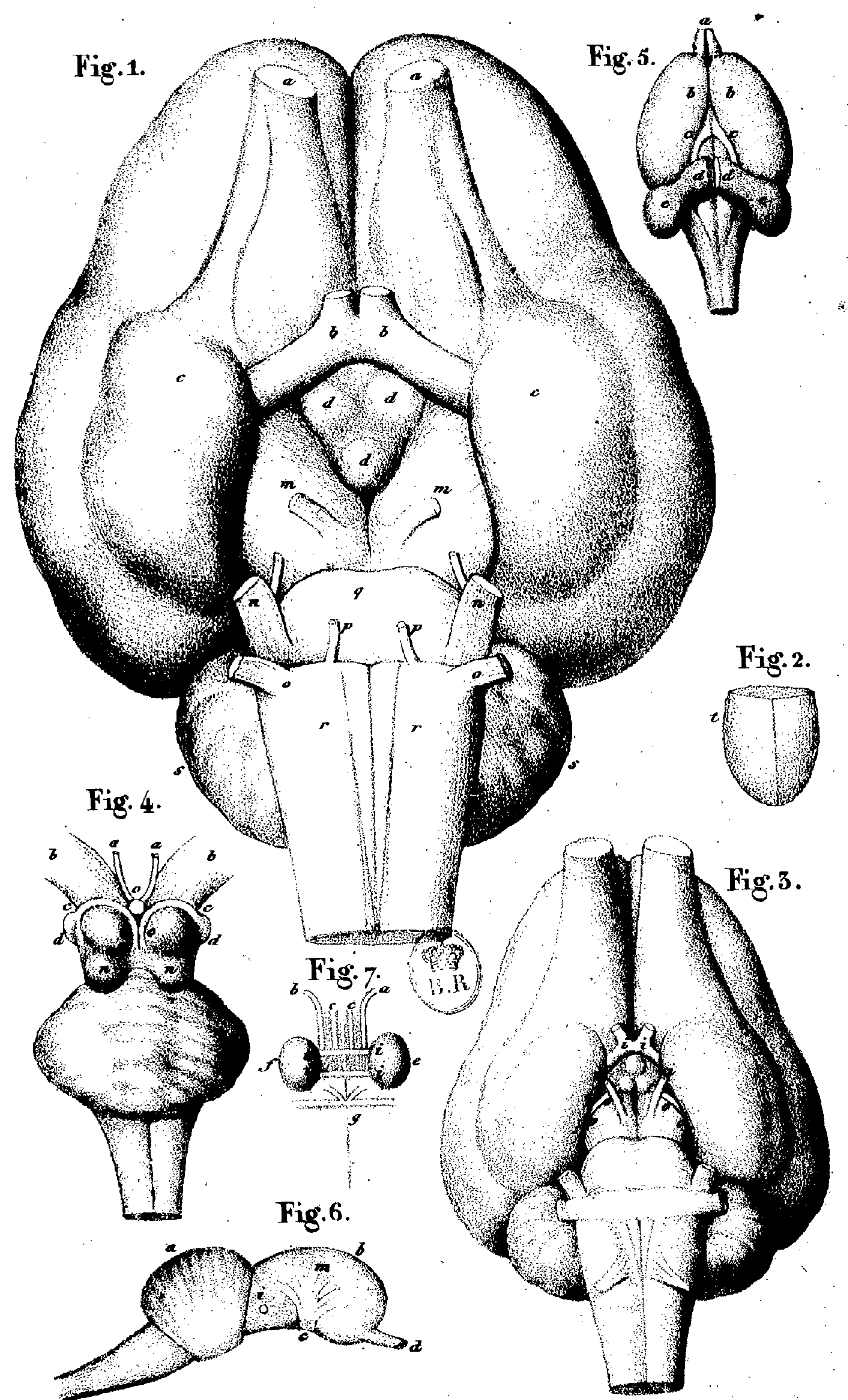
Fig. 3.



Bailly del.

Lith. de Bouis.

PL. 2






Bailly del.

Lith. de Bouis.

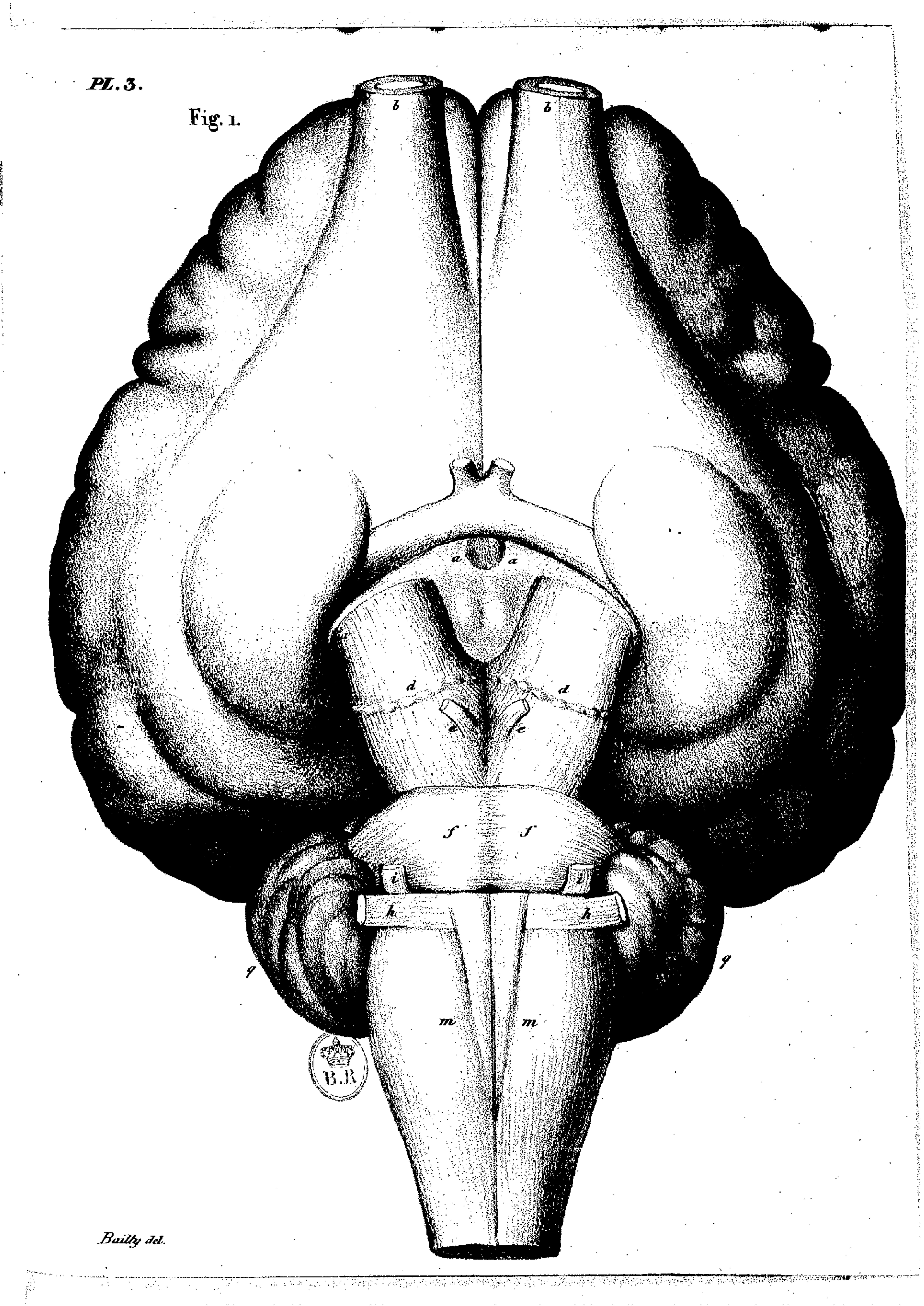

PL. 3.
Fig. 1.
b
b
a
a
d
d
e
e
f
f
i
i
h
h
g
g
m
m
Bailly del.

Fig. 3.

Fig. 2.

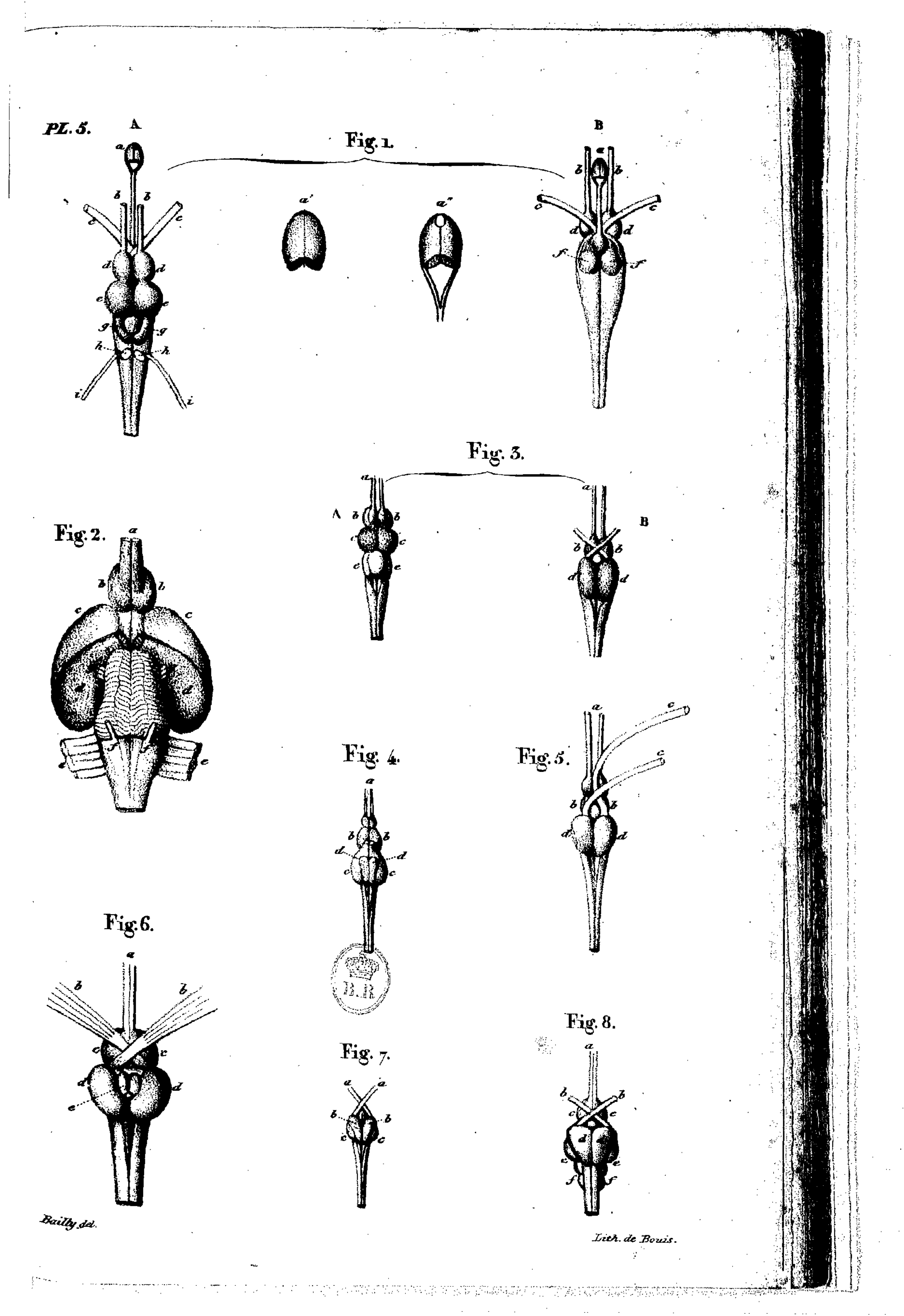
Fig. 1.

Fig. 4.



Bailly del.

Lith. de Bovis.


PL. 5.
A
B
Fig. 1.
a'
a"
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Bailly del.
Lith. de Bouis.

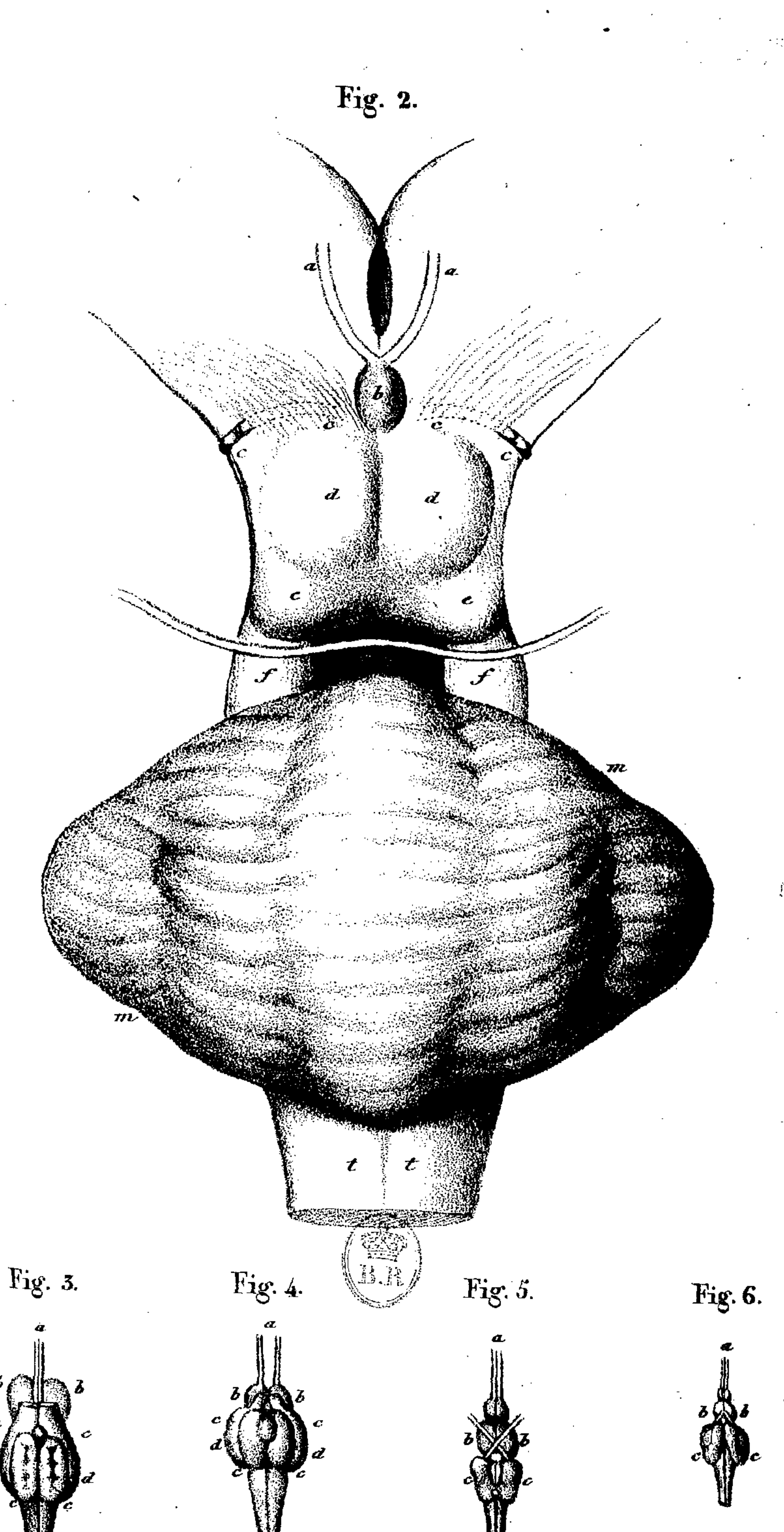



Fig. 2.

Fig. 3. Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6.



Lith. de Bouis.

# MANIFESTE

## DES PRINCIPES

DE LA

# SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS,

Adopté dans sa Séance du 9 décembre 1834.

PAR J.-B. MÈGE,

Docteur en médecine, Membre de la Société phrénologique et du comité de rédaction de son journal, de l'Académie royale de médecine, de la Société des sciences physiques et chimiques, de l'Institut historique (4e. classe), etc.



Γνῶθι σεαυτον.

Connais-toi toi-même.

Paris.

IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

1835.

# SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

« M. Mège a la parole pour lire un manuscrit intitulé : Manifeste phrénologique ; cette lecture terminée, il propose son travail comme déclaration de principes.

» Après une vive discussion, la Société adopte, à une forte majorité, ce travail comme le manifeste de ses principes phrénologiques et le renvoie au comité de rédaction du journal avec annotation de son vote motivé. »

Extrait du procès-verbal de la séance du 9 novembre 1834.

*Pour copie conforme :*

Le Secrétaire-rapporteur des procès-verbaux,

C. de Valletti.

Le Vice-Président,

Fossati.

# MANIFESTE

DE

# LA SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE

DE PARIS.

Les encouragemens que la Société phrénologique de Paris a reçus depuis qu'elle publie ses travaux, et la nouvelle extension qu'elle vient de donner à son journal, lui prescrivent une déclaration de principes qui fasse bien connaître la nature des matières dont elle s'occupe, sa méthode et son but; afin d'appeler à elle les divers genres de recherches, d'observations et de faits qui se rattachent au domaine de la phrénologie, et de mettre un terme à ces fausses attaques, auxquelles est toujours exposée une science dont les principes généraux n'ont pas été suffisamment déterminés, ou ne sont pas encore assez connus, sous le rapport des modifications qu'ils ont pu subir.

Nous allons essayer de les poser ici et d'en indiquer l'usage et les conséquences, suivant les doctrines indépendantes que professent aujourd'hui les membres de cette Société, sans égard pour telle ou telle autorité. La critique pourra s'exercer ensuite avec toute la

plénitude de sa puissance ; elle saura sur quoi doivent porter ses objections, sa logique, ses argumens, et ne sera plus obligée, pour remplir son office, de prêter aux phrénologistes mille erreurs, mille absurdités qui leur sont complètement étrangères, et qui ne peuvent qu'embrouiller les questions au lieu de les résoudre scientifiquement par l'affirmative ou la négative. C'est en effet le seul résultat qu'ait amené jusqu'à ce jour toute cette polémique passionnée ou systématique, produite par les antagonistes d'une doctrine qui s'annonçait comme devant exercer une heureuse influence sur les sciences physiques, morales et politiques, comme le précurseur d'une rénovation radicale en philosophie. Des hommes de mérite à la vérité, des savans du premier ordre, l'ont combattue, mais sans l'avoir sérieusement étudiée ; d'autres moins habiles, tourmentés de la manie d'attacher leur nom à quelque mauvais système, ont substitué de vieilles hypothèses à des faits positifs et se sont imaginé, par exemple, avoir découvert quelque chose *en contestant l'analogie qui existe entre les fonctions assimilatrices et les fonctions cérébrales, en écrivant qu'il n'y a pas mouvement dans la masse encéphalique, que la pensée n'est qu'un état, que le cerveau entier, dans toutes ses parties, est doué d'une force morale et d'une force intellectuelle qui produisent indistinctement toutes les facultés* (1).

On verra bientôt ce que valent ces assertions qui n'ont pas même le mérite de composer un roman nouveau, ajouté aux mille romans que nous avons déjà sur la nature des facultés intellectuelles. Quant à l'ignorance, quant au fanatisme, ennemis déclarés de tout progrès, la phrénologie a surtout excité leur haine et leurs efforts rétrogrades : le temps seul en fera justice.

---

(1) *De la spécialité organique considérée dans les fonctions intellectuelles du corps humain*, par F. Lélut. (*Voy. Gazette Médicale*, n. 46 et 47, 1834.)

Qu'on nous pardonne donc si nous avons quelquefois dédaigné de semblables adversaires et si nous attendons, pour répondre à leurs nouvelles critiques, qu'ils nous attaquent sur notre véritable terrain avec des faits et non des paroles.

Gall a fait pour l'étude des fonctions du cerveau ce qu'Hippocrate avait fait pour la médecine. Des observations et des faits épars existaient dans les ouvrages des savans de tous les temps, dans ceux des philosophes grecs, romains et français, depuis Démocrite et Galien, jusqu'à Descartes et Cabanis, dans les livres même de plusieurs Pères de l'Eglise; Gall y joignit sa propre expérience; il observa d'abord des différences de caractères sur ses camarades d'enfance; il continua ses observations dans les colléges, dans les hôpitaux, les prisons, les bagnes et dans ses relations sociales : les mœurs des animaux devinrent aussi l'objet de ses méditations; il découvrit et constata des faits nombreux, des coïncidences, des rapports nouveaux, et doué, comme il l'était, d'un génie vaste et profond, il a tout réuni, tout coordonné, tout érigé en un corps de doctrine ignoré avant lui. Mais nous ne parlerons ni de ses immortels ouvrages, ni de ceux de Spurzheim et des autres savans qui ont écrit sur la physiologie du cerveau; nous ne dirons rien non plus des importans travaux des sociétés phrénologiques établies en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, aux Grandes-Indes. Un parallèle entre toutes ces œuvres et nos doctrines aurait sans doute son utilité, mais notre but n'est que de présenter le tableau concis de nos principes, soit que nous les ayons puisés dans nos devanciers, soit qu'ils résultent de nos études et de nos méditations particulières. Les membres de la Société phrénologique de Paris, tout en rendant honneur et justice à qui de droit, tout en regardant Gall comme le fondateur de la phrénologie, ne reconnaissent d'autres guides que l'observation et l'expérience, d'autres autorités que les faits rigoureusement constatés : ils adoptent ou rejettent avec toute l'indépendance que leur inspire

un véritable amour de la science et de l'humanité. Quoi qu'on en ait dit, ils ne suivent point une ornière tracée; ils ne s'imposent pas servilement un système; leur juste admiration pour Gall ne leur fera jamais prendre une hypothèse pour une réalité; ils croiraient d'ailleurs offenser la mémoire de ce grand homme, et ils ont écrit sur leur bannière, d'un côté *vérité*, de l'autre, *progrès*.

Cette déclaration faite, exposons rapidement ce que nous entendons par phrénologie; nous dirons ensuite quelles doivent être sa méthode, ses applications, ses conséquences; et nous terminerons par un appel fait aux hommes éclairés qui, par leur savoir et leur position, peuvent contribuer à perfectionner la science que nous cultivons.

## §. I. *Phrénologie.*

L'Anatomie humaine et comparée du système nerveux en général, celle du cerveau et des sens en particulier, et l'étude de leurs fonctions et de leurs altérations sont les bases de la phrénologie, la condition matérielle des lois d'organisation et de manifestations qui constituent notre individualité, nos instincts, nos affections, nos aptitudes et les facultés intellectuelles et morales qui nous mettent en rapport, soit avec nous-mêmes, soit avec le monde extérieur.

Les études phrénologiques, de même que celles des autres branches de l'histoire naturelle, conduisent irrésistiblement à l'admission de ce binôme, principe de toute chose, savoir : un corps étant donné, ses propriétés, ses attributs, ses fonctions, sont, de toute nécessité, la conséquence de ses rapports et de sa forme organique, moléculaire ou d'ensemble. Ainsi les parties ou les organes divers qui composent un tout, soit un instrument, un être, un animal, ont chacun

des fonctions diverses : les cordes d'un violon, par exemple, vibrent suivant leur grosseur, suivant leur tension ; un arbre, un caillou, ne sont pas homogènes à eux-mêmes ; s'il y avait homogénéité totale, il y aurait similitude d'attributs entre la partie et le tout. Mais les feuilles ont des fonctions différentes de celles affectées aux racines, parce qu'elles ne sont pas organisées de même et qu'elles ne sont pas dans les mêmes conditions physiques. Chaque feuille possède aussi des organes particuliers chargés d'actes spéciaux concourant à l'exécution des fonctions de la feuille. De même toutes les parties d'un caillou ne sont pas toujours également propres à produire des étincelles, parce qu'elles ne sont pas toutes homogènes ; si elles le sont, toutes seront douées de propriétés identiques comme les corps simples.

Ces notions sont claires, réelles et fondamentales ; personne n'oserait les contester sans nier l'existence de toutes les sciences. La phrénologie, qui les prend pour base, est donc tout aussi positive que les autres sciences naturelles. En effet, elle anatomise le cerveau d'après une méthode nouvelle qui y révèle des formes, des organisations et des rapports différentiels. Chercher ensuite la correspondance directe et nécessaire de ces différences avec la diversité des fonctions et des manifestations, c'est faire ce qu'on fait dans toutes les sciences physiques et naturelles, c'est étudier les phénomènes, leur origine, leurs liaisons et remonter de la cause à l'effet, ou descendre de l'effet à la cause, pour déterminer, autant que possible, leur concordance, leur nécessité de co-existence. La connaissance de ces dépendances, de ces enchaînemens, c'est la théorie. L'étude des faits, sans la théorie qui les explique, n'est que l'empirisme pur, stérile en application, en progrès. Mais l'union de ces deux ordres de connaissance les éclaire mutuellement et constitue la science. Les phrénologistes ne les séparent jamais : pour eux, l'observation, les faits constatés et la recherche des causes vont toujours ensemble. C'est ainsi qu'ils

trouvent, dans l'étude anatomique, physiologique et pathologique du cerveau et de ses annexes, les preuves incontestables de ce qu'ils appellent l'organologie ou pluralité des organes ; c'est-à-dire que les diverses parties du cerveau sont destinées à des fonctions spéciales, plus ou moins subordonnées les unes aux autres, et se révélant à l'extérieur par la forme du crâne et par le tempérament des individus, qui indique le degré d'énergie ou de mollesse de l'organisme.

Est-ce à dire que la phrénologie admette comme démontrés, l'existence, la position, les attributs fonctionnels de tous les organes définis et classés jusqu'à ce jour ? Non sans doute : les croyances et les incrédulités à cet égard sont purement personnelles, et cela doit être. Les uns, pourvus d'une foi robuste, croient à tout avec une légèreté de raisonnement qui se voit à leur front ; d'autres, plus sévères, plus philosophes, examinent, doutent long-temps, ne se rendent qu'à l'évidence, qu'à la démonstration, et se montrent toujours empressés de recueillir des faits nouveaux, soit qu'ils appuient ou qu'ils infirment leurs doctrines. Ceux-là, seulement, sont avoués par la phrénologie. C'est d'eux, de la constance de leurs efforts, de l'exactitude de leurs recherches, que l'organologie attend ses perfectionnemens. Il y aurait de l'injustice à exiger, d'une science née d'hier, plus que de celles qui sont cultivées depuis la plus haute antiquité, et qui toutes encore sont plus ou moins conjecturales ; il y aurait surtout ignorance ou mauvaise foi à contester la réalité de l'organologie, parce qu'elle ne satisfait pas toujours les esprits exacts.

Niez donc aussi l'existence de la zoologie, de la médecine ou de la physique, car elles aussi sont malheureusement incomplètes, et trop souvent conjecturales. Mais si les vrais phrénologistes doutent souvent, ainsi que les vrais médecins et les vrais philosophes, leur scepticisme n'a rien d'absolu comme celui des pyrrhoniens ; il n'est qu'une opinion relative, provisoire, prête à se changer en conviction, en certitude, dès

que les conditions du vrai se présentent ; et ils trouvent ces conditions dans les principes fondamentaux de la phrénologie et dans la diversité de structure, de formes et de rapports des organes cérébraux ; ce qui suffit pour constituer l'organologie.

Bien que, selon nous, ces principes fondamentaux soient incontestables, voyons encore si l'organologie, non dans ses détails classés à part, mais dans son ensemble, présente des élémens susceptibles d'une démonstration rigoureuse. Nous ne reproduirons pas les preuves nombreuses et les argumens sans réplique de Gall et de Spurzheim en faveur de l'organologie générale ; nous craindrions de les affaiblir en les tronquant, et nous renvoyons ceux qui ne les connaissent pas aux ouvrages qui les renferment. Nous nous contenterons d'appliquer ici les lois générales de formation et de manifestation dont nous avons parlé plus haut.

Le cerveau est un appareil complexe dont chaque partie, appelée organe par les phrénologistes, exécute nécessairement une fonction corrélative à sa nature, comme le font les diverses parties ou les divers organes qui composent les autres appareils de l'économie animale, ceux de la digestion, de la circulation, de la respiration, etc. Les dents, qui sont des corps durs, tranchans, broyans, divisent, triturent les alimens ; les glandes salivaires les humectent ; la langue les goûte, les ramasse ; d'autres muscles, le pharinx, l'œsophage, les dirigent, les conduisent dans l'estomac ; là, ils éprouvent les effets de cet organe, de ses sucs ; le duodénum les reçoit, le foie leur envoie de la bile, les trois espèces d'intestins les modifient à leur tour, en extraient le chyle, etc., etc. ; que d'actes, que de fonctions, pour concourir au même but, à l'unité de résultat ! Les organes qui en sont chargés sont-ils semblables ? Pourquoi donc en serait-il autrement du cerveau ? N'est-il pas, de même, composé de parties ou d'organes dissemblables ? Qu'importe ici le degré de dissemblance ? Il est faible dans quelques muscles de la vie organique comparés à quelques autres de

la vie animale, et cependant les uns n'obéissent point à la volonté, et les autres sont sous son empire. La continuité de substance, les similitudes apparentes ne se remarquent-elles pas aussi dans le conduit digestif? L'unité cérébrale ou le *moi* est tout aussi complexe que la digestion ; comme elle, c'est un résultat d'actes divers.

On a prétendu que la *notion* ou la *formule* des fonctions assimilatrices se trouvait dans le *mouvement*, et que *force* ou *état* contenait *celle* des fonctions cérébrales. Mais n'y a-t-il pas aussi mouvement dans le cerveau comme dans le foie, les reins, la rate, etc.? Comme pour ces viscères, la circulation, la nutrition, la sécrétion, s'y exécutent en vertu des mouvemens qui leur sont propres, et dont le principe est même au cerveau, puisque tout mouvement en émane. Faudrait-il donc, pour qu'il y eût analogie, que le cerveau pût se mouvoir, se déplacer ou se contracter comme les muscles ou la vessie, et qu'il s'agitât dans sa boîte osseuse comme des doigts sur un piano ? Nous avouons que nous sommes moins exigeans sous le rapport des caractères de l'analogie, et que nous ne la confondons pas avec la similitude. Lorsque deux organes, exécutant des fonctions différentes, ont les mêmes lois d'organisation, les mêmes attributs *généraux*, qu'ils dépendent tous les deux de certaines conditions physiques qui leur sont communes, nous disons qu'il y a de l'analogie entre eux, et c'est dans ce qu'ils ont de différentiel que nous cherchons la spécialité de leurs fonctions ou facultés.

Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, je remuerai la terre. On peut dire avec la même raison : donnez-moi tel organe, je produirai telle fonction.

Ainsi la multiplicité et la variété d'organes effectuent nécessairement la multiplicité et la variété d'actes vitaux, instinctifs ou intellectuels, et les modifications ou les altérations dans les effets, en supposent de correspondantes dans les causes, *et vice versâ*. Ces lois se démontrent d'elles-mêmes et s'appliquent

à l'organologie comme à la digestion, à la circulation, etc.; en conséquence, les phrénologistes croient à l'organologie et attendent, du temps et de l'expérience, les révélations qui leur manquent pour déterminer, d'une manière positive, la place et les attributs de plusieurs organes particuliers, qu'une rigoureuse philosophie ne leur a pas encore permis d'admettre définitivement. Mais le plus grand nombre des localisations cérébrales ne leur paraît pas douteux, parce que des faits physiologiques et pathologiques ont démontré que les altérations locales correspondaient presque toujours à la perte ou à l'affaissement de la faculté attribuée à l'organe altéré.

Ils sont surtout convaincus de la justesse des attributions générales données aux principales divisions du cerveau. Néanmoins ils n'accordent, ni aux organes en particulier qui leur semblent prouvés, ni à leurs classifications actuelles, ni aux grandes divisions, le même degré de certitude qu'à l'organologie en général. Ils savent très bien que de nouveaux faits peuvent exiger des modifications, des suppressions ou des additions dans la détermination attributive des organes, et ils sont trop franchement progressifs pour ne pas rechercher et accueillir, avec empressement, tous ces faits, de quelque part qu'ils viennent, pourvu qu'ils arrivent revêtus des caractères de la réalité. Ce degré de certitude, inférieur à celui de l'organologie générale, nous dispense de toute énumération définitive des organes en particulier; nous voulons d'ailleurs laisser aux observateurs le champ libre et sans limites, et leur donner, par là, de nouvelles preuves de l'esprit philosophique qui préside à nos travaux. Nous produirons, cependant, la liste des organes au paragraphe suivant, mais dans l'unique but de fournir un cadre provisoire que des faits ultérieurs pourront, peut-être, étendre ou resserrer, car, nous le répétons, la phrénologie, comme toutes les sciences d'observations, est essentiellement perfectibile; conjecturale dans plusieurs de ses points, elle est positive dans ses généralités; et sous

ce rapport, il ne peut y avoir de faits nouveaux qui la détruisent, qui lui fassent perdre son cachet scientifique, désormais ineffaçable.

## §. II. *Méthode.*

Comme science, la phrénologie possède une méthode spéciale. Aux principes généraux de méthodologie, elle joint des procédés qui lui sont propres et dont nous allons signaler les principaux.

α. Le plus important consiste à étudier le cerveau, à l'instar de Gall, par le déplissement, et non, comme le font encore quelques anatomistes et physiologistes arriérés, par des sections horizontales, verticales ou obliques. En enlevant ainsi, couche par couche, les substances cérébrales, on tranchait avec le scalpel des organes importans : l'un avait en plus ce que l'autre avait en moins; on perdait la direction des fibres, on confondait des origines différentes; les formes et les rapports mutilés étaient grossièrement indiqués ou impossibles à décrire. Gall, en disséquant le cerveau d'un hydrocéphale, ayant reconnu qu'il avait la forme d'une membrane repliée sur elle-même, imagina de déplisser ces circonvolutions pour les mieux étudier et pour rechercher avec soin ce qui pouvait avoir échappé aux anatomistes qui l'avaient précédé. On sait quelle riche moisson il en est résulté! Quel étonnement causèrent aux savans les belles et fécondes découvertes de cet illustre investigateur, et avec quelle puissance de génie il sut les fertiliser, en dépit des injustes et vives attaques dont elles furent l'objet.

Gall commençait par observer l'extérieur du crâne dans son ensemble et dans ses parties, puis il le sciait par une section horizontale passant au-dessus des arcades surcillières et allant joindre l'apophyse occipitale ; il jugeait de la dureté et de l'épaisseur de ses parois, tenait compte de la profondeur des sinus frontaux et des cas pathologiques ou anormaux qui pouvaient se présenter ; il procédait ensuite à l'exa-

men de la surface du cerveau, d'après les règles de la plus rigoureuse analyse. Ainsi, on doit d'abord noter le poids de ce viscère, et examiner 1o. la couleur et ses nuances, la plénitude ou la vacuité des vaisseaux; 2o. la consistance offerte à la pression du doigt; 3o. l'épaisseur, la dureté, les adhérences, les fongosités, etc., que peut présenter la duremère; 4o. les formes et les dimensions générales en périphéries, circonférences de la base, du milieu et de la partie la plus élevée, en diamètres antéro-postérieur, vertical et bitemporal; 5o. les formes et dimensions particulières des trois lobes, de leurs rapports et des circonvolutions qui les composent : volume absolu et volume relatif; 6o. si les saillies et les anfractuosités correspondent à celles de l'intérieur du crâne. Tout cela fait, on renverse le cerveau; on étudie sa base, ses renflemens, ses prolongemens, etc.; puis, on effectue le déplissement des circonvolutions et l'on examine l'intérieur, en suivant l'ordre enseigné par Gall ou Spurzheim; mais, pour réussir dans cette opération et dans cet examen, il faut les avoir vu faire par un phrénologiste, et nous ne pouvons que renvoyer à ce sujet aux démonstrations de nos honorables collègues qui font des cours publics de phrénologie.

Après avoir noté tout ce que l'observation anatomique et pathologique a pu fournir, on soumet le cerveau à l'action de divers agens physiques et chimiques, afin de rechercher, autant que possible, quelle est la nature intime de ses fibres, des fluides et des solides qui le composent : direction, consistance, élémens formateurs, etc.

β. On procède ensuite à la description des vices de conformation qui peuvent exister, et l'on fait l'historique des maladies, des altérations organiques, cérébrales ou autres, qui auraient pu troubler les fonctions du cerveau, diminuer ou exalter son activité, pervertir ou détruire une faculté; comme dans la manie ou mélancolie, l'hypocondrie, l'imbécillité, la démence, l'idiotisme, le crétinisme, l'hydrocé-

phalite, les blessures, coups, chûtes, commotions, etc. On indique le tempérament du sujet, ses goûts, ses habitudes, ses penchans naturels, ses aptitudes, son degré d'intelligence, ses facultés prédominantes ou subordonnées, l'espèce d'éducation à laquelle il a été soumis, en un mot, on trace sa biographie phrénologique depuis son enfance, et, pour ne rien omettre d'important, on examinera les manifestations et actions de la vie, en suivant l'ordre organologique de Gall ou de Spurzheim; voici les deux, on choisira.

GALL.

1, Instinct de la propagation. 2, Amour de la progéniture. 3, Attachement, amitié. 4, Instinct de la défense de soi et de sa propriété, penchant aux rixes, courage. 5, Instinct carnassier, penchant au meurtre. 6, Ruse, finesse, savoir faire. 7, Sentiment de la propriété, instinct des provisions, convoitise, penchant au vol. 8, Orgueil, hauteur, fierté, amour de l'autorité, élévation. 9, Vanité, amour de la gloire, ambition. 10, Circonspection, prévoyance. 11, Mémoire des choses, des faits, éducabilité, perfectibilité. 12, Sens des localités, sens des rapports de l'espace. 13, Mémoire des personnes, sens des personnes. 14, Sens des mots et des noms, mémoire des mots, mémoire verbale. 15, Sens du langage, talent de la philologie. 16, Sens des rapports des couleurs, talent de la peinture. 17, Sens des rapports des tons, talent de la musique. 18, Sens des rapports des nombres. 19, Sens de la mécanique, de la construction, talent de l'architecture. 20, Sagacité comparative. 21, Esprit métaphysique, profondeur d'esprit. 22, Esprit caustique, esprit de saillie. 23, Talent poétique. 24, Bonté, bienveillance, douceur, compassion, sensibilité, sens moral, conscience. 25, Faculté d'imiter, mimique. 26, Vénération. 27, Fermeté, constance, persévérance, opiniâtreté.

SPURZHEIM.

1, Amour physique, *amativité*. 2, Amour de la progéniture, philogéniture. 3, Amour de l'habitation, *habitativité*. 4, Attachement, *affectionivité*. 5, Courage, *combativité*. 6, Penchant à détruire, *destructivité*. 7, Penchant à cacher, *secrétivité*. 8, Désir d'avoir, *acquisivité*. 9, *Constructivité*. 10, Estime de soi. 11, Amour de l'approbation, *approbativité*. 12, Circonspection. 13, Bienveillance. 14, Vénération. 15, Fermeté, persévérance. 16, Justice. 17, Espérance. 18, Surnaturalité, *merveillosité*. 19, Idéalité. 20, Gaîté, esprit de saillie. 21, Imitation, mimique. 22, Individualité. 23, Configuration. 24, Étendue. 25, Pesanteur. 26, Coloris. 27, Localité. 28, Calcul. 29, Ordre. 30, Faculté des phénomènes, éventualité. 31, Temps. 32, Tons, Mélodie. 33, Langage artificiel. 34, Comparaison. 35, Causalité.

On dira donc tout ce qui a rapport à ces manifestations, et l'on aura un soin tout particulier de signaler l'influence de l'éducation et de toutes les circonstances capables d'avoir favorisé, retardé, ou empêché les manifestations, sans pourtant s'attacher à la lettre des deux systèmes d'énumération que nous venons de transcrire, qui déjà ont été l'objet des justes critiques de plusieurs d'entre nous. Mais la Société veut attendre, pour les modifier ou les changer, un plus grand nombre de faits que ceux qu'elle possède.

7. Après l'étude des individus et l'accumulation des observations particulières appuyées d'une collection de modèles en plâtre ou en cire, de dessins destinés à conserver les formes et les rapports, vient l'observation des faits comparatifs, des caractères propres à telle classe d'hommes, aux peuples des autres pays, aux races et aux variétés de l'espèce humaine, selon les climats, les degrés de latitude, les mœurs, les institutions, etc. On comparera entre eux tous ces faits,

toutes ces observations; on les rapportera à un type phrénologique, à celui de Gall ou de Spurzheim; on notera les différences générales et particulières; on moulera ou l'on dessinera les têtes qui présenteront de l'intérêt, et l'on recueillera avec exactitude le plus de renseignemens authentiques possibles, pour rédiger et compléter des notices phrénologiques.

δ. L'histoire naturelle des animaux, mais surtout la description spéciale de leur système nerveux et de leur conformation, comparées à leurs mœurs, leurs besoins, leurs instincts, leurs aptitudes, etc., sont indispensables à la connaissance des lois générales de la phrénologie humaine, et constituent la phrénologie comparée, déjà si avancée par d'importans travaux, à la tête desquels nous nous plaisons à placer ceux du docteur Vimont qui possède une des plus riches collections, et qui publie, dans ce moment, l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur cette matière.

Les règles à suivre dans l'étude de la phrénologie comparée ne diffèrent pas essentiellement de celles précédemment indiquées, et il importe fort peu qu'on adopte telle ou telle classification zoologique pour faciliter l'étude des animaux : ce choix peut être facultatif.

ε. Les matériaux de la science ainsi rassemblés avec cet esprit d'analyse et de précision enseigné par Bacon, il s'agit de les coordonner, de les comparer, de les apprécier au moyen d'une logique sévère, et d'opérer ainsi ce qu'on appelle la synthèse. On voit alors les lois générales se manifester d'elles-mêmes, les secondaires s'y rattacher naturellement, les conséquences découler nécessairement des unes et des autres et constituer par leurs liaisons, par leur ensemble, la science phrénologique.

## §. III. *Philosophie.*

D'après ce qu'on vient de lire, il doit paraître évident que toute philosophie et toute morale dogmatique

sont du domaine de la phrénologie; qu'elle seule aussi peut donner des règles sûres de méthodologie générale. En effet, qu'est-ce-que la philosophie? N'est-ce pas la connaissance de nous-mêmes et l'application de nos facultés intellectuelles à la notion des objets extérieurs dans leur nature, et dans les rapports qu'ils ont entre eux, ou avec nous? Toutes les définitions qu'on en a données rentrent ou doivent rentrer dans celle-ci. Soit que les uns l'aient définie l'étude de la nature entière, la recherche des causes premières ou finales, du vrai et du faux, du bien et du mal, de la sagesse universelle, etc., soit qu'on l'ait fait consister dans la cosmogonie et la théogonie, dans le stoïcisme ou le scepticisme, dans l'épicurisme, dans des formes et des rapports atomiques, ou bien dans une théorie de l'absolu et du relatif, ou bien encore dans l'histoire de l'entendement humain et des sensations, dans l'art de penser et de raisonner selon certaines formules, etc., etc.; toutes ces définitions ou qualifications n'expriment pour nous qu'une et même chose. Mais il n'en est pas ainsi pour tous les savans qui se sont occupés de philosophie. Chacun a voulu la voir dans sa science de prédilection; les diverses classes de naturalistes, les physiciens, les mathématiciens, les astronomes, l'ont revendiquée; les moralistes, les théologiens, les spiritualistes, les idéologues, etc., se sont tour-à-tour disputé son domaine ou le droit exclusif de lui fournir des bases et des règles. De là, cette multitude de systèmes divers, opposés, s'attaquant, se détruisant entre eux, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous. De là, cette confusion de doctrines incohérentes, absurdes, fausses ou tronquées et qu'on appelle encore du beau nom de philosophie! Certes, la nôtre diffère essentiellement de celle-là. Mais ce n'est point à la Sorbonne ni dans les colléges que nous avons puisé nos principes: de tout ce que l'université nous a appris sur la philosophie, il ne nous reste qu'une entière conviction du vide et de l'inutilité de ses enseignemens spéciaux sur la science des sciences, qu'un profond

dégoût pour des abstractions inintelligibles, pour un langage dont l'emphase et l'obscurité sont les plus grandes preuves du vague des idées qu'il exprime. C'est de sa véritable source que nous faisons découler la philosophie; c'est dans l'étude des organes de la pensée et des affections que nous trouvons les instrumens dont elle se sert pour la recherche et la découverte de la vérité. N'est-ce pas à l'histoire naturelle des sensations et des facultés intellectuelles que nous devons la révélation des lois générales qui régissent les mondes, qui lient les sciences entre elles et nous donnent la clé de leur enchaînement, de leur raison finale? Les philosophes ont, pour la plupart, bien senti la nécessité d'étudier l'entendement humain et d'en faire le point de départ de la philosophie; mais ils n'ont observé que des manifestations intellectuelles, sans remonter aux causes primaires ou secondaires de l'organisation. Ils ont fait des classifications, des catégories, pour ordonner des êtres de fantaisie; et pour expliquer les causes naturelles, ils font intervenir la métaphysique, le spiritualisme ou le dogmatisme, comme si la nature de quoi que ce soit se pouvait expliquer autrement que par la nature elle-même. Ce qu'on pose au-delà de l'observation et de l'analogie est purement hypothétique et ne peut servir de base à rien de réel. Sans doute, la nature a des secrets impénétrables; l'organisation intime, les combinaisons moléculaires, l'action d'une infinité d'élémens sont loin d'être connues, et ne le seront probablement jamais par aucun homme; les phrénologistes sont les premiers à avouer leur ignorance à cet égard. Mais il n'entre pas dans leur intellect qu'on puisse arriver à la découverte de ces mystères par les subtilités et les suppositions de la métaphysique qui seule a l'extravagante prétention de tout expliquer. Nous, phrénologistes, nous étudions simultanément les organisations et les manifestations, les corrélations et les dépendances : ce qui échappe à notre investigation n'est point caractérisé, défini, par nous; l'inconnu est donné pour tel sans attributs

d'existence, comme sans affirmation de non existence, jusqu'à ce que de nouvelles recherches viennent étendre le cercle de nos réalités. Nous ne pensons pas qu'il y ait d'autre marche à suivre, pour acquérir des connaissances positives.

Voilà notre philosophie. Elle est, comme on voit, tout entière dans la phrénologie. Sans étude du cerveau, point de notions exactes sur la nature de l'intelligence, des instincts, des sensations, des affections, des passions, du crime et de la vertu. Nos facultés intellectuelles et nos penchans sont les instrumens qui servent à nous mettre en rapport avec les objets extérieurs, à les apprécier, les attirer ou les repousser; et comment obtenir le meilleur résultat possible de ces instrumens, sans en connaître la nature, les fonctions, les attributs divers? Donc, point de philosophie sans phrénologie. Donc, la philosophie est une dépendance de la phrénologie.

La méthodologie générale, l'idéologie, la logique, ainsi que la morale, la sociabilité et la perfectibilité, étant des divisions ou des dépendances de la philosophie, rentrent naturellement dans le domaine de la phrénologie. Il est, par conséquent, inutile de chercher à établir ces dépendances par des considérations de détail : elles n'ajouteraient rien d'essentiel à ce que nous avons dit de général sur la philosophie.

## §. IV. *Education.*

La phrénologie est encore appelée à exercer, un jour, la plus heureuse influence sur les sciences, les arts et les institutions qui, tout en ne dépendant pas essentiellement d'elle, en recevront néanmoins de nombreuses applications, indispensables à leur progrès. Déjà, Gall et Spurzheim ont fait ressortir avec autorité tout ce que doivent en espérer la législation, la sculpture, le dessin, etc. Aussi nous bornerons-nous à rappeler, sur cet objet, les généralités nécessaires à notre déclaration de principes.

La première condition de toute éducation est l'existence et la bonne conformation des organes cérébraux propres à la recevoir. Toutes les facultés, toutes les aptitudes étant innées, l'éducation ne peut en créer ni en effacer; sa puissance se borne à les développer, à les perfectionner par des moyens d'actions qui modifient l'organisation préexistante, augmentent ou diminuent leur activité, à des degrés plus ou moins favorables, et toujours circonscrits dans la sphère du possible des organes.

Le développement matériel du cerveau par l'éducation ou le travail intellectuel est prouvé d'une manière incontestable: la tête de l'illustre Cuvier en a offert un exemple des plus remarquables. Ce développement s'opère dans les parties ou organes exercés qui prennent ainsi de la prédominance sur ceux qui le sont moins, ou qui restent dans l'inaction. Le cerveau, mais surtout aux lobes antérieurs, croît jusqu'à l'âge de quarante cinq à cinquante ans. Néanmoins, tant qu'il est dans sa période d'accroissement, les agens qui la favorisent ou la modifient partiellement sont d'autant plus efficaces qu'ils sont employés à une époque qui se rapproche le plus de celle où l'activité organique est arrivée à son plus haut degré d'énergie, qu'on peut fixer, dans l'état inculte, terme moyen, à vingt-cinq ans pour les organes des facultés perceptives et affectives, et à trente ans pour ceux des réflectives et des talens. Mais quand l'organe a cessé de croître, il est encore possible d'agir sur lui. Comme toutes les autres parties du corps, celles du cerveau sont susceptibles d'acquérir ou de perdre de leur énergie, sans même augmenter ou diminuer de volume, en apparence. L'exercice affermit les fibres, favorise la circulation, la nutrition, et une plus grande puissance d'activité en est la conséquence; l'inaction produit l'effet contraire, et peut même occasionner l'athrophie. La gymnastique du cerveau est donc dans l'exercice de ses facultés, comme celle des muscles est dans le mouvement, et celle des sens

dans les sensations extérieures ; mais l'excès d'exercice use et détruit tout comme l'inaction. Ainsi l'éducation corporelle et l'éducation intellectuelle ont des lois générales qui leur sont communes. L'estomac perd la faculté de digérer par la surabondance ou l'abstinence des alimens, les membres se fatiguent ou se paralysent par la violence et la continuité d'action, ou par le repos trop prolongé ; il en est de même du cerveau et des sens : les facultés s'altèrent ou se perdent par excès ou par défaut d'activité ; de même aussi, une lumière trop vive, une obscurité trop grande peuvent également causer la perte de la vue. Un exercice convenable, spécial, approprié à chaque organe, est donc indispensable au plus grand développement, au plus haut degré de perfectionnement possible du corps en général, et du cerveau en particulier : les facultés et les penchans qui ne sont que des manifestations de ce dernier, ne peuvent avoir d'autres lois d'éducabilité.

On comprend maintenant l'immense parti qu'on peut tirer de l'application de ces lois à l'éducation physique, intellectuelle et morale. Mais il s'agit aussi de faire des applications justes ; de savoir quelles sont les dispositions innées du sujet pour combiner les moyens d'actions conformément à son organisation, et de manière à donner le plus grand développement et la meilleure direction possible aux facultés fondamentales prédominantes, et à réprimer celles dont le développement, même spontané, peut produire de mauvais résultats. Ces applications, nous devons l'avouer, ne sont pas toujours faciles ; la phrénologie n'est pas encore arrivée au point de pouvoir, dans tous les cas, reconnaître *à priori* les véritables dispositions organiques des individus pour tel ou tel ordre d'idées, pour un art plutôt que pour un autre, et de dire quels sont les organes cérébraux qu'il faut développer au préjudice de ceux qui doivent être réprimés. Mais ces cas sont assez rares : ils se présentent surtout lorsque le crâne est également développé dans toutes ses parties,

qu'il offre de l'harmonie, abstraction faite de son volume général. Toutefois, on peut prédire alors que ceux qui ont cette conformation sont propres à tout ou ne sont bons à rien de remarquable, suivant le degré relatif à leur masse cérébrale. Mais presque toujours, un véritable phrénologiste peut, d'après l'inspection d'un crâne, tenant compte du tempérament, annoncer quelles sont les dispositions naturelles les plus saillantes du sujet, et quel est le genre d'éducation qui lui convient, pour tirer le meilleur parti possible de son organisation. Supposons même des erreurs dans un jugement phrénologique *à priori*, elles seront rectifiées par les manifestations antérieures de l'individu, par ses goûts de préférence, ses aversions, sa paresse ou son activité pour tel ou tel genre d'occupation; et c'est bien là, généralement, ce qui détermine le choix d'une profession ou d'une carrière: mais à combien de méprises, de déceptions ne s'expose-t-on pas, quand on s'en rapporte uniquement à ces indices trompeurs: une fantaisie, une tendance insolite, une volonté de circonstance sont prises pour une véritable vocation, et la réelle, la prédominante est méconnue, négligée, parce qu'une occasion de se manifester aura manqué. Au lieu que, si vous joignez à ces renseignemens l'inspection phrénologique, si vous avez égard aux influences réciproques des organes, à leurs développemens particuliers souvent effacés en apparence par les organes voisins, votre jugement et votre pronostic réuniront toutes les probabilités possibles, et si l'organisation et les manifestations paraissaient encore contradictoires dans l'application, quelques essais habilement tentés ne tarderaient pas à les mettre d'accord, et à montrer de quel côté sont les méprises.

L'espèce d'éducation la plus appropriée aux organes prédominans étant indiquée, il ne s'agit plus que de faire choix de la meilleure méthode d'enseignement, pour être sûr alors de ne pas perdre son temps et sa fortune à poursuivre la médiocrité ou la nullité dans l'étude d'une science, d'un art, qui n'ont pas de cor-

rélatifs suffisans au cerveau ; et de travailler au contraire à développer les organes les plus favorablement doués : les facultés qui en émanent s'étendront, se perfectionneront dans toute la sphère de leur possible. Quand un homme sera né pour devenir un Homère, un Hippocrate ou un Newton, l'éducation opérera cette évolution ; elle le fera ce qu'il n'aurait pas été sans elle.

Mais ce serait en vain qu'on espérerait tout obtenir de l'éducation. De même que l'agriculture, elle n'a qu'une puissance de développement, et non de création. Le cerveau est le champ de l'intelligence, mais toutes ses parties n'étant pas également fertiles, il importe de faire un bon choix. Jetez des semences sur un sol stérile ou de mauvaise qualité, quel produit pouvez-vous espérer? Si vous choisissez le meilleur terrain, l'excellence des fruits et l'abondance de la récolte vous seront assurées par une bonne culture. Faites étudier la médecine à quelqu'un qui n'a de goût que pour la poésie, le classique Boileau, ou le romantique auteur des *Feuilles d'automne*, sera son Hippocrate. On le voit, partout et dans tout, les grandes lois organiques de la nature sont les mêmes : leur connaissance ouvre les voies de la vérité, de la perfectibilité de toute chose. Ceux qui les ignorent ou les méprisent ne peuvent créer que de faux systèmes. Tels ces pédagogues, ces Helvétius, ces Jacotot qui prétendent que l'éducation fait tout, que l'intelligence est une, que tout homme a des dispositions ou *des germes* pour tous les genres de connaissances. Sans doute, les facultés fondamentales sont les mêmes chez tous les individus de la même espèce, en les supposant tous dans l'état normal, mais les ont-ils au même degré? On voit avec ses yeux, mais les uns ont la vue courte, les autres longue ; on pense avec son cerveau ; mais tel a du génie avec ou sans éducation, et tel autre qui a passé dix ans dans les écoles les a quittées tout aussi sot qu'avant d'y entrer. Si l'éducation fait tout, pourquoi ne sommes-nous pas tous poètes, après avoir étudié l'art poétique? Pourquoi

sort-il d'un même collége des élèves qui n'ont pu réussir dans le latin, d'autres dans l'histoire, les mathématiques, etc., tandis qu'ils ont très bien appris soit la géographie, la botanique, la musique, etc.?

Pourquoi dans la même carrière y a-t-il tous les degrés de capacités, de talens, chez ceux qui ont fait les mêmes études? Les plus laborieux ne sont-ils pas souvent inférieurs aux plus paresseux ; et l'ignorance fait-elle qu'on soit un imbécille? Si l'on voulait rechercher pourquoi nous avons tant de médiocrités et si peu de véritables supériorités dans les sciences, la littérature et les arts, on trouverait que la principale cause est dans un mauvais choix de profession embrassée par tout autre motif qu'une disposition naturelle. Tel s'est fait médecin ou avocat par ordre de ses parens ou par spéculation. Un autre veut gravir le Parnasse et tombe au premier pas. Lisez, au contraire, la vie des hommes célèbres et vous verrez que presque tous ont manifesté, dès leur enfance, un goût prédominant pour les sciences qui les ont illustrés, tels Euclide, Newton, Pascal, Bacon, Leibnitz, Galilée, Descartes, Ticho-Brahé, Copernic, Vaucanson, Watt, etc., etc. Rien ne serait plus facile que d'accumuler des milliers de faits contre le système d'Helvétius : l'analogie, l'observation et l'expérience le repoussent comme radicalement faux, et démontrent la haute importance de l'application de la phrénologie à toutes les espèces d'éducations.

## §. V. *Législation.*

La législation doit puiser aussi dans la phrénologie des vérités d'application qu'il est indispensable de faire intervenir dans tout système de pénalité La culpabilité existe ou n'existe pas dans le même acte, selon qu'il y a ou non libre arbitre. Des circonstances fortuites, des besoins impérieux, une passion forte, une erreur de principes, le fanatisme religieux ou politi-

que peuvent déterminer des actions nuisibles à la société ou à l'un de ses membres, sans qu'il y ait la moindre culpabilité de la part de l'infracteur, bien qu'il jouisse de toute sa liberté morale. Dans son opinion, il pourra même croire s'être élevé jusqu'à l'héroïsme. La loi doit-elle l'assimiler aux coupables qui connaissaient d'avance le mal qu'ils ont fait, le préjudice qu'ils ont causé; et qui auraient pu ne pas les commettre? Ces deux classes d'infracteurs peuvent-elles se confondre avec celle qui se compose des aliénés, des maniaques, des idiots qui n'ont pas leur libre arbitre? Les législateurs, les juges et les jurés ont, à la vérité, senti ces différences, et ils en ont admis dans l'application des lois et des peines : au lieu de l'échafaud, c'est le bagne, la prison ou Charenton. Mais cela suffit-il? Sur quelles données, d'après quels signes a-t-on établi le libre arbitre ou son absence? Le but de la justice humaine est-il atteint, et l'intérêt de la société satisfait par la condamnation et la punition? N'y aurait-il rien de mieux à faire que ce qu'on fait? Que devient le condamné? Est-ce pour le perdre, le rendre encore plus vicieux, plus criminel, que la société veut sa punition? A-t-elle le droit d'exiger plus que la garantie de sa sûreté, de ses intérêts? Quels sont les moyens les plus efficaces, les plus humains, de prévenir les délits et les crimes? Y en a-t-il pour corriger les délinquans et les criminels? Doit-on les réhabiliter après les avoir corrigés avec succès? Toutes ces questions et tant d'autres du même ordre sont de la plus grande importance : mal comprises encore, elles ont été souvent posées, quelquefois débattues, mais sans solution, sans résultat. C'est qu'il n'est pas possible d'arriver à les traiter convenablement, à pressentir toute la portée de leurs conséquences, sans le secours de la phrénologie; et c'est encore à Gall que nous renvoyons ceux qui veulent les approfondir, surtout pour celle du libre arbitre, une des plus graves et des plus mal résolues par les philosophes, les moralistes et les jurisconsultes qui s'en sont occu-

pés : nous ne pouvons donner ici que des généralités.

Le libre arbitre n'existe pas d'une manière absolue, spontanée ; toute détermination, tout acte de l'intelligence est sollicité par une impression, un jugement, sans lesquels la volonté ne peut avoir lieu.

Ce qu'on doit appeler libre arbitre consiste dans la faculté *reconnue* de comparer les impressions intérieures ou extérieures, de les juger par rapport au bien ou au mal qu'elles peuvent déterminer, si l'on obéit à l'organe excité.

Le libre arbitre suppose donc la notion du bien et du mal ; quelque bornée que soit cette notion, elle est nécessaire ; sans elle, point de libre arbitre, nulle culpabilité.

Les théories du bien et du mal étant controversées, rien d'absolu ne pouvant être décidé ; les conventions sociales, les croyances générales et les lois doivent être prises au positif.

Celui qui, à la faculté de comparer des rapports, joint la notion du bien et du mal, et se décide pour le mal, est coupable envers lui-même, ou envers la société.

Ne jouissent pas de leur libre arbitre, non seulement les fous, les maniaques, les imbécilles, les idiots, les fanatiques, mais encore les individus qui sont, pour ainsi dire, despotiquement subjugués dans leurs actions, par la puissance, par la suprématie d'un organe supérieur à tous les autres en développement et en énergie.

Dans ces cas, l'irrésistibilité efface la culpabilité : qui que ce soit ne peut être comptable à sa conscience d'une nécessité organique. S'ensuit-il que la société doive souffrir, dans son sein, des membres qui attaquent ses intérêts, sa sûreté? Nullement. Tant pis pour ceux qui ont le malheur d'avoir une organisation cérébrale anti-sociale ; s'il n'y a pas de remède à leur vice d'organisation, ils doivent, comme les aliénés, comme les animaux féroces, être mis dans l'impossibilité de nuire. Mais il est rare que ce fâcheux état organique

ne soit susceptible d'être favorablement modifié par l'exercice et le développement des autres organes qui, le plus souvent, n'ont été maîtrisés qu'à cause de l'inaction dans laquelle on les a laissés, que par un défaut complet d'éducation, par de mauvaises habitudes, de mauvais exemples, l'ambition mal comprise, la cupidité, la misère, etc. Toutes ces causes ont favorisé l'accroissement et l'activité des organes qui leur correspondent. Ainsi l'organe de l'amour de la propriété, excellent lorsqu'il est réglé et maintenu par la justice et la bienveillance, a acquis une funeste indépendance, et le vol est devenu irrésistible; ceux du courage et de la destructivité, bien dirigés par des sentimens élevés, auraient pu produire la bravoure ou l'héroïsme, déterminer des actions fermes et énergiques, et c'est à l'esprit querelleur, à la rixe, au meurtre, à l'assassinat, qu'ils portent; l'organe de l'amour physique, au lieu des dérèglemens qui le concernent, se serait borné au bon et salutaire emploi de sa puissance, si elle eût été ordonnée par la raison, la justice et le sens de la conservation.

L'éducation et le genre de vie nous paraissent avoir plus de part que la prédominance innée d'un organe, sur ses manifestations; c'est-à-dire que sa prépondérance et les actes nuisibles qui en résultent, sont plutôt le fait d'une mauvaise éducation que celui de la nature, parce qu'il est presque toujours possible d'obtenir plus ou moins d'équilibre et d'harmonie par des moyens propres à favoriser le développement des organes nés faibles, et à comprimer, arrêter ou diminuer celui des organes d'une prédominance fâcheuse. C'est dans ces circonstances que l'éducation phrénologique peut opérer des changemens qui semblaient impossibles, rendre à leur famille, à l'état, des individus qui en faisaient l'opprobre. Déjà l'un de nous, notre honorable confrère le docteur Voisin, réalise, sous ce rapport, les espérances de la phrénologie, dans son établissement orthophrénique, où des enfans, nés avec divers vices d'organisation cérébrale, sont soumis à l'influence

physique, intellectuelle et morale des agens les plus ingénieux et les plus savamment combinés.

Puisse cette philanthropique institution servir de modèle et d'exemple aux législateurs, pour les décider à faire des lois préventives et répressives, plus en rapport avec la nature humaine que celles qui existent, à mieux distinguer les diverses classes d'infracteurs, et à ne plus confondre, dans la même galère, la même prison, les vrais coupables avec ceux qui ne le sont devenus que par la fatalité de leur organisation, ou par l'entraînement d'un légitime besoin. Oui, nous le disons hautement, avec espoir d'être un jour bien compris, notre code pénal est à refaire sur d'autres bases, à l'aide des principes de la phrénologie, qui doivent intervenir aussi dans tout système d'application des peines, et dans l'organisation intérieure des maisons de condamnés.

Mais le but du législateur serait encore manqué s'il continuait de négliger les mesures à prendre, les institutions à fonder, pour prévenir les crimes et les délits, en diminuant le nombre des infracteurs. Depuis long-temps l'humanité les réclame et les véritables intérêts de la société les exigent; qu'on propage donc, jusque dans chaque village, l'instruction élémentaire; qu'on imprime, qu'on distribue des codes de morale universelle, de devoirs sociaux, d'agriculture, etc.; qu'on établisse des ateliers cantonnaux, où chaque malheureux puisse, à défaut d'autres occupations, y employer ses bras pour subvenir à ses besoins; que les plus riches terriers de chaque commune, les entrepreneurs de travaux publics, soient tenus d'occuper aussi les laboureurs qui manquent de travail et de pain, en hiver surtout; que tout homme incapable de gagner sa subsistance la reçoive de l'état: c'est son droit social. Extirpez ainsi la mendicité, honte des gouvernemens qui pourraient et ne veulent pas la détruire; honorez le travail et la vertu; récompensez les services; abolissez les loteries *royales*, les jeux, les tripots publics et la prostitution *patentée*.... Qu'au moins l'on ne

puisse pas dire : *la loi nous ouvre les portes de la dissipation, de la débauche, du vice, entrons-y ; quel mal y a-t-il? le gouvernement l'autorise.....* Législateurs, renoncez enfin à ces égoïstes considérations d'aristocratie et de fiscalité qui s'opposent à tout progrès, à tout ce qu'il y a de généreux, de véritablement grand ; puisez de l'or dans la bourse des riches, il en faut à l'Etat ; mais laissez au pauvre son billon. Elevez vous, une fois, à des sentimens philanthropiques, à des améliorations sociales réclamées par les besoins de notre époque ; pensez sérieusement aux masses, si vous voulez ne pas être écrasés par elles ; car leurs vices ou leur indignation sont également redoutables. Vous verriez alors les mœurs s'améliorer, le nombre des crimes et des délits diminuer, et l'application des lois répressives devenir de plus en plus rare. Il ne s'agit point ici de vaines théories : l'expérience et les faits ont parlé. Les pays où il se commet le moins de crimes et d'infractions sont ceux où l'instruction populaire est le plus répandue et où le peuple est le moins malheureux. Tels sont l'Ecosse, plusieurs états de l'Allemagne, la France, depuis quarante ou cinquante ans, l'Amérique septentrionale et quelques autres. Les annales des tribunaux attestent aussi la vérité du même principe. Les sept dixièmes des condamnés sont composés de vagabonds, de misérables abandonnés à eux-mêmes, sans principes, sans éducation, sans surveillance, ou sans travail et sans ressources ; les trois autres dixièmes se partagent dans des proportions inégales, entre ceux qui ont été portés à faillir par la prédominance d'un ou de plusieurs organes, et ceux qui jouissent de la plénitude de leur libre arbitre, c'est-à-dire les véritables coupables. Mais tous ou presque tous seraient plus ou moins accessibles à l'influence d'un bon système pénitentiel, d'une méthode phrénologique mise en pratique dans des établissemens spéciaux, organisés et régis conformément à l'application des principes de la science et de l'humanité. Les quakers américains ont, en partie, appliqué ces

principes, et déjà les résultats qu'ils ont obtenus sont des plus satisfaisans. Leurs condamnés sortent corrigés, par la puissance des moyens physiques et psychologiques auxquels ils ont été soumis, et des préceptes de morale, des élémens d'instruction, les préservent des récidives; tandis qu'en France, les supplices, les mauvais exemples, la dégradation physique et morale, au milieu desquels *ils font leur temps*, achèvent de les corrompre, et ils ne sont pas plutôt sortis des bagnes ou des prisons qu'ils recommencent leur vie vagabonde et criminelle.

C'est une vérité déjà vieille que la rigueur des peines, les tortures, la mort même, ne suffisent pas pour prévenir les crimes. Quelque chose est plus puissant que ces exemples, c'est l'organisation qui n'obéit qu'à elle-même. C'est donc sur elle-même qu'il faut agir.

Selon nous, les condamnés devraient être considérés et traités comme des malades. La maladie est au cerveau; traitez donc le cerveau en habile médecin plutôt qu'en empirique, en bourreau. Si le malade guérit, rendez-le à la société; qu'il ne soit pas montré au doigt; accueillez-le au contraire avec bienveillance, et s'il n'a ni pain, ni travail, donnez-lui en pour éviter les rechutes. S'il est incurable, laissez-le dans sa prison, ou bien exportez le vers un autre Botany-Bay; mais ne le tuez pas: vous n'en avez pas le droit naturel; vous ne pouvez que l'isoler du pacte social dont il a cessé de remplir les conditions... Mais ces importantes vérités ne peuvent être mises à jour et démontrées qu'à l'aide de la phrénologie.

## §. VI. *Sculpture, Peinture, Dessin.*

Les statues antiques prouvent que les anciens ont reconnu non seulement que le siége de l'intelligence était au cerveau, mais aussi que son volume et sa forme annonçaient le degré de développement des facultés intellectuelles, et que le génie se montrait au front;

ils ont ainsi consacré et transmis le principe des localisations. Voyez les têtes de Jupiter et de Minerve; comparez les à celles d'Hercule et des athlètes. Vénus, qui devait plaire par la pureté et l'harmonie de ses formes, et qui n'avait pas besoin d'esprit pour charmer, est représentée avec une tête dont les petites proportions annoncent un faible degré d'intelligence.

Voyez encore les grands hommes : Homère et Pindare, Eschile et Sophocle, Démosthène et Cicéron, Socrate et Platon, Aristote et Pline, pour ne citer que quelques-uns des plus connus, quelle vaste capacité cérébrale ne présentent-ils pas, indépendamment des différences de formes qui correspondaient aux différences de leurs facultés? Les dieux, les héros et les savans égyptiens, offrent aussi des têtes en rapport de conformation avec les attributs intellectuels qui les caractérisaient. En parcourant les musées, on est véritablement frappé des coïncidences qui existent entre les formes données à chaque tête antique et les découvertes modernes de l'organologie. Mais la science étant ignorée, les observations de détails n'ayant point été faites, les artistes ont dû se borner à transmettre les formes principales, et négliger de faire sentir, par la délicatesse de leurs ciseaux, la présence des organes, dont l'apparence extérieure leur avait échappé. On peut juger du degré de perfection que des Phidias eussent atteint sous le rapport phrénologique, s'ils avaient connu l'organologie de Gall; s'ils avaient su que l'esprit de causticité et de saillie, la bienveillance, l'orgueil, la vénération, en un mot, que chacune des facultés, des passions et des aptitudes se traduisaient, à la surface du crâne, par autant de conformations spéciales! Les règles de l'art, qui prescrivent des proportions, des contours gracieux, de l'harmonie dans les formes et les traits, et cet usage qu'ont la plupart des sculpteurs ou des peintres de faire habilement disparaître ce qui leur paraît des défauts dans une tête, ont occasionné une foule d'omissions et d'erreurs qu'on eût évitées avec des connaissances phrénologiques. Il faut pressentir l'importance des objets, pour bien les voir, et,

surtout, pour en représenter la forme avec exactitude ; les artistes le savent encore mieux que nous : leur talent à saisir la ressemblance et l'expression d'un visage paraît tenir du prodige ; mais les traits du crâne, qu'on nous passe ce mot, étant moins nécessaires à la ressemblance, ont été négligés ou inaperçus.

Sous le rapport de l'art, comme sous le rapport de la science, l'étude de la crânioscopie et de l'organologie est donc d'une importance réelle, lorsqu'il s'agit de transmettre aux savans ou à la postérité la copie exacte de la tête des hommes devenus célèbres par leur haute capacité, leur génie, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes. Déjà, quelques artistes distingués ont apprécié cette importance et se sont fait affilier à notre société : ils assistent avec empressement, à nos séances, à nos démonstrations. Espérons que les sculpteurs, les peintres et les dessinateurs de têtes qui aiment leur art, qui tendent au progrès, à la perfection, finiront tous par se convaincre que des notions phrénologiques sont désormais nécessaires au complément de leurs études anatomiques.

### §. VII. *Appel.*

Avant d'appeler à nous la collaboration des observateurs, nous avons dû indiquer et décrire le champ qui renferme les matériaux de l'édifice que nous voulons élever, dire aussi la manière de les recueillir et le parti qu'on peut en tirer. Si les hommes, convenablement placés pour seconder nos efforts, trouvent que nous avons rempli notre tâche avec précision et clarté, nous les invitons à nous adresser leurs travaux sur la phrénologie proprement dite, et sur tout ce qui peut en dépendre ou s'y rattacher.

Nous nous adressons plus particulièrement :

1°. Aux anatomistes et physiologistes, aux naturalistes, aux médecins vétérinaires, pour les découvertes qu'ils pourraient faire concernant le système ner-

veux en général, le cerveau et les sens en particulier, chez l'homme et les animaux.

2°. Aux médecins des hôpitaux, des aliénés, des prisons, des colléges et autres établissemens où des observations particulières et comparatives peuvent être faites sur un grand nombre de sujets.

3°. Aux médecins des armées, aux voyageurs, aux savans qui sont dans le cas de recueillir des faits importans sur les peuples de différens pays.

4°. Aux chefs d'institutions et de manufactures, aux maîtres de pensions et d'ateliers, aux professeurs, etc., qui, par leur position, peuvent observer des faits et des différences remarquables dans les manifestations de l'intelligence, des passions et des talens.

5°. A tous les savans qui s'occupent de philosophie, de métaphysique, de morale, d'idéologie, de méthodologie, de droit naturel, de sociabilité et de perfectibilité; soit qu'ils aient des doctrines nouvelles à produire, soit qu'ils critiquent ou soutiennent des systèmes anciens ou nouveaux.

Vous qui travaillez à l'extension de nos facultés intellectuelles et morales, qui pressentez le brillant avenir d'une science offrant, en naissant, les plus belles espérances, venez, nous accueillerons avec empressement et gratitude le fruit de vos veilles et de vos méditations. Mais, que l'amour du positif, que la passion du progrès président à vos travaux : qu'ils puissent subir l'épreuve du creuset de l'analyse, car nous le tenons en permanence pour distinguer le vrai du faux, adopter l'un et repousser l'autre.

C'est en suivant cette route nouvelle que nous espérons voir la phrénologie apparaître un jour, assise, comme toute science véritable, sur des réalités matérielles, et tenant d'une main le flambeau de l'intelligence humaine, de l'autre, le sceptre de la philosophie.